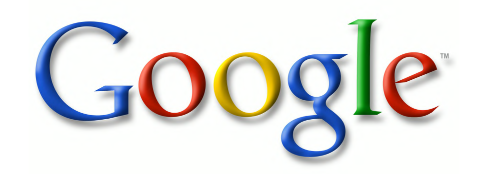
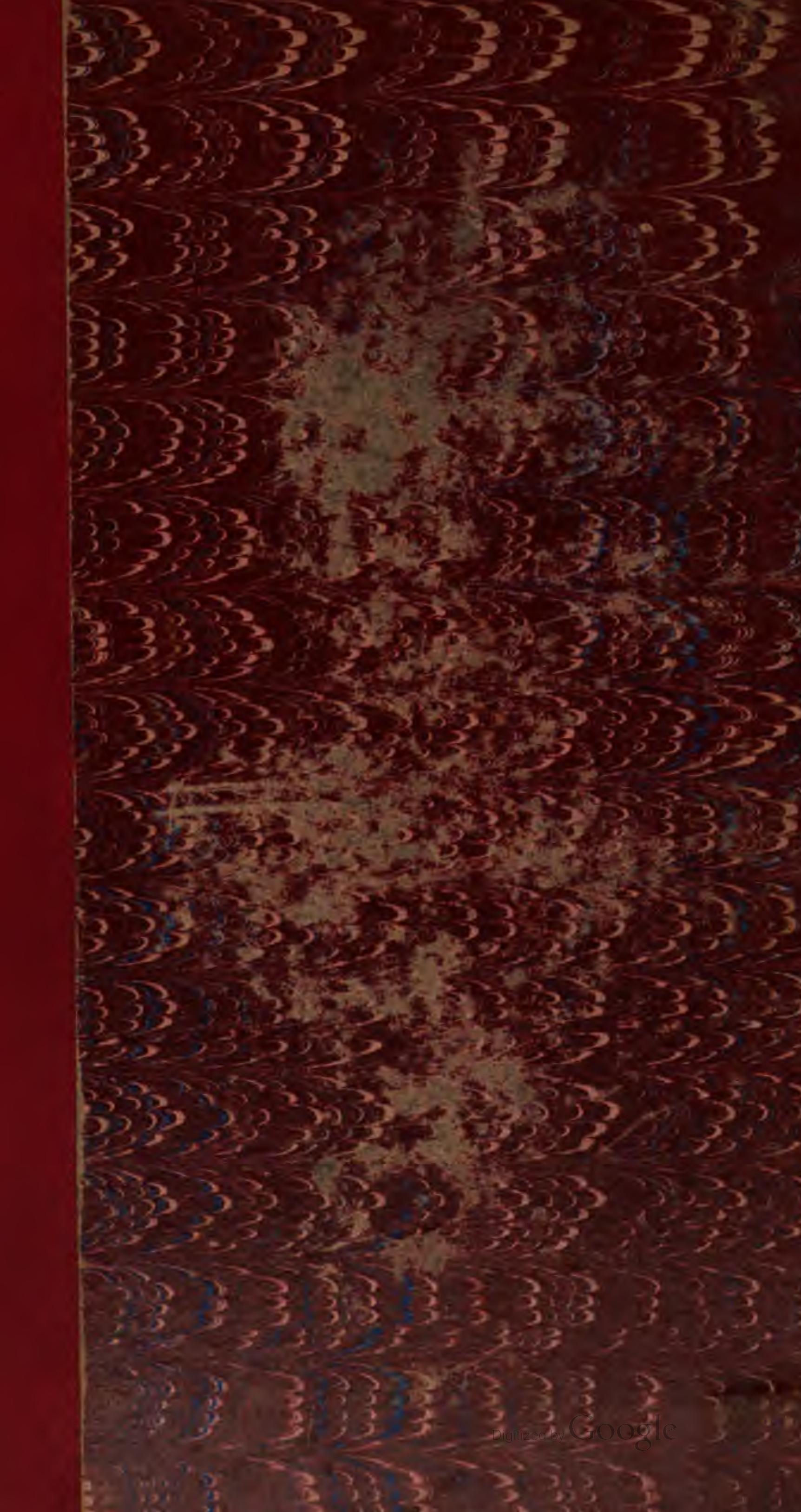
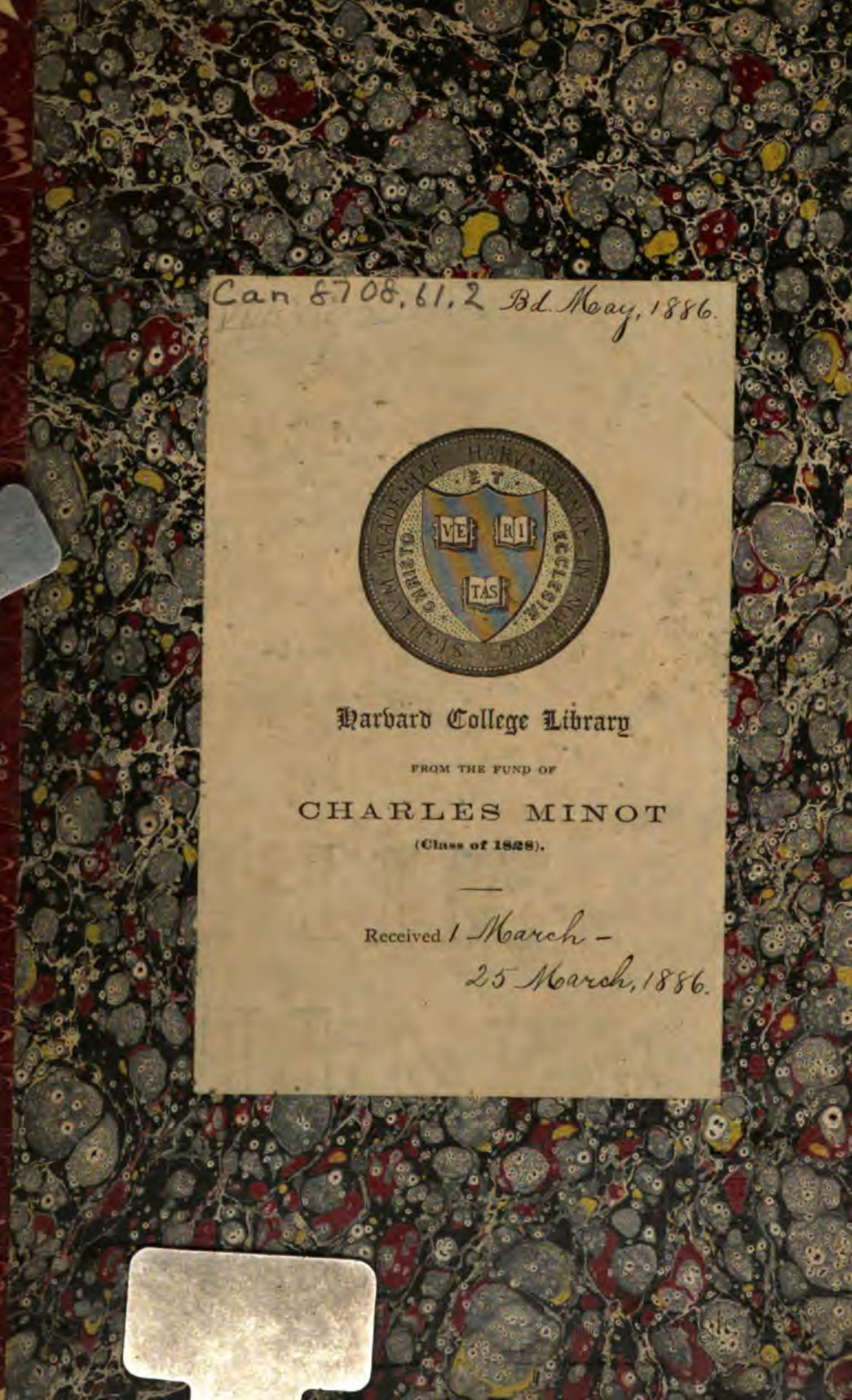
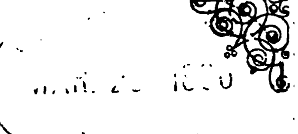





VE
RI
TAS
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV. ANG.
CHRISTO ET ECCLESIAE
1636









NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

> " Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."
>
> CHARLES NODIER.

JANVIER

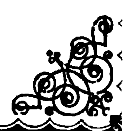
4eme Volume, 1ere Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, MONTRÉAL

1885





NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o.	Bonne et heureuse - - - -	A. BUIES
2o.	Sonnet (1884) - - - - - - -	M. J. A. POISSON
3o.	Souvenirs de Québec - - -	LOUIS-H. TACHÉ
4o.	La Statue de Cartier (poésie) -	P. J. UBALDE BAUDRY
5o.	Le Comte Tolstoï - - - - -	VICTOR DU BLED
6o.	Le paysan (poésie) - - - - -	EUDORE EVANTUREL
7o.	La pêche aux Marsouins - -	FOURSIN-ESCANDE
8o.	Regardons au-dessous de nous -	NAPOLÉON LEGENDRE
9o.	Madagascar - - - - - - -	CHARLES CHAMPAGNE
10o.	A une jeune fille (poésie) - -	O. CRÉMAZIE.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement - - - - - - - - - - - - - - $3.00
Edition populaire, payable d'avance - - - 1.00
La livraison - - - - - - - - - - - 10 centins

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS-H. TACHÉ,

DÉPT DU SÉCR. D'ETAT, OTTAWA.

AGENCES :

QUÉBEC : MM. L. J. DEMERS ET FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

MONTRÉAL : M. ALEX. M. ROLLAND,

189, rue Bleury.

Agent-général pour la Province de Québec :

M. ERNEST CLÉMENT, 247, rue Dorchester, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."

CHARLES NODIER.

QUATRIÈME VOLUME

MONTRÉAL
TYP. IMPRIMERIE GÉNÉRALE
1885

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1ER JANVIER 1882 A QUÉBEC ET PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE

M. LOUIS-H. TACHÉ

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

BONNE ET HEUREUSE

— 1885 —

C'est encore moi qui vais vous souhaiter la "bonne année," chères *Soirées Canadiennes* dont je fus le premier à saluer l'aurore, et dont, bien sûr, je ne verrai jamais le couchant. Vous m'étiez apparues, à cette même date, il y a trois ans déjà, comme le rayon matinal qui perce à travers le rideau discret de l'alcôve, nouvelle illusion succédant à toutes celles qui s'enfuyaient comme des essaims éplorés, pendant que vous, souriantes et folâtres, vous veniez secouer mes paupières indécises. Ma bouche a murmuré pour vous les premiers souhaits, et je vous ai tenues sur les fonds baptismaux, parrain quelque peu d'aventure qui ne se doutait pas qu'un nouveau-né pût vivre longtemps sous de pareils auspices; et, maintenant, vous apparaissez pleines de vigueur et de promesses ; vous avez traversé toutes les crises de l'enfance et vous avez pris rang parmi les revues consacrées, parmi les choses établies, vous le produit éphémère d'une conception fortuite, germe subitement éclos qui ne devait pas voir la fin du jour.

Salut, mesdemoiselles. Puisque vous avez pris la peine de grandir, vous allez maintenant entrer dans le monde pour y faire figure, y jouer un rôle, y vivre de votre vie propre. Je crains de soulever tant soit peu devant vous le rideau derrière lequel s'agitent toutes les passions humaines, scène toujours diverse et toujours la même, toujours nouvelle quoique sillonnée en tous sens, où l'on croit passer le premier dans des chemins que l'homme parcourt depuis qu'il existe et où il n'a pu trouver encore autre chose, comme dit le poète,

" Que de craindre toujours et toujours espérer. "

Vous aurez des adulateurs et des envieux, certains abonnés grincheux, incontentables, prenant prétexte de tout, hérissés sur les peccadilles ; cela, c'est du lieu commun. Toutes les publications comptent des abonnés qui croient qu'elles ne sont faites que pour servir leurs vues étroites, leurs préjugés grotesques et leurs ombrageux instincts. Ceux-là sonnent l'alarme à la moindre phrase et se signent avec éclat devant une petite variété tant soit peu pimpante et libre d'allures ; ils font semblant de vous tolérer jusqu'à ce que leur abonnement expire, parce qu'ils veulent " en avoir pour leur argent," même lorsqu'ils n'ont rien payé, ou bien ils se désabonnent avec un fracas d'avertissements et un croassement de remontrances qui épouvantent votre ingénuité et vous la montrent elle-même comme un piège rempli d'horreurs et de périls. Mais n'en ayez souci ; cette petite espèce du public est ennuyeuse, intolérable encore plus qu'intolérante, mais elle n'est pas dangereuse ; on a beau vouloir imposer aux Canadiens-Français des habitudes et des manières anglaises, des dimanches protestants et une austérité de surface, semblable à la queue épilée et rugueuse du castor, notre vieil esprit gaulois ne s'y laisse pas entamer et il fait justice par l'indifférence ou le ridicule des sermonneurs prétentieux et intraitables qui regardent le genre humain tout entier comme une bête malfaisante, et voudraient l'enfermer dans la lettre inflexible et dans des préceptes aïgus, comme dans une cage hérissée de clous à l'intérieur.

Je ne dirai pas que vous arrivez dans des temps difficiles, et que le succès durable se fera longtemps attendre. Tous les temps sont difficiles — ce n'est pas d'hier que nous habitons une vallée de larmes — et le succès n'est jamais que la récompense des vaillants et des persévérants. Je ne parle pas de ce succès vulgaire que l'audace ou la fortune violentent ; mais je parle du succès mérité et qui ne s'obtient qu'à la longue, comme les grandes œuvres ne sont que le résultat de la volonté éclairée et du génie patient. Que vous importent les retards et la lenteur de toutes les choses d'ici-bas ? Vous êtes à peine sorties de l'enfance et vous avez le temps devant vous ; il en coûte bien plus d'efforts et de ténacité pour arriver à s'asseoir que pour garder son siége une fois qu'on est dessus. C'est pendant que vous êtes dans toute la vigueur et l'énergie de la jeunesse que vous avez à faire cette lutte ; vous êtes bien heureuses ! Combien de revues avant vous n'ont pu atteindre le terme du premier abonnement, et combien d'autres se sont traînées d'année en année dans les lisières de *l'encouragement*, nourries d'une pitance toujours incertaine et n'ayant d'autres lendemains que ceux des échéances invariablement renouvelées !

Le passé de la presse canadienne a été, jusqu'à ces années dernières, un passé de sacrifice, d'abnégation, et de crises périodiques dont elle ne sortait que par de nouvelles saignées pratiquées à tous ses membres, et cela non pas seulement pour ceux qui en faisaient partie, mais encore pour tous ceux qui y tenaient par les liens de parti, par la communion des idées et la solidarité des principes. Pas un journal qui vécût de ses propres ressources, des commandes qu'il remplissait ; pas un qui s'adressât au public proprement dit, mais uniquement à des partisans ; le public liseur était encore à créer, et l'annonce, ce champignon nutritif qui envahit de plus en plus les colonnes du journalisme moderne, n'était encore qu'un rudiment de racine informe. On était tellement habitué à ne pas voir dans un journal une exploitation comme une autre, une affaire comportant dividendes et bénéfices, que la

plupart des abonnés ne payaient point leur abonnement, en sorte que toutes les dépenses et toutes les charges retombaient sur les principaux du parti qui se ruinaient à ce métier de dupes patriotiques. Il y avait des fidèles qui recevaient un journal pendant dix ans, parce qu'il était leur organe, se plaignaient amèrement quand il leur manquait un numéro et ne lui envoyaient jamais un centin, mais s'obstinaient à " l'encourager." Aussi, combien de journaux, accablés " d'encouragements, " ont fini par succomber, en laissant tout un parti dans le désarroi et ses chefs aux abois ! Rares sont ceux qui ont survécu aux tempêtes politiques, et cela encore grâce à d'exubérantes années de patronage officiel qui leur ont permis de traverser plus tard de mauvais jours! On n'en compte guère que trois, le *Canadien*, le *Journal de Québec* et la *Minerve*. En revanche, que d'hécatombes! Mais les conditions du journalisme moderne sont devenues tout autres avec l'édition quotidienne à un ou deux centins, avec la pluie des annonces, avec la multiplicité des dépôts, la vulgarisation à outrance, le nombre des lecteurs décuplé et la disparition plus ou moins complète de l'abonnement. Aujourd'hui, la presse française du Canada, devenue enfin une exploitation régulière et conduite comme une affaire en partie double, non seulement rivalise avec la presse anglaise, mais lui est même supérieure sous plusieurs rapports. Elle abonde en variétés instructives et intéressantes qui forment un menu hebdomadaire capable de nourrir les esprits les plus cultivés et les plus exigeants ; elle a ouvert à la publicité une ère nouvelle, développé étonnamment le goût de la lecture et préparé l'avènement des " Nouvelles Soirées Canadiennes " qui n'ont plus qu'à voguer sur un vaste fleuve dont chaque écueil porte un phare.

Le rôle que les *Soirées Canadiennes* auront à jouer dans le mouvement intellectuel qui s'accuse de plus en plus sera de personnifier une littérature essentiellement nationale, s'inspirant du sol canadien, de la nature, de la physionomie, des mœurs et des idées canadiennes.—On ne saurait trop insister là-dessus pour que les productions de nos rares écrivains

aient une saveur particulière et soient lues par l'étranger qui y cherchera avant tout à connaître ce que nous sommes et à étudier les caractères de notre race.—Voyez ; la matière est abondante et féconde. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous et à puiser à pleines mains. Nul pays ne se prête mieux que le nôtre aux grandes inspirations, à une littérature fortement nourrie et puissamment originale. Ne demandons à la vieille Europe que son expérience et ses modèles ; quant au reste, prenons-le chez nous. Formons-nous aux grandes conceptions par le spectacle d'une grande nature ; nous y trouverons des richesses à peine effleurées par quelques mains encore inhabiles, des sujets inépuisables qui ne demanderont que peu d'efforts à notre imagination et lui offriront des champs absolument vierges. Enfin, créons, créons une littérature vraiment indigène, qui soit l'expression de nous-mêmes, de nos types particuliers, de notre genre de vie, de tout ce que notre histoire et nos conditions actuelles peuvent offrir d'aliments à l'imagination créatrice ; cela vaudra mieux que les calques démodés et les imitations stériles auxquels nous nous sommes trop abandonnés jusqu'à présent. Rajeunissons le génie de la France dans des pages canadiennes et que les *Soirées* deviennent les dépositaires de nos inspirations. Elles ont été créées pour cela et elles attendent nos chefs-d'œuvre. C'est l'année 1885 qui les verra éclore, et nous sommes certain que nul souhait ne sera mieux réalisé.

Longue vie aux *Nouvelles Soirées Canadiennes* !

A. Buies



SONNET

— 1884 —

De l'an nouveau l'heure est sonnée !
Qui nous dira pourquoi le Temps
Dans sa course désordonnée
Nous emporte tout palpitants ?

De l'homme étrange destinée !
De la vie, ô trop courts instants !
Vers combien de jours de l'année
Reviennent nos cœurs inconstants ?

Pour moi deux dates, l'une sombre,
L'autre riante, percent l'ombre
Où gît l'an si vite envolé.

Votre souvenir a des charmes :
Tombe qui fis couler mes larmes,
Et berceau qui m'as consolé !

M. J. A. Poisson.

Arthabaska, 1er janvier 1885.

SOUVENIRS DE QUÉBEC

C'est en octobre 1881 que fut établi, sur la rue de la Fabrique, à l'endroit où sont actuellement les vastes ateliers du *Canadien* et de l'*Evénement*, le Club de Québec, dont le souvenir restera longtemps gravé dans nos mémoires.

Dès son origine, ce club devint le rendez-vous des jeunes gens de la capitale. Jamais les murs de l'antique cité française n'avaient renfermé un aussi grand nombre de travailleurs ardents et de joyeux compagnons. Sur le flanc du vieux rocher grandissait alors toute une génération, née dans les temps de paix qui suivirent l'Union et élevée au milieu du mouvement de rénovation qui vit éclore sous un souffle passionné ces premières œuvres, si belles et patriotiques, qui furent la base de notre littérature nationale. Les Arts, les Lettres, les affaires, la politique semblaient prendre leur essor vers des sphères plus élevées. Il y avait comme de l'entraînement sous l'impulsion de cette jeunesse enthousiaste, qui, à travers les émotions du travail, de l'ambition et des espérances les plus audacieuses, jetait à tous les hasards de la vie ses amours et ses chansons.

L'Institut Canadien avait chaque semaine des séances littéraires où l'on avait peine à assister, tant la foule était grande, tandis que l'Université Laval rivalisait avec lui pour l'éloquence de ses conférenciers et le succès de ses réunions. Le Cercle Catholique, l'Union Commerciale et d'autres sociétés religieuses, scientifiques ou littéraires marchaient hardiment sur leurs traces. Le Septuor Haydn tenait tout Québec sous le charme, et faisait entendre des mélodies inconnues jusqu'alors, dans des concerts que n'eussent pas dédaignés les dilettanti des vieux pays d'Europe. Des études scientifiques, des productions poétiques révélant de nouveaux favoris des muses, des travaux littéraires considérables

se succédaient dans le public. Les hommes de la politique se mêlaient au mouvement en lui donnant un généreux encouragement, et le bruit de ce réveil général, se répandant d'un bout du pays à l'autre, fécondait la semence jetée dans une terre prête à la recevoir.

Le Club de Québec était alors le foyer de la jeunesse québecqoise, foyer où venait se reposer l'esprit, où s'alimentaient les imaginations, où se faisaient les confidences de l'amitié, où la fatigue disparaissait devant la plus franche gaité. A la sortie du bureau on y allait ; la veillée s'y passait, la nuit souvent, et si le corps se révoltait parfois, personne n'en était moins bien disposé le lendemain à reprendre le travail quotidien, où chacun puisait pour l'avenir sans presqu'y songer, prêt à recommencer le soir la même vie, les mêmes plaisirs, les mêmes folies. Les mères qui voyaient leurs fils aux heures des repas et qui les entendaient rentrer tard dans la nuit, avaient pris le club en aversion ; ce n'était que justice, mais il était curieux de voir comme la fidélité au rendez-vous de chaque soir devenait de plus en plus rigoureuse et s'accentuait en raison du mal qu'on en disait.

Le Club comptait parmi ses membres toute la bohême littéraire et même des hommes de Lettres posés. Buies n'en sortait que pour aller chez son imprimeur le jour et chez lui, à sa jolie résidence de la Grande-Allée, la nuit. Dunn et Faucher de St-Maurice désertaient fréquemment le rigide Club de Garnison pour nous faire de longues visites, Legendre venait y fumer la cigarette à la veillée, Marmette y bâtissait quelque roman ...... encore à venir, Montpetit. pendant ses courts séjours à Québec, en faisait son centre de ralliement, Bédard (T. P. s'il vous plaît) y trouvait l'absynthe délicieuse et tous témoignaient de leur attachement au club en y multipliant leurs visites. Parmi les jeunes, Chapais nous causait littérature, Evanturel se désolait à l'idée de nous quitter bientôt, et Prendergast s'inspirait pour quelque poésie nouvelle que, dans la nuit, seul devant sa lumière, il couchait sur le papier et qu'il disait plus tard à ses intimes et rares confidents.

Eh bien ! c'est là, au milieu de cette foule toujours agitée et bruyante, en apparence plus apte aux plaisirs qu'aux travaux sérieux, que naquirent bien des projets, que s'éveillèrent bien des ambitions, que furent jetées les bases de bien des entreprises fécondes, aujourd'hui réalisées. Parmi ces dernières, nous trouvons les *Nouvelles Soirées Canadiennes* qui n'existeraient pas sans les enthousiasmes d'alors, et que les désappointements, le travail ardu, voire même les sacrifices pécuniaires considérables, n'ont pu faire disparaître jusqu'à l'heure où elles ont trouvé dans le public les éléments nécessaires à leur existence.

***

Décembre était venu, et avec lui ces rudes nuits d'hiver qui nous réunissent plus fidèlement au coin du feu et qui jettent sur les longues veillées de cette époque de l'année un cachet d'intimité plus profonde. — Le soir de la veille de Noël, nous attendions minuit pour aller au rendez-vous annuel dans la vieille Basilique saluer la venue de l'Enfant-Dieu et rajeunir nos cœurs aux harmonies toujours nouvelles des vieux cantiques. La réunion était complète au Club, mais aux amusements si bruyants d'habitude, avait fait place, une tranquillité mélancolique ; la conversation languissait, et chacun semblait absorbé par une même pensée.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Buies fit son entrée, majestueux comme d'ordinaire, et mêlant les frimas de sa fourrure à la blancheur précoce de ses cheveux. D'un coup d'œil, il embrassa le groupe, éclata de rire, et sans transition passant de cette gaîté à une gravité triste, il nous récita le " Pélican " des Nuits de Musset. Sa voix avait des vibrations métalliques, il appuyait longuement sur chaque mot, nous enivrant de la beauté toute puissante de cette poésie divine. Quand il arriva aux derniers vers :

Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent les rivages,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu—



nous nous levâmes tous, et un tonnerre d'applaudissements éveilla les échos de la vieille maison.

L'entrain était revenu, la conversation roula naturellement un peu sur la littérature, et quelqu'un suggéra l'idée d'entreprendre encore une fois la publication d'une revue française à Québec. Il semblait y avoir une telle confiance dans la réussite de ce projet, que ce soir là même, deux de mes amis (*) et moi arrêtâmes tout le plan de l'entreprise. Il nous fallait un titre et nous crûmes devoir choisir celui de "Nouvelles Soirées Canadiennes" pour établir un lien de tradition entre les anciennes "Soirées," autrefois si populaires, avec leurs légendes et leurs contes du pays. Une heure après, nous annoncions notre décision, et nous recevions les félicitations cordiales et le sympathique encouragement de tous les membres du Club.

Voilà pourquoi nous rattachons le souvenir du Club de Québec à celui de la fondation de *Nouvelles Soirées* qui n'eussent peut-être jamais vu le jour sans nos réunions d'alors. Hélas ! que n'avons nous pu réaliser tous nos beaux projets, et trouver partout des âmes ardentes et des cœurs généreux comme ceux qui nous répondirent les premiers ?

Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'en songeant à trouver la matière de la première livraison, nous eûmes à subir notre premier désapointement. Après nous être adressés à tous nos écrivains, nous nous trouvâmes avec beaucoup d'adhésions, mais avec à peine trente-cinq pages de manuscrit quand il en fallait quarante huit. Routhier nous avait envoyé une poésie, Sulte une boutade en vers blancs et en prose, et nous avions arraché à Faucher de St-Maurice une conférence qu'il devait donner devant l'Institut la semaine suivante.

Buies nous avait promis un article, mais au jour dit il était

(*) M. Elzébert Roy, actuellement secrétaire particulier de Sir Hector Langevin, et M. Edmond Lortie, avocat de Québec.



en route pour Louiseville. Après trois dépêches pressantes, désespérées, sa réponse nous arrivait : Article envoyé. Le lendemain matin, le facteur nous apportait un article.... de deux pages ! mais deux pages charmantes, où l'auteur avait mis toute son âme, tout son talent. Nous avons su depuis que cet article avait été écrit sur le coin d'un comptoir, au milieu d'un tapage infernal. Tant il est vrai que l'inspiration, cette vierge hautaine, ne dédaigne pas parfois de donner ses baisers à qui semble vouloir la repousser.

Il nous restait à trouver dix pages pour compléter la livraison de janvier. On nous conseilla d'aller voir Bédard que nous ne connaissions pas encore. Nous avions même commis le crime de n'avoir pas lu son livre .... le titre nous échappe ! Voulut-il se venger ? c'est probable, car il ne consentit qu'à raison de dix dollars, payés comptant, à nous livrer la copie de quelques pages d'un manuscrit précieux—*Sur le mot " Habitant "* - qu'il avait découvert au Secrétariat provincial.

Enfin le numéro-prospectus était complet et il sortait bientôt des ateliers de M. Delisle, dans une toilette et un luxe inaccoutumés. Québec répondit généreusement à notre attente, mais le reste du pays ne se prodigua guère. Etait-ce la crainte de voir la nouvelle revue disparaître bientôt ? Nous le croyons, car après trois ans, nous avons trouvé dans l'encouragement général, l'assurance indiscutable de l'existence à venir des *Nouvelles Soirées Canadiennes.*



Nous commençons avec ces pages la quatrième année des *Nouvelles Soirées Canadiennes.* C'est en songeant au passé que l'idée nous est venue de rappeler l'époque de leur fondation et de jeter un coup d'œil sur le travail accompli.

Pendant les trois dernières années, avons nous fidèlement suivi le programme que nous nous étions tracé ? C'est au public de répondre, mais de notre côté, nous avons la satisfaction d'avoir fait pour le mieux. Il faut y passer pour savoir

quelles difficultés l'on rencontre à trouver de la copie, à obtenir une collaboration régulière dans ce pays Après avoir travaillé sans relache, nous espérons avoir fait ce que d'autres eussent pu faire et de n'avoir pas été sans utilité pour notre littérature.

Un de nos collaborateurs nous écrivait dernièrement : " J'ai revu les trois premiers volumes de votre revue. En somme, le résultat est satisfaisant, mais il prouve que le côté sérieux n'existe pas chez nos écrivains." Cette observation a du vrai, mais nous voulons faire en sorte que l'avenir corrige le passé, en ce qui regarde les *Nouvelles Soirées*. Chaque jour nous apporte une expérience nouvelle, et ce n'est qu'avec du temps que nous pourrons arriver à combler toutes les lacunes.

Si faible qu'il puisse être, nous ne pouvons contempler sans satisfaction le résultat obtenu. Si nous y trouvons la trace de bien des sacrifices, de pénibles labeurs, les veilles de bien des nuits, nous y voyons en même temps le couronnement de nos efforts constants vers le succès. Et ce n'est pas sans émotion que nous revenons ainsi aux heures bénies d'autrefois et que nous suivons les transformations qui se sont opérées autour de nous. Il existe entre le passé et le présent, l'un obscur, rempli d'ombre, l'autre plein de rayonnements, des liens de sympathie que l'on ressent plus qu'on ne les explique. Si parfois il nous semble que le cœur va nous manquer à la vue de tous ces débris, de tous ces tombeaux semés sur nos pas, il nous reste toujours en fin de compte une âpre jouissance, un bonheur secret au fond de ces amertumes.

En ce qui regarde les *Nouvelles Soirées Canadiennes*, nous sommes heureux d'avoir réussi à implanter une œuvre qui, nous l'espérons, vivra de longues années.

Louis H. Taché.

LA STATUE DE CARTIER

A M. L. P. HÉBERT

Debout, l'air énergique ainsi qu'à la tribune
Lors de la grande lutte on le voyait jadis,
Quand sa voix exposait la brillante fortune
Que des projets nouveaux présageaient au pays.

Lui, le maître, souffrit. La haine et la rancune,
Faisant se déborder la coupe des ennuis,
Ont hâté pour Cartier la sentence commune
Et trop tôt pour nos vœux la mort nous l'avait pris.

Il revit dans ton bronze, et sa franche figure
Représente si bien ce que fut sa nature
Qu'en le voyant tantôt, la foule applaudissait.

Quand j'étais jeune encor mon cœur le chérissait.
O noble artiste, à toi qu'aujourd'hui chacun nomme
Je veux dire : " Merci, j'ai revu le grand'homme.

P. J. UBALDE BAUDRY.

Ottawa, 5 décembre 1884.

LE COMTE TOLSTOÏ

LETTRE DE PARIS

Le comte Tolstoï, romancier et réformateur.—Les quatre statues de l'illusion philosophique. — Guerre et Paix.—Anna Karénine. — L'étude de M. de Voguë.—Les personnages de Guerre et Paix.— Le peuple russe.—Un vagabond moral.—Tableaux de batailles.— Les étiquettes de l'histoire —Les femmes de Tolstoï.

Il y a quinze mois, deux de mes amis, Monsieur et Madame B... qui occupent une grande situation dans le monde littéraire, faisaient leur tour de Russie. En arrivant à Moscou, *Notre mère aux blanches murailles*, comme l'appellent les Russes, ils reçoivent une invitation à dîner du gouverneur de la ville ; vous verrez, leur dit-on, le fameux comte Tolstoï. — Quoi ! Tolstoï, l'auteur de *Guerre et Paix*, d'*Anna Karénine*, Tolstoï le mystique, Tolstoï devenu fondateur de religion ! — Eh oui, Tolstoï lui-même. — L'invitation est acceptée, comme bien vous pensez, car Tolstoï ne se dérange guère et son nom seul excite la curiosité des plus indifférents. Il s'agissait d'un dîner privé, tous les convives se trouvaient là, en grande tenue, couverts de plaques. Tolstoï arrive en retard ; il portait un veston court, un chapeau rond, des bottes toutes crottées. On sourit, car on savait le personnage puissamment original, on le mit à table à côté de Madame B..., il oublia quelques instants ses idées nouvelles et se montra, paraît-il, éblouissant de verve et d'entrain.

Fondateur de religion, ai-je écrit plus haut ! Le mot est sans doute trop sévère et le comte Tolstoï le désavouerait ; mais en tout cas, philosophe et réformateur, car il a renoncé au démon littéraire et il ne s'occupe plus que de son âme. Presque coup sur coup, il a composé plusieurs ouvrages : *Ma confession* ; *Ma religion* ; et un *Commentaire sur l'Evangile*. Voulez-vous avoir une idée de sa *Confession ?* Elle est parfois bien éloquente, cette variation sur le vieux et navrant sanglot

de l'âme humaine : " J'ai perdu la foi de bonne heure. J'ai vécu un temps comme tout le monde, des vanités de la vie. J'ai fait de la littérature, enseignant, comme les autres, ce que je ne savais pas. Puis, le sphinx s'est mis à me poursuivre, toujours plus cruel : "devine-moi ou je te dévore." La science humaine ne m'a rien expliqué ; à mon éternelle question, la seule qui m'importe : " Pourquoi est-ce que je vis ? " la science répondait en m'apprenant d'autres choses dont je n'ai cure. Avec la science, il n'y avait qu'à se joindre au chœur des sages, Salomon, Socrate, Çakya, Mouni, Shopenhauer et à répéter après eux : "la vie est un mal absurde. Je voulais me tuer. Enfin j'eus l'idée de regarder vivre l'immense majorité des hommes, ceux qui ne se livrent pas comme nous, classes soi-disant supérieures, aux spéculations de la pensée, mais qui travaillent et souffrent, qui pourtant sont tranquilles et renseignés sur le but de la vie. Je compris qu'il fallait vivre comme cette multitude, rentrer dans la foi simple...

Que va-t-il sortir de là ? M.Tolstoï ne se contente pas de descendre dans l'âme du peuple, il emprunte au sectaire russe Sulaïef ses croyances, son rêve paysan, et l'explique avec un appareil théologique et scientifique qui ne la rend pas plus claire. Sulaïef voit dans l'Evangile ce qu'il renferme en réalité : un Code de morale sublime et complet à l'usage des cœurs simples, Tolstoï comprend la doctrine du Christ sur la vie comme les Saducéens, au sens de la vie collective, prolongée de générations en générations, du règne de Dieu sur cette terre par la réunion de tous les hommes dans l'assemblée des Saints. Enfin il se résume, il se complète dans son *Commentaire sur l'Evangile*, il croit avoir trouvé la loi du Christ, il s'imagine que pendant dix-huit siècles l'humanité s'est trompée et qu'il va nous le révéler. Je cherche et, à travers de belles pages, je ne trouve pas une idée originale, et je ne vois dans tout cela que les premiers balbutiements du rationalisme, le vieux rêve du nihiliste, la tradition toujours relevée depuis les origines du moyen-âge par les Vaudois, les Lollards, les Anabaptistes. C'est l'antique dispute entre

la foi et les œuvres ; décidément, comme le dit M. de Voguë qui a si merveilleusement analysé Tolstoï, le champ de la pensée humaine est bien étroit et l'on y tourne sans cesse sur soi-même.

Cet état de l'âme si étrange, c'est bien là ce qui rend notre écrivain très différent des autres grands écrivains russes: Gogal, Lermoutof, Pouchllmè, Tourguenef; aucun n'a parcouru si rapidement, si radicalement, les quatre points de la courbe fatale, les quatre statuts de l'illusion philosophique, panthéisme, nihilisme, pessimisme, mysticisme ; aucun peut-être n'a si profondément ému le peuple russe, ce *vagabond moral*, comme on l'a appelé, chez lequel les sectes religieuses se multiplient, au point qu'en 1850, un ministre déclarait estimer à neuf millions le nombre des dissidents de toute catégorie. Il fallait d'ailleurs dire un mot de Tolstoï, réformateur, car ses derniers livres nous donnent la clef de Tolstoï, littérateur. "Déjà, dans *Paix et Guerre*, dans *Anna Karénine*, qui viennent d'être traduits et publiés chez Hachette, il se fait l'apôtre de la pitié sociale, déjà plusieurs de ses personnages reviennent à la foi en se mêlant aux humbles, en vivant de leur vie, en se pénétrant de leurs vertus. Quel caractère extraordinaire que celui du pauvre Karataïef qui, malade, prisonnier, réduit à la misère, trouve le moyen de consoler le comte Pierre Besoukhow, chante et *fait du courage* pour tous ses compagnons d'infortune.

Cherchons maintenant à préciser le caractère de ce talent si singulier. Depuis trois mois on en parle beaucoup dans nos salons, et quelques réserves que je suis obligé de faire, il m'était impossible de ne pas vous signaler cette œuvre prodigieuse. Nos âmes chrétiennes peuvent se trouver offusquées de certaines pages, mais combien d'autres qui nous transportent dans le monde idéal, que de charmantes figures délicieusement pures et croyantes dans *Guerre et Paix*, comme Matacha et la princesse Marie, quelle éloquence dans les morceaux où nous voyons le prince André, le comte Pierre Besoukhow rentrer dans le sein de Dieu! Pour tout dire,

l'auteur, à chaque instant, fait œuvre de spiritualiste inconvénient et pour moi l'impression générale de ses livres est celle d'une élévation constante vers la Divinité. Je ne sais comment, mais le nihilisme philosophique de ce très douloureux écrivain se résout pour moi en vérités morales; et son analyse aura beau me dire qu'il a l'esprit d'un chimiste anglais dans l'âme d'un boudhiste hindou, le comte Tolstoï m'emporte sans cesse là-haut, dans l'infini, et ses négations, en passant à travers la chambre noire de mon cerveau, se métamorphosent en affirmations. Personne mieux que lui ne me fait sentir l'inanité des explications métaphysiques ; ses personnages ne nous crient à chaque instant que des sottises d'école, le jargon scientifique ne comble pas les vides du cœur, et ils finissent par s'abattre aux pieds de Dieu. Que n'ont-ils commencé par là, m'objecterez-vous! Sans doute, mais il fallait expliquer l'âme russe, cette âme d'oiseau de mer, léger dans la tempête et chez lui sur l'abîme.

Tolstoï, dit M. de Voguë, dont je vais essayer de résumer l'étude à grands traits; Tolstoï se promène dans la société humaine avec une simplicité, un naturel qui semblent interdits aux écrivains de notre pays; il regarde, il écoute, il grave l'ouvrage et fixe l'écho de ce qu'il a vu et entendu; c'est pour jamais, et d'une justesse qui force notre applaudissement. Non content de rassembler les traits épars de la physionomie sociale, il les décompose jusque dans leurs derniers éléments avec je ne sais quel acharnement subtil; toujours préoccupé de savoir pour et comment un acte est produit, de démontrer le pantin, il ne le lâche plus qu'il ne l'ait mis à nu, retiré du cœur avec ses racines secrètes et déliées.

Guerre et Paix, c'est le tableau de la société russe, durant les guerres napoléoniennes de 1807 à 1815, (avant, il avait déjà donné *La France, Adolescence-Jeunesse*, les *Kosaks*, les *Trois-Morts*, *Bonheur de famille*). Le véritable héros de l'épopée, c'est la Russie dans sa lutte désespérée contre l'étranger Les figures réelles, Alexandre, Napoléon, Montouyof, Spécausky,

tiennent presque autant de place que les figures imaginées. Le fil très sénicle et très lâche de l'action romanesque sert à rattacher des chapitres d'histoire, de politique, de philosophie, empilés pêle-mêle dans cette encyclopédie du monde russe. Essayez de concevoir *les Misérables* de Victor Hugo, repris en sous-œuvre par Dickens avec son travail de termite, puis, fouillés à nouveau, par la plume froide et curieuse de Stendhal, vous aurez peut-être une idée de l'ordonnance générale du livre, de cette alliance unique entre le grand souffle épique et les infiniment petits de l'analyse. Parmi tous les phénomènes sociaux, il en est un qui éveille plus particulièrement l'attention du romancier : c'est la guerre. Tolstoï ne résout pas ce mystère. Il va sans cesse du Conseil des généraux au bivouac des soldats, interrogeant l'état moral de chacun, les raisons du commandement, celles de l'obéissance et du sacrifice ; chemin faisant, traçant des paysages, des tableaux militaires d'un relief vraiment inouï.

Dès le début du livre, par un artifice habile, il nous peint la physionomie de l'armée russe ; cette armée se tasse dans le désordre d'une retraite sur le pont de Brennau ; un des personnages du roman regarde le défilé. Je ne sais de comparable à ce chapitre que l'évocation du *Camp de Wellenstein* par Schiller, et ne puis résister à l'envie de vous reproduire un coin du tableau : " Mais les *pays*, épaule contre épaule, leurs baïonnettes s'entrechoquant, continuaient à marcher en masse compacte. En regardant au dessous de lui, le prince Wesvitsky pouvait apercevoir les petites vagues rapides et clapotantes de l'Ems, qui, courant l'une sur l'autre, se confondaient, blanches d'écume, en se brisant sous l'arche du pont. En regardant autour de lui, il voyait se succéder des vagues vivantes de soldats, semblables à celles d'en bas, des vagues de shakos recouverts de leurs fourreaux, de fusils aux longues baïonnettes, de visages aux pommettes saillantes, aux joues creuses, l'expression insouciante et fatigué de pieds en mouvement foulant les planches boueuses du pont. Parfois, un officier en manteau se frayait un passage à travers les ondes uniformes, comme un

jet de la blanche écume qui courait sur les eaux de l'Ems. Parfois, les ondes de l'infanterie entraînaient avec elles un hussard à pied, un domestique militaire, un habitant de la ville, comme de légers morceaux de bois emportés par le courant; parfois encore, un fourgon d'officier ou de compagnie, recouvert de cuir de haut en bas, voguait majestueusement, soutenu par la vague humaine comme une poutre descendant la rivière........ "

Et les batailles impériales se déroulent autour de ces trois volcans, Austerlitz, Friedland, Bowdinà. Tolstoï parle de la guerre en homme qui l'a faite; il sait qu'on ne *voit* jamais une bataille, sa méthode est celle imaginée par Hendbel, dans le *Waterloo de la Chartreuse de Parme ;* comme le jeune Fabius Del Dongo, le comte Béjouckof, égaré dans la redoute centrale de Bowdina, cherche naïvement la bataille. Le soldat, l'officier, le général même, que le romancier met en scène, ne voient jamais qu'un point du combat; mais à la façon dont quelques hommes se battent, pensent, parlent et meurent sur ce point, nous devinons tout le reste de l'action et de quel côté penche la victoire.

L'écrivain peint avec une amère ironie les conseils de guerre, ces Babels de langue et d'opinion. Un seul homme a ses sympathies, comme général, c'est Koutouyow, sait-on pourquoi? Idée bien russe! parce qu'il ne commandait pas, ne regardait pas les évènements et dormait au Conseil, s'en remettant de l'induement à la fatalité. La fatalité, voilà le grand mot lâché! là se résume toute la philosophie militaire de Tolstoï; l'action des chefs est vaine et nulle, tout dépend de l'action du soldat, de l'élan imprévu qui soulève, à certaines heures, cette collection d'âmes en équilibre instable, une armée. Il ne croit pas à la stratégie; foin de la tactique! Le génie militaire de Napoléon Ier ne tranche rien, il ne voit que le vent du hasard, soufflant la victoire ou la défaite. "Le cœur des rois, dira-t-il, est dans la main de Dieu; les rois sont les esclaves de l'histoire; les prétendus grands hommes sont les étiquettes de l'histoire; ils donnent leurs noms aux évène-

ments, sans même avoir, comme les étiquettes, le moindre lien avec le fait lui-même : aucun des actes de leur soi-disant libre arbitre n'est un acte volontaire; il est lié *a priori* à la marche générale de l'histoire et de l'humanité, et sa place y est fixée d'avance de toute éternité..." Hasard! fatalité! Ne sont-ce pas là les sobriquets ordinaires de la Providence? Et qu'est-ce que cette force innommée, vague, indéfinie, qui n'explique rien en somme, lorsqu'on ne la rattache pas à Dieu? Je préfère la théorie de Caclyle qui, dans son livre *Ou Hvoy*, fait l'apothéose des hommes de génie, ces envoyés d'en haut, qui tiennent le gouvernail de l'humanité pour le compte de la Providence et sans lesquels l'histoire n'existerait vraiment pas un instant.

Après la guerre, ce que Tolstoï étudie avec le plus de passion et de bonheur, c'est l'intrigue des hautes sphères de la société, et de leur centre de gravitation, la Cour. Comme les différences de races et de pays s'effacent à mesure qu'on s'élève, ici, le romancier ne crée plus seulement des types russes, il crée des types humains universels et éternels. Depuis Saint-Simon, nul n'a aussi bien démontré la mécanique de la Cour; d'ailleurs, il est dans son élément natal, il a vu et pratiqué la Cour comme l'armée; il parle de ses pairs avec leur langage, leur éducation. Entrez dans le salon de la vieille dame d'honneur, Anna Shérez ; écoutez les popotages des émigrés, les jugements sur Bonaparte, les manœuvres des courtisans ; asseyez-vous à la table de Sperausky, dans l'intérieur de l'homme d'Etat "*qui rit comme on rit sur la scène ;*" suivez la trace du souverain dans les bals ; approchez-vous du lit de mort du vieux comte Bezoucloo, regardez la tragédie qui se joue sous les masques de l'étiquette ; la querelle des bas intérêts autour de ce mourant, l'agitateur de toutes les âmes ; ici, le sinistre, comme ailleurs, le sublime, emprunte une énergie sans pareille à la sincérité, la simplicité du tableau.

Un autre phénomène que l'auteur a finement observé, c'est l'influence du milieu sur l'homme ; il se plaît à plonger suc-

cessivement un de ses personnages dans des atmosphères diverses,celles du régiment,de la campagne, du grand monde; et à nous montrer les mutations morales correspondantes, quand le personnage, après avoir agi un certain temps sous l'empire de pensées ou de passions étrangères est resaisi, baigné par son milieu habituel, ses points de vue sur toutes choses changent aussitôt. Suivez le jeune Nicolas Restcow, revenant de l'armée au foyer de la famille, et retournant à son escadron de hussard; ce n'est plus le même homme; il a deux âmes de rechange; dans la voiture de poste qui le ramène à Moscou ou qui l'en éloigne, nous le voyons vivement dépouiller ou reprendre l'âme de sa profession.

Les femmes de Tolstoï sont proches parentes des héroïnes de Tourguenef, traitées avec moins de grâce, connues peut-être avec plus de profondeur. Deux figures se détachent de l'ensemble : d'abord Marie Bolkowky, la fille pieuse, dévouée à adoucir la vieillesse d'un père acariâtre; apparition touchante, angélique comme une silhouette de peintre primitif, tout autre que Natacha Bastova, l'enfant vibrante et séduisante, aimée de tous, éprise de plusieurs, et qui traverse toute cette œuvre sévice, laissant derrière elle un parfum d'amour. Elle est bonne, droite, sincère, mais esclave de sa sensibilité, fiancée au prince André, le seul homme qu'elle aime véritablement. Natacha s'affole d'un engouement fatal pour ce mauvais sujet de Kenraguine ; désabusée à temps, elle retrouve André mourant de ses blessures et le soigne avec un morne désespoir. Après la mort d'André, elle finit par épouser le brave Pierre qui l'aime en secret. Tolstoï ne cherche pas le romanesque ; les tergiversations de la jeune fille aboutissent en dernier ressort au bonheur conjugal, aux joies solides du foyer; l'écrivain leur consacre de longues pages, il a le culte de la famille, des affections légitimes, et à ce titre, il analyse,d'une plume expérimentée, mais avec un dégoût visible, les manèges de la haute coquetterie dans les salons de Saint-Pétersbourg. On peut dire d'ailleurs,et c'est ma principale critique, qu'il a oublié cette réponse d'un italien désabusé auquel on repro-

chait d'avoir trahi ses sentiments libéraux : "j'avais vu les grands, mais je n'avais pas encore vu les petits."

Je causais l'autre jour de Tolstoï avec M. de Voguë et lui exprimais cette opinion, qu'en somme, je préférais Tourguenef : "Oui, fit-il, Tourguenef est plus français, plus artiste, plus court, mais Tolstoï est plus grand ; je suis si asservi à l'impérieuse domination de son talent, que je le lis comme je lis Shakespeare ou Molière.

C'est trop, peut-être, mais M. de Voguë connait le russe comme le français et il peut bien mieux que nous, apprécier cette littérature si originale. Et si vous voulez savoir de quel poids est son jugement, je vous apporterai l'opinion de M. Pailleron : "Parmi les jeunes écrivains de trente-cinq à quarante ans, de Voguë et Anatole France sont les deux plus brillants ; de Voguë a un style à lui, les livres et les articles qu'il a publiés chez Calmann Lévy, à la *Revue des Deux-Mondes*, nous ont révélé le monde russe ; bientôt il sera mûr pour l'Académie Française."

V. du Bled.

LE PAYSAN

Le paysan, qui voit l'hiver
S'abattre comme un blanc fantôme,
Au premier froid qui glace l'air,
S'enferme sous son toit de chaume.

Et là, content si sa moisson
Au fond de son grenier abonde,
Il chante son humble chanson
Dans un oubli complet du monde.

Le laboureur n'est pas méchant ;
L'air qu'il respire rend honnête.
Il sait qu'aux bornes de son champ
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

Voyant son vieux réduit bien clos
Et du feu dans sa cheminée,
Pour lui l'hiver c'est le repos,
Le repos après la journée.

Sans regarder quel temps il fait,
Par la vitre de sa chaumière,
Le jour il s'assied satisfait,
Le soir, il s'endort sans lumière.

Le givre, en ruban festonné,
Au bord du toit coud ses dentelles;
Mais un matin, tout étonné,
Il entend un chant d'hirondelles.

Alors, sachant qu'il plaît à Dieu
Que la saison d'or soit éclose,
Pour saluer l'horizon bleu
Il entr'ouvre sa porte close.

Il neige encore sur le chemin ;
Mais déjà, dans sa joie extrême,
Il bénit le ciel qui demain,
Rendra fécond le sol qu'il aime.

EUDORE EVANTUREL.

LA PÊCHE AUX MARSOUINS

A vingt-cinq lieues environ au-dessous de Québec, de Saint-Jean Port-Joli à la Pointe à l'Orignal, le Saint-Laurent pousse une pointe dans les terres et sa rive droite s'arrondit en une charmante baie, au fond de laquelle se trouve l'embouchure de la rivière Ouelle. Certes, c'est assez son habitude de dessiner tout le long de son cours des baies charmantes, de découper des îles, de se transformer en lacs, de bondir en tumultueux rapides, de se précipiter en cascades, de s'entourer de paysages de luxe et autres fantaisies qui, du Niagara et des Mille-Iles jusqu'au Saguenay, font tour à tour du fleuve-roi, un acrobate ou un artiste. Mais c'est peut-être là, entre la baie Sainte-Anne et la Baie Saint-Paul qu'il a le plus de grandeur et de majesté. Nulle part aussi, entre sa ri.e bleuissante et montagneuse du Nord et ses bords fertiles et plats que limitent au Sud les premiers contre-forts des Alléghanys, de la pointe du petit Cap à l'Orignal, on ne jouit d'un plus magnifique point de vue.

Quoiqu'il soit encore à plus de 180 lieues du golfe, il atteint déjà une largeur d'une dizaine de lieues et ses eaux que la marée refoule bien au delà de Québec, jusqu'au pied du Lac Saint-Pierre, se mêlent à la mer et deviennent salées. Grâce à cette circonstance, sans doute, c'est également à cet endroit que le Saint-Laurent est le plus poissonneux.

Au printemps, les esturgeons, les achigans, les brochets, les saumons, les aloses, les anguilles curieuses que l'on prend par centaines de mille dans des nasses, descendent des lacs et des rivières d'en haut pour s'engraisser à la mer et acquérir ce goût fin qui leur vaudra plus tard tous les compliments des connaisseurs, pendant que du golfe et des profondeurs de l'Océan montent, harengs, morues, maquereaux,

bars, flétans et sardines, pressés en bancs immenses, innombrables, et viennent, poussés par une loi mystérieuse de la nature, déposer leur frai au milieu de ces flots adoucis et plus propices. Toutes les espèces fluviales et marines réunies se rencontrent là comme si elles s'y étaient donné rendez-vous.

Les capelans, particulièrement y arrivent par myriades. Pareils aux nuées de sauterelles sur la terre, ils obscurcissent la transparence des eaux. Ils pénètrent partout et se distribuent par couches épaisses dans toutes les rivières, ruisseaux et ruisselets qui en sont obstrués à plusieurs kilomètres dans les terres.

Et alors, pendez-vous, Marseillais et Gascons. Dans ces ruisseaux il n'y a plus d'eau !

Tout poisson ! ! !

Heureusement les cultivateurs en quête d'engrais s'approchent et, puisant tout naïvement à pleines mains, pratiquent des éclaircies au profit de leurs sillons de pommes de terre.

Mais qu'importe ce menu et fourmillant fretin !

Troublant la surface tranquille et polie du fleuve, quels sont ces colosses qui soufflent au loin, ondulent et cabriolent, précédés de jets d'eau semblables à celui du jardin des Tuileries. Ils surgissent de toute part, entourant les steamers, et presque aussi gros qu'eux, paraissent vouloir les piloter jusqu'à Québec ?

Ce sont des troupeaux de mammifères, loups marins, phoques, marsouins et baleinaux lancés à la poursuite de leur déjeuner et qui, à l'instar du cultivateur riverain, pratiquent avec leurs mâchoires puissantes des éclaircies dans le fretin qui fuit devant eux. C'est ainsi que dans la création

toute entière, toujours les gros mangent les petits. Mais un sort également funeste attend les gros à leur tour.

Aussitôt que la débâcle a dégarni les *battures* des glaces de l'hiver, les pêcheurs de la contrée rétablissent chaque année les pêcheries à Marsouins. Ces pêcheries n'exigent pas d'autre soin que le choix d'un emplacement favorable; elles sont formées tout simplement, de hautes perches enfoncées plus ou moins solidement, et disposées sur une ligne demi-circulaire dont une extrémité seulement rejoint le rivage à marée haute.

Nonchalants et repus, les marsouins, éclatants de blancheur, s'approchent en se jouant à fleur d'eau et viennent, par l'espace laissé libre, s'ébattre dans la pêcherie. Et les petits capelans, plus nombreux sur les bords, sont victimes de nouvelles gloutonneries.

Cependant le temps s'écoule. Insensiblement les eaux se sont retirées; maintenant la ligne de perches rejoint le rivage par ses deux bouts. Tout penauds, longeant le demi-cercle de cette ligne qui s'élève de plus en plus et dont l'ombre dans l'eau les épouvante et les tient à distance, dix, quinze, vingt, trente marsouins et souvent davantage, sont enfermés. A pied ou dans de légères barques, munis des engins nécessaires, il ne reste plus aux pêcheurs qu'à s'en emparer. La chose n'est pas facile et c'est à ce moment que se déploient leur expérience et leur habileté.

Pourtant il n'y a pas à craindre de la part de ces captifs les bonds impétueux que l'on pourrait imaginer; pas de tentatives non plus pour franchir les perches; quoiqu'assez espacées et sans être repliées entre elles, ce frêle rempart suffit à les éloigner. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces monstres qui mesurent de quinze à vingt-cinq pieds de long et dont le poids atteint jusqu'à mille kilos, ait été assez audacieux pour passer au travers. Ils préfèrent ruser, immobiles entre deux eaux en se dissimulant à demi cachés dans les fondrières,

tâchant de gagner du temps et n'attendant leur salut que de la marée prochaine qui leur permettra de regagner le large.

La peau du marsouin fournit un cuir très estimé ; on s'attache, en conséquence, à ne pas la trouer inutilement et à ne frapper qu'à la tête, près des ouïes qui sont la partie vulnérable. Il y a quelque danger à attaquer cet amphibie. Malheur à l'imprudent qui l'aborde par le flanc ; même lorsqu'il est à sec, sa force est telle, que, se soulevant brusquement, il peut d'un coup de sa queue fourchue balayer plusieurs hommes et les lancer au loin. Malgré l'adresse et la précision dont font preuve les pêcheurs canadiens, la poursuite dure longtemps et si le flot vient à remonter, c'est le marsouin qui triomphe. Mais le plus souvent il succombe, et finalement ligotté par une solide amarre sous les ailerons, épuisé par ses efforts et la perte de son sang, il se voit ignominieusement traîné par un cheval sur le sable de la grève où il achève d'expirer.

Cette lutte corps à corps entre l'homme et ces géants des mers est très émouvante et constitue le plus original et le plus curieux spectacle qui se puisse voir.

FOURSIN-ESCANDE.

REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS.

Si vous vouliez m'en croire, nous diviserions la vie humaine en deux époques : l'une pendant laquelle on doit regarder au-dessus, et l'autre pendant laquelle on doit regarder au-dessous de soi.

Lorsqu'un voyageur entreprend une longue traversée, il tient ses regards attachés sur le rivage qu'il vient de quitter, aussi longtemps qu'il peut en distinguer les contours à l'horizon ; puis, lorsque l'éloignement a effacé les dernières brumes qui lui rappellent un souvenir chéri, il tourne ses yeux en avant, et appelle la nouvelle plage vers laquelle la main de Dieu le conduit.

Mais la vie n'est pas un voyage comme les autres voyages : on part de l'inconnu, comme quelqu'un qui s'éloignerait pendant son sommeil. L'œil est fixé en avant pour relever les points de repaire et découvrir le but désiré. Ce n'est qu'après avoir atteint la terre ferme qu'il convient de jeter un regard en arrière, pour mesurer le chemin parcouru et jouir doublement du repos en songeant aux dangers auxquels sont exposés ceux qui nous suivent.

C'est de cette manière que je voudrais envisager la vie. Pendant toute la première période qui comprend l'enfance et la jeunesse, nos yeux doivent être fixés en haut, vers ceux qui nous précèdent ; leurs exemples sont comme des phares qui nous signalent la route qu'il nous faut suivre, les écueils que nous devons éviter. Là où d'autres sont arrivés sans encombre, pourquoi n'arriverions-nous pas, sous la main de Dieu ? Là où d'autres sont allés s'échouer, pourquoi ne passerions-nous pas sains et saufs en profitant de leur triste expérience ?

Dans la route, les ennuis, les déceptions, les découragements surgissent chaque jour; la volonté, inquiète, s'arrête et chancelle, les forces épuisées menacent de nous trahir. En avant! en avant toujours! Et, le regard fixé sur ceux qui s'éloignent, nous nous relevons et nous nous remettons en marche. Nous ne mesurons point les pas et les détours, puisque chaque effort nous rapproche du but où d'autres ont déjà pris pied et nous appellent en nous tendant la main. La route est difficile, et, à travers ses passes dangereuses, les obstacles surgissent et se multiplient; mais le phare luit devant nous et éclaire la voie. Nous subissons les chocs et les déchirures, l'ouragan ou le calme plat. N'importe, nous allons toujours le cœur ferme et le regard haut. Enfin, la rive s'approche, nous la touchons et nous oublions les dangers passés pour nous livrer tout entiers aux jouissances du repos, après les obstacles vaincus, après la bataille gagnée.

Mais ce repos ne doit pas, ne peut pas être de longue durée; la vie est une suite de combats; l'un est à peine terminé qu'il faut se préparer pour le suivant.

C'est alors qu'il convient de porter ses regards en arrière, au-dessous de soi, pour s'encourager par la comparaison.

Combien de personnes se plaignent et pleurent, qui seraient consolées et prendraient leur mal en patience, si elles voulaient, un instant, considérer les douleurs qui gémissent autour d'elles! Comment pourriez-vous trouver que votre pain n'est pas assez blanc, si vous saviez que votre voisin ne fait qu'un repas par jour avec les quelques restes que vos domestiques refusent de toucher? Que deviendraient vos murmures sur les fatigues de la vie, en présence de cette jeune fille qui, après le rude labeur de l'atelier, passe les nuits au chevet de sa mère malade? Quand la chaleur vous accable, tranquille que vous êtes dans votre maison, avez-vous jamais pensé à ce que doit endurer le pauvre ouvrier qui travaille toute la journée dans le champ ou sur la route, dévoré par un soleil ardent? Et l'hiver,

avez-vous jamais songé à ceux qui manquent de bois dans leurs maisons mal closes; aux enfants à peine vêtus qui vont, par le froid et la neige, demander le pain de leurs parents alités par la misère? Comment, alors, avez-vous pu vous plaindre de la rigueur du temps?

Suivez, sur la rue, ce vieillard pâle et décharné; ses membres, que la vigueur d'un sang jeune ne réchauffe plus, grelottent et frissonnent sous le sarreau de toile qui les couvre sans les vêtir. Il va de porte en porte, glaçant ses mains nues sur le cuivre ou le fer des sonnettes. Il attend, en dehors, des minutes qui doivent lui paraître bien longues, quelquefois pour recevoir une aumône insignifiante, le plus souvent pour essuyer un refus blessant. Il y a un an à peine, il n'était pas riche, mais il vivait dans l'aisance; un jour, un de ses amis, dans un moment de gêne, est venu s'adresser à lui; il a mis son nom au dos d'un papier grand comme la main; le lendemain, l'ami déclarait banqueroute et l'endosseur était ruiné A son âge, on n'a plus le temps de recommencer; c'est pourquoi vous le voyez, aujourd'hui, abaissant sa fierté, mendier de porte en porte, pendant que l'ami passe la rude saison dans un climat plus doux. Pauvre vieillard! la misère l'a bien changé; il serait mort s'il n'était le seul soutien d'un enfant que son fils lui a confié en partant pour un monde meilleur. C'est là ce qui lui donne le courage de supporter le froid et, ce qui est encore plus difficile à endurer, l'humiliation des refus. Si vous avez vu cela—et vous pouvez le voir tous les jours—vous regarderez ensuite de bien haut et d'un œil bien indifférent les petites tracasseries de la vie qui vous paraissaient d'abord si amères; non-seulement vous ne direz pas, mais vous n'oserez même pas penser que vous êtes malheureux. Partout et toujours, regardez au-dessous de vous, vous y trouverez une comparaison consolante; et, en faisant taire vos propres soupirs, vous aurez peut-être aussi le bonheur d'essuyer les larmes dont la vue vous a consolé.

Quelquefois, cependant, vous pouvez regarder au-dessus,



et vous verrez que, dans bien des cas, il y a de quoi exciter plutôt votre pitié que votre envie.

L'ennui et les querelles habitent ce château ; la maladie dévore cette homme riche ; les soucis empêchent celui-ci de dormir dans son alcôve princière ; ce grand citoyen pleure sur l'ingratitude de ses semblables ; cet artiste célèbre, que tout le monde applaudit, a dans le cœur une blessure qui le ronge et le courbe vers la terre.

Somme toute, regardez en bas, considérez tout ce qui est au-dessous de vous ; puis, jetez un coup d'œil au-dessus, si vous pouvez lever le voile qui cache la vérité, et vous verrez que si, dans la première période de votre vie, vous avez pu ambitionner la position des autres, votre lot, maintenant, n'est pas le plus mauvais, et il vous serait extrêmement facile d'en avoir un pire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

MADAGASCAR

Si l'on voit la situation se simplifier au Tonkin, par l'attitude conciliante de la Chine, et la cessation des intrigues des autres puissances, qui entretenaient clandestinement le conflit, la perspective s'assombrit de plus en plus pour ce qui concerne Madagascar. Le théâtre des opérations tout en étant plus limité chez les Hovas, présente tout de même des embarras et des obstacles tout aussi compliqués pour le moins que ceux qui ont appelé les Français chez les Célestes; ces derniers qui demandent la paix un jour, et se précipitent traîtreusement le lendemain sur les troupes françaises, pourraient bien voir avant longtemps le drapeau tricolore flotter sur les pagodes de Pékin.

Madagascar, comme toutes les colonies françaises, a subi les vicissitudes de la grande partie des possessions de notre ancienne mère-patrie. Elle a compté des jours prospères, quand des hommes d'Etat comme les Richelieu, les Colbert, les Vergennes, les Turgot tenaient le timon des affaires; de même qu'elle a eu de mauvais jours, lorsque des ministres ineptes discontinuaient les efforts de leurs prédécesseurs, et négligeaient de consolider des droits acquis, de fortifier des établissements importants. Ici, comme ailleurs, les Anglais, ces avides accapareurs de presque toutes les colonies étrangères, assiégèrent et prirent Madagascar pour la rendre ensuite, quand le gouvernement français en réclama énergiquement la restitution.

Avant aujourd'hui, cette île était d'une importance capitale, comme station de ravitaillement et comme position stratégique, dans le cas de difficultés survenues entre les puissances qui auraient eu des possessions dans l'Inde ou en Océanie. La seule voie praticable alors obligeait tous les vaisseaux de passer en vue de l'île.

De nos jours, Madagascar a certainement beaucoup perdu de son prestige au point de vue militaire; ensuite, le percement de l'isthme de Suez, lui ôte une partie de son utilité comme station d'escale, parce que, les navires n'étant plus obligés, comme autrefois, de doubler le cap de Bonne-Espérance pour se rendre dans l'océan Indien, il est incontestable que Madagascar n'offre plus les avantages précieux qui la faisaient convoiter par tous les diplomates des siècles passés. Néanmoins, sa position qui lui facilite un commerce avantageux avec la colonie du Cap et l'île Bourbon, lui donne encore une importance très appréciable. Elle renferme des richesses abondantes et de grande valeur, qui présentent toutefois des difficultés d'exploitation presque insurmontables.

Les endroits où l'on pourrait trouver de l'or en assez grande quantité, sont situés bien avant dans l'intérieur du pays, par conséquent l'exploitation des mines nécessiterait des capitaux considérables pour donner, assez sûrement, un rendement très problématique ; encore qu'il y eût possibilité de faire des profits dans différentes branches de commerce, l'insalubrité du climat, à plusieurs endroits, sera toujours un empêchement considérable à l'établissement de ceux qui voudraient tirer parti de ces ressources inexploitées.

Les premiers qui abordèrent à Madagascar, furent les Portugais; une flotte considérable, chargée des richesses des colonies, fut à son retour des Indes jetée sur l'île, en l'année 1506. Le commandant Fernan Suarez, après avoir réparé les avaries survenues à ses bâtiments, quitta cette place pour retourner à Lisbonne ; il n'avait eu que très peu de loisir pour fréquenter les naturels durant le court espace de temps qu'il avait demeuré avec eux.

Il est certain qu'à leur arrivée au pays, les marins ne manquèrent pas de parler de leur découverte, car dans la même année, les Portugais revenaient en ce lieu, afin de profiter, là comme partout ailleurs, de l'ignorance des habitants pour eur passer des articles inférieurs contre les objets précieux

que ceux-ci possédaient. Leurs premiers rapports avec les indigènes consistèrent à offrir des produits corrompus et altérés, en échange de vivres sains et abondants. Les sauvages, n'ayant pu s'accomoder d'un semblable trafic, devinrent de plus en plus intraitables, à mesure que le séjour des Portugais se prolongeait dans leur île, et finalement ceux-ci dûrent laisser la côte et aller poursuivre ailleurs un commerce si odieusement commencé et si justement interrompu.

Des pêcheurs normands, vers la même époque, tentèrent aussi des rapprochements avec les Malgaches; mais oubliant leur probité traditionnelle, ils mirent tant de mauvaise foi et de subtilité dans leur conduite qu'ils furent obligés d'aller vers une autre direction, comme avaient fait leurs prédécesseurs lorsqu'ils voulurent tenter fortune sur cette nouvelle terre.

Il nous paraît étrange de voir de quelle nature furent les premières relations des Européens avec les contrées qu'ils découvrirent. Partout, la cupidité brutale, les rançons exigées au haut de l'épée, les cruautés inconnues des barbares mêmes, accompagnèrent les premiers découvreurs dans les cinq parties du monde. Cortez brûlant Guatismozin pour le contraindre à révéler l'endroit où étaient cachés ses trésors ; Pizarre assemblant les Péruviens pour une conférence et les mitraillant sans merci, afin d'en avoir plutôt fait d'eux ; et Albuquerque qui, pour répondre à la sommation insensée d'un radjah, reçoit les envoyés de ce dernier à coup de grenades, en disant avec plus de forfanterie que d'humanité : “ Voilà la monnaie avec laquelle mon maître paie ordinairement ses tributs.”

Si cette loi de la force brutale eût toujours été suivie à l'égard des sauvages, qui voyaient pour la première fois des hommes barbus, qu'en fût-il résulté ? Il est facile de dire que, si cette extermination se fût poursuivie, un second continent n'aurait ni les mêmes coutumes, ni les mêmes mœurs que l'autre. La civilisation annoncée de cette incroyable ma-



nière, n'eût jamais adouci les farouches enfants des bois au point de leur faire respecter les lois de Dieu, ainsi que les usages conventionnels qui sont établis pour sauvegarder la société.

Heureusement que sur les pas de ces hommes qui étaient uniquement mus par l'insatiable soif de l'or, venaient des hommes désintéressés, apportant la paix et la civilisation, sans autres armes qu'un crucifix, sans autre ambition que l'agrandissement de la chrétienté ; un saint François-Xavier enseignait aux Indiens les mystères d'un Dieu plus clément et moins grotesque que Vichnou et Brahma ; un Joseph Anchieta proclamait, dans les brûlants pampas de l'Amérique du Sud, la religion du Christ, à ceux-là qui avaient toujours fléchi le genou devant le dieu Soleil. Les peuplades s'accoutumèrent à ces messagers qui apportaient la civilisation en prêchant l'humanité, et si les Européens purent s'aventurer partout sans avoir à craindre de représailles, c'est parce que l'œuvre civilisatrice des missionnaires fut toujours plus puissante que les mauvaises dispositions des conquérants.

A la suite des tentatives infructueuses des Normands et des Portugais, les Français arrivent enfin dans l'île, plus d'un siècle après sa découverte par Fernan Suarez. Richelieu, toujours soucieux de la grandeur et de la prospérité de la France, tant au dehors qu'au dedans, avait accordé à la *Société de l'Orient* des lettres-patentes, qui furent confirmées par Louis XIV, en 1643. Toutes les visées de Richelieu tendaient à établir, dans les Indes, une puissance qui fût capable de contrebalancer celle des Anglais déjà passablement considérable en Asie.

Ces derniers étaient bien loin d'avoir le riche pays qu'ils possèdent maintenant dans l'océan Indien ; sur les côtes du Malabar, Surate et Bombay, et au fond de la baie du Bengale, ils avaient Calcutta et quelques autres dépendances, d'une valeur tout à fait insignifiantes; ces quelques établissements formaient toute la somme des possessions colossales

que les Anglais possèdent aujourd'hui dans cette riche contrée. On sait que les colonies françaises des Indes ne passèrent au pouvoir des Anglais qu'en 1761, alors que le colonel Clire et l'amiral Saunders ramenaient la fortune qui avait si longtemps fui les armes anglaises dans ce pays.

Comment les Anglais ne fussent-ils pas arrivés à posséder ces vastes territoires, lorsque Louis XV cédait lâchement chaque fois que ceux-ci inventaient de nouvelles prétentions Tous les caprices des insulaires étaient littéralement contentés, même quand les Français gagnaient les batailles de Fontenoi, de Laufeld et de Beyopzom. Pendant qu'on était victorieux en Europe, La Bourdonnais, marin aussi habile que les Duquesne et les Bart, enlevait Madras aux Anglais, après leur avoir dispersé une flotte trois fois plus considérable que la sienne, sous le commandement de l'amiral Barnete. Mais, une fois sa victoire assurée, La Bourdonnais reçoit du Ministère un ordre qui lui *défend de garder aucune des places dont il pourrait s'emparer dans l'Inde.* Avec de pareils ordres et un pareil roi, la France ne pouvait pas faire autrement que de voir ses voisins lui enlever successivement toutes ses conquêtes.

Les pouvoirs de la *Société de l'Orient* étaient de tout avantage pour les membres de cette création ; la concession des îles adjacentes et le droit exclusif du commerce pendant dix années. Malgré ces avantages incalculables, la Compagnie n'ayant pas su tirer parti de semblables privilèges. vit ses droits péricliter par la mal administration des affaires, et elle finit par s'effondrer dans la banqueroute, comme presque toutes les corporations de ce genre.

L'année même que la Compagnie reçut ses lettres-patentes, Pronis et Fouquembourg, deux de ses agents, partis avec une dizaine d'hommes, parvinrent à s'emparer de quelques points de l'île. Quelques jours après, ils recevaient un renfort, capable de leur faire commencer à chercher une position convenable. Le premier endroit où il demeurèrent était un

lieu insalubre, chose qui les força de chercher ailleurs une place exempte de la fièvre, qui est presque toujours fatale dans ces climats excessivement chauds et insupportables aux Européens. Forcés de quitter leur premier établissement à Tholangare, ils construisirent le fort Dauphin, à l'extrémité sud de l'île. Pronis, mauvais administrateur, dilapida une partie des deniers de la Compagnie, seulement quelque temp après son arrivée. De plus, ses compagnons irritèrent si gravement les naturels que ceux-ci devinrent furieux contre les Français. Les premières relations, qui avaient été des plus amicales avec les Malgaches, furent brusquement interrompues sur ces entrefaites, surtout parceque Pronis sembla approuver l'arrogance de ses marins, vis-à-vis des naturels ; et toutes les espérances que la Compagnie avait entretenues, furent complètement déçues, bien que le talent du gouverneur eût fait présager des résultats plus satisfaisants que l'effondrement complet de cette entreprise.

Ses compagnons, mécontentés de son administration et ayant contre lui des griefs sérieux, se mutinèrent et tinrent leur chef emprisonné durant six mois, quand il fut délivré par des secours inopinément survenus.

Plusieurs des mutins furent traités d'une manière barbare en expiation de leur révolte, et le gouverneur une fois libéré, parvint à reconquérir l'autorité dont il avait si durement abusé. Non-seulement il accabla de punitions atroces ceux qui l'avaient sequestré, mais il s'empara en même temps de plusieurs sauvages, et les vendit ensuite au gouverneur hollandais de l'île Maurice. Une semblable trahison souleva toute la population du littoral, et les établissements, peu après ce trafic condamnable, furent subitement bloqués.

Par une coïncidence des plus heureuses, Flacourt, à ce moment (1648), arrivait au secours des assiégés avec des munitions et un renfort suffisant pour disperser les mécontents qui menaçaient de détruire tout ce qu'il y avait dans l'île. Il aurait été de sage politique, en cette occasion, de rétablir

l'ordre par des moyens pacifiques, afin de gagner l'affection et la confiance des naturels, mais, malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Flacourt usa de violentes représailles contre tous ceux qu'il put saisir. Néanmoins, son énergie et son habileté, qu'il employa à guerroyer contre les Hovas, lui firent conquérir une très grande partie de l'île, durant les quelques années qu'il pût posséder les choses utiles à ses exploits. Mais comme ses demandes ne furent pas toujours écoutées de la métropole, cela nuisit grandement à la conservation de ses conquêtes. S'il eût pu continuer ses guerres quelque temps encore, avec autant de succès qu'il en rencontra au début de ses entreprises, il aurait, sans doute, puissamment affermi l'influence française dans cette contrée lointaine ; mais les troubles qui agitaient la France à cette époque, lui suscitèrent tant d'embarras qu'il dut revenir au pays, après avoir passé trois ou quatre ans dans une gêne difficile à décrire.

A son arrivée en France, il comptait bien obtenir les hommes et l'argent nécessaires pour garder les territoires qu'il possédait, mais ses démarches rencontrèrent des difficultés telles, qu'il abandonna l'idée d'aller planter de nouveau le drapeau fleurdelisé, sur ces établissements qui rapportaient plus de gloire que d'écus.

L'échéance de droit de la Compagnie et la nomination d'un homme peu intéressé dans les progrès d'une colonie, qui causait beaucoup de trouble sans donner rien d'appréciable au point de vue commercial, firent abandonner pour assez longtemps les projets mirobolants, conçus en faveur de cette " France orientale, " comme on appelait alors cette île si peu connue.

Mazarin, trop préoccupé par les troubles de la Fronde, ne put tenter, de son temps, de nouveaux essais de colonisation; mais un des commis du subtil Cardinal, en arrivant à la tête des affaires, devait essayer de ressaisir les avantages qu'on avait si complaisamment abandonnés à une nation tra-

cassière. Colbert, le grand ministre, *qui aurait été sauvé deux fois, s'il eût fait pour Dieu ce qu'il avait fait pour le roi*, allait continuer avec un redoublement de vigueur, la politique coloniale, constamment suivie par ses prédécesseurs Sully et Richelieu.

Louis XIV, génie aussi fécond et aussi pratique que son infatigable ministre, encouragea d'une manière toute spéciale les plans de ce dernier et conféra des pouvoirs, à discrétion presque, à la *Compagnie des Indes Orientales*. Madagascar prend alors le nom de " France Orientale," comme on l'avait appelée bien avant cette date. Néanmoins, on sait que le mode de coloniser des Anglais et des Hollandais n'était pas compris en France, même par un homme supérieur comme l'était Colbert. Les Anglais et les Hollandais non-seulement s'établissaient en Asie pour commercer, mais ils comptaient pouvoir se fixer dans cette seconde patrie, quand ils le pourraient, et finir par y demeurer toujours. C'était là l'usage général, excepté pour les Français.

Les Français fondèrent toujours des établissements tout exprès pour trafiquer, mais sans entretenir pour un instant l'idée d'abandonner pour toujours la métropole, lorsqu'ils auraient fait fortune, ou qu'ils se seraient acquis une aisance relative. Le principe de rapatriement était comme un ordre irrévocable, donné aux marins et aux marchands qui laissaient Marseille ou Dieppe. Colbert regarda toujours les colonies comme des succursales de commerce, des comptoirs soumis directement à la métropole, laquelle devait toujours conserver son autorité maternelle sur ses rejetons. Voici comment le grand ministre de Louis XIV entendait coloniser : " Il ne faut pas, disait-il, qu'il se constitue aux colonies une civilisation constante. Il ne faut pas que les colons perdent de vue qu'ils sont Français et qu'ils doivent un jour revenir en la France."

Ce n'est certainement pas en faisant voir au colon que son séjour en dehors de la mère-patrie ne devait être que limité,



temporaire, que l'Angleterre est parvenue à avoir des possessions assez vastes pour que le soleil luise toujours sur elles.

Colbert commença vers 1664 à vouloir créer de nouveaux établissements dans cette France chimérique. La *société des Indes orientales*, subventionnée même par le roi, allait commencer ses voyages sous les plus heureux auspices : le fonds total de l'entreprise s'élevait à quinze millions de livres, et une prime de 50 francs par tonneau à l'exportation, de 75 francs à l'importation, était accordée à tout navire équipé et chargé en France.

Toutes ces conditions une fois nettement tranchées, un premier convoi se dirigea vers Madagascar, emportant tous les souhaits de la nation. La Compagnie avait pris pour devise : *Floreto quocumque ferar* "je serai florissante partout où j'irai." Tout semblait concourir pour vérifier si bien cette devise, qu'il était impossible de ne pas croire à la réussite de cette patriotique conception.

La Compagnie établit d'abord ses chantiers et ses magasins, et quelques temps après on commença à bâtir la petite ville de Lorient. Plus tard, encouragés par le succès de leurs armes et l'ambition de leurs marchands, les Français s'aventurèrent plus loin, dans l'océan Indien ; l'on vit en quelques années, Bender-Abassi, Masulipatam, Pondichéry et Bantuam devenir de riches entrepôts, appartenant au commerce français et possessions de Sa Majesté, le roi Très-chrétien.

Comme la colonie était prospère et semblait s'agrandir de jour en jour, on résolut de prendre solennellement possession de l'île une troisième fois. L'amiral LaHaye déclara en 1670, au milieu d'une pompe vraiment orientale, Madagascar, possession française et le drapeau de la Compagnie apparaissait sur toutes les places occupées à cette époque.

Parmi les pouvoirs extraordinaires accordés à l'amiral La Haye, nous appuierons spécialement sur ceux-ci : L'amiral

La Haye est nommé gouverneur-général et vice-roi, avec pouvoir d'exercer la justice souveraine sur tous les colons, *même sur les ecclésiastiques.* Dans les relations de voyage, on ne mentionne pas qu'il y ait eu des religieux dans l'île à cette date, et pourtant ces paroles portent à croire qu'il y en avait ; tout de même, on pouvait bien parler en prévision qu'il s'y en rendrait un jour. Somme toute, parlant au présent ou au futur, voilà certainement des paroles qui placent l'autorité civile au-dessus de l'autorité religieuse.

Au Canada, nous voyons qu'il était de pratique, qu'un supérieur ecclésiastique, quelquefois même trois ou quatre, fissent partie du Conseil de la colonie. Le supérieur des jésuites a siégé au Conseil jusqu'en 1659 à peu près. Monseigneur Laval qui remplaça ce dernier fut loin de ne pas maintenir le prestige de l'autorité religieuse, tant qu'il vécut. De plus, l'autorité religieuse fut si étroitement liée à l'administration civile au Canada, qu'on rencontre des actes de concession signés : Mésy et Laval. Voilà donc deux pouvoirs individuels, aux attributions différentes, mais fonctionnant de concert, quelles que soient les affaires de la colonie. Ici, les droits des ecclésiastiques vont toujours de pair avec ceux du gouverneur et l'on voit assez souvent qu'ils les outrepassent. Si donc un gouverneur a reçu ordre d'exercer juridiction sur les religieux, ce ne peut être que le roi l'autorisât à agir ainsi, surtout quand cet homme a dit : L'*Etat, c'est moi!* Je trouve donc étrange qu'on ait pu faire un pareil contrat, sous le règne d'un monarque qui fut toujours d'une soumission et d'une déférence remarquables, lorsqu'il s'agissait de traiter des intérêts de l'Eglise.

En dépit des subventions réitérées de Louis XIV, la Compagnie ne put accomplir que médiocrement, une très petite partie des projets qu'on avait élaborés au moment de sa fondation. Le choix d'un homme malhabile, peu versé dans la conduite des grandes affaires, ne causa que des déboires à Colbert, qui avait cru jeter les yeux sur un homme capable d'exercer sagement les fonctions d'une si importante charge.

On vit toutes les calamités possibles venir fondre sur la colonie, après une succession de gouverneurs incapables et peu intéressés à l'avancement de l'île. Les agents de leur côté commettaient des fautes graves, étaient peu attentifs à leur devoir et finissaient presque uniformément par s'approprier une partie des fonds de la société. La ruine complète des établissements ne pouvait manquer d'arriver assez promptement avec une pareille organisation. Sous l'administration du gouverneur La Bretasche, en 1672, les naturels depuis longtemps tyrannisés, massacrèrent tous les Français qui s'étaient rendus au Fort Dauphin, pour entendre la messe de minuit.

Quoiqu'ils méritassent un châtiment exemplaire pour leur cruauté, ce n'était certes pas un temps propice pour exiger des réparations d'une petite colonie lointaine comme Madagascar, dans la glorieuse année du Passage du Rhin. Boileau s'écriait bien quelque temps après, en habile courtisan :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Mais il ne songeait pas à signaler à son idole les compatriotes, si inhumainement égorgés pour le service de Sa Majesté, sur cette terre inhospitalière. Les jours glorieux n'allaient pas toujours durer ; la conquête de la Hollande qui paraissait si certaine au début des opérations, devenait de plus en plus difficile avec le temps, et les complications qui devaient résulter de cette lutte avec le petit peuple batave, allaient liguer l'Europe entière contre les Bambous. L'histoire nous montre que bien plus d'une fois, toutes les puissances d'Europe sont venues s'abattre sur notre ancienne mère-patrie, mais elle a repoussé presque toujours victorieusement les hordes faméliques qui envahissaient son territoire.

Dans ces alternatives de succès et d'échecs, on pouvait difficilement s'occuper de la petite guerre qui se faisait au bout du continent africain. Néanmoins, malgré les mauvais jours de la fin de ce règne illustre, des arrêts de conseil confir-



mèrent à plusieurs reprises les droits de la France sur Madagascar. La malhonnêteté des agents et l'indiscipline des troupes avaient beaucoup aidé à cette déconfiture générale.

Sans les revers des armes françaises en Europe, peut-être on eût pu renouer les entreprises commencées, mais, malheureusement, les choses ne le permirent pas; on perdait, encore une fois, beaucoup d'efforts, beaucoup d'argent et beaucoup de soldats, sans avoir pu établir quelque chose de stable et d'avantageux pour l'avenir. Dans l'intervalle qui s'écoula depuis le massacre au Fort Dauphin, et les nouvelles arrivées de colons, les naturels avaient eu amplement le temps de s'apaiser et d'oublier les sévices qui les avaient portés à assouvir leurs cruels instincts de vengeance. Pour une cause ou pour une autre on perdait toujours des avantages incalculables, des sommes immenses, qui ruinaient beaucoup de personnes, et avec un pareil système, qui n'avait de l'efficacité qu'à des époques intermittentes, les compagnies finissaient par délaisser les colons et renoncer à leurs privilèges.

Pendant que cet état de choses se poursuivait en France, l'Angleterre, avec une politique plus suivie, plus habile et plus énergique, finissait toujours par prendre et ensuite garder des domaines avec lesquels les autres puissances n'entretenaient que des relations très éloignées, tout à fait impropres au développement, au progrès et à la stabilité de ces propriétés. Le secret de l'Angleterre a toujours consisté à entretenir autant que possible d'une manière active des rapports avec ses colonies, à offrir des avantages indiscutables à ceux qui voudraient en profiter, et surtout à protéger sur mer et sur terre, contre tous, le commerce de ses nationaux; avec une semblable conduite, avec une aussi sage administration, tous les pays pourraient avoir des domaines riches et étendus.

NAPOLÉON CHAMPAGNE.

(*A continuer.*)

A UNE JEUNE FILLE *

Thérèse, ce beau nom, fut porté par deux reines :
L'une à qui l'univers dresse encor des autels,
De nos biens d'ici-bas fuyant les pompes vaines,
Sut trouver pour son Dieu des accents immortels.

L'autre, aux saintes vertus alliant le génie,
Sut le glaive à la main reconquérir ses droits.
Et l'histoire a placé Thérèse de Hongrie
Au rang des vieux héros fameux par leurs exploits.

Tu n'iras pas chercher au fond d'un monastère
La paix et le bonheur que tu trouves chez toi ;
Tu ne porteras pas la couronne éphémère
De ce jouet d'un jour que l'on appelle un roi.

Si le malheur sur toi posait sa main de glace,
Puisses-tu pour lutter contre l'adversité
De l'humble carmélite avoir la foi vivace
Et de la Reine-Roi le courage indompté.

Enfant des bords heureux de la jeune Amérique,
Tu joins à la candeur de ce monde lointain
L'elégance, ce fruit de notre Europe antique,
Qui donne même au soir le charme du matin.

Les deux joyaux divins, la beauté, la jeunesse,
D'un brillant diadème ornent ton front si pur,
Et l'on entend ton cœur chanter, chanter sans cesse
L'hymne des jeunes fleurs qui montent vers l'azur.

Puisse de ta vertu la douce et sainte flamme
Conserver à ton cœur un printemps éternel.
Et le bonheur toujours habiter dans ton âme,
Comme dans tes yeux bleus se reflète le ciel.

OCTAVE CRÉMAZIE.

Château de Citry, 15 octobre 18..

* Le *Paris-Canada* publie cette poésie, composée par Octave Crémazie pendant son séjour en France, quelques années avant sa mort. La pièce est absolument inédite. On la lira avec interet, comme tout ce qui vient de notre malheureux poete.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1884—ARRANGEMENTS D'HIVER—1885

A partir de Décembre, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LÉVIS

Pour Halifax et St-Jean - - - - - -	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup et Ste-Flavie -	11.25 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup - - - - - -	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LÉVIS.

De Halifax et St-Jean - - - - - - -	7.10 P.M.
De la Rivière-du-Loup - - - - - - -	1.55 P.M.
De la Rivière-du-Loup - - - - - - -	5.18 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométique de l'Est.

D. POTTINGER,
Surintendant en Chef.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N.-B., 1er décembre 1884.



EXPOSITIONS INTERNATIONALE ET COLONIALE.

A ANVERS EN 1885—A LONDRES EN 1886.

Le gouvernement a l'intention de faire représenter le Canada à l'Exposition Internationale à Anvers s'ouvrant dans le cours de mai 1885, et aussi à l'Exposition pour les Colonies et pour l'Inde a Londres en 1886.

Le gouvernement fera les frais du transport des produits du Canada jusqu'à Anvers et d'Anvers à Londres, comme aussi les frais de retour au Canada si les objets ne sont pas vendus.

Les objets distinés à Anvers devront être prêts pour expédition pas plus tard que la première semaine de mars prochain.

On croit que ces expositions offriront des occasions favorables de faire connaître les ressources naturelles du Canada, ainsi que ses progrès dans l'industrie et la fabrication.

Des circulaires et des formules contenant de plus amples renseignements seront envoyées à ceux qui en feront la demande par lettre adressée (franco) au ministère de l'Agriculture, Ottawa.

Par ordre,

Ministère de l'Agriculture.
Ottawa, 19 décembre 1884.

JOHN LOWE,
Secrétaire. Ministre de l'Agriculture.

Chemin de Fer du Grand Tronc

1884—HIVER—1885

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal	Québec	10.15 p.m.	8.00 a.m.
"	"	7.00 a.m.	6.30 p.m.
Québec	Montréal	8.30 p.m.	6.00 a.m.
"	"	11.30 p.m.	9.40 p.m.
Montréal	Portland	10.15 p.m.	12.25 p.m.
"	Island Pond	3.30 p.m.	9.20 p.m.
"	Portland	7.00 a.m.	8.30 p.m.
"	Toronto	1.00 p.m.	6.30 p.m.
"	"	9.00 a.m.	10.30 p.m.
"	"	8.00 p.m.	9.15 a.m.
"	"	11.20 p.m.	10.55 a.m.
"	St. Jean	5.30 p m.	6.30 p.m.
"	"	8.00 a.m.	9.00 a.m.
"	"	8.30 a.m.	9.30 a.m.
"	"	8.30 p.m.	9.00 p.m.
"	Lake Champlain Junct'n	4.30 p.m.	6.50 p.m.
"	Sorel	8.00 a.m.	12.00 p.m.
"	"	5.10 p.m.	8.10 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

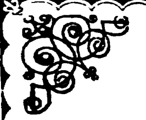
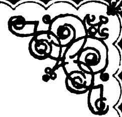
DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

☞ **Agents dans toutes les villes du Canada** ☜

J. HICKSON, *Gérant Général* }
W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gérant* } MONTRÉAL.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."

CHARLES NODIER.

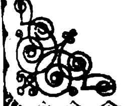
FEVRIER

4eme Volume, 2eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, MONTRÉAL

1885





NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o. Une femme auteur au Canada - P. J. O. Chauveau

2o. Un nid (poésie) - - - - - - E. Marceau

3o. La pêche des perles au Mexique - * * * *

4o. Ma lampe (poésie) - - - - - - M. J. A. Poisson

5o. Madagascar - - - - - - - - Nap. Champagne

6o. Pastel (poésie) - - - - - - - Chs A. Gauvreau

7o. Le mont Cassin. - - - - - - Viator

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement - - - - - - - - - - - - - - $3.00

Edition populaire, payable d'avance - - - 1.00

La livraison - - - - - - - - - - - - 10 centins

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS-H. TACHÉ,

Dépt du Sécr. d'Etat, Ottawa.

AGENCES:

Québec : MM. L. J. DEMERS et FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

Montréal : M. ALEX. M. ROLLAND,

187, rue Bleury.

Agent-général pour la Province de Québec :

M. ERNEST CLÉMENT, 247, rue Dorchester, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

UNE FEMME AUTEUR AU CANADA

I

Si l'on avait inscrit ces mots en tête d'un article de journal il y a trente ans, le lecteur, après quelques minutes d'étonnement, se fut dit : c'est une anglaise, sans doute, ou une américaine. En effet, à cette époque, Madame Moodie dont on nous a annoncé la mort, par une de ces erreurs que la presse et le télégraphe ne comptent pour rien dans leur fureur d'annoncer quelque chose, Madame Moodie, Madame Saddlier, Madame Leprohon—irlandaise malgré son nom français—publiaient alors des romans et des poésies, mais aucune canadienne d'origine française ne s'était encore placée au rang de nos écrivains.

Il est vrai que c'est sous un pseudonyme que l'auteur de "Angéline de Montbrun" se produit dans nos revues : mais il en fut ainsi du sexe fort dans ses débuts littéraires, et M. Garneau fut un des premiers, comme je l'ai dit ailleurs, à mettre timidement ses initiales au bas de ses poésies.

Avant "Laure Conan", quelques femmes avaient publié des poésies fugitives, écrit quelques lettres et quelques articles ; M. Tassé a dernièrement signalé le mérite d'une de ces modestes pionnières de notre littérature. Il y a loin de là, cependant, à un ouvrage comme celui dont nous allons nous occuper.

Un amour vrai, et quelques jolies bluettes ont précédé *Angéline de Montbrun* ; l'on se demandait qui pouvait tenir cette plume si délicate et si habile à décrire les sentiments les plus intimes, à exprimer des pensées aussi vraies et aussi élevées. Quelques-uns avaient soupçonné un de ces traves-

tissements qui sont si communs de nos jours ; mais un examen plus attentif a dû bientôt les convaincre de leur erreur. Laure Conan est bien vraiment une femme, sinon toujours par la manière dont elle s'exprime, du moins par sa manière de voir, de penser et de sentir. Il y a dans le volume que M. Brousseau vient d'imprimer avec une élégante préface de M. l'abbé Casgrain, il y a ce que l'on est convenu aujourd'hui d'appeler de la personnalité, une émotion vraie, des sentiments et des appréciations qui ne doivent rien à la fiction. Même dans les citations, que l'auteur a peut-être un peu trop prodiguées, on retrouve comme le fond de sa pensée ; toutes ces perles ne sont aucunement déparées par l'or qui leur sert de monture. Ce n'est pas un *scrap book* fait au hasard ; c'est une série d'extraits qui se relient admirablement entr'eux et avec le texte ; et je n'ai jamais été si frappé de ce que peut produire, dans la mélancolie de la solitude, sur une âme d'élite la lecture attentive, je devrais dire la lecture passionnée des meilleurs écrivains. Tous y passent et ceux du grand siècle, et les contemporains, et les Pères de l'Eglise, et Thomas à Kempis, et les prédicateurs du jour ; mais tous paraissent être chez eux et se présentent avec un air de famille qu'on ne leur aurait point soupçonné.

II

La trame du roman est bien simple ; il y a beaucoup plus de pensée, beaucoup plus de sentiment que d'action ; l'auteur a donc été bien inspirée en choisissant la forme de la correspondance et celle du journal de préférence à un récit continu. Un tel récit aurait été alangui par les réflexions et les descriptions qui forment le fonds de l'ouvrage, et les nombreuses citations qui s'y trouvent auraient peut-être paru moins naturellement amenées.

La donnée est celle-ci : Maurice Darville est en visite à Gaspé chez un vieil ami de son père, M. de Montbrun. Celui-ci, qui n'est pas encore très âgé, est veuf et fait dans ces

parages lointains l'éducation d'une charmante jeune fille, une unique enfant, Angéline, la bien-nommée et l'héroïne du roman.

Maurice qui est lui-même un charmant garçon, musicien et s'il l'eût voulu poète à ses heures, ne peut s'empêcher de tomber amoureux d'Angéline. Il raconte les péripéties peu compliquées de ses amours à sa sœur Mina, jeune élégante qui mène à Québec la vie du grand monde, et dont les lettres répondent, courrier par courrier, à celles de son frère.

M. de Montbrun, dont l'auteur a fait un homme accompli, après quelques hésitations, accorde à Maurice la main d'Angéline, en mettant pour conditions qu'elle resterait auprès de lui et que le mariage ne se ferait que lorsqu'elle aurait vingt ans sonnés.

Dans l'intervalle Mina Darville accepte une invitation d'Angéline et se rend à Valriant avec son frère.

Or, il arrive que cette jeune mondaine s'éprend de M. de Montbrun et quoique cet amour soit d'abord assez discrètement indiqué dans ses premières lettres à une amie de Québec, qui se propose d'entrer en religion, les sentiments qu'elle éprouve pour le futur beau-père de son frère finissent par s'accuser bien clairement.

Quelques passages des lettres de Mina à Emma méritent d'être cités.

" Il s'en va minuit, je viens de fermer ma fenêtre où je suis restée longtemps. J'aime la douceur sereine des belles nuits et je vous plains, ma chère amie, de vouloir vous cloîtrer. Pardon, vous n'aimez pas que j'aborde ce sujet. Il me semble pourtant que je n'en parle pas mal, mais......Avez-vous jamais descendu le Saguenay ? Franchement la vie

religieuse m'apparait comme cette étonnante rivière qui coule paisible et profonde entre deux murailles de granit. C'est grand, mais triste. Ma chère, l'inflexible uniformité, l'amer détachement ne sont pas pour moi................

" Nous menons tous ensemble la vie la plus saine, la plus agréable du monde. Il y a ici un parfum salubre qui finira par me pénétrer. Vraiment, je ne sais comment je pourrai reprendre la chaîne de mes mondanités. Vous rappelez-vous mes préparatifs pour le bal, alors que se bien mettre était la grande affaire et que j'aurais tant désiré avoir une fée pour marraine comme Cendrillon ? Sérieusement il nous aurait coûté moins de temps et moins d'argent pour tirer de misère quelques familles d'honnêtes gens. Je vous assure que je suis bien revenue des grands succès et des petits sentiments. Mais l'amour est une belle chose. Aimer c'est sortir de soi-même. Je vous avoue que je ne puis plus me supporter. Bonsoir.

P. S.—C'est la faute d'Angéline et de Maurice. On ne peut les voir ensemble sans extravaguer."

Dans une autre lettre de la *même à la même,* ce que la naïveté du *postcriptum* qu'on vient de lire peut faire soupçonner, se trouve confirmé.

" M. de Montbrun me traite de la manière la plus aimable avec cet air protecteur qui lui va si bien. On l'accuse de ne pas *remplir tout son mérite.* Mais comme je lui sais gré de n'avoir jamais été ministre ! Il fait bon de voir ce descendant d'une noble race cultiver la terre de ses mains. Dieu veuille que cet exemple ne soit point perdu ! Ce soir nous parlions ensemble de l'avenir du Canada : il était un peu triste et soucieux. Pour moi, je fis comme tout le monde, je tombai sur le gouvernement qui fait si peu pour arrêter l'émigration, pour favoriser la colonisation. Mais ce beau

zèle le laissa froid et jetant un regard un peu dédaigneux sur ma toilette, il me demanda si j'avais jamais pensé à me refuser quelque chose pour aider nos pauvres colons. Ma chère Emma, je ne pouvais pas dire : je l'ai fait ; mais je lui dis : je le ferai. Il sourit et ce sourire le plus distingué que j'aie vu me choqua. J'eus envie de pleurer. Me croit-il incapable d'un sentiment élevé ? Je lui prouverai que je ne suis pas si frivole qu'il le pense. Vous le savez, une simple parole suffit quelquefois pour éveiller les sentiments dormants."....

Toujours de la *même à la même.*

" Décidément mes récits patriotiques vous sont suspects et ce n'est pas sans malice que vous me conseillez de chercher la source de ce beau zèle "....

" Vous n'ignorez pas comme j'ai désiré la réalisation du rêve de Maurice. Sans doute je savais que je passerais au second rang. Mais est-ce le second rang que je tiens ? Y a-t-il comparaison possible entre son culte pour elle et son affection pour moi ? Il est vrai qu'en revanche Angéline m'aime plus qu'autrefois ; elle m'est la plus aimable, la plus tendre des sœurs ; mais naturellement je viens bien après son fiancé et son père. Quant à celui-ci, *the last, but not the least*, qu'est-ce que cet aimable intérêt qu'il me porte ? Je l'admets, dans ce cœur viril le moindre sentiment a de la force. Mais encore une fois, qu'est-ce que cela ? Si vous saviez comme il aime sa fille ! Pour moi je ne suis nécessaire à personne. Ma chère Emma j'éprouve ce qu'éprouverait un avare qui verrait les autres chargés d'or et n'aurait que quelques pièces de monnaie."

Plus loin apparaît une sorte de rivale, femme du grand monde, qui a bien elle aussi ses prétentions sur M. de Montbrun. Mina se moque des mésaventures de cette veuve et

ne le fait point cependant sans qu'on devine chez elle une certaine inquiétude ; mais ce léger nuage se dissipe bientôt comme on peut le voir par un extrait d'une lettre d'Emma à Mina :

" Voilà qui est très sage, mais je suppose que la sagesse de la femme est comme celle de l'homme, *toujours courte par quelqu'endroit*. Cette grande clarté du désabusement ne vous atteint pas, jusqu'à Valriant. Je pense souvent à vos aimables *promis*—passez-moi une expression bretonne—et j'espère que vous verrez l'*humiliation du superbe*. Sans flatterie, je m'étonne qu'il tienne si longtemps ....

" Courage, ma chère. On vous trouve bien un peu frivole, mais on finira par s'avancer et cette fois-là j'espère que vous mettrez vos coquetteries de côté pour dire tout franchement, comme la Belle au bois dormant : " Certes, mon prince, vous vous êtes bien fait attendre."

Et Mina répond : " Je vous promets de dire exactement comme la Belle au bois dormant, et croyez-moi " *j'avais eu en pensée ainsi faire* si le cas advenait." En attendant je serai aussi agréable que possible avec lui ; mais la jolie petite madame P. n'avait pas tort losqu'elle affirmait qu'il porte une armure enchantée. Du moins tous les traits nous reviennent comme dans les légendes, et lui n'a pas l'air de s'en porter plus mal. Toute modestie à part, je n'y comprends rien, d'autant plus que je suis sûre de lui plaire. Maintenant je ne rencontre guère son regard sans y voir une flamme, un éclair, et d'après moi, cela voudrait dire quelque chose. Cette nature ardente et contenue est bien agréable à étudier. Mais qu'est-ce qui le retient ? Ce ne peut être la différence d'âge : il y a de bons miroirs ici. Je suppose qu'on m'en veut de cette faiblesse involontaire. Puis on ne me trouve pas une âme de premier ordre ; peut-être aussi croit-on que je ne puis m'accomoder d'une vie sérieuse, retirée. Le fait

est que je me soucie des plaisirs du monde comme des modes de l'an passé. Pour un rien je lui proposerais d'aller vivre sur les côtes du Labrador. Nous nous promènerions sur la mousse blanche, à travers les brouillards comme les héros d'Ossian."

Après avoir lu cette lettre et plusieurs autres, le lecteur et encore plus la lectrice se demande si M. de Montbrun a la conscience de l'amour qu'il inspire et s'il y répond, si Mina persévèrera dans cet amour au moins étrange de la part d'une jolie mondaine pour un homme si grave, si la différence d'âge, se trahissant davantage, ne fera pas disparaître le charme sous lequel l'imprudente jeune fille s'est placée d'elle-même, si M. de Montbrun, se laissant aveugler de son côté, poussera l'aventure jusqu'au bout ; si enfin tous deux trouveront là le bonheur et la tranquillité ?

Hélas ! on ne le sait point, on ne le saura même jamais ! Maurice Darville, qui était allé passer en Europe une partie du temps d'épreuve et d'attente que M. de Montbrun lui avait imposé, était à peine revenu, lorsque, dit l'auteur, le plus imprévu des malheurs vint frapper sa fiancée. " En revenant de la chasse, M. de Montbrun embarrassa son fusil entre les branches d'un arbre, le coup partit et le blessa mortellement."

Heureux M. de Montbrun ! que de soucis et de déboires cette fin tragique ne lui a-t-elle pas épargnés ! Heureuse aussi l'auteur qui s'en tire à si bon marché ! Mais le lecteur n'a-t-il pas le droit de se plaindre, de se trouver un peu désappointé, de se trouver même, si j'ose le dire, un peu mystifié ?

III

Il est vrai qu'au point de vue de l'art cette brusque disparition de M. de Montbrun n'est nullement regrettable. Déjà cet épisode si original et si bien traité menaçait

de reléguer dans l'ombre la trame même du roman ; M. de Montbrun éclipsait Maurice, et Mina intéressait pour le moins autant qu'Angéline. Les choses vont reprendre leur cours naturel. Une fois le temps convenable donné à une légitime douleur, les jeunes gens vont s'épouser et lorsqu'elle aura bien réfléchi aux réalités de la vie, après avoir pleuré l'homme estimable à qui elle avait rêvé d'unir son sort, Mina fera quelque mariage mieux assorti. Voilà ce que le lecteur doit se dire ; mais c'est compter sans l'imagination de l'auteur. Son programme est bien différent.

Inconsolable comme elle aurait pu l'être pour un fiancé du même âge qu'elle-même, Mina va rejoindre son amie Emma au couvent des Ursulines, et la mort de M. de Montbrun qui semblait devoir hâter le mariage d'Angeline, en amène indirectement la rupture. La jeune orpheline accablée par les veilles et par la douleur contracte une terrible maladie qui efface toutes traces de sa beauté ; Maurice parvient mal à dissimuler le désappointement qu'il en éprouve et malgré toutes ses protestations, il ne peut persuader à la fière Angéline qu'il l'aime encore comme autrefois. Dans une dernière lettre, elle se montre inexorable malgré des supplications qui paraissent cependant très sincères, mais qui ne parviennent pas à triompher d'une détermination dans laquelle le sentiment religieux a une part encore plus large que celles de la délicatesse et de l'amour-propre féminin poussés à leurs dernières limites.

Cette lettre et celle de Maurice sont très remarquables et le journal intime et les quelques épitres qui suivent la mort de M. de Montbrun sont aussi au nombre des meilleures pages du volume.

Il en est quelques-unes où le sentiment religieux domine tout le reste de manière à faire sentir bien vivement

l'inanité de toutes les choses de ce monde ; il en est d autres au contraire où la part de l'humanité est assez large pour ne pas trop décourager ceux qui ne sont point parvenus au même degré d'ascétisme.

Donnons quelques extraits des unes et des autres ; ce sera peut-être le meilleur moyen de rendre justice à l'auteur.

IV

Voici d'abord en quels termes Angéline raconte à Mina la mort de son père :

“ Toutes les peines de ma vie disparaissent devant ce que j'ai souffert en voyant mourir mon père ; et pourtant, ô mon Dieu, quand je veux fortifier ma foi en votre bonté c'est à cette heure de déchirement que je remonte. Comme ces souvenirs me sont présents !

“ Il avait tout supporté sans faiblesse ; mais en me voyant son cœur faiblit et il s'évanouit. Pour moi, malgré l'épouvante, le saisissement de cette heure, je restai calme. On m'avait dit qu'il fallait du courage, que la moindre émotion lui ferait mal.

“ Quand la connaissance lui fut revenue, il me passa péniblement son bras autour du cou, mais il ne me parla pas, il ne me regarda pas. Il leva les yeux vers une image de Notre-Dame des douleurs, que quatre épingles fixaient sur le mur au pied de mon lit, et aussi longtemps que je vivrai, je verrai l'expression de joie de son visage.

“ Le tintement de la clochette nous annonça l'approche du Saint-Sacrement. A ce son bien connu il tressaillit, une larme roula sur sa joue pâle, il ferma les yeux et me dit avec effort : Ma fille, pense à Celui qui vient.

" C'était la première parole qu'il m'adressait. Sa voix était faible, mais bien distincte. Je ne sais quel espoir, quelle foi au miracle me soutenait.

" O maître de la vie et de la mort, je croyais que vous vous laisseriez toucher ! Seigneur, je vous offrais tout pour racheter ses jours et prosternée à vos pieds, dans ma mortelle angoisse, j'implorais votre divine pitié par les larmes de votre mère, par ce qu'elle souffrit en vous voyant mourir.

" Non, je ne pouvais croire à mon malheur. Le mot de résignation me faisait l'effet de l'acier entre la chair et les os, et lorsque après sa communion, mon père m'attira à lui et me dit : Angéline, c'est la volonté de Dieu qui nous sépare, j'éclatai. Ce que je dis dans l'égarement de ma douleur, je l'ignore, mais je vois encore l'expression de sa pénible surprise.

" Hé quoi ! mon enfant, me dit-il, toi, qui as toujours eu pour moi une soumission si respectueuse et si tendre, tu ne voudrais pas te soumettre à Dieu !

" Il baisa le crucifix qu'il tenait dans sa main droite, et dit avec un accent de supplication profonde :

" Seigneur, pardonnez-lui, la pauvre enfant ne sait pas ce qu'elle dit."

" Puis, avec quelle autorité, avec quelle tendresse il m'ordonna—mot si rare sur ses lèvres—de dire avec lui : Que la volonté de Dieu soit faite ! J'obéis par un sanglant effort. Alors il me bénit et appuyant ma tête sur sa poitrine où reposait son viatique :

" Mon Dieu, répéta-t-il, je vous la donne. O Seigneur Jésus, parlez-lui ! O Seigneur Jésus, consolez-la !

“ Et moi dans l'agonie de ce moment......

“ Mon Dieu, c'est prosternée le visage contre terre que je voudrais vous rendre grâce d'avoir entendu sa prière.

“ O fortifiantes amertumes du sacrifice voulu ! O joies de la douleur pleinement résignée ! O volupté des larmes essuyées par l'amour ! qui ne vous a pas senties ne sait rien de Dieu, ni de son âme.”

Dans une autre lettre Angéline expose à Mina la situation de son âme et justifie délicatement sa conduite envers Maurice :

“ Quant à ma conduite envers Maurice, vous avez tort de la blâmer. Sans doute en homme de cœur et d'honneur il a voulu tenir son engagement et faire célébrer notre mariage ; mais pouvais-je accepter ce sacrifice ? Je vous assure que le monde entier ne me ferait pas revenir sur mon refus. Pauvre Maurice ! il demandait si ses soins, si sa tendresse ne m'aideraient pas à supporter la vie. Mina, sa présence, sa seule présence m'adoucirait tout, s'il m'aimait encore ; mais il n'a plus pour moi que de la pitié — et que j'aurais vite déchiré ce que je viens d'écrire si je n'étais sûre qu'il l'ignorera toujours !

“ Comme le temps passe ! Vous voilà déjà à la veille de vos vœux sacrés. Vous dites que ce jour-là votre plus ardente prière sera pour moi. Merci Mina. Demandez à Jésus-Christ que je l'aime avant de mourir. Chère sœur, je voudrais assister à votre profession. Je voudrais vous entendre prononcer vos vœux, ces vœux qui vont pour jamais vous séparer du monde trompeur et trompé. Heureux ceux qui n'entendent rien de la vie ! Heureux ceux qui ne demandent rien aux créatures ! O mon amie, aimez votre divin Crucifié, car lui vous aimera toujours. Il est la bonté infinie. Il est l'éternel, l'incompréhensible amour. Et avec quelle

joie je donnerais ce que je possède pour sentir ces vérités comme je les sentais dans les bras de mon père mourant. Mais j'ai perdu cette claire vue de Dieu qui me fut donnée à l'heure de l'indicible angoisse.

"Chère sœur, dans les premiers mois de mon deuil vous avez été un ange pour moi. Maurice aussi était plus que bon, et pourtant ce ne sont pas vos soins, ce n'est pas votre tendresse qui m'ont fait vivre. Ce qui me soutenait c'était le souvenir de la bonté de Dieu, inexprimablement sentie et goûtée à l'heure redoutable du sacrifice — à cette heure où j'ai souffert plus que pour mourir."

Voici maintenant quelques pages du journal intime de l'orpheline; elles laissent encore mieux lire dans son âme et cela est tout naturel.

2 juin

"Comme moi, ma vieille Monique aime la mer. Aussi nous nous promenons souvent sur la grève. Cette après midi j'y ai rencontré Marie Desroche, mon ancienne camarade.

"Elle s'est jetée à mon cou avec un élan qui m'a touchée, et en me regardant elle a pleuré de belles larmes sincères. J'ai accepté avec plaisir son invitation de me rendre chez elle. Enfant, j'aimais la société de cette petite sauvage qui n'avait peur de rien, et lui enviais la liberté dont elle jouissait.

....

"Il faut que Marie ait bien du goût et de l'industrie car cette cabane perdue dans les rochers est agréable. Sans doute le comfortable est loin, mais grâce à la verdure et aux fleurs c'est joli. Pour que nous puissions causer librement, Marie m'a fait passer dans la petite chambre à coucher

qu'elle partage avec sa jeune sœur. La statue de la sainte Vierge que mon père lui donna lorsqu'elle eut perdu sa mère y occupe la place d'honneur. Un lierre vigoureux l'entoure paresseusement. C'est doux à l'âme et doux aux yeux, et j'ai été bien touché en appercevant dans cette chambre de jeune fille la photographie de mon père encadrée d'immortelles et de mousses sèches.

"—Marie, lui ai-je dit, vous ne l'oubliez donc pas ? Et j'ai encore dans l'oreille l'accent avec lequel elle a répondu : Ceux qui l'ont connu peuvent-ils l'oublier ?

"Cette jeune fille passe sa vie aux soins du ménage, a fabriquer et à raccomoder des filets qui servent à son père pour prendre le poisson qu'il va vendre quatre sous la douzaine, et pourtant comme cette vie me semble douce ! Elle a la santé, la beauté. Un de ces jour, un honnête homme l'aimera et en l'aimant deviendra meilleur. Elle ne connait pas les amères tristesses, les dévorants regrets. Mon Dieu, faites qu'elle les ignore toujours, et donnez-moi la paix — la paix du cœur en attendant la paix du tombeau."

3 juillet

"Je ne devrais pas lire les *Méditations*. Cette voix molle et tendre a trop d'échos dans mon cœur. Je m'enivre de ces orageuses tristesses. Insensée ! J'implore la paix et je cherche le trouble. Je suis comme un blessé qui sentirait un âpre plaisir à envenimer ses plaies et à en voir couler le sang. Où me conduira cette douloureuse effervescence ? J'essaie faiblement de me reprendre à l'aspect charmant de la campagne, *mais le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.*

Quand la feuille du bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons.
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez moi comme elle, orageux aquilons !"

21 juillet

“N'aimait-il donc en moi que ma beauté? Ah! ce cruel étonnement de l'âme. Cela m'est resté au fond du cœur comme une souffrance aiguë, intolérable, Qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que la raison peut faire de moi? Je suis une femme qui a besoin d'être aimée.

“Parfois, il me faut un effort terrible pour supporter les soins de nos domestiques. Et pourtant, il me sont attachés et la plus humble affection n'a-t-elle pas son prix?

“Mon Dieu, que je sache me vaincre, que je ne sois pas injuste, que je ne fasse souffrir personne.”

27 juillet

“Une dame très bien intentionnée a beaucoup insisté pour me voir, et m'a écrit qu'elle ne voudrait pas partir sans me laisser quelques paroles de consolations. Pauvre femme! elle me fait l'effet d'une personne qui, avec une goutte d'eau douce au bout du doigt, croirait pouvoir adoucir l'amertume de le mer.

Qu'on me laisse en paix”..

21 août

“Je suis restée longtemps à regarder mon portrait, et cela m'a laissé longtemps dans un état violent qui m'humilie. Quand j'avais la beauté, je m'en occupais peu. L'éloignement du monde, l'éducation virile que j'avais reçue m'avaient préservée de la vanité.

“Mon père me disait qu'aimer une personne pour son extérieur c'est comme aimer un livre pour sa reliure. Lorsqu'il y avait quelque mort dans le voisinage : Viens, me disait-il, viens voir ce qu'on aime quand on aime son corps!



" Mais si fragile, si passagère qu'elle soit, la beauté n'est-elle pas un grand don ? "

21 août

" Que veut donc Mina ! Je n'ôse approfondir ses paroles ou plutôt j'ai toujours sa lettre sous les yeux, et j'y pense sans cesse. Songe-t-il.. Non, je ne saurais l'écrire. Et ne devais-je pas m'y attendre ? N'est-il pas libre ? Ne lui ai-je pas rendu malgré lui sa parole ?

Qui sait jusqu'à quel point un homme peut pousser l'indifférence et l'oubli ?

5 septembre

" Pauvre fille que je suis ! J'ai relu ses lettres et tout cela pour mon âme c'est la flamme vive sur l'herbe desséchée."

V

M. l'abbé Casgrain a comparé " Angéline de Montbrun " au journal d'Eugénie de Guérin. Il me semble que la première de ces œuvres est beaucoup plus virile, il me paraît qu'ici la couleur est plus sombre, la note est plus grave. Au fond de cette douleur et de cette résignation, il y a de la révolte, de la révolte comprimée si l'on veut ; mais pas si bien qu'elle ne monte parfois en bouillonnant jusqu'à la surface. Cela n'empêche pas le sentiment religieux de dominer et d'obtenir tout son effet. Job que notre auteur cite quelquefois n'est pas toujours tendre ; il se permet des imprécations qui, isolées de son œuvre sublime, ne seraient pas jugées très édifiantes. Angéline de Montbrun ne va pas si loin ; mais elle a d'amères paroles, d'injustes reproches, qui sont dans la nature de l'âme humaine, qui donnent un cachet de vérité ou du moins de vraisemblance à ce qu'elle écrit. L'idée religieuse n'en a que plus de mérite à triompher dans ces conditions.

Il y a une grande sobriété dans les descriptions, dans les petits épisodes qui viennent interrompre la trame du livre. Ils suffisent à en briser la monotomie. Les petits détails qui abondent dans ce genre de littérature intime vont chez certains écrivains jusqu'à la puérilité, c'est un danger que l'auteur a su presque toujours éviter.

Le paysage et les scènes de la vie domestique ne sont pas traités avec assez d'ampleur pour donner à l'œuvre ce que l'on tient aujourd'hui à trouver partout : *la couleur locale.* Mais Angéline de Montbrun n'est pas un roman de mœurs, c'est plutôt l'histoire d'une âme ; or cette histoire nous est contée de manière à nous intéresser vivement, de manière à laisser dans l'esprit et dans le cœur les plus nobles pensées, les plus beaux sentiments. Que peut-on désirer de plus ?

Du reste, il y a comme de lumineuses échappées de paysages qui apparaissent de temps à autres et ressemblent à ces clairières, à ces perspectives soudainement découvertes par le voyageur dans les pays de montagnes. Elles font voir que l'auteur ne manque point de cette disposition heureuse que les anglais appellent *sympathy with nature.* Il y a aussi quelques pages, comme celles qui racontent un pélérinage au tombeau de Garneau, pages que j'ai indiquées ailleurs, qui sont frappées au bon coin du sentiment national. Evidemment, Angéline de Montbrun est une bonne canadienne en même temps qu'une bonne chrétienne.

L'élévation constante de la pensée, l'élégance soutenue du style font désirer que l'auteur n'en reste pas là, et qu'elle continue à enrichir notre jeune littérature d'œuvres aussi patriotiquement inspirées, aussi délicatement exécutées.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Montréal, janvier 1885.



UN NID

Entre ma persienne et la vitre claire,
Deux petits moineaux ont bâti leur nid.
C'est un peu gênant, mais je laisse faire :
Un amour d'oiseaux si vite finit !

Je les y trouvai, lorsque d'un voyage,
Je revins pensif et seul l'autre jour ;
Installé déjà, le jeune ménage
Pour me saluer guettait mon retour ;

Car dès que mon pas de la chambre vide
Réveilla l'écho, le couple amoureux
M'ayant aperçu par le verre humide
Envoya dans l'air mille cris joyeux.

Par un tel accueil ils voulaient peut-être
Me faire oublier leur empiètement ;
De fait, ils avaient muré ma fenêtre,
Et, je dois le dire, au premier moment

Je maudis bien fort leur naïve audace ;
Et puis, je songeai que pour faire un nid,
On choisit toujours la meilleure place,
Et je respectai ce que Dieu bénit.

Comme j'approchais pour leur faire grâce
Et les voir de près, ils eurent grand'peur,
Car tous deux soudain, sautant dans l'espace,
S'enfuirent, poussant des cris de terreur.

Avec moi pourtant, ils s'apprivoisèrent,
Et deux jours après, nous étions amis.
Depuis, jamais plus ne me refusèrent
Un petit plaisir que me suis permis :

C'est quand, chaque nuit, va finir ma veille
Et que tout se tait sous le grand ciel noir,
De voir un instant le nid qui sommeille
Et tout doucement lui dire bonsoir.

Mes hôtes charmants dans leur frêle couche,
Entendent toujours mes pas assourdis,
Et, si de ma lampe un rayon les touche,
Ouvrent un moment leurs yeux alourdis.

Un doux bruit de voix à peine éveillées
Me dit chaque fois qu'on m'a reconnu :
Bribes de chansons tout bas gazouillées,
Où, moi, je comprends: " sois le bienvenu."

Ils sont là, tout près, tout près l'un de l'autre,
Chaudement tapis dans le duvet blanc,
Où leur corps débile et frileux se vautre
Défiant le froid, la pluie et le vent.

Le regard jeté dans ce nid paisible
Me met pour la nuit le repos au cœur:
Et ni cauchemar ni rêve terrible
N'étendent sur moi leur vol plein d'horreur.

Lorsque, le matin, sitôt que l'aurore
Teint de ses lueurs le pâle horizon,
La voix des petits, légère et sonore,
Lance jusqu'à moi sa vive chanson,

Mon front reposé n'a plus cette fièvre
Qui le consumait ; à ces chants joyeux
Un hymme d'amour arrive à ma lèvre
De mon cœur serein pour monter aux cieux.

Vous qui m'égayez dans ma solitude,
Que ferai-je donc quand serez partis?
J'ai pris de vous voir la douce habitude,
Aimez-vous longtemps, ô mes chers petits !

Longtemps sur mon toit par votre innocence
Attirez du ciel la paix, le bonheur.
Et quand, après longue et cruelle absence
Comme après l'hiver le printemps en fleur,

Elle reviendra,—(qu'il vous en souvienne,
Je ne viendrai pas vous en avertir)—
Dès qu'il vous plaira, sans qu'on vous retienne,
Moineaux, mes amis, vous pourrez partir.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, août 1884.

LA PÊCHE DES PERLES AU MEXIQUE

"Les perles du Mexique ont une grande valeur sur les marchés européens et particulièrement en France. Elles forment, avec les mines d'or et d'argent, une des richesses naturelles du pays et leur pêche est une industrie absolument nationale.

On annonçait hier qu'un pêcheur avait trouvé dernièrement à Mulégé (Basse Californie), une perle de 93 carats qui a été vendue à Londres $17,000 et qui est considérée comme la plus grosse qui existe actuellement.

Ces trouvailles son peu communes, néanmoins le plus grand nombre des belles perles qui soient connues dans le monde proviennent des pêcheries maxicaines de la Basse Californie, contrée qui mérite à ce titre l'honneur de quelques lignes.

L'histoire de la Basse Californie et les explorations des Jésuites que raconte le père Salvaturra semblent une vraie Illiade chrétienne.

Les missionnaires pénétrèrent jusqu'au cœur de la Péninsule portant la Bible et le sabre, l'un servant de complément à l'autre.

Encore aujourd'hui, aux environs de la Paz, on parle de ces robustes chrétiens qui construisaient des églises, haranguaient les masses, instruisaient les enfants et visitaient l'île, armés jusqu'aux dents.

Les Indiens croyaient alors que la Basse Californie était une île.

Cette contrée est encore au même point que lors de la découverte de Fernand Cortez. Toujours les mêmes forêts vierges, les mêmes prairies désertes.

La côte où se pêchent les huîtres s'étend sur une longeur de 250 milles du cap San Lucas à la baie de Mulégé. Son aspect est absolument désolé. C'est une longue plage de sable brûlée par le soleil mexicain et dépourvue de toute végétation.

Un grand nombre de petites îles pittoresquement placées à quelques milles du rivage forment le centre des pêcheries.

Les huitres perlières se trouvent en général dans des petites baies où elles sont plus abritées et où l'eau est plus fraîche. Elles sont solidement attachées aux rochers et les plongeurs doivent les en arracher.

La saison de pêche dure de mai à novembre, aussitôt après que les premières pluies sont tombées. L'eau douce de la pluie, par un phénomène inexplicable, agit sur les racines des herbes tapissant le fond de la mer, qui n'est qu'à 19 brasses environ, et les détache en quelques jours. Le vent emporte tous ces débris et les places sont entièrement nettoyées. Le plongeur peut alors commencer ses recherches.

Un tiers de la population de la Basse-Californie est employée à cette industrie.

Ce sont tous de grands et solides gaillards qui portent avec désinvolture une armure de plusieurs centaines de livres et affrontent sans sourciller les tempêtes du golfe de Californie.

Les bateaux de pêche sont en général montés par quatre rameurs et dans chacun prennent place quatre plongeurs et un homme pour les signaux.

Arrivés sur le lieux de la pêche, un premier plongeur descend pour juger si l'emplacement est bon ; pendant ce temps ses compagnons endossent aussi leur costume qui se compose d'une solide cuirasse garnie devant et derrière d'énormes plaques de plomb, avec des souliers de même métal et un casque massif muni de gros yeux de verre. Aussitôt qu'il donne le signal pour indiquer qu'il a trouvé une place, tous les autres descendent en se laissant glisser le long de la chaîne d'ancrage.

L'eau est tellement clair que l'on peu suivre tous leurs mouvements. Quant à l'homme des signaux, il reste assis sur le bordage dans une immobilité qui le ferait prendre pour une statue de bronze.

Après trois heures de travail ils remontent tous avec leurs paniers pleins. On trouve en général, dans un panier, de 19 à 20 perles. Les coquilles ont aussi une valeur, elles se vendent de 8 à 10 cts la livre et on les envoie en Europe où elles servent à fabriquer les objects en nacre.

Les plongeurs habiles ne mettent pas d'appareil. Ils nagnent d'une main pendant que de l'autre ils détachent le coquilles avec un énorme couteau. Ce couteau leur sert à plusieurs usages entre autre à se défendre du requin.

Si l'un de ces dangereux personnages s'approche et a le temps de se tourner pour ouvrir ses terribles mâchoires, le plongeur lui plante son couteau au milieu de la gueule et lorsque le requin la referme, l'arme reste fichée là et l'empêche de saisir sa proie. Maintenant, si le pêcheur manque son coup, le bras y reste.

Les perles de la Basse Californie sont remarquables par leur lustre et surtout par leur durée. Tandis que celles de Tahïti et de Panama deviennent pâles au bout de 15 ou 20 ans, les perles mexicaines durent beaucoup plus longtemps.

Il est difficile d'évaluer le produit des pêcheries. Les factures consulaires pour l'envoi des perles indiquent simplement la valeur nominale sur place et quelquefois les perles évaluées à 800 piastres se vendent en France 5,000 piastres et même 8,000 piastres.

On peut évaluer les années moyennes à $200,000 comme produit; quelquefois elles s'élèvent à beaucoup plus.

En 1883, trois grosses perles ont été trouvées ; l'une pesant 63 carats a été vendue à $8,000 ; elle était de couleur brune claire. Une autre de 44 carats s'est vendue $7,500, et une de 32 carats 5,500 piastres.

La plus belle que l'on connaisse a été pêchée par un nommé Savino. Elle orne aujourd'hui la couronne d'Espagne. Le même plongeur en a trouvé, en 1882, deux qui pesaient 45 et 31 carats et qui se sont vendues à Paris 7,500 piastres.

La nouvelle trouvaille n'est donc pas absolument extraordinaire, mais dans tous les cas, elle n'est pas dépaysée au milieu des anciennes qui sont bien connues aujourd'hui.

XXX

MA LAMPE

L'ombre descend des monts et la nuit plus hâtive
Voit tremblotter déjà la lumière chétive
Que le pétrole ami donne à l'humble logis.
O toi par qui le soir je sens mes yeux rougis,
Allume-toi, ma lampe, et, d'huile bien pourvue,
Dispense doucement ta lueur à ma vue.
Jette tes feux discrets sans éclat et sans bruit;
Brûle pendant longtemps, brûle toute la nuit,
Car j'ai besoin de toi. Dans ces longues veillées
Au foyer flamboyant, les muses réveillées
Voltigent sur mon front rêveur avec amour....
Toujours l'âme s'éveille avec la fin du jour!
Oui, j'ai besoin de toi, car de belles pensées
Vont m'agiter ce soir, nombreuses et pressées.
Pour suivre leur dictée il faut que, vrai lutin,
Ma plume sans repos courre jusqu'au matin.
Que ta flamme discrète et souvent pétillante
Sache activer sa course, hélas, toujours trop lente,
Et ne va pas t'éteindre, ô lampe, avant le jour,
Attends que l'Angelus en sonne le retour!

Ainsi je lui parlais, et la lampe allumée,
Lançant avec sa flamme une brune fumée,
Pétillait avec joie et semblait dire: "Ami,
Prends garde! Avant le jour tu seras endormi."

Puis mon esprit vola vers le pays du rêve,
Et ma plume courut sans repos et sans trêve;
Le vers coula rapide et sous le feu sacré,
Je sentis frissonner tout mon être enivré.
Pendant ce temps la lampe, auprès de moi placée,
En éclairant mon front réchauffait ma pensée;

Témoin de mon travail, son regard vigilant
Voyait le vers éclore en mon cerveau brûlant !
Moments remplis d'ivresse ! Heures délicieuses
Des rêves enchantés, des muses gracieuses !
Ton silence enveloppe, ô belle et calme nuit,
Le poète qui veille et la lampe qui luit !

Mais la fatigue vint. Ma plume nonchalante
Sur le papier courut moins agile et plus lente.
La muse au léger vol cessa de caresser
Mon front lourd et déjà fatigué de penser.
Et bientôt le sommeil, frère de l'indolence,
Calme enfant de la nuit, hôte aimé du silence,
Me couvrit de son aile, et son charme vainqueur
Apaisa mon esprit et reposa mon cœur.

Un rêve m'endormit, un songe me réveille.
La muse n'est plus là pour charmer mon oreille.
Voyant mon front pencher et se fermer mes yeux,
Ailleurs elle a porté son vol capricieux.
La nuit est dans mon âme autant qu'à la fenêtre.
Pourtant, premier reflet du jour qui va paraître,
Ma vitre se colore aux lueurs du matin,
Et, chargé de sommeil, mon regard incertain
Voit, rivale de l'aube, une flamme encore belle
Obstinément briller. En compagne fidèle,
Eclairant doucement le poète qui dort,
Malgré le jour qui luit, ma lampe veille encor !

M. J. A. Poisson.

Arthabaska, janvier, 1885.

MADAGASCAR

(*Suite et fin*)

Résumons un peu ce que nous avons dit précédemment, pour entrèr ensuite dans ce que nous appellerons la seconde période de colonisation de Madagascar. De 1642 à 1672 tous les établissements de l'île avaient coûté beaucoup d'hommes et d'argent à la France, sans lui avoir acquis d'avantages réels. Pronis, après avoir séjourné quelques temps Sainte-Luce, laisse cet endroit pour construire le Fort-Dauphin. Sainte-Marie et la baie de Antougil deviennent plus tard de nouveaux établissements. Flacourt qui arriva en 1648, juste au moment opportun pour tirer Pronis des fers, guerroya durant quelques années contre les indigènes avec des succès étonnants. Enfin, la pompeuse installation de l'amiral La-Haye survint en 1670. Diverses tentatives de 1670 à 1774 furent essayées sans succès, après le massacre des Français en 1672. Nous voyons que des essais furent tentés dans les années 1733, 1750 et 1768; mais soit que ces expéditions ne fussent pas vigoureusement appuyées par la métropole, soit que les mesures prises eussent été mal concertées, toujours est-il qu'aucune de ces expéditions ne fit rien de remarquable ou d'utile. Enfin, la deuxième époque d'activité pour peupler Madagascar prend naissance à l'arrivée du légendaire Beniowiski dans l'île.

Durant les quelques années que Beniowiski demeura dans cet endroit, les naturels eurent constamment la guerre; hardi, fortuné, entreprenant, tel était le caractère du comte polonais. Calomnié injustement par quelques-uns qui enviaient sa gloire et qui voulaient profiter de la prospérité qu'il avait donnée à la colonie, il fut obligé de revenir en France, pour

se justifier auprès des autorités. Il plaida si bien sa cause qu'il fut absolument exonéré des torts qu'on lui reprochait, et ses accusateurs virent s'écrouler l'échafaudage d'intrigues qu'ils avaient érigé contre lui.

Sa renommée était tellement retentissante à cette époque qu'il fut chaleureusement accueilli partout où il se présenta. Plusieurs personnes remarquables s'unirent pour lui présenter une épée d'honneur en reconnaissance de ses exploits et des avantages qu'il avait gagnés aux Français là-bas. En dépit de tous ces témoignages d'enthousiasme, ses ennemis furent tout de même assez puissants pour l'empêcher de retourner à son île.

Beniowiski, voyant qu'il ne réussirait pas à obtenir de nouveau son ancienne position, se décida à passer aux Etats-Unis, afin de raccoler une troupe d'hommes suffisante pour se rendre ensuite à Madagascar et s'y faire proclamer souverain. Il accomplit assez bien la première partie de son projet. En très peu de temps, il fut à la tête d'une nombreuse troupe de flibustiers, qui se dirigèrent en faisant les plus beaux rêves vers cette Golconde orientale.

Il ne manqua pas, à son arrivée dans l'île, d'obtenir de très remarquables succès ; mais, ayant rencontré une expédition qu'on avait envoyée contre lui, un terrible combat s'ensuivit dans lequel ses troupes furent taillées en pièces, malgré leur intrépidité et la valeur de Beniowiski qui fut tué dans ce combat. Les mêmes soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire, venaient de faire payer chèrement à leur ancien chef, les leçons qu'ils avaient reçues de lui. On continua encore, après cette révolte si promptement supprimée, à envoyer des soldats dans l'île, jusqu'en 1786. On abandonna, après cette date, pour un laps de temps assez long toutes ces entreprises lointaines.



Les grandes calamités qui se préparaient à fondre sur la France se faisaient déjà pressentir d'une manière assez sensible. On avait bien d'autres choses à faire, en France, que de penser au petit lopin de terre de l'Océan Indien. Les néfastes années de la Révolution, suivies presque subitement des guerres de l'Empire, portèrent ailleurs qu'en Afrique l'attention des Européens.

Dans les plus glorieuses années de Napoléon, en 1810, les Anglais, voyant les établissements mal entretenus, se présentèrent soudainement devant Tamatave, et commencèrent sur le champ le siège de cette place. Avec une faible garnison, presque sans munitions de bouche et de guerre, ne possédant même pas une seule pièce d'artillerie, M. Sylvain Roux, agent français à Tamatave, comprit qu'il était impossible de résister aux forces supérieures qui l'assiégeaient. On échangea des pourparlers et, finalement, M. Roux signa une capitulation relativement avantageuse, vû la position précaire dans laquelle il se trouvait. Les Anglais prirent aussitôt possession de l'île mais leur conquête ne devait pas leur rester.

Nous avons en cette circonstance un exemple de la logique anglaise. Le gouverneur de l'île Maurice donnait communication que Madagascar était annexée aux possessions anglaises parce que cette dernière place pouvait être regardée comme dépendante de l'île Bourbon ! ! ! Très modeste et très pratique, John Bull. Figurez-vous, confrère Jonathan nous déclarant un bon matin, avec un sérieux imperturbable, que le Canada, à partir du Saint-Laurent jusqu'à la mer glaciale, est une dépendance de l'état de New-York. Les ministres français, tout en étant accoutumés depuis longtemps aux actes de modestie de leurs voisins, protestèrent emphatiquement contre le timide empiètement du gouverneur de l'île Maurice. Ces mal accommodants Français finirent par forcer le cabinet anglais à reconnaître que Madagascar n'était pas précisément le parterre qui enjolivait l'île Bourbon.

Le traité de Paris de 1814, trouva les Anglais contestant énergiquement les droits de la France sur son ancienne colonie, et le gouvernement ne put se résoudre à rendre Madagascar à ses premiers possesseurs qu'en 1816. Une fois revenu sous son ancienne tutelle, Madagascar vit une expédition nombreuse venir occuper les forts abandonnés par les Anglais. La réinstallation des Français dans l'île eut lieu avec une grande cérémonie. Sainte-Marie, Sainte-Luce et Fort Dauphin furent particulièrement occupés à cette date. L'année 1817 est vraiment digne de remarque. On vit venir pour la première fois dans l'île, les missionnaires anglais. Leur manière de prêcher fut tellement liée avec la politique de leur pays, que dix-huit ans plus tard, en 1835, ils furent irrévocablement chassés de toutes les places où ils avaient pris pied. Depuis une dizaine d'années, on leur a permis de s'établir de nouveau dans l'île et d'enseigner l'évangile autrement qu'ils l'ont fait la première fois ; mais on voit qu'ils ont recommencé leurs manœuvres anti-françaises. L'incident Shaw qui menaça de se tourner en un *casus belli* entre les deux nations, indique que les ministres anglicans ne s'occupent pas uniquement de prédications, ces dignes pasteurs ne comprennent pas toujours le mot *christianization* comme le reste des mortels l'entend. Pour les ministres protestants, le mot *christianization* consiste, très souvent, à faire adopter par les naturels les couteaux de Sheffield et les cotons de Manchester. A peine liés avec les indigènes, ils font comprendre aux Sauvages que les costumes de peaux d'animaux, et les basquines de fibre de noix de coco, ne sont pas des vêtements du dix-neuvième siècle. Pendant qu'on apprend à servir Dieu selon Knox et Wycliffe, la Tamise est pavée de vaisseaux qui contiennent tous les objets possibles et impossibles pour régénérer le physique au même instant où l'on s'efforce d'assainir le moral par de libérales distributions de bibles.

A propos des difficultés survenues dans l'affaire Shaw,

citons quelques mots du *Daily News* qui s'apitoyait sur les sévices exercés contre le révérend ministre, et combien le même journal redoutait que l'Angleterre ne se fachât toute rouge contre la France pour sa barbarie. Les plaintes les plus graves que M. Shaw avait à formuler, étaient surtout des reproches à propos de l'inaptitude culinaire du cordon bleu qui lui fit du mauvais café ou qui ne lui en servit pas du tout. Si nos missionnaires s'inventionnaient de ne pas aimer la cuisine des Indiens parce que ceux-ci n'ont pas de chocolat à leur servir, demandez-nous donc combien leur vie d'abnégation présenterait par la suite de côtés alléchants. Mais revenons au *Daily News*. Voici ses paroles :

" La question de l'indemnité Shaw, disait ce journal, peut se régler facilement ; il n'est guère facile d'imaginer qu'une grande nation comme la France, après avoir reconnu qu'il existe un légitime sujet de plainte, chicane sur le montant de la réparation. Mais la conduite que le gouvernement français adoptera à Madagascar pourrait bien amener des difficultés plus sérieuses et moins faciles à arranger."

Puis il ajoutait :

" L'Angleterre veut trop de bien à la république française pour ne pas espérer que celle-ci saura, dans son propre intérêt, se tenir à l'écart de toute aventure, *de toute entreprise à l'extérieur*."

Avouons que voilà le plus candide échantillon de sollicitude et de désintéressement que l'on puisse exhiber.

Le gouvernement français, en accordant une indemnité à M. Shaw, n'a montré ni faiblesse, ni pusillanimité. En cela, la France a prouvé, comme c'est toujours son habitude, qu'elle est en tout temps disposée à réparer les torts que ses fonctionnaires peuvennt commettre. La politesse et la

justice ont fait plus dans cette affaire que les officieux conseils des journaux de l'acabit du *Daily News*.

Une expédition, envoyée en 1821, échoua complètement, bien que les envoyés eussent le pouvoir de garantir des privilèges avantageux aux Hovas. Radama, chef de ces derniers, enraya les démarches des Français, même dès le début. Les Anglais qui influençaient secrètement le chef des Hovas, poussèrent celui-ci à des actes d'hostilité les plus condamnables. Les troupes madécasses, sûres de l'appui que leur promettaient les agents anglais, incendièrent les villages de Foudaraye et de Tintingue, et ruinèrent de fond en comble toutes les habitations avoisinantes. Les naturels étaient dans la jubilation, lorsqu'ils virent ces actes de dépravation demeurer impunis.

Radama voyant qu'il pouvait poursuivre ses petites révoltes, sans avoir à craindre du côté de l'Europe devint plus audacieux de jour en jour et plus tranquille quand aux représailles que l'on pourrait exercer contre lui. En 1825, comme on n'avait pas encore songé à mater sa puissance, il lança inopinément ses soldats sur le Fort Dauphin, qui ne contenait qu'un officier et cinq soldats ; ceux-ci se rendirent après avoir obtenu un armistice qui leur permettrait de recevoir les ordres de leur gouvernement. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que les Hovas se saisirent soudainement de cette demi-douzaine d'hommes, et quand ils leur eurent fait endurer les tortures les plus barbares, ils les chassèrent de l'île.

Radama, qui avait tant fait pour détruire l'influence française dans ces lointains parages, mourut sans avoir pu consolider l'ouvrage qu'il avait si bien commencé et qu'il poursuivait avec tant de succès depuis quelques années. Une de ses femmes, la reine Ranavolo-Manyaka, obtint immédiatement la couronne.



La foi des Hovas dans leurs souverains, ressemble à celle que les Turcs ont pour leur prophète. Personne n'affirme quoi que ce soit sans prendre la reine à témoin ; personne ne saurait entreprendre de grandes affaires sans que la reine en octroie la permission ; enfin les ordres de celle-ci sont la loi unique et inique qui règle la conduite de tous les citoyens indistinctement. Les Turcs disent : " Dieu est grand et Mahomet est son prophète " ; les Hovas proclament que " Ranavolo est une grande reine, c'est la reine la plus puissante du monde ; ce qu'elle fait est bien fait." Tant que le gouvernement français ne fera pas énergiquement comprendre à ce peuple que le clément M. Grévy est un peu plus puissant que la reine sauvage, on ne pourra jamais constituer rien de durable et de fixe dans ce pays.

Ranavolo, à son avènement, voulut poursuivre aussi la politique de corsaire de son prédécesseur, mais la mesure était comble. Le gouvernement comprit enfin qu'il était de toute nécessité qu'on agit au plus tôt contre les malgaches. Les cruautés commises envers les soldats et les pertes subies par les Européens par la destruction de leurs biens, se répétaient si fréquemment que l'honneur de la France eût été compromis, si elle n'eût exigé des réparations.

L'amiral Goubeyre eut le commandement d'une expédition forte de six cents hommes qui laissa la France en juillet 1829. Arrivé à Madagascar, l'Amiral s'embossa vis-à-vis de Tamatave. On accorda à la reine un delai de vingt jours afin de lui donner le temps de réparer d'une manière satisfaisante, les injures faites au pavillon français. Dans l'intervale, M. Gourbeyre se rendit à Tintingue, où il laissa 400 cents hommes pour fortifier cette place qui eût été d'une grande importance, au cas où les hostilités se fussent prolongées.

Les satisfactions demandées par M. Goubeyre, n'ayant pas

été données, on ouvrit immédiatement le feu sur la ville, le 10 novembre. Tamatave, Faule-Pointe et Pointe-à-Larée, furent tour à tour le théâtre de combats opiniâtres où les Français eurent à chaque fois l'avantage sur les naturels. Ces succès se continuèrent jusqu'à la fin de la campagne.

Cette ère de victoires et de triomphes fut malheureusement interrompue par la révolution de 1830. La politique active et agressive de Charles X était abandonnée, comme on l'avait fait tant de fois auparavant, juste au moment, où l'on pouvait établir quelque chose de durable et de solide pour les colons. Tintingue fortifiée par les troupes que l'Amiral y avait laissées, était dans une position des plus propices pour soutenir un siège et repousser toute sorte d'agression de la part des habitants. Néanmoins, comme les choses se compliquaient dans la mère-patrie, et comme il était difficile de prévoir le résultat, on résolut d'abandonner cette place en juillet 1883. L'honneur des armes françaises restait sauf.

Durant l'espace d'un peu plus de trente années, de 1831 à 1862, on ne fit plus que de très faibles tentatives pour renouer les relations avec Madagascar. Néanmoins, l'année 1840 est remarquable par l'acquisition des îles Norsi-bé et Majotte, cédées à l'Amiral Hill ; ce dernier ne voulut accepter cette donation qu'au nom de la France. Ces îles situées à l'extrémité nord de Madagascar sont très riches en produits de toutes sortes et sont surtout fort vantées à cause de la salubrité de leur climat. Tous les vaisseaux qui viennent dans ces parages ne manquent jamais de visiter le port de Majotte, si renommé pour sa sécurité en même temps que pour sa beauté. Voici comment un capitaine de vaisseau qui passa plusieurs années dans cette contrée, nous parle de ces sites enchanteurs :

" Rien de plus beau que l'intérieur de cette île. Presque toutes les baies ont des rivières, où des bateaux d'un assez

6

fort tonnage peuvent entrer. Elle est sillonnée par une infinité de ruisseaux dont quelques-uns sont assez forts pour faire tourner des moulins. Comme point militaire, Majotte est de la plus haute importance, son port doit être considéré comme un des plus beaux du monde et l'on peut dire qu'il entoure l'île, puisque presque partout, il y a un bon mouillage et que les navires y sont à l'abri." Jamais les matelots ne contractent de dangereuses maladies dans cette île, comme ils en prennent invariablement à la baie d'Ontargie, Sainte-Luce ou Sainte-Marie.

Norsi-Bé est très remarquée pour ses riches et petites rivières qui constituent la richesse presque unique du pays. Les naturels mettaient le feu aux forêts, pour faire des plantations de ces terrains par la suite. Cette coutume était devenue si commune qu'on fut obligé de faire des lois très sévères pour mettre fin à ces dévastations en bloc. Le sol de Norsi-Bé indique les traces de nombreux cratères éteints depuis un grand nombre d'années. Des grottes que l'on trouve aujourd'hui remplies d'eau font voir qu'à une époque très reculée, des feux volcaniques étaient en pleine activité dans l'île. La forêt de Lucubé qui contient une infinité de ces curiosités géologiques, a dû être particulièrement gardée, afin d'empêcher les naturels de transformer ces intéressantes cavernes en puits ordinaires. L'uniformité du terrain donne de très grandes facilités aux planteurs de riz, lorsqu'ils font leurs récolte. Ces établissements, comme on le voit, sont encore de bien récente date, mais tout porte à croire qu'ils prendront un développement considérable avec le temps.

A l'avènement de Radama II, en 1862, la France eut le tort de reconnaître ce dernier comme roi de Madagascar, à l'exclusion des possessions sur lesquelles les droits des Français étaient indiscutables. On ne prévoyait pas alors quelles seraient les conséquences d'une semblable déclaration, mais on ne tarda guère à s'en apercevoir lorsque les prétentions

de Radama devinrent exhorbitantes. La royauté en Afrique comme en Europe donne toujours un peu de vertige et un peu d'ambition, et le roi des Hovas, après avoir été reconnu, ne songea plus qu'à essaye d'agrandir ses Etats. Depuis cette date on a toujours eu de très grandes difficultés touchant la délimitation des possessions du monarque madécasse et du souverain des Français. L'Angleterre, toujours attentive aux bévues des autres et toujours pratique dans ses manœuvres, a su tirer un parti très avantageux de cette faute diplomatique. Ses agents font constamment retentir les glorieuses campagnes des premiers rois de Madagascar aux oreilles des souverains d'aujourd'hui, de manière que ceux-ci voudraient suivre l'exemple de leurs prédécesseurs. La soumission des Hovas serait depuis longtemps terminée, s'il n'y avait quelqu'un pour activer les révoltes.

***

Les récentes hostilités qui durent depuis le commencement de 1883 sont dues surtout à la promulgation d'une loi défendant de vendre des terres à un *Vascha* (Européen) quelconque, sous peine d'encourir dix années de fers pour une semblable vente. On ne pouvait pas montrer de dispositions plus hostiles que celles-ci envers les Français. M. Baudais, consul français à Tananarive, rompit toute relation avec le gouvernement madécasse, quand il vit qu'on voulait donner cours à d'aussi tyranniques projets. Les traités antérieurs, conclus avec les différents souverains de Madagascar, ne limitèrent jamais l'étendue de terrain qu'un Européen pouvait ou devait posséder.

Depuis cette rupture, une escadre française bloque tantôt un port de l'île et tantôt un autre sans être plus avancée qu'après le bombardement de Mawroum-Sauga, au mois de mai 1883. Ce n'est pas sans avoir passé par des alternatives de succès et d'échecs que les troupes ont séjourné deux années

là-bas. Les choses sont conduites avec une langueur tellement évidente que l'on ne peut pas prévoir le jour où l'on se décidera à abandonner cette politique incertaine, qui n'est ni économique ni honorable, pour adopter une ligne de conduite à la hauteur des difficultés qui deviennent plus grandes et plus compliquées de jour en jour.

Presque au début des opérations, l'amiral Pierre se vit obligé de coffrer M. Shaw pour ses menées souterraines contre les troupes françaises. Quelques jours plus tard, il se trouvait de nouveau en difficultés avec le commandant Johnston, capitaine du navire *la Dryade*. Celui-ci choqué de ce qu'un batiment français eût un exercice ordinaire en passant à un endroit utilisé pour certaines manœuvres de vaisseaux absolument nécessaires, voulut en remontrer à l'amiral sur ce qu'il avait à faire dans cette localité ; comme on le sait le commandant Johnston dut rabattre de beaucoup sur ses prétentions de diriger la conduite militaire des Français. M. Pierre fit comprendre que l'honneur du tricolore était un peu au-dessus des caprices de M. Johnston.

Le gouvernement britannique, pour couper court aux embarras que lui causait ce particulier, n'eut rien de mieux à faire que de rappeler immédiatement M. Johnston de Tamatave. Cet ordre fut exécuté à la lettre. Ce rappel fut aussitôt suivi de celui de l'amiral Pierre. Mais le brave commandant français avait demandé plusieurs fois déjà d'être relevé de son commandement pour cause de mauvaise santé. En obtenant sa demande, l'amiral recevait plutôt une faveur qu'un affront, comme l'ont prétendu certains journaux toujours très bien renseignés sur les affaires des autres.

La presse de l'autre côté de la Manche ne manqua pas de crier victoire quand l'amiral put revenir en France, et que son commandement passa dans les mains d'un autre officier. Tout ceci n'était créé que pour faire une contre-

partie à la leçon passablement rude que venait de recevoir le commandant de la *Dryade*. La plus sûre preuve que l'amiral Pierre fut remplacé par l'amiral Miot à cause de maladie, c'est qu'en arrivant à Marseille, il expira sans avoir pu voir sa femme malade aussi ; il fut même défendu à sa fille d'aller recueillir le dernier soupir de son père. La carrière du brave marin s'est terminée d'une manière si tragique et si prompte, qu'on fit grand éclat de sa mort pour l'oublier bientôt. Les journaux en parlèrent quelque temps, et tout d'un coup on s'est lassé de défendre et de parler d'un homme qui méritait assurément beaucoup plus que de simples articles de journaux. La reconnaissance est une chose que l'on ne rencontre pas sur tous les chemins.

Depuis, l'amiral Miot n'a pas cessé de faire tout en son pouvoir pour arriver à une prompte solution de ce différend. Au commencement de janvier 1884, on annonçait que l'ultimatum proposé par les Français était accepté. Les Malgaches consentaient à céder à la France toute la partie nord de l'île depuis le Cap Saint-André jusqu'à Cap Bellona. Une grande restriction fit avorter ces négociations au moment où elles devaient être sanctionnées ; celle d'un protectorat français sur l'île. Les hostilités, après cette rupture, continuèrent comme de plus belle.

Au mois de mai 1884, les Chambres qui votèrent 38 millions de francs pour les affaires du Tonquin, donnaient en même temps, un vote de 45 millions de francs pour faire avancer les choses à Madagascar. Les Hovas, voyant qu'on devenait sérieux firent des propositions de paix, encore pour rejeter celles que les Français leur poseraient : c'était aussi un moyen de gagner beaucoup de temps en tenant les troupes françaises dans l'inaction. Les offres des madécasses étaient pour le moins inacceptables : £1,000,000 comme indemnité, mais ceci à condition que les Français renonceraient à toutes leurs prétentions sur les territoires contestés. On brisa

encore là-dessus pour faire parler les canons. L'amiral reçut ordre de poursuivre les opérations plus activement que jamais.

Le sénat tout en conseillant le blocus était carrément opposé à l'envoi de nouveaux renforts. Tout de même, les troupes, tant par les maladies que par les combats, voyaient leurs rangs s'éclaircir de jour en jour, sans espérance d'être renforcées. Ce n'était certainement pas la bonne manière de trancher ces difficultés qui traînaient depuis si longtemps de ne pas vouloir donner un nombre d'hommes suffisant.

En septembre les journaux nous ont appris que les troupes françaises avaient pris la baie de Passandova et que le gros de l'armée occupaient Tamatave. Depuis les choses semblent être demeurées dans le *statu quo.*

De temps en temps le télégraphe nous donne des détails insignifiants, sur des incidents qui sont loin de nous faire prévoir une solution définitive pour longtemps encore. Durant ce temps les dépenses augmentent chaque jour et les soldats languissent dans les forts et sur les vaisseaux. De plus le nombre de malades s'accroît rapidement. Après avoir séjourné quelque temps à Madagascar, les marins ou les soldats sont pris des fièvres paludéennes, et le nombre en est si grand, que l'effectif des compagnies est souvent réduit de moitié. On n'a rien de mieux à faire alors que d'envoyer les malades se rétablir à la Réunion. Il est à présumer que nous verrons bientôt la fin de ces interminables tergiversations qui existent depuis deux ans.

Plusieurs villes assez remarquables attirent les Européens qui veulent s'y établir. Nous mentionnerons les suivantes, comme étant les plus fréquentées, à cause de leur site ou de leurs ressources :

"Tamatave compte une population de 8000 habitants. Les principaux produits qu'elle exporte sont le riz, les patates, le miel, la cire et le caoutchouc. Les Européens sont assez nombreux pour former une population d'à peu près 2000. Ce sont presque tous des Français de la Réunion qui font de lucratives opérations.

Les importations de Tamatave se sont déjà élevées jusqu'à 3,668,000 francs.

Mayunga qui possède une population égale à celle de Tamatave est reliée à cette dernière ville par un nouveau chemin de piéton. Durant la bonne saison, ce chemin est parcouru par une grande quantité de voyageurs.

Fénérife, bourg d'un excellent mouillage, est grandement fréquenté. Le commerce du tabac est à peu près la seule chose qui fasse l'importance de cette place. Cette plante est d'une qualité excellente dans l'île, et s'obtient pour très peu de chose ; aussi elle est beaucoup recherchée.

Faule-Pointe a une population de 4000 habitants et est située au nord de Tamatave. Cette ville est une des plus dangereuses pour les Européens à cause de son insalubrité. Les fièvres qui y règnent continuellement sont presque toujours mortelles pour quiconque en est attaqué. Aussi ce n'est qu'avec la plus grande prudence que les trafiquants se rendent dans ce lieu pour échanger leur marchandise contre les produits que renferme cette ville. Les vaisseaux peuvent aisément venir dans son port.

La population de Madagascar est loin d'être une population homogène. On rencontre, à l'intérieur du pays, trois races distinctes, parfaitement tranchées : Les Hovas, les Malgaches, les Sakalaves, réparties comme suit : au centre, les

Hovas de race malaise sont au nombre d'environ 200,000 ; sur la côte orientale, les Malgaches ou Madécasses, ayant des traits physiques et des affinités de caractère qui les font appartenir à la race noire ; à l'ouest, les Sakalaves, qu forment une troisième nation, dont les deux premières semblent être la souche, bien que les Sakalaves portent des marques évidentes du type arabe.

Les Hovas sont encore la caste privilégiée d'où sont tirés les rois de Madagascar. Les autres habitants sont considérés comme les serfs ou censitaires des premiers ; les Sakalaves surtout n'ont ordinairement d'autre occupation que celle de porte-faix. Ils sont employés à la culture de la terre et peuvent supporter une température incroyable, pour ceux qui ignorent l'excessive chaleur de ces climats.

Nous pouvons, sous le rapport religieux, mettre sous les yeux des gens de très consolantes et de très satisfaisantes statistiques. Dans une lettre adressée au *Monde* de Paris, le préfet apostolique de Madagascar donnait les détails suivants concernant les écoles et les missions catholiques disséminées dans l'île :

Au 1er juillet 1882, il y avait 316 postes ou missions catholiques ; 176 églises construites, 54 en construction ; 380 maîtres et maîtresses d'écoles ou catéchistes ; 48 missionnaires-prêtres dont un indigène, et 80,900 fidèles. Les écoles de la mission étaient fréquentées par 19,103 enfants, dont 9,134 garçons. L'œuvre des missionnaires est vraiment belle.

Voilà un résumé très succinct des choses qui se sont passées à Madagascar. Cette île a coûté en soldats, en négociations diplomatiques, en temps, en argent, des sommes incalculables, sans avoir jamais rien donné qui fût relativement appréciable, en regard des embarras qu'elle a causés. Les

premières découvertes asiatiques firent tant de bruit en Europe que l'on s'habitua à considérer le moindre lopin de terre par delà les îles Fortunées ou le Cap de Bonne-Espérance, comme un inépuisable Cathay. C'est peut-être pour cela que la France n'a toujours abandonné Madagascar que temporairement, et qu'elle s'est montrée des plus revêches, lorsque d'autres ont voulu méconnaître ses droits sur cette côte.

Tout ce que nous souhaitons aux français, c'est qu'ils puissent terminer glorieusement et promptement cette guerre qui nuit tant à leur commerce. Les possessions françaises ne sont pas assez étendues pour que l'on néglige des avantages gagnés au prix de tant de sacrifices. Nous avons la ferme confiance que ces *quelques arpents de sables brûlants,* aux confins de l'Afrique, seront mieux appréciés que les *quelques arpents de neige* et les quelques milliers de Français que la France cédait sans remords à une couronne ennemie, il y a un siècle et quart.

NAPOLÉON CHAMPAGNE.



PASTEL

Sur les côteaux déserts la neige tourbillonne,
Pareille à la cavale aux flancs immaculés,
Qui hennit et fend l'air, que la peur aiguillonne,
Eperdue, elle fuit sur les monts reculés.

Sans espoir de secours, le mendiant frissonne,
Sous la fenêtre close où les grands, adulés,
Ne songent pas toujours, près du feu qui fredonne
Au nombre de malheurs qu'ils ont accumulés.

Le vieux temple est désert, et son clocher qui tremble
Oscille à tous les vents ; il laisse en maint endroit
Sans cesse pénétrer l'aquilon et le froid.

Les corbeaux tout frileux et que l'hiver rassemble,
Jetant à la rafale un cri fier et hautain,
Recherchent les sommets de quelque mont lointain.

CHS A. GAUVREAU.

Isle-Verte, janvier 1885.

LE MONT CASSIN

PÉLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT BENOIT

Le chemin de fer arrête à San Germano, tout au pied du Mont Cassin, à un quart de lieue de l'antique *Cassinuno.* Il est trop tard, et nous sommes trop fatigués pour gravir à pied les cinq kilomètres et demi de la montée assez raide qui conduit au monastère. Il reste juste assez de crépuscule pour nous permettre de jeter un coup-d'œil sur les ruines de la jadis fameuse cité appelée par Strabon, à raison de la distance, "la dernière des cités latines," *latinarum ultima.* Elle remonte à l'antiquité la plus reculée, puisque les Sabins et les Etrusques, qui la possédèrent successivement, l'avaient nommée *Casca,* d'un mot qui, paraît-il, signifie *ancienne.* Les Romains la prirent aux Sammites l'an 341 avant Jésus-Christ, et lui donnèrent le nom de *Casinuno. Casinuno* occupait un site enchanteur, le long de la *voie latine,* qu'on retrouve à Pompéi, et dont on voit encore ici de larges pierres sillonnées par la roue des chariots romains. La ville était adossée à des collines couvertes d'oliviers, dont Macrabe a vanté l'huile succulente. Les plus opulents citoyens de Rome s'y étaient construit des villas: on y voit encore les ruines de celle que Varron s'était ménagée sur le *Vinuis,* à l'endroit appellé aujourd'hui *Monticelle,* et dont il nous a laissé dans ses écrits une description détaillée. Mais le monument le plus célèbre de la vieille cité, et qui atteste le mieux sa grandeur passée, est l'amphithéâtre ou Colisée, qu'une matrone romaine, Ummidia Quadratilla, fit ériger à ses frais pour le divertissement du peuple de Casinuno. Une arène, des combats, du sang, voilà le legs touchant d'une dame romaine aux pauvres de son quartier, voilà le suprême effort de la charité païenne. Cet amphithéâtre, moins vaste que ceux de Rome,

de Vérone et de Pompéi, n'en a pas moins 792 pieds de circonférence ; les murs en sont ornés d'une espèce de mosaïque, et l'on voit encore quelques restes des conduits par lesquels l'eau du Vinuis venait inonder l'arène pour les combats navals. Quel magnifique asile Madame Ummidia Quadratilla aurait pu faire bâtir avec son argent pour abriter et soulager les malheureux ! Mais c'était plus amusant de les voir mourir sous la dent des bêtes féroces, et puis le peuple voulait avoir seulement du pain, avec des yeux sanglants comme dessert ; *panem et circenses !*—Mais bientôt la scène va changer.—A la loi de l'homicide de succéder la douceur du joug évangélique. Saint Pierre lui-même, si l'on en croit la tradition, viendra faire des prosélytes parmi ces patriciens en villégiature et les légions d'esclaves qui n'existent que pour leur plaisir. Il recueillera ainsi les prémices de cette Eglise de Rome, dont il est la pierre fondamentale, et qui doit un jour se proclamer bienheureuse d'avoir été empourprée de son sang. Il amènera avec lui de Galilée l'évangéliste Saint Marc, qu'il établira évêque à Atina, à quelques pas de la superbe Casinuno, pour la surveiller avec une sainte jalousie, et y affermir le domaine du Divin Maître. Puis, au 5e siècle, les barbares sous Genséric, détruiront de fond en comble la cité des Romains, et Saint Benoit devant y continuer l'œuvre du chef des apôtres, trouvera à son arrivée, en 529, une partie du peuple retombé dans l'ignorance crasse de l'idolâtrie.

. . . .

L'abbaye du Mont Cassin est située dans l'ancien royaume des Deux-Siciles, à peu près à mi-chemin entre Rome et Naples. Elle se dresse majestueusement au sommet d'un mont calcaire de forme conique qui se relie aux Appenains des Abruzzes, et se trouve quasi isolée entre le Latium et cette *Campagna Félix* ou *Campagne Heureuse* tant chantée par les Romains. L'origine de l'abbaye remonte au VI siècle, puisque Saint Benoit, le Patriarche des Moines d'Occident,

vint la fonder en 529. Je ne parlerai pas ici de la vie antérieure de l'illustre saint, vu les circonstances qui déterminèrent son départ de Subiaco. J'espère pouvoir, dans une future correspondance, combler cette lacune en racontant un pèlerinage que j'ai eu le bonheur de faire, dans la semaine de Pâques, au berceau même de la famille Bénédictoire. Il me suffit de rappeler qu'obéissant à l'inspiration du ciel, Saint Benoit quitta Subiaco, et qu'il vint au Mont Cassin sous la conduite de deux anges, accompagné de ses deux disciples bien-aimés Marc et Placide, et suivi de trois corbeaux qui recevaient leur nourriture de sa propre main.

La montagne était alors couronnée d'une de ces antiques constructions en grosses pierres cubiques, superposées sans cîment, et connues sous le nom de *cyclopéennes* ou *pélasgiques*. Ces murs, dont il reste encore d'imposants vestiges, surtout dans le jardin de Ste-Agathe, formaient l'*Arx*, ou la citadelle de Casinuno, située au pied de la montagne. Au centre de la citadelle se trouvait un temple fameux dédié à Appollon ; et bien que la chose nous paraisse incroyable, 500 ans après la mort de Jésus-Christ, deux siècles après la conversion de Constantin, quasi à la porte de Rome, l'idolâtrie règnait encore sur ces hauteurs. Janus, Vénus et Apollon avaient encore sur le Mont-Cassin des lois sacrées, des temples, des idoles et des adorateurs aveugles.

Saint Benoit, tout entier à sa mission providentielle, se mit à l'œuvre sur-le-champ. Aidé de ses disciples, il prêcha la foi au peuple ignorant de Casinuno et le convertit à la vraie foi. La statue d'Apollon fut abattue, et le temple du faux dieu qui occupait l'emplacement de la basilique actuelle, fut converti en une église dédiée au saint précurseur Jean-Baptiste. C'est à ce travail apostolique que fait allusion l'illustre Dante, quand il fait dire à Saint Benoit au chant XXI *du Paradis* :

" Ce mont au flanc duquel est bâti Casinuno fut habité à son sommet par un peuple trompé et mal disposé. C'est moi qui le premier ai porté en ce lieu le nom de Celui qui fait luire sur la terre la sublime vérité. La grâce souveraine dont Il m'a aidé a retiré les villes environnantes du culte impie qui séduisit le monde."

De nombreux disciples dont un des plus illustres fut Cassiodore, secrétaire du roi des Ostrogoths, accoururent de toutes parts se ranger sous la houlette du vénéré Patriarche. Il leur composa une règle capable de les conduire à la perfection : le travail manuel, le chant et la lecture leur sont prescrits : triple précepte qui contient en germe la future grandeur de l'Ordre, et les immortels bienfaits qu'il devait conférer à la société. Saint Benoit passa le reste de sa vie à donner à ses enfants l'exemple de toutes les vertus, et lorsqu'il s'endormit dans le Seigneur, en l'an de grâce 543, on l'enterra à côté de sa sœur sainte Scholastique, à l'endroit même où se dressait jadis la statue d'Apollon renversée par son zèle. C'est là que le frère et la sœur, si dignes l'un de l'autre, dorment encore leur glorieux sommeil en attendant le triomphe de la résurection. Saint Benoit, avant de mourir, avait eu la consolation de voir son ordre déjà répandu au loin, puisque Saint-Placide l'établit en Sicile en 537, et Saint Marc en France, en 543. Il pouvait donc s'endormir en paix, puisqu'il avait élevé un boulevard contre la barbarie des siècles suivants, et créé des foyers de lumières et de vérité pour éclairer l'humanité et confondre les noirs desseins du prince des ténèbres et de l'erreur.

Dès le principe, l'abbaye du Mont Cassin fut richement dotée. Outre la montagne sur laquelle s'élève le monastère, et que le patricien Tertullus donna à Saint Benoit, en même temps que son fils Placide, l'abbaye devait aussi une villa à Aquinum à la générosité de Gordien, père de saint Grégoire-le-

Grand. Mais cette prospérité excita la jalousie du monde, et la citadelle de Dieu, placée au sommet de cette montagne sainte par le vaillant capitaine de cette milice monastique, devait soutenir la première les assauts de l'enfer et lutter dans la longue suite des siècles contre les forces alliées de la barbarie et de l'impiété.

Saint Benoit était allé recevoir sa récompense vers le milieu du VIe siècle. Ce siècle ne touchait pas encore à son terme que déjà s'accomplissait la ruine de son monastère qu'il avait prédite avant de mourir. Les Lombards s'emparèrent de l'abbaye, la saccagèrent et Saint Bonitus, quatrième successeur de Saint Benoit, meurt lapidé. Les religieux fugitifs, retirés à Rome sous le Pape Pélage II, fondèrent à St-Jean de Latran ce monastère fameux, d'où sortirent tant d'illustres personnages.

L'abbaye du Mont Cassin ne se releva de ses ruines que 130 années plus tard ; et le Pape Zacharie fit lui-même la consécration de la basilique restaurée. C'est à l'abbé Saint Pétronace de Brescia qu'était due cette résurection. Aussi son gouvernement fut-il fertile en vocations monastiques. Le Patriarche Benoit, du haut du ciel, bénissait et fécondait le zèle de son successeur. Les rois même et les princes, accouraient au Mont Cassin pour y recevoir l'habit monastique des moines de Saint Boniface. Ce furent, en 747, Carloman, roi d'Austrasie, fils de Charles Martel et oncle de Charlemagne, et en 749, Rachisuis, roi des Lombards. Pétronace chargea le premier de garder les troupeaux et nomma le second cuisinier ! C'est aussi durant cette période que les lettres fleurirent autour du tombeau de Saint Benoit. Ne citons que les hymnes sacrées de Paul-le-Diacre à qui l'on doit l'hymne de la fête de Saint Jean-Baptiste, *Ut guant laxis,* type et fondement de la gamme musicale.

Au IX siècle l'enfer déchaîna contre l'œuvre de Saint

Benoit une seconde tempête. Les Sarrasins, qui tant de fois firent trembler l'Europe, ravageaient alors les côtes de l'Italie méridionale. Après être venus, à quatre reprises, voler au couvent les richesses dues à la munificence des Pepin-le-Bref, des Charlemagne et des Louis-le-Bon, ils assaillent de nuit le monastère de Saint-Sauveur, situé au pied du mont, en massacrant l'abbé Saint-Bertani avec ses religieux, et ravagèrent plus tard de fond en comble l'abbaye du Mont Cassin.

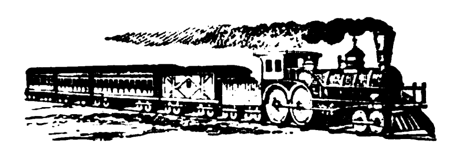
Je n'en finirais pas, si je voulais tracer le tableau des alternatives de malheur et de prospérité qui émaillent l'histoire des glorieux monastères. Qu'il me suffise de faire passer sous vos yeux la procession d'illustres personnages dont la noblesse, le génie et la sainteté ont laissé un nom dans ses annales immortelles, et esquisser à vol d'oiseau les grands évènements que l'histoire a buriné sur le roc innébranlable que Saint Benoit à choisi pour le lieu de son repos.

VIATOR.*

(*A continuer*)

* Ce travail, dû à la plume d'un prêtre distingué du diocèse de Québec, nous a été envoyé spécialement pour notre revue.





Chemin de Fer Canadien du Pacifique

LA NOUVELLE LIGNE

— ENTRE —

MONTREAL ET TORONTO

VIA OTTAWA

A dater de Lundi, le 24 Novembre 1884.

HEURES DES ARRIVÉES ET DÉPARTS.	EXPRESS DU MATIN.	EXPRESS DE NUIT.	EXPRESS LOCALE.	EXPRESS LOCALE.
Départ de Montréal..	8.40 a.m.	7.30 p.m.	7.00 a.m.	6.00 p.m.
Arrivée à Ottawa	12.03 a.m.	11.00 p.m.	12.30 a.m.	10 00 p.m.
Arrivée à Toronto....	9.55 p.m.	8.30 a.m.	——	——
Départ de Toronto ...	8.25 a.m.	7.55 p.m.	——	——
Départ d'Ottawa.....	6.07 p.m.	5.17 a.m.	8.20 a.m.	4.30 p.m.
Arrivée à Montréal...	9.42 p.m.	8.50 a.m.	12.00 p.m.	8.00 p.m.

Elégants Wagons Salons sur les trains de jour ; Wagons Dortoirs splendides sur les trains de nuit.

Correspondant à Ottawa avec les trains allant à et partant de

SUDBURY, NORTH BAY, PEMBROKE, RENFREW, ARNPRIOR,

et tous les points de la vallée du haut de l'Ottawa.

Correspondances à Toronto pour toutes les localités à l'ouest, au sud-ouest et au nord-ouest.

☞ Pour renseignements complets concernant les heures de départ et d'arrivée des trains d'entier parcours et de parcours locale, les billets, les sièges dans les chars-salons, etc., s'adresser au nouveau bureau de la Compagnie, à Montréal, pour la vente des billets,

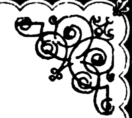
266 RUE ST-JACQUES, (coin de la rue McGill)

au bureau pour la vente des billets à l'Hôtel Windsor, aux stations des Casernes.

GEO. W. HIBBARD,
Asst. Agt. Gén. des Pass.

W. C. VANHORNE,
Vice-Président.

ARCHER BAKER,
Surintendant-Général.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

> " HÂtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."
>
> CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

MARS

4eme Volume, 3eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, MONTRÉAL

1885



NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o. L'Ours de la Côte Nord - - - - H. DE PUYJALON
2o. Attrape d'Ours (gravure) - - - H. DE PUYJALON
3o. Le Sacré-Cœur (poésie) - - - - P. J. O CHAUVEAU
4o. Le Mont Cassin - - - - - - - VIATOR
5o. Les Orgues de Barbarie - - - A. LUSIGNAN
6o. L'Angelus - - - - - - - - - - P. J. U. BAUDRY
7o. Volupté (poésie) - - - - - - - A. B. ROUTHIER

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - - 1.00
La livraison - - - - - - - - - - - - 10 centins

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS-H. TACHÉ,

DÉPT DU SÉCR. D'ETAT, OTTAWA.

AGENCES:

QUÉBEC : MM. L. J. DEMERS ET FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

Agent-général pour la Province de Québec :

M. ERNEST CLÉMENT, 247, rue Dorchester, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

L'OURS DE LA COTE NORD (*)

L'ours du Canada est d'une indifférence absolue quand il s'agit de nourriture. Il mange de tout : de la viande, du poisson, des fruits, et même de l'herbe.

J'ai vu, à la baie des Homards et à la rivière à Vachon, des prairies de cette sorte d'alfa qui couvre le sommet des plages sablonneuses, entièrement broutées, complètement tondues par les ours. La première fois que je pus constater ce fait curieux, je me refusai longtemps à y croire. Nous étions alors au printemps. Les ours venaient à peine de quitter leur retraite d'hiver, et quoique leur appétit dût être singulièrement aiguisé par un jeûne de plus de cinq mois, je ne voulais croire à ce broutage qui dérangeait toutes mes idées. Il ne pouvait cependant y avoir aucun doute. Les *fumées* abandonnées par ces animaux permettaient de constater sans hésitation le genre de nourriture qu'ils avaient adopté.

J'ai dit les *fumées* et je m'explique.

Je suis chasseur, et rien de ce qui touche à mes victimes ne m'est indifférent ou étranger. Mes confrères en Nemrodisme me comprendront. Ils savent, comme moi, combien l'étude des fumées est importante. Elles sont quelquefois les seuls indices, les seuls vestiges qui permettent au chasseur expérimenté d'avoir une connaissance suffisante de l'animal qu'il veut *porter bas*. Nous ne sommes plus, hélas ! au temps des Gastons Phébus et des du Fouilloux. Heureux temps où l'on appelait, sans rougir, les choses par leur nom ! Après tout, le mot *fumée* peut-être considéré comme une métaphore. Métaphore hardie, j'en conviens, mais reçue, acceptée sous les

(*) Ce travail est extrait du *Manuel des Chasseurs de la Côte Nord, par M. H. de Puyjalon*, qui paraîtra dans quelques mois.



donjons les plus authentiques, et consacrée par vingt générations d'illustres chasseurs. Je continue donc à le risquer. Tant pis pour les délicats à l'opoponax, indignes de comprendre les joies du lancer ou de l'hallali.

Il est certain que les fumées, chez l'ours tout au moins, sont très sensibles à la couleur des aliments et en indiquent toujours la nature. C'est ainsi qu'au printemps, l'ours broute littéralement l'herbe des *plains* et que les souvenirs de son passage sont verts et garnis de parcelles, herbacées de même nuance. Lorsqu'il a la chance de rencontrer sur la plage des viandailles de loup-marins, de cétacé ou de poisson, ses fumées deviennent roussâtres et contiennent des particules de la peau, du poil ou des écailles de l'animal ingéré. Si les myrtils sont la base de sa nourriture, elles prennent une teinte bleuâtre foncée. Elles ressemblent enfin à des confitures de mandarines au curcuma, lorsqu'il se nourrit des baies du sorbier des oiseaux, (mascamina).

Les fumées, comme il est facile de s'en convaincre, sont des indices de la plus haute valeur. L'examen de ces précieux vestiges fournissent des données presque certaines sur les habitudes momentanées de l'animal, sur la durée du séjour qu'il a fait ou qu'il fera au même lieu, s'il se nourrit au *plain* ou à la lisière du bois; et, si la nourriture qu'il vient y chercher est encore abondante, on est presque sûr de le voir *par corps* et de le tuer, soit à l'affût, soit au moyen d'une attrappe construite avec toutes les précautions nécessaires, soit au moyen d'un piège de fer placé avec discernement.

L'ours noir à museau orange, notre ours, aux approches de l'hiver, se choisit une retraite au milieu des roches, dans une excavation de terrain ou dans un tronc d'arbre creux. Il passe là toute la saison froide, dans un engourdissement particulier, qui le rend plus lourd et moins propre à se défendre, mais qui, contrairement à ce que l'on croit, ne lui

enlève point toute perception des objets extérieurs. Lorsqu'un chasseur a la bonne fortune de tomber sur une cabane d'hivernement de cet animal, et qu'il la démolit pour s'emparer du dormeur, ce dernier sait manifester son mécontentement par des grognements accentués, et par des coups de griffes parfois beaucoup trop bien dirigés. Il est même arrivé quelquefois, et cela s'est surtout présenté en mars et en avril, que des ours surpris au gîte se sont dérobés par la fuite au triste sort que leur préparait le chasseur. Cependant, l'ours se défend relativement beaucoup moins pendant la saison froide, et lorsque les vapeurs qu'il exhale et qui sourdent à travers le sol, viennent décéler sa présence, il est assez facile de le tuer. On a souvent avancé que l'ours vivait en hiver aux dépens de sa propre substance, et qu'il se léchait la paume des pattes pour satisfaire son appétit. Je suis loin de contester cette étrange particularité de la vie de l'ours, mais j'avoue, avec toute l'humilité dont je suis capable, que je n'y puis croire, et que cette assertion m'a toujours paru le fruit de la plus pure fantaisie. Si l'ours vivait aux dépens d'une partie quelconque de ses tissus, il sortirait de sa retraite ou plus maigre ou plus gras. Il n'est rien cependant de ces deux alternatives. Tel il s'engourdit dans sa retraite d'hiver, tel il sort au printemps. S'il s'est *cabané* maigre, il sort maigre; s'il s'est cabané rutilant d'embonpoint, il en sort avec un embonpoint rutilant. Il semblerait que dès les premières heures de sa claustration, les fonctions digestives restent suspendues et comme anesthésiées pour tout l'hiver.

L'ours arrive quelquefois au plus haut point de graisse. Il s'en est tué qui avaient sous la peau une couche de cinq pouces de lard. Sa chair, paraît-il, est aussi succulente que le disait Alexandre Dumas, qui cependant n'y goûta jamais.

Les chasseurs apprécient différemment les vertus de l'ours. Sa douceur est contestée, son aménité semble douteuse, quelques-uns le croient féroce, quelques autres lui prêtent toutes

les longanimités. J'ai entendu raconter, sans y croire, malgré l'air profondément convaincu du narrateur, qu'un ours chargé vigoureusement par un bélier plein de courage, avait cédé le pas à ce belliqueux époux de la timide brebis.

D'un autre côté, il n'est pas douteux que certains de ces animaux sont très dangereux pour le bétail ; qu'ils ne paraissent éprouver aucun remords du meurtre des moutons, de l'assassinat des jeunes vaches, de l'extermination des veaux ; qu'ils ne dédaignent ni le rat musqué, ni le castor, et qu'ils font en général, pour satisfaire leur appétit, table rase de tout ce qu'ils rencontrent dans les pièges des chasseurs. Souvent même, ils ne se donnent pas la peine de dégager le gibier du piège. Ils emportent tout. Que de fois j'ai compati aux doléances des chasseurs, dont les pièges avaient été ainsi enlevés sans espoir de retour. Faut-il conclure de ces tableaux si différents qu'il existe, chez les ours, aussi bien que chez les descendants de l'eozoon, des nuances de caractère aussi tranchées qu'inexplcables ? je laisse à la science le soin de prononcer en dernier ressort. Quoiqu'il en soit de la férocité ou de la mansuétude de l'ours, je veux taire ses mœurs domestiques ! Cependant je puis dire sans manquer aux convenances, et surtout sans calomnier mon sujet, qu'il manque de galanterie et de fidélité. C'est un mormon ! un des pires.

Si l'ours est féroce et peu continent, on ne peut sans injustice l'accuser de manquer de prudence ! En juillet, en août, il paraît peu flatté de la présence de l'homme, qu'il n'évite du reste, ni ne recherche. A toute autre époque, le chasseur lui produit une impression désagréable. Il le fuit, non seulement du plus loin qu'il l'entend, mais encore du plus loin qu'il le voit ou qu'il le sent. Approcher ou voir un ours sous bois est chose peu facile, lorsque votre présence lui est signalé par le moindre bruit ou par la moindre émanation.

L'ourse est bonne mère. Elle met bas deux ou trois petits

au plus. Pendant la durée de la gestation elle se cache au plus profond des bois, avec un soin jaloux. Les vieux chasseurs prétendent que de mémoire d'homme il ne fut jamais tuée une femelle d'ours dans une situation intéressante.

L'ours canadien ne devient jamais extrêmement volumineux. Il est rare que son poids dépasse trois ou quatre cents livres.

On le chasse au fusil, au piège de fer, à l'attrappe et même au collet.

L'affût de l'ours exige une grande habileté de chasseur et une abnégation de martyr. Il faut avec soin étudier ses habitudes, ne procéder, pour choisir son poste d'affût, qu'avec la plus grande circonspection ; déterminer avant tout, d'une manière certaine, la piste fréquentée avec le plus d'assiduité par l'animal, se tenir toujours sous le vent : la moindre émanation, je l'ai dit, perdrait tout. Lorsqu'on est parvenu à mettre sa défiance naturelle en défaut et qu'il se présente enfin à portée de fusil, il ne reste plus qu'à le tuer. Œuvre moins facile qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Il faut dompter ses nerfs, viser juste et surtout au bon endroit. Suivre *au sang* un ours blessé est une entreprise souvent bien difficile à mener à bonne fin dans nos forêts presque toujours parsemées de jeunes taillis.

Il vaut mieux attendre et tirer l'ours de très près, le guidon du fusil s'écarte moins, la balle se place mieux et sa pénétration est plus grande. Quelques chasseurs préconisent le tir à chevrotines. Je ne suis pas de leur avis. Les chevrotines tuent rarement sur le coup, même à courte distance, de plus elles abiment la peau de l'animal qu'elles trouent en plusieurs endroits. Je recommande comme arme à toutes fins le fusil Lefaucheux, calibre 12, à canons lisses. Les armes rayées ont plus de pénétration, il est vrai, mais à petite portée elles placent une balle avec moins de justesse que le fusil de chasse ordinaire à lame lisse.

La forme du piège de fer est connue de tout le monde. Je crois donc inutile de le décrire. Avant de se servir du piège de fer il faut soigneusement en examiner les ressorts, expérimenter leur élasticité, leur force et la plus ou moins grande facilité qu'ils ont à se distendre, lorsqu'on presse sur la palette. Il est nécessaire que la chaîne du piège soit assez longue et que l'organeau qui la termine ait un diamètre suffisant ; c'est dans cet organeau que doit s'engager la tige de bois destinée à retenir le piège, et l'on comprend qu'il est de toute nécessité que ce piquet soit assez gros et assez solide pour offrir une résistance suffisante aux efforts d'un animal aussi vigoureux que l'ours. Quand on a eu connaissance d'un ours et que l'on veut lui tendre un piège, on construit à proximité de son portage une enceinte semi-circulaire ou carrée de trois pieds de diamètre environ. Cette enceinte, ouverte sur un côté, se bâtit avec des tiges de bois de quatre à cinq pieds de longueur et de trois pouces de diamètre, enfoncées dans le sol et suffisamment rapprochées les unes des autres pour que l'ours ne puisse introduire sa patte entre leurs interstices. Cela fait, on place le piège à peu près à l'entrée de l'enceinte en le dissimulant de son mieux. Quelques chasseurs au lieu de retenir le piège au moyen d'un piquet fixé dans le sol, préfèrent le laisser libre. Ils passent, à cet effet, une longue tige de bois dans l'anneau de la chaîne et la déposent au bord de l'enceinte, près du piège. L'ours une fois pris entraîne tout à sa suite, mais la pièce de bois solidement assujétie au bout de la chaîne ne tarde pas à s'engager entre les troncs d'arbres, à fatiguer l'animal et à l'arrêter complètement. La première de ces deux méthodes est préférable dans les bois clairsemés où le piquet s'enfonce dans une terre consistante mais pénétrable. La seconde est la seule possible dans les bois ou les régions, à sous sol rocheux, quoiqu'elle offre l'inconvénient de ne pas maintenir l'animal sur place, et de lui permettre de faire, quelquefois, un assez long trajet avant d'être entièrement arrêté.

On tend à l'ours au moyen d'appats variés. Il est égale-

ment friand de lièvre, de perdrix, de poissons, de *bleuets*, de macasmina, vous n'avez que l'embarras du choix. On s'inspire des fumées de l'animal et l'on se procure la substance qu'il semble le plus rechercher dans le moment. L'appât choisi, vous le fixez solidement sur un piquet que vous placez dans l'enceinte, dont j'ai parlé plus haut, à deux pieds ou deux pieds et demi du piège et en face de lui. La distance qui sépare l'appât du piège n'est pas arbitraire. Elle dépend de la taille de l'animal que l'on veut prendre. L'ours saisit toujours sa nourriture au moyen de la patte, et l'on conçoit facilement que l'objet de sa convoitise doit toujours être placée à une distance proportionnelle à la longueur de ses membres, de telle manière qu'il soit contraint pour atteindre sa proie de s'engager dans le piège qui est devant lui.

Les chasseurs emploient quelquefois l'*argiboire*, excellent moyen qui assure presque toujours le succès. L'argiboire est une pièce de bois fixée solidement au sol par une de ses extrémités, et courbée violemment en arc, jusqu'à ce que l'autre de ses extrémités soit venue rejoindre un taquet placé près du piège. On attache solidement la chaîne du piège à cet arc, près du taquet. Le moindre mouvement de l'animal une fois pris, fait échapper le bout de l'argiboire qui se redresse avec force et suspend le prisonnier entre ciel et terre. Rien ne vaut les jeunes arbres, lorsqu'on a la chance d'en avoir à proximité de son piège. Encore faut-il les choisir sains et de grosseur suffisante, lorsqu'il s'agit d'un animal comme l'ours, dont la force musculaire est surprenante. Je me rappelle avoir *tendu à l'argiboire*. J'avais dans ce but courbé péniblement avec l'aide de mes engagés, deux jeunes bouleaux de quelques pouces de diamètre. Le lendemain l'ours était pris et mort, mais dans son agonie, il avait fait de si puissants efforts que les deux bouleaux étaient tordus autour l'un de l'autre, et tressés comme les torons d'un fouet gigantesque.

Enfin l'on prend l'ours à la *trappe* ou à *l'attrappe*, engin

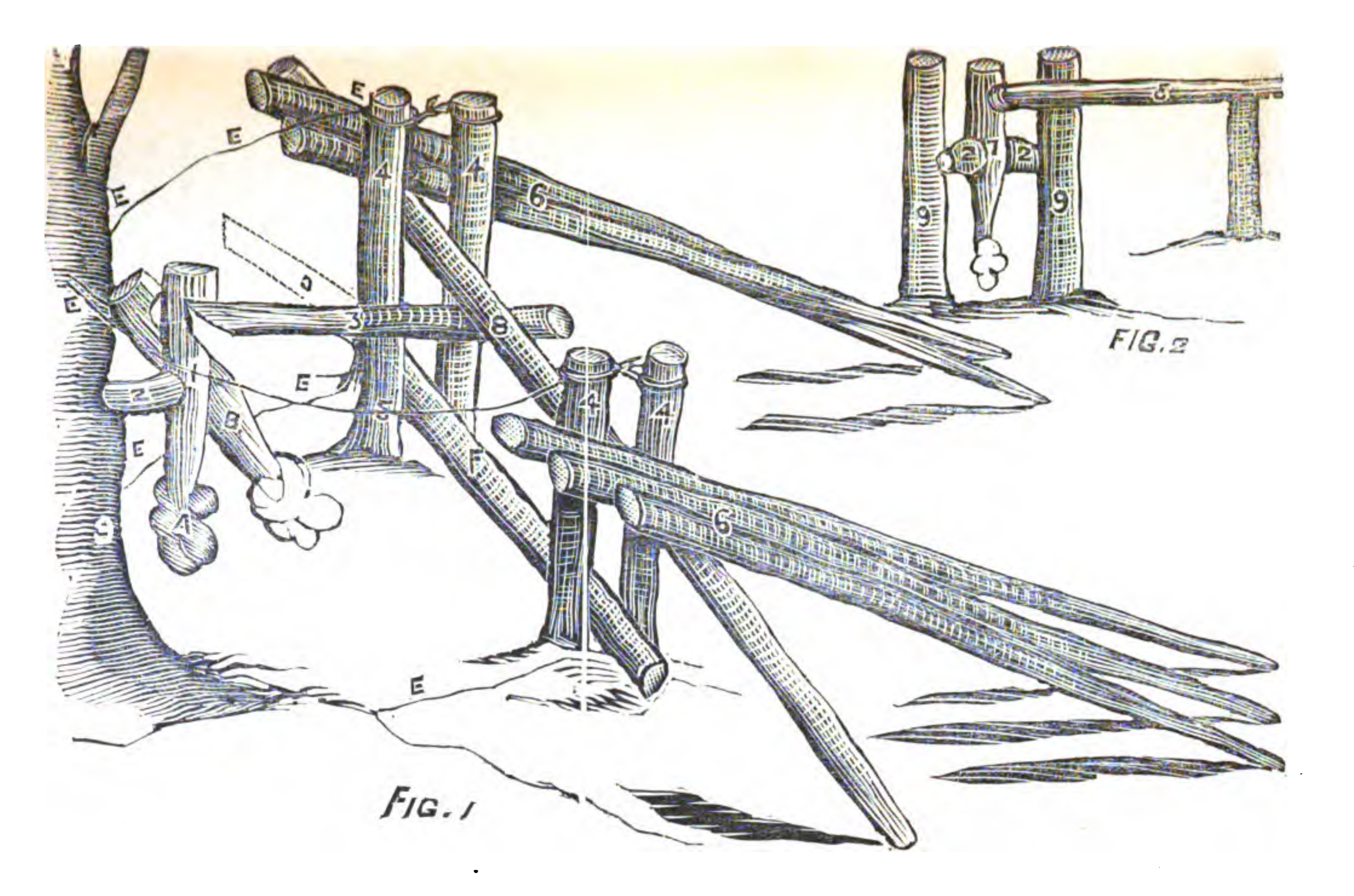


de chasse qui a donné son nom à la classe d'hommes énergiques si connus sous le nom de *trappeurs*. Il n'existe entre les différentes sortes d'attrapes que des nuances de constructions presque insensibles. Elles sont plus ou moins grandes suivant les animaux qu'elles sont destinées a prendre. Qui connaît l'attrappe du castor et de la martre arrive facilement à construire celle de l'ours et réciproquement.

L'attrappe se compose de huit pièces essentielles qui sont la *tombe*, la *contre-tombe*, les *poteaux de soutien*, l'*amblette*, le *piton de bascule*, la *fiche*, le *poteau de fiche* et la *charge*. Décrire, sans l'aide d'une figure, la manière dont se combinent entre elles ces différentes pièces serait assez difficile et sans nul doute fort peu clair pour les personnes qui n'ont javu ce piège.

Les figures 1 et 2 donneront une idée plus nette de l'ensemble d'une attrappe que ne le ferait la plus suave description de Théophile Gauthier. J'ai exagéré à dessein le volume relatif de certaines parties telles que l'amblette et le piton de bascule afin de mieux faire saisir le jeu de l'appareil.

Le chiffre 1 indique l'*amblette*, pièce de bois encochée à son extrémité supérieure en son milieu, et du côté opposé à la première entaille, et amincie à son extémité inférieure où l'on attache l'appât A. Le chiffre 2, représente le *piton* retenant l'*amblette*. Le chiffre 3 est le piton bascule supporté par le poteau additionnel 5. La *tombe* 8, porte ainsi que l'on peut s'en rendre compte, sur le *piton de bascule*, et, il est facile de voir que lorsque l'amblette 1 sollicitée par la patte de l'ours prend la position B, le *piton bascule* échappe, prend la position C et laisse choir sur la *contre-tombe* F la tombe 8 et les *charge* S 6. 6. Les chiffres 4. 4. 4. 4. indiquent les poteaux qui maintiennent et la *tombe* et la *contre-*


FIG. 1
FIG. 2

tombe. Ils doivent être enfoncés solidement et solidement assujettis à leur extrémité supérieure au moyen d'une corde ou de harts tressées. Les deux courbes E. E. E. E. E. E. représentent les lignes de piquets qui doivent fermer l'enceinte, ainsi que pour la pose du piège de fer, et qui relient les soutiens 44 à l'arbre 9. Cette enceinte, je l'ai déjà exposé, est établie dans le but d'empêcher l'animal d'atteindre l'appât autrement qu'en passant sur le piège, ou, lorsqu'il s'agit d'une trappe, autrement qu'en s'introduisant *entre la tombe et la contre-tombe.*

La charge C C, qui se compose de troncs d'arbres lourds et assez longs pour exagérer l'action du levier sur la tombe, doit peser 1,000 ou 1,200 livres. Les chasseurs prétendent qu'il faut pour briser les reins d'un ours un poids représentant sept fois le poids que peut porter un homme vigoureux.

La distance qui sépare la tombe et la contre-tombe doit excéder de six à sept pouces la taille de l'ours que l'on se propose de saisir. Les *brisées* de l'animal donnent toujours une idée à peu près exacte de sa grandeur. Lorsque l'on veut établir une trappe, si l'on ne peut la faire près d'un tronc d'arbre, on dispose l'amblette et le piton bascule comme le montre la figure 2.

99 sont les poteaux de soutien de l'amblette, 22 la fiche, fixée entre les deux soutiens et où vient se placer par son encoche médiane, l'amblette 1. Le No. 3, est le piton bascule. Les autres pièces se combinent comme dans la fig. 1.

L'ours a l'odorat très développé et le plus profond respect pour son épiderme, il est donc nécessaire au chasseur d'effacer le plus possible les traces de son passage et de construire sa trappe dans le milieu du jour, moment où l'animal a presque toujours gagné les bois écartés pour y prendre du repos.

Il n'est personne qui ne connaisse le collet. Je ne le décrirai pas. C'est du reste un piège auquel je n'accorde qu'une bien médiocre confiance lorsqu'il s'agit de prendre l'ours. Cependant, il est des cas où, privé de tout autre moyen, on peut essayer du collet. Dans cette alternative, il est de toute nécessité d'adjoindre au collet que l'on tend une argiboire de la plus grande force. Sans cette précaution que je considère comme indispensable, toute tentative serait forcément infructueuse.

Pendant l'époque des amours, qui semble appartenir aux mois de juillet et d'août, la peau de l'ours ne vaut pas grand' chose. En hiver et au printemps, au milieu et à la fin de l'automne, il en est tout autrement, et sa dépouille acquiert une certaine valeur. Une peau de *saison* vaut, suivant grandeur et qualité, de 8 à 15 dollars.

La peau de l'ours se *lève* à la façon de celle du mouton : on incise sur l'abdomen et entre les cuisses, et l'on écorche prestement en ayant soin, lorsqu'on sépare les graisses et les tendons qui touchent au cuir, de ne pas endommager celui-ci. Une fois la peau levée, on l'étend sur un cadre carré ou rond, et on laisse sécher. Quelques chasseurs se contentent de clouer cette peau sur une surface plane comme les murailles du *camp* ou de la maison. Il va sans dire qu'en la fixant sur le cadre ou sur la muraille où elle doit sécher, il faut agir sur les bords avec assez de vigueur pour lui donner toute l'extension dont elle est capable dans tous les sens.

S'il arrive de prendre ou de tirer un ours dont la peau ne soit pas de saison, l'on doit avant de l'étendre sur son cadre, la saler et la laisser quelques heures sous l'influence de ce traitement. Cet artifice très employé pour toutes les pelleteries, a pour but, en rendant la peau plus blanche et plus ferme, de donner le change à l'acheteur peu exercé.

J'ai dépeint la vie de l'ours de la côte nord du golfe, j'ai parlé de ses goûts, de ses habitudes, de ses mœurs. J'ai décrit les différents pièges qui servent à le prendre, indiqué la manière de préparer sa peau, établi sa valeur industrielle. Il me reste à dire encore pour achever cette étude, ce que la science pure a bien voulu m'apprendre de mon sujet

Il appartient au genre des quadrupèdes, il est le type de la famile des ursidœ, ordre des feræ, sous ordre des carnivores, tribu des plantigrades. Cette généalogie spéciale de l'ours ne peut manquer d'intéresser au plus haut point les taxidermistes et de plonger dans la joie la plus vive tous les chasseurs qui voudront bien me lire.

H. DE PUYJALON.

Ottawa, mars 1885.

LE SACRÉ-CŒUR [1]

Au sombre Golgotha le silence régnait ;
La mère avait quitté la croix qu'elle étreignait ;
Dans sa dure agonie
Le fils avait poussé vers le divin séjour
Un cri plein de terreur, de reproche, d'amour,
De tendresse infinie.

Quand les cieux tressaillaient à ce suprême appel,
Lui, la tête inclinée, à son Père éternel
Avait remis son âme.
Le soleil éclipsé, de lamentables voix,
Au temple et dans les airs, dénonçaient à la fois
Le déicide infâme.

La terre avait tremblé ; les morts étaient sortis
Des tombeaux, et par eux les vivants avertis
Se frappaient la poitrine.
Nature, anges, démons, larron justifié,
Juifs et soldats romains, du Dieu crucifié
Proclament la doctrine.

Les pharisiens seuls poursuivent avec soin
Leur atroce vengeance, et de la ville au loin
Ils font garder la porte.
Par leurs ordres secrets, et pour mieux contenir
L'émeute redoutée, on voit alors venir
Une ignoble cohorte.

---

(1) Ce sont les deux premiers chants d'un poème qui doit en avoir six ou sept, et que l'auteur avait commencé à la demande d'une personne chère qui n'est plus.

Les plus vils des bourreaux marchant au milieu d'eux,
Ils s'en vont, rassurant ces docteurs scrupuleux,
Achever leur victime.
Le temps presse ; plus tard, contre les saints décrets
On verrait le sabbat souillé par des gibets !
Eux le sont par leur crime !

Sinistres assommeurs, les archers se hâtaient
Vers le lieu du supplice : avec eux ils portaient
Des cordes, des échelles.
La mère et celles qui partagent son malheur
Sentent plus vive encor leur poignante douleur,
Comme ils passent près d'elles.

Sous leurs coups redoublés le plus vieux des larrons
Livra son âme affreuse aux griffes des démons,
Dans un dernier blasphème;
A tous deux l'on brisa les os également ;
Le jeune, qui priait, s'en alla saintement
Avec le Christ lui-même.

On jette dans un trou ces cadavres obscurs
De la mort de Jésus n'étant pas encor sûrs,
Les bourreaux se consultent.
Au Calvaire déjà, comme au jour des fureurs,
Le partage se fait de ses adorateurs
Et de ceux qui l'insultent.

Des femmes, un jeune homme, en ce terrible instant,
Sont près de lui ; de ceux qui suivaient en chantant
Hosanna, nuls vestiges !
A la gauche l'on voit ses anciens ennemis,
Effrayés, abattus, mais encore insoumis,
Malgré tous les prodiges.

La douceur de Jésus, son supplice cruel,
Pour ses persécuteurs à son père éternel
Sa prière sublime,
Dans la foule avaient fait de nouveaux convertis ;
La plupart cependant étaient déjà partis :
Peu restaient sur la cime.

Dieu le voulait ainsi : demeurés plus nombreux,
Ils auraient, au défaut des apôtres peureux,
Compromis son ouvrage.
Près des femmes groupés, tout frissonnants d'horreur,
Eux aussi redoutaient, pour le corps du Sauveur,
L'abominable outrage.

Qui pourra jamais dire, ou seulement penser,
Quand de nouveaux affronts tu voyais menacer
Sa dépouille chérie,
Ce que furent pour toi ces terribles moments,
Combien il te fallut endurer de tourments,
O divine Marie !

Mais tout était réglé pour lui-même et pour toi.
" Vous ne briserez point ses os," disait la Loi ;
Puis dans un autre livre :
" Ils reverront celui qu'ils avaient transpercé."
De ces textes anciens le sens trop effacé
A l'instant va revivre.

Inspiré par le ciel, un officier romain
Aux archers indécis fait signe de la main
Et, brandissant sa lance,
Il presse son coursier, qui d'un bond vigoureux
Jusqu'au pied de la croix, passant au milieu d'eux,
Comme un éclair s'élance.

D'un bras ferme et cruel, dans le flanc du Sauveur
Il dirige le fer pénétrant jusqu'au cœur.
Par la large blessure,
Du divin réservoir de suprême bonté,
Jaillit comme un torrent qui de l'humanité
Lave la flétrissure !

La loi de la terreur finit ; la loi d'amour
Commence ; tout le sang de son cœur en ce jour
Au début la féconde !
Pour Jésus c'était peu d'avoir brisé nos fers,
Et par sa passion délivré l'univers :
De sa grâce il l'inonde.

Dans sa bouche mourante était la vérité ;
De son cœur entr'ouvert sortit de la charité ;
Et la douce espérance,
Sur le premier rayon du soleil renaissant,
Du ciel jusqu'à la terre aussitôt s'élançant,
A comblé la distance.

Atteinte avec ton fils par la glaive acéré,
Mère, console-toi ; dans ton sein déchiré,
Va s'enfanter l'Église !
Les vertus du Calvaire, espoir, amour et foi,
Grandissant par tes soins, de la nouvelle Loi
Resteront la devise.

*
* *

Ce gibet infâme pour vous,
O Juifs, écartez-le ! Le monde
Au pied de la croix à genoux,
Bénissant sa vertu féconde,
Saura bientôt la relever !
Un étranger vient d'achever

Ce qu'avait prédit le prophête ;
Entr'ouvant le cœur de Jésus,
Il a préparé la retraite
Où les peuples seront reçus.

La vigne aux généreuses grappes
A su fournir avant le soir
Le vin des divines agapes :
Vous pouvez ôter le pressoir !
Dieu, qui préside à ces vendanges,
Pour vous aider prête ses anges ;
Le cep avec soin conservé
Verra passer plus d'un orage ;
Mais pour toujours le doux breuvage
Aux hommes seuls est réservé.

Du ciel remplissant les promesses,
Le fer de ta lance, ô Romain,
Eclipse aujourd'hui les prouesses
Des conquérants du genre humain.
Dévoré d'une soif ardente,
Le monde dans sa longue attente
Soupire après l'eau du rocher ;
Près du Sauveur qu'il symbolise,
Grâces à toi, nouveau Moïse,
Les nations vont s'approcher.

Ce que l'humanité désire
Et méconnaît tout à la fois,
Ce que les peuples en délire
En vain demandent à leurs rois ;
Ce n'est ni la sagesse altière,
Ni la richesse avide et fière ;
Ce qu'ils veulent sans le savoir,
C'est l'égalité, la justice,
L'humilité, le sacrifice
Dont Jésus nous fait un devoir.

Prosterné devant la Nature,
Toujours ils l'invoquaient en vain ;
De leurs faux dieux la tourbe impure
N'aima jamais le genre humain.
Le Dieu qu'au Calvaire on adore
Fait briller à leurs yeux l'aurore
D'un culte sublime et nouveau,
Culte d'amour et de souffrance,
Qui met la joie et l'espérance,
Dans la douleur, dans le tombeau.

De la religion nouvelle
Tout le mystère est dans son cœur.
Aimant d'une flamme éternelle,
Par l'amour seul il est vainqueur ;
Il transporte, ô divin prodige !
Des grands et des forts le prestige,
Aux doux, aux humbles comme toi.
De Bethléem la sainte étoile,
De l'avenir perçant le voile,
Pour tous les malheureux a lui.

Les enfants ont eu leurs caresses,
Les simples son enseignement,
Les pauvres toutes ses tendresses ;
La mort par son commandement
Rend au père sa fille aimée,
Son fils à la mère éplorée,
Et, spectacle digne des cieux,
Lorsque exauçant Marthe et Marie
A leur frère il rendit la vie,
Des pleurs jaillirent de ses yeux.

Mais sa bonté fait plus encore ;
S'il guérit le pauvre lépreux
De l'ulcère qui le dévore,
S'il chasse les démons affreux,

Aux ombres du sépulcre avare
S'il peut d'un mot ravir Lazare,
D'un mot il transforme les cœurs ;
Au lieu des plus impures flammes,
D'un regard il met dans les âmes,
Les plus héroïques ardeurs.

Ce miracle, par sa nature,
Est d'un Dieu le trait le plus fort ;
Les autres en sont la figure :
Il met sa gloire en cet effort.
Aux yeux de l'antique sagesse,
Se repentir, c'était faiblesse ;
Seul, aux terrasses de Sion,
David en ses saintes alarmes,
Avait eu du pouvoir des larmes
La douce révélation.

Au criminel qui s'humilie
Par de véritables regrets
Le fils de David concilie
Le ciel dont il a les secrets ;
Du pain de vie et du calice,
S'il établit le sacrifice,
C'est pour rester près des pécheurs,
Les attirant par sa clémence,
Et refaisant leur innocence
Aux plus souillés, avec leurs pleurs.

Il vient dans nos cœurs, dans nos veines :
Il est en nous et nous en lui ;
Au cœur des pauvres Madeleines,
Au cœur de tous ceux dont l'appui
Est dans ces grâces invincibles ;
Point d'offenses irrémissibles

Que de refuser son amour ;
Les publicains, les pécheresses,
Se confiant en ses promesses
Ont été payés de retour.

Mais il fait sentir sa justice
A qui ne sut jamais aimer,
A ceux dont l'infâme avarice
Ne peut jamais se désarmer.
Au jour affreux de sa vengeance,
Il punira surtout l'engeance
Des hommes froids et sans pitié,
Des lâches apostats, des traîtres
Comme Judas vendant leurs maîtres,
Sourds à la voix de l'amitié !

Si le vrai repentir allège
De nos péchés le lourd fardeau,
L'innocence a son privilège :
Son rôle est toujours le plus beau.
A ses pieds pleura Madeleine,
Mais sur son cœur pendant la scène,
Il pressait l'ami chaste et doux,
Le plus fidèle des apôtres,
L'aimant à rendre tous les autres,
A rendre les anges jaloux.

O le plus doux des jeunes hommes,
Le plus terrible des vieillards,
Par delà le siècle où nous sommes,
Dieu fit pénétrer tes regards !
Toi qui savais le sort des mondes,
Perçant les ténèbres profondes
De l'avenir, la charité
Fut le commandement suprême
Que tu reçus du Sauveur même,
Pour le siècle de l'éternité !

Tu fis la plus belle exégèse
Dans l'évangile de l'amour,
Publié par toi dans Ephèse,
Où tu répétais tout le jour :
Aimez-vous bien les uns les autres.
Resté seul de tous les apôtres,
Ce fut ton supplice. ô martyr !
De ses secrets dépositaire,
Oublié par lui sur la terre,
Loin de ton Jésus de vieillir !

Tu fus la dernière prière
Du premier siècle dans son deuil ;
Tu fus la dernière lumière,
Que l'on vit briller sur l'écueil,
De toutes celles qu'au Cénacle
Alluma l'esprit saint : l'oracle
De l'Eglise dans sa terreur,
Lorsque déjà de l'hérésie,
L'épidémique frénésie,
Menaçait l'œuvre du Seigneur.

Qui mieux que toi pouvait redire
Les merveilles du cœur divin ?
A qui plutôt devait sourire
De son culte le grand dessein ?
Mais la celeste Providence
A chaque époque de souffrance
Réserve un remède nouveau ;
Le monde en sa décrépitude
A de la vile multitude
Subi le dégradant niveau.

Ce siècle en sa fausse sagesse
De froids calculs fait ses vertus ;
Il étonne par sa bassesse !
Tous les courages abattus,

De l'honneur oubliant la trace,
Aux lâches passions font place ;
Ce sont les jours par toi prédits,
Les épouvantables années
Aux derniers humains destinées,
Les jours sinistres et maudits,

Où remontant du noir abîme
Satan doit triompher encor,
Où dans sa décadence infime
Le monde doit croire au veau d'or.
Pour que finisse l'affreux rêve,
Que l'humanité se relève,
Le Christ veut un effort vainqueur ;
Chassons les voluptés infâmes ;
Comme au Calvaire, er haut les âmes !
En haut tous les cœurs vers son cœur !

P. J. O. CHAUVEAU.

LE MONT CASSIN

(*suite et fin*)

Et voici d'abord le saint empereur d'Allemagne, Henri II. qui vient demander à saint Benoît sa guérison, et qui, plein de reconnaissance pour le miracle obtenu, n'est empêché que par la mort de revêtir l'habit monastique. La même année, saint Odilon, abbé de Cluny, visite le Mont Cassin, et dans l'ivresse de sa joie, il donne à l'abbé le titre d'*abbé des abbés*, confirmé plus tard par le pape Pascal II. Puis vient le règne de l'abbé Désiré, appelé à juste titre le Léon X du IXe siècle. C'est l'âge d'or du Mont Cassin. Sous le souffle créateur de l'abbé Désiré, tout renaît, tout refleurit au monastère : la sainteté, les Lettres, les sciences, les beaux arts, l'architecture, En présence de saint Pierre d'Amiens et de l'archidiacre Hildebrand, le pape Alexandre II vient consacrer l'église magnifiquement restaurée, et ornée par des sculpteurs et des artistes venus de toutes les parties de l'Italie, et même de Constantinople. Autour de la grande figure d'Alfanus, le chef de cette école célèbre, vient se grouper toute une phalange d'illustres écrivains : c'est l'élégant Oderisius, le savant Pandolfe, Aimé, l'historien des Normands, Léon d'Ostie, Constantin l'Africain, un des hommes les plus doctes de son temps, fondateur de la célèbre école de médecine de Salerne, et qui compte parmi ses disciples Jean de Gaëte, plus tard pape sous le nom de Gélase. C'est encore sous l'administration de saint Désiré, que l'on voit arriver au Mont Cassin la mère du trop fameux Henri IV d'Allemagne, l'impératrice Agnès, qui passe six mois à prier au tombeau de saint Benoît ; puis Robert Guiscard, qui, à chacune des victoires qu'il remporte, grâce à la protection de saint Benoît, envoie un don royal au monastère ; et enfin le grand pape Grégoire VII, qui meurt pour la justice à Salerne. Toutes les qualités réunies de saint Désiré le désignaient à l'avance comme suc-

cesseur de son saint protecteur Grégoire, mais sa modestie le fit résister durant une année à l'offre de la tiare, qu'il ne porta ensuite qu'un an sous le nom de Victor III.

Puis, un voile de tristesse assombrit l'histoire du Mont Cassin. Roger, premier roi de Sicile, vient réparer aux dépens du monastère, les brèches faites à son trésor par sa guerre impie contre le pape Innocent II, et Guillaume le Mauvais enchérit sur tant de sacrilèges en s'établissant dans l'abbaye, après en avoir expulsé les moines. Le XIIIe siècle ne fut pas plus heureux : Frédéric II d'Allemagne, remplit le monastère de soldats. Ce fut alors que l'ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, âgé seulement de 15 ans, dut abandonner le noviciat de *l'Albaneta*, où, consacré à saint Benoît par ses parents, il étudiait depuis neuf ans la grammaire, les sciences et la philosophie.

Je passe sous silence le saccage du monastère par Louis de Hongrie, avec ses terribles bandes "ennemies de Dieu et de miséricorde," et le tremblement de terre de 1349, qui fit un amas de ruines de l'abbaye de saint Désiré. Après ce désastre, les moines, réduits à habiter dans de misérables cabanes, furent blâmés par Boccace de l'état déplorable dans lequel se trouvait leur bibliothèque ! Au XVe siècle le royaume de Naples fut déchiré par des guerres cruelles, et le Mont Cassin encore une fois restauré, pris et repris, fut tour à tour occupé comme forteresse par les Angevins, les Aragonais, les Français et les Espagnols.

Ainsi pendant mille années d'existence, la célèbre abbaye avait eu à peine quelques jours de calme. Et pourtant c'est au milieu de cette tourmente que la famille de saint Benoît avait à remplir sa mission providentielle, en sauvant des mains des barbares les trésors de l'antiquité pour les transmettre au monde moderne. Cette noble mission, qui oserait l'accuser de ne l'avoir pas noblement accomplie ?

Terminons cette longue et émouvante histoire par le récit du dernier pillage du Mont Cassin. C'est aux républicains français de '89, c'est aux Sarrasins du 18e siècle qu'était réservé le triste honneur de porter le dernier coup à l'œuvre de saint Benoît, en attendant le brigandage plus raffiné du gouvernement de Victor-Emmanuel, lequel s'est contenté de convertir en rentes de l'Etat les biens du monastère, de déclarer l'abbaye *Monument national*, en un mot, "de faire aux moines, en les traquant, beaucoup d'honneur." Après avoir imposé une première rançon exorbitante, et fait main basse complète sur les trésors de l'église, *nos pères* de la glorieuse république, voulurent prélever un dernier butin qui n'existait plus. Les moines effrayés s'enfuirent dans la montagne ; trois seulement eurent le courage de rester à leur poste. Ce furent le vénérable Jean-Baptiste Fédérici, le maître des novices, et le jeune Henri Gattola, parent du fameux historien du Mont Cassin. Les républicains envahirent l'abbaye à main armée. En vain le vieux Federici les conjure-t-il d'épargner les trésors historiques, en vain le jeune Gattola, agenouillé devant la porte de l'*Archivium*, les supplie-t-il de respecter ce sanctuaire de la science qui compte 14 siècles d'existence. Un coup de sabre l'étend par terre baigné dans son sang. Les adorateurs de la déesse Raison déchirent les tableaux, les livres et les manuscrits ; ces ignobles Vandales s'en servent pour faire la nuit leur infernale cuisine ; puis, ivres et repus, ils poussent le sacrilège jusqu'à se revêtir des ornements sacrés et à simuler par les cloîtres une procession de moines.

Il est 5 heures et demie du matin. La pleine lune éclaire nos pas. En route, vaillants pèlerins, et courage : car "ici il vous faut monter, si votre jambe est bonne," comme dit la muse populaire. A peu près une lieue et demie de zigzags par la route pierreuse tracée en 1590 par l'abbé Ruscelli d'Aragon, et vous atteindrez le terme de votre pèlerinage. Vous êtes à jeun, l'air de février est vif à cette heure mati-

nale, et la montée vous épuise : mais vous allez vous remettre de tout cela en disant la messe au tombeau de saint Benoît. Puis, quelle vue charmante se decouvre à mesure que vous vous élevez, et que la lune pâlissante fait place à la plus ravissante aurore ! Quels imposants et touchants souvenirs, tout le long du chemin, pour servir de points de méditation ! Vous atteignez d'abord les ruines bien conservées d'un château féodal. C'est la *Rocca Janula*, ainsi appelée du temps de Janus qui en occupait jadis le site. Cette forteresse fut deux fois assiégée par Frédéric II, et servit de prison à l'antipape Burdino. Puis vous rencontrez une suite de chapelles qui rappellent de pieux souvenirs. La première qui se présente est celle de Saint-Maur. Ici, dit-on, saint Benoît dit adieu à son cher disciple allant en France pour y fonder l'ordre naissant. Un second oratoire porte le nom de Sainte-Scholastique, et un troisième, celui de Sainte-Croix. Dans cette dernière chapelle, une large pierre, servant de base à une statue de saint Benoît, porte l'empreinte d'une jambe de mulet. On raconte que la mule qui portait le saint, fit en cet endroit une chute dont celui-ci ne ressentit aucun mal, et y laissa la marque de son pied, en souvenir du fait. Entre la troisième chapelle et la dernière, on voit se dresser sur le bord du chemin une suite de croix. La première, érigée au sommet d'un rocher par un pieux Anglais, porte cette inscription en langue italienne : *O notre Père, qui êtes aux cieux, associez-nous l'Angleterre dans l'unité de la foi !* L'abbé Tosti, qui dicta cette prière, désirait de son cœur d'apôtre le retour à la vraie foi des fils d'Albion, déjà évangélisés par les fils de saint Benoît. On sait, en effet, que saint Augustin, moine de *S. Andrea della Valle* à Rome, envoyé en Angleterre avec quelques compagnons par saint Grégoire le Grand, y répandit le christianisme, et devint plus tard archevêque de Cantorbéry.

La troisième croix, qui se dresse au beau milieu de la route, rappelle un des plus touchants souvenirs de la vie de

saint Benoît. Le paganisme régnait encore sur ces hauteurs quand le grand patriarche y vint pour la première fois. A la vue du temple de l'impure Vénus, qui couronnait la petite colline voisine, le saint mit les deux genoux en terre pour réclamer de Dieu l'extirpation de l'erreur. Quand il se releva, la forme de ses genoux était empreinte dans le rocher. Sa prière avait été entendue : le miracle en faisait foi. Les profanes demeures des prêtresses de Vénus se changèrent en cellules qui retentirent des louanges de Dieu. De la terrasse où s'élève la quatrième croix, l'on jouit du spectacle saisissant de l'extérieur de l'abbaye, avec sa rangée imposante de hautes murailles. Puis on salue en passant la dernière chapelle dédiée à sainte Agathe contre les tremblements de terre ; on traverse une avenue d'accacias, et l'on arrive bientôt à la porte du monastère. A peine l'a-t-on franchie qu'on se trouve sous une voûte basse et obscure, où d'abord l'on est tenté d'éprouver un sentiment de désenchantement. Mais cela ne dure pas, car voici la tour autrefois habitée par saint Benoît. Elle remonte au temps romains, et elle est pleine de souvenirs du saint patriarche, comme nous le verrons ensuite. D'ailleurs, lisez-en l'inscription latine, et reprenez votre sang-froid, car vous n'entrez pas en prison. L'inscription nous dit : *Ne sois pas étonné, étranger, de voir cette voûte grossière, basse et étroite. La sainteté de notre Père l'a rendue auguste. Avance donc et sois le bienvenu.* Autour de l'arcade d'un oratoire où se trouve une statue de Benoît d'une majestueuse sévérité, on lit quatre vers latins qui rappellent quatre grands miracles du saint accomplis en cet endroit : la résurrection d'un enfant, l'empreinte du coude de saint Benoît sur le rocher, la chute d'un vase plein d'huile confondant l'avarice de son cellerier, et la trouvaille providentielle de deux cents sacs de farine devant la porte du monastère.

C'est ici que le portier, le frère Boniface, un Allemand, nous accueille et nous conduit à la basilique pour y célébrer

la sainte messe. A peine sommes-nous dans la sacristie, que le jeune père de la Tille vient nous trouver. Il embrasse cordialement mon compagnon, une vieille connaissance et un vrai bénédictin par sa science profonde des lettres et de la linguistique. Cet excellent père est le neveu d'un cardinal français du même nom, et descendant direct du gouverneur qui garda le *Masque de Fer*.

Comme le révérendissime père abbé célèbre en ce moment la sainte messe au maître autel de la basilique, je descends à l'église souterraine pour y offrir les saints mystères à l'autel qui est immédiatement sous celui de l'église supérieure. C'est entre ces deux autels que reposent les restes glorieux de saint Benoît et de sainte Scholastique, son angélique sœur. A cinq reprises différentes on fit *l'invention* des précieuses reliques et on en constata l'identité. L'abbé Angelo della Noce sous qui on fit la dernière *invention* en 1659, s'écria à cette occasion : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le très saint patriarche Benoît, gloire de l'Italie, désir de la France.* C'est ce même abbé qui fit graver sur un cartouche de marbre noir cette touchante épitaphe en latin :

BENOIT ET SCHOLASTIQUE,
NÉS SUR LA TERRE D'UN SEUL ENFANTEMENT,
UNIS D'UN MÊME AMOUR A DIEU DANS LE CIEL,
REPOSENT ICI DANS UN MÊME TOMBEAU,
QUI GARDE POUR L'ÉTERNITÉ LEUR DÉPOUILLE MORTELLE.

L'autel de la crypte jouit des mêmes priviléges que l'autel supérieur. A chaque messe qui s'y célèbre, on a le pouvoir de délivrer une âme du Purgatoire. C'est ici que l'infortuné auteur de la *Jérusalem délivrée*, l'illustre Fasse, vint à deux reprises demander à Dieu la paix qu'il ne pouvait obtenir des hommes. Je ne suis guère poète, hélas ! et Dieu me préserve des mélancolies du malheureux chantre de Tancrède. Mais

la paix ! qui ne la désire ? qui ne donnerait tout ce qu'il a afin de l'obtenir pour les siens et pour lui-même ? C'est donc la paix des hommes de bonne volonté que j'ai demandée à Dieu par les mérites de ses grands serviteurs Benoît et Scholastique; la paix pour les vivants : *dona nobis pacem* ; la paix pour les morts : *locum refrigerii lucis et pacis.*

En remontant de la crypte dans la nef supérieure, quelle richesse, quelle magnificence vient s'offrir aux regards ! C'est bien ici la *basilique* ou *maison royale*, et on a réuni pour la demeure du Roi des rois tout ce que la nature et l'art peuvent fournir de plus précieux. A la vue de ce riche sanctuaire, de cet ensemble de colonnes, de marbres, de dorures et de tableaux répandus à profusion, on est tout étonné de trouver tant de merveilles au sommet d'une montagne. La main des peintres et des sculpteurs les plus renommés a dessiné en traits impérissables toutes les grandes lignes de l'histoire bénédictine, tous les miracles du saint patriarche et de sa lignée spirituelle, toutes les figures les plus illustres de son immortelle famille. Les vingt papes de l'ordre bénédictin sont là, plusieurs couronnés de l'auréole de la sainteté. Puis les saints fondateurs des diverses réformes et congrégations bénédictines : saint Romuald, fondateur des camaldules, saint Robert, des cisterciens, saint Sylvestre, des sylvestrins, le bienheureux Bernard Tolomei des olivétains, saint Guillaume, des virginiens, saint Pierre del Morrone (le pape Célestin V), fondateur des célestins, et saint Jean Gualbert, de Vallombreuse.

A cette galerie de saints il faut ajouter les figures des six docteurs de l'ordre de saint Benoît qui ont plus particulièrement célébré les gloires de Marie, et dont les plus renommés sont saint Ildefonse, saint Anselme, saint Pierre Damien et saint Bernard, tous quatre docteurs de l'Église.

Huit belles chapelles, quatre de chaque côté, correspondent



aux arcades de la nef principale. Les autels, les bases, les colonnes, les pavés et les balustres sont riches en incrustations et en mosaïques, et les marbres les plus rares y brillent à profusion. Ces chapelles sont dédiées aux divers saints du Mont Cassin, car les fils de saint Benoît, sans quitter le monastère, n'avaient que l'embarras du choix pour se choisir des patrons au ciel. Mais toutes ces richesses pâlissent devant celles du sanctuaire. Là, des fresques incomparables, des stalles aux mille dessins plus délicats et plus artistiques les uns que les autres ; là, un maître-autel attribué au crayon de Michel-Ange, et orné des plus riches décorations. Trois gradins en albâtre, surmontés de deux autres, dont le premier est incrusté d'améthystes, et le second, sculpté à jour, est revêtu de blanc et noir antique, soutiennent le tombeau de l'autel. Le tombeau de cet autel était recouvert jadis d'une table d'argent ciselé avec art, mais les républicains français en ont fait des écus, de sorte qu'il ne faut plus en parler. La partie postérieure de l'autel, qui fait face au peuple, (car la plupart des maîtres-autels en Italie, étant placés à l'entrée du sanctuaire, sont visibles dans tout le pourtour et le célébrant a ainsi le visage tourné vers les fidèles,) est entourée d'une rangée de treize lampes toujours allumées en l'honneur de saint Benoît et de sainte Scholastique. C'est ici la partie la plus riche de l'autel ; on y remarque surtout des mosaïques formées de vert antique de *lapis lazzuli*, de *mère-de-perle* et de brocatelle d'Espagne. A droite du maître-autel se dresse le mausolée superbe de Pierre de Médecis, fils de Laurent le magnifique, et frère de Léon X, qui fuyant l'armée victorieuse de Gonzalve de Cordoue, se noya à peu de distance du Mont Cassin, dans les eaux du Garigliano.

Pendant que je m'extasie devant tant de merveilles, le son d'une clochette attire soudain mon attention. Je me détourne, et je vois passer près de moi un père bénédictin portant la sainte Eucharistie, depuis l'autel du Saint-Sacrement jusqu'au maître-autel, où Elle doit rester exposée toute

cette journée. Le thuriféraire qui porte l'encensoir fumant, le servant qui tient l'*ombrellino,* et les deux acolythes avec leurs flambeaux brûlants, marchent avec tant de recueillement, leur maintien est si modeste, leurs jeunes figures si angéliques, qu'on dirait des anges de marbre descendus de leurs niches pour faire escorte au Dieu trois fois saint, ou bien une des fresques ravissantes de la voûte soudainement animée de vie et de mouvement. Puis, tout à coup, la voix tendre et forte à la fois de l'orgue magistral, chef-d'œuvre de Catarinozzi de Sabiaco, et l'une des merveilles de l'Europe, fait entendre ses accents religieux. C'est le signal de l'entrée des séminaristes grands et petits du diocèse du Mont-Cassin, qui se rendent processionnellement au chœur. Revêtus de leurs soutanes et de leurs *cottas* ou surplis, ces jeunes clercs dont la plupart ont déjà reçu la tonsure, ressemblent à des prêtres en miniature, et ils en ont déjà la gravité. Derrière eux s'avancent les moines portant la tunique et le scapulaire noirs, et l'habit de chœur aux larges manches de même couleur. C'est le révérendissime père Abbé qui ferme la marche. Il est revêtu pontificalement du rochet, de la mozette et de la croix pastorale, car il gouverne tout le diocèse du Mont-Cassin, lequel compte 100,000 âmes, et il a tous les pouvoirs d'un évêque, moins celui de conférer les ordres sacrés, de faire les saintes huiles et de consacrer les églises. L'Abbé actuel, le révérendissime monseigneur dom Nicolas IV d'Orgemont, deux-cent-onzième successeur de saint Benoît, descend d'une noble famille française fixée à Naples depuis des siècles. Autrefois, les Abbés du Mont-Cassin jouissaient de priviléges considérables, car les papes et les empereurs s'étaient plu à les combler d'honneurs. Charlemagne les fit chanceliers de l'Empire, les rois de Naples, premiers barons du Royaume, et Urbain V leur donna dans les conciles la préséance sur tous les autres abbés. Monseigneur d'Orgemont étant rendu à son trône pontifical, on entonne la grand'messe de ce ton solennel qui caractérise le chant bénédictin. Aujour-

d'hui, d'ailleurs, on ne célèbre pas une fête ordinaire : on s'acquitte d'un vœu contracté vers la fin du siècle dernier, en action de grâces d'une délivrance miraculeuse. Le tonnerre, durant un orage terrible, tomba dix-sept fois sur le monastère sans y faire aucun dégât, et les moines, par reconnaissance, instituèrent à perpétuité cette solennité avec exposition du très saint Sacrement.

La sacristie de la basilique est tellement ornée de fresques, de stucs et de sculptures, sans compter les buffets ciselés et incrustés de marbres rares, qu'elle ferait à elle seule une chapelle somptueuse. Le trésor, outre une parcelle considérable de la vraie Croix et d'autres reliques précieuses, contient le *poids* du pain que la règle bénédictine accorde par jour à chaque religieux. Il pèse un peu plus de deux livres. C'est le seul objet qui reste de saint Benoit. Je me trompe, il reste encore la tourelle qu'il a habitée, avec les mille souvenirs qu'il y a laissés de sa vie toute céleste.

Rendons-nous maintenant, si vous le voulez bien, à ce sanctuaire du patriarche dont l'exemple et l'intercession ont engendré une famille qui compte 14 siècles d'une existence aussi glorieuse qu'édifiante et utile. En 1880, à l'occasion du quatorze centième anniversaire de la naissance de saint Benoît, on célébra avec une solennité incomparable le retour plus de mille fois séculaire de cette date mémorable. C'est alors qu'on restaura les murs vénérables de la tourelle de saint Benoît. Des moines expulsés d'Allemagne par les lois de Mai, tracèrent en fresques à l'antique et d'une perfection surprenante, les grandes scènes de la vie de saint Benoît. Sous la bure sévère du religieux, ils cachaient des âmes d'artistes. La princesse royale de Prusse, visitant un jour ces chefs-d'œuvre, s'étonna qu'on eût chassé de son royaume des peintres si habiles, et promit de travailler à leur rapatriement. Inutile de dire que son zèle échoua devant l'entêtement du *chancelier de fer*.

Quel parfum de sainteté on respire dans ces étroites cellules, où le saint fit tant de choses pour la plus grande gloire de Dieu ! Voici la salle où il composa la règle de son ordre. Sur l'autel, une statue de saint Benoît, le doigt sur les lèvres, invite au silence, tandis qu'une inscription : *Ausculta, ô fili, præcepta magistri, Ecoute, ô mon fils, les préceptes du maître,* nous prêche éloquemment le grand commandement de l'obéissance. Et puis, dans une cellule voisine, la fenêtre étroite d'où il vit l'âme de sa sœur Scholastique pénétrer au ciel sous la forme d'une colombe. C'est ce que rappelle une légende charmante : *O belle fenêtre de Dieu, toute voisine des lumières d'en haut, d'où l'on peut voir les âmes se diriger vers le ciel.* C'était peu de temps après la dernière entrevue que Benoît avait eue avec sa sœur prédestinée. Cette scène admirable est trop connue pour que je la rappelle ici. Qui, en effet, ne se souvient avec admiration des grandes lignes du tableau : les instances de Scholastique, le refus de Benoît de manquer à sa règle, la sœur qui " la tête plongée dans les mains, verse un torrent de larmes qui troublent la sérénité du ciel ; " les tonnerres et les éclairs qui éclatent dans un ciel auparavant sans nuage, le doux reproche de Benoît, la joie de Scholastique dont Dieu a exaucée la prière, comme dernière consolation avant la mort prochaine, enfin la sainte nuit consacrée à des colloques angéliques sur les choses du ciel ?

En remontant de la tour de saint Benoît, on traverse la salle capitulaire, ornée de cinq magnifiques tableaux dus au pinceau de Paul de Matteis. Dans celui qui représente la vocation de saint Mathieu à l'apostolat, il a tracé son propre portrait, avec ceux de sa femme, de son enfant et de sa mère.

Un coup d'œil par le grillage en passant, sur les 20,000 volumes précieux de la bibliothèque ; mais rien qu'un coup d'œil ! car les Piémontais y ont mis les scellés, au nom de la lumière et du progrès ! En face, voici le grand réfectoire

large de 28 pieds, haut de 45, et long de 144. Il sert à la fois aux moines, aux séminaristes et aux collégiens, car il y a ici un collège renommé où viennent s'instruire les enfants des fonctionnaires publics. C'est même à ce titre que la radicaille ministérielle a permis aux moines du Mont-Cassin d'habiter encore en communauté dans leur monastère. A l'entrée du réfectoire, de grands *lavabos* vous invitent à vous laver les mains, en même temps que des légendes expressives vous engagent à vous purifier avant tout des souillures de l'âme. Au milieu de la vaste salle se dresse une chaise en marbre où se fait la lecture quotidienne durant le repas. Un aigle en travertin, les ailes étendues, sert de pupitre, et une inscription rappelle la parole de Jésus-Christ à son testateur : " L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu." Mais ce qui frappe le plus, c'est le tableau colossal de 27 pieds de largeur qui occupe le fond du réfectoire. Cette toile, due au pinceau des frères Bassano, représente la multiplication des pains par Jésus-Christ, et la propagation mystique de la règle de saint Benoît sous le symbole du pain. On y remarque plusieurs figures historiques, entre autres celles de saint Benoît à côté de Notre-Seigneur, et de saint Ignace de Loyola, portant un crucifix à la main. A l'extrême droite, on discerne le triste visage de Calvin, coiffé de la barrette de docteur, et regardant Notre-Seigneur avec un air d'incrédulité. La grande vérité d'expression et de coloris, le naturel des positions, la perfection anatomique, la grâce du large voile de pourpre qui ombrage le tableau, font de cette toile pleine de vie et de mouvement, un des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne.

Si du réfectoire corporel nous passons à l'intellectuel, à l'*archivium*, ou dépôt des archives, quels trésors incalculables n'y trouvons-nous pas ! L'*archivium* du Mont-Cassin est peut-être le plus célèbre du monde entier. Dans une première salle on trouve les cartes des anciennes possessions de l'abbaye, qui, au temps de sa splendeur, comptait sous son

domaine 2 principautés, 20 comtés, 440 cités, bourgs et villages, 250 châteaux, 23 ports de mer, et 1662 églises. Mais c'est dans la seconde salle qu'il faut admirer les richesses littéraires. En tout 1380 volumes, manuscrits et parchemins, dont plus de 800 antérieurs à l'invention de l'imprimerie. Outre neuf palimpsestes on y compte des manuscrits qui datent des 4e et 5e siècles. Un grand nombre sont richement enluminés et ornés de lettres initiales, et de miniatures d'une grande perfection artistique. Parmi les manuscrits exposés à l'admiration des étrangers, on remarque surtout le missel de l'abbé Désiré, œuvre du XIe siècle. Il est ouvert à la messe de Noël. Une miniature d'une délicieuse fraîcheur représente la scène touchante de la nativité de Jésus-Chirst, tandis que sur la page en face, on lit en lettres onciales et en notes d'or sur champ rose, ces paroles sublimes de l'*Introit: Puer natus est nobis, Filius datus est nobis: Un enfant nous est né, un Fils nous est donne.* Puis voici une édition manuscrite de la *Divine Comédie* de Dante, à peu près contemporaine, du poète. L'imprimerie du Mont-Cassin en a publié un *fac-simile* à l'occasion du centenaire de l'immortel poète. Vénérons encore en passant une lettre autographe de saint Thomas d'Aquin écrite sous forme de commentaire en marge d'un livre que lui avait envoyé l'abbé Bernard pour le consulter. A la dernière page d'une copie de luxe du *Moralia* de saint Grégoire, le copiste Etienne vous avertit poliment "d'avoir les mains lavées" pour le feuilleter. Un lexique hebréo-chaldéo-biblique en 99 volumes, par Casimir Correal, donne une idée du travail de ces *fainéants.*

Un peu plus loin on entre dans le corridor supérieur, habité par une partie des pères. Ce magnifique corridor, qui va d'une extrémité à l'autre du monastère, a 531 pieds de long. Vers le milieu se trouve un balcon d'où l'on peut voir la plaine arrosée par le Rapido, petit affluent du Garigliano, illustré par la valeur de Bayard, le chevalier " sans peur et sans reproche ", et à une petite distance du spectateur, sur

le site d'un ancien temple païen, les restes d'une forteresse construite lors de l'invasion autrichienne en 1821. Du côté de l'Orient, on jouit d'une vue encore plus belle. A vos pieds, au fond d'un précipice de 1350 pieds, la petite ville de Cassino, dominée par son château médiéval, la plaine traversée par le chemin de fer, plus loin de pittoresques villages, et dominant le tout, le long Apennin de l'Abruzze couronné de neige.

Je ne vous parlerai pas des magnificences du *cloître des statues* que l'abbé Squarcialupi fit construire " à la mémoire des héros bienfaiteurs, en souvenir de la reconnaissance des moines du mont Cassin, et pour l'instruction d'autrui, " ni des colonnes et des marbres précieux enlevés à l'antique temple d'Apollon, recueillis à Rome et à Constantinople, qu'il consacra à son embellissement. Je ne vous parlerai pas de cette galerie de papes, d'empereurs et de princes qui entoure le majestueux cloître, car je veux jouir du coup d'œil que m'offre le balcon du plan supérieur. En face, dressant fièrement la tête à 4650 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Mont Cairo, avec son petit lac poissonneux, né dans une seule nuit d'un tremblement de terre, en 1724. A gauche, la voie qui mène au monastère de l'*Albaneta*, où saint Thomas d'Aquin, encore novice bénédictin, fit ses études, et où, plus tard, saint Ignace de Loyala séjourna 50 jours, pour y composer la règle de la compagnie de Jésus et ses fameux *exercices spirituels*.

Mais toutes ces beautés ne sont que le prélude de celles qui vous attendent au cloître principal ou *Loge du Paradis*. Une longue suite de portiques se prolonge majestueusement sur une étendue de 264 pieds. Les arcades de ces portiques, au nombre de 79, sont d'ordre dorique et en travertin, et forment un immense carré allongé ou parallélogramme, divisé par deux autres portiques ouverts en trois cours distinctes. La cour centrale est terminée par un escalier royal couronné d'une salle de cinq arches. Le portique qui l'entoure

et qui soutient la *Loge du Paradis*, fut dessiné par le célèbre Bramante. Les grandes pierrres du pavé recouvrent une vaste citerne creusée dans le roc vif, et dont l'ouverture en forme de coupe octogonale est surmontée d'une architrave supportant l'écusson de l'abbaye entre deux lions et deux cornes d'abondance. La croix couronne le tout. Dans la cour de droite, on admire une colonne de porphyre d'une grosseur prodigieuse, (plus de 9 pieds de circonférence) qui provient soit du temple d'Apollon, soit de la villa de Varron. Puis, revenant à la cour centrale, on se recueille devant les deux grandes statues de saint Benoît et de sainte Scholastique. La première porte cette inscription sur le piédestal : *Benedictus qui venit in nomine Domini : Béni (ou Benoît) celui qui vient au nom du Seigneur ;* et la seconde *: Veni, columba mea, veni, coronaberis : viens, ma colombe, viens, et tu seras couronnée.* C'est au milieu de ces cours que j'ai vu se promener gravement les trois corbeaux traditionnels qu'on y nourrit en souvenir de ceux qui accompagnèrent de Subiaco le saint patriarche. Ils sont tellement bien apprivoisés qu'ils ne songent nullement à s'envoler et partagent fraternellement avec des centaines de pigeons leur repas monastique. Saint Pierre Damien, qui visita le Mont Cassin au XIe siècle, raconte qu'on y conservait encore les descendants des corbeaux qui y étaient venus avec saint Benoît, cinq siècles auparavant.

Ce cloître vraiment merveilleux s'appelle *Loge du Paradis*, à raison de la vue enchanteresse dont on y jouit, et, certes, le nom n'a rien d'exagéré. Jamais mon imagination n'avait rêvé rien d'aussi ravissant. Rien n'égale, en effet, la beauté de ce panorama. En face, voici les montagnes de Gaëte, qui entourent, comme un vaste hémicycle, le bassin verdoyant arrosé par ce Liris chanté par le poëte :

Rura quæ Liris quieta
Mordet aqua taciturnus amnis.

Dans cette fertile plaine, la *campagne heureuse* des Romains, sur ces collines couronnées d'orangers chargés de

fruits, existaient jadis les riches cités de Fregelle, d'Aquin, d'Interamna et de Cassinum. Les quelques bourgs qu'on y voit encore ça et là sont San-Giovanni in Carico, près de l'antique Fregelle, au pied de Rocca-Secca, où l'on voit encore les ruines du château qui vit naître le docteur angélique; Aquin, dans le pays des Herniques, patrie du poète Juvénal, " élevé dans les cris de l'école," donna son nom à *l'Ange de l'Ecole.* Je n'ai pas besoin de distinguer celle-ci de la première. L'école de Dieu et celle de Satan ne se confondent pas. Plus loin, Ponte-Corvo, dont on fit une principauté à Bernadotte sous le premier Empire, Rocca d'Evandio et Saint-Andrea, d'où l'on peut discerner avec de bons yeux et par un temps serein une lisière du golfe de Gaëte et de la Méditerrannée. Ajoutez à tous ces charmes le ciel bleu d'Italie et les flots de lumière qui éclairent et vivifient cet incomparable tableau, et vous reconnaissez sans peine un avant-goût du paradis. Quelque nouvelle que soit pour moi la vue de ce spectacle enchanteur, je ne suis pas tout à fait en pays étranger. Car ces bourgades, qui émaillent la *campagne heureuse,* appartiennent en partie au diocèse de monseigneur Ignace Persico. C'est ici que Pie IX l'a placé pour qu'il pût se reposer de ses fatigues de missionnaire, de ses travaux apostoliques dans l'Hindoustan, la Georgie d'Amérique, et Saint-Colomb de Sillery, près de Québec. C'est à ce saint évêque que je dois le don le plus inestimable, celui de la consécration sacerdotale. De la *Loge du Paradis,* je contemple avec émotion les pâturages bénis que ce bon Pasteur a fertilisés de ses sueurs d'apôtre. Puissè-je, un jour, contempler dans la gloire du ciel le pontife vénéré qui m'a associé au ministère de l'Agneau toujours sacrifié et toujours vivant ! Je serai alors au terme de mon pélerinage et je ne pourrai plus signer

VIATOR.



LES ORGUES DE BARBARIE

—Oui, je le sais, il est devenu de mode de pester contre l'orgue de Barbarie. On en a fait, on en fait autant tous les jours contre les femmes. C'est notre usage de les blaguer, idiots que nous sommes. Personne ne croit un mot du mal qu'il en dit. C'est pour paraître original et paradoxal que l'on débite des insanités. On serait bien fâché d'être pris au mot. Tel qui lance des quolibets aux femmes passe son temps à courir après elles. Les belles-mères, voilà les femmes blaguées sérieusement, et cependant, si nous n'en avions pas, que de ragoûts brûlés, que de pantalons qui resteraient troués, que de redingotes sans boutons ! Scier est un genre, la belle-mère est un sujet ; on l'étend sur le chevalet et les plaisanteries lui entament les côtes. On a fait sur elles toutes, et spirituellement, beaucoup de farces qui égaient toujours, c'est vrai, mais révoltent le sens de justice. Elles sont un thème, un canevas, on brode dessus à cœur de jour. Mais cela n'empêche pas les belles-mères de conserver leurs fraîches couleurs, de continuer à crever de santé, à seule fin de faire le plus longtemps possible les délices de leurs gendres.

Il en est ainsi des orgues ; plus on les larde de bons mots, plus ils se multiplient dans nos rues. Cette prospérité réjouit mon cœur de mélomane. Car j'aime les orgues et les belles-mères, et ma suprême jouissance serait de voir celles-ci jouer ceux-là du matin jusqu'au soir, du levant au ponant, dans l'unique but de se faire adorer dans un nouveau rôle.

J'avoue ne rien comprendre à ces maudissons, à ces maugréments qui poursuivent mon orgue de prédilection ; j'y vois seulement ceci : que quelque bel esprit les a commencés, et que la foule a fait chorus. Il y a des vogues qui ne s'ex-

pliquent pas. Un farceur se sera levé avec le mal aux cheveux, et dans sa mauvaise humeur d'un moment aura corrompu Barbéri en Barbarie. De là les facéties. Avec les mots musique et barbarie sous la plume,—deux mots qui jurent ensemble comme bastille et liberté,—la charge avait beau jeu. Les Barbaresques n'ont ni inventé ni fabriqué d'orgues d'aucune espèce, et un individu qui doit faire une fameuse lippe dans l'autre monde, c'est Barbéri, le grand fabricant de Modène, à qui l'on a si barbarement enlevé sa gloire en estropiant son nom.

Christophe Colomb aurait davantage le droit de se plaindre, cependant.

Un journal d'Ottawa disait dernièrement :

" Un joueur d'orgue de Barbarie sème ses notes discordantes dans les rues d'Ottawa depuis hier. Le pauvre homme ne doit pas faire fortune. Il fait si froid, en effet, au dehors, pour aller lui donner l'obole que les miaulements de sa musique implore, et l'orgue de Barbarie soulève si peu d'enthousiasme quand le thermomètre marque 20 degrés au-dessous du zéro ! "

Cela prouve une chose : que l'orgue s'acclimate. C'est peut-être un fait rare, mais nous avons des musiciens ambulants pendant l'hiver même. Quand je dis musiciens..... !

A fond, pourquoi en voudrait-on à la musique mécanique ? Serait-ce parce qu'elle ne demande aucune étude, aucune science, que je la détesterais ? Devrai-je me boucher les oreilles parce qu'elle égrène ses notes sans fausser, tandis que tant de petites pensionnaires, dont les parents ont dépensé des milliers de dollars pour leur faire apprendre le piano, écorchent nécessairement tous les tympans ? Il n'y a rien de juste comme la mécanique. Si jamais il me faut avoir un

piano chez moi, je le supplémenterai, bien sûr, d'un pianista. Le pianista, c'est une des plus admirables inventions du siècle. Etant donné qu'il vous faut de la musique pour danser, pour chanter, pour amuser vos hôtes, le pianista opère des prodiges. Vous l'ajustez à votre boîte à musique, vous tournez une manivelle, et vous voilà l'égal de Listz. Sans étude, sans pratique, sans engorgement de poignet, sans avoir étourdi et fait jurer vos voisins. Quel progrès !

Vous allez dire que je m'amuse à *paradoxer*. Je vous réponds que ce mot n'est ni créé ni à créer. Il est bien vrai que l'on a déjà, de par les dictionnaires, le substantif, l'adjectif et l'adverbe ; mais ce n'est pas une raison pour créer le verbe ; pensez donc à l'imparfait du subjonctif : " Madame, il ne faudrait pas que vous paradoxassiez " ! Donc vous êtes sur le point de dire que j'énonce un paradoxe quand je vante la musique à la mécanique. Erreur profonde. Moi, j'ai foi en la nature et dans les instruments automatiques. Le Savoyard qui tourne sa vielle sous le regard endormi de sa marmotte et en tire des sons criards, soit ! mais dans la gamme juste, n'est-il pas un meilleur exécutant, j'ose le dire, que Listz lui-même, qui est exposé à se tromper de notes si quelque maladroit lui pousse le coude. Il faut laisser à un musicien le moins d'action individuelle possible, tant il y a de fausses notes faisables. Le musicien à manivelle, lui, n'est pas peccable ; il tourne, tourne et retourne, et vous moud des sons d'une orthodoxie parfaite. C'est mon homme.

Je l'ai rencontré deux fois cet hiver, le joueur d'orgue de Barbarie. La première fois, c'était dans la nuit de Noël. La messe de minuit allait se dire. Le pauvre homme cherchait sa vie dans la rue, dans le voisinage de l'église, par un froid intense, sous le clair regard des étoiles. Les voitures sillonnaient la chaussée, train rapide, au joyeux son des clochettes ; la glace sifflait sous le patin de fer ; des naseaux des chevaux s'échappait une buée blanche. On passait trop

vite pour donner à ce descendant d'Orphée. Sur le trottoir, emmitouflés jusqu'aux yeux, hâtant le pas, frileux, les couples gagnaient le sanctuaire ; il faisait bien trop froid pour se déganter, pour chercher dans le gilet la piécette d'argent ou le sou de cuivre que le pauvre attendait. Et cependant, au milieu des joyeux appels des cloches catholiques sonnant, bourdonnant, tintant, coptées aux quatre coins de la ville, on entendait, dans la nuit sonore, le plus beau des noëls humains, la *Marseillaise ailée.* Et sans qu'on pût s'en défendre, l'on comparait dans sa pensée les chants du chrétien et les chants du citoyen, et l'on songeait aux deux grandes délivrances dont ils témoignent.

Je donnai, pour faire exception.

Une semaine après,—c'était le premier jour de l'an,—je revis mon joueur d'orgue à ma porte. Il cherchait ses étrennes. Son bras tournait la manivelle d'un mouvement plus vif, l'atmosphère était tiède, les rues pleines de visiteurs, toutes les sonnettes carillonnaient. Les gens marchaient sans gants, aussi les mains se plongeaient-elles volontiers et plus souvent dans le gousset, et Rodieri fit riche moisson.

Son fils, un garçonnet de huit ans, entre dans la maison pendant que l'air de *Casta Diva* résonne sous ma fenêtre.

—Pour mon père, s'il vous plaît !

—Comment te nommes-tu ?

—Antonio Rodieri.

—C'est-à-dire Antoine Rodier. As-tu des parents dans le Bas-Canada ?

—Non, monsieur.

—As-tu froid ?

—Non, pas moi, mais mon père a froid.

—As-tu faim ?

—Pas moi, mais mon père a faim.

—Veux-tu qu'il entre manger ?

—Merci, monsieur ; il faut qu'il joue.

—Se chauffer ?

—Non, monsieur.

—Alors tu prendras de l'argent ?

—S'il vous plaît.

Je poussai la piécette, en me disant que cet enfant était bien dressé. Ce n'était évidemment pas un de ces petits malheureux que les padroni exploitent si honteusement. Il devait être le fils véritable de mon musicien, et pas plus Italien que vous et moi, malgré son nom en *i*. Je soupçonne véhémentement qu'il a reçu le jour dans le faubourg Québec. On a déjà entendu parler d'un monsieur Rodier qui, voyageant en Europe, s'intitulait lord Rodier en Angleterre, don Rodiero en Espagne, signor Rodieri en Italie, et von Roderer en Allemagne. L'histoire se répète.

Ces musiciens du dehors, ces colporteurs d'airs joués juste forcément me rappellent toujours les vers de Musset :

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants
Murmurait sur la place une ancienne romance.
Oh ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance !
Comme ils dévorent tout ! comme on se sent loin d'eux !
Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux !
Sont-ce là des soupirs, noir esprit des ruines ?
Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots ?
Oh ! comme ils voltigent, frais et légers oiseaux,
Sur le palais doré des amours enfantines !
Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés,
Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés ?

Et quand on retombe dans ses souvenirs, il n'y a rien de plus agréable que de les parler. J'en ai un sur le bord de la langue, et je vais le dire. Il est vrai qu'il n'y est question que d'un accordéon, et non d'un orgue de Barbarie, mais ces

instruments étant proscrits, tous deux sont frères. J'appellerais même l'accordéon l'orgue du pauvre.

J'étais en mission de journaliste dans une ville américaine. Un soir que, le souper pris, je flânais à l'aventure le cigare aux lèvres, mon oreille fut frappée par une voix de femme qui chantait en plein air, et par les sons d'un instrument que je ne pus tout d'abord définir. Cet instrument était un accordéon gigantesque qu'une femme portait en bandoulière. J'avais sous les yeux deux Françaises, qui dans cette ville de langue anglaise gagnaient leur vie l'une en chantant des chansons patriotiques, l'autre en l'accompagnant. La nouveauté de ce spectacle me saisit, m'empoigna. Etre loin de son pays français, le soir, à cette heure où les souvenirs vous assiègent, vous l'étranger qui êtes perdu, seul, dans la cohue des indifférents, et tout à coup entendre vibrer une chanson patriotique dite avec âme par une voix française, quelle surprise ! quel plaisir ! La chanteuse portait un enfant dans les bras, quelque orpheline sans doute de la grande guerre franco-prussienne. Elle disait :

Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine ;
Vous avez pu germaniser la plaine ;
Mais, malgré vous, nos cœurs restent français.

Sa voix, défraîchie sans doute, mais d'un timbre chaud, exprimant avec passion l'amour de la patrie, vous jetait ce défi aux vainqueurs avec des notes si braves, si senties, que les Américains s'arrêtaient pour l'entendre, et qu'eux, les froids par excellence, mettaient la main au gousset et donnaient volontiers. La sébille se garnissait vite. Une chanson finie et la quête faite, les deux femmes, que la guerre avait faites artistes, se transportaient dans la rue voisine et recommençaient leurs chants, tous des chants mélancoliques, de ceux que l'on adore quand la nuit tombe et que l'on nage encore dans les ombres du crépuscule. La ville n'avait pas allumé ses fanaux, moi je suivais ces femmes de carrefour en

carrefour, et ma main leur donnait à chaque séance de cette monnaie de billon, de ces pièces de nickel dont j'avais bien plus que de pièces d'or. Je ne cherchais pas à voir leur figure, la voix m'était tout, et je me berçais de ces airs patriotiques, je me laissais aller à la poésie de ces chants, sans me douter de l'heure ni du chemin que j'avais parcouru. Il était bien onze heures quand je rentrai. J'eus du bonheur pour deux jours, à me rappeler la voix, le chant, ma course, et peut-être aimais-je, dans quelque recoin de mon cœur l'exilée qui m'avait traînée à sa suite deux heures durant.

L'orgue de Barbarie n'est pas ce qu'un vain peuple peut penser,—l'accordéon non plus.

A. LUSIGNAN.

Ottawa, février 1885.

L'ANGELUS

Le soir sur les flots bleus étend son ombre grise ;
On voit noircir au loin la cime des grands bois.
Sur la côte, là-haut la cloche de l'église
A vibré lentement : elle sonne... un... deux... trois....
Ave Maria.

Le nuage au couchant à peine se colore
Reflétant le soleil pour la dernière fois,
Et j'entends de nouveau cette cloche sonore
Vibrant sur la colline : elle sonne un... deux.. trois...
Ave Maria.

Le nuage est plus sombre et l'ombre plus épaisse
Mille étoiles au lac se mirent à la fois
Dans les flots endormis qu'un vent léger caresse
La cloche sonne encor lentement... un... deux... trois...
Ave Maria.

Seigneur nous te prions. Au cœur qui la réclame
Daigne donc accorder cette douce faveur :
Fais ta grâce couler jusqu'au fond de notre âme.
Que l'incarnation de Jésus le Sauveur
Soit, pour les cœurs croyant aux paroles de l'ange,
Avec le souvenir de sa sanglante croix,
Le gage très certain d'un bonheur sans mélange
Par ce même Jésus dont j'invoque la voix.

P. J. Ubalde Baudry.

VOLUPTÉ

Au milieu des écueils de l'Océan Chinois
S'élèvent des ilots aux rives souriantes,
Où les grands cocotiers laissent pendre leurs noix,
Et forment des berceaux de feuilles verdoyantes.

Les bananiers ployant sous leurs fruits savoureux
Secouent au vent du soir leurs panaches superbes;
Et sur des flots dorés aux reflets merveilleux,
Comme une frange, court l'ombre des grandes herbes.

Entourés d'un rideau de feuillage et de fleurs,
Pareils à des bosquets, les banyans immenses
Emaillent les grands bois de brillantes couleurs,
Et voient croître autour d'eux leurs fécondes semences.

Sur ces bords enchantés le flot est moins amer,
Et la brise plus douce en passant les caresse ;
Le marin, traversant cet éden de la mer,
Croit qu'il y passerait des moments pleins d'ivresse.

Erreur! Illusion! Dans ces flots séduisants,
Et sous les arceaux verts de ces charmants rivages,
Se cachent en rampant des monstres menaçants,
Et des êtres humains qui sont anthropophages !

Malheur au nautonnier qui s'arrête en ces lieux
Pour y chercher l'objet de ses rêves candides !
La souffrance et la mort s'offriront à ses yeux,
Et sa nef périra dans ces golfes splendides !

Ecoutez, jeunes gens : au milieu de ces eaux
Que nous appelons tous l'*Océan de ce monde*,
Et que doivent franchir nos fragiles vaisseaux,
Il est une ile aussi qu'on voit surgir de l'onde ;

Une ile, dont les bords sans cesse reverdis
Invitent le passant à suspendre sa route
Dans un jardin en fleurs qui semble un paradis.
Son nom est *Volupté :* vous le savez sans doute ?

Jeunes gens, fuyez loin de ses bords dangereux,
Evitez ses sentiers et ses bosquets perfides.
Sous la fleur croît l'épine ; et le fruit savoureux
Recèle pour le cœur des poisons homicides.

L'homme n'y jouit guère ; il y pleure souvent
Et quand il a perdu ses plus belles années,
Tous ses plaisirs s'en vont, comme une feuille au vent...
Seul, il reste à pleurer ses tristes destinées !

A. B. Routhier.

Chemin de Fer Canadien du Pacifique

REGLEMENTS DES TERRES

La Compagnie offre des terres en vente le long de la ligne et dans le sud du Manitoba à des prix variant de

$2.50 de l'âcre

à au dessus, à condition qu'elles soient cultivées.

Une réduction variant de $1.25 à $3.50 de l'âcre est faite, selon le prix payé pour les terres, à de certaines conditions.

La Compagnie offre aussi des terres sans conditions d'établissement ou de culture.

Les Sections réservées

le long de la ligne, i, e, les sections numérotées de nombres impairs, en dedans d'un mille de distance de la ligne, sont en vente à termes avantageux, à ceux qui veulent commencer à les cultiver de suite.

Conditions de paiement

Les acquéreurs peuvent payer un sixième comptant, et la balance en cinq paiements annuels, *avec intérêt* de 6 % par an, payable d'avance.

Les acquéreurs, sans condition de culture, recevront leurs titres immédiatement, si le paiement est fait au complet.

Le paiement peut se faire en *bons de terres concédées* (Land Grant Bonds) qui seront acceptées à 10 % de leur valeur.

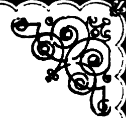
Pour conditions, prix de vente et autres informations, s'adresser à **JOHN H. McTAVISH,** Commissaire des Terres, Winnipeg.

Par ordre,

CHARLES DRINKWATER,

Secrétaire.

Montréal, décembre 1884.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."
CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

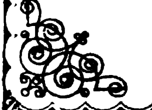
AVRIL

4eme Volume, 4eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, MONTRÉAL

1885





NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o.	L'Europe (revue européenne) - -	M. J. A. Poisson
	L'Angleterre - - - - - - - -	M. J. A. Poisson
	La France - - - - - - - - -	M. J. A. Poisson
	L'Allemagne - - - - - - - -	M. J. A. Poisson
	L'Italie - - - - - - - - - -	M. J. A. Poisson
	L'Autriche-Hongrie - - - - -	M. J. A. Poisson
	La Russie - - - - - - - - -	M. J. A. Poisson
2o.	Louis Turcotte - - -	Faucher de Saint-Maurice
3o.	Soir d'Automne (poésie) - -	Jas-A. P. Prendergast

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - - 1.00

La livraison - - - - - - - - - - - 10 centins

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS-H. TACHÉ,

Dépt du Sécr. d'Etat, Ottawa.

AGENCES:

Québec : MM. L. J. DEMERS et FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

Agent-général pour la Province de Québec :

M. ERNEST CLÉMENT, 247, rue Dorchester, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

L'EUROPE

Depuis le commencement du siècle le progrès, dans sa noble battue, accomplit une tâche sans précédent dans l'histoire. Grâce à l'activité humaine la civilisation rayonne partout, même jusqu'au cœur du *continent noir*. Cependant, malgré ce travail, le centre de la civilisation ne s'est pas encore déplacé, et l'Europe, malgré les erreurs de ses gouvernements et l'agitation de ses peuples, est encore le foyer de la science. Certes, l'Amérique a marché à pas de géant dans la voie du progrès matériel et des découvertes, mais son rayonnement est comparativement restreint, éclipsé qu'il est par l'éclat plusieurs fois séculaire de la civilisation européenne, produit d'une société raffinée, à laquelle n'ont manqué ni les grands exemples, ni les rudes leçons.

Les autres continents ont donc les yeux fixés sur l'Europe, et les évènements qui se déroulent dans le vieux monde intéressent toujours notre société nouvelle, qui, rejeton de l'ancienne, tient encore à elle, sinon par les idées nécessairement modifiées, du moins par cette solidarité instinctives de tous les peuples civilisés, en face de la barbarie toujours de plus en plus refoulée.

L'Europe, théâtre des plus grands évènements accomplis dans l'ordre militaire, social et politique, s'impose donc à notre attention, plus même à notre examen. C'est un volcan qui tient le monde en éveil. Aussi rien ne nous semble-t-il plus intéressant que d'étudier ce monde politique si différent du nôtre, à cause des intérêts divers qui s'y heurtent, des influences qui s'y combattent, des ambitions qui s'y meuvent en tous sens, et qui produisent, à des intervalles assez rapprochés, ces chocs qui ébranlent les peuples et brisent les trônes.

Les évènements se précipitent avec tant de rapidité que, de même que pour les pièces d'un échiquier, la position respective des puissances varie d'une année à l'autre. Comme nous voilà loin de la guerre de Crimée ! Comparez la carte d'Europe de ce temps à celle d'aujourd'hui ! Vraie toile de Pénélope, elle est toujours à refaire. Et qui met ainsi tous les géographes aux abois ? C'est le canon. Sans lui la carte d'Europe serait peu modifiée ; la puissante Allemagne serait encore la Prusse cauteleuse, l'Autriche, refoulée vers le sud, n'aurait pas à lutter contre les aspirations de la race slave, plus que jamais turbulente, la France serait encore à Metz et à Strasbourg, et la Turquie démembrée ne verrait pas l'aigle moscovite la menacer de l'autre côté des Balkans. L'Italie même, malgré ses guerres malheureuses, sans le canon de ses alliés de 1859 et de 1866, verrait encore la Lombardie et la Vénitie aux mains de l'étranger.

Aussi, malgré le progrès moderne, le canon aura encore son rôle à jouer, car les causes de guerre ne sont pas encore disparues. Elles existeront toujours, car elles sont inhérentes à la position géographique et économique des peuples qui, en ce moment, par des évolutions quelquefois difficiles à comprendre, fixent leurs destinées et se disputent, en Europe, la prépondérance continentale ou coloniale.

Il y a quelques années, un écrivain belge, monsieur de Laveleye, publiait un livre intéressant intitulé : *Des causes de guerre et de l'arbitrage.* Dans ce livre, il admettait les causes de guerre suivantes : La religion, l'esprit de conquête, l'équilibre européen, intervention à l'étranger, dispute d'influence, obligations des neutres, hostilité des races, imperfection des institutions politiques, et théorie des limites naturelles. De ce nombre, l'auteur croyait la première disparue, mais, au moment où il publiait son livre, une nouvelle cause de guerre surgissait, le système des grandes agglomérations, et voilà que de nos jours, la politique coloniale menace le

repos de l'Europe. Quel coup porté à la philantropie de monsieur de Laveleye ! Une cause de guerre disparaît ; deux la remplacent. Cela fait involontairement songer au roman de monsieur de Boucherville. La première de ces causes a singulièrement refroidi les relations de l'Italie avec l'Autriche et la France, la seconde a brisé entre cette dernière et l'Angleterre l'*entente cordiale*, expression trompeuse qui, depuis 1854, sert à déguiser la politique intéressée d'Albion. Le Français est pourtant né malin. Et voici que cette politique coloniale hante l'esprit calme et froid de Bismark. C'est une épidémie dont l'Italie, qui vient à peine de se reconstituer, n'a pu se garantir, car elle veut à tout prix prendre pied en Afrique, et tromper par là ses appétits pleins de menaces pour ses deux puissants voisins de l'Est et de l'Ouest.

Le choc de tant d'intérêts divers va-t-il produire un embrasement ? Les peuples laisseront-ils leurs destinées se décider par les armes, ou bien règleront-ils leurs différends au moyen d'un tribunal international, tel que proposé dans le livre de monsieur de Laveleye ? Le tribunal de Genève, que nos lecteurs se rappellent, sans doute, a évité une lutte fratricide, mais avec de tels sacrifices d'amour-propre de la part de l'Angleterre, que les hommes d'état de ce pays en gardent probablement encore le souvenir.

D'ailleurs, la diplomatie qui se déploie à l'aise, en temps de paix, et sert d'heureux interprète entre deux nations décidées à s'entendre, la diplomatie ne peut rien devant l'attitude hostile de deux puissances rivales. Témoin l'Angleterre et la Russie.

Il s'est tenu, il est vrai, à Berlin, un tribunal international sur la question du Congo, tribunal qui a réglé à l'amiable la plupart des points en litige, mais il faut remarquer que les puissances intéressées auraient été plus exigeantes dans la revendication de leurs droits, si les questions à débattre

avaient touché à leurs frontières ou menacé leur influence continentale. Des intérêts plus immédiats n'auraient certainement pas souffert un si facile accommodement.

Il est donc constant que le canon décidera encore bien des questions que la diplomatie est impuissante à résoudre. L'art de la guerre n'est pas au déclin. Au contraire il se perfectionne. Les engins de destruction deviennent de plus en plus redoutables, et les progrès dans cette branche (s'il est permis de nommer progrès cette émulation dans l'art de détruire) sont au niveau de tous les autres.

Quand le canon va-t-il se faire entendre ? L'Angleterre et la Russie vont bientôt répondre. En attendant cet évènement imminent, jetons un coup d'œil sur la position respective des puissances qui sont aujourd'hui à la tête du mouvement européen.

***

D'abord l'Angleterre, cette reine incontestée de la mer, traverse en ce moment l'époque peut-être la plus difficile de son histoire, sans en excepter le temps des guerres napoléonniennes, car alors l'Europe entière était son alliée contre la France, tandis qu'aujourd'hui sa politique égoïste l'a isolée, et qu'elle n'a pour satellite que l'Italie, toujours prête à s'allier à qui peut satisfaire ses appétits. Rongée au dedans par le paupérisme et travaillée par la révolution sociale qui mine son orgueilleuse aristocratie, ayant à ses flancs une plaie toujours saignante, la malheureuse patrie d'Oconnell, et se heurtant aujourd'hui sur toutes les mers à des puissances ambitieuses qui veulent lui disputer l'empire du monde, l'Angleterre a besoin de toute l'habileté de ses hommes d'Etat, de tout le patriotisme de ses enfants pour traverser sans défaillance et sans honte la crise qui la tient toute haletante. Le plus pur de son sang fertilise en ce moment les sables de la Nubie et l'aigle moscovite se déploie hardiment sur les frontières

de son Empire Indien, tandis que l'Allemagne, improvisée puissance coloniale, s'empare avec un sans gêne inouï de régions convoitées par le léopard britannique.

Comme on le voit, la position de l'Angleterre est très critique, et ses hommes d'Etat ont à résoudre des questions très épineuses. L'Irlande à concilier par une politique moins égoïste, le travail à protéger contre le capital et la noblesse, l'empire indien à défendre contre l'agitation musulmane au dedans et les intrigues de la Russie au dehors, les convoitises étrangères à tenir en échec, enfin, vrai sphinx qui se dresse dans les sables du désert, l'Egypte à évacuer sans honte, ou à garder sans faiblesse, voilà, croyons-nous, autant de tâches qui, si elles sont menées à bien, sans verser de sang, couvriront de gloire la diplomatie britannique et rétabliront son prestige ébranlé et son honneur compromis.

En attendant, l'horizon est bien sombre, et il ne manque pas de pessimistes qui croient voir arriver l'heure de la rétribution ; il ne manque pas d'ennemis qui croient voir se réaliser bientôt la prophétie que Napoléon lançait de son rocher de Sainte-Hélène.



Si nous passons en France, le ciel est plus chargé de nuages encore, car aux craintes de l'avenir s'ajoutent le souvenir de la défaite, et le spectacle toujours présent d'une mutilation cruelle. A ne considérer que sa politique extérieure, la France se trouve peut-être dans une position plus favorable que sa voisine d'outre-Manche, malgré le revers passager que viennent de subir les troupes françaises au Tonquin. Cependant, cette marche de l'avant dans l'extrême Orient et dans Madagascar, ne fait pas oublier les graves appréhensions de la politique intérieure. Sous ce rapport, l'Angleterre, malgré ses tribulations, l'emporte de beaucoup sur sa voisine, car elle possède une forme de gouvernement stable et des institutions

politiques qui lui permettent, dans la conduite des affaires étrangères, une direction uniforme et une unité d'action qui manquent aux entreprises françaises. En effet, depuis quelques années, l'indécision a été le caractère de la politique en France. C'est à l'indécision qu'elle doit d'avoir été éliminée sans façon de l'Egypte, et c'est avec pitié qu'on la voit, aujourd'hui, faire tant d'efforts pour reprendre une position qu'il lui était si facile de garder et que l'incident du *Bosphore Egyptien* va remettre en question. C'est encore à l'indécision qu'elle doit d'avoir à soutenir contre la Chine une guerre qu'une politique plus ferme eût sans doute évitée. Et il en sera ainsi tant que les institutions politiques de ce grand pays ne seront pas plus stables, tant qu'il suffira, comme c'est le cas aujourd'hui, d'un revers, fut-il passager, pour renverser le ministère, le mettre même en accusation et créer dans tout le pays une agitation qui démoralise les masses, et ruine le crédit de la France à l'étranger. Aussi, raisonner les événements en France est presqu'impossible, c'est compter sans la mobilité du caractère français et l'ardeur de ses idées toujours en éveil. Les convulsions par lesquelles ce grand pays a passé depuis 1789 ont été étudiées par des écrivains distingués, de grands penseurs. Mais ce retour vers un passé orageux n'a pas éclairé beaucoup les esprits.

Certes, la révolution française marque une date mémorable dans l'histoire de l'humanité. De toutes les époques dont on a divisé l'histoire, 1789 est la date la plus importante, la plus grosse d'événements que le cours des siècles ait produite depuis l'ère chrétienne. Le coup de canon de la Bastille aura un plus grand retentissement que le fracas des guerres napoléonniennes. Mais si quatre-vingt-neuf a été un crime, il a été aussi une éclatante leçon. L'égalité que le peuple proclamait n'a été véritablement réalisée que sur la guillotine. Toutefois, de cette époque ignominieuse pour l'humanité et qui fit éclore de si mauvais instincts, est sorti un nouvel ordre d'idées.

L'ancien régime écroulé dans le sang avait vu ses jours de gloire. Un roi bon mais faible, des désastres militaires, des finances dans un état déplorable, des livres prêchant la révolte, tel était l'état de la France à la veille de la grande révolution. Dans ce cataclysme l'ancienne société sombra, et, des hommes nouveaux, sortis du peuple, furent les instruments de la Providence. Ces hécatombes humaines à l'intérieur, ces armées républicaines débordant sur l'Europe affolée, cette surexcitation sans exemple qui soulève tout un peuple, puis Napoléon surgissant de ce chaos et pacifiant la France en embrasant l'Europe, tout cela semble surnaturel, et il faut y voir une volonté suprême précipitant les évènements pour en faire surgir plus vite un ordre nouveau. Depuis ce temps, trois révolutions se succèdent, trois dynasties tombent, et une troisième république se fonde dans le fracas de la grande guerre, et au bruit de Sédan qui croule. De tous ces événements, que ressort-il ? Que la France en est encore à l'apprentissage de la liberté. Que l'esprit public n'est pas encore formé et que l'éducation politique du peuple est guère avancée. Sans doute, la République a fait un grand pas, mais a-t-elle réellement fondé la liberté ? N'a-t-elle pas plutôt trop facilement cédé aux idées radicales ? L'expulsion des communautés religieuses, la laïcisation de l'enseignement, l'opposition systématique à tout intérêt religieux sont des actes arbitraires que la vraie liberté réprouve. Jusqu'où ira cette manie de détruire jusqu'aux derniers vestiges du passé ? Nul ne peut le dire. Mais l'élan est donné, le courant fatal qui emporte la classe dirigeante s'accentue davantage, et le danger doit être imminent, puisque des hommes comme Jules Simon, entr'autres, se dressent de toute la hauteur de leur autorité, et crient à la République : Halte-là !

Aussi, rien de surprenant que ces convulsions intérieures produisent tant de vacillations dans la politique extérieure et fassent flotter la France entre l'alliance de l'Angleterre,

qui n'est qu'un leurre, et le rapprochement avec l'Allemagne, qui n'est qu'un piège.

Tous ont donc les yeux fixés sur la France, mais nul peuple ne l'étudie avec plus d'intérêt que nous, français d'Amérique, car, à travers tous ses orages, nous la suivons surtout avec le cœur.

***

L'Allemagne est la puissance qui a le plus profité des évènements qui, depuis vingt ans, ont si singulièrement modifié la carte du vieux continent. A peine relevée des coups terribles que lui avait portés Napoléon, la Prusse, ce *péché de l'Europe*, pour me servir d'une expression à jamais célèbre, se préparait à entrer d'une façon plus brillante dans le concert européen, et hantée par le souvenir du grand Frédéric, elle devait bientôt étonner le monde par la rapidité d'une fortune à peu près sans exemple, fortune due non au génie de la nation mais au génie d'un seul homme.

L'Angleterre, la France et l'Autriche ont atteint un haut degré de puissance par des formations successives et un travail constant de plusieurs siècles. Chez ces nations, au berceau, tout était à créer, depuis la société qu'il fallait constituer jusqu'aux institutions politiques qui s'ébauchaient péniblement au milieu des guerres que livraient à des roitelets impuissants des feudataires ambitieux. Le moyen-âge si déprécié par certains esprits a été une époque de puissante élaboration d'où sont sont sorties les nations modernes.

La Prusse, au contraire, a trouvé une société policée et des peuples habitués aux institutions politiques et fatigués d'un morcellement qui faisait leur faiblesse, et les tenait sous l'influence autrichienne. Aussi dès 1859 son attitude démontrait aux esprits clairvoyants son impatience à briser les limites étroites que lui avaient imposées les traités. Elle que Napo-

léon, après Iéna, eût pu d'un trait de plume faire disparaître comme nation de la carte de l'Europe, elle laissait écraser l'Autriche dans les champs de la Lombardie, car elle songeait déjà à chasser cette dernière de la Confédération Germanique, et elle se réjouissait du succès des armées franco-sardes, l'idée de l'alliance italienne germant déjà dans l'esprit des hommes d'Etat prussiens. Aujourd'hui que dix-neuf ans se sont écoulés depuis Sadowa, on peut à peine réaliser le chemin prodigieux parcouru par la Prusse, et il est permis de craindre qu'une fortune si rapide n'autorise chez les autorités de Berlin des projets nouveaux et menaçants pour le repos de l'Europe. L'Autriche refoulée sur le Danube, la France chassée du Rhin lui permettent une plus grande liberté d'action. Elle n'a en effet rien à craindre de l'Angleterre qui, n'étant pas puissance continentale, est moins intéressée que les autres au maintien de l'équilibre européen. L'Angleterre ne veut que l'empire de la mer, et dans son égoïsme traditionnel elle laissera l'Allemagne agir sur le continent au gré de son ambition. La Russie serait la seule puissance ayant des velléités et la force de faire échec à ses aggrandissements, mais cette puissance tourne tous ses efforts vers un autre but et menace plus directement l'Autriche et l'Angleterre, par ses visées sur les Balkans et sur les Indes.

D'ailleurs l'Allemagne, comme les autres puissances, évolue suivant ses intérêts. Après avoir battu l'Autriche elle a fait alliance avec elle, et voilà qu'elle se rapproche de la France, et se permet une attitude presqu'agressive vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Bismark a l'esprit méchiavélique et nul doute que cette nouvelle évolution dans sa politique extérieure menace quelque puissance, peut-être celle dont il tend le plus à se rapprocher.

Si l'Allemagne est intéressante à étudier dans ses rapports avec l'étranger, elle l'est autant sinon plus dans son organisation politique et sociale. Réunir en un seul faisceau tous

les Etats germaniques exigeait une habileté peu commune, appuyée par la force et surtout par un concours qu'il fallait faire naître. L'Autriche, au temps de sa splendeur, l'a peut-être rêvé, mais n'a pas osé le tenter, quoiqu'elle eût à son service la force militaire et l'influence d'une diplomatie redoutée du continent. La brillante et rapide campagne de Bohême, en révélant la Prusse puissance militaire de premier ordre, fut le point de départ de ce pouvoir qui pèse aujourd'hui si lourdement dans les destinées de l'Europe. La guerre avec la France fut l'évènement qui devait dans une haine commune réunir tous les princes allemands, et les jeter au moment du danger dans les bras de la Prusse, dont la puissante étreinte les attache désormais à sa fortune. Cependant, malgré l'homogénéité de race, ce *Zolverein* politique ne forme pas encore un tout solide et consistant. Plusieurs Etats ont leur souverain à qui on a laissé un simulacre d'autorité, mais ce pouvoir nominal n'en est pas moins un obstacle à la fusion complète et définitive. Quoique très exaltés de la splendeur de la patrie allemande, beaucoup ne souffrent qu'avec peine la morgue poméranienne. Des guerres heureuses ont fait l'unité germanique ; des échecs peuvent aussi facilement la briser.

Au point de vue social la position de l'Allemagne ne vaut pas mieux que celles des autres puissances. Là comme ailleurs la révolution poursuit son œuvre. Mais elle procède à la façon allemande, lentement et surement. Car la révolution qui est la même partout se plie au caractère des peuples. En France et en Italie elle se manifeste souvent en émeute. En Allemagne elle est patiente et attend son heure. Elle remue le peuple sans le soulever. Cependant si le socialisme n'a pas les allures du radicalisme français, du moins le travail est le même et le but commun. L'autorité de la religion catholique étant affaiblie par les persécutions, le socialisme a pu relever plus audacieusement la tête, et à chaque élection parlementaire le nombre de ses représentants au Reichstag aug-

mente au point d'inquiéter les autorités et de donner des appréhensions pour l'avenir.

L'Allemagne résistera-elle à ce travail intérieur plus longtemps que la France ? Nul doute que la force de résistance du pouvoir est plus considérable à Berlin qu'à Paris. Mais Guillaume et Bismark, ces deux grands acteurs du drame moderne, une fois disparu de la scène, la révolution pourrait bien mettre le feu à la rampe. Si l'Allemagne, au point de vue politique est une jeune nation, il ne faut pas oublier qu'elle est formée d'une vieille société où les éléments de désaggrégation existent comme dans les autres sociétes européennes.

La situation économique de ce grand pays mérite aussi l'attention. Les milliards de la France n'ont pu combler le déficit du budget, et l'émigration enlève chaque année la fleur de la jeunesse allemande. Le service militaire nuit au développement de l'industrie et de l'agriculture. Krupp seul n'a pas à se plaindre d'un état de chose qui fait sa fortune. Malgré cette dépression, l'activité allemande se déploie au dehors, et son commerce à l'étranger atteint des proportions considérables. La cause en est que l'allemand, comme l'anglais, pénètre partout et noue ensuite avec la métropole des relations commerciales constantes. Mais cet exode du peuple allemand n'en est pas moins préjudiciable au *Fatherland*. Il est un fait reconnu que l'allemand s'assimile promptement à la race qui l'entoure. et qu'à la deuxième génération il est perdu pour la nationalité germanique. Aussi, cette question est-elle pour beaucoup dans la politique coloniale de Bismark. Mais toute émigration est capricieuse, on n'en dirige pas les courants à volonté, aussi le grand chancelier entreprend une tâche impossible, s'il veut faire bénéficier ses nouvelles colonies de l'émigration qui, jusqu'à ce jour, s'est dirigée vers l'Amérique. Si on s'éloigne de l'Allemagne parce qu'on n'y peut vivre ce n'est pas pour

la retrouver avec son organisation militaire et ses lois restrictives à mille lieues de la patrie.

Ce pays a donc, malgré sa position prépondérante en Europe, à résoudre bien des problèmes intimement liés à son existence, car là comme ailleurs, on a méconnu les éternels principes d'autorité, de justice et de liberté.



L'Autriche-Hongrie, ayant cessé depuis 1866 d'être puissance allemande, a tourné ses aspirations vers le sud, et cherché du côté des Balkans une compensation pour les provinces du Nord et de l'Est irrévocablement perdues. Après avoir été durant plusieurs siècles le pouvoir pondérateur de l'Europe, elle a vu son rôle subitement amoindri et la direction de sa politique modifiée. Alors qu'elle se faisait l'instrument de l'Angleterre pour combattre Napoléon, lorsque son action décisive en 1814 et 1815 contribuait si puissamment à renverser le colosse, elle ne se doutait pas qu'elle jetait les bases de deux puissances dont l'une devait sitôt lui être fatale. En vengeant Austerlitz elle se préparait Sadowa plus terrible encore, car les résultats d'Austerlitz furent éphémères, tandis que le coup de canon de Sadowa a pour toujours démoli son influence en Allemagne. Si elle fut, après Bautzen, restée fidèle à Napoléon, elle maintenait la grandeur de la France, qui devenait une garantie de la sienne. Tout le voulait ainsi : la foi d'un traité qu'elle a méconnu, l'alliance des deux couronnes qu'elle a sacrifiées par ambition. Aussi porte-t-elle aujourd'hui la peine de sa duplicité et de sa trahison.

N'espérant plus ressaisir l'influence que lui enleva si prestement la Prusse, sa fausse alliée de 1864, forcée de laisser à l'Italie qu'elle avait vaincu sur terre et sur mer une des plus belles provinces de la monarchie, elle a compris que ses ef-

forts devaient être désormais dirigés vers les populations frémissantes sous le joug de la Porte. Aidée dans cette évolution par l'Allemagne, heureuse de voir ainsi cette puissante diversion s'opérer chez sa rivale, l'Autriche-Hongrie, suivant les stipulations du congrès tenu à Berlin en 1878, s'est annexé un territoire considérable, et a ajouté à sa population déjà si hétérogène des peuples turbulents. Tenir en respect toutes ces races n'est pas tâche facile, mais l'Autriche y est depuis longtemps habituée, et la dualité de son gouvernement, les luttes qu'elle a eu à soutenir pour maintenir l'équilibre au dedans, la rendrait éminemment apte à mener sa tâche à bien, sans une circonstance incontrôlable contre laquelle doivent tôt ou tard se briser ses forces. En effet, elle n'a pas seulement à concilier ses populations belliqueuses, elle a une grande idée à combattre. Pour cette lutte, les bataillons ne valent rien, et malgré l'astuce et l'habileté de la politique autrichienne, son succès est plus que problématique. Le panslavisme, voilà son plus mortel ennemi. Cette idée fait son chemin, car elle est appuyée par la Russie, en qui se personifie la grandeur future de la race slave. D'ailleurs, par sa position l'Autriche doit s'opposer au panslavisme. Les slaves n'ignorent pas que, sujets autrichiens, ils ne peuvent dominer. Les Allemands et les Hongrois seront leurs antagonistes naturels et l'emporteront toujours dans les conseils de l'empire, tandis que les Russes sont pour eux sinon des frères, du moins des libérateurs. En un mot, l'Autriche est le passé, la Russie représente l'avenir.

Mais si la maison des Hapsbourg est menacée à l'est par le panslavisme, elle a tout à craindre du pangermanisme qui se dresse au nord. L'Allemagne lui enlèvera tôt ou tard ce qui lui reste de population germanique, pour la faire rentrer dans la grande patrie allemande. Que la Russie s'annexe les territoires slaves, et que l'Italie, à la faveur d'une alliance, lui enlève l'Istrie qu'elle convoite depuis longtemps, l'Autriche réduite à douze ou quinze millions d'habitants, tombe

au rang de l'Espagne, car dans ce siècle les grandes agglomérations font les peuples forts et la victoire définitive appartient aux nombreux bataillons.

En attendant ces évènements que le cours naturel des choses doit produire, l'Autriche-Hongrie, déviée de sa politique séculaire, au lieu de troubler comme autrefois le repos de l'Europe, tremble pour le sien. Sans cesser d'être encore nécessaire au maintien de l'équilibre européen, elle présente un étrange spectacle. En examinant la carte du continent telle que l'ont modifiée les évènements contemporains, l'Autriche parait avoir subi un déplacement considérable. Refoulée vers le sud, sa position géographique n'est plus la même, et l'on est étonné qu'après un pareil déplacement elle ait pu maintenir son équilibre au dedans et conserver au dehors une influence encore considérable comme puissance continentale.

Au point de vue social l'Autriche jouit d'une tranquillité relative. On dirait que la rivalité des diverses races qui la composent absorbe toute l'activité de la nation, formant ainsi une diversion puissante au travail des idées subversives du siècle. Aussi la révolution sociale qui sème ailleurs tant de ruines, fait en Autriche relativement peu de progrès. Le nihilisme russe, le socialisme allemand et le radicalisme français n'ont pas réussi à remuer des populations hétérogènes et rivales dont les forces vives sont employées à la conservation de leur autonomie et au maintien de l'équilibre intérieur, double problème difficile à résoudre. Aussi les *nouvelles couches sociales,* cette ingénieuse invention du radicalisme français, n'existent pas en Autriche, et le gouvernement peut diriger tous ses efforts à conjurer le danger dont le menacent la diversité des races qui forment l'empire et le voisinage de deux grands états ambitieux.

⁂

La Russie a longtemps été considérée puissance asiatique. Lorsque parut Pierre le Grand, le génie de cet homme extraordinaire changea la direction de la politique russe, jeta les bases du plus grand empire du monde, et le mêla bientôt, grâce à son audace et à son ambition, à tous les grands évènements de l'Europe. Mais c'est surtout depuis les guerres de Napoléon que la Russie a compté comme grande puissance. Son concours a alors établi l'équilibre détruit par les victoires de la France, équilibre qu'elle est en voie de briser à son tour. Avec le coup-d'œil qui le caractérisait, Bonaparte prévoyait la grandeur future de cette nation. Aussi résolut-il de la frapper au cœur. Il échoua, et sur son rocher de Ste-Hélène il disait que l'Europe serait bientôt républicaine ou cosaque. Cette dernière prédiction se serait peut-être réalisée, si au centre de l'Europe n'avait soudain surgi une puissance militaire formidable, que Napoléon ne pouvait prévoir et qui peut, du moins pendant quelques années encore, tenir en échec les convoitises de la Russie du côté de l'ouest. C'est le pangermanisme qui se dresse contre le panslavisme, rivalité qui doit nécessairement produire le choc le plus épouvantable qui ait encore ébranlé le continent. Aussi la Russie, avec la patience et la tenacité de vue qui la distinguent, laisse par le seul cours des évènements arriver l'heure où ses armées se précipiteront sur l'Europe, non pour la sauver, comme en 1814 et 1815, mais pour l'asservir. En attendant ses regards se portent vers l'Orient. Elle veut détruire dans l'Asie centrale l'influence anglaise, conquérir les Indes ou y créer un soulèvement fatal à l'autorité britannique, puis par un retour inattendu vers l'Europe se jeter sur Constantinople. Constantinople! voilà le principal but des aspirations moscovites. Depuis Pierre le Grand tous les souverains et les hommes d'Etat russes ont vu avec envie rayonner sous le beau ciel du midi cette reine de l'Orient. Tous ont eu les yeux fixés sur cette proie qui doit donner à qui la possèdera l'empire du monde. Si la Russie se fait depuis quelques années puissance asiatique, c'est que la route

de l'Afghanistan et du l'Inde est plus que l'on pense le chemin de Constantinople.

" La Russie se recueille," disait après la guerre de Crimée un homme d'Etat russe. Mot trompeur pour exprimer la lutte nouvelle dans laquelle s'engageait la politique moscovite, car depuis 1854 toute son énergie, à part l'effort militaire de 1872, a été dirigée vers l'intrigue du côté de l'Europe, pendant que des expéditions périodiques la rapprochaient des Indes. Le panslavisme qui menace l'Autriche est son œuvre. Dans Constantinople même elle bat en brèche l'influence anglaise. Quand l'heure de frapper un grand coup sur le Bosphore sera arrivée elle compte que l'Allemagne, peu intéressée à la question d'Orient à cause de sa position géographique, laissera l'Autriche à son sort. L'égoïsme n'est-il pas aujourd'hui le fond de la politique européenne ! Demandez à l'Angleterre qui a laissé écraser le Danemark en 1864 et la France en 1870, à l'Italie qui a applaudi aux revers de sa libératrice et s'est réjouie de la défaite des vaillants soldats qui, en 1859, chassaient pour toujours les Autrichiens de la Lombardie, demandez à la Prusse qui, en 1866, chassait à coups de canon de la confédération germanique son alliée de 1864. Cet égoïsme universel fera la force de la Russie. Elle agit en conséquence, et, connaissant l'isolement de l'Angleterre, elle force cette dernière à prendre les armes et à défendre, dans les circonstances les plus difficiles, son vaste empire indien. Dans cette guerre aujourd'hui imminente, la Russie a les plus grandes chances de succès. Elle défie d'abord l'invasion, car le désastre de Napoléon est encore présent dans toutes les mémoires. Le blocus de ses ports est une menace illusoire ; ce vaste empire adossé à la Chine ne peut être affamé. Une campagne malheureuse peut retarder sa marche, mais non l'arrêter. La guerre de Crimée en est un exemple. On a vu deux puissances réputées alors les plus formidables de l'Europe renouveler pour ainsi dire le siège de Troie et ne réussir à enlever

d'assaut Sébastopol qu'après deux années d'une lutte de géants, qui a vu tomber la fleur des armées de France et d'Angleterre. Ceci démontre la tâche gigantesque que cette dernière entreprend sans alliée, car il n'est pas douteux que la Turquie si exposée aux coups de la Russie n'observe la plus stricte neutralité. Puissance maritime, l'Angleterre ne peut atteindre sa rivale au cœur. Victorieuse elle ne réussit qu'à reculer de quelques lieues au nord la frontière afghane. Vaincue c'est peut-être son empire des Indes qui croule. On comprend donc que la Russie, sachant la Grande Bretagne isolée, ne puisse aujourd'hui faiblir dans son attitude hostile. Aussi nul doute que la lutte qui commence est le prélude d'un conflit qui devra d'ici à cinquante ans changer la face de l'ancien monde.

Mais la Russie qui semble appelée à jouer un si grand rôle dans les destinées de deux continents a, comme les autres puissances, beaucoup de difficultés intérieures à vaincre. Si son importance politique et sa force militaire se sont, depuis un siècle, démesurément accrues, il n'en est pas de même de son organisation intérieure. Certes, l'affranchissement des serfs marque un pas énorme dans la voie du progrès moderne, mais que de travail à accomplir encore pour mettre les populations de ce vaste empire au niveau des vieilles sociétés de l'Europe, et pour inspirer à son gouvernement autocrate les principes de liberté qui sont la base des institutions européennes ! Aussi l'étoile de Pierre le Grand ne brille pas toujours dans un ciel sans nuage, et le puissant réseau formé autour du trône par le nihilisme semble se resserrer davantage. L'obstination du pouvoir fait la force de cette société qui compte aujourd'hui parmi ses adeptes plus de personnages assis sur les degrés du trône que de paysans de l'Ukraine. Mais le jour où le czar accordera plus de liberté à ses sujets, le nihilisme sera vaincu, car, malgré son appellation tout-à-fait négative, son seul objectif est le renversement d'une autocratie puissante et orgueilleuse. Que l'autorité fasse des

concessions et le nihilisme, s'il veut aller au-delà, n'aura plus l'appui qui fait aujourd'hui sa force. Le czar ne parait pas cependant vouloir déroger à la politique de ses prédécesseurs, et se contente d'opérer une diversion en tenant toujours en éveil l'ardeur militaire de son peuple. Depuis que le nuage anglo-russe menace de crever sur l'Europe, l'empereur Alexandre se voit acclamé par cette même foule qui, hier encore, regardait défiler ses équipages, morne et silencieuse.

Cependant, il ne faut pas voir dans le nihilisme la conspiration de tout un peuple. Les masses sont ignorantes et se tiennent en dehors de cette agitation. La classe instruite a parcouru le continent et étudié de près le fonctionnement des institutions politiques modernes. Cette classe a atteint un degré de civilisation qui surpasse peut-être les sociétés les plus policées de l'Europe. C'est elle qui souffle l'esprit des idées nouvelles dans l'empire et cette semence sera plus tard féconde en résultats qui surprendront tous ceux qui ne voient dans la Russie qu'une nation barbare.



L'Italie, dernière venue dans le concert européen, n'en est pas moins la plus ancienne nation de l'Europe. Le peuple italien est le premier qui ait surgi des débris de l'empire romain. Aussi a-t-il précédé tous les autres peuples dans la voie de la civilisation moderne. La renaissance italienne brillait de son plus vif éclat que le reste de l'Europe travaillait péniblement à sortir du chaos creusé par la chute de Rome. Mais l'Italie, dont l'influence artistique et littéraire s'est si tôt développée et est devenue si considérable, n'a eu jusqu'à ces dernières années, aucune influence politique à cause de ce morcellement territorial qui a nui à son développement comme peuple, et l'a rendue la proie de ses puissants voisins en même temps que le champ clos de leurs disputes. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que les idées d'unité

politique et de liberté nationale ont commencée à remuer les masses et à hanter les rêves ambitieux de la maison de Savoie. La révolution française a été le berceau de la *jeune* Italie. Les brillantes campagnes de Napoléon ont jeté dans toute la Péninsule, avec le souffle des idées nouvelles, des germes de liberté qui devaient se développer rapidement chez un peuple orgueilleux du sol qu'il foule et si plein des vestiges du génie romain. La guerre de 1859 fut le point de départ de l'unité italienne que la guerre de 1866 continua et qui vit son couronnement par l'odieuse spoliation de 1870, qui livra la Ville Eternelle aux soldats de Victor-Emmanuel.

L'Italie a donc achevé son unité en même temps que l'Allemagne. Seulement, cette dernière ne la doit à personne, tandis que la première ne l'a obtenue que par les armes de ses alliés d'occasion. L'unité germanique ne doit rien à l'étranger, l'unité italienne lui doit tout.

Dès 1854, lors de la guerre de Crimée, le Piémont, le plus fort et aussi le plus ambitieux des Etats italiens voulut, par une alliance avec la France, s'imposer à l'attention de l'Europe et entrer par là dans le concert européen. Grâce à l'habileté de Cavour, ce Bismark de l'Italie, le Piémont fut bientôt hors de pair parmi les principautés et les royaumes de la Péninsule. L'envoi des troupes sardes en Crimée fut un grand acte politique. Ne se fiant pas à ses propres forces on avait besoin de la France pour chasser l'étranger, et on se l'attacha en partageant avec elle et ses alliés l'honneur de cette expédition lointaine. Le moment arrivé d'attaquer l'Autriche, la France se souviendrait, et le but de l'Italie serait atteint. C'est ce qui arriva. A l'aide des Français, jaloux de venger les deux invasions de 1814 et 1815, l'Autriche fut refoulée au-delà du Mincio et la Lombardie cessa d'être terre autrichienne.

Mais la maison de Savoie mise en appétit et déjà maîtresse

d'une grande partie de l'Italie ne fut pas amplement satisfaite d'une lutte si brusquement terminée, qui laissait encore à la maison des Hapsbourg la Vénitie et donnait Nice et la Savoie à la France. Alors elle tourna ses regards vers la Prusse, et sept ans plus tard, le drapeau italien flottait à Vénise, grâce aux victoires prussiennes et à l'intermédiaire de la France. En effet c'est à cette dernière que l'Autriche fit cession de la Vénitie, ne voulant pas traiter directement avec une ennemie qu'elle avait vaincue.

Quand vint l'*année terrible*, elle maintint une attitude presqu'hostile vis-à-vis de sa libératrice. L'abaissement de la France entrait dans les desseins de la politique italienne et l'*Italia irredenta* jetait des regards d'envie sur Nice et la Savoie. Un signe de Bismark, et l'attentat de Rome eût été suivi peut-être d'un coup de main sur Nice.

Mais des évènements plus récents devaient nous montrer avec quelle facilité l'Italie évolue. L'entente qu'elle a désirée avec l'Angleterre est un fait étonnant qui n'a pour cause que le désir de faire échec à l'influence française en Afrique. Elle se crée par là une position difficile vis-à-vis l'Allemagne et l'Autriche dont elle est l'humble alliée. Se rapprocher de l'Angleterre c'est renoncer implicitement à l'alliance austro-allemande et refroidir les relations avec la France. Il résulte de tout ceci que maintenant que son unité est un fait accompli, l'Italie n'a qu'une alliée définitive et naturelle, la France; car cette alliance reposerait non sur les exigences du moment mais sur la communauté d'intérêts, d'origine et de religion, sur la position géographique et surtout sur la solidarité des deux peuples en face des envahissements des races du Nord.

L'Italie comprendra un jour, peut-être trop tard, que son avenir et sa force est avec la France, que le temps de ses

alliances d'occasions est passé, que l'Allemagne en dépit de ses bienveillantes intentions, sera probablement, en vertu du droit du plus fort, installée à Trieste avant elle, que l'Angleterre n'a d'alliés que pour en faire des victimes ou des dupes, que la France seule est encore assez généreuse, assez chevaleresque pour faire alliance avec elle sans rien exiger qu'un sincère accord entre les deux gouvernements et une véritable sympathie entre les deux peuples.

L'Italie, dans cette rapide formation de son unité, n'a guère eu le temps de perfectionner ses institutions et d'améliorer le sort de son peuple. L'émigration considérable qui se dirige vers l'Amérique indique un malaise intérieur des plus graves. Avec son sol fécond, son climat magnifique, sa position géographique admirable, l'Italie devrait être capable de retenir ses enfants. Aussi au milieu des préoccupations de sa politique d'aventure les hommes d'Etat italiens négligent peut-être trop le problème social dont la solution peut si grandement influer sur l'avenir du pays. Ils ne surveillent pas assez le travail occulte qui après avoir frappé la chaire de Pierre sape aujourd'hui le trône. Qu'une nouvelle révolution éclate en France et son souffle puissant emporte la maison de Savoie et le chef de l'Église est vengé.



Nous avons esquissé à grands traits la position respective des grandes puissances de l'Europe, sans nous occuper des autres Etats secondaires qui n'existent que comme chevilles servant à maintenir l'ensemble de l'équilibre européen. Il ne nous reste qu'à dire un mot des groupements que devront produire les évènements futurs. Aujourd'hui que la politique qui domine est celle des grandes agglomérations, l'union de la France, de l'Italie et de l'Espagne formerait le groupement le plus naturel. Avec une population collective de

près de quatre-vingts millions ces trois peuples unis pour la défense commune seraient une barrière puissante opposée aux envahissements des fortes races du nord. Tôt ou tard trois éléments doivent se trouver en présence et se disputer la suprématie en Europe, le panslavisme, le pangermanisme et ce que nous pourrions appeler le *panlatinisme*. Ce sera alors moins une guerre de nation contre nation qu'une lutte de race contre race. Or comme la race latine, malgré ses erreurs et ses fautes représente encore ce que la civilisation a de plus noble et de plus élevé, son existence est nécessaire pour contrebalancer ou plutôt modifier la civilisation plus récente et par conséquent plus rude de la race slave. Mais ce rôle elle ne pourrait le remplir que par l'union dont nous avons parlé plus haut. Quand il n'y aura plus d'Alpes ni de Pyrénées, c'est-à-dire quand le caractère des trois peuples, si différent malgré l'affinité d'origine, se sera plié aux circonstances et aura reconnu la nécessité d'une union, en un mot quand l'oubli du passé aura fait place aux préoccupations de l'avenir, la race latine pourra survivre à tous les cataclysmes politiques qui pourront changer l'Europe. Grâce au génie particulier des trois peuples, sa force de résistance serait incalculable et le rayonnement de sa civilisation immense. Cependant cette union n'offrirait pas la consistance des deux autres races, représentées l'une par la Russie, l'autre par l'Allemagne, car l'unité d'action manquerait à un pouvoir partagé entre Paris, Rome et Madrid.

Quoiqu'il en soit, la marche des évènements indique que les nations telles que constituées aujourd'hui vont faire place aux grandes agglomérations des races. Tout tend à cet objet. Les peuples de même origine se groupent, les anciennes provinces allemandes retournent à l'Allemagne et les slaves se rapprochent de la Russie. Aussi, les limites actuelles des états européens vont disparaître ; il n'y aura de frontières qu'entre les trois races qui se partageront l'Europe, et un nouvel équilibre européen remplacera l'ancien.

En face de ce nouvel état de chose, que serait l'Angleterre ? Si l'empire des mers lui appartenait encore, elle continuerait sa politique séculaire en profitant des rivalités continentales pour activer son commerce et faire regorger ses entrepôts des produits du monde entier. Si au contraire le sceptre de la mer lui était enlevé, elle perdrait les Indes et, tombant au rang de deuxième puissance, resterait isolée dans son île. Elle se consolerait de son isolement en contemplant avec orgueil l'expansion incroyable de la race anglo-saxonne sur tous les points du globe.

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 15 Mars 1885.

LOUIS TURCOTTE *

Dernièrement, je lisais les " *Poésies d'un Voyageur.*" Ce livre est rare aujourd'hui. Il n'est pas signé : mais la renommée l'attribue à celui dont nous regrettons tous l'absence ici, à celui que l'Académie française nous avait délégué : M. Xavier Marmier. Sous le titre, une vignette en taille douce représente des sapins se mirant mélancoliquement dans un lac. Au-dessous, ces mots :

" *Sit nomem sub umbrâ !* "

Que son nom reste dans l'ombre !

Et capricieusement, ma pensée quittant le livre de l'illustre voyageur, se prit à songer à nos morts oubliés, parmi lesquels se détacha la figure résignée de Louis Turcotte. Cette vie doit être racontée ; et c'est l'histoire de ce travailleur que je viens vous dire. Elle sera modeste, sans prétention, comme l'a été celui qui en est le sujet.

Louis-Philippe Turcotte est né à Saint-Jean de l'Ile d'Orléans, le 11 juillet 1842.

Les débuts de sa vie furent une pastorale. Dans l'air pur, sous le beau soleil où se passe son enfance, rien ne fait encore présager les mauvais jours, la souffrance, l'isolement. Dans une autobiographie inédite que de pieuses mains m'ont permis de feuilleter, Louis Turcotte nous décrit ces jours ensoleillés passés dans cette île charmante que Jacques-Cartier a baptisé du nom de l'île de Bacchus, pays des légendes au coin du feu, des souvenirs, des ballades, des complaintes, pays où est né l'un de nos plus regrettés et de nos meilleurs écrivains, Hubert LaRue, pays où le souvenir de la France

* Lu devant la "Société Royale du Canada."



se conserve toujours vivace et pur comme dans une autre Alsace-Lorraine. Fils d'un paysan qui, à ses heures était un rude marin, les premières années de Louis se passent à courir pieds nus sur le sable doré des grèves, à jouer, à pêcher sur les bords de la rivière Bellefine, à lire le grand livre de la nature. Dans ses mémoires, comme il sait nous faire respirer le parfum des gerbes, l'odeur des foins ! comme nous frémissons avec lui en écoutant les plaintes du fleuve qui gémit sous les rafales du Nord-Est ! Et l'hiver, donc ! Allons, houp en traineau ! N'y a-t-il pas près de la maison une côte escarpée d'où l'on prend d'interminables glissades ? Demain, si le temps le permet, nous irons avec la famille faire du sucre dans cette érablière qui se " trouve là-bas, à douze arpents de la chaumière."

Et c'est ainsi qu'arrivent sept ans, et qu'il faut dire adieu à ces douces choses pour prendre le chemin de l'école. Ah ! ce fut rude ! mais l'enfance oublie vite, et l'institutrice, mademoiselle Hervieux, était si bonne !

L'année suivante, on monte en grade. On a pour professeur maître Magloire Langlois, instituteur, " muni d'un diplôme d'école modèle." Celui-là fut aussi un ami pour Louis Turcotte. Plus tard, il se plaît à dire que c'est à ce brave homme qu'il doit son goût pour l'histoire et les livres.

A l'école de Saint-Jean, on travaillait dur : on apprenait tant bien que mal. Quelquefois, l'été, le jeune Louis passait deux ou trois jours sans se présenter devant le maître.

" Depuis l'âge de six ans, écrit-il dans ses mémoires, j'abandonnais l'école dès qu'arrivait le temps de la moisson. Je suivais alors mon père et ma mère aux champs. Faner, fauciller le grain, engerber, tels étaient mes travaux annuels. J'étais loin de les aimer, car je songeais toujours à mes livres : cependant je m'en acquittais avec exactitude, dans le but de

plaire et d'aider à mes parents." L'agriculture n'a jamais été mon faible, ajoute-il un peu plus loin ; mais tout de même, mon père d'une taille robuste comme ses ancêtres, tourné comme eux aux travaux de la terre et de la mer, m'avait presque décidé à faire un effort en ce sens, et plus j'y songe, plus je m'aperçois aujourd'hui que j'ai failli aimer l'agriculture. Le désir de ma mère était aussi de me voir cultiver. Petite de taille sans être délicate, elle passait dans sa jeunesse pour une belle brune. Pour moi elle n'a toujours été qu'une sainte. A soixante-et-dix ans, elle était encore d'une activité extraordinaire. Tout était à sa place dans la maison, depuis le rouet jusqu'au rosaire, depuis la branche de sapin, béni le jour des Rameaux, jusqu'à la huche. Elle passait ses jours à travailler, à prier. De bonne heure elle sut nous habituer au labeur, et dans le but de nous encourager, elle nous faisait cultiver tous les ans, à notre profit, un petit morceau de terre. A l'automne, elle nous envoyait à Québec y vendre nos produits. Ah ! plus j'y songe maintenant, plus j'ai failli aimer l'agriculture !"

Que dites-vous de ce tableau d'intérieur ? Que pouvons-nous ajouter à ce portrait maternel ? sinon que chacun d'entre nous, messieurs, retrouve sa mère dans la personne de cette sainte et douce travailleuse qui fut la mère de Louis Turcotte.

C'est sur cette égide charmant que s'écoule l'enfance de Louis. A cette époque elle fut traversée par une grande douleur. Sa petite sœur Agnès, " son ange charmant " comme il la nomme, est ravie par la mort.

" —Je l'aimais, dit-il simplement dans ses mémoires ; et ces deux mots suffisent."

Ce départ fut terrible. Louis connut ce jour-là l'amertume des vraies larmes. Sa chair trembla sous l'aiguillon. Il

venait de se trouver pour la première fois en face de la souffrance, de la souffrance qui allait être la compagne de sa vie.

Esprit rêveur, tourné vers l'étude, Louis faisait contraste avec la vivacité de ses frères. Par la mort sa sœur, il était devenu le cadet de la famille. Autour de lui on grandissait: ses frères étaient déjà des cultivateurs des négociants. Sa mère attristée par le départ des morts refaisait un nouvel avenir pour son Benjamin.

--Peut-être un jour, se disait-elle, sera-t-il l'oint du Seigneur.

Le père songeait à autre chose. Il espérait en faire un marin. Plusieurs fois déjà il l'avait mené faucher les foins sauvages qui poussent sur les battures de l'île aux Oies, de l'île aux Grues, de l'île Madame. La main sur la barre du gouvernail, l'œil au vent, le jeune Louis conduisait gaillardement la chaloupe sur les vagues moutonnantes, pendant que le père le suivant du regard et, courant dans les années, voyait déjà son fils pilote ou capitaine au long cours.

Ce projet attristait la mère. Son aîné Jean-Baptiste avait étudié le pilotage. Ses cinq années d'apprentissage étaient données: il ne lui restait plus qu'un voyage à faire avant d'être reconnu pilote. Au milieu de septembre de l'année 1833, il s'était embarqué sur la goëlette *le Saint-Laurent.* Depuis on ne l'avait plus revu.

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous nous les racontez en montant vos marées
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.



A la veillée, entre deux soupirs, la mère exprima le désir de faire entrer Louis au Séminaire de Québec. Le père consentit, et pendant quatre années j'eus l'honneur d'avoir Turcotte pour compagnon de classe.

Travailleur, très studieux, esprit un peu lent, nature toute d'impulsion, de dévouement, cœur excellent, il n'eut que des amis parmi ses professeurs et ses condisciples. Aussi quelle note émue il sait prendre, lorsqu'en un jour de tristesse, il se retourne vers le passé et songe à eux :

" —Où sont-ils maintenant les amis fidèles de mon jeune âge ? mes premiers compagnons ? Plusieurs manquent à l'appel ! A peine les ai-je aimés qu'ils n'étaient déjà plus ! Ainsi s'en va la vie vers l'éternité. "

Puis, passant à la note gaie, il appuie sur un épisode de jeunesse qui lui a fait plaisir. Un jour il est aux champs : il entend les voix joyeuses de ses camarades. Dix sont là : ils viennent l'entraîner à la ferme des Prêtres, à Saint-Joachim. Le temps est superbe ; l'hospitalité que le Séminaire de Québec donne au petit Cap est célèbre dans tout le pays. En avant ! marche !

Et sa plume de vous décrire les joyeux lazzis de la route, l'accueil bienveillant des professeurs, les chants de la chapelle, l'ascension du cap Tourmente, l'excursion sous bois, aux chûtes de Sainte-Anne de Beaupré.

" —Ah ! les bons jours ! le doux repos que nous prîmes cette fois-là ; nous dit-il. Assis sur la cîme du sombre promontoire, ayant à mes pieds le fleuve Saint-Laurent bordé de campagnes et de forêts qui verdoient au soleil, humant l'air à pleins poumons, il m'a semblé que le temps venait

d'arrêter sa marche. Mon âme remontait vers Dieu, suprême auteur de toutes choses, et je me sentais entrer dans une nouvelle vie."

O primavera gioventu dell' anno !
O gioventu primavera della vita !

Quatre années de la vie de collége s'étaient écoulées lorsque Louis Turcotte se sentit pris d'un attrait soudain pour le commerce. Ses frères réussissaient à merveille : le vertige l'empoigna. Inutile d'ajouter que cette vocation s'éteignit comme elle était venue. Il n'était pas fait pour les minuties ni pour les exigences de la spéculation, et le peu de temps qu'il a vécu de cette vie, son esprit est devenu inquiet. Il avoue dans ces mémoires :

"—Ma décision affligea ma bonne mère : elle aurait préféré que je continuasse mes études."

Sous l'empire de cette idée, de l'anxiété que lui cause ce chagrin, il n'y tient plus. Le 31 décembre 1859, il veut aller embrasser sa mère.

Laissons-le causer :

"—Le dernier jour de l'année 1859, je partis de Québec en compagnie de deux amis pour aller visiter mes parents à l'île d'Orléans. Comme la glace n'était pas assez solide pour porter les chevaux, nous traversâmes le fleuve à pied. Rendus près du bout de l'île, nous traversâmes les battures extrêmement mauvaises. Je me hasardai le premier dans ce pas dangereux, mais la glace plia et j'enfonçai sous l'eau. L'un de mes amis s'agenouilla au bord du gouffre. Il réussit à m'en retirer. Ma situation n'en était pas moins pénible. Les habitants se trouvaient à une distance considérable. Je ne pouvais plus marcher : mes habits s'étaient glacés sur

moi et il faisait un froid intense. Seule ma volonté restait. Je pris le bras de mon ami. Nous fîmes un grand détour pour trouver un autre chemin. De temps à autre la glace se rompait sous nos pieds. Enfin voici les battures traversées ! Les maisons ne sont pas loin, et nous traînant sur les mains et sur les pieds à travers les bancs de neige, nous arrivâmes tout glacés à l'hôtel Trudel, où un bon feu nous attendait. Quelques heures après, remettant mes habits encore tout humides, je courais embrasser ma mère.

" Jusqu'à ce jour, je n'avais eu aucune heure de maladie. Hélas ! ma jeunesse commencée sous d'heureux auspices devait se terminer par six années de cruelles souffrances ! Décrirai-je ce que j'ai souffert pendant cette époque infortunée ? Dépeindrai-je mes ennuis continuels, mes tristesses profondes, mes longues douleurs ? Je dois cependant remplir la promesse que j'ai faite au commencement de ces mémoires de raconter également les époques malheureuses et les époques heureuses."

Pendant des années, Turcotte est cloué ainsi sur un lit de douleur, ayant des éclisses aux jambes, couvert de cautères, torturé par le moxa, saturé de médicaments, astreint à la morne oisiveté.

"—Quelle vie ai-je passée, s'écrie-t-il, pendant les longs jours, les longues nuits de cette cruelle maladie, sans cesse, accablé de tristesse, d'ennui, courbé sous le poids défaillant du jour, transportant mon corps appuyé sur des béquilles. Une fièvre brûlante me dévorait ; des frissons continuels me faisait tressaillir ; la nuit se passait dans les sueurs et le cauchemar. Un dégoût général s'était emparé de moi. Mon âme aussi affaiblie que mon corps était profondément attristée. Elle devenait pour ainsi dire insensible à tout, joies de familles, bonté de ceux qui me soignaient, caresses des enfants, douces amitiés. Et cependant, dans ce jardin des

Oliviers, elle ne se désespérait pas. Elle déposait aux pieds du Christ à l'Agonie ses angoisses, ses afflictions, sa longue agonie. Ses souffrances allaient se perdre et s'amoindrir dans celles du Sauveur."

Quelque fois un mieux passager le visitait. Ses livres, sa flûte, son violon devenaient une distraction pour lui.

"—J'aillais alors respirer l'air pur dans le verger de ma mère. Je m'asseyais sur le gazon sous les arbres fruitiers, ou bien je me rendais voir couler les eaux de la Bellefine, où mieux encore, sur la grève j'allais m'étendre sous l'ombre d'un chêne et je faisais de la musique. Si le temps ne le permettait pas j'écrivais l'histoire de ma famille, je faisais une ceuillette des anecdotes de l'île, je racontais le naufrages qui l'avaient attristée."

Un seul, un vrai rayon de bonheur apparait tout-à-coup au milieu de ces douleurs. Toute la maison des Turcotte, toute la paroisse de Saint-Jean est sur pied. Elles se préparent à fêter le cinquantième anniversaire du mariage du père de Louis Turcotte. Cette cérémonie patriarchale réjouit le cœur du pauvre malade et lui fait écrire une page ravissante que je voudrais pouvoir vous citer.

Cette fête de famille devait avoir une grande influence sur la vie de Louis Turcotte : elle en fit un homme de lettres.

Le vieux curé Gosselin était au repas des noces. Prenant à part le malade, il lui dit :

—Je vois que vous avez le courage de travailler au milieu de vos souffrances. Que ne donnez-vous un but à vos études, à vos efforts ! Les presbytères de l'île sont remplis de notes, de documents. Etudiez nos archives, les actes de nos seigneuries. Ecrivez l'histoire de l'Ile d'Orléans.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*à suivre.*)



SOIR D'AUTOMNE

LE POETE

Voilà qu'au firmament une étoile s'allume ;
Le ciel dévoile aux yeux toute sa profondeur.
Sur les côteaux lointains la fôret vierge fume ;
A leur pied se replie un lourd voile de brume,
Au-dessus tremble encore une faible rougeur.

Comme un navire en proie au feu qui le dévore,
Le soleil dans la nue enfonçant par dégré
Et projetant au loin ses lueurs, a sombré.
Et la nuit qui surgit du côté de l'aurore,
Ainsi que des débris sur le flot empourpré,
Efface les reflets qui surnagent encore.

J'aime ces soirs d'automne et leur pâle beauté.
Le ciel revêt alors une teinte plus grave ;
Et lorsque les rayons, comme une ardente lave,.
Ont glissé des versants inondés de clarté,
La nuit calme soudain les vents et les tempêtes
Et le firmament bleu s'arrondit sur nos têtes,
Splendide, empreint de calme et de sérénité !

J'appelle alors la vieillesse sereine
Dont ces beaux soirs sont un tableau vivant,
Cet âge heureux où la tempête humaine
Ne m'emportera plus dans sa course incertaine,.
Où se forme le lac des ondes du torrent.

Je sens que l'âme est plus légère
Devant cette nature où rien n'est tourmenté ;
Et les étoiles d'or gravitant dans leur sphère
Me semblent doucement s'approcher de la terre
Et sourire à l'humanité.

En été, le couchant a trop d'ardente flamme,
Les bois trop de parfums, de murmures confus ;
Les espaces profonds ravissent trop notre âme,
Et la terre est trop belle à nos regards émus...

Pourquoi me semble-t-il que toute la nature
Cette nuit parle par ma voix ?
Qui chante ces accords sur mon luth qui murmure
Sans que ses cordes d'or frémissent sous mes doigts ?

Est-ce toi qui m'appelles ?
Ma Muse, est-ce bien toi ?
J'ai cru voir l'ombre de tes ailes
Palpiter près de moi...

LA MUSE

C'est moi qui suis venue à cette heure bénie
Où sur tous les buissons ton âme rajeunie
Comme l'oiseau se pose pour chanter ;
Car la Muse aime aussi la vie et la jeunesse,
L'enthousiasme saint, les élans et l'ivresse,
Tout ce qui ravit l'âme et l'aide à remonter.

Je relève aussitôt l'homme faible qui tombe ;
Je verse à flots pressés dans son cœur qui succombe
Comme un baume divin, la consolation.
On m'appelait la Muse avant de me connaître ;
Tu n'as qu'à m'appeler pour me voir apparaître :
Je suis la Grâce et l'Inspiration !

12

Tu t'enivres un jour du vin de la jeunesse ;
Demain fondra sur toi la stérile tristesse
Etouffant de son poids les élans généreux.
Ton inutile ardeur ne poursuit que des ombres,
Et tes espoirs déçus couvrent de leurs décombres
L'objet vrai de tes vœux.

***

A ta vie, à ton nom, ne mens plus, ô poète ;
Surtout ne mens plus à ton cœur.
Encore ce matin, brisé, le front rêveur,
Tu marchais dans les bois et ta voix inquiète
Appelait en tremblant la voix qui la repète
Et lui répond toujours avec tant de douceur.
Insensé ! cette voix c'est l'écho, c'est ton rêve
Qui s'émeut et qui pleure en ton cœur endormi
Et tu crois que le chant qu'il commence s'achève
Sur les lèvres d'un ami.

Et depuis quel long temps te penchant près de l'onde,
Et n'y voyant que toi, ne penses-tu pas voir
Dans le cristal menteur quelqu'un qui te réponde
Et s'approche du bord quand tu t'y viens asseoir.

Hélas ! ce n'est qu'une ombre, en ton ivresse amère,
Que tu vois souriant dans ce miroir profond ;
Qui tend ses bras tremblants à ton ombre éphémère,
Et dont le front brûlant s'approche de ton front.

Partout, toujours, en toute chose,
Tu penses voir un abri pour ton cœur ;
Une fraîche espérance où l'âme se repose,
Où l'homme plus heureux devient aussi meilleur.

Dans un ciel pâle et sans nuage
Où tremble encor l'adieu du jour,
Dans une pauvre fleur sauvage,
Dans un beau cantique d'amour,
Dans un mot de charité sainte
Tombant des lèvres d'Ariel,
Dans une âme pure où la plainte
Expire en regardant le ciel ;

Dans tout tu vois un reflet de lumière
Echappé des splendeurs des cieux ;
Et tu te dis combien doit être radieux
Cet immortel foyer de la beauté première
Qui projette ces flots de rayons lumineux.

***

Tu recherches la voix des concerts séraphiques
Dans les accents pieux qui naissent de l'autel.
Quand les crépuscules magiques,
Déployant au couchant leurs richesses féériques,
Comme une autre face du ciel,
Font surgir à tes yeux des fontaines d'eau vive,
Des fleuves dans leur lit roulant des diamants,
Des rochers de saphirs, des îles dont la rive
Découpe en traits de feu les flots étincelants ;
Tu sens se réveiller et s'émouvoir ton âme ;
Tu trembles et comprends que tu n'es qu'un banni,
Et tu voudrais sur des ailes de flamme
Traverser en vainqueur ces champs de l'infini.

Poète, il faut donner l'essor à la prière,
Remonter en chantant vers la source première

Où l'astre souverain rajeunit sa beauté ;
Il faut planer et boire à des flots d'harmonie,
Et courir librement sur l'aile du génie
Dans les champs de l'espace et de l'éternité.

***

Tu t'approches de la fontaine
Où vient boire le cœur humain.
Comme un vase portant ton âme dans ta main.
Tu penses la remplir de cette onde sereine
Et noyer une soif qui s'apaise soudain.

Mais l'âme immense et souveraine
Fut faite si grande aux Six jours,
Qu'alors même qu'on croit qu'elle est tout à fait pleine
Elle se creuse encore et demande toujours.

Elle n'a pas de fin, ta belle âme immortelle ;
L'immensité de Dieu seule peut la remplir.
Et de tout ce qui tombe en elle
Sa soif ne saurait s'assouvir.

Non, non, ne cherche pas la triste poésie,
Ni le Beau des mortels, ni l'astre, ni la fleur ;
Ni la pathère antique écumant d'ambroisie,
Versant la paix des sens et l'ivresse du cœur.

L'amour sans lendemain n'est pas de cette terre.
L'homme emporte en mourant son rêve dans la nuit ;
Il ne laisse de vrai que le cœur de sa mère,
Il n'emporte de bon que son pâle suaire,
Tout le reste est menteur, lui promet et le fuit.

Mais cherche la Beauté pure, vraie, idéale.
Nous n'en voyons ici qu'un reflet fugitif ;
Mais même en paraissant sous son jour le plus pâle,
Elle fait éclater, brûlante et triomphale,
L'hymne de liberté dans le cœur du captif.

Voilà, voilà l'amour fidèle !
Le seul être consolateur !
La source qui toujours croît et se renouvelle.
Selon que croît aussi la soif de notre cœur.

Elle est profusion, grandeur, magnificence !
Le pardon qui descend remonte incessamment ;
Et grossissant ses flots dans cette source immense,
Il retombe toujours, merveilleuse abondance,
D'autant plus généreux que l'oubli fut plus grand.

Ce pardon est trop haut à la nature humaine,
L'homme peut bien donner, Dieu seul sait pardonner.
Ressentant comme toi les anneaux de sa chaîne,
L'homme dans le passé peut bien abandonner
Le souvenir du mal dont il est le complice ;
Mais c'est du Seigneur seul un attribut divin
De donner au-delà de ce que sa justice
Avait remis pour nous de bienfaits dans sa main.

***

Et lorsque refoulant les plaintes de ton être,
Tendant toujours les bras aux mirages trompeurs,
Comme un oiseau d'hiver qui bat à la fenêtre
Tu passes mendiant un mot de tous les cœurs ;

Lorsqu'enfin l'âme vide et le visage pâle,
Tu reviens de nouveau, bien avant dans la nuit,
T'asseoir plus triste encor dans ton sombre réduit ;

Dis-moi, d'où vient alors le vent qui par rafale
T'apporte son essaim d'anges consolateurs,
Comme l'on voit parfois sur la brise automnale
Revenir de l'été quelques oiseaux chanteurs ?

D'où descend donc la main qui change ta tristesse
En transports de félicité ?
Qui, soulevant le poids du tourment qui l'oppresse,
Laisse ton triste cœur soupirer la gaîté ?

Qui remplit ta mansarde sombre
De chastes visions, de subtile clarté,
D'archanges purs et beaux te souriant dans l'ombre
Et sans voile à tes yeux découvrant leur beauté ?

Et lorsque nul ami ne vient ouvrir ta porte,
Quelle est la voix qui dit avec bonté :—
—" Enfant, la paix que je t'apporte
Vaut bien leur hospitalité ?"

Poète, il faut chanter ce Dieu que tout adore.
Le cœur humain doit comme une mandore
Suspendue aux rameaux le soir,
Tressaillir d'un écho sonore
Quand un souffle d'en haut passe et vient l'émouvoir.

LE POETE

Et quoi ! faut-il chanter ? quand la clameur humaine
Monte dans un air corrompu ?
Chanter, quand la voix se déchaîne
Ainsi qu'un coursier dans la plaine,
Dont le frein s'est rompu ?

Quand elle crie anathème,
Qu'elle ment aux aïeux ;
Quand elle hait dire que j'aime,
A sa rage mêler mon thème,
Leur dire de lever les yeux ?

***

O berceau parfumé de sainte poésie !
Collines de l'Hybla, champs féconds d'Ionie !
Les luths résonnaient bien sous votre ciel d'azur,
L'air que vous respiriez était limpide et pur.
Les sons flottaient au loin sur la mer qui palpite,
Un silence profond tenait tout asservi ;
La brise s'endormait dans l'arbre qu'elle agite,
L'insecte se taisait sous l'herbe qui l'abrite,
Et le silence était ravi.

La lyre de Sapho chantant Lesbos la blonde
Caressait en pleurant la mer des Alcyions ;
Les Cyclades levaient la tête au sein de l'onde,
En entendant au loin ces modulations.
Le torrent suspendait sa course vagabonde,
Et la mer d'Icarie, et la mer de Myrthos,
Courant avec amour, des lèvres de leurs flots
S'en venaient déposer, tribut d'un autre monde,
Un baiser sur les pieds de la blanche Lesbos.

***

Aujourd'hui de tous lieux, de la nature immense
S'élève un cri de haine, une sombre rumeur ;
Et ceux qui croient pourtant, faibles, sans espérance,
Cachés sous le manteau de leur triste prudence
Craignent de dévoiler les pensers de leur cœur.

L'avare comprend bien que deux et deux font quatre,
L'autre dans son orgueil sait comme il faut abattre
Et broyer le cœur d'un enfant ;
Celui-là sait combien se vend la conscience,
Comme il faut s'effacer quand parle une puissance
Pour être demain triomphant ;

Mais aucun d'eux ne sait, aucun d'eux ne devine
Que dans son cœur, sous la ruine,
L'infini puisse s'agiter ;
Qu'ils n'auraient, s'ils voulaient, qu'à frapper leur poitrine
Pour en faire jaillir une source divine
Que rien ne pourrait arrêter.

Oui, je sens sur mon front une céleste empreinte ;
Je voudrais que mon cœur respirât sans contrainte
Dans l'amour et la liberté.
La mer ni le torrent, rien ne me désaltère ;
Quelque chose m'appelle au-delà de la terre,
Je crois à l'immortalité !

LA MUSE

O pauvre cœur martyr, pauvre cœur de poète,
C'est le cri des hauts lieux, c'est l'appel idéal !
Tu veux donner l'essor à ton âme inquiète,
Tu veux voir l'infini comme le vit Hébal,
Y courir, y plonger, et comme une comète,
Promenant partout ton ardeur,
Marcher toujours, voler sans cesse à la conquête
Des cieux et de la profondeur.

Ta lèvre reste close à l'abreuvoir immonde ;
Tu retires ton cœur de la tourbe du monde,

Et ton regard est las de la clarté du jour.
Ton bras est fatigué de retourner la sonde,
Tu songes au rivage où la verdure abonde
Au sourire clément d'un beau soleil d'amour.

***

Enfant, quand la forêt aux jours pâles d'automne
Balance lentement son sommet empourpré,
Qu'elle laisse flotter son manteau qui rayonne
Au vent qui le déploie et le ploie à son gré ;

Lorsque le chêne éclate en céleste murmures
Qui vont se perdre au loin sous les dômes mouvants,
Qu'on écoute, penché, sous les brunes ramures,
Ces tristes voix d'amour qui pleurent dans les vents ;

Lorsque, comme une reine à la mort condamnée,
La nature se fait belle pour son trépas,
Et qu'on la voit encor touchante et résignée
S'efforcer de sourire aux choses d'ici-bas ;

Le vent soudain s'élève ! et partout dans la plaine
Volent par tourbillons les larges feuilles d'or ;
La pourpre se déchire en lambeaux et se traine,
Le feuillage s'envole en poussière du chêne—
Puis tout a disparu de ce brillant décor.

Les murmures confus ne se font plus entendre ;
Le silence descend profond comme l'oubli ;
Plus de rayons plongeants, plus de voix douce et tendre,
Mais à la branche noire on voit tristement pendre
Un pauvre nid brisé d'où les oiseaux ont fui.

C'est ainsi que ton âme, enfant, se faisait belle
De la couronne d'or de ses illusions.
La nature t'offrait une fête éternelle,
Et ton cœur ressemblait à la mer de Cybèle
Quand sur ses flots vermeils passent les alcyons.

Comme eux les doux pensers, la tendre rêverie
Se venaient reposer sur ta jeune âme en fleur,
Et tout écho des bois, toute voix attendrie
Ressortait plus sonore en passant par ton cœur.

Comme une fleur dont la corolle est pleine
Attendant que s'élève un souffle dans la plaine
Qui la fasse pencher pour verser son odeur;
Ainsi tu n'attendais d'un être qui respire
Qu'un signe de la main pour accorder ta lyre
Et chanter ton bonheur.

Dans tes veines la vie, en ondes magnifiques,
Circulant librement, courait avec ardeur;
La gloire te disait ses paroles magiques
Qui font monter au front les ivresses du cœur.

L'aurore te plongeait dans une longue extase;
Tu trouvais trop étroit le champ de l'avenir;
Et ton cœur était plein jusqu'au bord comme un vase
D'où coulent des parfums qu'il ne peut contenir.

Puis tu te fatiguas de ces faveurs suprêmes;
Tes yeux baissés erraient sur le bord du chemin.
Tes rêves s'enfuyaient décolorés et blêmes,
Et tu laissas un jour choir ton luth de ta main....

Tu ne remontes plus aux hauteurs de la joie ;
Jamais l'enthousiasme, ainsi que sur sa proie,
Vainqueur, ne fond sur toi pour t'emporter au ciel.
Les flottantes ardeurs de ton cœur sans constance
Poursuivent au hasard un rêve de démence,
Et tu laisses mourir la flamme sur l'autel.

***

Mais sache-le, poète, on m'appelle la Grâce ;
Je sais toucher les cœurs et ne les force pas.
A la porte parfois je frappe, et puis je passe,
Et trop souvent le vent efface
Jusqu'au vestige de mes pas.

Quelquefois, cependant, avec sollicitude
Je veille auprès du poète rêveur ;
Je le suis dans la solitude
Où je parle mieux à son cœur.

Quand je le vois fléchir sous un poids qui l'écrase,
Qu'un désir infini revient le tourmenter,
Qu'il sent courir en lui comme un feu qui l'embrase,
Préludant de ma voix, je lui dis de chanter.

La musique toujours pacifie et console,
Elle repose l'âme et l'émeut à la fois ;
Sur son aile souvent la tristesse s'envole,
Et l'on croit au bonheur en entendant sa voix.

Mais un jour près de lui le Maître me rappelle.
M'approchant du poète et sur lui m'inclinant,
Je revêts d'un rayon de la gloire immortelle

Son front tantôt pâli qui brûle maintenant ;
Et la pauvre muse infidèle,
A la brise d'en haut déployant sa grande aile,
Laisse son poète en pleurant.

***

Tu ne veux pas chanter l'éternelle nature
Parcequ'une clameur couvre sa faible voix ?
Tu ne veux pas mêler ton triste et doux murmure
Au refrain des lacs bleus, à l'écho des grands bois ?
Tu ne veux admirer qu'une image cachée
Au dernier repli de ton cœur,
Presser sur ta poitrine une feuille arrachée
Qu'à ta porte une nuit conduisit le malheur ?

Et parceque ton cœur a soif de sacrifice,
Tu veux toujours puiser dans cet amer calice
Des espoirs immolés ?
Boire en secret les larmes solitaires,
Et remuer les dépouilles trop chères
Des rêves envolés ?

Dédaignant l'univers, auguste sanctuaire
Où Dieu t'avais mis pour prier ;
Riant de l'autel où, victime volontaire,
Tu devrais te sacrifier ;
Raillant les murs croulants du temple séculaire
Dont tu devrais être un pilier,
Tu ris de la ruine et ton âme sommeille ;
Et sans voir la plaine vermeille
Où le Seigneur va se lever,
A tout propos d'espoir tu détournes l'oreille :
Tu veux dormir, tu veux rêver.

***

J'ai dit quel est mon nom : je m'appelle la Grâce.
Je console un moment, puis je remonte à Dieu.
Et cependant, la tempête s'amasse
Là-bas à l'horizon en feu ?
Et cependant il faut que l'épreuve se fasse,
Il faut que la douleur et te noue et t'enlace,
Il faudra tôt ou tard que ton aigle t'embrasse,
Et je serai loin dans un autre lieu.

Si tu t'éveilles à cette heure
De ton rêve de volupté,
Où ton ange qui souffre et pleure
Dans son ciel sera remonté,
Dis-moi, qui soutiendra ton âme ?
Qui saura t'abreuver d'espoir ?
Qui versera l'huile à la flamme,
Qui lavera les taches du miroir ?

Qui te rendra ta lyre d'harmonie
Qui se sera brisée en chantant les faux dieux ?
Qui baisera ton front aux heures d'insomnie,
Et quelle autre pourra donner à ton génie
Et l'éclat de la foudre et la splendeur des cieux ?

***

Réveille-toi, Lyre ! le clairon sonne !
Les archanges chantent en chœur !
Des quatre coins la voix court et résonne,
Et la terre créée entonne
Le grand hymne du Créateur

Le Seigneur est jaloux du dieu des corybantes,
Jaloux des faux autels et jaloux du néant,
Il veut, ô cœur muet, qu'à sa gloire tu chantes,
Que toute corde vibre au divin instrument.
Il est jaloux de l'or, jaloux des dieux d'argile
Qui dérobent sa gloire et l'adoration ;
Il appelle la mer et le roseau fragile,
La colline et la nue, et l'ombre et le rayon,
Tout ce qui souffre ou luit, bondit, voltige, oscille,
Au chant de la création !

La voix du monde est horrible et blasphême ?
Poète, alors, plus haut ! fais résonner plus fort
Ta lyre qui s'endort !
Couvre de tes accents le cri de l'anathème,
Etouffe leurs clameurs dans un sublime accord,
Et que l'hymme de vie alterne au chant de mort !

Si leur voix jette l'injure,
Si leur rage te mord au flanc,
Chante ! laisse couler cette sainte blessure
Afin qu'ils lavent leur souillure
Dans les flots chastes de ton sang.

O sois tout charité, tout parfum, tout prière !
Laisse blémir encor leur cynisme hardi ;
Sois beau comme un rosier sous sa fleur printannière,
Comme une vigne d'Engaddi.

Q'importe si le vent souffle quand ta main sème,
Et disperse le grain dans l'air ?
Qu'importe si l'angoisse a fait sur ton front blème
Peser sa lourde main de fer ?

Qu'importe si parfois tu pleures sur la vie,
Si ton cœur manque d'air dans sa froide prison ?
Si ton nom est en butte à la haine et l'envie,
Si l'arbre a passé floraison ?

Les larmes sont la divine rosée
Qui rend jeune et fécond l'immobile désert.
Le parfum se répand d'une plante brisée.
Sous le flot en fureur la perle est déposée :
Pour venir au repos il faut avoir souffert.

Il faut avoir tendu, pâle, ses mains tremblantes
En appelant tout bas le rêve tant aimé,
Il faut avoir baigné dans les larmes brûlantes
Son cœur qui rajeunit plus tendre et parfumé ;

Il faut avoir subi des angoisses sans nombre,
S'être senti broyer sous la main du malheur ;
Comme il faut au couchant la nue épaisse et sombre
Que le soleil colore et revêt de splendeur.

Tiens-toi toujours tourné du côté de l'aurore :
C'est de là que nous vient l'espérance et l'amour.
Vois-tu comme déjà l'horison se colore ?
Il n'est si longue nuit qui ne suive le jour.

Il n'est si dure peine ici-bas qu'on ne puisse
S'en dépouiller un jour ainsi que d'un manteau.
Pour l'homme la douleur est un sillon propice ;
La mort continuera l'œuvre garminatrice,
Et tu verras plus tard fleurir le sacrifice,
De l'autre côté du tombeau.

Et riche de tes pleurs, plus fort de ta souffrance,
Pour le dernier sommeil tu pourras t'endormir:
Tu fermeras les yeux pour mieux voir l'espérance
Et cesser de mourir.

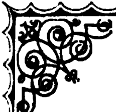
***

Toute chose à son terme;
Tout meurt, mais non pas sans retour.
Et la fleur qui tombe, renferme
La graine qui se brise et germe
Pour refleurir un jour.

Tout se courbe et se penche,
Mais pour se relever.
Un souffle redresse la branche ;
Un jour ton âme libre et blanche
Elle aussi pourra s'envoler.

JAS-A. P. PRENDERGAST.

Québec, 10 février 1881.




NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

> " Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."
>
> CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

MAI et JUIN

4eme Volume, 5eme et 6eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, MONTRÉAL

1885



NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1o. Le dernier boulet (nouvelle) - - JOS MARMETTE
2o. Les Bois-Brûlés - - - - P. J. U. BAUDRY
3o. Louis Turcotte - - FAUCHER DE SAINT-MAURICE
4o. Angéline de Montbrun (études-critique) L'abbé H. R. CASGRAIN
5o. Victor Hugo - - - - - - - OSCAR HAVARD
6o. La Mort de Victor Hugo - - - A. AIGUEPERSE
7o. Souvenirs de Jeunesse - - - - - - - A. D.
8o. Le livre interrompu - - - - - - - E. CARO
9o. Un duel au balai - - - - - - - - - - - * * *

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - - - 1.00

La livraison - - - - - - - - - - - - 10 centins

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS-H. TACHÉ,

DÉPT DU SÉCR. D'ETAT, OTTAWA.

AGENCES :

QUÉBEC : MM. L. J. DEMERS ET FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

LE DERNIER BOULET

NOUVELLE HISTORIQUE

Au milieu du quinzième jour de mai, 1760, le chemin qui mène de Beauport à Québec offrait à l'œil le spectacle le plus étrange et le plus triste qui se puisse voir. Sur la route boueuse, défoncée en maints endroits par la lutte du printemps contre l'hiver à peine terminé, à travers les flaques d'eau, dans les ornières boueuses où elles enfonçaient jusqu'à mi-jambe, cheminait ou plutôt se traînait une longue file de créatures humaines, qui s'avançaient péniblement vers la ville. Courbées vers la terre, pliant sous le poids d'un fardeau, tirant ou poussant de petites charrettes à bras, chargées de victuailles, elles allaient comme des âmes en peine, chancelant presqu'à chaque pas sur la route devenue fondrière.

Pour traîner ces voitures, pour porter ces comestibles, pas un cheval, pas une bête de somme. Dame, il y avait longtemps que le dernier cheval de la côte de Beaupré avait été mis en réquisition pour le service du roi de France, massacré ou brûlé avec les bestiaux par les soldats du roi d'Angleterre. Deux grands souverains s'en mêlant, vous comprenez que la ruine de ces petites gens avait été bientôt consommée ! Donc, pour toutes bêtes de somme des vieillards infirmes, hors d'état de porter les armes, des femmes, des enfants au dessous de quatorze ans. Quant aux jeunes gens et aux hommes faits qui avaient pu survivre aux dernières campagnes, et qui n'étaient point restés sur les champs de bataille de la Monongahéla, de Chouéguen, de William Henry, de Carillon, de Montmorency, des plaines d'Abraham ou de Sainte-Foye, ces rares survivants de nos miliciens —trois mille hommes à peine—poussaient encore le dévouement, la sublime folie, jusqu'à assiéger Québec, avec les trois

ou quatre régiments décimés qui achevaient de mourir pour le service du roi Louis XV, dit le Bien-Aimé, qui s'en souciait vraiment comme d'un fétu de paille !

Après la bataille du 13 septembre, à laquelle il n'avait point malheureusement pu prendre part, le chevalier de Lévis, retourné aussitôt à Montréal pour y organiser la résistance suprême, était redescendu au printemps sous les murs de la capitale où, avec un peu plus de six mille hommes manquant de tout, épuisés par des marches forcées dans les neiges fondantes, il avait accablé d'une défaite humiliante les sept mille hommes de troupes anglaises bien reposées et repues. Terrifié, Murray s'était renfermé dans la ville que le général français tenait maintenant assiégée, depuis le 29 avril, avec un corps d'armée réduit à moins de six mille hommes. Pour tout matériel de siége, les nôtres n'avaient que quinze mauvais canons, dont le plus gros ne portait que douze livres de balles. Encore avait-on si peu de munitions que chacune de ces pièces ne tirait guère que vingt projectiles par vingt-quatre heures. Quant aux provisions, celles qu'on avait recueillies en descendant de Montréal à Québec étaient épuisées depuis plusieurs jours. Après avoir dévoré les maigres vivres qu'on avait pu glaner chez les habitants de Sainte-Foye, de Lorette et de Charlesbourg, l'armée, pourtant réduite par les pertes du dernier combat, allait voir le spectre de la famine tendre sa main de squelette au fantôme à tête de mort qui plane au dessus des champs de batailles, lorsque M. de Lévis s'était avisé de rançonner à leur tour les habitants de Beauport et de l'Ange Gardien. Quoique la côte de Beaupré eût été dévastée l'année précédente, bien que ses habitants eussent tout perdu, habitations, récoltes, meubles et bestiaux, et qu'ils eussent été obligés—après avoir vécu plusieurs mois comme des fauves dans la forêt—de se cabaner durant l'hiver comme des sauvages à la lisière du bois, ces misérables devaient pourtant bien avoir encore quelque chose à mettre sous la dent, puisqu'ils n'étaient pas encore

morts de faim ! Eh bien cette bouchée dernière qui devait leur rester, M. de Lévis n'avait pas craint de la leur demander, à ces infortunés que nous avons vus charroyer, à force de bras, vers le camp français, à peu près tout ce qu'ils avaient de provisions de bouche. Ces besoigneux sublimes allaient porter le viatique aux braves prêts à périr en livrant la dernière bataille. Il est vrai que pour tous, mourir paraissait la dernière action qui leur restait à faire, et chacun s'y préparait sans récrimination, tout simplement, avec un stoïcisme amené du reste par la succession ininterrompue des malheurs précédents.

Et pendant que ces gueux héroïques agonisaient pour leur roi, Sa Majesté Louis XV filait d'heureux jours dans les petits appartements dorés de Versailles, avec la belle marquise de Pompadour, enchantée que la perte du Canada pût dérider le front de son royal amant.

N'était-ce pas pourtant la plus navrante des misères que celle de ces êtres débiles changés en bêtes de charge, et venus de si loin par des chemins atroces ravitailler les débris de troupes, que la cour abandonnait à la mort avec une si coupable indifférence !

Ahanant sous l'effort des fardeaux longtemps portés, ou des pieds tirés avec peine de la boue épaisse, ces pauvres créatures allaient toujours sans s'arrêter jamais, de peur de n'avoir plus la force de se remettre en marche. C'est ainsi, dans ces temps admirables, que ceux qui ne pouvaient pas se battre s'en allaient redonner quelque force à ceux-là qui de leur corps faisaient le dernier rempart de la patrie.

En tête du convoi, attelé à une petite charrette, marchait un invalide. C'était un homme de soixante ans mais vert encore, à l'attitude martiale quand il se redressait. Pour le moment, il allait tout courbé, tirant le véhicule, et sa jambe de bois donnant comme des tours de vrille dans le sol, à cha-

cun de ses pas ; ce qui imprimait à son corps un déhanchement pénible qui aurait dû l'épuiser depuis longtemps, s'il n'avait eu des muscles de fer, une volonté d'acier. Mais, sa respiration stridente, ses cheveux collés aux tempes, la sueur qui lui ruisselait sur la face témoignaient de ses efforts.

Derrière la charrette et la poussant de ses deux mains—pas bien fort, la pauvre !—suivait une femme de vingt ans, la bru du vieillard. Et, dans la voiture, sur des lièvres et des perdrix entassés pêle-mêle, était couché un enfant au maillot, celui de la femme. Malheureuse créature âgée d'un mois et conçue dans les larmes au mois de juillet précédent, entre deux batailles dont l'une fut notre avant dernière victoire et l'autre un irréparable désastre.

Milicien incorporé dans une compagnie de la marine, Jacques Brassard, le père de l'enfant, appelé sous les armes au commencement du printemps, avait laissé sa famille à l'Ange-Gardien. A peine y avait-il quelques semaines que les troupes étaient campées à Beauport, que Brassard y avait vu arriver son père et sa jeune femme obligés de fuir devant les soldats anglais, et de laisser derrière eux leur maisonnette avec tout ce qu'ils possédaient au monde. Quelques jours plus tard, au mois d'août, Brassard avait été dirigé sur Québec, pour servir dans l'artillerie de rempart. Depuis lors on ne l'avait point revu. Vivait-il encore, avait-il été tué à la bataille du 13 septembre, ou faisait-il partie de ceux-là qui maintenant tenaient à leur tour la capitale assiégée? Les infortunés n'en savaient rien. Après le plus terrible des hivers passé à l'Ange-Gardien, évacué par l'ennemi, et dans une cabane de branchage élevée par le vieux sur l'emplacement de leur maison, que les soldats de Montgomery avaient brûlée, après avoir donné le jour à son enfant dans une hutte plus pauvre encore que l'étable où naquit le Christ, cette faible femme, ce vieillard infirme, profitaient de l'occasion du convoi pour aller s'informer si le cher absent vivait encore

ou ne les avait pas quittés pour toujours. Vous comprenez donc que pour eux il n'y avait pas de fatigue qui les pût empêcher d'arriver là-bas, sur ces collines désormais fameuses où se jouait la partie suprême qui allait décider du sort de tout un peuple.

A mesure qu'ils approchaient, le grondement des canons qui tonnaient sur les hauteurs, leur parvenaient de plus en plus distincts. Mais, c'était du côté de la ville qu'ils étaient plus précipités, les Anglais tirant dix coups de feu contre les nôtres un seul. Sur les remparts qui regardaient la plaine, à chaque instant éclatait un éclair suivi d'un gros flocon de fumée couleur de souffre qui bondissait, s'arrêtait, se tordait sur lui-même, et s'élevait lentement en blanchissant dans l'espace.

On arrivait au pont de bateaux jeté l'été précédent par les Français sur la rivière Saint-Charles. Non détruit par ceux-ci après la retraite précipitée du 13 septembre, et conservé par les Anglais qui, au dire de Knox, y entretinrent une garde tout l'hiver, jusqu'à l'arrivée des troupes françaises, ce pont volant avait bien un peu souffert de la débâcle. Mais, le général Lévis l'avait fait réparer suffisamment pour permettre au convoi de passer l'eau. Il va sans dire que nos troupes étaient maîtresses non seulement des plaines d'Abraham et de Sainte-Foye, mais encore de tout le terrain qui s'étendait des dernières maisons de Saint-Roch, alors groupées dans les environs de l'Intendance, jusqu'à l'Hôpital-Général et au-delà, l'ennemi se terrant dans la ville. Pour prendre la muraille de la place à revers, une de nos cinq petites batteries de siége était même élevée sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles, quelque part où le Saint-Roch actuel mire ses usines et ses quais dans l'eau qui coule au pied du pont Dorchester.

Du côté de la ville, une redoute s'élevait à la tête du pont



volant. Une garde française l'occupait. Quand le vieux qui marchait toujours en tête du convoi fut à portée de voix :

—Eh ! père Brassard, est-ce bien vous ? lui cria-t-on de la redoute.

Lui, à qui cette voix semblait familière, mettant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux distinguer celui qui lui parlait :

—Est-ce toi, Jean Chouinard ?

—Oui, père.

—Tu vas donc—et la voix du vieux se prit à trembler—tu vas donc pouvoir me donner des nouvelles de mon gars ?

Derrière le vieillard, la jeune femme était secouée par un frisson d'angoisse, comme une feuille de tremble agitée par le vent.

—Votre garçon, père Brassard, il est en haut, sur le côteau, de service à la première batterie que vous y rencontrerez.

—Ah !...... fit le vieux avec un long soupir de soulagement.

—Le bon Dieu soit béni ! dit la jeune épouse.

—Allons ! reprit gaîment l'invalide en se remettant en marche avec des demi-tours plus vifs de sa jambe de bois. Et le reste du convoi de suivre, car c'était au quartier général, là-haut, qu'il fallait porter les vivres.

Le chemin qu'ils suivaient passait à travers champs, à peu près à l'endroit où se joignent maintenant Saint-Roch et Saint-Sauveur, et grimpait sur les plaines par la côte Sauvageau.

D'où ils cheminaient, les gens du convoi apercevaient distinctement à gauche les maisons de la ville, dont le grand nombre incendiées par les Anglais lors du premier siége, dressaient leurs cheminées calcinées vers le ciel, comme dans un élan de désespoir de grands bras décharnés, tandis que les embrasures des fenêtres crevées regardaient comme des yeux morts. Au-dessus s'étendait un ciel triste, sans soleil, où se traînaient de longues nuées basses et brumeuses, que le vent fauchait en les emmêlant avec l'épais nuage de fumée de poudre, qui largement montait de la plaine et des remparts. Et, maintenant, entre chaque décharge d'artillerie, on entendait les rauques grondements des boulets qui se croisaient là-haut en hurlant la mort.

Il était quatre heures, quand le convoi enjamba la crête du côteau. Déviant un peu sur la gauche, une parallèle couronnait les mamelons qui faisaient face à la ville, à huit cents verges des murailles. C'était le camp des assiégeants. Derrière les épaulements en terre, grouillait cette misérable armée de moins de six mille désespérés, qui persistaient avec quinze méchants canons, à bombarder une place défendue par cent cinquante bouches à feu du plus fort calibre. Et, depuis deux semaines chacun de ces hommes avait dû vivre et se battre avec une ration d'un quart de livre de viande et d'une demi-livre de pain par jour. (1)

L'artillerie anglaise faisait rage. Ses projectiles pleuvaient drus comme grêle et labouraient le sol jusqu'à deux milles audelà du camp français. Comme les gens du convoi auraient été trop exposés à s'aventurer plus loin que le bord du côteau, le général envoya au-devant d'eux pour recueillir les provisions qu'ils apportaient.

Une fois débarrassé des siennes, le père Brassard demanda à l'officier qui commandait le détachement, la permission de

(1) Journal de Knox, IIe vol. p. 307.



pousser jusqu'à la batterie la plus rapprochée où se trouvait son fils. Au même instant, un boulet vint s'enterrer à cent pieds de là et fit, en crevant le sol, jaillir des cailloux jusque sur les gens du convoi dont la majeure partie, composée de femmes et d'enfants, prit panique et courut se mettre à l'abri dans la côte.

—Vous voyez à quoi vous vous exposez ! dit l'officier à Brassard resté avec sa bru et quelques autres.

—Bah ! mon lieutenant, ça me connaît les boulets, fit l'invalide en montrant sa quille de bois.

—Raison de plus pour veiller à conserver l'autre, mon brave.

—Oh ! je n'ai qu'un regret, repartit le vieux en se frappant la poitrine, c'est de ne l'avoir pas reçu là ! Il y a bien des choses tristes que je n'aurais pas été forcé de voir.

—Vous persistez donc ?

—Oui ; je voudrais embrasser encore une fois mon garçon.

—Allez....

Le vieux partit en sautillant avec sa jambe de bois. Sa bru le suivait.

—Mais pas vous, au moins, lui dit l'officier en l'arrêtant par le bras.

—Son garçon, c'est mon mari, dit-elle.

—Alors, allez-y donc à vos risques et périls, fit le lieutenant avec un haussement d'épaules.

La jeune femme suivit le vieillard, son enfant serré contre

son cœur. Un, par exemple, qui ne se doutait guère du danger, celui-ci qui, les lèvres avides au sein de sa mère, puisait inconscient la vie au milieu de la mort. Car ils marchaient sur des fosses tout fraîchement remplies des malheureux récemment tués. Et puis, au-dessus, autour d'eux, la mort insatiable poussait dans l'air de sinistres clameurs.

Ils touchèrent pourtant sans encombre les derrières de la première batterie. Mais, quand ils voulurent passer outre on les arrêta. Ils exposèrent l'objet de leur désir.

—Braves gens, leur dit la sentinelle, savez-vous que ça n'est pas sain du tout par ici. Voilà aujourd'hui notre dix-septième tué qu'on emporte là-bas.

—Oh ! dites-moi, s'écria la jeune femme, est-ce que Pierre Brassard.... ?

Elle ne put finir, les mots s'étranglaient dans sa gorge.

—Pierre Brassard, reprit le soldat, je l'ai vu servant sa pièce, il y a dix minutes.

—O monsieur ! laissez-moi le voir, je vous en supplie !

—Eh ! bonnes gens, je n'y peux rien, moi. Mais, tenez, voici mon capitaine ; adressez-vous à lui.

Un éclair de joie illumina la figure du vieillard.

—Pardon, mon commandant, dit-il à l'officier qui passait distrait, ne me reconnaissez-vous pas ?

—Tiens, Brassard ! Mais que diable viens-tu faire ici, mon vieux ! Tu n'es plus guère propre au service !

—Hélas ! non, mon capitaine. Mais j'ai profité du convoi

de vivres pour tâcher de revoir un peu mon garçon, dont on était sans nouvelles depuis l'automne passé. Et c'est sa femme que voici. Nous refuserez-vous, mon commandant ?

—Mais il est de service à sa pièce, et ça chauffe où il est, je vous en avertis !

—Oh ! s'il vous plaît, monsieur ! murmura la jeune femme de sa voix la plus douce.

—Venez donc, fit l'officier qui les guida lui-même vers l'embrasure de l'épaulement dans laquelle était la pièce du canonnier Brassard. Avisant un artilleur assis sur une pyramide de boulets, et qui se reposait de son tour de service.

—Noël, lui dit le capitaine, remplace un peu Brassard que son père et sa femme viennent voir. Eh ! là-bas, Brassard, avance à l'ordre !

L'artilleur, en train d'amorcer le canon, se retourna. En apercevant sa femme et son père, la face lui blanchit sous la couche de poudre qui la recouvrait en partie, et, un instant, il s'appuya sur l'affut pour ne pas chanceler.

—Viens donc, dit l'officier. Noël te remplace.

Il y eut trois cris délirants qui se perdirent dans une détonation voisine, et puis des bras qui s'enlacèrent, et des lèvres sur lesquelles trois âmes se pâmèrent avec des spasmes d'ivresse.

La première effusion passée, l'artilleur s'aperçut du danger que couraient les siens, et s'empressa de les entraîner plus près de l'épaulement. Il fit asseoir sa femme par terre, à l'endroit où ces sortes de travaux ont le plus d'épaisseur. Le vieux ne voulut pas, lui. Ça ne lui allait pas de baisser

la tête devant les boulets anglais.... trop d'honneur à leur faire.

Ce qui se dit alors entre ces trois êtres aimants que séparait la guerre maudite, vous le pouvez deviner. De ces paroles bien simples, mais tellement accentuées par les battements du cœur, et soulignées par la caresse inexprimable du regard, que des mots écrits n'en sauraient jamais rendre la poignante expression.

—Et ce petit.... ? dit le soldat, qui, les yeux humides, regarda l'enfant.

Entre deux coups de canon celui-ci s'était endormi sur le sein maternel et souriait, sa mignonne bouche entr'ouverte où perlait des gouttes de lait.

—C'est vrai, tu ne le connais pas encore, et pourtant c'est notre enfant. Tu te souviens.... ?

—Oui.... fit-il.

—Embrasse-le, Pierre.

Il se baissa, prit avec précaution dans ses grosses mains ce tout petit être fait de son sang et le baisa sur la joue. La barbe du soldat, imprégnée de poudre, fit deux taches noires sur le visage de l'enfant ; ce qui les fit rire tous trois.

—Est-ce un garçon ? demanda-t-il.

—Oui.

—Tant mieux !

—Oui ! gronda le vieux, pour faire encore de la chair à boulet comme nous !

Il y eut entre eux un moment de silence. Car ces pauvres gens connaissaient assez tout ce que la guerre a d'effroyable pour les humbles que la gloire écrase en courant sous son char.

—Enfin, reprit le vieillard, puisse-t-il vivre en des temps meilleurs que ceux-ci. Car, depuis des années, c'est à jalouser ceux qui ont eu la chance de partir avant nous !

Le jour baissait. Le vieillard fut le premier à s'en apercevoir.

—Ma fille, dit-il, voici l'heure de nous en aller. On ne nous souffrirait pas longtemps, car nous sommes ici des bouches inutiles, et tu sais comme moi que le pain et la viande y sont rares.

Et puis, comme il voyait que la seule idée de leur départ bouleversait son fils, il ajouta pour le distraire un peu :

—Je vois qu'on va tirer ta pièce. Demande donc à celui qui tient la mèche de me laisser mettre le feu. Ça me rappellera l'ancien temps où, comme toi, j'étais canonnier.

Pierre s'approcha du canon avec son père et parla au soldat qui tendit la mèche au vieil invalide :

—Volontiers, l'ancien, dit-il, si ça peut vous être agréable.

Au commandement : "Haut la mèche," le vieux se redressa comme autrefois.

—Feu ! cria l'officier.

Le canon tonne et se cabre. Mais en même temps, un boulet venu de la ville frappe la pièce et, ricochant, coupe le vieillard en deux et fracasse la poitrine du fils. Le vieux

tombe comme une masse inerte, tandis que Pierre, frappé de flanc, tourne sur lui-même, et, pantelant, s'abat à côté de sa femme qu'il inonde d'un flot de sang.

D'abord paralysée par l'épouvante, celle-ci resta sans mouvement, sans voix. Et puis, avec un cri qui n'avait rien d'humain, elle se jeta sur le corps de son mari. Le cœur emporté, il était étendu sur le dos, les yeux démesurément ouverts. Tout auprès, l'enfant échappé des bras de sa mère et roulé dans le sang de l'aïeul et du père, poussait de pitoyables vagissements.

Comme on se précipitait vers ce lamentable groupe—la guerre est sans merci—trois coups de clairon retentirent.

—Cessez le feu ! commanda l'officier.

Un aide-de-camp accourait.

—Qu'on encloue les pièces, cria-t-il, et qu'on se prépare à battre en retraite. Une demi-heure pour enterrer les morts !

M. de Lévis venait d'apprendre que Vauquelin, écrasé par le nombre, avait eu nos derniers vaisseaux foudroyés par l'Anglais. C'était l'espérance suprême que nous arrachait le ciel.

Comme la nuit tombait, dans une fosse creusée en toute hâte, pêle-mêle on jetait les morts de la journée. Avec un bruit mat ils tombaient, l'un couvrant l'autre, et mêlant leur sang dans un dernier holocauste à la France.

Autour du trou béant, muets comme des fantômes, s'inclinait un groupe d'hommes qui pleuraient. Son surplis se détachant lumineux au premier rang sur ces ombres confuses, un prêtre doucement bénissait les martyrs. A son côté, soutenue par un sergent à barbe grise, la femme du canonnier Brassard s'affaisait sous le poids de sa désolation.

Enfin, sur cet amas confus de cadavres l'on entassa la terre, et ce fut tout pour eux, ici-bas.

Là-haut, dans l'air qui s'obscurcissait toujours, une volée de corbeaux tournoyaient, jetant leurs croassements moqueurs au-dessus du plateau bondée de la chair des victimes de deux grandes batailles ; tandis qu'au loin, sur les remparts de la ville où l'artillerie se taisait, les vainqueurs informés de la perte de nos navires, poussaient dans l'ombre montante des hurlements de triomphe. Vautours et corbeaux unissaient leurs voix discordantes avant de se ruer sur la dépouille des vaincus.

Les funérailles terminées, le sergent qui soutenait la veuve voulut l'arracher du bord de la fosse maintenant comblée, où la malheureuse semblait voir encore celui qui pour toujours dormait dans la terre des braves.

Mais elle résistait.

—Ma pauvre dame, vous ne pouvez pas rester ici, dit-il ; voici que la retraite a commencé.

Elle remua la tête mais ne bougea point.

—Où demeurez-vous ?

—A l'Ange-Gardien, murmura-t-elle.

—Mais comment allez-vous faire pour y retourner ?

—Je ne sais pas, moi. Avant de me tuer mon mari et le père, ils avaient brûlé notre maison.... Je n'ai plus rien au monde.

—Et votre enfant ?.... dit la voix grave du prêtre.

—Ah ! c'est vrai ! s'exclama la mère en embrassant son fils.

—Sergent, dit l'aumônier, vous allez la conduire jusqu'aux premières maisons de Sainte-Foye. Elle y trouvera bien un asile jusqu'à ce qu'elle puisse retourner vers ceux qui la connaissent.

Quelques instants plus tard, l'arrière-garde qui couvrait la retraite tournait le dos à la ville et s'engageait à son tour sur la route enténébrée de Sainte-Foye. Soutenue par son guide, la mère emportant son fils s'en allait avec eux.

Cette veuve de soldat qui portait cet orphelin dans ses bras et qui, ployant sous le faix de la douleur et de la détresse complètes, s'enfonçait dans la nuit de l'inconnu, c'était l'image du Canada français vaincu par le nombre et la fatalité. A cette heure terrible, il semblait bien que c'en était fini de nous comme race. Et pourtant, merci à Dieu, nous sommes la postérité, nombreuse et vivace, de cet orphelin français abandonné dans l'Amérique du Nord.

Au temps présent, où quelques énergumènes osent rêver tout haut de notre anéantissement, il est peut-être bon de rappeler ce que nous fûmes.... et ce que nous sommes aujourd'hui.

JOSEPH MARMETTE.

Outaouais, ce 25 mai 1885.

LES BOIS BRULÉS

Les événements récents ont de nouveau attiré tous les regards vers nos territoires de l'ouest, et il n'est peut-être pas inutile de rappeler en quelques pages les circonstances de la première *agitation*, dont le feu mal éteint vient de se raviver d'une manière à faire naître de grandes préoccupations.

Il y a quelques quinze ans, l'opinion publique fut vivement émue en apprenant que l'hon. M. McDougall, en route pour la Rivière-Rouge afin de prendre possession du gouvernement *dont il devait être investi* quand le moment serait venu, avait été arrêté sur la route par quelque métis *français* (c'était la grande offense !) et avait été obligé de rebrousser chemin pour aller sur le territoire des Etats-Unis, méditer sur les Proclamations qu'il devait prodiguer plus tard.

Là-dessus violentes déclamations contre la rebellion des *French Half-Breeds*, surexcitation des ultra-loyaux et le reste, se terminant par une promenade militaire commandée par le colonel Wolseley, le soldat heureux.

Comme, bien qu'on en puisse dire, il arrive souvent à l'histoire de se répéter, relisons en courant cette page de nos annales, page déjà ancienne en nos jours de chemins de fer et de télégraphes, mais dont l'étude ne sera pas sans intérêt, attendu que les mêmes causes produisant les mêmes effets, la lumière jetée sur les évènements de 1870 peut aider à faire amoindrir les dangers de la nouvelle levée de boucliers, contre laquelle nos frères comme nos amis sont à combattre en ce moment.

La colonie d'Assinniboia ayant passé des mains du jeune Lord Selkirk en celles de la Compagnie de la Baie d'Hudson,

cette puissante Corporation comprit l'importance qu'avait pour elle un établissement stable au milieu des vastes déserts où s'étendaient ses opérations commerciales, et elle voulut se concilier ses nouveaux sujets.

La Compagnie était la seule autorité, et le gouverneur était *gouverneur* de fait comme de nom. Il administrait le commerce, les douanes, la justice, les travaux publics et le pouvoir exécutif, avec l'aide d'un conseil composé de certains officiers de la Compagnie et de quelques colons choisis avec soin parmi les hommes les plus populaires.

Il y avait un corps de volontaires de 60 (!) hommes.

La justice était administrée par quatre magistrats, et le procès par jury existait depuis 1836. Disons cependant qu'avec les mœurs patriarcales de la colonie, les magistrats réglaient le plus souvent les causes *en dehors* de la Cour.

Sous ce système, la colonie réussissait bien, et les métis français, surtout, se faisaient remarquer par l'excellence de leur conduite, arrachant à un missionnaire de l'Eglise anglicane, ce témoignage flatteur : " *The half-breeds walk in simplicity and godly sincerity.*"

Mais les plus belles choses ne peuvent durer. Il fut des jours où des colons étrangers vinrent s'implanter dans l'Assiniboia, apportant un ferment de discorde et de trouble qui devait aboutir à la guerre ouverte.

En 1857 arrivait à Fort Garry un homme qui semble avoir été le mauvais génie de la Rivière-Rouge ; l'histoire des vivants étant difficile à faire, je ne veux pas nommer cet homme qui, arrivé là pour faire fortune, se trouva gêné par le monopole, qu'exerçait en vertu de sa charte l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson.

14

Il se fit l'écho des plaintes des commerçants privés et se mit à susciter à la Compagnie toutes espèces de difficultés et d'embarras, allant jusqu'à la révolte ouverte contre la seule autorité légitime en ces parages, résistant à main armée à l'exécution des jugements des tribunaux constitués, tribunaux qu'il avait déjà grossièrement insultés.

Puis, il invoquait l'intervention du Canada pour soustraire le pays à l'*arbitraire* et à l'*oppression* de la Compagnie, et devenait le chef du parti des mécontents, parti qui, au grand dommage du Canada, s'intitulait le parti *Canadien*.

Pendant ce temps-là, le Canada n'avait pas oublié les Pays d'en-haut. Il y avait ici des hommes qui, se rappelant que ces vastes contrées avaient été découvertes par nos coureurs des bois, et que les métis étaient de notre race, invoquaient les titres du Roi de France à la possession du Nord-Ouest, titres transmis à la Couronne Britannique lors de la cession du Canada français,—cession du pays tout entier.

Ces hommes prétendaient que la Prairie faisait partie du Canada et n'en pouvait demeurer séparée. Dès 1857, une Commission, présidée par l'hon. M. Cauchon, avait été chargée d'étudier cette réclamation, que son rapport avait mis sous un jour très favorable aux prétentions du Canada. Mais l'influence très puissante de l'honorable Compagnie avait prévalu en Angleterre et l'affaire n'avait pas eu de suite.

Les agissements du prétendu parti Canadien dans l'Assiniboia, les homélies sur la *persécution* exercée par la Compagnie, les plaintes contre son *oppression*, les correspondances aux journaux du Canada, les articles violents du *Nor' Wester*—tout cela vint rouvrir la question, et des négociations furent commencées en Angleterre pour l'achat des droits de la Compagnie.

De leur côté, les actionnaires, fatigués des tracasseries que leur suscitait une poignée de mécontents ; voyant leur autorité méprisée, leurs tribunaux défiés et leurs prisons forcées par la populace—les actionnaires songèrent à se défaire de leurs droits.

L'Angleterre y prêtant les mains, il intervint une Convention, en vertu de laquelle le Canada achetait au prix de £300,000 sterling les droits de la Compagnie sur le Nord-Ouest, le gouvernement Impérial accordant sa garantie à l'emprunt que ferait le Canada.

Cette cession ne devait cependant s'effectuer que sur *paiement* de la somme convenue.

Pendant le cours des négociations, en 1868, le gouvernement envoya à la Rivière-Rouge deux arpenteurs chargés de construire un chemin jusqu'au Lac des Bois.

Dans toute cette affaire on avait commis une erreur grave, qui devait avoir de sérieuses conséquences. En traitant des droits de la Baie d'Hudson, on avait complètement ignoré ceux de douze à quatorze mille colons *établis* dans l'Assiniboia.

Les arpenteurs nommés par le gouvernement continuèrent cette faute. Se joignant à quelques-uns du parti Canadien, ils se mirent à acheter des Sauvages (qui n'avaient point droit de les vendre) des terrains sur lesquels des colons avaient leur résidence autour de La Pointe des Chênes. Ils joignirent à cela bien d'autres injustices, sans compter les impertinences—et Dieu sait si des Anglais peuvent être impertinents. Les choses allèrent si loin que le gouverneur McTavish en écrivit en Angleterre.

A cette lettre, le ministre des Travaux Publics, l'hon. M. McDougall, répondit par une lettre qui ne fit qu'ajouter à l'irritation des colons.

Le parti Canadien devint plus aggressif encore, menaçant les colons de " *ce qui arriverait quand le Canada aurait pris possession du pays.*"

On fit des rapports dans les journaux du Canada, de prétendues assemblées publiques, où l'on disait que les hommes les plus influents du pays étaient venus exposer leurs vues ; tandis que, de fait, il n'y avait eu que de ridicules réunions de quelques hommes, où l'on s'était livré à des diatribes contre la Compagnie.

Le résultat de tout cela fut que les métis prirent ombrage de tout ce qui était canadien, et que leur inquiétude augmenta quand ils sûrent que l'honorable M. McDougall devait être le premier gouverneur, qu'il arriverait avec un *gouvernement tout fait,* dans lequel n'entrerait aucun des anciens colons, et qu'il allait gouverner selon le cœur de ses amis du parti Canadien.

Ajoutons que le parti Canadien annonçait que les anciens colons allaient être effacés du pays " wiped out, " et l'on comprendra si les esprits des fiers descendants de nos hardis aventuriers devaient fermenter.

Sur ces entrefaites, on vit venir un nouvel arpenteur, le colonel Dennis, qui malgré les meilleures intentions, commit la faute qu'avaient commise ses prédécesseurs—celle de s'allier au parti cause de tout le trouble.

Les métis voyant les arpenteurs diviser et subdiviser leurs terres, même avant que la cession ne fût accomplie, voyant venir cette cession consentie sans leur assentiment, les métis devaient avoir une nouvelle cause de colère.

En ce pays primitif, la prise de possession se faisait d'une manière sommaire : on creusait un sillon autour du lot

de terre, et l'on plantait un piquet avec son nom dessus. C'était tout.

En apprenant que l'hon. M. McDougall devait venir comme gouverneur, ceux qui s'intitulaient ses amis se mirent à tracer partout des sillons, et à planter partout des piquets. Le chef du parti Canadien, l'homme dont j'ai déjà parlé, cet adversaire constant de l'autorité légitime là-bas et cet ennemi des métis, se traça pour lui seul une véritable seigneurie—s'il eût réussi à garder tout ce qu'il prenait, cet homme fût devenu l'un des plus grands propriétaires fonciers *de toute la Puissance !*

La suite, tout le monde la sait.

M. McDougall arrivant sur le territoire de sa future grandeur, fut prié de s'en retourner. Six à huit hommes avaient " écrasé dans l'œuf sa puissance impériale " comme dirait Hernani.

La meilleure preuve des mauvais agissements du parti Canadien, c'est que le colonel Dennis ne put trouver 50 hommes dans la colonie pour servir d'escorte à l'hon. M. McDougall.

C'est ainsi qu'a commencé la *Rebellion de Riel.* Rebellion ! quand le pays appartenait encore à la Compagnie de la Baie d'Hudson ! Rebellion ! quand la cession ne devait s'accomplir qu'après le paiement du prix et que ce prix n'était pas payé ! Rebellion, quand la Commission de l'hon. M. McDougall ne devait avoir de force que le premier décembre (au plus tôt) et qu'on était en octobre ! Rebellion, enfin, quand le nouveau gouverneur se présentait comme l'ami de gens en révolte ouverte avec la seule autorité légitime que pût reconnaître l'Assinniboia !

Et cependant, voilà comme s'écrit l'histoire.



A ce moment une explication franche pouvait sauver la situation. Mais Achille était dans sa tente et voulait forcer le gouverneur McTavish à lui faire ouvrir le chemin de Fort Garry.

Bien plus, toujours conseillé par le fameux parti, l'hon. M. McDougall commit faute sur faute, y compris l'étonnant phénomène de sa proclamation du 1er décembre—alors que certaines circonstances ayant retardé le paiement des £300,-000, la cession n'avait pas encore d'effet.

Tout est bien qui finit bien. Les métis *révoltés* avaient soumis leur projet de Grande Charte. En principe, ce projet fut adopté, et lorsque l'armée du colonel Wolseley arriva devant Fort Garry.... plus de chef—plus de gouvernement—plus rien que des portes ouvertes—la *Rebellion* était terminée.

Je n'admets que rarement le droit à la *révolte*, mais l'histoire fera peut-être une distinction entre une rebellion contre une autorité existante et la résistance à l'avénement d'une autorité que l'on craint de voir ressembler à une conquête, résistance que ses chefs ont qualifiée en disant " qu'ils ne voulaient pas prendre les armes contre la Reine."

Sans doute, il y eut dans cette page d'histoire une ligne regrettable : la ligne écrite avec du sang. Mais il ne faut pas oublier que le parti Canadien avait annulée l'autorité de la Compagnie, que le Canada n'avait pas encore de droits sur le pays, et que le gouvernement de Riel était—quelqu'irrégulier qu'il pût être—le seul gouvernement de *facto.*

Riel avait la couleur du droit en exigeant qu'on le respectât, il pouvait demander qu'on mît fin aux intrigues de toutes sortes montées contre lui. Riel avait à grande peine empêché ses métis de tirer sur ceux qui venaient pour attaquer le Fort Garry—il avait déjà rendu la liberté à ses pri-

sonniers—il avait fait grâce au major Boulton—et cependant les intrigues continuaient.

Il crut que le *salut du peuple* voulait la mort de Scott. Son *crime* était-il plus grand que celui du gouvernement d'Ontario, faisant arrêter, à Outaouais, le Père Ritchot et M. Alfred H. Scott, reçus par le gouvernement fédéral comme *délégués* du Nord-Ouest, et les faisant arrêter pour complicité dans un crime commis dans un territoire où Ontario n'avait aucune juridiction ?

Peut-être, un jour dans l'avenir, le meurtre de Scott sera-t-il justifié par l'histoire.

En attendant, nous voici à un second chapitre de la même Rebellion. Il est peut-être trop tôt pour vouloir juger ce qui se passe—le Nord-Ouest en armes, nos volontaires faisant preuve de qualités militaires remarquables—les métis se montrant des adversaires qu'on n'aurait pas dû mépriser.

Mais de tout ceci, à qui la faute ? C'est le secret de l'avenir.

Je me contente de faire remarquer que les maladresses des *officiels* de là-bas y ont contribué pour quelque chose, et qui sait s'il n'eût pas mieux valu envoyer là quelques *officiels* canadiens-français, qui auraient mieux compris les Bois-Brûlés, et auraient peut-être essayé de ne pas les vexer outre mesure.

On comprendra peut-être un jour que les Canadiens-français non-seulement sont loyaux, mais qu'ils peuvent être *aussi* habiles que leurs voisins.

P. J. U. Baudry.



LOUIS TURCOTTE

(*suite*)

Cette idée frappa Louis Turcotte. Pendant la belle saison il visita à petites journées les presbytères, cueillant partout et prenant des notes. L'année suivante il publiait un volume de 164 pages rempli de renseignements. Tout ce qui a pu donner du relief à son sujet a été employé. Histoire, légendes, naufrages, incursions iroquoises, invasion anglaise, études des actes de propriété, mœurs, historiques des paroisses, listes des premiers colons de l'île, nom de ses prêtres, date de construction de ses églises, tout se trouve dans ce livre. Turcotte s'est bien gardé d'oublier certaines complaintes restées célèbres. Dans l'une qui raconte le lamentable naufrage du 18 octobre 1784, nous remarquons cette pensée. On vient d'apprendre que les mariés se sont noyés en face de la maison où les attend le repas de noce. La ballade se termine ainsi :

> La table est mise qu'on l'ôte en diligence ;
> Les draps seront pour les ensevelir.

Le style de l'*Histoire de l'Ile d'Orléans* laisse un peu à désirer, mais comme renseignements et comme exactitude il n'y a rien à reprendre dans ce travail.

Pour compléter cet ouvrage Louis Turcotte avait été obligé de feuilleter bien des liasses de vieux journaux, beaucoup d'anciens documents. Ces recherches lui donnèrent l'idée d'écrire *le Canada sous l'Union*. Pendant des années et des années, lorsque la souffrance lui donnait quelques répits, on le vit penché sur les séries du *Canadien*, de la *Gazette de Québec*, du *Mercury*, de la *Minerve*, du *Pays*, de *l'Avenir*, du *Moniteur Canadien* et de bien d'autres de nos journaux. Il étudiait.

La *Gazette Officielle,* les *Statuts du Canada,* les journaux du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative n'avaient guère de secret pour lui. Il allait jour par jour, nuit par nuit, compilant, analysant, racontant. Il fallait lire cet article attaquant ou défendant l'arrivée et la chute du ministère Draper-Ogden ; l'avènement du cabinet Lafontaine-Baldwin ; celui de Viger-Draper ; la lutte constitutionnelle de 1843 à 1845 ; la formation des ministères Draper-Daly et Sherwood-Daly ; le retour de celui de Lafontaine-Baldwin ; l'incendie du parlement ; le passage des cabinets Hincks-Morin ; Mc-Nab-Morin ; Taché-McDonald ; Brown-Dorion ; Cartier-Mac-Donald ; Macdonald-Sicotte ; Macdonald-Dorion ; Taché-Macdonald, et la coalition Taché-Macdonald-Brown. Il fallait donner un aperçu général de l'histoire du Canada avant l'union ; de la domination française et anglaise et suivre pas à pas les administrations de lord Sydenham, de Sir Charles Bagot, de lord Metcalf, de lord Cathcart, de lord Elgin, de Sir Edmund Head, de lord Monck.

Ce travail ne l'effraie pas plus que ne l'a effrayé la souffrance. Il se met résolument à l'œuvre, dédie son livre " A LA JEUNESSE CANADIENNE " et débute ainsi :

—" Le Canada a traversé sous l'Union une époque tout à fait intéressante. Pendant les vingt-sept années qu'a duré cette union, il s'est déroulé des évènements nombreux et importants. Un pas immense a été fait dans le progrès moral et matériel. La population durant cette période s'est doublée deux fois et demie. L'agriculture, le commerce et l'industrie ont reçu une impulsion considérable. De grandes voies ferrées et des routes publiques se sont ouvertes, et sillonnent maintenant la province en tous sens. Grâce à de nombreuses améliorations le Saint-Laurent est devenu l'une des plus belles voies de communication du monde. La liberté du commerce a été concédée à la province. Les lois criminelles ont reçu des modifications impor-

tantes. D'après les institutions municipales qui lui ont été données le peuple gouverne lui-même ses affaires locales. La tenure seigneuriale a été abolie. L'instruction publique a fait des progrès étonnants et peut être comparée avec celle des peuples les plus instruits de l'Europe. On a vu s'élever des hommes d'Etat éminents qui ont occupé successivement le pouvoir, des membres distingués qui ont brillé dans la chaire et au barreau ; enfin des écrivains de mérite se sont fait une belle réputation dans les sciences, les lettres et les arts.

" Dans ce grand mouvement, la population française n'a pas joué le rôle le moins important. Destinée par la nouvelle constitution à perdre son influence et sa nationalité, elle a déjoué les plans médités contre elle et conquis une position noble et honorable. Elle a contraint ses antagonistes d'autrefois à la traiter sur un pied d'égalité et à se partager avec elle le pouvoir politique. Partout, en dépit des difficultés qui lui fermaient le passage, elle s'est acquis une large part dans les professions libérales, dans les arts, dans le commerce et dans les diverses industries.

" Les événements de cette époque sont présents à la mémoire d'un grand nombre. Relater et porter des jugements sur des faits aussi récents, serait une tâche qui peut paraître imprudente. En effet, il est difficile d'écrire une histoire contemporaine sans que l'esprit de parti domine l'écrivain. Mais l'auteur de ces études trouve une raison puissante qui vient détruire cette objection. Il y a actuellement dans les écoles, dans les colléges, une foule de jeunes gens qui se préparent à occuper les principales fonctions publiques et à remplacer les hommes d'Etat actuels. Cette jeunesse est à peu près ignorante de l'histoire de son pays pendant le dernier quart de siècle. Il n'existe réellement aucun ouvrage donnant sur cette époque des renseignements historiques suffisants. Les grands historiens du pays s'arrêtent tous à l'Union. L'auteur

a donc cru rendre un service à la jeunesse canadienne en essayant de combler cette lacune, et en entreprenant cet ouvrage qu'il lui destine. Il n'a pas reculé devant l'immensité du travail, ni devant la tâche ingrate qu'il s'est imposée espérant de l'indulgence pour les défauts tant littéraires qu'historiques qui peuvent se rencontrer."

Ainsi qu'il en convient dans cette dernière phrase, Louis Turcotte n'est pas un historien dans le véritable sens du mot. La passion, l'expérience politique lui manquent. Il est un chercheur et un compilateur plein de tact et de précision. Il n'a pas l'envergure de Garneau, l'esprit anecdotique de Ferland, la phrase châtiée de Chauveau, le coloris de Casgrain ; mais il cherche à saisir la portée d'un événement, d'un discours, d'un fait. Sa plume l'analyse : elle s'efforce de le présenter sous son véritable jour. Turcotte hésite, il s'arrête, il cherche, il trouve. Une fois ses données sûres il écrit, porte peu de jugements et se contente de raconter. Son *Canada sous l'Union* ressemble à ce travail anglais intitulé, " *Notes and queries.*" C'est le *vade mecum* de tous ceux qui s'occupent de politique au Canada; et sa valeur est incalculable aujourd'hui, surtout lorsque l'on songe aux incendies désastreux qui ont détruit les collections uniques de ces journaux sur lesquels Turcotte a travaillé.

Un de nos bons écrivains, un de nos penseurs, a rendu ce bel hommage à l'auteur du *Canada sous l'Union :*

" Je vous dirai qu'après avoir lu votre travail, et même l'avoir relu en plusieurs endroits, je n'hésite pas à souscrire à tout ce qu'en a écrit la presse périodique. Vous avez commencé et bien commencé l'œuvre difficile de pionnier sur une époque mémorable de notre histoire. Vous avez pu laisser quelques souches sur le terrain défriché, mais il vous sera facile de les faire disparaître.

" Ne perdez donc pas courage, et donnez-nous au plus tôt



la suite de votre travail dont, non seulement la jeunesse, mais aussi l'âge mur tirera le plus grand avantage, l'un en appréciant, l'autre en se souvenant."

Cette lettre si délicate est datée d'Ottawa, le 27 mars 1874. Elle est adressée à Louis Turcotte et signée par Etienne Parent. A ce témoignage flatteur vient s'en joindre un autre. Le doyen de nos hommes politiques voulut traduire le *Canada sous l'Union.* Sir Francis Hincks était en pourparler avec l'auteur à ce sujet, lorsque la mort vint frapper à la porte de Turcotte.

Vers les dernières années de sa vie, un homme qui n'a cessé de protéger et d'encourager tous les talents, l'honorable M. Chauveau, alors premier ministre, devinant le *res augusta domi* chez Louis Turcotte, avait voulu lui faire une surprise. Il connaissait son goût pour les livres. Il le nomma aide-bibliothécaire de l'Assemblée Législative de Québec. Dès lors son existence se partagea entre quelques amis d'élite, le parlement de l'Institut Canadien qui l'avait élu président. Il passa ainsi ses derniers jours dans le recueillement et dans l'étude, écrivant les biographies de Sir Georges-Etienne Cartier, de l'honorable Réne-Edouard Caron, et publiait d'intéressantes études sur l'Invasion de 1775, sur les archives du Canada, sur les origines de l'Institut Canadien de Québec.

Un de ses amis, M. Tardivel, l'apprécie en ces termes :

" Comment ce jeune homme, faible et maladif, inconnu, pour ainsi dire, du monde lettré, sans ressources et sans guide, a-t-il pu recueillir tant de documents divers, réunir tant de faits historiques, connaître tant d'événements politiques ? Ceux qui l'ont connu et qui ont admiré son énergie indomptable et sa grande persévérance peuvent seuls s'en rendre compte. Lorsqu'il s'agissait de découvrir la vérité, d'éclaircir un point obscur, rien ne pouvait le rebuter, ni les recherches, ni les veilles, ni les travaux les plus ardus.

" Il travâillait avec une méthode admirable. Il prenait constamment des notes. En composant un ouvrage, il ramassait des matériaux qui devaient servir à d'autres œuvres. Lorsque la mort est venu le frapper, il avait en voie de préparation plusieurs publications intéressantes. Parmi ces travaux inachevés se trouvent une étude sur les bibliothèques du Canada depuis la fondation de la colonie ; un manuel du droit constitutionnel anglais ; une collection de documents publics inédits et très-précieux au point de vue de l'histoire. Son travail sur les bibliothèques est tellement avancé qu'il mériterait d'être publié."

Le 3 avril 1878, une attaque de paralysie emportait Louis Turcotte à l'âge de 36 ans, au milieu des larmes de ses frères et des amis dévoués qui avaient veillé son agonie.

Dans une de ses notes, j'ai retrouvé ces vers de Wellin, ancien évêque d'Upsal :

La clarté des cieux me sourit et m'attire !
Ah ! je suis fatigué de mon âpre chemin,
Et sans cesse ici-bas du fond du cœur j'aspire,
J'aspire à retourner en mon pays lointain.

D'une tournure d'esprit mélancolique, Louis Turcotte à laissé plusieurs pages inédites. En voici une sur l'Automne que me communique son frère M. Nazaire Turcotte :

" Les beautés ravissantes de l'été disparaissent. La nature si verdoyante, si riche en couleur, se revêt chaque jour de teintes plus sombres. Le ciel se grise, la saison avance. La nature se dépouille de ses charmes sur lesquels Dieu jettera demain un blanc linceul.

" C'est ainsi que tout change, que tout se fane, que tout passe, jeunesse, beauté, santé, honneurs, richesses. C'est ainsi que l'homme comptant sur la jeunesse, sur la robuste santé

de l'âge mûr, croit pouvoir prolonger les années, Rien n'y fait : voilà l'automne. Ses forces diminuent. La mort va bientôt le glacer telle que la bise du Nord force l'arbre à laisser tomber ses feuilles les unes après les autres. C'est ainsi que tout s'use, que tout passe sur cette terre. Dieu seul reste le même.

" O Dieu, suprême auteur de la nature, sage directeur des saisons, daigne répandre tes bénédictions sur l'automne et sur la vieillesse."

N'y a-t-il pas là un rapprochement à faire entre cette page et ces vers de l'*Arbre* de M. Xavier Marmier :

Non jamais, plus jamais ! Ma sève est épuisée,
Mes rameaux ont perdu leur première vigueur ;
Et nul soleil fécond, nulle douce rosée,
Ne peuvent ranimer ma force et ma fraîcheur.
Sous ce ciel qu'un rayon pâle et furtif colore,
Au printemps j'aurais pû gaîment me balancer ;
Mais je suis resté seul ; je languis et j'implore
La nuit d'hiver qui doit bientôt me renverser.

La souffrance avait développé la volonté chez Louis Turcotte. Ainsi que Haine fappé de paralysie, souffrant d'une maladie de la moëlle épinière, sentant la mort l'enlever petit à petit, obligé de se faire relever les paupières pour voir dans un demi-jour, dictant ainsi le *Romancero*, le *Livre de Lazare*, et remaniant ses œuvres si françaises, si anti-prussiennes, ainsi que Henri Heine, Louis Turcotte faisant fi de ses douleurs, travaillait à l'histoire de son pays.

A lui ces paroles d'Augustin Thierry. Mourant, il disait dans sa préface de " *Dix ans d'Etudes historiques :*"

" Aveugle et souffrant sans espoir, et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que

les puissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science et à l'histoire."

Ce dévouement, Louis Turcotte l'a eu tout entier.

Il s'est donné à son pays.

La patrie, votre illustre compagnie, messieurs, ne sauraient l'oublier.

Voilà pourquoi j'ai songé à ce mort modeste en lisant l'épigraphe du beau livre de M. Marmier :

" *Sit nomen sub umbrâ.*"

Non, messieurs, qu'il n'en soit pas ainsi ! Que ce nom sorte de l'ombre : que Louis Turcotte monte en pleine lumière sur le piedestal auquel il a droit. Que ces vers de Xavier Marmier ne s'appliquent pas à celui qui a écrit " *Le Canada sous l'Union* " :

Par la main de la mort, par l'oubli, par l'absence
Il s'est fait sur mes pas un morne et froid silence.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.



ANGELINE DE MONTBRUN (1)

Il y a deux ans, la *Revue Canadienne* de Montréal, (juin 1881) entreprenait, sous le titre d'*Angéline de Montbrun*, la publication d'un roman canadien qu'on disait une œuvre fort remarquable. La curiosité publique fut vivement piquée par l'annonce que ce roman était dû à une femme, dont le nom véritable commençait à se faire jour à travers le pseudonyme de Laure Conan, derrière lequel s'abritait l'auteur.

C'était une nouveauté dans notre littérature toute nouvelle : jusque-là les hommes seuls y avaient eu le droit de cité. Pour la première fois une femme venait y réclamer sa place ; et disons-le de suite, elle en a fait la conquête avec un talent qui ne peut être méconnu. Et cette place lui restera, car le suffrage des meilleurs juges la lui assure.

Cependant, tandis que tout le monde privément fait l'éloge d'*Angéline de Montbrun*, qu'on se passe l'ouvrage de main en main, qu'on l'apprécie en petit comité, que même on le cite dans des livres de haute portée historique, personne, parmi nos auteurs qui font autorité, n'en a publié, que je sache, de critique sérieuse.

Je dois dire, avant d'entrer dans cette étude, qu'à l'endroit des romans, en général, je suis de l'opinion d'Eugénie de Guérin, dont le grand sens catholique lui faisait dire : " Les romans ne m'intéressent guère, jamais ils ne m'ont même touchée... J'ai peur de ce dérangement moral qui fait le roman et qui en détruit le charme pour moi. Je ne puis toucher ces livres que comme à des insensés... De tous les romanciers, je ne goûte que Scott. Il se met par sa façon,

(1) Cette étude avait été préparée pour être lue dans une séance de la Société Royale qui devait se tenir au commencement du mois de novembre 1883, mais qui n'a pas eu lieu.

à l'écart des autres et bien au-dessus. C'est un homme de génie et peut-être le plus complet, et toujours pur. On peut l'ouvrir au hasard, *sans qu'un mot corrupteur étonne le regard* (Lamartine). L'amour, chez lui, c'est un fil de soie blanche dont il lie ses trames." Eugénie de Guérin ajoute ailleurs en parlant d'un roman : " J'y trouve un genre perfide : c'est de parler vertu, c'est de la mener sur le champ de bataille en épaulettes de capitaine, pour lui tirer, sous les yeux de Dieu, toutes les flèches de Cupidon."

Toutefois il serait injuste d'appliquer cette théorie à tous les livres d'imagination. *Fabiola*, du Cardinal Wiseman, et bien d'autres du même genre qu'on pourrait citer, sont des romans, mais aussi d'excellents livres, dont la lecture saine et fortifiante est un attrait pour l'esprit, un aliment pour le cœur, une grâce pour l'âme.

C'est à ce genre d'ouvrage qu'appartient *Angeline de Montbrun.* Après l'avoir lue, on est touché, attendri, édifié ; on se croit plus loin de soi-même et plus près de Dieu, on se retrouve meilleur. On se sent pris de reconnaissance pour Laure Conan, qui nous a procuré ce plaisir inattendu.

En un mot, c'est un livre dont on sort comme d'une église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clartés et les vêtements tout imprégnés d'encens.

Cette Angéline est un ange, et la plume qui nous l'a révélée semble avoir des ailes. Ceux qui n'ont pas lu le livre, croiront que j'exagère : à ceux-là je répondrai, comme la voix mystérieuse à Augustin : " Prenez et lisez." Lisez ces pages, et si vous êtes accessible à ce qu'il y a de vraiment exquis dans le sentiment, à ce qu'il y a de plus délicat et de plus pur dans les tendresses du cœur, vous serez séduit ; vous resterez sous le charme.

A plus d'une page on se demande même si c'est bien là

l'œuvre d'une femme ; cette plume est si virile ! Mais à la page suivante, la femme se révèle, à cette sensibilité incomparable, à ce je ne sais quoi d'aérien, d'éthéré, dont l'homme ignore le secret.

Tout de fantaisie qu'il est, un livre comme *Angeline de Montbrun* ne saurait s'écrire sans des études opiniâtres. La pensée en est trop relevée, le style trop choisi ! Sans dessein prémédité, par cette intuition naturelle aux intelligences de son sexe, elle a deviné le genre du roman moderne qui en fait la supériorité : l'étude plus achevée des caractères et des situations, l'analyse d'une âme, la perfection de la forme se déployant au milieu des événements les plus simples, et tout cela sans rien du fracas, et des grandes intrigues qui caractérisent l'ancienne manière.

La trame d'*Angéline de Montbrun* est si fine et légère que je n'essaierai pas de la détacher des milles réflexions, peintures et péripéties diverses sous lesquelles elle se cache, pour la mettre à nu. Cela, je crois, échappe à l'analyse. Tout est dans cet art délicat qui crée de rien, dans ces doigts de fée qui peuvent tisser des fils de la Vierge.

Avec toutes ces qualités, le roman d'*Angéline de Montbrun* n'est pas sans défauts : il y a un trop grand nombre de citations, de réminiscences, amenées presque toujours, je l'avoue, avec infiniment de naturel et d'à-propos, mais qui ne laissent pas de sentir la recherche,—je ne dirai pas le pédantisme, car, rien n'est plus éloigné de l'esprit de l'auteur. On aimerait à l'écouter plus souvent seule.

Laure Conan, j'y insiste, se souvient plus qu'il ne faut de ses lectures. Son esprit est encore trop chez les autres, elle n'est pas assez elle-même. Ce ne serait pas pardonnable après des années d'expérience littéraire, mais cette timidité, cette défiance de soi-même, je dirais presque cette gaucherie

naïve est un charme dans un premier essai. L'oiseau qui sort du nid voltige ainsi, et se repose de branche en branche, avant d'oser prendre son essor. Qu'elle ose prendre le sien, et elle aura des coups d'ailes qu'elle ne soupçonne pas, qui surprendront même ses admirateurs, et qui lui vaudront ses meilleurs succès.

Le plus grave inconvénient de sa manière actuelle, c'est qu'elle donne à son livre une physionomie trop européenne. Sa pensée habite plus les bords de la Seine que ceux du Saint-Laurent. On regrette de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes, telles que celles du pèlerinage d'*Angéline* au tombeau de Garneau. Notre littérature ne peut être sérieusement originale qu'en s'identifiant avec notre pays et ses habitants, qu'en peignant nos mœurs, notre histoire, notre physionomie : c'est sa condition d'existence.

Angéline de Montbrun est évidemment une sœur d'Eugénie de Guérin, et a vécu dans l'intimité d'Alexandrine de la Ferronnays. Cette parenté et ce voisinage sont charmants, mais combien elle y gagnerait aux yeux de tous les lecteurs canadiens, si elle descendait en ligne directe de Mlle de Verchères ou de Madame de la Tour ! Elle est bien la petite nièce du chevalier de Lévis, mais elle ne nous parle pas assez du vainqueur de Sainte-Foye, ni de sa noble famille, ni des braves miliciens qui sont tombés à ses côtés, ni de ce que sont devenus leurs petits-fils, qui peuplent aujourd'hui nos campagnes.

Cependant n'oublions pas que ces lettres qui forment le livre d'*Angéline de Montbrun* sont des prémices : c'est un bel oranger chargé de fleurs ; laissons mûrir les pommes d'Hespérides.

Laure Conan pouvait difficilement rêver un plus heureux début.



En attendant d'autres révélations de son talent, jouissons de ce qu'elle nous donne aujourd'hui.

Ici il faudrait multiplier les citations mais je ne puis que détacher, en passant, quelques fleurs. Encore y perdent-elles à être cueillies : elles sont bien distribuées par l'habile jardinière ! Elles demandent à être vues et admirées sur pied dans son parterre de Valriant.

Voici d'abord comment elle descend en elle-même, pendant que ses regards se tournent vers la nature qui l'environne. Elle a parfois des réflexions qui étonnent par leur profondeur, et que ne désavoueraient ni Eugénie de Guérin ni Madame Swetchine.

" De ma fenêtre, j'ai une admirable vue du fleuve. Vraiment, c'est l'océan. Je ne me lasse pas de le regarder. J'aime la mer. Cette musique des flots jette un velours de mélancolie sur la tristesse de mes pensées, car je vous l'avoue j'ai des tristesses, et volontiers je dirais, comme je ne sais plus quelle reine : " Fi de la vie ! " Pourtant je n'ai aucun sujet réel de chagrin, mais vous le savez : " On cesse de s'aimer si personne nous aime."...... Il fait un vent fou. La mer est blanche d'écume. J'aime à la voir troublée jusqu'au plus profond de ses abîmes. Et pourquoi ? Est-ce parce que la mer est une des plus belles œuvres de Dieu ? Ou plutôt n'est-ce pas, comme on l'a dit bien des fois, par quelle est l'image vivante de notre cœur ? Qu'est-ce que la tempête arrache aux profondeurs de la mer ? Qu'est-ce que la passion révèle de notre cœur ? La mer garde ses richesses et le cœur garde ses trésors. Il ne sait pas dire la parole de la vie ; il ne sait pas dire la parole de l'amour, et tous les efforts de la passion sont semblables à ceux de la tempête qui n'arrache à l'abîme que ces faibles débris, ces algues légères qu'on aperçoit sur les sables et sur les rochers, mêlés avec un peu d'écume."

Je voudrais pouvoir citer d'autres passages comme celui-ci qui feraient voir par quel côté Laure Conan se rattache à cette douce et sympathique école des Lakistes, filles comme elle des montagnes, des lacs et des grèves, et dont on retrouve dans plus d'une de ses pages, les tendances idylliques et le spiritualisme affiné. Amante des heures calmes, comme les poètes du foyer, des plaisirs intimes de la famille, et de tout ce qui se dégage de poétique de la flambée de l'âtre, aussi bien que du rayonnement d'un beau soleil parmi les beautés sylvestres et les senteurs germinales, elle les répercute admirablement dans son âme et sous sa plume. Ceci explique pourquoi elle a trouvé un si vif écho dans les imaginations impressionnables comme la sienne, mais qui n'ont pas, aussi bien qu'elle, la faculté de traduire leurs impressions et leurs transports intérieurs.

Avec sa nature d'artiste, elle ne comprend pas la vie sans cette poésie. Il lui faut, comme aux disciples de la Gallée, après les pénibles journées de Génésareth et les nuits sur la barque avec les filets, il lui faut le Carmel et les béatitudes, sur la Montagne et le Thabor. C'est en partie dans ce sens qu'elle a compris et choisi pour épigraphe, ce mot de Lacordaire : *Avez-vous cru que cette vie fut la vie ?*

“ Je sais, dit-elle, que le mot d'exaltation est vite prononcé par certaines gens. Angéline, êtes-vous comme moi ? Il existe sur la terre un affreux petit bon sens, horriblement raide, exécrablement étroit, que je ne puis rencontrer sans éprouver le besoin de faire quelque grosse folie. Non que je haïsse le bon sens, ce serait un triste travers. Le vrai bon sens n'exclut aucune grandeur. Régler et rapetisser sont deux choses bien différentes. Quelle est donc, je vous prie, cette prétendue sagesse qui n'admet que le terne et le tiède, et dont la main sèche et froide voudrait éteindre tout ce qui brille, tout ce qui brûle ? ”

Laure Conan est là tout entière, avec son esprit bien balancé qui règle tout et ne rapetisse rien.

Il faut lire la lettre de M. de Montbrun à Maurice Darville pour connaître la haute raison de cette fille des champs, qui a deviné le monde plus qu'elle ne l'a connu, pour comprendre son admirable idée du devoir.

On dit que les femmes raisonnent moins avec leur tête qu'avec leur cœur : s'il en est ainsi de Laure Conan, elle raisonne mieux avec son cœur que bien des hommes avec leur tête.

C'est une nature éminemment poétique, mais non moins éminemment pratique : une merveilleuse harmonie de l'imagination et du bon sens, du sentiment et de la raison. Quand même elle ne dirait pas qu'elle a souffert, son livre nous le révèle. Elle a passé à *travers les ronces* de la vie, et a senti, c'est elle-même qui le dit, *combien le cœur est lourd à porter quand il est vide.* Ce qu'elle sait de la vie, elle l'a appris à l'école de l'épreuve.

Il y a des larmes sur les ailes de ce papillon.

Il y en a aussi dans la distinée d'*Angeline de Montbrun.* C'est une peinture vraie de la vie réelle.

Après une enfance et une jeunesse sans nuage, aimante et aimée, au moment où l'avenir lui ouvrait des perspectives éblouissantes, elle voit tout à coup s'écrouler les grands bonheurs de sa vie, et se creuser devant elle une tombe où s'engouffrent à la fois le plus aimé des siens, et son avenir et sa beauté. Elle y tombe à genoux et ne cherche désormais d'espérance qu'au ciel. Le Val riant est devenu le Val des soupirs.

Malgré les protestations de Maurice Darville, elle n'ose

plus croire à son attachement, et s'isole de lui comme du monde. Elle ne veut plus d'autre confident de sa douleur et de ses déceptions que ce témoin muet à qui l'on peut tout confier, qui retient tout, qui souvent console mieux qu'un ami, un *journal* enfin, quelques feuilles volantes, éphémères comme celles qui tombent de l'arbre, et auxquelles pourtant on s'attache, comme à un être vivant. Son journal devient le seul compagnon de sa vie. Elle y verse toutes ses larmes, ce sang du cœur, comme les appelle je ne sais plus quel auteur. Elles y tombent goutte à goutte, elles s'y condensent, elles s'y cristallisent, elles font revivre les objets aimés, tout ce qui n'est plus. Et de tous ces cris de l'âme, de toutes ces larmes, de tous ces sanglots, elle fait un bouquet de myrrhe qu'elle offre en chrétienne sur l'autel de la résignation. Cette lecture est navrante, mais elle n'est pas énervante : c'est un *Jardin des Olives*, où l'ange est descendu qui console et conforte. Je n'en veux citer qu'une page, une perle de sentiment.

" Comme on reste enfant ! Depuis hier, je suis folle de regrets, folle de chagrin. Et pourquoi ? Parce que le vent a renversé le frêne sous lequel Maurice avait coutume de s'asseoir avec ses livres. J'aimais cet arbre qui l'avait abrité si souvent ....

" Cet endroit de la côte d'où l'on domine la mer lui plaisait infiniment, et le bruit des vagues l'enchantait. Aussi il y passait de longues heures. Il avait enlevé quelques pouces de l'écorce du frêne, et gravé sur le bois, entre nos initiales, ce vers de Dante :

" Amor ch'a nullo amato amor perdoma."

" Amère dérision maintenant ! Et pourtant ces mots gardaient pour moi un parfum du passé. J'aurais donné bien des choses pour conserver cet arbre consacré par son souvenir. La dernière fois que j'en approchai, une grosse araignée filait sa toile sur les caractères que sa main a gravés, et cela

me fit pleurer. Je crus voir l'indifférence hideuse travaillant au voile de l'oubli. J'enlevai la toile, mais qui relèvera maintenant l'arbre tombé, renversé dans toute sa force, dans toute sa sève ?

" Le cœur se prend à tout, et je ne puis dire ce que j'éprouve en regardant la côte. Je n'aperçois plus ce bel arbre, ce témoin du passé !....

" Mon Dieu, qu'est devenu le temps où je vous servais dans la joie de mon cœur ? Beaux jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ? Alors le travail et les jeux prenaient toutes mes heures. Alors je n'aimais que Dieu et mon père. C'étaient vraiment les jours heureux ! O paix de l'âme ! O bienheureuse ignorance des troubles du cœur ! Où vous n'êtes plus, le bonheur n'est pas ! "

La littérature canadienne, si je ne m'abuse, n'a point produit de page plus émue. S'il est vrai de dire, avec Horace :

....“Si vis me flere, delendum est
“ Primum ipsi tibi,”

la main qui a écrit ces lignes a dû trembler d'émotion pendant qu'elle les traçait sous le souffle de l'inspiration ; car il faut ressentir soi-même ces grands troubles du cœur pour les rendre avec tant de vivacité. On est tenté, malgré soi, de voir à côté du profil d'Angéline de Montbrun la vague silhouette de l'auteur.

Quand on se transporte en esprit dans la silencieuse chambrette où elle a composé cette page, on est frappé du contraste qu'il y a entre la paix de cet intérieur et les orages de sa pensée, entre cette placidité apparente et ces effervescences souterraines. On reconstruit tout un tableau dans son imagination, et on l'encadre dans le paysage environnant. Alors les contrastes deviennent plus saisissants. On voit cette humble et sereine maison des champs, resserrée entre

le fleuve et les montagnes, ouvrant ses croisées d'un côté sur la solitude mouvante des flots, de l'autre sur la solitude non moins agitée des bois. Au dehors, les grands bruits de la nature, les murmures de la forêt, le ressac de la *mer*, les brises du large apportant les cris stridents des goélands et des mauves ; à l'intérieur les douces voix de la famille, l'activité calme du ménage, les lèvres roses et gazouillantes des enfants, et le chant du grillon, symbole de la *félicité* domestique, qui fait entendre son *cri-cri* sous les pierres du foyer. Et puis, à l'écart, dans le modeste sanctuaire de l'étude, inaccessible à tout bruit, un front penché qui résume toutes ces choses, qui en devient l'âme et s'en fait l'interprète. Voilà à quoi fait songer et à bien d'autres rêves encore, la délicieuse scène du frêne renversé et de la toile d'araignée sur deux initiales. On voudrait fermer là le livre, car on craint pour la suite un désenchantement. On tremble pour l'inexpérience de l'auteur. On cherche quel dénouement elle va inventer qui ne soit pas une déception. C'est le triomphe du livre.

Une matrone romaine, fière comme Tulie, n'aurait pas trouvé cela, car elle n'était pas chrétienne. C'est l'impérissable gloire du christianisme d'avoir fait la femme si grande.

Laure Conan peut être contente de son coup d'essai. Elle a ajouté un nom à notre littérature, le premier nom de femme, et nous avons notre Eugénie de Guérin.

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN.



VICTOR HUGO

Depuis huit jours, Victor Hugo luttait contre la mort. Atteint en pleine vie, le robuste vieillard se débattait sous l'étreinte du mal, comme ces vieux chênes celtiques que la cognée a tant de peine à dompter. Quelles pensées agitaient alors l'esprit du poète ? De quels frissons cette âme était-elle secouée ? Certains physiologistes assurent qu'à l'heure du combat suprême, toutes les pages de la vie, depuis la première jusqu'à la dernière, se déroulent, comme un livre, devant les regards de l'homme qui va mourir. Ce phénomène s'est-il produit chez Victor Hugo ? Le grand-père de Georges et de Jeanne a-t-il revu le jeune chantre du Sacre et le doux éphèbe que l'abbé-duc de Rohan conviait, avec Montalembert et Lamartine, aux " retraites " de la Roche-Guyon ? S'est-il entretenu de ces visions célestes avec les familiers rangés autour de sa couche ? Le public l'ignore et ne le saura probablement jamais.

Les familles catholiques ouvrent toutes grandes les portes des maisons que la Mort va visiter. A la suite du prêtre qui tient dans ses mains le Viatique, de pieux fidèles envahissent la chambre funèbre et viennent demander à Dieu d'adoucir la dernière heure du frère subitement atteint au millieu du sillon. Dans les pays où la foi s'est conservée, le roi lui-même, s'il rencontre le cortége, se détourne de la route et le suit. Aux sanglots des proches se mêlent les prières des amis inconnus. Le moribond fût-il, comme Mgr de Ségur, un de ces conducteurs d'âmes dont la parole était, pour d'innombrales disciples, le verbe même de Dieu, le peuple, non content de prier, vient en foule recueillir le *novissima verba* de l'agonisant et courber la tête sous sa main bénissante.

Tout autre est le rituel radical. A peine le malade est-il

abandonné par les médecins, que la chambre funèbre devient une sorte de géôle ténébreuse. Instantanément, toutes les portes se verrouillent. Les commensaux de la veille sont rigoureusement proscrits; la force armée est au besoin requise pour écarter la multitude indiscrète. Autour du lit, d'implacables janissaires montent la garde. Une surveillance inquiète et jalouse éloigne les amis les plus chers ; ceux dont le malade s'accommodait le mieux ne réussissent point à désarmer la défiance.

Pourquoi ? D'où vient cette rigueur ? Pourquoi cet étrange appareil de précautions presque obsidionales? Pourquoi la maison est-elle barricadée comme une forteresse ? Il y a trois ans, Gambetta mourait, incarcéré dans sa villa ainsi que dans une bastille. En dehors des trois ou quatre amis qui le veillèrent, aucun républicain ne recueillit ses suprêmes paroles. .Que se passa-t-il entre le captif et ses porte-clefs ? Le maître manifesta-t-il des inquiétudes ou des espérances ? Vit-il clair dans son œuvre ? Subitement illuminé par ces rayons surnaturels qui visitent quelquefois les mourants, maudit-il ses adulateurs ?

Comme s'ils avaient eu peur que Victor Hugo ne laissât échapper un aveu ou un regret qui les condamnât, les chambellans du poète l'ont soumis au même régime. Pas un homme du peuple n'a été admis au chevet du *vates* ; en dehors du cercle familial, pas un coreligionnaire du grand homme n'a pu assister à son agonie. Victor Hugo s'est éteint comme il avait vécu : prisionnier de la ·secte jacobine qui l'avait asservi.

Phénomène étrange ! d'autres écrivains, moins gratifiés des dons de Dieu, ont incarné leur époque. Voltaire a infligé son nom au XVIIle siècle. Mais jamais la postérité n'aura l'idée d'appeler notre siècle le siècle de Victor Hugo. Victor Hugo n'est point un initiateur, c'est un Épigone.

Comme l'a si bien dit un jour M. Désiré Nisard : " L'auteur de *Ruy-Blas* a toujours été à la suite d'un mouvement, jamais à la tête." Poète de génie, un des plus grands poètes que l'humanité ait connus, Victor Hugo n'a point exercé l'influence à laquelle sa supériorité intellectuelle lui donnait droit. Il emboîte le pas, il ne précède personne.

L'étudions-nous dès son enfance ? Victor Hugo reçoit une éducation déplorable. Sa mère, dont il fait une " Vendéenne " et une " brigande, " est la fille d'un armateur nantais et n'a jamais connu le chemin du Bocage en compagnie de Mme de La Rochejacquelein et de Mme de Bonchamps. Elle ne bougea point de Nantes pendant la guerre civile et quand, au mois de mai 1796, Mlle Sophie Trébuchet épousa le capitaine Hugo, le " témoin de la vie " du poète raconte que nos deux jeunes gens, qui pouvaient faire consacrer leur mariage par un prêtre, se contentèrent de comparaître devant l'écharpe d'un officier municipal. " La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, écrit le confident du poète, et le marié n'y tenait point du tout."

Victor Hugo fut-il même baptisé ? L'érudit auteur de *Victor Hugo avant* 1830, M. Edmond Biré, examine cette question. Il croit que le futur poète reçut l'eau lustrale ; il avoue toutefois que les registres paroissiaux de Besançon, dont un de ses amis a scrupuleusement compulsé les pages, ne contiennent aucune trace de l'acte de baptême de *Marie-Victor Hugo.* Quoi qu'il en soit, la mère de Victor Hugo est une bien singulière mère. A peine l'enfant sait-il lire, qu'elle remet entre ses mains les ouvrages les plus licencieux du XVIIIe siècle, sous prétexte que " les livres n'ont jamais fait de mal." En même temps, le jeune homme est placé sous la direction d'un prêtre apostat, l'abbé Rivière, qui sous la Terreur a épousé sa servante !

Cela n'empêche pas Victor Hugo de nous peindre, dans

l'introduction des *Actes et paroles*, son enfance courbée sous le joug d'une " étroite et obscure éducation de caste et de clergé, " et " sa jeune intelligence inoculée de vieilles superstitions". En travestissant aussi audacieusement les faits, en transformant sa mère, cette digne mère qui faisait épeler son fils dans la *Religieuse* de Diderot, en une royaliste imbue de " préjugés religieux " et le renégat La Rivière en un clérical fanatique, Victor Hugo voulait justifier auprès des jacobins de 1875 son adolescence monarchique et catholique. Mais quand il altérait de la sorte l'histoire, il oubliait que " le témoin de sa vie " avait, dix ans auparavant, dans d'ineffaçables pages, démasqué d'avance les inventions du poète. Non, l'enfance de M. Victor Hugo ne fut point " religieuse " : élevé par une mère voltairienne, Victor Hugo dut fouler aux pieds les principes qu'il avait reçus pour embrasser, jeune homme, la cause catholique. Telle est la vérité.

Mais pourquoi Victor Hugo divorça-t-il de si bonne heure avec les opinions paternelles ? C'est qu'alors Chateaubriand et Lamennais vengeaient la Bible des sarcasmes de Voltaire, et qu'à la voix de ces deux maîtres, la société française remplissait les vieux temples. Toujours disciple, jamais initiateur, Victor Hugo suit le courant. Plus tard, ce courant dévie et Victor Hugo fait de même. Il continue de se traîner à la remorque des hérauts du jour et souffle dans leurs trompettes. Sa pensée n'est qu'un écho ; tour à tour royaliste, bonapartiste, orléaniste, membre du comité de la rue de Poitiers, républicain modéré, républicain radical, il se laisse docilement entraîner dans le sillage populaire. Victor Hugo ne se montre embarrassé qu'un seul jour, le 18 mars. Devait-il aller à Paris ? devait-il rester à Versailles ? Si la Commune lui avait semblé viable, il n'aurait peut-être pas refusé de l'acclamer. Mais les plus perspicaces partisans de l'insurrection entrevoyaient dès cette époque sa fin prochaine et sanglante. M. Victor Hugo croit devoir alors s'inspirer de l'exemple des " hommes politiques " de son parti. Non

moins avisé que MM. Gambetta, Ranc, Lockroy, Floquet, etc., il quitte l'Assemblée nationale et file prestement vers l'étranger. A mesure qu'il avance dans la vie, la préoccupation de suivre la foule radicale est-t-elle chez Victor Hugo que l'ex-ami du duc de Rohan se montre dans ses dernières poésies un déiste parfois hésitant. Après avoir résumé dans une pièce, les *Quatre vents de l'esprit*, les objections de l'athée contre l'existence d'un Etre supérieur et bon, le poète tourne subitement court et fini par un : qui sait ?

Est-ce à cause de ces tergiversations et de ces faiblesses que le poète n'a pas obtenu l'hégémonie morale à laquelle il aurait pu aspirer. De quel magistère jouit-il ? C'est un roi,— mais un roi *in partibus*. Chateaubriand a subjugué, enivré plusieurs générations. C'est à lui qu'appartient la double gloire d'avoir donné le signal de la révolution littéraire et commencé la restauration morale du XIXe siècle. Lamartine s'est emparé des âmes rêveuses et tendres. Musset a dit les désenchantements des esprits désespérés. Quelle école définitive Victor Hugo a-t-il fondée ? Le romantisme dont il était le chef est mort, et le réalisme gouverne en despote. Le siècle tourne plus que jamais le dos à la poésie des *Feuilles d'automne*, de la *Légende des Siècles* et d'*Hernani*. Aux héros de Victor Hugo ont succédé les héros de M. Zola. Peut-être les maîtres du naturalisme consentiront-ils à répandre quelques pleurs sur la tombe du poète ; mais entre eux ils le bafouent. C'est à Victor Hugo surtout qu'on pourrait appliquer les deux vers que le poète des *Chatiments* adresse à Napoléon :

Te voilà dans leurs rangs ; on t'a, l'on te harnache,
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux ganache !

Et les républicains honorent-ils plus sincèrement leur captif ? Victor Hugo a encensé la démocratie, et la démocratie a fait fumer de nombreuses pastilles du sérail devant le

buste de son adorateur ; mais combien de fois n'avons-nous pas entendu les jacobins traiter de "sénilités" les vers où le *vates*, tout en conspuant l'Eglise, gardait encore quelque respect pour Dieu. Il importait peu à nos adversaires que le prêtre, que l'évêque, que le Pape fût vilipendé, outragé, couvert de boue. Ces invectives ne compensaient pas, à leurs yeux, le culte attardé de Victor Hugo pour "l'Etre suprême". Ce n'est point à "Mastaï", ce n'est point à "Ségur" que le poète aurait dû dire *Raca*, mais à Dieu lui-même. Le jacobinisme ne pardonnera jamais à Victor Hugo une telle faiblesse, et quand les flammes de Bengale de l'apothéose seront éteintes, bien clair semés seront les radicaux qui fléchiront encore le genou devant l'idole. Comment les athées entre les bras duquel le poète est mort pourraient-ils en effet oublier les magnifiques vers des *Contemplations*, où Victor Hugo stigmatisait d'avance ceux qui suivront dans quelques jours son cercueil :

Ils le portent aux vers, au néant, à Peut-Etre.
Car la plupart d'entre eux n'ont point vu le jour naître,
Sceptiques et bornés ?

....

Ils ont beau feuilleter page à page le livre
Ils ne comprennent pas ;
Ils vivent en hochant la tête, et dans le vide
L'écheveau ténébreux que le doute dévide
Se mêle sous leurs pas.

Pour eux l'âme naufrage avec le corps qui sombre,
Leur rêve a les yeux creux et regarde de l'ombre,
Rien est le mot du sort.
Et chacun d'eux riant de la voûte étoilée
Porte en son cœur au lieu de l'espérance ailée,
Une tête de mort.



Quand l'astre et le roseau leur disent : " Il faut croire ! "
Ils disent au jonc vert, à l'astre en sa nuit noire :
" Vous êtes insensés ! "
Quand l'arbre leur murmure à l'oreille : " Il existe ; "
Ces fous répondent : " Non ! " et si le chêne insiste.
Ils lui disent : " Assez ! "

Pauvre grand poète ! Voilà pourtant les hommes qui s'apprêtent à célébrer tes funérailles. Tu n'as pas voulu les chants de l'Eglise ; tu auras derrière ton char un chœur de négations et de blasphèmes.

OSCAR HAVARD.

LA MORT DE VICTOR HUGO.

Paris, 23 mai.

DANS LA CHAMBRE MORTUAIRE

Toute la nuit du 21 au 22, qui a précédé la mort de Victor Hugo n'a été qu'une longue torture pour tous ceux qui chérissaient le poète et qui entouraient son lit d'agonie.

Dès six heures du matin hier, on s'attendait de minute en minute au sinistre dénouement. Les crises s'étaient succédées de quart d'heure en quart d'heure avec une violence telle que le malade, sans force, respirant à peine, semblait prêt à rendre l'âme. Il conservait néanmoins toute sa connaissance. A ce moment, il se tourna vers sa petite-fille, Jeanne Hugo ; la pauvre enfant sanglotait à son chevait :

—Adieu, Jeanne, murmura-t-il, adieu !

Puis il regarda son petit-fils et lui serra la main.

Mme Lockroy s'approcha du lit.

—Difficulté de respirer, dit avec effort Victor Hugo.

—Mais non, père, répondit Mme Lockroy en maîtrisant ses larmes ; mais non, vous n'allez pas plus mal.

Le vieillard fit, de la tête, un geste négatif ; puis ses yeux se fermèrent.

" Nous étions tous là, raconte un témoin oculaire, Lockroy, Mme Lockroy, le docteur Allix, réunis autour de son lit, guettant à chaque seconde un éclair de vie, un mot,

un signe, espérant toujours malgré notre désespoir. Dans la soirée, on avait obligé Georges à quitter le chevet de son grand-père, mais il revint bientôt dans la chambre, ne pouvant prendre le repos dont il avait grand besoin cependant, le pauvre enfant.

" Quelle lutte contre la mort ! Victor Hugo se défendait contre elle, il résistait avec la force d'un homme dans toute la plénitude de la jeunesse. Quelle horrible spectacle ! Dans un moment de répit, il embrassa Georges, puis vers sept heures nous l'entendîmes prononcer très distinctement ce mot : " *Séparation.*"

" Vers huit heures et demie, les docteurs Vulpian et Germain Sée entrèrent. A ce moment, Victor Hugo ne respirait plus que par saccades, avec de vives et profondes inspirations cessant brusquement par intervalles. Vingt fois nous avons cru que tout était fini. Mais le pouls battait encore, devenant de plus en plus faible, la respiration moins bruyante, la figure restait contractée.

" De nouveaux amis arrivèrent ; tous restèrent dans la chambre, attendant tristement l'affreux dénouement.

" Victor Hugo soulève la tête puis retombe sur le lit : il était 1 h. 27. Un de nous s'approche du cartel Louis XVI placé sur la cheminée et l'arrête. A ce moment nous étions presque tous dans la chambre, M. et Mme Lockroy, Georges et Jeanne, Meurice et Vacquerie, Léopold Hogo, M. et Mme Ménard-Dorian, le Dr. Allix, Armand Gouzien, Richard Lesclide."

Georges et Jeanne, hagards, les yeux brûlés par les larmes, accrochés aux draps du lit, ne pouvaient croire que c'était fini, qu'il ne les verrait plus, qu'il ne les embrasserait plus celui qui avait poussé si loin l'art d'être grand'père.

Il y eut à ce moment un tel effarement dans la maison, que M. Victorien Sardou, en arrivant, ne trouva pas même un domestique et monta jusqu'au premier. Là, il comprit aux sanglots de tous que c'était fini. Georges Hugo s'avançait au-devant de lui. M. Sardou, en pleurant, se jeta dans les bras du jeune homme.

Ce fut Victorien Sardou, qui, en sortant, annonça la douloureuse nouvelle à la foule, qui devenait d'heure en heure plus nombreuse. Ouvrant la porte de la maison, les larmes aux yeux, les bras étendus, il s'écria : " C'est fini ! c'est fini !"

Il y eut un frémissement, quoique chacun s'y attendit, et toutes les têtes se découvrirent. A ce moment, dit un journal du soir, deux Carmes passaient devant la maison, et l'un d'eux, en se signant, a prononcé ces seules paroles : " Dieu ait son âme."

Aussitôt on ferma toutes les persiennes de la maison, on installa deux tables au dehors, avec des registres pour les signatures, et bientôt tout Paris commença à défiler devant la funèbre demeure. A minuit on continuait encore à signer sur les deux livres placés à la porte. Beaucoup de femmes pleuraient ; certaines avaient amené leurs enfants et les haussaient jusqu'à la table pour qu'eux aussi pussent mettre au moins une croix sur le registre.

Dès que Victor Hugo fut mort, les amis de Mme Lockroy qui se trouvaient dans la maison descendirent au jardin ; Mme Ménard-Dorian voulut que toutes les fleurs du jardin fussent cueillies ; l'on en fit de gros bouquets qu'on déposa sur le lit. La figure du poète avait repris toute son harmonie, il semblait dormir du sommeil le plus calme, étendu sur le dos, les yeux fermés. Il portait une chemise de ville ; ses deux mains étaient au-dessus du drap. Derrière la tête, un énorme bouquet de pensées.

Voici la conclusion de l'article publié par M. Vacquerie dans le *Rappel* ; après avoir raconté la mort de son illustre ami, récit qui corrobore celui qu'on vient de lire, M. Vacquerie s'exprime ainsi :

" Victor Hugo était mort.

" Il était mort dans la maison devant lequelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher ; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

" Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre ; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul ; mais n'importe, le voir là gisant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste."

LES MANIFESTATIONS OFFICIELLES.

Le président Grévy a été prévenu de la mort de Victor Hugo par une lettre de M. Lockroy, à laquelle il a répondu par la lettre que voici :

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE

Paris, 23 mai.

Mon cher monsieur Lockroy,

Je vous prie, ainsi que Mme Lockroy et tous les membres de la famille de Victor Hugo, d'agréer l'expression de ma vive sympathie.

Si quelque chose peut adoucir votre douleur, c'est l'unanimité des regrets de la France et du monde civilisé, c'est l'immortalité du génie qui ne cessera de planer sur ceux qui lui appartiennent.

Croyez, je vous prie, mon cher monsieur Lockroy, à tous mes sentiments d'affectueux dévouement.

Signé : JULES GRÉVY.

Le sénat seul siégeait hier, et dès le début de la séance, M. Le Royer, en proie à la plus vive émotion, a prononcé les paroles suivantes :

" *Messieurs les sénateurs,*

" Victor Hugo est mort ! Celui qui, depuis plus de soixante années, provoquait l'admiration du monde et était l'honneur de la France vient d'entrer dans l'immortalité. Je ne vous retracerai pas sa vie : elle est connue. Sa gloire n'appartient à aucun parti, à aucune opinion ; elle est l'apanage, l'héritage de tous. Je n'ai donc qu'à constater la profonde, douloureuse émotion de tous, et l'unanimité des regrets. Je propose au sénat, en signe de deuil, de lever sa séance."

A son tour, M. Henri Brisson, président du conseil, a pris la parole :

" Messieurs, a-t-il dit, le gouvernement s'associe aux nobles paroles que vient de prononcer M. le président du sénat. Comme il l'a dit, c'est la France entière qui est en deuil ; aussi dès demain, le gouvernement aura l'honneur de vous présenter un projet de loi pour faire à Victor Hugo des funérailles nationales."

Au conseil municipal de Paris, au début de la séance d'hier, M. Michelin, le nouveau président, a annoncé au con-

seil la nouvelle de la mort de Victor Hugo, et il a proposé de lever la séance en signe de deuil.

M. Monteil demande que toute l'avenue d'Eylau prenne le nom d'avenue Victor Hugo. Adopté.

—La veille de la mort de Victor Hugo, la veuve de son fils Charles, qui est aujourd'hui Mme Lockroy, a reçu la lettre suivante de Mgr Guibert, archevêque de Paris :

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Paris, le 21 mai 1885.

Madame,

Je prends la plus vive part aux souffrances de M. Victor Hugo et aux alarmes de sa famille. J'ai bien prié au saint sacrifice de la messe pour l'illustre malade. S'il avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion, quoique je sois moi-même encore faible, et en convalescence d'une maladie qui ressemble beaucoup à la sienne, je me ferais un devoir bien doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a si grand besoin dans ces cruelles épreuves.

Veuillez bien agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

J. HIPP. cardinal GUIBERT,
archevêque de Paris.

M. Edouard Lockroy a répondu :

Paris, le 21 mai 1885.

Monsieur l'archevêque de Paris,

Mme Lockroy, qui ne peut quitter le ehevet de son beau-père, me prie de vous remercier des sentiments que vous voulez bien lui exprimer d'une manière si éloquente et si bienveillante à la fois.

Quant à M. Victor Hugo, il a déclaré ces jours-ci encore qu'il

ne voulait être assisté pendant sa maladie par aucun prêtre d'aucun culte. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne respections pas sa volonté.

Veuillez bien agréer, je vous prie, monsieur l'archevêque de Paris, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

EDOUARD LOCKROY,
député de Paris.

L'ITALIE ET VICTOR HUGO.

Les dépêches de Rome annoncent qu'hier, à la chambre italienne, M. Crispi a exprimé les regrets qu'il éprouve de la mort de Victor Hugo, laquelle est un deuil non seulement pour la France, mais encore pour le monde civilisé. Le chef de la gauche a demandé que le président de la chambre veuille bien associer la nation italienne au deuil de la France.

Le président de la chambre dit que le génie de Victor Hugo n'illustre pas seulement la France mais honore aussi l'humanité. La douleur de la France est commune à toutes les nations. Ce ne sera pas le dernier titre de gloire de Victor Hugo d'avoir été toujours le défenseur de la liberté et de l'indépendance des peuples. L'Italie n'oubliera pas non plus que dans ses jours de malheurs, ell eût toujours en Victor Hugo un ami bienveillant et un chaud défenseur de la sainteté de ses droits. L'Italie reconnaissante déplore la perte de Victor Hugo et s'associe au deuil de la nation française.

M. Mancini, ministre des affaires étrangères, dit que le gouvernement italien s'associe aux déclarations du président de la chambre et espère que ces sentiments seront accueillis par les Français comme un témoignage d'affection.

LA FAMILLE DE VICTOR HUGO.

Victor Hugo s'était marié en 1823 avec Mlle Foucher ; elle est morte à Bruxelles en 1868. Ils eurent quatre enfants : deux fils et deux filles.

Léopoldine périt dans la Seine en 1845, avec son mari M. Charles Vacquerie.

Adèle est depuis longtemps dans une maison de santé.

L'aîné des fils, Charles, est mort subitement à Bordeaux, en mars 1871, à l'âge de quarante-quatre ans, laissant deux enfants, Jeanne et Georges. Sa veuve a épousé M. Ed. Lockroy.

Le fils cadet, François, le traducteur de Shakespeare, succomba à une douloureuse maladie en décembre 1873. Il est mort célibataire. Il avait été fiancé à Guernesey à Mlle Emily de Putron, qui mourut quelques jours avant la date fixée pour le mariage.

Depuis onze ans, le poète n'avait donc plus que ses deux petits-enfants.

Ses deux frères sont morts bien avant lui ; Abel, l'aîné, en 1855, laissant un fils, M. Léopold Hugo ; le second, Eugène, en 1833, à Charenton.

Leur père, le général Hugo, mort en 1828, était fils d'un menuisier de Nancy ; il s'était engagé en 1788 et avait épousé, dit Victor Hugo, une vendéenne, Mlle Trébuchet. Elle mourut en 1821.

Nous lisons dans le *Figaro* :

" Quand il est question des enfants du poète, on parle tou-

jours de ceux qui sont morts. On oublie sa dernière fille, la seule survivante, Mlle Adèle Hugo. La malheureuse, hélas! ne saura jamais que son père est mort. Elle a perdu la raison!

" Depuis 1872, elle est à Saint-Mandé dans la grande maison de santé de Mme Rivet. Elle a aujourd'hui cinquante-trois ans. Souvent son père, qui se plaisait à monter le matin en omnibus, allait la voir. Malgré sa folie, elle n'a jamais manqué de le reconnaître. Elle s'asseyait sur ses genoux et le suppliait de l'emmener, mais avec toutes ses compagnes!

" Mme Rivet a cru devoir cacher à la pauvre fille la maladie de son père. A moins d'ordre exprès qu'on ne lui donnera certainement pas, elle lui laissera toujours croire que son père est vivant.

" Quand Mlle Hugo demandera pourquoi elle ne le voit plus, Mme Rivet répondra: " Il est encore venu hier. Il est tellement occupé qu'il ne peut faire le même voyage tous les jours."—Et l'infortunée a la raison tellement altérée qu'elle croira tout ce qu'on lui dira!"

LE TESTAMENT DE VICTOR HUGO.

La fortune du grand poète est considérable. Elle date surtout de son exil pendant l'empire et de la publication des *Misérables;* on lui a entendu dire, à Guernesey: " l'empire a fait ma fortune."

Son héritage va se partager entre sa fille: Adèle Hugo et ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne.

Victor a déposé, en 1875, un testament dit *mystique,* chez M Gueydon, qui a pour successeur, aujourd'hui, M Gatine, rue de l'Echelle.

Une clause du testament réserve la publication des œuvres de Victor Hugo ; cette clause porte que les œuvres théâtrales seront confiées à M. Paul Meurice et les autres à M. Vacquerie. C'est M. Paul Meurice qui sera chargé de collectionner les manuscrits renfermés dans un pavillon (dit *la Tour du Nord*), de Hauteville-House, à Guernesey.

La fortune de Victor Hugo s'élève à cinq millions six cent mille francs, savoir : Quatre millions en consolidés anglais et titres de la rente française, déposés à la maison Rothschild ; quatre-vingt mille francs de rente, représentée par des actions de la Banque nationale de Belgique.

Sur l'argent de la succession, une somme de un million sera consacrée à la fondation d'une œuvre charitable, l'*Asile Victor Hugo*, destiné à recueillir les enfants abandonnés.

Les actions du *Rappel* sont, en grande partie, la propriété des enfants de Charles Hugo, dont la tutelle appartenait au poète ; cette tutelle passant aujourd'hui entre les mains de M. Lockroy, ce dernier va avoir la jouissance de la plus grande partie des actions du *Rappel*.

Une somme annuelle de douze mille francs sera consacrée à l'entretien de l'orphelinat de Guernesey. Des legs sont faits à M. Léopold Hugo, neveu du défunt ; à la société des auteurs dramatiques, à la société des gens de lettres. Le poète laisse cent mille francs aux pauvres de Paris et vingt-cinq mille francs à la compagnie des omnibus, pour gratifications annuelles aux cochers et aux conducteurs de la ligne Passy-Bourse.

L'habitation de Guernesey est attribuée à la petite Jeanne Hugo.

Victor Hugo déclare enfin que sa dépouille mortelle appar-

tient à sa patrie, et qu'il n'a pas le droit d'en disposer. D'ailleurs, dans ses causeries, il avait souvent blâmé M. Gambetta père à cause de l'insistance qu'avait mise ce dernier à réclamer, " sans tenir compte des vœux du pays," le cadavre de son fils.

LA PAVANE.

Le 10 mai, il y avait grande soirée chez M. et Mme Ménard-Dorian, au deuxième étage de la maison No. 53, rue de Naples.

Georges et Jeanne Hugo, les enfants de M. Paul Meurice, ceux de M. Ménard-Dorian avaient appris le menuet qu'ils dansèrent, paraît-il, de la façon la plus charmante.

Victor Hugo, enthousiasmé, s'écria :

—Oh ! c'est adorable, mais cela demande un pendant. Il faudra que, la prochaine fois, ils dansent la pavane.

Et, dès le lendemain, les enfants se mirent à apprendre ce pas.

M. et Mme Dorian lancèrent des invitations pour une nouvelle soirée qui devaient avoir lieu demain. Hugo eût vu se réaliser son désir.

Hélas ! Mme Dorian a dû envoyer à ses invités la carte suivante :

M. et Mme Ménard-Dorian, retenus auprès de la famille de Victor Hugo, auront le regret de ne pas recevoir le 24 mai.

Il est probable que jamais maintenant Georges et Jeanne ne danseront plus la pavane.

Victor Hugo était cruellement défendu par son entourage

contre les visites de la miséricorde divine. Il était gardé, bien gardé. Les sectaires " sans-Dieu " le savaient ; ils le disaient avec une assurance triomphante, en même temps qu'avec la grossièreté qu'ils trouvent toujours quand la religion est en cause. M. Camille Pelletan, par exemple, écrivait dans la *Justice :*

" On peut être rassuré, Victor Hugo est *bien protége*, sur " son lit de souffrance, contre cette monstrueuse profanation " catholique qui s'exerce sur les malades vaincus par la na- " ture pour déshonorer leur œuvre et qui cherche à muti- " lier plus que le corps, la pensée et la gloire."

Aujourd'hui encore on peut lire dans le *Voltaire :*

" Le chevet de Victor Hugo était heureusement bien gar- " dé—mieux gardé que celui de Littré—et les voleurs de " conscience en ont été pour leur courte honte."

Hélas ! Dieu veuille que l'âme si bien " protégée " n'en soit pas pour sa honte éternelle ! Ils sont arrivés à leurs fins et Victor Hugo est mort sans prêtre. Le malheureux poète avait écrit, il y a deux ans, dans son testament ; " Je refuse " l'oraison de toutes les Eglises ; je demande une prière à " tous les âmes.—Je crois en Dieu." Je crois en Dieu ! Il a toujours fidèlement répété cette bonne parole, et il nous est permis de nous souvenir que si le Dieu en qui il croyait est le Dieu vivant entre les mains duquel il est horrible de tomber, c'est aussi le Dieu des infinies miséricordes. Nous nous en souviendrons pour prier.

Quant à la prière que le défunt demande à toutes les âmes, ce n'est pas du parti qu'il a servi en reniant les croyances de sa jeunesse, ce n'est pas des sectaires de tout degré et de toutes nuances qui surveillaient son lit de mort, qui encadrent de noir leurs journaux et qui vont entourer son cercueil du

fracas des manifestations, que la prière lui viendra. Ceux qui prieront pour lui, ce sont les hommes qu'il a traités en ennemis, qu'il a injuriés et calomniés : ce sont les chrétiens. Le *Soir* raconte qu'au moment où la mort du grand poète était connue, deux Carmes passaient devant la maison et l'un d'eux en se signant, a prononcé ces seules paroles : " Dieu ait " son âme ! " Voilà le vœu qui se traduira en prières sur toutes les lèvres chrétiennes, non seulement en France, mais dans le monde entier. La notoriété immense du poète lui rendra au moins ce dernier et précieux service.

A. AIGUEPERSE.

UN SOUVENIR DE JEUNESSE

C'était au mois de mars ou d'avril 1848. La France venait de faire une révolution de plus ; aussi tout le monde était-il dans la joie ou dans la gêne. Je me trouvais sinon parmi les plus joyeux, du moins parmi les plus gênés. Le gouvernement nouveau, qui, la veille, était l'opposition, se voyait tout-à-coup, et au moment où il s'y attendait le moins, dans la nécessité de faire lui-même ce qu'il avait, si souvent et si vertement, reproché au gouvernement déchu de ne pas faire. Le hasard voulait que les moyens que l'opposition avait trouvés pour le bonheur, la fortune et la tranquillité de la France, et qu'elle avait mis généreusement tous les jours, pendant des années, au service des gouvernants ses adversaires, le hasard voulait que ces moyens, tout en étant excellents, ne donnassent pas tout de suite les résultats qu'elle avait garanti devoir être immédiats. Il en est un peu des révolutionnaires comme des arroseurs des voies publiques : tant qu'il y a du soleil, ils peuvent faire de la boue, mais une fois qu'ils ont fait de la boue, il ne peuvent pas faire du soleil. Cependant les Français, qui sont toujours très vite du parti triomphant, ne montraient pas d'impatience ; chacun faisait vraiment de son mieux pour le bien commun. Le mois de mai qui, selon toutes probabilités et malgré les grands changements survenus, allait arriver, comme les années précédentes, après le mois d'avril, n'offrait encore d'autre image à la pensée que le retour des feuilles, célébré par la chanson, que la réapparition du printemps, du ciel bleu et cette vague espérance qui fait croire à tous les malades, y compris ceux de la politique, les beaux jours revenant, les bons jours reviendront. Il s'annonçait donc sans rien trahir du pompier devenu légendaire qui devait sortir de ses flancs comme Pallas du front de Jupiter, casque en tête et sonnant déjà l'appel aux armes des journées de juin. On se contentait

comme pour accorder les violons, de faire des manifestations, de coller des affiches, de battre le rappel le matin, le soir, la nuit, de planter des arbres de la liberté, de danser autour en chantant le *Chœur des Girondins*, pendant que le curé du quartier bénissait le tout. Malgré cela, les malins pressentaient la sédition sous cette turbulence aux allures joviales, mais déjà tracassières. Bref, à quelques-uns de ces symptômes que Broussais appelait les cris de douleur des organes souffrants, on pouvait reconnaître un de ces états politiques bâtards, sans atmosphère respirable et sans base solide, qui ne sont qu'un acheminement à une situation meilleure, en vertu de cet axiome d'Aristote, " On ne trouve pas le bonheur de la société humaine dans le changement et le bouleversement des choses établies, mais dans la conviction que la sûreté des Etats dépend du bonheur des citoyens, bonheur reposant sur une juste subordination. La liberté sans ordre est une licence qui attire le despotisme, l'ordre sans liberté est un esclavage qui se perd dans l'anarchie." C'était encore Aristote qui disait : " L'égalité n'existe pas dans la nature, pas plus entre les facultés de la même âme et les membres du même corps qu'entre les espèces et les individualités différentes. La seule égalité qui soit incontestable, c'est celle de la liberté morale. Les hommes naissent inégaux, mais la société les ramène à une sorte d'égalité par l'addition des forces de tous à chacun. Cette égalité politique ou artificielle est l'équilibre résultant de l'association civile." Cet Aristote avait beau vivre deux mille trois cents ans avant la révolution de février, il avait du bon, et l'on s'explique que son élève Alexandre se soit fait une situation dans le monde.

- Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tout ce que nous pourrions dire, les autres et moi, n'empêchera pas que ce qui fût à cette époque ne fût, et que ça ne doive être toujours la même chose, dans les mêmes occurrences. Il s'agit ici d'un petit fait tout personnel contenant une petite observation

psyhologique qui n'avait pas besoin d'une révolution pour se produire, mais qui a reçu une couleur particulière des événements dont nous venons de parler.

Le commerce et les affaires ne marchaient pas, bien entendu. Quant aux arts et à la littérature, il n'en était même pas question. Les journaux nouveaux pullulaient, mais ayant à peine de quoi vivre quelques jours, quelques semaines au plus, ils ne traitaient que de politique. Les éditeurs, s'ils achetaient encore des romans, profitaient des circonstances, d'abord pour les acheter fort au-dessous des prix antérieurs, bien que ces prix n'eussent jamais été bien gros, ensuite pour les payer en billets à trois, quatre, et quelquefois six mois. C'était à prendre ou à laisser ; on prenait. Il fallait ensuite se mettre en quête d'un escompteur. Il y avait un chapelier, rue du Mail, et un personnage sans profession, rue Neuve-des-Petits-Champs, au fond d'une cour, au troisième étage, en haut d'un escalier étroit, obscur, humide et sale, qui prenait ces papiers de librairie à dix et douze pour cent. On soupçonnait ce dernier d'être l'homme de certains libraires qui rentraient ainsi immédiatement dans leurs billets avec le bénéfice de l'escompte. Bref, les hommes de lettres ne vivaient pas grassement, et il faut reconnaître que le gouvernement d'alors, bien que Lamartine fût à sa tête, ne faisait rien pour les y aider. Je ne vois, à ce moment, d'autre intervention de la République dans les lettres que la révocation de Musset, comme bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur. L'infâme gouvernement de 1830 avait donné cette place à ce poète sans fortune et sans ambition, pour qu'il pût chanter librement et ne chanter que ce qu'il voulait. Le 8 mai 1848, il recevait une lettre ainsi conçue. "Citoyen" (ne trouvez-vous pas comme moi que cette dénomination de citoyen appliquée à l'auteur de *Rolla* et des *Nuits*, est d'un agrément particulier ? Le citoyen de Musset ! Quelle formule simple et nette et comme le temps l'a consacrée ! Le jour où l'on élèvera une statue à de Musset ! jour prochain, je l'espère, il

suffira de graver sur le piédestal : "Au citoyen de Musset." Cela dira tout.) "Citoyen," disait cette lettre officielle, "j'ai le regret de vous annoncer que, par un arrêté du 5 mai courant, le ministre vous a admis à faire valoir vos droits à la retraite."

Salut et fraternité.

Le Secrétaire-général : CARTERET.

Quelle délicatesse subtile dans les termes de cette lettre ! *Admis à la retraite*, au lieu de *destitué*. De Musset avait trente-huit ans. Pour faire valoir ses droits à la retraite, il eut fallu que la place lui eût été donnée, comme il l'a écrit lui-même, quand il apprenait à lire. Salut et fraternité. *Salut* est un peu sec et cavalier, mais que *fraternité* fait bien la ! Comme le mot est à sa vraie place, dans une lettre qui réduisait un homme de génie à la pauvreté. Il est vrai que cet homme de génie avait été l'ami du duc d'Orléans, et qu'il était resté fidèle à cette amitié. La fidélité aux vaincus étant un objet de luxe, surtout à l'avènement d'un gouvernement nouveau, c'est bien le moins que ceux qui affichent ce le paient. C'est l'impôt progressif sur l'honneur ; ça ne doit pas produire grand chose aux contributions, mais c'est toujours ça. Bref, grands et petits, nous n'étions pas riches. Certains grands, comme Lamartine, Hugo, Sand, faisaient de la politique ; les petits faisaient comme ils pouvaient. Moi, qui étais dans les plus petits, j'étais parvenu à faire acheter par un éditeur, un roman en deux volumes, assez mauvais, mais que je croyais bon. Il me l'avait payé en un effet à six mois de deux cent cinquante francs, contre lequel l'homme de la rue Neuve-des-Petits-Champs, m'avait remis, tout net, un de ces nouveaux billets jaunes, de deux cents francs, disparus aujourd'hui, que la Banque venait d'émettre avec les billets bleus de cent francs, pour faciliter les transactions du commerce, et suppléer au numéraire devenu timide comme une jeune fille d'autrefois. Quand je pensais

qu'il me faudrait changer ce billet de deux cents francs, j'étais nâvré, car je ne voyais pas très bien par quel procédé je m'en procurerais ensuite un pareil. Je retardais ce moment fatal et je le retardais si bien que j'en étais arrivé à n'avoir pas un sou, ce qui s'appelle pas un sou, en dehors de ce billet que j'avais laissé voir quelquefois avec une certaine malice orgueilleuse, quand j'ouvrais mon portefeuille devant les étrangers venus à Paris pour se donner le spectacle de notre misère. J'habitais, rue Neuve-des-Mathurins, un petit appartement où il n'y avait pas de tapis, cela va sans dire, et dont la concierge faisait le ménage. Mais cette femme ne pouvait pas tout faire et j'avais un frotteur, moyennant sept francs par mois. Ce frotteur me faisait aussi quelques courses que je lui payais naturellement en dehors. Il avait là une assez belle position, bien préférable à celle des littérateurs et des poètes et sur laquelle le citoyen Ledru-Rollin, Ministre de l'intérieur, illustré par ses commissaires provinciaux, l'impôt des quarante-cinq centimes et l'établissement du suffrage universel, ne pouvait exercer sa fraternité comme il venait de le faire sur la place de Musset. Par économie, je ne faisais plus faire de courses, je les faisais moi-même, mais, son mois étant échu, Victor, c'était le nom de mon frotteur, vint me réclamer sept francs. Il n'y avait pas à dire, il fallait changer le fameux billet. Quelle séparation ! Je le tirai de mon portefeuille, et je le donnai à Victor en lui disant " Allez changer et rapportez-moi la monnaie tout de suite ; je n'ai pas d'autre argent ici." Cet homme avait jeté sur mon billet un regard d'admiration. Il le plia avec soin, le mit dans sa poche et partit.

Une demi-heure, une heure, deux heures s'écoulèrent, Victor ne revenait pas. On trouvait difficilement la monnaie des billets de banque ; les boutiquiers à qui l'on pouvait la demander aimaient mieux garder leurs espèces sonnantes, quand ils en avaient. Il y en avait même qui, lorsqu'on leur devait qu'une petite somme, préféraient qu'on ne leur payât

pas encore, plutôt que de se démunir de leur métal. On pouvait vivre de la sorte assez longtemps à crédit avec un billet de mille francs qui inspirait de la confiance en son propriétaire, et contre lequel les fournisseurs ne voulaient pas troquer leur bon argent. Voyant ce retard, je supposai d'abord que Victor n'avait pas trouvé de monnaie dans le quartier, et qu'il s'était mis en quête d'un changeur, puis qu'il n'avait pas voulu payer à ce changeur le prix assez fort que ces messieurs prélevaient pour le change, et qu'il était allé jusqu'à la banque. Je dois dire, à ma louange, que je commençai par supposer tout ce qui pouvait être à sa décharge avant d'en arriver à soupçonner cet homme qui m'avait toujours paru fort honnête. Cependant le temps se passait, la nuit venait, et lui ne revenait pas. Alors je commençai à m'accuser, moi, d'une confiance trop grande dans un individu qu'après tout, je ne connaissais guère. Le regard d'admiration que Victor avait jeté sur mon billet se transforma bientôt à mes yeux en un regard de convoitise. Si les temps étaient tels que ce billet de deux cents francs me représentât toutes mes ressources présentes, que ne devait-il pas représenter à ce malheureux frotteur ? Plus de trois heures s'étaient écoulées. Il ne fallait pas trois heures pour aller à la banque et en revenir. Je descendis chez la concierge, pour me renseigner un peu. Je demandai si elle savait où était Victor.

Ce n'était pas bien compromettant, mais, quelques raisons que j'eusse de le croire coupable, d'être convaincu qu'il l'était, j'hésitais encore naturellement à faire part de mes suppositions et à raconter l'incident.

“ Monsieur a besoin de lui ? ” me dit la concierge, qui me traitait avec plus de respect que le Secrétaire-général de l'intérieur ne traitait de Musset. Il est vrai que je lui donnais quelquefois des billets pour le Théâtre Historique.

“ Oui. ”

" Mais il était tantôt chez Monsieur. Je l'ai vu descendre. "

" Il ne vous a rien dit ? "

" Il m'a dit bonjour. "

" Comme à l'ordinaire ? "

" Comme à l'ordinaire. "

" Est-ce qu'il a frotté chez d'autres locataires de la maison ? "

" Chez deux autres."

" On n'a jamais eu à se plaindre de lui ? "

" Jamais, c'est un brave homme."

" Il ne boit pas ? "

" Ah ! Je ne dis pas que, de temps en temps, il ne boive pas un verre de vin."

" S'avez-vous où il demeure ? "

" Non ; mais, au coin de la rue Greffulhe, là où il met son crochet, il y a un marchand de vins qui doit savoir son adresse. Monsieur veut-il que j'aille le chercher ? Seulement il faudra que Monsieur garde la loge pendant ce temps-là."

" Ne vous dérangez pas, je vais y aller moi-même."

Je me rendis chez le marchand de vins. Le crochet était pendu au mur.

" Le commissionnaire n'est pas là, demandai-je ? "

"Non, Monsieur."

"L'avez-vous vu aujourd'hui ?"

"Oui, Monsieur, il est venu chercher la monnaie d'un billet de deux cents francs."

"Vous la lui avez donnée ?"

"Oui, Monsieur."

"A quelle heure ?"

"A quatre heures à peu près."

"Et vous ne savez pas où il est allé ?"

"Non."

Il était près de sept heures. A quatre heures ? C'était justement l'heure où je lui avais remis mon billet. Il était venu immédiatement le changer. Qu'avait-il fait depuis ce moment-là ? Il n'avait même pas repris son crochet ; il était donc bien pressé d'aller,—où ?

"Pouvez-vous me donner son adresse ? dis-je au marchand de vins.

"Passage Tivoli, numéro 11."

Je me rendis au passage Tivoli. La maison était encore plus sombre, plus humide, plus sale que celle de l'escompteur des libraires. Il y avait, sous la cage de l'escalier, une espèce de trou noir donnant sur une espèce de cour en espèce de fonds de puits, trou infecté d'odeurs grasses, dans lequel se mouvait une espèce de mammifère, peut-être homme, peut-être femme, et qu'on n'y eût pas deviné, s'il eût été immo-

bile. Cette chose animée voyait clair là-dedans, privilège de chouette ou de taupe.

" C'est ici que demeure M. Victor, frotteur et commissionnaire ? "

" Au sixième, au fond du corridor à droite."

" Est-ce qu'il est chez lui ? "

" Non."

" Et sa femme ! "

" Non plus."

" Alors il n'y a personne ? "

" Personne."

" Eh bien, ce n'est pas la peine de me dire qu'il demeure au sixième.

" Vous demandez s'il demeure ici ; je vous dis où il demeure."

La chose animée et parlante continuait à rôder dans son trou.

" Vous êtes sûr (ou sûre) qu'il est sorti ? "

" Puisque je vous dis que son petit garçon, en revenant de l'école, ne l'a pas trouvé chez lui. Il est chez la fruitière à côté, son petit garçon, en attendant que son père ou sa mère revienne."

" Qu'est-ce qu'elle fait, la mère ? "

"Je n'en sais rien, elle travaille en ville."

"Vous ne savez pas où elle travaille ?"

"Demandez à la fruitière."

Tout ce dialogue m'avait bien pris cinq minutes, parce que la chose était sourde ou ne comprenait pas bien. Elle me faisait répéter deux fois ce que je lui disais, et elle n'y répondait pas tout de suite, tant elle était occupée de ce qu'elle cherchait. Elle aurait pu allumer une chandelle, ce qui eût certainement facilité ses recherches, et m'eût permis de discerner son sexe, que le grognement dont elle se servait comme voix ne parvenait pas à trahir, mais cet être mystérieux devait se complaire dans ces ténèbres si compactes, si intenses, si épaisses, que pendant les cinq minutes que je restai là, mes yeux ne purent les pénétrer et percevoir quoi que ce soit. Je ne sais pas pourquoi, je me demande aujourd'hui quelle différence cette créature, morte évidemment depuis cette époque, doit trouver entre la vie et la mort ?

J'entrai chez la fruitière. Elle dînait dans le fond avec son mari, à la lueur vacillante et sans verre d'une mauvaise lampe fumeuse, qui les faisait danser tous deux, en ombres chinoises, sur les vitres verdâtres de la cloison. Le petit garçon, le fils de Victor, gardait la boutique, assis sur un sac de pommes de terre en grignotant une pomme. Je le reconnus tout de suite. La fruitière, entendant des pas, se leva.

"Ne vous dérangez pas, Madame, lui dis-je ; je viens pour demander à cet enfant s'il sait où est son père."

"Son père est en course probablement, me répondit cette femme, en reposant ses larges mains sur ses larges hanches ; mais ordinairement il revient plus tôt ; la mère aussi. Quand ils sont en retard, le petit les attend avec nous, en sortant de l'école."



“ Où travaille la mère ? ”

“ A Batignolles, rue Nollet, dans un atelier de couture, mais je ne sais pas le numéro. Est-ce pour une commission que vous avez besoin de M. Victor ? ”

Elle ne disait pas le citoyen Victor.

“ Oui.”

“ Donnez-moi votre nom et votre adresse, il passera chez vous dès qu'il sera revenu.”

“ C'est inutile, je vais faire une course ; c'est moi qui reviendrai tout-à-l'heure.”

Et me rapprochant de la fruitière, je lui dis tout bas.

“ Ce Victor est un homme à qui on peut confier de l'argent à porter ? ”

“ Lui, c'est le plus brave homme de la terre ; il ne ferait pas tort d'un sou à M. de Rothschild.”

“ Merci, Madame.”

“ Bonsoir, Monsieur.”

“ Victor était le plus brave homme du monde. Il n'aurait pas fait tort d'un sou à M. de Rothschild.” J'en étais convaincu, moi aussi, à quatre heures moins le quart, et même jusqu'à cinq heures, en faisant la part aussi large que possible à la nécessité où il avait pu être d'aller de maison en maison jusqu'à la Banque, pour avoir la monnaie de mon billet, mais, à partir de cinq heures, maintenant que je savais qu'à quatre heures il avait déjà reçu l'argent du billet sans revenir ni chez moi ni chez lui, ma conviction me

riait au nez, et j'entendais une voix intérieure et goguenarde qui me disait : " il est loin ton billet jaune, il est loin." En effet ce retard ne pouvait plus s'expliquer que par un vol. Ou un accident ? Cette pensée de l'accident se jeta tout à coup en travers de la voix goguenarde et avec mon imagination de romancier et de futur auteur dramatique, s'alimentant d'oppositions et de contre-parties, je me lançai sur cette nouvelle hypothèse : un accident. Je me rappelais ce Victor toujours exact, laborieux, ouvert, qui avait été soldat avec de très-bonnes notes, qui portait la médaille de commissionnaire, qui avait une femme dans un atelier, un enfant toujours propret, qu'il paraissait adorer et qu'il m'avait deux ou trois fois amené tout fier de la petite croix en fer blanc qu'on lui avait donnée à l'école pour sa bonne conduite, malgré les protestations de M. Clément Thomas contre les hochets de la vanité. Je ne pouvais, en réfléchissant, admettre que cet homme fût devenu subitement un voleur vulgaire et stupide, car où pouvait le mener un vol de deux cents frants ? Il y avait un accident, ce n'était pas douteux. Il avait été renversé par une voiture, écrasé, transporté chez un pharmacien, mourant pendant que sa femme revenait tranquillement de son atelier et que son enfant grignottait sa pomme. Mais non ; il avait tout bonnement rencontré des camarades, on avait bu un verre de vin, puis un autre, on avait fait une petite ripaille ; sans préméditation ; la somme qui m'appartenait s'était trouvée entamée ; il courait sans doute à droite et à gauche pour réclamer ce qui pouvait lui être dû, ou emprunter le nécessaire afin de combler la différence. Peut-être l'avait-il tellement entamé pour une raison ou pour une autre, qu'il n'osait pas venir me rapporter ce qui restait ; il viendrait me dire qu'il avait perdu le tout et m'offrir de frotter jusqu'à concurrence de cent quatre-vingt-treize francs ! Treize mois de frottage payés d'avance ! Mais peut-être en effet avait-il perdu mon argent ? Peut-être le lui avait-on volé ? Et il errait dans les rues, cherchant machinalement par les

chemins où il avait passé, interrogeant les passants ou faisant sa plainte chez le Commissaire de Police pour me prouver son innocence. Le ciel était gris, le pavé était gras, une petite pluie froide commençait à tomber, le temps portait aux idées tristes. Exagérant maintenant la probité de cet homme, je me figurai tout-à-coup que, ne pouvant plus me restituer mon argent, il était allé se jeter dans la Seine, et je voyais son pauvre corps, avec son vêtement accoutumé, battant la pile d'un pont sous l'eau rapide et glauque. Enfin j'étais si honteux de ma première pensée que je m'efforçais de la chasser par d'autres tout à l'avantage de celui que j'allais peut-être finalement dénoncer si je ne le trouvais pas en rentrant chez moi. Quel monde de sentiments peut parcourir en quelques minutes l'esprit de l'homme, à propos du moindre intérêt lésé ! La vie, la mort, l'honneur mis en jeu pour un chiffon de papier que, malgré la dureté des temps, j'aurais certainement partagé avec cet homme s'il m'avait fait part de besoins réels au lieu de me dérober tout ce que j'avais ; et me voilà maintenant dans une autre série de réflexions.

Il ne m'avait pas fallu plus d'une demi-heure pour aller au coin de la rue Greffulhe, au passage Tivoli, et revenir chez moi. " Je n'ai pas trouvé Victor," dis-je à la concierge. " Est-il revenu ? " " Non."

J'avais vingt-trois ans, je mourais de faim. Je pris le prrti d'aller dîner chez mon père. Il était plus de huit heures, mais il hébergeait tant de monde, surtout par ce temps de chômage que les repas se prolongeaient toujours très-tard et qu'on devait être encore à table. En effet, on venait à peine de s'y mettre. Je racontai mon aventure.

" Comment, gredin," me dit mon père, " tu étais millionnaire, tu avais deux cents francs et tu n'en disais rien à personne. Si Victor te les a pris, Victor a bien fait, pour te

punir. Mais si j'avais deux cents francs, moi, je ne ferais plus rien."

" Si tu avais deux cents francs," lui dis-je, on te les prendrait plus vite qu'à moi."

" Et, c'est peut-être toi qui les prendrais."

" Non, à moi tu me les aurais donnés avant qu'on te les eût pris."

La conversation continua sur ce ton, mon ex-billet de deux cents francs faisant le fond des choses. La conclusion des assistants consultés à ce sujet fut unanime. Ces messieurs ne croyaient pas beaucoup à la probité des autres. " Vous êtes volé, mon garçon," me fut répéte en chœur, et l'on fut d'avis que je devais porter plainte, ne fût-ce que pour le principe. Je finissais par pencher pour ce dernier parti. J'étais furieux, en somme, que ma confiance eût été trompée, et que le produit de mon travail, qui me représentait un mois d'existence à venir, me fût dérobé si lestement. Le roman qui avait produit ces deux cents francs n'était pas bon, mais enfin il avait fallu le faire, et jusqu'à ce que j'en eusse fait un autre aussi mauvais, il faudrait vivre.

" Ne porte pas plainte," me dit mon père, avec la philosophie d'un homme qui a été tant dévalisé et qui en a tellement pris l'habitude que cela lui paraît tout naturel et lui devient pour ainsi dire nécessaire ; " ne porte pas plainte. A quoi bon ? Si cet homme t'a volé tes deux cents francs, c'est qu'il en avait besoin. Il n'aura pas pu résister. Il a une femme, il a un enfant. A quoi cela t'avancera-t-il de le faire mettre en prison ? Cela ne te rendra pas ton argent et la femme et l'enfant seront conspués et sans ressources. Laisse-le tranquille. Tu en seras quitte pour venir dîner plus souvent ici, et puis il vaut mieux être dans les volés

que dans les voleurs et parmi ceux qui pardonnent que parmi ceux qui condamnent."

Nous en étions à peu près là, quand le domestique vint me dire qu'il y avait à la cuisine un homme qui voulait me parler.

" Son nom, à cet homme ? "

" M. Victor."

Nous nous regardâmes. Je me levai en disant, " il vient me dire qu'il a perdu le billet."

" Reste-là, fit mon père, et qu'on fasse entrer M. Victor."

Victor entra ; tous les yeux se portèrent sur lui. Il était nu-tête ; il s'essuyait le visage avec son mouchoir à carreaux bleus, il suait à grosses gouttes. Il fit le salut des soldats en portant la main droite à la hauteur de son front.

" Eh bien, Victor, lui dis-je, que vous est-il donc arrivé ? "

" Ah ! toute une histoire. Figurez-vous que je venais de changer ce malheureux billet et non sans peine. Personne n'en veut de leur papier. Je m'étais décidé à aller jusque chez mon marchand de vins, là où je stationne ; c'est par là que j'aurais dû commencer. Chez le marchand de vins il y a toujours de l'argent. On boit toujours, n'est-il pas vrai, même en république. Le marchand de vins m'avait donné la monnaie et je me disposais à vous rapporter vos cent quatre-vingt-treize francs, quand un monsieur m'aborde, et me dit : " Victor, je venais vous chercher. Vous aller me faire une course." " Certainement, tout à l'heure, le temps d'aller porter quelque chose rue Neuve-des-Mathurins." " Non, tout de suite, je suis très pressé." " Est-ce loin, votre course ? " " Boulevard Montparnasse." " Ah ! bien ! oui ! on

serait trop inquiet ! on attend la réponse." "Envoyez-la par le garçon du marchand de vins." "Ah ! non, minute, il faut que ce soit moi-même." "Je vous donne trois francs pour cette course."

"Trois francs ! Je commençai à ouvrir les yeux. Trois francs pour une course. Je n'avais qu'à prendre l'omnibus de Montparnasse pour aller et revenir, le bénéfice était clair, ou mieux encore, à courir tout le temps. Trois francs ! Ça ne se trouve pas tous les jours, dans ce temps-ci. Et puis je me disais que vous travaillez jusqu'à six ou sept heures. Quand on travaille, on ne sait pas quelle heure il est. Je serais revenu avant que vous sortiez, et j'aurais trois francs de plus. Je consens, je suis mon homme. J'ai oublié de vous dire que c'était le marchand de curiosités de la rue Tronchet, un finaud, qui a des belles choses, je vous en réponds ; mais on n'achète rien, à cette heure. Il m'emmène dans son magasin, il me montre une énorme commode du temps de Henri IV, ou de Louis XIV, et il me dit : "Voilà ce qu'il s'agit de porter Boulevard Montparnasse No. 125." Quand je vois ça, je me sauve encore. Pas moyen de prendre l'omnibus avec une commode. Il me court après.

"Je ne serai jamais revenu de ce voyage-là aujourd'hui, et mon autre commission," que je lui dis. "Ce n'est pas loin en passant par la place de la Concorde, vous gagnerez tout de suite le boulevard des Invalides." Il y avait du vrai. C'est égal, je refuse. "Vous enverrez votre meuble demain ou quand j'aurai fait ma course." "Non, c'est pour un client qui sort d'ici, qui était en voiture, qui part ce soir, et qui n'achète cette commode qu'à la condition qu'elle sera chez lui dans une heure. Il la paiera comptant et elle est bien vendue. "Impossible." "Je vous donne quatre francs." Quatre francs ! Nom d'une pipe ! et je ne ferais pas manquer sa vente à cette homme qui me fait faire des courses quelquefois.

" Allons, dépêchons," que je lui dis ; " mais il me faut une charrette à bras."

" Le marchand de bois d'en face nous prêtera la sienne. Allez la chercher et dites-lui de venir vous aider à mettre la commode dessus.

Enfin me voilà parti.

" Le marchand avait sauté dans une voiture, lui, et il était allé tout droit au boulevard Montparnasse, pour ne pas laisser échapper son client et pour lui faire prendre patience. Le commis du magasin est un gamin de quinze à seize ans qui n'est bon qu'à le garder et à appeler son patron quand il vient quelqu'un. Et le pavé était gras et je glissais, et je trimais et j'avais chaud et j'avais soif. Et voilà que par-dessus le marché je rencontre de la garde nationale qui manifestait. Impossible de passer. Il a fallu faire un détour ! Je marondais ! Je pensais à vous, je me disais : " Qu'est-ce qu'il doit dire ? Il doit croire que j'ai filé avec son argent." Ah ! bien, je n'y songeais guère avec les cent kilos que je traînais. Il y avait un marbre d'un poids ! Enfin je suis arrivé. Il commençaient à s'impatienter, les autres ! J'aurais bien voulu les voir à ma place. Ce n'est pas tout, il a fallu monter la commode, la mettre en place, remuer tous les meubles de l'atelier, car c'est un artiste, celui qui l'a achetée. Il n'y a que les artistes pour se payer des fantaisies comme celle-là quand il n'y a d'argent nulle part. Bref, voilà que je reviens seulement, traînant toujours ma charrette ; elle est en bas. Je ne l'ai même pas encore ramenée au marchand de bois, tant j'étais pressé d'arriver chez vous. Vous étiez parti ! La concierge m'a dit que vous aviez demandé après moi. Je le crois bien que vous avez dû demander après moi. Vous ne pouviez pas savoir ce que cela voulait dire. Nom de nom ! je rageais assez. Mais quatre francs à gagner en une heure, car je croyais ne mettre qu'une heure, quand on gagne sept francs à frotter

tout un mois comme un sourd ! Vous n'aviez pas dit où vous alliez ; j'ai flairé que vous deviez être chez Monsieur votre père, où vous m'avez envoyé quelquefois porter des lettres, et je repars toujours avec ma charrette. Je ne me suis pas trompé. Là-dessus voilà vos cent quatre-vingt-treize francs, qui sonnaient dans ma poche tout le long du chemin que j'en avais peur d'être assassiné. Dame, si on avait su que j'avais tant d'argent que ça ! Il l'a vendue cinq cents francs tout de même, sa commode ! le marchand de la rue Tronchet, cinq cents francs ! Est-ce Dieu possible ! Et maintenant je vais ramener ma charrette, rechercher mon crochet et manger un morceau, je ne l'ai pas volé."

Ce mot *volé* qui arrivait là gaiement et qui avait si souvent traversé mon esprit dans un autre sens, sonna pour moi comme un remords. Nous étions tous silencieux, intérieurement honteux du jugement que nous avions si légèrement porté sur ce pauvre garçon dont le seul crime était de n'avoir pu résister à l'envie de rapporter quatre francs de plus dans son ménage. Mon père, seul au milieu de nous, avait le visage épanoui de l'homme qui disculpe toujours.

" Un verre de vin, Victor ?" dit-il.

" Ce n'est pas de refus, Monsieur Dumas. A la santé de Porthos ! C'est celui-là qui aurait porté la commode en un clin d'œil à Montparnasse et avec son marbre encore."

Et, tout fier d'avoir prouvé par cette allusion qu'il connaissait ses auteurs, Victor vida son verre, s'essuya la bouche avec le revers de sa main, salua en homme content de sa journée et sortit.

Depuis ce jour-là j'ai quelquefois constaté le mal, je l'ai souvent prévu, je ne l'ai jamais supposé.

A. D.

LE LIVRE INTERROMPU

C'est une poétique tradition que celle des Limbes, ce paradis incomplet, ouvert aux âmes inachevées des tout jeunes enfants, qui n'ont pas accompli l'œuvre ni acquitté le prix de la vie.

La gloire terrestre, elle aussi, a ses limbes, silencieux comme les autres, comme eux éclairés d'une pâle aurore qui ne devient jamais le jour. Là se presse une foule d'élite, élite et foule sans nom, talents ravis dans leur première fleur, génies surpris et glacés dans leur germe, auxquels la vie a manqué avant qu'ils aient pu produire l'œuvre ardemment rêvée et donner à leur pensée l'immortalité dont ils la sentaient capable. Peintres, musiciens, artistes éternellement inconnus, rivaux peut-être, si vous aviez vécu. de Raphaël ou de Mozart, qui saura jamais le secret de vos songes ? Qui mesurera la puissance de vos élans soudainement arrêtés ?

Plus heureux sont les jeunes écrivains, les jeunes poètes qui ont mis sur quelque feuille tracée au hasard l'empreinte d'un précoce talent. La pensée ne demande pas, pour se survivre, autant de conditions que l'art : une page, quelques vers suffisent pour la révélation d'une âme. C'est le privilège de la forme littéraire d'être l'expression directe, le signe immédiat de l'idée et de la traduire sans avoir besoin d'autre intermédiaire. Heureux surtout, parmi ces jeunes écrivains tombés avant l'heure, ceux qui laissent après eux des amitiés ardentes, passionnées jusqu'à faire d'une chère mémoire l'objet d'une vie entière. Elles existent, ces amitiés ; elles opèrent de ces miracles ; elles corrigent l'injustice de ces morts prématurées ; elles rappellent à la lumière, à la vie, par un dévouement postume, des noms qui, sans elles, auraient disparu pour toujours. C'est à elles que l'on doit ce

livre interrompu, signé de noms divers, commencé en pleine floraison de la vie, et dont un coup brutal était venu suspendre et disperser les feuillets naissants. Une sympathie obstinée, plus forte que l'oubli et la mort, recueille et ranime ces fragments d'âme, ces reliques éparses. Les feuilles à peine lisibles, elle les déchiffre ; obscures, elle les explique, les commente et les éclaire ; dispersées, elle les contraint à se rejoindre. A sa voix, à son appel, l'homme et l'écrivain renaissent.

Ainsi, un jour nous avons vu se relever de sa tombe, par cette douce magie d'amitié, Maurice de Guérin, à qui quelques pages, désormais impérissables, comme *le Centaure* et *la Bacchante*, d'une inspiration étrange et puissante, assurent un des premiers rangs parmi les poètes de la nature, dans ce siècle qui en a produit de si grands.

Le magicien était un pauvre bibliothécaire de la ville de Caen, Trébutien, poète lui-même à ses heures, mais passionné pour la gloire de ses amis plus que pour la sienne et qui voua bien des années et des facultés à l'œuvre de cette résurrection. C'est grâce à lui que se ranima devant nous cette vie, si simple au dehors, médiocre d'intérêt, si l'on y cherche autre chose que des événements de sentiment et d'idée, bien courte, par sa durée autant que par les actes qui la remplissent : huit ou neuf années à peine, si l'on en retranche l'enfance et le temps du collège. Mais dans cet espace si resserré de jours, quelle intensité de vie intérieure, que de pensées diverses, quel éveil de curiosité en tous sens, quel essor de fantaisie, quelle course agitée d'imagination à travers la terre et le ciel, que d'enchantements alternés avec quelle tristesse ! C'est là ce qui marque le poète ; c'est aussi ce qui fait l'irrésistible attrait de ces pages où déborde la vie. Poète, il le fut vraiment, moins par la forme des vers qu'il employa rarement que par l'inspiration toujours neuve, par l'abondance d'images et de sentiments qui naissaient

d'eux-mêmes sous sa plume ; par la vivacité de ses impressions, par leur mobilité même, par ce je ne sais quoi de léger, d'agile, d'aérien qui semble donner des ailes à chacune de ses pensées. Il le fut aussi par sa manière de sentir la vie et d'exprimer ses sensations très-particulières, sous des formes nouvelles, imprévues, avec un accent qui pénètre, dans des pages émues dont les meilleures sont celles qui n'ont coûté aucun effort et qui semblent heureuses d'éclore. Tout cela eût été livré aux hasards de l'indifférence et du temps, malgré la piété fraternelle d'une admirable sœur comme Eugénie, tout cela eût disparu peut-être, si, à force de sollicitude, un obscur ami n'avait recueilli dans ce qu'il appelait si justement et si tendrement un *Reliquaire* les chers feuillets dispersés.

Tel aussi nous avons vu renaître, il y a une vingtaine d'années, Alfred Tonnellé, un des jeunes gens de cette race admirable d'esprits descendus en droite ligne de Phèdre ou d'Agathon, en passant par saint Augustin, avide comme eux de beaux discours et de nobles pensées, passionné pour l'Art, embrassant avec ardeur l'idéale Beauté, cherchant là un refuge contre les inquiétudes et de son âme et de son temps. Quand je le rencontrai pour la première fois, bien que son nom n'eût pas encore franchi un cercle très restreint de relations choisies, j'avais un singulier désir de connaître ce jeune homme qui avait fait concevoir à ses amis une telle estimes et de si vives espérances. On parlait de lui comme d'un de ces privilégiés de la vie que la plus indulgente destinée semble avoir marqué pour le bonheur, et qui, chose plus rare, se mettent en mesure de le mériter. Que lui manquait-il en effet ? Ceux qui le connaissaient s'accordaient à reconnaitre en lui tous les signes d'une âme noble, quelque chose de loyal et de discret, de délicat et de fier, de sympathique et de contenu à la fois qui donnait un prix singulier à ses avances d'amitié. Le sérieux de sa vie, le ton de ses idées, sa curiosité libérale pour toutes les sciences qui ornent

ou élèvent l'esprit, une merveilleuse organisation pour les arts, et la réserve d'une âme plus naturellement tournée en dedans que vers le dehors, sans l'ombre d'affectation, tout cela lui composait une des plus attirantes physionomies que j'ai rencontrées parmi la jeunesse de son temps. Son éducation avait été, dans une riche et intelligente famille, dirigée comme une œuvre d'art, secondée par des maîtres d'un mérite supérieur. Je n'eus aucune déception en m'entretenant avec cet esprit à la fois ardent et réservé. Il ne parlait plus au hasard, il n'abandonnait aucune de ses idées ; il les défendaient avec une force qui se contenait mais se faisait sentir ; on voyait qu'il s'intéressait à leur sort, parce qu'elles venaient de son fonds propre et qu'il les avait pensées, qu'il les avait vécues. C'était son capital, à lui, bien à lui ; c'était sa fortune intellectuelle, il y tenait.

Bien peu de temps après cette conversation, j'appris qu'il était mort. Grâce à l'un de ses maîtres, à son ami, M. Heinrich, écrivain très distingué lui-même, il ne sera pas mort tout entier, et nous avons pu jouir, non sans mélancolie de tant de travaux médités, accumulés en un si petit espace d'années, de tant de belles pages sur l'art, sur la philosophie du langage, sur la poésie, la nature. Une main savante et pieuse a réuni ces notes, qui tiennent le milieu entre un livre et un journal intime. A côté de quelques morceaux d'inspiration soutenue, c'est le vrai journal de la vie intellectuelle d'un jeune homme dans le piquant désordre des ses lectures variées, de ses idées fortuites et de ses sensations intimes. C'est un esprit se peignant dans son ingénuité souriante ou dans ses raffinements d'artiste, grave ou passionné, savant et naïf. C'est bien là l'histoire d'une âme, déjà prête pour la vie qu'elle n'a fait qu'apercevoir, qui se raconte dans des fragments dont la mort a fait des debris avant le temps. S'il avait vécu ! .... Voilà le cri irrésistible qui s'échappe de nos lèvres en feuilletant ces pages où se pressent tant de germes d'idées qui n'attendaient pour éclore en pleine moisson que l'heure propice et un rayon de plus de soleil.

S'il avait vécu ! C'est ce que tous nous disions aussi hier quand, par la force d'un sentiment puisé aux sources les plus pures, revivait à nos yeux, un de ces jeunes poètes, Henri Charles Read, un poète de vingt ans, qu'un petit nombre de vers, d'un accent tout personnel, revèle aux délicats comme une âme toute neuve et déjà endolorie, mêlant à l'éveil de son imagination en fête le frisson de la mort prochaine. Pour lui assurer sa juste part de louange parmi les hommes, nous n'avons qu'à rappeler ces stances d'un sentiment si douloureux et si aigu.

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Etait bien vieux dès mon enfance.

Par économie il logea,
Dan. ma juvénile poitrine.
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a des souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sans les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues !

O le plus terrible tourment !
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre ! aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime.

Il y a là une plainte, doucement ironique, qui restera. Etrange lassitude d'un cœur qui se sent déjà vieux avant d'avoir vécu, parce que la mort est là qui l'attend, parce qu'il la voit, la sent, comme si chacun de nous avait l'âge que lui fixe, non le nombre des années, mais l'approche de la dernière heure.

Toutes ces poésies posthumes, ces livres commencés, préludes de tant de nobles et brillants esprits, sont à certains égards, plus intéressants que bien des livres achevés.

Ils ont pour eux la grâce triste des jeunes ruines, le charme énigmatique des marbres ébauchés dans l'atelier d'un maître, d'où allait s'élancer, sous le dernier coup de ciseau, je ne sais quelle forme immortelle, quelque dieu peut-être. C'est une noble joie, pour tous ceux qui aiment le beau, d'en ressaisir les lignes sacrés jusque dans ces esquisses par lesquelles le talent s'essaie et s'annonce. C'est aussi une sorte de joie active et féconde, d'achever par la pensée l'œuvre incomplète, et de poursuivre, dans une vêverie affectueuse, ces jeunes destins si tôt brisés,

E. Caro.

LE DUEL AU BALAI.

I

Hector Boulot, le vieux et intelligent directeur des *Roueries Dramatiques*, rédigeait dans son cabinet une petite réclame, proclamant que " son théâtre—le plus élégant de Paris—était chaque soir le rendez-vous du *high-life ;* la veille encore, le prince Cravach s'était montré un quart d'heure dans l'avant-scène de première, etc., etc.," lorsqu'on vint lui annoncer qu'une jeune fille demandait à lui parler. Elle était, parait-il, munie d'une lettre de recommandation de Pierre Max.

— De Pierre Max ! s'écria Boulot, faites entrer.

Quelques secondes après on introduisit une grande fille, mince, brune, le nez légèrement retroussé, l'œil rieur et largement ouvert, pas jolie mais charmante, d'ailleurs pas intimidée du tout. Elle entra, salua en montrant ses quenottes blanches et tendit bravement sa lettre.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit Boulot, séduit du premier coup par cette physionomie gouailleuse et spirituelle.

Il décacheta la lettre et lut :

" Mon cher ami,

" Je vous adresse Mademoiselle Liona Pelletier, mais je ne vous la recommande pas. Je vous dirai seulement ceci : confiez-lui un rôle important ; ce sera une bonne affaire pour elle et une bonne acquisition pour vous.

" Pierre Max."

— Avez-vous déjà joué ? demanda Boulot.

— Jamais, monsieur, répondit Liona, mais......je n'ai pas peur.

— Pas même de moi ? insista le gros Hector.

En même temps il lui prenait les deux mains et l'attirait vers le fauteuil directoral.

— Oh ! pas du tout ! s'écria Liona en se dégageant.

Et le fait est que le bon Boulot, avec sa tête chauve entourée d'une couronne de cheveux gris, ses favoris rares et son petit bedon, n'avait rien de bien terrifiant—au contraire.

—Eh bien, je vais vous confier le rôle de la bonne dans *Pomme de Reinette*, puis après nous verrons. Et alors....

— Eh bien, monsieur le directeur, je dis comme vous : alors.....nous verrons.

Quinze jours après Liona Pelletier débutait sur la scène des *Roueries-Dramatiques*. Bien que la pièce ne fut qu'un simple lever de rideau, on se rappelle encore le succès colossal qu'obtint Liona dès son apparition.

Quand le public la vit arriver avec son costume court mi-partie rose et bleu, ses bas roses moulant une jambe merveilleuse, ses bras nus, son petit bonnet penché en arrière, lorsqu'il entendit cette voix fraîche, jeune, détaillant le couplet et donnant un sens aux phrases les plus banales, il fut immédiatement subjugué.

Dès le lendemain on ne disait plus *la petite Liona*, les critiques l'avaient immédiatement sacrée étoile. Barbu d'Argenvilly lui-même, le farouche d'Argenvilly avait rédigé en sa faveur un sonnet :

Vaporeuse comme un rève,
Une étoile qui se lève, etc., etc.

qui fit sensation. Décidément les *Roueries-Dramatiqnes* étaient devenues *le théâtre le plus élégant de Paris*. Le prince Cravach retenait fréquemment l'avant-scène, et bien que la pièce fut jouée de bonne heure, il était bien rare que

quelque membre du Cercle des Truffes ne montrât pas dans la salle sa cravate blanche et sa boutonnière fleurie.

Quant à Hector Boulot, en madré Normand qu'il était, il avait immédiatement songé à s'attacher Liona par des liens durables ; et tout en lui confiant le rôle principal dans *la Belle Jeannette*, la grande machine dont on parlait depuis si longtemps, il avait fait un brin de cour à la jeune fille.

A sa grande surprise, Liona accepta le rôle, mais refusa de se laisser conter fleurette, répétant encore comme au premier jour : Nous verrons ! nous verrons !

Pour le coup, le directeur, peu habitué à ce qu'on lui tînt la dragée aussi haute, s'éprit tout à fait. Chaque jour il venait aux répétitions de *la Belle Jeannette*, et sous prétexte de donner des conseils, il ne cessait de s'occuper de sa pensionnaire. Tout ce qu'elle faisait était adorable, tout ce qu'elle disait était divin. A vrai dire, l'irascible Mina Lente, jusqu'ici premier sujet et actrice favorite, avait déjà troublé les répétitions par des scènes de jalousie qui avait failli dégénérer en pugilat ; de plus, Hector Boulot était très inquiet des assiduités du prince Cravach. Il lui avait, bien entendu, fait consigner l'entrée des coulisses, mais il ne pouvait empêcher d'arriver lettres et bouquets, ni surtout s'opposer à ce que le prince s'installât presque tous les soirs dans l'avant-scène dès que le rideau se levait sur *Pomme de Reinette.* Et tout le temps que Liona était en scène, le prince témoignait son admiration en applaudissant à tout rompre, et en ne cessant de lorgner l'actrice, à la grande colère du pauvre Boulot, ne sachant comment s'opposer à un manège si contraire à ses intérêts.

Cependant, le jour de la première de *la Belle Jeannette* approchait, le prince avait de bonnes raisons de croire que ce jour-là le cœur de Liona pencherait pour l'un ou pour l'autre.

Et chacun attendit avec impatience la représentation de *la Belle Jeannette*, persuadé que cette soirée-là serait décisive.

II

Enfin, le jour si désiré arriva. Hector Boulot avait bien fait les choses. Outre les colonnes habituelles, d'immenses affiches s'étalaient dans tout Paris portant en vendette et en lettres cramoisies le nom de *Liona Pelletier*. Le service de la presse avait été établi avec un soin méticuleux et le secrétaire général s'était efforcé de n'oublier personne, de façon à ne pas se faire d'ennemis parmis les plus critiques.

—Surtout, évitez les *doubles emplois*, s'était écrié Boulot. Rien ne mécontente un critique comme un double emploi ; le sort de la pièce en dépend.

Il n'avait pu malheureusement empêcher le prince Cravach de jouir de son avant-scène habituelle, cette loge étant, par traité, réservée au Cercle des Truffes pour toutes les premières.

Dès sept heures, la façade du théâtre, tout illuminée, resplendissait avec des cordons de gaz. De chaque côté du perron une double haie de passants s'était formée pour voir arriver, qui dans leur ulster, qui dans leur pelisse ou leur sortie de bal, tous ces élus, public mélangé qui constitue (formule sacrée) le *Tout-Paris des premières*.

Les trois contrôleurs, graves, cravatés de blanc, déchiraient d'un geste gracieux un coin du billet qu'on leur tendait et répondaient avec impatience aux flots de petits gommeux qui se présentaient à chaque instant pour savoir " s'il n'était pas rentré quelque chose." Ceux-ci, en paletot clair laissant dépasser les pans de l'habit, le chapeau campé sur l'oreille et le gardenia à la boutonnière, s'étaient massés près du contrôle et trompaient l'ennui de l'attente en criti-

quant les couples plus ou moins grotesques qui défilaient devant eux.

Il faut avouer d'ailleurs, que ce défilé prêtait aux plaisanteries. Le naïf qui, désireux de contempler ce faux Tout-Paris dont on lui avait tant parlé, eût payé cinq louis un strapontin chez quelque marchand de billets des environs, eût éprouvé, dès son entrée dans la salle, une désillusion complète.

La plupart des fauteuils et des loges étaient occupés par un public bizarre, spectateurs chevelus et barbus à outrance, mal habillés, ayant amené les uns leur famille et les autres leur maîtresse. Là on apercevait le gros Maurice Pourcey, avec sa large face socratique, ses cheveux drus et son immuable redingote noire ; à côté de lui se tenait timide la petite Malvina, fagotée à la diable, un peu penaude d'avoir associé sa destinée à celle de ce gros homme. Le seigneur et maître se rongeait concienciensement les ongles, puis riait de temps en temps bruyamment d'un gros rire qui lui secouait les épaules.

Plus loin, la Douceraye frisait une longue moustache tombante à la Brennus et envoyait son plus gracieux sourire à Barbu d'Argenvilly, raide comme un pieu, sanglé dans une redingote à taille sur laquelle s'étalait une cravate de dentelle noire frangée de filigranes d'or. Il était en train de complimenter le jeune Pancrace d'avoir enfin forcé les portes de la *Revue des Deux Mondes*.

—Je n'aime pas la *Revue*, lui disait-il d'une voix caverneuse, mais vous me la ferez aimer.

Ailleurs Pierre Max, avec sa face glabre et ascétique, avait entamé une discussion avec Léonce Boday dont la longue chevelure tombait en cascades sur les épaules comme celle d'un roi mérovingien. Puis c'était Charles Red, avec sa perruque blonde en rouleaux et ses moustaches jaune d'œuf effilées à cire hongroise ; Jean Spirage, avec son chapeau rougi

par la pluie et son plastron de chemise entr'ouvert, laissait, par l'entre-bâillement, apercevoir une végétation luxuriante.

Dans les loges, c'était encore bien pis ; Paul Touron, avec sa barbiche militaire et son ventre en forme de grosse caisse étalait fièrement son rouge ruban d'une largeur invraisemblable ; toute la rédaction du *Caméléon politique* faisant une grande tache noir sur le papier rouge des loges, tache répétée six pas plus loin par la rédaction du *Paris-Pornographe* et de l'*Insecticide indépendant*.

Cà et là, cependant, quelque actrice d'un théâtre voisin, quelque demi-mondaine en toilette tapageuse avec des perles au cou et des diamants aux oreilles, reposaient un peu la vue attristée par toutes ces laideurs ; les jolies n'étaient d'ailleurs, il faut bien le dire, qu'en infime minorité.

Aux fauteuils d'orchestre, aussi, quelques hommes élégant en habit et en cravate noire, tranchaient par leur tenue correcte au milieu de ces gens qui se connaissaient tous. Enfin, le Cercle des Truffes, occupait sa place habituelle, et sur le devant de l'avant-scène le prince Cravach projetait sa haute stature, dominant toute la salle de sa hautaine personnalité.

La Belle Jeannette commença vers les neuf heures par un chœur de blanchisseuses, et comme les dites blanchisseuses étaient en jupe courte, avait de jolies jambes et tournaient le dos à la salle, le chœur fut très applaudi ; puis la pièce se déroula, coupée de temps en temps par quelques éclats de rire, mais il était aisé de voir que le public n'avait qu'une préoccupation : l'entrée de Liona.

Le prince Cravach en avait la fièvre. Installé dans une petite baignoire donnant sur la scène même, Hector Boulot jouissait de cette impatience,—et, en effet, il savait que les auteurs étaient décidés à ne faire paraître la diva qu'au second acte. Aussi la toile tomba-t-elle sur un désappointement général. Dans les couloirs on s'abordait, et, entre deux poignées de main :

—Eh bien comment trouvez-vous cela ?

—Heu ! Heu ! c'est faiblot.

—Il faudra voir ; ce n'est encore que l'exposition.

—Hein ! est-ce assez infect ?

—Ne parlez donc pas si haut, mon cher, on se fait ainsi des ennemis, etc., etc.

Au deuxième acte le rideau se leva sur la scène absolument vide, et tandis que la petite flûte modulait des accords champêtres, on vit tout à coup arriver Liona en paysanne ; un large chapeau de paille grossière campé à la diable sur les cheveux dénoués servait d'auréole à sa tête mutine.

Elle s'avança ainsi rieuse, effrontée, tenant en laisse un gros chien de berger, tandis que le public, conquis à l'avance par cette gracieuse apparition, faisait entendre un murmure admiratif. Puis, d'une voix claire, limpide, laissant percevoir chaque syllabe, elle chanta une mélodie naïve qui se terminait par le refrain :

Aussi j'aime à chanter parfois,
Et me souviens, pauvre Jeannette,
Des chants qu'à l'ombre des grands bois
Il fredonnait à la pauvrette.

A peine le couplet était-il terminé, que la salle entière éclata en applaudissements. La diva dut recommencer l'air entier, et le prince Cravach, se penchant hors de sa loge, lança lui-même une gerbe de lilas qui alla tomber aux pieds de la chanteuse. Celle-ci ramassa les fleurs et salua en envoyant son plus gracieux sourire à l'avant-scène.

Du fond de sa baignoire, sur la scène, Hector Boulot avait suivi ce manège, impatienté, crispé, rageur.

—Il n'y a qu'un moyen, se dit-il, d'annuler l'effet produit

par ce bouquet : c'est d'en faire envoyer d'autres de divers points de la salle.

Dès le commencement du troisième acte, la victoire était gagnée, mais le directeur, tout entier à sa passion, ne voyait plus rien, n'écoutait plus rien et ne songeait plus qu'à la lutte engagée avec le prince. Liona, sûre d'elle-même, n'avait jamais été aussi jolie. Elle venait de commencer sa grande scène de jalousie avec le paysan Grenichet, et lui chantait avec toutes sortes de réticences :

C'est comme cela. Si tu ne peux t'y faire.
Mon pauvre ami, mon pauvre ami,
Tu ne fais pas mon affaire,

A peine venait-elle de lancer la dernière note du couplet qu'une véritable pluie de gardenias magnifiques fut lancée de l'avant-scène. Il en tombait, il en tombait toujours, et le prince Cravach ne s'arrêta que lorsque la scène fut littéralement jonchée, et lorsque le plancher eut complètement disparu sous un tapis de fleurs.

C'était un cadeau vraiment royal et jamais le fameux Tout-Paris n'avait assisté à pareille fête. Aussi éclata-t-il en bravos frénétiques. Une partie des spectateurs s'était levée pour mieux applaudir, l'enthousiasme était à son comble. Liona, attendrie, restait tout interdite au milieu de cette corbeille improvisée et levait ses beaux yeux reconnaissants vers l'avant-scène... lorsque tout à coup on entendit la voix stridente d'Hector Boulot qui criait de sa loge :

—Balayez-moi ça pour qu'on puisse continuer la représentation !

Et soudain l'on vit entrer en scène un machiniste sale, déguenillé avec sa veste de toile toute maculée de taches d'huile. Ce machiniste était armé d'un balai dégoûtant, et aussitôt il se mit à balayer consciencieusement tous les gardenias comme s'il se fût agi d'une ordure quelconque.



Après une première exclamation, le public, d'abord stupéfait de cette entrée, trouva bientôt la chose d'un haut comique. A mesure que le balayeur continuait sa besogne, on se tournait en ricanant vers la loge du pauvre prince, et lorsque tous les gardenias déchiquetés, salis, maculés, eurent été poussés en tas vers la coulisse, ce fut un rire homérique. Les musiciens se tordaient, le gros Pourcey en était malade et dans un accès de gaieté s'était laissé aller sur l'épaule de Malvina qu'il menaçait d'écraser de son poids : dans la loge du *Paris-pornographe* on prenait des notes tout en se montrant l'avant-scène. La belle Jeannette, elle-même, gagnée par cette joie communicative, ne pouvait plus tenir son sérieux.

La situation devenait intolérable pour le prince.

—Me voilà à tout jamais ridiculisé devant Liona ! s'écria-t-il. Demain, grâce à ces aimables reporters, je serai la risée de tout Paris.

Et il sortit précipitamment de la loge, entendant encore bruire à ses oreilles les éclats de rire provoqués par cette adroite manœuvre d'Hector Boulot.

III

Quelques jours après, une nouvelle première avait lieu au théâtre des *Maillots Olympiques*. On revoyait les mêmes gommeux devant le contrôle et le même public bigarré dans la salle. La Douceraye, Barbu d'Argenvilly, Paul Touron, Pierre Max, Léon Boday ; ils étaient tous à leur poste, sans oublier bien entendu, les rédactions complètes du *Caméléon* et de l'*Insecticide*.

Le sympathique Hector Boulot, tout seul dans une belle loge de face, montrait sa figure souriante et son crâne chauve entouré d'une couronne de boucles grises artistement étagés. Il échangeait des saluts aimables avec tous les critiques qu'il reconnaissait dans la salle, bondée de spectateurs.

Dans la baignoire d'avant-scène Mina Lente lui lançait des regards furibonds, mais sans arriver à l'émouvoir.

A neuf heures, le prince Cravach faisait à son tour son entrée dans une des loges, accompagnée du comte Taradel, le président du Cercle des Truffes. Sur une observation de ce dernier, se plaignant de la poussière, l'ouvreuse ouvrit une armoire dans laquelle étaient serrés les ustensiles destinés à nettoyer le corridor et donna au velours de la balustrade un coup de plumeau sommaire. Ce fut l'affaire d'une seconde, mais ce temps avait suffi au prince pour s'assurer du contenu de cette armoire ; on va voir pourquoi.

Après avoir confié leur pelisse à un gigantesque valet de pied qui les avaient accompagnés jusqu'à la loge, les deux amis s'assirent sans paraître s'apercevoir des chucottements et de la curiosité excité par leur entrée. Hector Boulot surtout avait un sourire narquois d'une impertinence exquise.

Quelques secondes après, l'orchestre entamait l'ouverture ; le rideau se levait et la pièce commençait au milieu d'un silence profond, quand tout à coup l'on entendit un vacarme épouvantable. La porte de la loge d'Hector Boulot était ouverte, et l'on apercevait le Prince Cravach debout, disant d'une voix de tonnerre ;

—Jean, balayez-moi ça pour qu'on puisse continuer la représentation !

Ça, c'était le directeur des *Rouries-Dramatiques*.

Et aussitôt le grand valet de pied, armé du balai de l'ouvreuse, entra dans la loge et se mit à pourchasser vigoureureusement le pauvre Boulot, ahuri par cette ridicule agression.

Pâle de rage, les cheveux en désordre, la cravate dénouée, il se cramponnait à sa place en criant :

—Monsieur ! cette plaisanterie...!



—Je vous traite comme une fleur. De quoi vous plaignez-vous ? Vous n'avez pas la prétention de valoir un gardenia !

—C'est une infamie!...

—Vous m'avez rendu grotesque devant toute une salle de spectacle ; je vous rends la pareille, riposta Cravach. Hardi, Jean ! balayez-moi ça !

Toute la salle s'était retournée. On se penchait en dehors des loges ; ou grimpait pour mieux voir sur les fauteuils et les rires éclataient à faire écrouler le lustre. Jamais on ne s'était tant amusé : il y avait des gens qui pleuraient. Les reporters, en proie à la plus vive allégresse, prenaient notes sur notes, ce scandale était une véritable bonne fortune, et, pour que rien ne manquât au tableau, dans la baignoire d'avant-scène, Mina Lente s'était levée toute droite et en battant des mains, criait aussi d'une voix perçante :

—Hardi, Jean ! Hardi, Jean ! cri immédiatement répété de tous les points de la salle.

Pendant ce temps, Jean continuait sa besogne avec un entrain merveilleux. Il ne cessa que lorsqu'il eut bien et dûment expulsé le directeur qui, malgré ses protestations et sa résistance désespérée, fut ainsi reconduit à coups de balai jusqu'à l'escalier du théâtre.

Il était impossible dans ces conditions-là de continuer la pièce ; les acteurs ne pouvaient plus se faire entendre. Il fallut baisser le rideau et lorsque les gardes municipaux arrivèrent enfin sur le lieu de la lutte, ils ne trouvèrent plus qu'une loge vide. Cravach était vengé et bien vengé.

L'affaire a eu ces jours-ci son dénouement en police correctionnelle. Le prince Cravach a été condamné à 5 fr. d'amende pour voie de fait, à 3 fr. pour tapage nocturne, à 0 fr. 75 cent. pour réparation du balai cassé.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

REGLEMENTS DES TERRES

La Compagnie offre des terres en vente le long de la ligne et dans le sud du Manitoba à des prix variant de

$2.50 de l'âcre

à au dessus, à condition qu'elles soient cultivées.

Une réduction variant de $1.25 à $3.50 de l'âcre est faite, selon le prix payé pour les terres, à de certaines conditions.

La Compagnie offre aussi des terres sans conditions d'établissement ou de culture.

Les Sections réservées

le long de la ligne, i, e, les sections numérotées de nombres impairs, en dedans d'un mille de distance de la ligne, sont en vente à termes avantageux, à ceux qui veulent commencer à les cultiver de suite.

Conditions de paiement

Les acquéreurs peuvent payer un sixième comptant, et la balance en cinq paiements annuels, *avec intérêt* de 6 % par an, payable d'avance.

Les acquéreurs, sans condition de culture, recevront leurs titres immédiatement, si le paiement est fait au complet.

Le paiement peut se faire en *bons de terres concédées* (Land Grant Bonds) qui seront acceptées à 10 % de leur valeur.

Pour conditions, prix de vente et autres informations, s'adresser à **JOHN H. McTAVISH,** Commissaire des Terres, Winnipeg.

Par ordre,

CHARLES DRINKWATER,

Secrétaire.

Montréal, décembre 1884.



NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

> " Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."
>
> CHARLES NODIER.

PARAISSENT LE 25 DE CHAQUE MOIS

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE,
NOVEMBRE ET DECEMBRE.

4eme Volume, 6eme à 12eme Livraison

REVUE PUBLIÉE A OTTAWA

IMPRIMERIE WOODBURN, RUE ELGIN

1886

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

SOMMAIRE

1.	Poésie - - - - - - - - -	P. J. O. CHAUVEAU - -	1
2.	En chemin de fer (poésie) -	JAS-E. P. PRENDERGAST -	4
3.	Adieu, va! - - - - - - -	FAUCHER DE ST-MAURICE	5
4.	Ste Anne de Beaupré - - -	LAURE CONAN - - - - -	13
5.	La statue de Cartier (chanson)	BENJ. SULTE - - - -	20
6.	Glanures - - - - - - - -	ABBÉ V. CHARLAND - -	21
7.	Humble Vœu (sonnet) - -	M. J. A. POISSON - - -	144
8.	La Reine d'Italie à Monza -	ETINCELLE - - - - - -	145
9.	La Princesse Marie d'Orléans	ETINCELLE - - - - - -	150
10.	Jettatura - - - - - - - -	TH. GAUTIER - - - - -	153
11.	Rêverie, (poésie) - - - -	JULES GENDRON - - -	164
12.	Les industries minérales - -	J. OBALSKI - - - - - -	165

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

Abonnement, payable d'avance - - - - - - - - - - - - - $2.00

" payable dans l'annee - - - - - - - - - - - 2.50

DIRECTEUR:

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

ADMINISTRATEUR-GÉNÉRAL:

M. HENRI ROY,

DÉPT DU SECRÉTARIE D'ETAT, OTTAWA.

Les correspondances, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées à l'administrateur-général.

A M. J. E. P. PRENDERGAST

APRÈS AVOIR LU "UN SOIR D'AUTOMNE." (1)

Lorsque m'est parvenu votre charmant envoi
J'étais encor malade et retenu chez moi.
On m'avait interdit écriture et lecture ;
Mais vous le devinez—car c'est dans la nature,—
A cet arret cruel, vous n'avez rien perdu
Et votre oeuvre eut l'attrait de tout fruit défendu.

Vous êtes au printemps et vous chantez l'automne,
Et moi, qui vois venir les plus sombres hivers,
Du caprice dictant le sujet de vos vers
Si tristes et si doux, à bon droit je m'étonne.

Mais l'homme est ainsi fait ; il aspire toujours
A de nouveaux bonheurs et les veut à rebours
Du lieu, de la saison, de l'âge ou de l'année ;
La joie à peine éclose est bientot dédaignée ;
Heureux à faire envie, on cherche un autre sort ;
L'avenir a raison, le présent seul a tort.

Voilà comment se font tant d'étranges contrastes ;
Pourquoi l'on se surprend aux jours les plus joyeux
L'âme toute assombrie et des pleurs dans les yeux ;
Pourquoi souvent ont rit aux jours les plus néfastes ;
Pourquoi l'on voit partout pauvres en belle humeur,
Riches livrés en proie à l'amère douleur,
Jeunes gens tout réveurs, pleins de mélancolie,
Vieillards qu'agite encor la joyeuse folie.

---

(1) Ces vers, lus à la dernière session de la Société Royale, ont été écrits peu de temps après le grave accident qui faillit coûter la vie à l'auteur. Pour le " Soir d'Automne," voir page 145 de ce volume.

Vous n'êtes point, je sais, de ces pleureurs à froid,
Qui se font un métier d'une peine factice,
Qui tremblent sans avoir au cœur le moindre effroi,
Taxant à tout propos le destin d'injustice;
Vous avez du malheur ressenti l'aiguillon;
Sur votre front si jeune où brille le génie
Déjà les noirs chagrins ont tracé leur sillon,
Et la douleur en vous fit naître l'harmonie.

Mais qu'on aime à souffrir lorsqu'on souffre à son gré!
L'on formule soi-même un programme à sa peine;
La nature riante est pour nous trop sereine,
Trop riche est à nos yeux le nuage empourpré.
Dédaignant fièrement amour, printemps, jeunesse,
On cultive avec soin le doute et la tristesse,
Et l'on va se drapant dans de sombres manteaux,
Et l'on suit tout pensif le sentier des tombeaux.

Puis quand de vrais malheurs ont ravagé notre âme,
Quand le funèbre glas ne cesse de sonner,
Quand nos derniers amis vont nous abandonner,
Quand notre esprit n'est plus qu'une tremblante flamme,
On se reprend à vivre et malgré les soucis
Au temps impitoyable on demande un sursis,
Encore une saison, encore une récolte!
On voudrait rattrapper printemps, jeunesse, amours.
Contre la vieille loi l'homme en vain se révolte,
Jeunesse, amours, printemps, sont passés pour toujours!

Pour toujours? oh, non pas! Il est une autre vie
Où l'automne sévère au printemps se marie.
Là le bonheur est fait de nos chagrins passés;
L'amour est infini, la jeunesse éternelle;
Les doutes sont vaincus, les remords effacés;
Sans nous enorgueillir notre gloire étincelle;
Près du nôtre s'élève un trône plus brillant
Sans nous humilier; l'opprimé triomphant
Pardonne à l'oppresseur; celui dont nos largesses
Soulageaient la misère est au sein des richesses;
Et les riches cruels, qui n'eurent ici-bas
Tendresse ni pitié, sont ceux qu'on n'y voit pas.

Que sont auprès du ciel les spectacles terrestres,
Les Vallons de la Grèce ou les scènes Alpestres ?
Dans les bosquets divins aux rameaux enlacés
S'avancent lentement les chastes fiancés;
Si la mort crut tromper leurs nobles espérances
Ils en sont plus heureux, heureux de leurs souffrances ;
Tous les pleurs qu'on versés ces fidèles amants,
Ils les retrouvent là perles ou diamants ;
Nous y verrons aussi, meilleures et plus belles,
Epouses, filles, sœurs, et mille sœurs nouvelles ;
Parmi les chérubins tous nos joyeux enfants
Et nos bons vieux aïeux n'ayant plus que vingt ans.

Et nos pères diront, admirant leur ouvrage:
Dieu l'avait fait aimable, et moi je l'ai fait sage ;
Nos mères, qui pour nous ont cessé de souffrir,
De souffrir dans ce monde et d'expier dans l'autre ;
Qui victimes toujours trop promptes à s'offrir,
Sur leur propre fardeau chargeant souvent le nôtre
Le portèrent encore au-delà du tombeau,
L'épreuve étant finie, en leur sainte allégresse
Nos mères trouveront le ciel encore plus beau
En nous voyant enfin rendus à leur tendresse.

Poète, dans vos vers vous rêviez ce bonheur ;
Et ce rêve charmant qui trompait la douleur
Eclose bien trop tôt dans votre âme candide,
Ce rêve est un rayon qui du ciel même vient.
On l'a dit avant nous : dans ce monde sordide
L'homme est un dieu tombé ; toujours il s'en souvient.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Québec, mai 1881.

EN CHEMIN DE FER

A M. TIRET-BOGNET.

Chaque tour de la roue est comme une journée
Dans la course de notre sort ;
Et quand la route est terminée
Le convoi s'arrête à la mort.

Qu'on crie ou pleure, ou qu'on s'effare
Le convoi, lui, marche toujours
Courant vers la fatale gare
Avec nos pleurs ou nos amours.

Et c'est même en vain que j'implore
Pour vous connaître un jour de plus.
Il reste à peine une minute encore :
Recevez mes adieux émus !

JAS E. P. PRENDERGAST.

Septembre 1885.

ADIEU, VA !

A BORD DU "BOUVET."

Il est neuf heures et quart du matin. Le contre amiral fait signe au *Bouvet* de prendre poste derrière la *Flore*. Les canots sont hissés. On établit le service de mer. Le temps qui s'était couvert se remet au beau. Il vente une brise d'ouest. On dérape. L'amiral décrit une courbe vers Lévis, le *Bouvet* vers Québec. Les drapeaux saluent : la musique joue "Vive la Canadienne." Trois coups de canons sont tirés par la *Flore* en l'honneur de la ville de Champlain et de Montcalm.

—Adieu, va !

On est en route pour l'océan.

La terrasse de Frontenac est couverte de monde. Partout les mouchoirs s'agitent. A bord, chacun se sent ému et fait de son mieux pour que son voisin ne s'en aperçoive pas. C'est que la bonne ville de Québec renferme encore bien autre chose que des souvenirs français. Sa société a été charmante, hospitalière, dévouée pour la station navale de l'Amérique du Nord ; et puis on a beau être marins, les cœurs sont sensibles, vibrants.

La visite de Québec est recherchée par la marine française. Elle vient se reposer ici des fatigues de la mer. Elle vient se retremper dans nos climats tempérés et oublier les langueurs torpides et les fièvres des pays chauds. Elle se plait à Québec où elle est bien reçue. Dans notre rade les équipages se portent à merveille. Ils sont bien vus par la population qui retrouve *ses*

gens parmi les matelots français, surtout parmi les saintongeois et les bretons. Les canadiens-français ne demandent pas mieux que de voir le pavillon de France se promener ainsi chaque année dans les eaux du St-Laurent. Au milieu de tant d'oublis, la mère-patrie ne saurait faire de plus grand plaisir à ceux qui, à peu près laissés seuls, n'ont pu apprendre à l'oublier.

Le *Bouvet* est sous vapeur et sous voile. Il est endenté à 400 mètres derrière l'amiral. Tous les yeux sont tournés vers le vieux Québec. La capitale est là qui s'estompe. Elle disparait derrière les falaises de Lévis. Chacun la suit de l'œil. L'officier de quart commande la manœuvre. Il est tout entier à son service. Un autre est appuyé sur le canon Hotchkiss de la passerelle. Il a les yeux rivés sur l'échelle de la coupée d'honneur. On dirait que cette échelle par où l'on se rend quand on va torpiller et couler l'ennemi, que cette échelle par où l'on vous remonte ensanglanté et mutilé pour la France, ne lui rappelle plus que les petits pieds des Cendrillons qui, en un jour de *sauterie*, ont pris le *Bouvet* à l'abordage.

Et pourtant ce rêveur est un brave.

Les officiers libres du service recueillent leurs souvenirs. Les uns fredonnent un gai refrain, une bribe de polka, souvenir d'une nuit de bal, d'une soirée charmante. D'autres s'occupent à mettre en ordre les photographies des amis, des camarades, des matelots.

Dans la marine française on a le respect des hommes. On est sévère, mais juste, poli, affectueux pour eux. Le capitaine de frégate Pottier, commandant le *Bouvet*, se ferait hacher en morceaux pour le dernier de ses mousses, et à son bord il n'y a pas un homme qui n'en ferait autant pour le commandant.

M. Pottier a trente ans de service, dont vingt-sept années à la mer. Il passe pour être un des meilleurs manœuvriers de la marine. Parole brève, nerveuse, cœur chaud, dévoué à son service, aimant tous ceux et aimé par tous ceux qui le connaissent, il a couru les mers du globe, déferlant fièrement à la brise le drapeau de France, aux jours de combat, comme aux jours de calme et de tempête. Lui qui ne bronche pas devant l'ennemi, lui le brave, l'intrépide loup de mer, aux muscles de fer, à la volonté d'airain, il sait pourtant pleurer. J'ai vu ses yeux devenir humides en embrassant la photographie de sa petite fille.

—Ah, voyez-vous cette fillette. Un beau brin, n'est-ce pas ? Eh ! bien, dans 17 ans d'ici ça se mariera. Je dirai oui, hélas ? mais à une condition. Mon gendre sera marin comme moi.

Ce gendre en herbe aura une belle et bonne femme ; mais pour l'obtenir il aura bien du fil à retordre.

Il lui faudra rudement travailler pour arriver à se mettre en tête toutes les connaissances nautiques du commandant Pottier.

Le carré du *Bouvet* est composé d'hommes qui font honneur à la marine française.

Voilà le comte de la Croix de Castries, lieutenant de vaisseau. Il feuillète en ce moment un vieil annuaire de l'armée française de 1759 : il m'indique du doigt les noms de ses ancêtres qui ont pris part à la grande guerre du Canada.

Près de lui, fume le médecin Brou-Ducland, un causeur charmant, un voyageur intrépide qui a fait le tour du monde et qui en sait long sur la Cochinchine et sur le Tonquin : Fontorbe, lieute-

nant de vaisseau est au piano. Il étudie les chansons populaires du Canada, de Gagnon. Le commissaire des Nouailles met sa comptabilité en ordre, et les deux aspirants Estienne et Terrein,—qui doivent être maintenant enseignes de vaisseau—dissertent sur Québec *et de omnibus rebus et quibusdam aliis.*

Quelles bonnes gens que tous ces futurs amiraux, que ces futurs médecins et commissaires de division. Comme il fait bon de vivre avec eux et de se réchauffer à leur chaude jeunesse, à leurs belles et grandes ambitions.

La *Flore* continue toujours à nous battre la marche. Tout-à-coup le timonier descend au carré.

—Capitaine, l'amiral signale de serrer à cent mètres!

—Bien, dit Fontorbe.

Et nous montons sur le pont. C'était l'heure du dîner; la musique allait jouer. L'amiral invitait le *Bouvet* à se rapprocher pour l'écouter.

Le contre-amiral Lacombe est bien connu maintenant à Québec, où il s'est fait beaucoup d'amis. Cet officier général a de très beaux états de service. Il est populaire dans la division; malheureusement la retraite d'âge va bientôt l'enlever aux marins qui l'aiment et qui ne le designent jamais autrement que sous le nom de *Père* Lacombe.

Du gaillard d'avant du *Bouvet* nous voyons l'amiral se promener sur le couronnement, au bras du capitaine de vaisseau, le marquis de Libran.

En voilà un rude gaillard que le commandant de Libran! A vingt ans, en Crimée, il avait réussi à décrocher la croix de la Légion d'Honneur. Il n'était qu'aspirant de deuxième classe.

Les mains derrière le dos, la tête penchée, le capitaine de frégate Parfait est tout songeur. On dirait qu'il pense à la belle campagne d'exploration sous marine qu'il a fait jadis sur le *Talisman.*

Autour de ces trois officiers supérieurs gravitent d'autres officiers. Volià Bouchotte, allié à plusieurs vieilles familles canadiennes. Voici le comte de Champfeu, que l'en prendrait pour Napoléon I., tant il lui ressemble. Voici le vicomte de Saint-Pern et la Barzic, deux vraies têtes de bretons bretonnant. Et Baèhme qui n'a pas inventé la mélancolie; et Arago plongé dans la solution de quelque grand problème, et Daubanel et Galatrie, et Pouvreau, et bien d'autres. Ils rient, ils causent. Le couronnement de la *Flore* est en ce moment aussi animé que l'était la terrasse de Frontenac, lorsque la musique française de la station de l'Amérique du Nord y jouait.

La trompette du dîner sonne. Chacun est à son poste, et l'exercice de la fourchette commence au milieu des conversations les plus curieuses et les plus animées. On cause de Québec, du Sagnenay, des Mille-Isles, de la chûte Montmorency, des rapides, de Montréal, du musée de l'Université-Laval, du *Canadien*, du Parlement, des histoires de Ferland, de Garneau, etc. Des noms de familles, des réminiscences de soirées, de dîners, de fêtes se mêlent à toute cette conversation géographique et historique. Chacun veut revenir faire encore au moins une escale dans ce pays de Cocagne où les horizons sont si larges, les mains si loyales, les traditions si hospitalières.

On mentionne les noms du colonel Duchesnay, du lieutenant-colonel Roy, du major Frenette, de Jules Tessier, de Paul de Cazes, de Languedoc, de Tarte, de M. Demers, de Charles Thibaudeau, etc., etc

L'heure file et le *Bouvet* aussi. En une heure—ayant pour nous la brise et le flot—nous faisons dix-sept nœuds.

Le commandant Pottier se lève un verre de champagne à la main

—A votre bonne et sainte mère, dit-il de sa voix brève, métallique; à votre femme! à votre famille! à tous ceux que vous aimez! à votre pays! à votre comté de Bellechasse! au *Canadien!* à la Nouvelle France!

Et nos verres s'entrechoquent.

—A votre femme; à votre fille; à vous mon commandant; à mon ancien camarade d'armes, votre frèrè Charles, chef de bataillon au 25e de ligne; à vos braves officiers, sous-officiers et matelots; au *Bouvet*; à la France notre mère, lui répondis-je tout ému.

Et les cigares de s'allumer et le conversations de reprendre avec les cent pas faits sur le pont.

L'heure file toujours. Tout à coup on entend le canon. Il est deux heures et demie du matin. La *Flore* signale que nous sommes déjà à la Pointe aux Péres. On va débarquer les pilotes.

Il me faut les suivre malgré de pressantes invitations aller jusqu'à Boston, et même jusqu'à la Martinique.

—Le canot du pilote accoste! vient dire presqu'aussitôt le timonier.

Alors on s'embrasse.

—N'oubliez pas un tel et un tel, s'écrient les officiers, en me nommant presques toutes le bonnes gens de Québec. Ils ont été si obligeants, si affectueux pour nous.

N'ayez crainte, leur dis-je; au revoir!

Un fanal est à la coupée de tribord. Le commandant se découvre, et me presse dans ses bras.

Adieu, va! dit l'officier de quart.

Au pied de l'échelle la chaloupe du pilote se balance sur le flot sombre. Au dessus de ma tête se dessine à la lueur du falot —impassible comme le devoir—la mâle figure du capitaine Pottier.

—Pousse au large! commande le pilote.

Et nous nous enfonçons dans la nuit noire, pendant que la frégate et l'aviso illuminés par leurs feux de tribord et de babord, continuent leur marche vers la haute mer.

Le rames frappent le flot.

Mes yeux suivent dans l'obscurité le scintillement de ces feux, image de la France qui s'en va sous d'autres cieux promener son drapeau.

Nous y sommes! crièrent les rameurs.

La chaloupe aborde à la Pointe aux Pères. Nous débarquons.

Je saute sur un rocher tapissé d'algues marines et me découvrant je dis à mon tour, sur cette terre colonisée et défendue encore—et pour longtemps— par la volonté française :

—Adieu, va !

L'horizon avait tout pris. Il ne restait plus de trace sur l'onde ni de la *Flore*, ni du *Bouvet.*

Les équipages de ces navires de guerre voguaient vers les mers lointaines, où peut-être ils allaient glorieusement mourir pour la patrie.

Le Saint Laurent bruissait doucement dans les varechs et sur les galets.

Il semblait pleurer et dire lui aussi :

Adieu, va !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Québec, septembre, 1885.

STE ANNE DE BEAUPRÉ

En 1667, le P. Le Mercier, alors supérieur des missions de la Nouvelle-France, écrivait dans les relations : " Il semble que Dieu a voulu choisir en nos jours l'église de sainte Anne du petit cap, pour en faire un azile favorable, et un refuge assuré aux chrétiens de ce Nouveau-Monde, et qu'il a mis entre les mains de cette sainte un trésor de grâces et de bénédictions, qu'elle départ libéralement à ceux qui la réclament dévotement en ce lieu. C'est assurément pour cette même fin qu'il a imprimé dans les cœurs une dévotion singulière et une confiance extraordinaire en la protection de cette grande sainte ; ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoivent des secours très signalés et très extraordinaires, comme nous le voyons dans les merveilles qui s'y sont opérées depuis six ans.......... De si heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera en ce saint lieu de mille bénédictions tout ce nouveau pays."

J'aime à rappeler ces paroles de l'un des premiers *chapelains* de la bonne sainte Anne en ce pays.



Le temps les a confirmées, et l'humble chapelle de Beaupré est devenue notre église nationale et le plus célèbre pélérinage de l'Amérique.

Chapelain de la bonne sainte Anne à ses heures, le P. Le Mercier était aussi l'un de ces chevaliers du Christ qui ont donné

au monde, suivant le protestant Macaulay, l'*exemple de cette abnégation sublime devant laquelle on peut se prosterner.*

Pendant vingt ans, à l'œuvre évangélique chez les Hurons, le P. Le Mercier avait vu disparaître, dans le sang et les flammes, cette belle chrétienté qui avait coûté aux missionaires tant de travaux, tant de souffrances.

Ses compagnons, les PP. Jacques, de Brébœuf, Lalemant, Garnier, étaient tombés sur le champ d'honneur. Lui restait—gardant en son cœur héroïque, avec le regret de n'avoir pas partagé leur sort, l'espoir invincible que le Canada appartiendrait un jour à Jésus-Christ.

Chargé, en 1661, de la desserte de sainte Anne, le jésuite ne tarda pas à reconnaître que cet endroit était un lieu béni de Dieu, "*un de ces lieux qui*, selon l'expression de Lacordaire, *sont au monde ce que les astres sont au firmament, une source de chaleur, de lumière et de vie.*"

Qui dira la joie du grand missionnaire—les douceurs et les ardeurs de sa prière dans cette pauvre chapelle d'où il sentait qu'un fleuve de grâces coulerait à jamais sur le pays tout entier.

J'aime le souvenir de cet *envoyé de Dieu* qui a tant travaillé et tant souffert pour *la foi* et pour ma patrie. J'aime à songer un peu à ces apostoliques tristesses, à ces regrets du martyre, à ces fortes joies du sacrifice qu'il portait dans son cœur.

Bien des fois, il a passé ici, et son ombre semble flotter dans le vague lointain.

D'après lui, en cette bénie chapelle, les merveilles opérées dans les âmes surpassent de beaucoup tous les autres miracles. Et cela se conçoit.

***

" Pauvre corps humain, disait Eugénie Guérin, faut-il que notre âme soit là-dedans ! "

J'imagine qu'au ciel, on fait encore distinction plus fière entre le méprisable et l'inestimable. Si donc la bonne sainte Anne daigne réparer souvent la chétive enveloppe—le *vilain sac*—comme disait sainte Elizabeth de Hongrie, que ne doit-elle pas faire pour l'âme.

Mais pour nous, " l'*âme habite une ombre impénétrable*," et par suite nous ignorons de notre mère les plus étonnantes compassions, les plus adorables bontés.

Mais dans l'ordre naturel, nous en voyons de prodigieuses.

Qu'on me permette de rappeler brièvement deux faits récents, mais constatés et déjà publiés.

L'été dernier, dans les premiers jours d'août, arrivait à Ste Anne de Beaupré, un jeune homme* de Springfield (Mass.) E. U.

Depuis sept ans, tout son corps était couvert d'horribles plaies que rien n'avait pu guérir ; la jambe droite était courbée par la force du mal, et ce pauvre garçon de dix-sept ans ne pouvait bouger, sans s'aider de deux béquilles.

Il alla communier et vénérer la relique sans éprouver aucun soulagement.

---

*Du nom de Fiset.

Voyant cela, un prêtre l'engagea à vénérer la relique une seconde fois. Il le fit, et celui qui la présentait la lui appliqua un instant sur la poitrine.

Cette fois, au contact sacré, le jeune homme ressentit dans tout son être une sensation délicieuse, extraordinaire. Un moment, il parut dans une sorte d'extase.

Dans ce même moment, sa jambe s'était redressée, toutes ses plaies s'étaient fermées. Il était guéri—parfaitement guéri, et il s'en retourna se portant aussi bien, et marchant aussi librement que personne.

Le 17 septembre dernier, après avoir reçu la sainte communion dans l'église de Beaupré, une pélérine,* pauvre jeune fille aveugle, se fit conduire devant la statue de la bonne sainte Anne.

Là elle s'agenouillait pour son action de grâces, quand elle sentit, dit-elle, une main qui lui caressait le front, et en même temps, il lui sembla que des flammes lui jaillissaient des yeux.

Tout émue, transportée, elle jeta un cri et serait tombée, si on ne l'eut soutenue. Aux questions qu'on lui fit : Je suis guérie, dit-elle. Et de fait, elle l'était.

J'ai vu cette jeune fille. Jamais je n'oublierai l'expression de sa joie qu'on sentait si calme et si profonde, mais le dirai-je ? elle m'a fait une impression moins vive, qu'une autre pélérine qui vient de s'en retourner en n'emportant que la joie haute et pure de l'amour de la croix.

*Liza Donay, de Glen's Fall, de N. Y.

Celle-ci, sourde-muette, venait aussi des Etats-Unis. J'avais été aussi témoin de l'ardeur, de la persévérance de ses prières, et je ne pouvais m'empêcher d'en vouloir un peu à la bonne sainte Anne, qui ne l'exauçait pas.

Le jour de son départ, j'allai la joindre afin de la distraire. Son air radieux m'étonna.

A ma question si elle éprouvait du mieux, elle fit gaiement bien des signes négatifs, et ouvrant un livre qu'elle tenait, elle me fit lire le chant :

"*Jesus, my Cross I have taken.*" Et en la regardant je sentis la douceur de ce chant de triomphe.

Plusieurs fois elle attira mon attention sur le vers :

"*I am poor, despised, forsaken.*"

Et mieux qu'aucune parole son expression disait *où* Dieu a caché la véritable grandeur et la véritable joie.

***

L'historien de Lacordaire, le P. Chocarne, a voulu quêter par la France l'orgue de l'église de Lourdes. Puisse une inspiration semblable venir bientôt à quelqu'un parmi nous. Pas d'orgue dans l'église de Ste Anne, n'est-ce pas une chose triste ? Et s'il n'y en avait pas d'ici à longtemps, ne serait-ce pas une triste chose ? Pourtant, si l'orgue n'est pas donné, il faudra attendre, et peut-être des années, car bien des travaux restent à faire et la dette est de $60,000.

Comme on sait, le cinq novembre, une statue de la bonne sainte Anne a été érigée entre les deux clochers de son église.

Après la bénédiction solennelle faite par monseigneur l'archevêque, quand l'image de notre chère patronne a été élevée au milieu des chants et des prières,—quand placée sur son piédestal elle a été acclamée par la foule, comme une souveraine aimée qui prend possession de son trône, je ne sais quoi de doux a ému bien des cœurs.

Il nous semblait dans ce moment que, des hauteurs du ciel, notre glorieuse mère abaissait sur le Canada un regard plus attentif et plus tendre.

Il fait bon la voir ainsi représentée sur le faîte de son béni sanctuaire—suzeraine dame qui protège et défend—mère aimante qui veille et qui prie.

Dans cette chère église, ce n'est pas sans un singulier attendrissement que j'entends recommander aux prières *le peuple canadien.*

La race canadienne-française se croit appelée à de grandes choses. Pourquoi ne le croirait-elle pas? Elle a la foi, une histoire héroïque, et la main de Dieu même semble lui entr'ouvrir dans le nouveau-monde les perspectives de vie et de lumière.

Il est vrai, au dehors et au dedans nous avons des sujets de craintes et de tristesses.

Les peuples, comme les individus, peuvent faillir au passé le plus noble, aux plus grandes destinées. Je sais cela.

Mais la mère de la patrie veillera—elle veillera par les jours de soleil et par les nuits d'orage.

Comment sainte Anne abandonnerait-elle ses canadiens ?

Partout chez nous son nom est béni. D'un jour à l'autre, le culte populaire lui fait une auréole plus resplendissante. Ce sentiment de confiance a d'innombrables et vives racines dans le sol canadien.

Ah ! je voudrais voir la confiance gagner les cimes et bien des hommes publics venir demander à *la sainte à miracles* un peu de désintéressement et de patriotisme.

LAURE CONAN.

Ste Anne de Beaupré,
15 novembre 1885.

LA STATUE DE CARTIER

CHANSON

Voyez, dans ce bronze fidèle
Fait pour triompher des autans,
Celui qui servait de modèle
Aux patriotes de son temps !
Il reparait, superbe dans sa force,
Dressant un front qui n'a jamais plié.
Cœur généreux, " chêne à la rude écorce "
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Venu de l'époque lointaine
Où l'intrigue opprimait le droit,
Cet héritier de La Fontaine
Nous affranchit d'un joug étroit.
Grand ouvrier dans la tâche commune,
Avec ardeur il a sacrifié
Santé, repos, et bonheur et fortune.
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Le souci de la politique
N'altéra jamais sa gaîté.
Souvent la verve poétique
Chez lui brillait en liberté.
Et, bout en train, type de Jean-Baptiste,
Comme il chantait l'amitié !
L'humble couplet nous révèle un artiste :
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Près des souvenirs que j'honore,
Son image est dans ma maison.
Il convient d'applaudir encore
Son esprit ferme et sa raison.
A la jeunesse il enseigne l'histoire
Car son destin fut le plus envié.
Nous l'avons mis au temple de mémoire :
Le Canadien ne l'a pas oublié !

BENJAMIN SULTE.

OTTAWA, janvier 1885.

GLANURES

—OU—

DETAILS BIOGRAPHIQUES SUR LES HOMMES DE LETTRES.

Go, lityl boke, God sende The gode passage,
Chese well thy waie, be simple of manere.
Loke thy clothyng be like thy pilgrimage,
And specially let this be thy praiere
Unto 'hem all, that The will rede or here,
Where thou art wrong after ther helpe to call
The to correcte in any parte or all.

The Works of G. Chaucer, London 1721, in-fol. p. 429

MANIÈRE DE PRÉFACE

Ce travail a été conçu, préparé et commencé pendant les vacances. C'est notre première excuse.

Nous ne voulions d'abord, en entreprenant cette écriture—c'est dit en toute sincérité—que tirer de certains vieux cahiers de notes relégués au fond du tiroir, de quoi faire un article de revue, une plaquette de douze à quinze pages. C'est notre seconde excuse.

Comme vous le voyez, nous avons trouvé plus qu'il ne fallait pour les quinze pages. Or, maintenant comment excuser cette abondance ? C'est Sainte-Beuve, si vous le permettez, qui le fera pour nous.

"On ne saurait, dit-il, s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits: Que pensait-il en religion? Comment était-il affecté du spectacle de la nature? Comment se comportait-il?.... sur l'article de l'argent? Etait-il riche, était-il pauvre? Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre, etc.? Enfin, quel était son vice ou son faible? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout."

Voué par devoir comme nous l'étions à l'enseignement des lettres et de l'histoire littéraire, nous nous sommes donc, nous aussi, posé des questions sur les écrivains, et nous avons tâché d'en trouver les réponses. Il nous faut avertir cependant que notre plan est beaucoup plus modeste que celui dont Sainte-Beuve semble indiquer ici les lignes.

Comment tel homme de lettres était-il fait d'extérieur? Quels étaient ses qualités et ses défauts? Etait-il gai ou triste? N'y avait-il pas quelques contraste entre ses paroles et sa conduite, et vice versa? Avait-il de la vanité, n'en avait-il pas? Comment a-t-il vécu, comment est-il mort? Quand a-t-il commencé à écrire? A-t-il beaucoup étudié, travaillé, dans sa jeunesse par exemple, ou plus tard, dans la suite de la vie? Ecrivait-il facilement, ou au contraire se donnait-il beaucoup de mal pour l'amour de la forme? A quoi s'amusait-il? A-t-il eu de la vogue, a-t-il été critiqué et persécuté? Etait-il riche ou pauvre? N'a-t-il usé d'aucune supercherie pour obtenir le succès? A-t-il plagié peu ou non? Le nom qu'il mettait à ses œuvres était-il son vrai nom?

Voilà nos questions à nous, et si vous le voulez bien, nous allons commencer d'y répondre, sans autre préambule.

Demandons toutefois pardon d'avance pour certaines frivolités.

I

Tel parle d'un autre, en fait un *portrait* affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

La Bruyère, *Caractères*.

Démosthènes.—Maigre et sec. Epaules mal assurées. Physionomie austère et chagrine. Se gratte toujours la tête avec impatience.

Cicéron.—Gros et gras. Haut en couleur. Pas de barbe. L'arrache-poil n'y fait grâce.

Virgile.—Fort et de haute stature. Teint brun. Extérieur sans gêne. Santé variable.

Horace.—Petit de taille, et extraordinairement obèse. C'est ainsi qu'il se dépeint lui-même dans les *Satires* et qu'Auguste le représente dans cette lettre rapportée par Suétone: "Dionysius m'a apporté votre petit livre; si petit qu'il soit, il me fournit contre vous matière à accusation. Vous me paraissez craindre que vos livres ne soient plus grands que vous. Mais si la taille vous manque, il n'en est pas de même de la rotondité: vous pourriez écrire sur un boisseau. L'ample rondeur de votre livre ressemble à celle de votre gros petit corps—(*ventriculi.*)

Villon.—Rien moins que joli garçon. Maigre et sec, hélas! comme un pendu d'été; teint aussi noir qu'une mûre ou qu'un balai à nettoyer les fours. Ni cheveux, ni barbe, ni sourcils "non plus qu'un navet qu'on pèle." C'est sa propre expression. Quoiqu'il n'ait que trente ans, il paraît vieux, usé et limé

qu'il est jusqu'à la corde par les excès et les privations de tout genre. Au moral, ne vaut guère mieux. On le dit buveur, goinfre et voleur.

. . . .

POPE.—Taille très chétive, presque bossu. Il s'appelle lui-même " la plus petite chose qu'il y ait en Angleterre."

SCARRON.—" Lecteur, j'ai trente-huit ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà souffert depuis huit à neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; la maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez forts pour ne porter point perruque ; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, seront bientôt de couleur d'ardoise, et j'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait."

VOLTAIRE.—Imaginez un vieillard, étique, rachitique, faisant ce qu'on appelle vulgairement une grimace.

DIDEROT—La tête haute et un peu chauve, le front vaste, les tempes découvertes, l'œil en feu, le cou nu, et comme Diderot l'a dit lui-même, *débraillé, le dos bon et rond*, les bras tendus vers l'avenir : voilà ce qui le mettait en beau devant ses compères.

Shelley.—Six pieds, poitrine étroite et taille souple. Les épaules ont été prématurément voûtées par l'étude et par la débilité de sa constitution physique. Il a de la délicatesse dans les traits, mais la partie supérieure de son visage manque de régularité. La proéminence de ses yeux donne à son regard une sorte d'égarement. En revanche, sa bouche est moulée sur les plus fins modèles de l'art grecque: quand elle sourit, ce sourire illumine toute cette physionomie. Ses mains, d'une extrême petitesse, expriment le sentiment jusqu'au bout des ongles, et Van Dyck eût aimé à les peindre. Les boucles naturelles de son abondante et soyeuse chevelure sont depuis sa jeunesse entremêlées de nombreux fils argentés. Il y a à la fois du vieillard et de l'enfant dans cette tête grise et absolument imberbe, dans ce visage blond et gracieux, dont la peau semble transparente en dépit de quelques taches de rousseur.

Gibbon.—Prodigieuse laideur.

Byron.—Prodigieuse beauté, beauté absolue dans les limites d'une beauté créée. Laissons parler le poète Moore: "La beauté de lord Byron était du premier ordre, réunissant la régularité des formes avec l'expression la plus variée et la plus intéressante. Ses yeux étaient susceptibles de toutes les expressions les plus extrêmes, depuis la gaieté la plus enjouée jusqu'à la tristesse la plus profonde, depuis la bienveillance la plus radieuse jusqu'au mépris et à la colère la plus concentrée ... Mais c'était surtout dans la bouche et le menton que résidait le grand charme, ainsi que la plus puissante expression de sa physionomie. L'extrême beauté de ses lèvres n'a jamais pu être saisie ni par le pinceau, ni par le ciseau des artistes. Dans leur mobilité, elles représentaient toutes les émotions, soit que la colère les fît pâlir, que le dédain les resserat, que le triomphe les fît sourire, ou que la tendresse les élevât en un arc gracieux. Sa tête était remarquablement petite; son front, plus haut que large, paraissait d'autant plus haut qu'il rasait ses cheveux vers les tempes, laissant se jouer sur le sommet de

la tête une profusion de boucles naturelles brillantes, soyeuses, du plus beau châtain foncé. Les dents étaient d'une parfaite régularité et d'une grande blancheur. La peau avait cette couleur mate particulière aux personnes pensives. La taille était moyenne, mais elle paraissait élevée, tant les membres étaient bien proportionnés. Les mains étaient absolument blanches et de la forme délicate qui indique (selon ses propres idées) la naissance aristocratique."

Il n'y a qu'une ombre à jeter sur ce radieux tableau. Byron était boiteux de naissance, et il est permis de le croire, cette infirmité, qui fut le tourment de son adolescence, a été pour beaucoup, non-seulement dans les inspirations de son génie, mais encore dans ses violentes ruptures avec tout ce qui n'était pas sa passion. Byron se considéra toujours comme une exception, mot dangereux qui transporté du monde physique dans le monde moral, amène à enfreindre les lois sociales, sous prétexte qu'on offre en sa personne une infraction aux lois de la nature.

Mais entrons dans la galerie.

Chateaubriand.—Petit de taille, un peu penché sur l'épaule gauche. Tête olympienne. Cheveux blancs soyeux, front plein et rebomb, œil noir très brillant, nez fin et presque féminin par la délicatesse du profil, bouche tantôt pincée par une contraction solennelle, tantôt déridée par un sourire de cour, plus que de cœur ; joues ridées comme les joues de Dante. Faux air de modestie.

Ballanche.—La nature pour lui fut bien injuste. Extérieur disgracieux, visage difforme. Langage embarrassé, timidité enfantine, simplicité d'esprit qui va jusqu'à la naïveté. Mais il y a en lui le don des dons : celui d'admirer et d'aimer le beau ; le beau dans la création, le beau dans les idées, le beau dans les sentiments, le beau dans le talent, le beau dans l'âme.

Royer-Collard.—Vieillard grand et robuste encore, bien qu'il touche à sa quatre-vingtième année. Une perruque roussâtre couvre sa forte tête et la moitié de son large front. Son œil noir est vif; ses traits un peu lourds sont relevés par l'expression d'une physionomie noble et fière, dont la gravité n'est pas sans une certaine nuance d'ironie dédaigneuse. Tenue soignée, personne un peu massive, démarche superbe, géste composé, voix grave et lente qui semble distiller les paroles.

Sainte-Beuve.—Bon exemplaire de laideur parfaite. Taille, cinq pieds deux pouces. Couronne de cheveux roux, front large, fuyant, massif, finissant en plateau et ressemblant à un troisième genou. Sourcils longs, épais, roussâtres; ni favoris, ni moustache, ni mouche. A la maison on le trouve affublé d'une robe de chambre des plus communes, à laquelle le mouchoir blanc, noué sur le front, peut tenir lieu de capuchon. Dans cette accoutrement, la ressemblance avec la commère ne laisse rien à désirer. Qu'il se promène, qu'il mange, qu'il travaille, il se frotte habituellement les mains. Quand il marche, il ne va que par zigzags.

Villemain—Sainte-Beuve légèrement corrigé. Voyez cependant jusqu'où va l'illusion Villemain a été vu plusieurs fois se promenant dans son jardin, avec une feuille de chou dont il se couvrait le visage pour se préserver du contact du soleil. D'aucuns prétendent que c'était pour préserver le soleil de l'aspect de son visage.

Autran.—Accablé, pâle, maigre, défait, et de plus presque aveugle.

Lamennais.—Le voici peint par Lamartine. " Je trouvai un petit homme presque imperceptible, ou plutôt une flamme que le vent de sa propre inquiétude chassait d'un coin de sa chambre à l'autre, comme un de ces feux phosphoriques qui flottent sur

l'herbe des cimetières et que les paysants prennent pour l'âme des trépassés Il était non pas vêtu mais couvert d'une redingote sordide, dont les basques étirées de vétusté battaient ses pantouffles. Il penchait la tête vers le plancher comme un homme qui cherche à lire des caractères mystérieux sur le sable. Il regardait obliquement, il ricanait sans cesse, il parlait avec une volubilité intarissable. L'ironie était sa figure favorite de conversation."

Thiers.—Regardez s'agiter dans la tribune ce tout petit homme dont la tête seule est visible, tant sa taille est exigüe. Cette tête est ornée d'une figure passablement laide, un peu grimaçante, mais vive, originale, et comme suspendue à une énorme paire de lunettes. L'orateur va parler et vous ne devez ouvrir vos oreilles que petit à petit, car la voix que vous allez entendre est une de ces voix aiguës, criardes, stridentes à faire pâmer Lablache et frissonner Rubini. " C'est, ajoute l'Homme de Rien, quelque chose de douteux, d'anormal, d'amphibie, qui n'est ni masculin, ni féminin, mais bien plutôt du genre neutre. Le tout soupoudré d'accent.provençal."

Alfred de Vigny.—Taille ni petite ni haute, mais bien proportionnée ; telle à vingt ans, telle à cinquante : le temps n'y touche pas. Costume toujours coquet. Sur le collet de l'habit flottent les ondes molles et blondes de la chevelure. Le teint est frais, le front gracieusement modelé.

Béranger.—Petit vieillard à visage délicieusement laid. Ses traits ont été ébauchés à grands coups de pouce dans l'argile. Le front est bossué, l'œil à fleur de front, le nez gros et arqué, les pommettes relevées, les joues lourdes, les lèvres épaisses, le menton à fossette, le visage rond plutôt qu'ovale, le cou bref, les épaules massives, la taille cassée, les jambes courtes. Faut-il parler du costume ? Notre héros porte souliers à grosses semelles, des bas gris ou bleus souvent tachés, un pantalon relevé par le bas pour

que la boue ou la poussière ne le gâte point, un gilet d'indienne commune débraillé sur la poitrine, une redingote de drap grisâtre, pas neuve, et dont les basques inégalement pendantes vont battre les jambes en cadence; enfin un chapeau de feutre gris à large bords et sans forme, tantôt posé de travers sur la tête, tantôt profondement enfoncé sur le front. Pour complèter, un bâton de bois blanc à la main, sans pommeau et sans douille.

Musset.—Voici qui est mieux. Nous l'avons connu, dit Lamartine, dans son adolescence, chez Nodier. C'était un beau jeune homme aux cheveux huilés et flottants sur le cou, le visage régulièrement encadré dans un ovale un peu allongé et déjà aussi un peu pâli par les insomnies de la muse. Un front distrait plutôt qu'éclatant; une bouche très fine, indécise entre le sourire et la tristesse; une taille élevée et souple, un silence modeste, complétaient cette figure.

Lamartine.—Au physique des formes très nobles et éminement distinguées. Au moral religieux dans le sens de Chateaubriand, de cette religion un peu vague qui s'allie à ce qu'on appelle alors les idées philosophiques; monarchique avec l'amour de la liberté; dédaigneux des illustrations de naissance parcequ'il croit bien supérieure son illustration de poète; peu favorable aux réputations contemporaines et les jugeant sévèrement; cachant sous des dehors modestes sa double ambition d'unir aux palmes littéraires les plus hautes fonctions de l'Etat; avec tout cela, une grande et froide aménité, mais partout et toujours une loyauté qui ne se dément pas.

Mais j'oubliais que pour le moment, je ne dois pas pénétrer de la sorte dans l'intérieur. Revenons donc au portrait pur et simple.

Laprade.—A lire ce poète vous aviez rêvé un jeune homme

grand et élancé, une tête chargée de modestie, un peu inclinée en avant, un regard beau et distrait par de poétiques visions, des traits mâles adoucis par une expression générale de mélancolie, un teint pâli par le temps, une physionomie pieuse, quelque chose enfin d'éthéré, de mi-céleste et mi-terrestre, et vous aviez deviné juste.

Jasmin.—Sainte Thérèse a écrit quelque part que rien n'est beau comme une âme, et que tout le monde serait transporté d'admiration, entrerait dans l'extase, si l'on pouvait voir ce que c'est qu'une âme. Négligeons, si vous voulez, ce front qui est magnifique, cette bouche qui est très belle et singulièrement expressive. Ne regardons que ces yeux. Or, dans les yeux de Jasmin, dans ces yeux incomparables que rien ne pouvait traduire et qui traduisaient tout, que la moindre émotion honnête remplissait de larmes, on voyait l'âme tout entière du poète et son génie: et en vérité on se disait alors que sainte Thérèse avait raison.

Barbey d'Aurévilly.—Un journal français que je ne nomme pas, va vous le peindre en pied. "Barbey est grand et svelte, d'un port d'hidalgo, le pas délibéré et frappant du talon, le nez au vent, raidement campé sur les jambes. Enferré dans sa redingote, crocheté, sanglé, coupé en deux à la taille comme un officier Belge, la poitrine enflée, boutonnée, plastronnée, les bras forcés dans des manches étroites, ouvertes sur le côté, à la hussarde, moins les galons. Il porte des gants blancs couturés en noir, couleur aurore ou mi-partie, des manchettes en entonnoir de gantelet, tenues à force d'empois à la raideur du cuir verni. Son pantalon collant à sous-pieds est carrelé blanc, rouge et vert, à l'écossaise, parfois zébré ou écaillé comme une peau de tigre ou de serpent. Le chapeau sur l'oreille à la casseur d'assiettes, il tient à la main droite une canne, et de la main gauche un petit miroir avec lequel il vérifie, de cinq minutes en cinq minutes, son identité."

Balzac.—Le type Balzac n'est pas un type. Cela se voit à tous les coins de rue. Il suffit d'être gros, épais, carré par la base et les épaules, puissant de cou, de poitrine, de corps, de membres pour ressembler au moins de loin à Balzac. Si la tête est grosse, si les cheveux sont épars sur le collet et sur les joues ; si les traits sont obtus, les lèvres épaisses, l'œil enflammé, la ressemblance est plus frappante. Enfin, si gros homme qui n'est beau porte un habit étriqué, un gilet débraillé, du linge de gros chanvre ; s'il a l'air d'un écolier en vacance qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater les vêtements, la ressemblance est parfaite. Vous avez mot à mot, Honoré de Balzac, homme d'esprit, homme de style, homme de finance.

Emile de Girardin.—Passons vite devant cette figure froide, presque méchante. Remarquez cependant ces deux yeux qui brillent derrière le lorgnon. Il y a quelque chose là-dedans.

Xavier Aubryet.—C'est la raideur correcte d'un dandy mêlé à la fantaisie d'un petit journaliste. Chapeau planté sur la tête et incliné du côté droit, stick en main, cravate nouée négligemment, tel était Xavier au temps de sa splendeur.

Raymond Brucker.—Dans la vie privée ce grand corps maigre, cette pâleur ascétique, ce menton glabre, cette tête coiffée d'une modeste calotte de soie noire, pouvait n'avoir rien d'attrayant. Mais Brucker était orateur, et quand il parlait vous assistiez à une transfiguration. Vous songiez alors à ces moines du moyen âge qui allaient évangéliser les campagnes, souffler le feu sacré dans les cœurs, et enrôler des soldats pour délivrer le sépulcre du Christ.

Cham.—Imaginez un grand corps maigre planté sur deux jambes en échalas ; une énorme paire de moustaches retombantes ; des cheveux blond-gris ; une tournure de gentleman avec des

allures d'artiste exotique ; des bras occupés à servir de coussin à un petit toutou : voilà Cham, comte de Noé.

Veuillot.—" Je ne suis ni grand, ni petit, ni maigre ; je n'ai point la taille élégante, je ne l'ai point épaisse, je suis un garçon à peu près comme tous les autres. Je n'ai l'allure d'un evaporé ni d'un rustaut ; je pose mon pied sur la terre solide, je je me promène par la ville comme un propriétaire dans son héritage, et cette espèce de dignité sert à compenser suffisamment une certaine carrure qui voudrait peut-être que j'eusse quelque petite chose de plus en hauteur. A tout prendre, je ne suis point mal fait. Ce corps vigoureux supporte une tête un peu moins volumineuse, sans pour cela paraître disproportionnée. Vous voyez bien ce que je veux dire ; de grâce n'exigez point que je sois plus précis là-dessus. J'ai des traits forts plutôt que prononcés ; les lèvres grasses, le nez....eh bien ! oui, le nez ample ! les yeux sont noirs et plutôt petits, fort vifs quelque fois ; les sourcils bien placés, peut-être un peu durs ; le menton assez agréable, malheureusement je commence à en avoir deux ; avec cela le teint brun et pâle. Il est vrai que je ne suis point beau. Cependant l'ensemble ne repousse pas ; je me sauve par la physionomie. Si je m'anime à causer, mon regard brille ; avec ceux que j'aime, j'ai le sourire bon et tendre ; avec tout le monde, l'air franc; enfin, sur ce visage à faire fuir les amours, se peignent sans difficulté des sentiments faits pour attirer la sympathie. (1) "

DeVillemessant enfin.—Personnage curieux. Au physique, gros, de taille moyenne, des cheveux blancs coupés en brosse, une moustache d'ancien militaire, un double menton, des yeux qui *regardaient à côté*, des yeux d'homme distrait par des occupations multiples. Quelqu'un qui l'aurait abordé pour la première fois

(1) L'auteur peut affirmer, pour en avoir vu l'original, que ce portrait est fidèle.

et qui aurait entendu cette voix de bassetaille enrhumée, sortant des profondeurs du gosier, se serait écrié après l'avoir quitté : "Ah! ces journalistes!.... En voilà un qui s'est usé par les excès!.... Doit-il boire au moins!...." M. de Villemessant ne buvait que de l'eau.

II.

Certes, c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme. Montaigne—*Essais*, t. I, p. 4.

Après les portraits, les qualités et défauts ; après l'enveloppe, l'intérieur, "l'intime de l'intime," comme dirait Bossuet.

Poltron comme Démosthènes, dit l'adage ; Poltron comme Horace, pourrait-on dire également. Ni l'un ni l'autre ne se trouvaient à l'aise sur le champ de bataille, et leur courage battait la chamade.

Nicole est encore plus peureux, et il n'ose sortir dans les rues, craignant toujours que les tuiles des toits ne lui tombent sur la tête. Qu'il ait raison ou non, quand on veut discuter avec lui, il se tait de peur de s'attirer des horions. Il écrit beaucoup, il ferraille beaucoup, mais ne signe jamais, et fait tout en cachette. Et afin qu'on ne puisse pas même le soupçonner, qu'on ne s'aperçoive pas de ses écritures, Nicole a inventé un curieux stratagème. Il fait scier un des carreaux de son plancher et au moyen de je ne sais quel mécanisme, cette plate-forme peut s'enfoncer et laisser place à une autre. Le philosophe installe là-dessus sa table de travail. Quand on frappe à la porte, le carré s'affaisse, la table disparaît et Nicole crie en toute hâte : entrez!

La Fontaine est très naïf et avec cela, fort distrait. Il rencontre son fils dans un salon et demande le nom de l'intéressant jeune homme. Il publie des histoires malhonnêtes, et il lui faut bien du temps pour se convaincre qu'elles ne sont pas bonnes. Quand enfin il n'est plus possible pour lui de douter, il s'en va

voir sa bonne amie, madame Cornuel, et lui demande s'il ne serait pas convenable, et fort à propos qu'il se fasse porter sur un tombereau, en chemise et les pieds nus, avec la corde au cou, jusque devant le portail de Notre-Dame, où il fera, dit-il, amende honorable.

Fénélon était bon comme le pain, et son humanité est devenue légendaire. Ainsi de Fontenelle, qui donnait tous les ans pour les pauvres environ le quart de son revenu. On se rappelle aussi M. de Villemessant, répandant des flots d'or sur les pauvres et lavant par cette inondation bienfaisante les fautes d'antan.

Quelle différence avec Voltaire qui profitait du prestige attaché à son nom pour suborner les petits marchands, et acheter à moitié prix, avec Mézeray qui entassait les sacs d'écus derrière ses livres ; avec Chapelain surtout que l'avarice fit mourir ! Voici comment.

Il tomba un jour à Paris une averse si grande que les chiens altérés auraient pu boire debout et que les ruisseaux débordés étaient devenus de vraies rivières qu'il fallait traverser sur des planchettes disposées en manière de pont. Or Chapelain devait de toute nécessité se rendre à l'Académie. A la première planche qu'il rencontre, on lui demande un sou. Chapelain réfléchit, puis enfin il se décide, non comme vous le croyez peut-être à donner le sou, mais à passer plutôt dans l'eau. Il en a jusqu'à mi-jambe ; n'importe, il passe bravement. Rendu à l'Académie, il se tient à l'écart de peur qu'on ne s'aperçoive de quelque chose, et cache ses jambes sous un pupitre. Le froid le gagne peu à peu ; il entre malade chez lui, et à quelques jours de là trépasse de ce monde-ci en l'autre. On croira de cette histoire ce que l'on voudra. Le fait est que Chapelain est mort, et qu'on trouva cinquante mille écus dans son coffre.

Puisque nous voilà en veine de médisance, il ne faut pas nous arrêter si tôt. Il faut vous dire d'abord que Bossuet était violent de caractère, raide de volonté, et que pour cela il ne fut guère bon professeur. Le jeune duc de Bourgogne trouva mieux en Fénélon. Pascal avait le tempérament nervoso-bilieux, et il y paraît bien à lire ses écrits. La Rochefoucauld était revenu de ses aventures politiques avec un fond plus qu'ordinaire de scepticisme et d'amertume.

Jean-Jacques Rousseau, non pas celui qu'on nous présente quelque fois d'après ses *Confessions*, mais celui que le dix-huitième siècle a connu, mettait ses enfants au tour, était grincheux et insupportable, plein d'envie contre ses contemporains, de jalousie contre ses rivaux. Il avait épousé sa cuisinière qu'il regardait comme la perle du sexe féminin et qui était la plus affreuse mégère qu'on pût imaginer.

Chez Voltaire, le système nerveux était porté à sa suprême puissance. Si l'on vous a jamais dit que Voltaire était onctueux, on vous a trompé. Un pauvre libraire lui envoie une fois un compte où s'est glissée une erreur tout à fait involontaire ; le patriarche ne peut se contenir, il sort, rencontre son homme, et sans crier gare, plus rapidement que l'éclair, il fond sur lui, lui applique un immense soufflet et..., se retire.

Vous croyez peut-être que Lamennais était plus doux ? Si vous lisiez certaine brochure d'un style lourd, pâteux, souvent inintelligible, où il prêche le désordre, l'anarchie, la haine et la guerre, vos illusions disparaîtraient bien vite. Si surtout vous l'aviez rencontré dans les dernières années de sa vie, alors vous l'auriez trouvé parfaitement insupportable et l'auriez, comme tous ses amis, planté là à jamais.

Et Sainte-Beuve? Après son affaire du collège de France, c'est-à-dire après ce fameux cours où les étudiants l'avaient, par leurs cris, empêché de parler, son humeur, jusque-là constamment égale, constamment polie, s'aigrît outre mesure. A propos de tout et de rien, il avait des accès de colère cramoisie. Citons un fait entre plusieurs. Malgré sa bonne mine, son embonpoint visiblement croissant, Sainte-Beuve caressait, comme autrefois Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, la prétention d'être souffrant. Malheur à qui avait la maladresse de ne pas s'apitoyer sur son sort, de lui dire par exemple: Mais mon cher monsieur, vous vous trompez; vous me paraissez fort bien portant—Sainte-Beuve se fâchait noir et rompait pour toujours avec le malheureux contradicteur.

Curieux contraste, Sainte-Beuve qui se faisait un jeu de quereller ses amis et de les éloigner par ses continuelles colères, ne croyait jamais trop faire pour conserver la paix à son foyer. Et quand je dis à son foyer, je n'entends pas parler de sa femme,—il était vieux garçon,—mais de ses gouvernantes, ou si l'aimez autant, de ses servantes. Pardonnez si je donne ici quelques détails. L'une d'elles tomba malade. Vite Sainte-Beuve prend un volume des sermons de Massillon, et va les lui déclamer. Il fait de son mieux, il s'échauffe, il prend tous les tons, il est ému, il pleure même. La bonne fille est contente et lui aussi. Jusqu'ici il n'y a que bonté de cœur et complaisance, mais attendons la fin. Notre homme a tant peur des discussions que jamais il ne demande compte aux servantes des dépenses de la maison. Un jour qu'il doit en chasser une à cause de ses déprédations et de ses impertinences, il va prévenir le commissaire de police, et le prie de vouloir bien venir remplir cet office à sa place. Après celle-là en vient une autre qui le fait souffrir encore davantage, mais encore cette fois il laisse faire. La mégère s'empare des fiances, dispute, demande compte d'une chemise chiffonnée, bougonne si son maître entre quelques minutes trop tard pour le repas. Le pauvre homme a beau s'excuser, rien n'y fait. S'il ne se résigne comme

un agneau, on lui jette au nez une pièce de cinq francs en lui criant d'aller dîner ailleurs. Enfin, vais-je vous dire le reste? L'aimable donzelle finit par le traiter avec le dernier mépris et et même par le souffleter, et Sainte-Beuve endurait tout, et pendant ce temps-là mettait ses amis à la porte, et pendant ce temps-là aussi il écrivait ses *Causeries du Lundi*, et toute la France l'encensait de loin, vantait et lisait ses livres,—toute la France, excepté ses gouvernantes, observe le lecteur.

Les soufflets de Sainte-Beuve nous rappellent ceux de Delille. On se demande en lisant ce poète quelle nécessité le presse d'entasser ainsi vers sur vers et longueurs sur longueurs. Delille n'est qu'un enfant et sa femme sait qu'il lui obéira. Aussi elle l'enferme sans façon tous les matins, et ne lui rend la liberté que lorsqu'il a gagné sa journée par un certain nombre de vers. Quand le nombre n'y est pas, madame soufflète, et le pauvre poète promet de faire plus et mieux le lendemain.

La Harpe n'aurait pas, croyons-nous, encouragé de pareilles licenses. La Harpe était fier, il avait le verbe haut, la mine chevaleresque, il tonnait contre les abus, se mettait à l'aise partout, même chez les ministres, où il faisait faire une omelette quand il ne trouvait pas le dîner à son goût. A propos, on ajoute qu'il mangeait sans façon avec ses doigts, et qu'il traînait dans les plats ses manchettes.

Lamennais n'avait pas, à beaucoup près, ces allures dégagées. Il était au contraire fort timide en société. Chez lui, quand il recevait quelque étranger, il ne savait que dire, et dans son trouble, il passait son temps à ôter et à remettre son soulier.

Chateaubriand, avec moins d'embarras ne parlait guère plus cependant. C'était l'esprit le moins improvisateur qui ait jamais

existé. Il laissait échapper de temps en temps un axiome et se taisait pour en méditer un autre.

Bien autres étaient Villemain et Adolphe Deschamps qu'on surnommait la lumière, la force et la grâce des conversations. Hélas, on ne disait pas tant de bien, au dix-septième siècle, de Corneille et de La Fontaine. Corneille ne manquait jamais d'ennuyer et La Fontaine, toujours embarrassé, ne sachant pas même décrire ce qu'il venait de voir, passait pour stupide et balourd.

Est-ce assez de médisances! Pour vous peut-être, pour moi non. Poursuivons. Paul-Louis Courier n'était qu'un bourgeois vaniteux, envieux et hargneux. "Si Dieu m'a créé bourru, écrit-il lui-même, bourru je dois vivre et mourir, et tous les efforts que je ferais pour paraître aimable ne seraient que des contorsions qui me rendraient plus maussade." Dur pour les petits, pour les paysans, avec lesquels il était sans cesse en querelle, mauvais mari, mauvais maître, mauvais soldat, mauvais patriote, faux savant, égoïste : voilà qui complète le portrait du personnage.

Benjamin Constant avait la passion du jeu, et sa vie en fut dévastée jusqu'à la fin. En politique, Lamartine avait la mobilité de la girouette (excusez!) tourmentée par un souffle orageux. Il allait du côté où régnait le vent de la popularité, et, par molesse, par légèreté, par crainte de déplaire, il quittait ce qu'il aurait dû servir.

Cousin visait à l'originalité. On le voyait traîner de vieilles pantoufles passées à l'état de savates tandis qu'il se drapait majestueusement dans l'une des robes de chambre les plus riches qu'un dandy eût portée. Ainsi fera plus tard Lamartine. Il portera un chapeau râpé au moment où il se pavanera dans un habillement tout neuf et de la dernière mode.

Si encore le caprice était toujours aussi innocent ! Mais voyez Henri Heine. Tour à tour libéral, monarchiste, allemand, français, radical, bonapartiste, orléaniste, républicain, communiste, il blasphème contre le peuple quand le peuple règne, sape le trône quand le trône est debout, maugrée contre la république lorsqu'elle contrarie ses vœux ; il est cynique d'impiété quand il s'amuse, dévot quand il souffre, ambigu quand il meurt, indéchiffrable partout.

Gérard de Nerval est plein de manies lui aussi. A ses yeux Charlemagne n'est qu'un mythe, ainsi que le docte maître d'Alexandre, mais Sambosces, le précepteur d'Adam, figure souvent dans ses causeries comme un personnage réel. Les *Décades* perdues de Tite-Live, les *Commentaires* également perdus de Sylla, tout ce qui nous manque en un mots des auteurs anciens, lui parait peu regrettable ; mais il ne se console pas de la perte du livre des livres, d famoux *Abistek*, "reçu directement du ciel par Abraham."

Vo s êtes fatigué d'entendre parler de Sainte-Beuve. Néanmoins il faut que je vous dise une de ses manies à lui. Elle est fort innocente et ne saurait guère faire tache à sa réputation. Sainte-Beuve rendit son parapluie aussi célèbre que sa personne. Oui, Sainte-Beuve et son parapluie, ce fut la même entité. Ses amis nous assurent qu'il leur serait difficile d'indiquer les jours où l'auteur des *Causeries* sortit sans cet inséparable vade-mecum. Il fallait que le baromètre fût au beau fixe depuis plusieurs mois, et que les églises eussent commencé des neuvaines pour demander de la pluie, pour que Sainte-Beuve se décidât à se passer de l'alter ego.

Chateaubriand nous a laissé une page intéressante sur les caprices et manies de Joubert. Sa grande prétention, dit-il, était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui : il se surveillait pour arrêter ses émotions, parcequ'il les croyait nuisibles à sa santé. Afin de retrouver les forces qu'il croyait avoir perdues, il se fer-

mait les yeux et se condamnait à un silence absolu pendant des heures entières. A chaque moment, il changeait de diète et de régime, vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant de la sorte une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés, renfermés dans des couvertures trop larges.

Eh bien ! maintenant, quand j'aurai dit que Fontanes parlant et Fontanes la plume à la main étaient deux hommes ; que Beyle se défiait trop de tout le monde ; que Edgar Quinet était vain et que c'est sa vanité qui le poussa à manger du jésuite pour s'attirer des applaudissements ; que Cousin aimait trop les livres pour les livres, et surtout pour la reliure ; que Gui-Patin n'avait pas raison de détester les apothicaires comme il faisait ; que Louis Bouillet raffolait trop du poulet froid et Flaubert des confitures, j'aurai fini mes diatribes et changerai de ton.

D'abord, je vous présente Rivarol, qui est un homme d'esprit. Rivarol donc, à ce que dit l'histoire, était paresseux et passait au lit la plus grande partie de la matinée. Un matin, étant en core couché, il reçoit la visite d'un monsieur de ses amis, homme intelligent du reste, mais qui avait le dé faut de n'être pas très propre. " Bonjour, mon cher Rivarol.—Ah ! vous voilà, fait l'autre: prenez un siège : vous avez l'air d'avoir bien chaud.—Oui, il fait une chaleur extrême ; je vais même vous demander la permission de jeter ma redingote sur votre lit.—Très volontiers, mais moi, où jetterais-je mon lit après ?"

Caron de Beaumarchais, fils d'un médiocre horloger, était devenu un homme à la mode, grâce à sa belle figure, à ses talents pour la musique, à son esprit surtout. Un comte, ennuyé des airs de

suffisance que prenait le sieur Caron, veut l'humilier en lui rappelant publiquement sa modeste origine, et l'abordant au milieu de la galerie de Versailles: "Monsieur Caron, lui dit-il en présence de plusieurs personnes, vous devez vous connaître en horlogerie;" et lui présentant sa montre, une très belle montre: "Faites-moi donc le plaisir de me dire pourquoi elle va si mal. "Beaumarchais, dissimulant son dépit sous un gracieux sourire, prend la montre et la laisse tomber de manière qu'elle se brise: "Ah! monsieur, s'écrie-t-il, mon père m'a toujours dit que je ne serais qu'un maladroit." Et il se retourne en riant de la confusion du pauvre comte.

Les hommes d'esprit ne sont pas rares, surtout parmi les gens de vertu. Mais ici il faut abréger. Je ne citerai pas même Voltaire qui disait un jour en montrant un bon vieux, nommé Adam: "Je vous présente le père Adam qui n'est pas le premier homme du monde." J'arrive de suite à Eugène de Mirecourt et ce sera mon dernier trait.

Mirecourt ne respectait rien dans ces petites plaquettes biographiques qu'il lançait de temps à autre dans le public. Jules Janin, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Lamennais, Thiers, Ponsard, le président Dupin, recevaient de lui de rudes chiquenaudes. Alexandre Dumas père fut surtout maltraité plus que les autres. Mirecourt l'accusait de plagiat, de mercantilisme, de fabrication de romans à l'aune et à la toise. Or, un beau matin, un étranger monte au bureau du journal où travaillait le biographe, et d'un coup de canne fait voler les papiers épars sur la table de rédaction.

—L'adresse de M. de Mirecourt? dit-il d'un ton saccadé.

On la lui donne.

Il va sonner à la porte indiquée et M. de Mirecourt se présente.

—A qui ai-je l'honneur de parler, demande-t-il ?

—Vous le saurez tout à l'heure, répond l'étranger.

—En ce cas, que me voulez-vous ?

—Je viens demander une réparation par les armes. Je me nomme Alexandre Dumas.

—Père ?

—Non ; Alexandre Dumas fils.

—Très bien, dit froidement Eugène de Mirecourt.

Et tirant un cordon de sonnette : "Lucette, dit-il à la domestique, amenez-moi mon héritier s'il vous plaît."

Lucette reparaît cinq minutes après tenant par la main un bambin de quatre ou cinq ans, tout barbouillé de confitures.

Mirecourt s'empare de cet enfant, et sur un ton extrêmement poli :

"Monsieur, dit-il à Dumas, vous venez ici pour venger votre père ; mon fils est ici devant vous pour défendre son père et vider à sa place le différend. Battez-vous donc ensemble !"

Je passe maintenant à autre chose, et je vous indique d'abord du doigt le petit Shelley qui est là-bas. Vous le voyez tranquille comme l'agneau, modeste et sage comme une fillette de couvent, s'amusant tout doucement à habiller des poupées et à faire de la tapisserie.

Après lui je vous présente un autre enfant plein d'amour filial, Charles de Montalembert. Charles a une dizaine d'années et son grand-père le conduit au collège. Sur le chemin, dans un endroit où il y a peu de maisons, l'enfant met soudain ses petits bras sur le cou du viellard et cachant son visage sur son épaule, il lui dit avec un gros sanglot et d'une voix entrecoupée : "Maintenant, cher grand-papa, comme vous m'avez enseigné qu'il fallait dire toujours la vérité et que je ne voudrais rien vous cacher, je vous supplie de répondre avec vérité à la question que je vais vous faire." "Et sur la réponse affirmative, il ajoute : "Vous savez, cher grand-papa, que lorsque papa et maman sont partis à Stuttgard, ils m'ont laissé ici pour être votre enfant. Et maintenant jusqu'à ce que nous les retrouvions nous sommes tout l'un pour l'autre. Dites-moi donc, mais dites-le moi bien vrai, depuis que je suis venu de Paris, ai-je été tout à fait ce que vous désiriez, et m'aimez-vous autant que lorsque nous étions là tous ensemble ?" C'en était trop pour le pauvre grand-père, et en laissant couler une grosse larme, il assure à l'enfant qu'il avait toujours été bien content de lui. "Alors, reprit Charles, je suis le plus heureux garçon qu'il y ait au monde, et je ne verserai pas une larme en vous quittant." Et il n'en versa pas en effet. Tout Montalembert est dans ce trait.

Après les enfants, les jeunes gens. Millevoye aimait tendrement sa mère ; quand elle venait à Paris où son fils étudiait, elle l'avait tout entier. Un jour, l'archi-chancelier Cambacérès, chez qui le jeune poète allait souvent, lui dit : "Vous viendrez dîner chez moi demain."—"Je ne puis pas, monseigneur, répondit-il, je suis invité."—"Chez l'empereur donc ?" répliqua le second personnage de l'Empire.—"Chez ma mère," répartit Millevoye.

A dix-sept ans Alphonse Gratry était un incrédule. Grand, déjà illustre, riche, honoré et surtout aimé, on allait à lui, je le dirais presque, comme on va à l'autel, pour lui demander une petite part de ses joies et de son bonheur. Deux ans se passent ainsi. Or, un soir, nous le retrouvons descendant l'une des rues étroites de la Montagne-Sainte-Geneviève. Il porte l'élégant costume de l'Ecole polytechnique. Sa tête penchée, sa démarche tantôt lente, tantôt rapide, son visage tour à tour pâle et animé, tout enfin chez lui annonce qu'il est plongé dans une profonde méditation. Où va-t-il ? Suivons-le. Le voilà devant une église, il en franchit le seuil. La nuit tombe. Un religieux silence, interrompu quelquefois par le balbutiement de quelques fidèles en prières, règne dans le saint lieu. Le jeune homme s'agenouille derrière un pilier, non loin du maître-autel, sous la lampe du sanctuaire qui l'éclaire à demi. Il prie ainsi longtemps, les yeux fixés sur le tabernacle. Puis s'assurant d'un regard qu'il n'y a plus personne dans l'église, il se lève, s'avance dans le sanctuaire, étend sa main droite vers l'autel, et d'une voix que la majesté du saint lieu voilait, mais que la force du sentiment faisait vibrer, il dit : " Mon Dieu, je fais vœu de ne jamais devenir riche, de ne jamais avoir qu'un but et de ne jamais posséder qu'un bien : la vérité, et s'il se peut la justice."

Est-ce assez généreux ? Cette énergie de volonté, cette noblesse de caractère ne rappellent-elles pas celles dont Macaulay fit preuve en 1847, quand il aima mieux perdre son siège au parlement britannique que de voter contre sa conscience, dans une affaire où les catholiques d'Irlande étaient intéressés. Oui, lui protestant, il vota des secours à des catholiques et prit en mains leur défense, comme l'avait fait avant lui lord Byron, le 21 avril 1812.

Ce respect des croyances d'autrui, nous le retrouvons avec plaisir dans l'homme dont le nom a été longtemps en France synonyme d'athéisme, Littré. Non-seulement Littré aimait la

vie de famille, faisait la charité, donnait gratis des soins médicaux aux pauvres de Mesnil-le-Roi, où il allait quelquefois se reposer, mais encore il respectait la piété de sa femme et de sa fille, comme s'il eût senti qu'à sa mort ces deux anges gardiens lui ouvriraient par le baptême les portes du ciel.

. . . .

Après la noblesse de sentiments la patience, et voyez jusqu'où un homme peut la pousser. Un soir, Newton mettait la dernière main à un ouvrage auquel il travaillait depuis vingt ans. Tout à coup on l'appelle au dehors, il sort, et quand il revient, qu'aperçoit-il? Son petit chien Diamond est monté sur la table, a renversé la bougie, et les manuscrits sont en feu et en un moment réduits en cendre. Que va dire Newton: "Pauvre Diamond, dit-il d'une voix triste mais calme, tu ne sais pas tout le mal que tu viens de me faire."

. . . .

Il serait temps de clore ce chapitre. Cependant laissez-moi avant de finir saluer deux hommes de cœur pris entre mille. Est-ce de Jules Janin que je veux parler, de Jules Janin qui passait à bon droit pour le plus tendre des hommes? Est-ce de François Arago qui mourut de douleur après avoir été témoin des désordres révolutionnaires? Est-ce de Lamartine qui, né parmi les pasteurs, comme il l'a chanté un jour, ne renia jamais ses anciens amis, et préféra toujours la table, la veillée d'une chaumière aux banquets et aux fêtes des palais; est-ce de Victor Hugo dont l'âme quasi-maternelle s'épanche en vers touchants sur les grâces et la beauté de l'enfance? Est-ce de Joseph De Maistre qui cachait sous une enveloppe un peu rude des trésors de tendresse? Non; de ces deux hommes le premier est un poète que vous connaissez et que vous aimez, c'est Jean Racine.

. . . .

Ecoutez les vers d'un inconnu:

Jean Racine, le grand poète,
Le poète aimant et pieux,
Après que la lyre muette
Se fut voilée à ses yeux,
Renonçant à la gloire humaine
S'il sentait en son âme pleine
Le flot contenu murmurer,
Ne savait que fondre en prière,
Pencher l'urne dans la poussière
Aux pieds du Seigneur, et pleurer.

Comme un cœur de jeune fille
Qui coule et déborde en secret,
A chaque peine de famille,
Au moindre bonheur, il pleurait;
À voir pleurer sa fille aînée,
A voir sa table couronnée
D'enfants et lui-même au déclin :

....

Sanglots, soupirs, pleurs de tendresse,
Pareils à ceux qu'en sa ferveur
Madeleine la pécheresse
Répandit aux pieds du Sauveur;
Pareils aux flots de parfum rare
Qu'en pleurant la sœur de Lazare
De ses longs cheveux essuya;
Pleurs abondants comme les vôtres,
O le plus tendre des apôtres,
Avant le jour d'Alleluia!

....

Oh! si les yeux mouillés encore,
Rassaisissant son luth dormant,
Il n'a pas dit à voix sonore,
Ce qu'il sentait en ce moment;
S'il n'a pas raconté, poète,
Son âme prodigue et discrète,
Son holocauste et ses combats,
Le maître qui tient la balance
N'a que mieux compris son silence :
O mortels, ne le blâmez pas!

Notre second homme de cœur, vous le reconnaîtrez aux vers suivants :

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir,
Mon cœur n'est plus ce cœur surabondant d'espoir
D'où la vie en chansons jaillissait comme une onde.

Je ne suis plus celui qui riait aux festins,
Qui croyait que la coupe aisément se redore,
Et que l'on peut marcher sans que rien décolore
La beauté des aspects lointains !

....

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, c'est tout à l'heure :
J'étais là près du lit de mon père expirant.
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant... ;
Et vous trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure,

Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris !

La mère, en s'en allant, des agneaux fut suivie ;
L'une partit, puis l'autre ! Avant qu'il fût deux mois,
De mes tremblantes mains j'en ensevelis trois !...
Je les vois, mais non plus dans la fleur de la vie,

Non plus avec ces traits dont j'avais trop d'orgueil,
Au baiser paternel offrant leurs jeunes têtes ;
Mais telles que la mort, hélas ! me les a faites :
Immobiles dans le cercueil !

Mes pas suivent encore le char qui les emporte ;
Dans la fosse mon cœur tombe encor par lambeaux :
Et comme les cyprès plantés sur leurs tombeaux,
Ma douleur chaque jour croît et devient plus forte.

J'ai vu le champ romain, de ruines couvert,
Poussière de splendeur sans retour écroulée ;
Rien ne vit dans la plaine à jamais désolée ;
Le cyprès seul est toujours vert.

L'auteur de ces vers, vous l'avez déjà nommé. C'est l'homme qui a été en notre siècle le plus haï et le plus aimé, le plus calomnié comme caractère et le plus admiré, le plus insulté et le plus honoré à sa mort surtout et après sa mort, " car la mort révèle le secret des cœurs," Louis Veuillot !

III.

..... souffrait sans lumière et sans relâche du mal de ceux qui ne peuvent pas vivre seulement de pain.

Marie Gjertz.

Nous serons bref sur cet article. Il y a une tristesse chrétienne, c'est vrai, une tristesse qui naît du sentiment de notre misère et de notre néant, du regret de nos faiblesses, du mouvement d'ascension naturel à nos âmes, quand elles ont gardé un peu de leur noblesse et de leur dignité. Mais aussi il y a une tristesse qui ne tend à rien, qui n'aboutit pas, qui se refuse à l'avance toute consolation, trouvant en elle-même sa jouissance, et entrevoyant, j'allais dire avec frayeur, le jour où elle-même pourrait cesser d'exister. Cette tristesse est mauvaise et c'est celle dont notre siècle en particulier s'est montré si fier. Sans doute elle a traduit dans un style de douce et insinuante harmonie des sentiments profondément poétiques, parce qu'ils sont profondément humains, mais on ne peut nier qu'il y a un côté funeste dans cet ennui, dans ce doute non pas humble et repentant, mais orgueilleux et révolté, dans ces plaintes et ces regrets adressés au monde extérieur dans ces élans d'une sensibilité maladive, jalouse d'étaler, que dis-je, d'aviver ses souffrances.

Cela dit pour l'acquit de notre conscience, entrons en propos.

Je laisse de côté les anciens, si vous voulez. Aussi bien, ils vous ennuient et peu vous importe que Virgile ait été pâle, faible de poitrine et mélancolique ; que Sénèque et Horace aient souffert de la goutte.

Vous aimez mieux arriver de suite à Dante et assister à ces promenades qu'il a coutume de faire aux abords de quelque cimitière. Si vous lui demandez ce qu'il cherche en ces lieux funèbres : " La paix," répondra-t-il.

Vous aimez mieux contempler le Tasse dans cette prison où on lui refuse encre, plumes, papier, lumière même, et ce douloureux spectacle vous rappelle ce sonnet plein de grâce où le poète supplie une chatte de lui prêter la luisance de ses yeux pour remplacer la lumière dont on l'a privé :

" Comme sur l'océan qu'infeste et obscurcit la tempête.... ....., le pilote fatigué lève la tête, durant la nuit, vers les étoiles dont le pôle resplendit, ainsi fais-je, ô belle chatte, dans mon infortune. Tes yeux me semblent deux étoiles qui brillent devant moi.... O chatte, lampe de mes veilles, ô chatte bien aimée ! si Dieu vous garde de la bastonnade, si le ciel vous nourrit de chair et de lait, donnez-moi de la lumière pour écrire ces vers :

Fatemi luce a scriver queste carmi.

Les tristesses de Dante et du Tasse ont une cause et elles sont tout à fait naturelles et raisonnables. Ce qui l'est moins c'est l'ennui constant, inconsolable et parfois inexplicable dont la vie de certains hommes de lettres été tourmentée.

Chateaubriand sent en lui-même un vide immense, il veut le combler par la gloire ; il l'acquiert jeune, et elle ne lui apporte que déception et dégoûts. Il passe à la politique, et la politique ne le guérit pas. De la politique à une ambassade, ennui ; d'une ambassade au ministère, ennui ; d'un ministère à une révolution, des Tuileries à Gand, en 1815, ennui ; de Gand à Rome, ennui ; de Rome à Londres, ennui, ennui toujours. S'il se met à attaquer ce qu'il a défendu, s'il renverse ce qu'il a construit, s'il triomphe, l'ennui triomphera avec lui. S'il redevient royaliste, s'il recherche une popularité équivoque, il se sentira vaincu encore une fois, et l'ennui de son impuissance le ressaisira pour la troisième fois. Et à la fin de sa vie, que nous dira-t-il dans ces *Mémoires d'outre-tombe* où il nous fait assister pourtant à tous succès et à tous ses triomphes. Ecoutez, il est bon d'entendre de pareils aveux : " J'ai été pair de France, ministre, ambassadeur, et j'ai dans une boîte de carton tous les premiers ordres de la chrétienté, y compris le Saint-Esprit et la Toison d'Or. Si les commis du sieur César de Lapanouse, millionnaire, voulaient m'acheter ma boîte de rubans pour leurs femmes, ils me feraient un sensible plaisir."—(*Mémoires*, liv. IV, p. 13).

Après Chateaubriand, c'est Adolphe Dumas, "être désespéré ;" Maurice de Guérin, "malade d'infini ;" c'est Lamartine qui

> Envie au tombeau le long sommeil qu'il dort
> Et dont l'âme est déjà triste comme la mort.*

C'est Antony Deschamps s'accusant d'avoir autrefois méconnu ses devoirs, et s'écriant à son tour :

> .... c'est là le crime !
> C'est le mien, c'est le mien, c'est pour cela, vois-tu,
> Que je suis triste hélas ! et pour jamais perdu,

* *Harmonies*, Novissima verba.

Et que, lorsque je vois deux jeunes cœurs en fête,
Mes cheveux de douleur se dressent sur ma tête.

C'est encore Hégésippe Moreau, regrettant son enfance, et "égrenant dans l'ennui ses jours, comme un rosaire (1)." C'est l'ignoble, ou plutôt l'infortuné Baudelaire écrivant dans un moment d'insurmontable angoisse :—

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

C'est Alfred de Vigny, l'âme la plus malheureuse qui se puisse imaginer. Et ici arrêtons-nous un instant. De Vigny portait un noble nom ; la nature lui avait donné une beauté réelle de formes et de traits ; il avait reçu en partage quelques-uns des dons poétiques les plus rares, l'élévation, l'élégance ; il était célèbre et sa réputation ne lui avait coûté ni une bassesse, ni un remords ; il jouissait de l'estime générale, et pourtant, ses amis nous l'ont appris, s'il y a eu des états d'âme plus violents que le sien, et il y en n'a pas eu de plus déplorables. Il y a des ressources dans le désespoir de Byron, il y a de la fécondité dans la mélancolie de Jean-Jacques Rousseau, et la misanthropie d'un Swift contient un sel fortifiant et même sain. Dans l'âme d'Alfred deVigny, il n'y a que la mélancholie pour la mélancolie, le désespoir pour le désespoir. Hélas, faut-il expliquer la cause de cette inconsolable tristesse, et ne l'a-t-on pas devinée ? Il n'y a que les brutes qui trouvent le repos et le bonheur au sein de l'incrédulité, mais il est impossible que l'incrédulité s'empare d'une âme honnête et élevée comme celle d'Alfred de Vigny sans lui imposer les plus cruelles souffrances. Hélas, encore une fois, l'infortuné n'avait aucune croyance, et ne cherchons pas ailleurs le secret de l'éternel ennui qui dévasta cette âme et la réduisit en un Sahara

(1) Diogène.

désert où quelques mirages poétiques ne suffisaient pas à réjouir l'âme, parce l'âme les reconnaissait pour des illusions.

Nous avons promis de ne pas être long sur cet article et nous tiendrons parole. Schiller, Jouffroy, Santa-Rosa, Henri de Kleist, Gérard de Nerval, Maine de Biran, Léopardi, autant d'âmes dans lesquelles nous pourrions étudier la maladie qui nous occupe et que nous laissons passer pourtant.

Mais comment, dans l'histoire si courte qu'elle soit des tristesses humaines, ne pas s'arrêter à la plus profonde et à la plus lamentable de toutes, à celle d'Alfred de Musset ?

De bonne heure cette âme avait été rongée par un incurable dégoût. Encore adolescent, il disait : "Je m'ennuie et je suis brisé." Plus tard, il cherche dans son verre l'étourdissement de sa douleur, et faut-il le dire, son grand souci est d'inventer des boissons nouvelles pour activer et prolonger l'ivresse. Mais peines inutiles "au fond des vains plaisirs qu'il appelle à son aide," au sein des réalités grossières où son cœur vient s'assouvir, cette pauvre âme trouve tant de dégoûts qu'elle "se sent mourir." Dans l'enivrement du mal, parmi les chansons érotiques, au milieu même de stances joyeuses, une funèbre apparition revient toujours : c'est l'inquiétude, le désespoir, la vie, cette vie qui lui pèse et dont il voudrait se défaire :

Tu te gonfles, mon coeur.....Des pleurs, le croiras-tu,
Tandis que j'écrivais, ont baigné mon visage.
Le fer me manque-t-il, ou ma main sans courage
A-t-elle lâchement glissé sur mon sein nu * ?

Une seule fois Musset retrouvera un peu de calme dans son

* *Les vœux stériles.*

âme tourmentée, c'est quand il reviendra,—mais hélas pour un instant, seulement—au Dieu depuis si longtemps oublié :

............Quoique nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard : le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux !

O Dieu, continue-t-il :

Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.
....
Si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir ;

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi.
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,

Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphême,
Tandis que la mort elle-même
Y joindra ses derniers accents (1).

IV

L'âme aime la symétrie, mais elle aime
aussi les *contrastes*. *Montesquieu.*

Comme il est vrai ce mot de Montesquieu ! Voyez :

Cicéron prêchait le respect des dieux et se demandait si deux prêtres de Jupiter ou d'Apollon pouvaient se regarder sans rire.

Salluste ne tarit pas d'éloges pour les vieilles vertus romaines, la sobriété, la continence, la piété, et lui-même n'était qu'un libertin effrené.

Sénèque écrit sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté, et trouve moyen d'amasser, en quatre ans de faveur impériale, à peu près deux millions de notre monnaie ; il enseignait le pardon des injures, et quand il se fâchait, Néron était obligé d'intervenir pour lui recommander la modération.

(1) *Espoir en Dieu.* Il ne faudrait pourtant pas se méprendre sur cette pièce, et la donner comme une hymne absolument chrétienne. Quand il l'écrivit, Musset sentait le besoin de croire, mais il ne croyait point encore, et il ne crut pas davantage plus tard.

Fénelon ne veut pas des sermonts récités, parceque, suivant lui, ils portent les auditeurs au sommeil. Et cependant ce sont ceux qu'il écoute le mieux tandis qu'au contraire il lui arrive fort souvent de dormir aux sermons des improvisateurs. On rapporte à ce propos—vous en croirez ce que vous voudrez—que le père Séraphin, prédicateur d'abondance, s'interrompit un jour, dans la chapelle de Versailles où il prêchait devant Louis XIV, pour s'écrier, en s'adressant aux voisins de Fénelon : "Réveillez donc ce jeune abbé qui dort et qui n'est peut-être ici que pour faire sa cour au Roi."

Le matin Piron et Jean-Baptiste Rousseau traduisent des psaumes sacrés, et le soir ils forgent des stances grivoises.

Diderot arrache des mains de sa fille un livre qu'il vient de composer pour endoctriner la jeunesse. On le surprend à enseigner le catéchisme à cette enfant, et il répond à une exclamation étonnée : "Que puis-je faire de mieux pour elle ?" Quand par hasard il entre dans une église, il pleure d'émotion à la vue des pompes catholiques.

Ainsi Goëthe, et c'est lui-même qui nous l'a raconté, Goëthe sent le trouble assiéger son âme, au seul parfum de cet encens qui monte, avec les chants sacrés, sous les voûtes de St Pierre. Ainsi le philosophe Joubert, "n'entre jamais dans les temples divins sans en sortir asservi." C'est son expression même.

Madame de Staël, protestante, fait ses délices de *l'Imitation de Jésus-Christ*, du moins dans sa vieillesse.

Un jour, le fameux Jean-Jacques reçoit une visite, et l'inconnu qu'on introduit lui dit pour premier mot : "Monsieur, vous voyez un homme qui a élevé son fils suivant les principes qu'il a

eu le bonheur de puiser dans votre *Emile*."—" Eh bien, lui répond Rousseau, tant pis pour vous et pour votre fils," et il lui tourne le dos.

Voltaire ridiculise toutes les croyances, ridiculise tous les actes extérieurs de religion, et lui-même communie à Ferney et se confesse dans sa dernière maladie. Bien plus on cite de lui cette demi-page qu'on croirait écrite par un père de l'Eglise : " Voilà donc des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au millieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et attendrie ; on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre, après cela, une seule faute, en concevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu (1) "

Après Voltaire il convient de nommer Shelley, homme à contrastes lui aussi. Eh bien Shelley athée, Shelley épicurien, vivait, l'histoire en fait foi, avec toute la frugalité d'un ascète. N'y a-t-il pas ressemblance entre ce fait et celui qu'on signale dans la vie du duc d'Arbuquerque, de cet homme singulier, qui avec ses deux mille cinq cent douzaines de plats d'or et d'argent dinait d'un œuf et d'un pigeon ?

Sainte-Beuve, chacun le sait, n'aimait ni l'église en général, ni les prêtres en particulier. Cependant, un libraire projète de publier une édition de Bourdaloue et de Massillon, et pour l'orner d'une introduction à son goût, il vient demander une préface à l'auteur des *Lundis*. Sainte-Beuve accepte incontinent la proposition. Il eût de même fait des articles sur tous les volumes de la *Patrologie* si l'abbé Migne eut consenti à les frayer largement.

1 *Questions sur l'encyclopédie*, t. IV, édit. de Genève.

Eugène Sue se moque de l'Index et invoque l'autorité de ce tribunal contre.... l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Byron dans un poème licencieux par le fond et les détails, adresse à la très Sainte-Vierge un *Ave Maria : Ave Maria*, c'est l'heure de la prière! *Ave Maria* c'est l'heure de l'amour! *Ave Maria!* ô Marie! permets que nous élevions nos regards vers ton fils et vers toi! *Ave Maria!* ô! qu'il est beau ce visage! et ces yeux baissés sous les ailes de la colombe toute-puissante! Qu'importe que ce ne soit là qu'une image peinte! Non, ce tableau n'est pas une idole : c'est la réalité même.

Proudhon déteste catholicisme et catholiques, et témoigne hautement de son estime pour Louis Veuillot. La petite Anson Dupin, plus tard Madame Sand, devient très pieuse pendant son séjour chez les Augustins : elle lit avec ardeur l'Evangile, (1) l'Imitation de Jésus-Christ, le Génie du Christianisme.

Il y a un homme qui a dit : "Nos pères qui croyaient étaient des sots," et cet homme qui s'appelait Michelet a écrit cette page sur nos églises catholiques : Hommes grossiers, qui croyez que ces pierres sont des pierres, qui n'y sentez pas circuler la sève et la vie. Chrétiens ou non, révérez, baisez le signe qu'elles portent ; ce signe de la passion, c'est celui du triomphe de l'âme. Il y a ici quelque chose de grand, d'éternel.... Ce n'est pas en vain que le Christ a dit : Que ces pierres deviennent du pain!" La pierre est devenu du pain, le pain est devenu Dieu, la matière esprit, le

(1) Ave Maria! 'tis the hour of prayer!
Ave Maria! 'tis the hour of love!
Ave Maria! may our spirit dare
Look up to thine and to thy son's above!
Ave Maria! oh! that face so fair!
Those downcast eyes beneath the Almighty dove
What though 'tis but a pictured image—strike
That painting is no idol,—'tis too like.

DON JUAN, *Canto the third*, ciii.

jour où le sacrifice les a honorés, justifiés, transfigurés, transsubstanciés. Incarnation, passion, deux mots identiques qui s'expliquent par un troisième : transsubstantiation. A trois degrés différents, c'est la lutte, l'hymen, l'identification de deux substances : dramatique et douloureux hymen dans lequel l'esprit descend et la matière monte. Le médiateur est le sacrifice, la mort, la mort volontaire. Il y a du sang dans ces noces. Ce jour terrible, ce jour mémorable, c'était hier, c'est aujourd'hui et demain, et toujours. Le drame éternel se joue chaque jour aujourd'hui, dans l'église. L'église est ce drame elle-même. C'est un mystère pétrifié, une passion de pierre, ou plutôt c'est le patient. L'édifice tout entier dans l'austérité de sa géométrie architecturale, est un corps vivant, un homme. La nef étendant ces ceux bras, c'est l'homme sur la croix ; la crypte, l'église souterraine, c'est l'homme au tombeau ; la tour, la flèche, c'est encore lui, mais debout, et montant au ciel. Dans le chœur incliné par rapport à la nef, vous voyez sa tête penchée dans l'agonie, vous reconnaissez son sang sous la pourpre ardente de ses vitraux."

Quelle distance entre cette profession de foi sublime et les tristes impiétés qui ont jailli plus tard de la même plume !

Mais où ce contraste est encore plus saisissant c'est dans le poète allemand Henri Heine. Dans le même livre où cet esprit révolté défie Jéhovah et le Christ, où il semble conduire à l'assaut du christianisme toutes les religions vaincues, on trouve parfois des retours inattendus. Ainsi dans le cycle qui a pour titre *La Mer du Nord*, à côté de pièces où la fantaisie se déchaîne avec une belliqueuse impiété, on lit ces vers intitulé *La Paix*, les plus beaux peut-être de la poésie allemande.

" Au haut du ciel brillait le soleil environné de nuages. La mer était calme. J'étais assis près du gouvernail du navire, perdu dans mes pensées et dans mes songes. . Comme j'étais là à

demi éveillé, à demi sommeillant, je vis le Christ, le sauveur du monde. Dans une blanche robe flottante, il marchait immense, gigantesque, sur la terre et la mer. Sur la terre et la mer, il étendait ses mains en bénissant, et sa tête plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le soleil rouge, flamboyant, et ce rouge, ce flamboyant soleil de son cœur versait sur la terre et la mer les rayons de sa grâce, sa lumière charmante, bienheureuse, qui éclairait et réchauffait l'univers.

" Des sons de cloches, des sons de fête retentissaient de toutes parts, doux sons qui, comme des cygnes attelés de guirlandes de roses, semblaient mener le navire glissant sur les ondes ; oui, ils le menaient en se jouant jusqu'à la verte rive où demeure l'homme dans la grande ville aux tours superbes.

" O miracle de paix ! Que la ville était calme ! On n'entendait plus le murmure confus de la foule affairée et tumultueuse. Dans les rues propres et sonores marchaient des hommes vêtus de blanc et portant des palmes. Partout ou deux d'entre eux se rencontraient, ils se regardaient avec une sympathique intimité. Tressaillant d'amour, l'âme rempli d'abnégation et de douceur, ils se baisaient au front, puis ils tournaient les yeux vers le grand cœur flamboyant du Christ dont le sang rouge tombait avec joie sur la terre en rayons de réconciliation et de grâce, et trois fois heureux ils disaient : " Loué soit Jésus-Christ ! " (1)

V.

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.
Madame DES HOULIÈRES.

Commençons par une vieille histoire bien connue.

Un jeune poète récitait à Barthe, qui lui se croyait poète, une épître en son honneur. Barthe avait composé un *Art*

(1) Traduction de M. Saint-René Taillandier.

d'aimer, dont, bien entendu, personne ne se souvient aujourd'hui et dont l'épître commençait par ce vers :

Vainqueur de Bernard et d'Ovide.

A ce nom de vainqueur, Barthe se récrie ; sa modestie semble blessée d'un pareil éloge. L'auteur fait ses objections, Barthe insiste ; enfin le nom de *rival* est substitué à celui de vainqueur et le jeune homme continue la lecture de son épître. Il avait fini, et Barthe, au lieu de lui faire les compliments d'usage, paraissait enseveli dans de profondes réflexions. Enfin, sortant tout à coup de sa rêverie : " Toute réflexion faite, dit-il, je pense que vainqueur est beaucoup plus harmonieux ! "

Les Barthe ne sont pas assez nombreux parmi les hommes de lettres, et en nous bornant à ceux de notre siècle et aux plus connus, vous trouvez qu'ils forment un groupe très respectable.

Nul sans doute n'ira voir ses amis, comme Laharpe, avec trois ou quatre de ses volumes sous le bras ; nul non plus n'aura faim comme Lalonde de réputation, et ne voudra, pour augmenter sa réputation, croquer des araignées, des chenilles ou des souris,—excusez le détail,—mais si vous examinez un peu de près, vous verrez que Châteaubriand tout le premier est gonflé de vanité et que toutes ses fautes, tous ses malheurs viennent de là.

Vous verrez Lamartine prendre soin de vous raconter comment il compose un morceau : c'est tantôt auprès de ruines célèbres, comme Jérémie, tantôt sous le toit d'un hêtre, comme Tityre ; quelquefois après l'audition d'une sonate ou à la vue d'un crépuscule incandescent. Plus que cela, vous l'entendrez même dire un jour à un jeune homme qui se présente avec confiance devant lui : "Comment, vous ne rougissez pas devant moi." Vous passez à Lamennais et il vous crie, fier de sa gloire, de ses

succès, en se rengorgeant, que le *Pape est un imbécile.* Je n'ai pas besoin de vous dire comment cette horrible parole a été châtiée. Vous vous rabattez sur Victor Hugo et vous apprenez que c'est l'orgueil, pas autre chose qui l'a mené à Jersey. Vous courez au romancier Balzac, et vous lisez sur la porte de son cabinet de travail : Etre par la plume ce que Napoléon a été par l'épée, et n'avoir pas de Waterloo."

Vous voilà maintenant en face de Béranger et il vous apparaît doué d'un grand appétit de réclame. Vous voulez le connaître encore mieux de ce côté et vous ouvrez sa *correspondance*. Qu'y trouvez-vous ? Béranger a oublié ses socles dans une maison amie, Béranger a donné au cordonnier d'en face une paire de soulier à ressemeler, Béranger a fait une partie de dominos, Béranger a sommeil, Béranger a chaud, Béranger a froid. Voilà ce que vous lisez. Jamais une pensée élevée, jamais un élan du cœur. Lui, lui, toujours lui !

Vous poussez jusqu'à Philarète Chasles et vous le trouvez occupé à se teindre la barbe et les cheveux pour paraître plus jeune et avoir meilleure mine ; jusqu'à Emile de Girardin, et l'on vous cite de lui un mot qui lui a échappé dans son enfance, et qui explique toute sa vie. "Je voudrais avoir des éperons," dit le petit Emile à son précepteur, M. David, ancien officier.—Des éperons ! Et pourquoi faire.—*Pour faire du bruit.*

Enfin, vous avez entendu parler l'un de nos grands poètes contemporains, Alfred de Vigny, et vous croyez bien que celui-là est modeste, puisque toute sa vie il s'est volontairement enveloppé d'ombre et de silence, puisque suivant l'expression d'un de ses émules, " il est rentré dès l'aurore de sa célébrité dans sa discrète tour d'ivoire." Eh bien, si vous aviez rencontré Alfred de Vigny vers 1832, vous l'auriez trouvé fermement convaincu, comme M. de Pontmartin le trouva une fois, que le théâtre

français a fini à *Chatterton*, le roman à *Cinq-Mars*, et la poésie à *Eloa*.

Où donc trouver un auteur sans vanité? Cet oiseau est rare, comme on dit, *rara avis*, mais il existe, on peut le rencontrer. En 1595, Le Tasse refuse les honneurs d'un triomphe et répond au cardinal Cinthio qu'au terme de ses jours, le monde et ses vaines gloires n'ont plus d'attraits pour lui.

La Bruyère a mis la dernière main à son livre, et il s'en va chercher un éditeur. Avant que le marché soit conclu, une pauvre fille se présente à lui et lui fait de sa misérable condition une touchante peinture. Le vieillard s'apitoie, et comme il n'a guère d'écus sonnants, il offre ses *Caractères*, regrettant de ne pouvoir donner davantage. Quel étonnement quand il apprit que la première édition de son livre avait rapporté à la pauvre fille soixante-douze mille francs! Il est à présumer que la protégée lui fit une part du magot.

De nos jours, on a vu Charles Nodier, cet infatigable bibliophile qui mettait la plus vive passion à rassembler les œuvres des autres, négliger tout à fait de revoir, de coordonner les siennes. On a vu Eloi Jourdain signer d'un nom de plume son poétique et charmant *Livre des peuples et des rois*, et quand tout le monde lui parlait avec éloge de cet ouvrage, ne pas même laisser soupçonner qu'il en était l'auteur.

Un des traits particuliers de Casimir Delavigne a été sa soumission aux idées d'autrui. Il s'était, chose étrange! créé à lui-même, dans sa famille et parmi ses amis, une espèce de bureau de censure, chargé de veiller à ce que son imagination ne fit point d'écart. C'était pour lui un malheur, car ce comité de repression, cet aréopage, inférieur au poète comme sentiment et surtout comme forme, châtrait vigoureusement le peu qu'il avait de pittoresque dans la forme et d'imagination dans le fond.

Le père de Ravignan avait, dit-on, le même caractère. Partout et toujours, il demandait conseil sur la prédication. Modeste et confiant, il lui arriva souvent, après ses conférences de Notre-Dame, d'aller trouver quelque bon frère convers du couvent, pour savoir de lui quels défauts il avait remarqué dans son débit, ses gestes, sa voix, dans le plan et la forme de ses discours!

De son côté le père Lacordaire prendra toutes les précautions possibles contre la vanité. Avant de monter en chaire il ira se coucher par terre sous les pieds de quelque frère de peine, puis quand il en sera descendu, il se fera déchirer les épaules sous les fouets, traîner sur le pavé au bout d'une corde, ou mettre en croix! Que Lacordaire devait être beau; dans ces moments, plus beau, plus noble, plus grand encore que dans cette chaire de Notre-Dame où on l'applaudissait!

II.

> Au fond, l'homme moral et l'homme intellectuel ne se scindent pas, et il y a une relation, continue, entre nos affections, nos idées et nos actes.
>
> —Léon Boré, *Des Devoirs intellectuels.*

Il suffit de lire un écrivain pour connaître ses sentiments religieux, et le plus souvent on peut deviner en lisant telle ou telle page quelle conduite menait celui qui l'a écrite. Si le style, c'est l'homme, on peut dire aussi qu'un livre c'est une vie.

Bornons-nous donc à quelques détails seulement.

Il n'est pas besoin de rappeler ce qu'a été Goethe comme homme privé et comme écrivain. Il suffit de vous remettre en

mémoire cette jolie phrase dont il est l'auteur : " Il y a trois choses que je déteste également : le tabac, les cloches, les punaises et le christianisme." Il suffit aussi de rappeler qu'en haine de Jésus-Christ Goëthe faisait sa prière à Jupiter,..quand il en faisait. Mais on se tromperait fort si l'on croyait que cette impiété était native en lui, sucée en quelque sorte avec le lait. Ecoutez-le dans cette page où il nous raconte une scène de son enfance, de sa septième année :

" Mon attention, dit-il, s'était particulièrement fixée sur notre premier article de foi. Dieu, cette union intime avec la nature qu'il chérit comme son ouvrage, me paraissait bien ce même Dieu qui se plaît à entretenir des rapports habituels avec l'homme. Pourquoi, en effet, cet être tout-puissant ne s'occuperait-il pas de nous tout aussi bien que du mouvement des astres, que de régler l'ordre des jours et des saisons, que des bois, des plantes et des animaux ? Des passages de l'Écriture s'expriment à ce sujet d'une manière positive.

" Ne pouvant me figurer cet être suprême, je le cherchai dans ses œuvres, et je voulus, à la manière des patriarches lui élever un autel. Les productions de la nature devaient me servir à représenter l'âme de l'homme s'élevant vers son Créateur. Je choisis donc les objets les plus précieux dans la collection des raretés naturelles que j'avais sous la main. La difficulté était de les disposer de manière à en former un petit édifice. Mon père avait un beau pupitre à musique en laque rouge, orné de fleurs d'or en forme de pyramide, à quatre faces, avec des abords pour exécuter des quartettes. On s'en servait peu depuis quelque temps. Je m'en emparai, j'y disposai par gradins, les uns au-dessus des autres, mes échantillons d'histoire naturelle, de manière à leur donner un ordre clair et significatif. C'est au lever du soleil que je voulais offrir mon premier acte d'adoration. Je n'étais pas encore décidé sur la manière dont je produirais la flamme symbolique qui devait en même temps exhaler un parfum odorant.

"Je réussis enfin à accomplir ces deux conditions de mon sacrifice. J'avais à ma disposition de petits grains d'encens. Ils pouvaient, sinon jéter une flamme, au moins luire en brûlant et répandre une odeur agréable. Cette douce lueur d'un parfum allumé exprimait encore mieux à mon gré ce qui se passe en notre âme, dans un pareil moment. Le soleil était déjà levé depuis longtemps, mais les maisons voisines en interceptaient les rayons. Il s'éleva enfin assez pour que je pusse, à l'aide d'un miroir ardent, allumer mes grains d'encens, artistement disposés dans une belle tasse de porcelaine. Tout réussit selon mes vœux. Mon autel devint le principal ornement de la chambre où il était placé. Les autres n'y voyaient qu'une collection de curiosités naturelles, distribuées avec ordre et élégance ; moi seul j'en connaissais la destination."

N'est-ce pas gracieux, et connaissez-vous dans la vie de quelque personnage historique, quelque chose qui égale la naïve grandeur de ce tableau ? Quand il dressa cet autel, Goethe avait sept ans ! Cet admirable enfant voulait chercher la paix en Dieu, il voulait unir l'adoration de l'âme et le parfum de l'encens ; il voulait adorer *in spiritu et in veritate*, il cherchait le catholicisme et le catholicisme le cherchait, et ils allaient se rencontrer quand l'orgueil plaça entre eux un infranchissable abîme !

Goethe commence bien et finit mal. C'est le contraire qui arrive avec J-B. Rousseau. Rousseau devient de plus en plus dévot à mesure qu'il vieillit. Il n'a plus même ces réserves que nous nous imposons quelquefois nous autres, par prudence ou par amour-propre. Un jour, comme il se promenait par hasard avec Piron, midi sonne. Que croyez-vous que fait Jean-Baptiste ? Vous devinez juste : il se jette à genoux pour dire l'*Angelus.*— "Monsieur Rousseau, lui dit alors Piron, et à tort parce qu'il avait affaire à un homme convaincu et sincère, monsieur Rousseau, c'est inutile, Dieu seul nous voit ! "

On a pu douter souvent de la foi de Chateaubriand, cependant il est certain que jamais il n'abjura, ni intérieurement ni extérieurement, ses principes religieux. Loin de là, pendant plusieurs années, Chateaubriand entendit la sainte messe tous les matins. Rien non plus n'est consolant comme le souvenir de sa mort si chrétienne et résignée. Le sacrement des mourants lui fut administré par un pieux ecclésiastique, M. de Guerry. Dans la chambre où il reposait et qui était ouverte à tous comme de son vivant, la foule se pressait pour contempler une dernière fois ses traits. Une croix de bois, un buis béni, deux cierges allumés, c'est tout l'appareil qu'elle vit à ce mort illustre. Il gisait étendu sur un lit de fer, près duquel veillait une pauvre femme. C'était comme la chapelle ardente dressée au gentilhomme écrivain qui, au témoignage de Louis XVIII, avait un moment disposé des couronnes, et dont la mâle physionomie n'exprimait plus à cette heure que l'humble sérénité du chrétien.

Cette mort de Châteaubriand fait songer à d'autres, à celle de Royer-Collard dont les dernières paroles furent celles-ci : " Il n'y a dans ce monde de solide que les idées religieuses " ; à celle d'Amédée Thierry, chrétienne elle aussi et même édifiante ; à celle d'Alexandre Dumas père, pour qui Dieu voulut bien tenir compte de la bonne foi et de l'honnêteté naturelle ; à celle de Béranger, converti par les prières de sa sœur, religieuse d'un couvent de Paris ; à celle de Lamartine, baisant avec amour sur son lit de douleur le crucifix qu'il avait chanté aux jours d'autrefois.

Elle rappelle aussi, par contraste, la triste fin qui a couronné certaines vies d'hommes de lettres. Ici, c'est Mérimée et Michelet mourant en libres-penseurs comme ils avaient vécu ; c'est Gérard de Nerval accrochant une corde à la fenêtre grillée d'un bouge et se pendant comme Judas ; c'est Alfred de Musset, le poète illustre, dont un Juvénal seul pourrait décrire les derniers moments ; c'est Sainte-Beuve ricanant devant le crucifix qu'on lui montre ; c'est Henri Heine finissant son interminable agonie dans des terreurs

misérables, dans des faiblesses et des sanglots de femme ; c'est Eugène Sue, expirant là-bas *sans christ à son chevet ;* c'est Henri de Kleist qu'on trouve un matin au bord d'un lac la tête fracassée, sur les genoux d'une femme qu'il avait volée à son mari et qu'il venait de tuer lui-même d'une balle dans le cœur ; c'est en ces derniers mois Victor Hugo refusant, par la voix de son gendre, les derniers secours de l'église ; c'est surtout Lamennais !

Hélas, pauvre Lamennais, pourquoi était-il entré dans le sanctuaire ? Ne se rappelait-il pas ses premières études et ses premières lectures, ces cahiers de thèmes que dans son enfance il émaillait de citations de Rabelais ? Ne se souvenait-il pas que dès sa première jeunesse il ne se présentait aux tribunaux de la pénitence que pour discuter avec les confesseurs, s'entêtant de plus en plus dans les arguments hostiles à la religion, et rendant impossible son accès à la sainte table ? Car, nul ne l'ignore, Lamennais ne put faire sa première communion qu'à l'âge de vingt-sept ans, après son retour aux croyances chrétiennes.

Retour sans persévérance ! Lamennais fut prêtre pour devenir sectaire ; philosophe pour dire non après avoir dit oui ; journaliste pour avoir plus de droits au pamphlet ; politique pour se ruer dans la démagogie ! Et la mort vint !

C'est dans une chambre où il n'y avait ni crucifix, ni statuette de la Vierge, ni bénitier, dans une chambre froide et désolante où rien n'annonçait le prêtre, que mourut Lamennais.

Un dimanche de février 1854, ses nouveaux amis entouraient la couche où le malade respirait à peine. Il pressa leurs mains : " Ce sont les bons moments," dit-il. L'un d'eux répondit : " Nous serons toujours unis avec vous ! " Il fit un signe de tête : " C'est bien ; nous nous retrouverons."

La nièce du moribond, appelée de l'Abbaye-aux-Bois, arriva, et voyant d'un coup l'imminence de la mort :

" Félix, dit-elle en s'agenouillant, veux-tu un prêtre !... Tu veux un prêtre, n'est-ce pas ?—Non, répondit Lamennais.—Je t'en supplie, reprit la nièce.—Non, qu'on me laisse en paix ! "

Le moribond sembla se ranimer. " Je veux être enterré, dit-il, au milieu des pauvres et comme les pauvres. On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre."

Le curé de la paroisse vint frapper à la porte. On l'éconduisit.

Lamennais ordonna que son corps fût porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église.

Il vécut encore sept heures. On lui dit que l'archevêque de Paris demandait à le voir. Il voulut parler ; mais, ne pouvant plus se faire comprendre, il se retourna vers la muraille avec un mouvement d'impatience découragée.

Que se passa-t-il à ce moment dans son âme ? C'est le secret de Dieu.

Il se retourna péniblement, puis promenant autour de lui un regard douloureux, et peut-être ne voyant pas ceux qu'il cherchait, il se prit à pleurer.

L'agonie vint. Le regard perdu dans le vague, il cherchait toujours, et à travers les ombres il interrogeait.

Une larme, la dernière, coula lentement sur sa joue creuse.

Il était mort !

Un ami courut chez Gerbet et le trouva avec Salinis, alors évêque d'Amiens. Gerbet écouta, atterré, et, quand le récit lugubre fut fini, trop affecté pour pouvoir parler longuement, il tomba à genoux fondant en larmes et disant : "Seigneur, grâce et miséricorde ! "

Les funérailles eurent lieu presque furtivement. L'heure en fut avancée par la police qui craignait des troubles. Six personnes suivaient le corbillard, dont la force armée écartait la foule.

Le cercueil fut descendu dans une de ces longues, hideuses tranchées, où l'on enterre le peuple. Lorsqu'il fut recouvert de terre le fossoyeur demanda :—"Y a-t-il une croix ?" Il fut répondu : Non ! et les amis partirent.

Ainsi finit ce prêtre qui aurait pu être le Bossuet du dix-neuvième siècle !

VII

............Dès ma jeunesse
Un génie inconnu m'inspira la sagesse.
Lamartine, *Les médit.* p. 324.

Jusqu'ici nous avons surtout étudié les écrivains comme hommes. Envisageons les maintenant dans l'exercice de leur profession, dans leurs débuts, leurs travaux, leur succès ou insuccès.

Et d'abord faisons place à ce qu'on pourrait appeler les enfants célèbres de la littérature.

Etienne Pasquier nous a tracé dans ses *Recherches de la France* (1) un vrai portrait du génie précoce. Cela vaut la peine d'être lu.

" En celuy an, mil quatre cens quarante cinq vint vn ieune homme qui n'avoit que vingt ans ou environ, qui sçavoit les sept arts liberaux par le tesmoignage de tous les clercs de l'vniuersité de Paris, et si sçauoit ioüer de tous les instrumens, chanter et deschanter mieux que nul autre, peindre, et enluminer mieux que nul autre qu'on sçeust à Paris ne ailleurs. Item en fait de guerre, nul plus expert, et ioüoit de l'espée à deux mains si merueilleusement, que nul né si comparast, car quand il voyoit son ennemy, il ne falloit (2) point à saillir sur luy vingt ou vingt-quatre pieds à vn sault. Item il est maistre en arts, maistre en medecine, docteur en loix, docteur en decret, docteur en theologie : et vrayement il a disputé à nous au college de Navarre, qui estions plus de cinquante des plus parfaiets clercs de l'vniuersité de Paris, et plus de trois mille autres clercs, et a si hautement respondu à toutes les questions qu'on lui a faites, que c'est vne droicte merveille à croire qui ne l'auroit veu. Item il parle Latin trop subtil, Grec, Hebrieu, Caldaïe, Arabique, et plusieurs autres langages. Item il est cheualier en armes, et vrayement si vn homme pouuait viure cent ans sans boire, sans manger, sans dormir, il n'auroit pas les sciences qu'il a du tout par coeur apprises, et pour certain il nous fit trés grand freoi : car il ne sçait plus que ne peu sçavoir nature humaine : car il reprend tous les quatre docteurs de saincte eglise : Bref c'est de sa sapiance la nompareille chose du monde...."

N'est-ce pas merveilleux, tout ceci, et n'est-il pas regrettable

1 Page 580 de l'éd. in-fol. de Paris, 1665.
2 Il ne manquait pas.

que le vieux chancelier ait négligé de nous faire connaître le nom de ce prodige vivant ?

Peut-être ne faut-il voir dans cette page de Pasquier qu'un portrait retouché d'un jeune homme qui vivait au sixième siècle et et dont le monde admirait la science prématurée. Celui-là se nomme, il s'appelait Boèce. " Vous daignez, lui écrit Ennodius, louer en moi quelques vertus, vous le plus accompli des hommes, vous qui dès votre adolescence, sans rien perdre des grâces de la jeunesse, avez atteint la perfection des veillards, vous dont le génie a dévoré tous les obstacles, vous dont les jeux sont la lecture et l'étude, et qui faites vos délices de ce qui coûte aux autres tant de sueurs (1) &c." A l'époque où l'évêque de Paire écrivait cette lettre, dont nous n'avons cité qu'un court extrait, Boèce n'avait guère qu'une vingtaine d'année. Par une merveille de précocité incomparable qui s'est retrouvée plus tard en Pascal, Boèce était réellement tel qu'Ennodius nous le dépeint, c'est-à-dire un prodige. Qu'on en juge par les paroles officielles que lui adressait Cassiodore, au nom de Théodoric son maître :

" Vous avez puisé et surpris le secret des arts à leur source même ; loin des rives du Tibre, vous êtes allé vous asseoir aux écoles d'Athènes, et vous avez porté la toge parmi les rangs pressés des philosophes vêtus du *pallium*, dans le but de conquérir pour Rome les sciences de la Grèce. Vous avez sondé les profondeurs de la philosophie spéculative ; vous avez embrassé les diverses branches de la science pratique ; vous avez rapporté aux descendants de Romulus tout ce qui fut inventé de plus extraordinaire par les fils de Cécrops. Grâce à vos traductions, Pythagon le musicien, Ptolémée l'astronome sont devenus italiens. Le mathématicien Nicomaque, le géomètre Euclide parlent une langue comprise par les enfants de l'Ausonie. Le théologue Platon, le logicien Aris tote, discutent dans l'idiome des Quirites. Vous avez rendu aux

1. Ennodius, *Epist. ad Boet.* XIII ; *lib.* VII *Pat. lat.* † I, XIII, *col.* 120.

Siciliens leur grand mécanicien Archimède, en le faisant parler latin. Les sciences, les arts que par mille génies la Grâce féconde avait enfantés, Rome en jouit maintenant, et le doit à vous seul. A la lumière de votre génie, la science de tant d'auteurs s'est réduite en pratique : des merveilles que nous aurions jugées impossibles se réalisent sous nos yeux. Nous voyons l'eau s'élancer des entrailles du sol pour retomber en cascades bouillonnantes, le feu courir par un système de pondération (I) ; nous entendons l'orgue résonner sous le souffle qui gonfle les tuyaux, et produire des voix qui lui sont étrangères. Des blocs humides sont jetés dans les profondeurs de la mer et y forment des constructions que l'humidité rend solides. Vous savez le secret de dissoudre les rochers sous-marins par votre art ingénieux. Les métaux mugissent, les gnus d'airain de Diomède sonnent la trompette dans les airs, le serpent d'airain sifle, des oiseaux artificiels voltigent et de leur gosier métallique qui n'a cependant pas de voix sortent les plus mélodieuses cantines. Mais c'est peu pour vous que toutes ces menues merveilles....&c., &. (II),"

Il faut nous arrêter si nous voulons garder un peu de place pour d'autres, pour Pie de la Mirandole, par exemple, qui, à l'âge de dix ans, était mis au premier rang des orateurs et des poètes ; pour la Boétie, qui écrivait à seize ans son *Traité de la servitude volontaire ;* pour le cardinal de Retz, qui publiait à dix-huit ans sa *Conjuration de Fiesque ;* pour Fénelon, dont les talents précoces avaient tellement émerveillé les messieurs du collège de Plessis, qu'on hasarda de le faire prêcher, à l'âge de quinze ans, un sermon qui eut un succès extraordinaire.

De même, dès sa quinzième année, Népomucène Lemercier

I. *Ignem penderibus currere.* Que signifie cette expression malheureusement trop brève, jetée sans commentaire au courant de la plume ? Il y avait peut-être là le germe de l'invention de la vapeur, dont notre siècle est si fier à juste titre.

II. Cassiodore, *Var.*, lib. II, Epist. XLV ; *Patrol lat.*, t. LXXIX, col. 539-540.

avait composé une tragédie plus que passable, *Méléagre.* A dix-sept ans, il donna *Clarisse Harlowe,* drame en vers, qui eut l'honneur de huit représentations. A seize ans, Voltaire commençait sa tragédie d'*Oidipe.* A l'âge de douze ans, madame de Staël composait une comédie en deux actes, intitulée : *Les inconvénients de la vie de Paris ;* cette comédie fut jouée à Saint-Ouen, et Marmontel, qui assistait à la représentation, en fut touché jusqu'aux larmes.

A onze ans, madame Tastu écrivait une idylle ayant pour titre le *Resida,* et recevait les éloges de l'impératrice Joséphine. A quinze ans, madame Louise Colet avait fait assez de vers pour former un volume.

Dès l'âge de sept ans, Soumet écrivait, et ce qui est mieux, parlait en vers. Victor Hugo encore enfant balbutiait lui aussi des strophes, et des strophes telles, "qu'elles faisaient faire silence, a dit quelqu'un, aux vielles cordes de la poésie de tradition." En 1817, le même Victor Hugo prit part à un concours poétique ouvert par l'académie et envoya à la docte assemblée une pièce de vers dont le sujet était : "Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie." On rapporte que la pièce eût obtenu le prix, si un vers du poète n'eut appris aux académiciens qu'ils allaient couronner un enfant de quinze ans. Ignorant sans doute alors ce que deviendrait ce jeune homme, ils se contentèrent de lui accorder une mention honorable. L'année précédente, c'est-à-dire à l'âge de quatorze ans, Hugo avait composé une tragédie classique sur le retour de Louis XVIII. Les personnages y étaient tous cachés sous des noms égyptiens, et la pièce elle-même s'appelait *Irtamène.* Enfin on se rappelle que de ses deux romans *Bug-Jargal* et *Han d'Islande,* le premier est de sa seizième, le second de sa dix-huitième année.

VIII.

Mais tous les hommes de lettres n'ont pas été des Boèce ou des Victor Hugo. Socrate pour un exerçait depuis assez longtemps la profession de sculpteur quand l'envie le prit de pédagoguiser les gens. Théophraste écrivit ses *Caractères* à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Joinville en a quatre-vingt-dix quand il commence ses chroniques. Boccace est déjà mûr quand il se met à l'étude des belles-lettres. L'Arioste ne cultive que fort tard son talent d'écrivain. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il nous l'apprend lui-même, son père est obligé de le pousser à l'étude, "non avec l'éperon, mais à coups d'épée, de broche et de lance dans les reins." Cet âge passé, le temps et le goût lui manquent pour le travail intellectuel, et il a bien quarante-deux ans quand il publie son *Roland furieux*. Machiavel n'était guère plus pressé, et l'on ne voit pas qu'il ait produit aucune œuvre d'imagination avant l'âge de trente-cinq ou peut-être de quarante ans.

De son côté Dryden ne jouit que dans sa vieillesse de toute la vigueur de son génie, et sa traduction de l'Iliade, l'un de ses chefs-d'œuvre, est de sa soixante-huitième année.

A quatorze ans Molière savait à peine lire, écrire et compter. Il est vrai qu'alors il était encore apprenti-tapissier chez son père. La Fontaine, pour parler comme Boileau, a neuf lustres surchargés de deux ans quand il publie les premiers livres de ses *Fables*.

Il y avait beau jour que Piron grisonnait quand il fit représenter son chef-d'œuvre *La Métromanie*, et c'est bien de lui qu'il veut parler lorsqu'il fait dire à Francaleu, dans la première scène du second acte :—

"Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva."

Après lui vous voyez le modeste et mélancolique Xavier De Maistre, toujours doutant de lui, et toujours ajournant sa gloire, jusqu'à ce qu'enfin il publie, à un petit nombre d'exemplaires, pour quelques amis de régiment et pour quelques amis de campagne, le *Lépreux de la cité d'Aoste,* cet autre évangile des infirmes, ce manuel des lits de douleur, "la plus chaude larme, dit Lamartine, qui soit tombée dans la nuit du cœur désespéré et résigné d'un misérable, pour arracher des ruisseaux d'autres larmes sympathiques aux yeux des hommes sensibles dans ce siècle."

Je ne sais quel âge avait madame de Duras quand elle écrivit son roman de *Ourika,* mais j'imagine qu'elle commençait à vieillir.

En tout cas, je ne me trompe pas en affirmant que de Bonald attendit au moins la quarantaine avant de songer à devenir auteur. Les débuts de Littré ont été aussi tardifs à peu près, et c'est seulement dans sa trente-quatrième année qu'il donna sa mesure.

On sait que le cardinal Gousset s'est fait dès son entrée dans le sacerdoce une réputation de philosophe et de théologien, mais on sait aussi qu'à dix-sept ans il était encore appliqué aux travaux de la campagne, s'occupant fort peu alors d'abstractions métaphysiques.

Enfin, arrêtons-nous, car tout ceci n'est guère amusant. Saluons cependant, avant de finir, notre aimable auteur des *Anciens Canadiens,* M. de Gaspé, retrouvant encore dans sa soixante-dixième année, avec la vivacité du souvenir, la force, l'élégance, la jeunesse d'une plume de vingt-cinq ans.

IX

Et j'ai donné aux hommes la MÉMOIRE,
mère des sciences, âme de la vie.
Eschyle, *Prométhée.*

Il serait temps d'entamer la question du travail. Mais examinons d'abord chez certains hommes une faculté qui l'a singulièrement facilité, je veux dire la mémoire.

L'historien Valère Maxime (*Hist.*, lib. VIII, c. 7) nous apprend que Cyrus appelait par leur nom tous les soldats de son armée, forte de trente-deux mille hommes. De même Pline le Jeune nous raconte que Scipion l'Asiatique savait les noms de tous les citoyens de Rome, et il dit ailleurs à propos d'Adrien que cet empereur répéta un jour mot pour mot un livre qu'il venait de lire (*De Viris illustr.*, c. VII). Sénèque nous cite un jeune homme qui, après avoir entendu un poète lire une nouvelle œuvre de sa composition, prétendit être l'auteur de ce poème, et se mit sur le champ à le réciter d'un bout à l'autre pour prouver son dire. A son tour, un des plus célèbres érudits du seizième siècle, Marc-Antoine Muret, nous parle d'un jeune homme de son temps qui récitait par ordre et d'une manière imperturbable, après quelques instants de réflexion, jusqu'à trente-six mille mots qui lui étaient donnés au hasard, dans plusieurs langues et sans liaison, et chose plus merveilleuse encore, il pouvait les réciter dans le même ordre après un an d'intervalle (1). Enfin, il n'est personne parmi vous qui n'ait entendu parler du fameux polyglotte de notre siècle, le cardinal Guiseppe Mezzofante. Sa mémoire était si heureuse qu'il possédait jusqu'au dernier mot les dictionnaires de cinquante-huit idiomes différents (1).

(1) Var. lect. lib. III, c. I, *De admirabili quorumdum memoria.*

Nos écrivains, car je ne veux pas les oublier plus longtemps, nous offrent des exemples non moins saisissants. Pour ce qui est de réciter des mots, Sénèque le philosophe témoigne de lui-même qu'il en pouvait pour sa part répéter deux mille dans quelque ordre qu'on les eût présentés. Phénomène plus prodigieux encore, Pierre de Ravenne, autrement appelé Saint-Pierre Chrysologue, pouvait en répéter cent mille de suite. Je veux croire avec le lecteur qu'il y a là un peu d'exagération et qu'on n'a jamais dû compter jusqu'au bout.

Au reste, ce n'est pas cette mémoire artificielle, plus mécanique et factice que solide, qu'il faut admirer le plus. C'est plutôt celle de Cicéron qui à soixante-trois ans avait assez fidèlement conservé le souvenir des leçons de ses anciens maîtres, pour pouvoir, dans le loisir d'une traversée, sans le secours d'aucun livre, d'aucune note, écrire son traité des *Topiques*. C'est plutôt celle de Saint Thomas d'Aquin, dictant, sans avoir lui non plus aucun livre sous les yeux, toute sa *Catena aurea*, qui n'est qu'un tissu des textes des Pères rapportés aux diverses parties de l'Evangile. C'est plutôt encore la mémoire de Suarez qui ne se servait jamais d'aucun livre en dictant ses traités de théologie. Et notez-le bien, ces traités sont enrichis d'innombrables citations empruntées non-seulement à l'Ecriture et aux Saints Pères, mais encore aux théologiens et aux philosophes de tous les âges ! Comment comprendre que le même Suarez ait pu composer en entier son premier volume sur la première partie de Saint Thomas, c'est-à-dire son traité de Dieu, dans un voyage de Coïmbe à Rome, réfléchissant pendant la journée et dictant le soir, en arrivant à l'hôtellerie, le résultat de ses méditations ? Et pourtant, le fait est authentique et parfaitement prouvé.

Un siècle avant Suarez, avait paru dans le monde un homme dont le nom est à jamais immortel et que l'on cite encore après quatre cents ans comme le type du génie précoce. J'ai nommé

Pie de la Mirandole. Dieu en avait fait une créature d'élite. Outre les dons extérieurs qui charmaient les regards, il avait une imagination orientale, un parole colorée, une âme d'artiste qui se laissait emporter à toutes les émotions de la peinture, de la musique et de l'éloquence ; une sensibilité exquise et par-dessus tout une mémoire qui tenait du prodige et de l'incroyable. Encore tout enfant, il répétait en changeant l'ordre des vers les pages d'Homère ou de tel autre écrivain qu'on lui lisait. Quelques mois lui suffisaient pour posséder le dictionnaire entier d'un idiome, et c'est ainsi qu'à dix-huit ans, il savait vingt-deux langues. Un peu plus tard nous le voyons parcourir les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, où il soulève partout des applaudissements. Puis il revient à Rome, où il publie une liste de neuf cents thèses sur tous les points de la science humaine, *de omni re scivili*, thèses qu'il s'engage à soutenir contre tous les savants d'Europe. Il avait alors vingt-trois ans !

Nous ne trouvons rien d'aussi merveilleux dans les siècles suivants, et si j'avais mieux compris l'art des énumérations, j'aurais gardé ce dernier trait pour la fin. Ce chapitre y eût gagné sans doute. Toutefois, avançons quand même et saluons tout d'abord au seizième siècle le célèbre Juste-Lipse. Telle était la passion de cet écrivain pour Tacite qu'il l'avait appris tout entier par cœur. *Par cœur* ici n'a pas le sens qu'on lui donne parfois dans les collèges ; *par cœur* veut dire ici mot à mot, points et virgules, et la preuve, c'est que Juste-Lipse offrait de réciter de l'historien romain tel passage que l'on voudrait, un poignard sur le cœur, avec permission de l'enfoncer si sa mémoire le trahissait.

Vous vous rappelez que Bossuet avait appris l'*Iliade* et l'*Odyssée* du commencement à la fin, et ce qui est aussi admirable, c'est qu'il n'en oublia ni une page ni une demi-page, et qu'après bien des années, il en rêvait encore, récitant parfois pendant son sommeil de longs passages du divin poète.

Châteaubriand nous dit merveille de son enfance, et qu'il ait exagéré l'excellence de sa mémoire, c'est ce que nous ne jugeons pas. En tout cas, voici ce que nous lisons dans ses *Mémoires d'outre-tombe :* "Après la prière du soir que l'on disait en commun à la chapelle du collège, le principal faisait une lecture. Un des enfants pris au hasard était obligé d'en rendre compte. Nous arrivions fatigués de jouer et mourant de sommeil à la prière ; nous nous jetions sur les bancs, tâchant de nous enfoncer dans un coin obscur, pour n'être pas aperçus et conséquemment interrogés.—Il y avait surtout un confessionnal que nous nous disputions comme une retraite assurée. Un soir j'avais eu le bonheur de gagner ce port, et je m'y croyais en sûreté contre le principal ; malheureusement il signala ma manœuvre et résolut de faire un exemple. Il lut donc lentement et longuement le second point d'un sermon ; chacun s'endormit. Je ne sais par quel hasard je restai éveillé dans mon confessionnal. Le principal, qui ne me voyait que le bout des pieds, crut que je dormais comme les autres, et tout à coup m'apostrophant, il me demanda ce qu'il avait lu.—Le second point du sermon contenait une énumération des diverses manières dont on peut offenser Dieu. Non-seulement je dis le fond de la chose, mais je repris les divisions dans leur ordre, et répétai presque mot à mot plusieurs pages d'une prose mystique, inintelligible pour un enfant. Un murmure d'applaudissements s'éleva dans la chapelle ; le principal m'appela, me donna un petit coup sur la joue et me permit en récompense de ne me lever le lendemain qu'à l'heure du déjeuner." Et Châteaubriand continue de la sorte, citant d'autres faits non moins étonnants.

Tout ceci vous ennuie peut-être, et vous me demandez de passer à autre chose. Patience, encore deux noms, et j'ai fini.

Le premier, c'est celui de Villemain. Vers l'âge de douze ans, dans le pensionnat tenu par M. Planche, l'helléniste alors le plus

distingué de Paris, Villemain jouait la tragédie en grec, pendant les exercices de la fin de l'année. Vingt ans plus tard il se souviendra comme au premier jour, du théâtre de Sophocle appris ainsi par récréation, et circonstance que n'ont point oubliée ses biographes, à l'un de ses diners de ministre, il pourra réciter, sans en perdre un mot, devant les convives étonnés, son ancien rôle d'Ulysse dans *Philoctète.* Un autre jour, il entre chez Victor Hugo, au moment où le poète, comme cela lui arrivait souvent, examine les *devoirs* de ses fils. Il est question d'un passage de Tacite, non de ces passage que l'on apprend d'ordinaire, mais au contraire, d'un passage obscur et ignoré. M. Villemain le reconnut par un mot, et en récita deux cents lignes de suite sans hésiter une seule fois.

Mon second et dernier homme, c'est le Père Ventura. " Je l'ai vu, dit l'abbé Chantame, écrire plusieurs de ses homélies pour être envoyées à l'impression. On sait qu'elles sont un tissu de textes tirés de tous les saints pères, textes expliquant les divines paroles, et venant à l'appel du Père Ventura se ranger comme des pierres dociles pour construire un édifice intellectuel sous la direction de l'orateur architecte. Or, je le voyais écrire avec une extrême rapidité ses homélies, vraies mosaïques de patrologie, sans consulter les auteurs, sans chercher dans sa mémoire, et quand nous collationnions avec les originaux, nous trouvions à peine quelques rectifications à faire dans les nombreuses citations."

X

" L'homme naît pour le travailler comme l'oiseau pour voler," dit la Sainte Bible. Nul encore n'a échappé à cette loi, nul surtout de ceux qui ont voulu conserver, augmenter et fortifier les talents dont la Providence les avait enrichis. Il y a, je le sais, de doctrines complaisantes qui attribuent tout à l'inspiration,

Attendez qu'elle souffle, dit-on, et avec elle tout vous sera donné sans efforts. Oui, mais comme l'observe si bien Ozanam, " ce souffle divin ne s'arrête que dans les âmes qui la retiennent par force ; l'inspiration ne sait point se passer de la volonté ; ce sont les deux moitiés du génie. Et si nous étudions ses ouvrages, nous verrons que la perfection est laborieuse et que les choses valent ce qu'elles coûtent."

Ouvrons-donc l'histoire, entrons un peu dans l'intimité des hommes de lettres, des écrivains, et voyons si M. Ozanam dit vrai.

D'abord, je ne vous rappellerai pas ce qu'il en coûta au fils digne et timide d'un forgeron athénien pour devenir Démosthènes. Vous savez toute cette histoire de cailloux, de souterrains et de miroirs, rapportée par Plutarque ; vous savez aussi que le futur orateur consacrait à l'étude une partie de ses nuits et que pour former son style il copia jusqu'à dix fois la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide.

Venons à des hommes plus rapprochés de nous.

Bossuet, dès l'âge de six ans, s'enferme dans la bibliothèque de son oncle, et plus tard, il apprend par cœur d'un bout à l'autre l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Racine, à dix-huit ans, occupe ses loisirs à traduire le *Banquet de Platon*, à faire des extraits de saint Basile, à charger de notes une modeste édition de Sophocle et d'Euripide, qu'il sait presque entièrement par cœur. J'ai dit modeste, car Racine n'était pas riche, et les grandes éditions, les éditions de luxe lui étant interdites, il faisait ses commentaires lui-même.

Joseph de Maistre, jeune homme, met au travail une ardeur exceptionnelle. Il consacre chaque jour quinze heures aux études

sérieuses (j'ai dit *quinze* heures), à la jurisprudence, aux mathématiques, aux langues anciennes et modernes. On ne s'étonne plus après cela de le voir à vingt ans prendre tous ses degrés à l'université de Turin, et entrer l'année suivante au sénat de Savoie.

Au collège d'Eton, Shelley apprend le français et l'allemand, et en même temps qu'il lit les poètes et les philosophes, il se plonge avec passion dans l'étude des sciences naturelles. Plus tard, un de ses compatriotes, qui deviendra le P. Faber, se renferme dès son enfance dans l'isolement et donne tout son temps à l'étude, le mesurant avec l'inquiétude de l'avarice.

Franklin, lui aussi, estime à sa valeur le prix d'un moment. Il n'est que pauvre typographe dans une imprimerie et il lui faut tout le jour travailler des mains. Mais tandis que ses compagnons sont hors de l'imprimerie pour prendre leur repas, il fait vite le sien qu'il prépare frugalement de ses mains, et il lit ou étudie le reste du temps.

De même fait Ozanam dans ce bureau de notaire où le retient l'obéissance filiale. Tous ses moments libres sont consacrés à l'étude de l'histoire et des langues. Aussi, à peine a-t-il atteint sa vingtième année, qu'il écrit et parle déjà facilement l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, voire même un peu l'hébreu et le sanscrit.

Mais voici venir le modèle de la jeunesse studieuse. Montalembert nous a dit comment il avait senti sa vocation d'orateur, et comment aussi, tout jeune encore, il essayait ses forces. " Souvent, au milieu d'un bois, écrit-il, je commençais une improvisation fougueuse contre le ministère; puis avec ma vue basse, je tombais nez à nez sur quelque bûcheron ou quelque

paysan qui me regardait d'un air ébahi, me croyant sans doute échappé d'une maison de fous. Moi, couvert de honte, je me sauvais à toute jambes, et puis je recommençais à gesticuler et à déclamer." (*Lettres à un ami de collège.*)

Mais tout cela n'est rien encore. Ce n'est qu'amusement. Veut-on savoir l'emploi que Montalembert faisait de son temps au collège Sainte Barbe, en 1828 ? Ecoutez.—Lever à quatre heures. A quatre heures et demie, étude alternée de la philosophie grecque dans Xénophon et de l'histoire d'Allemagne dans Pfeffel. De six à sept heures et demie, après un court instant accordé aux poètes, il faisait son devoir de mathématiques. A sept heures et demie, déjeuner puis récréation d'un quart d'heure avec son ami Léon Cornudet. De huit à dix, classe de mathématiques. De dix et demie à midi un quart, étude et classe de physique, puis dîner. A midi trois quarts, répétition de chimie deux fois par semaine ; les autres jours, récréation avec un ami. De deux heures à quatre heures un quart, classe de philosophie. De cinq à six, lecture d'ouvrages philosophiques ; de six à sept heures et demie, devoir sur cette science. A sept heures et demie, récréation, souper et prière. De neuf à dix, lecture d'un poète ou d'un historien grec ; de dix à onze, étude de l'histoire d'Allemagne dans Pfeffel ou dans Schiller, sauf le dimanche, où il y a répétition de grec et lecture de Platon. Voilà ce que Charles de Montalembert faisait de son temps durant son année scolaire de philosophie. L'année précédente, en prenant cinq minutes par jour sur l'heure du lever, il avait traduit du grec tout Epictète.

***

Voilà des travaux de jeunesse, des travaux de préparation, d'acheminement. Admirons maintenant les travaux de l'âge mur.

Voyez d'abord Aristote, léguant à ses successeurs cent quarante-deux traités scientifiques ou philosophiques ; voyez Térentius Varron dont saint Augustin disait : " Il a tant lu qu'on s'étonne qu'il ait eu le loisir d'écrire."

Voyez surtout les prodigieux labeurs des pères de l'Eglise. Ces hommes baptisent, confessent, instruisent, administrent l'Eglise, la gouvernent, luttent pour ses intérêts contre les princes et les magistrats, visitent les malades, assistent les mourants, enterrent les morts, rachètent les captifs, nourrissent les pauvres, les veuves, les orphelins, bâtissent des églises et des hôpitaux, enfin ils sont tiraillés en tous sens par les exigences du dehors et il semble qu'il ne leur reste plus de temps pour les travaux de l'intelligence. Et cependant Origène, pour un, " écrit à lui seul plus d'ouvrages qu'un autre n'en pourrait lire." C'est encore un mot de saint Augustin. Et Origène, notez-le bien, n'est ni un reclus, ni un moine, ni un solitaire. Sa vie est mêlée à toutes les affaires ; de tous côtés on vient le consulter, et de plus il doit consacrer à l'instruction de ses disciples la meilleure partie de sa journée. Il lui reste pour ressource de passer ses nuits dans les veilles studieuses, et de réduire sa nourriture à la quantité que peut représenter six centins de notre monnaie, à se faire des *entrailles d'airain* pour pouvoir résister à de telles fatigues.

Faut-il encore citer d'autres noms ? Faut-il parler d'un saint Ephrem composant TROIS MILLIONS de vers et DEUX MILLE ouvrages en prose ; d'un saint Jean Chrysostome qui trouve le moyen de nous laisser douze énormes in-folio ; d'un saint Jérôme qui sans cesse sur la brèche, toujours plein d'ardeur pour la défense de la vérité, compose ses traités tout d'une haleine, en une nuit par exemple ; d'un saint Augustin qui commence si tard et qui embrasse cependant toute la science chrétienne ; d'un saint Columba qui transcrit jusqu'à trois cents fois les psaumes et les évangiles ? Les commentaires sont ici inutiles.

Après les pères de l'Eglise, les moines du moyen âge, les grand docteurs; Albert le Grand dont la science sembla plus qu'humaine; saint Thomas d'Aquin, laissant à la science après une vie relativement courte dix-sept volumes in-folio, où sont traités toutes les questions les plus abstraites de la philosophie et de la théologie, et regrettant de ne pouvoir remplacer par des traités plus étendus et plus complets ce qu'il appelait des esquisses et des manuels. Et comment ne pas saluer à la même époque ces quarante mille étudiants venus de toutes les extrémités de l'Europe, pour écouter les leçons des maîtres de la science; comment aussi ne pas remercier d'un cœur attendri ces moines infatigables qui du matin au soir transcrivent pour nous les manuscrits de l'antiquité, apportant à ce travail une ardeur toujours nouvelle et jamais ralentie!

A quelques siècles de distance, Bossuet est un autre père de l'Eglise, un autre moine. Il a tout étudié, tout appris, écrit sur tout; il pourrait se reposer. Eh! bien, je le vois encore à l'âge de soixante-trois ans, interrompre le sommeil de ses nuits, se lever régulièrement à deux heures du matin, et après avoir récité, tête nue, l'office nocturne, reprendre la plume victorieuse qui écrivit l'*Histoire des Variations*.

Avant lui, c'est Hardy écrivant huit cents drames, dont six cents en vers; c'est le poète *Caldéron*, auteur de quinze cents ouvrages dramatiques; c'est Lope de Véga qui remplit dans sa vie trente-trois mille feuilles de papier; c'est Macedo, cordelier Portugais, trouvant le temps de composer trente-deux oraisons funèbres, cinquante-trois panégyriques, soixante discours latins, sept cent lettres, cent trente-deux élégies, quarante-huit poëmes épiques, deux mille six cents poëmes héroïques, trois mille épigrammes, &c.

Plus tard, c'est Du Cange dont l'incompréhensible fécondité

donne le vertige ; c'est Mabillon, le plus illustre des moines modernes, laissant trente volumes, la plupart in-folio ; c'est Montfaucon expliquant l'antiquité en quinze énormes volumes ; c'est Buffon, travaillant quatorze heures par jour ; c'est d'Aguesseau qui possède parfaitement huit langues, qui se repose de ses fatigues de jurisconsulte en ouvrant un livre d'algèbre, ou en faisant des vers aux moments perdus ; C'est Daru et Montalivet que trente-six heures d'une application continue ne peuvent cependant lasser ; c'est le savant Humboldt, arrivé à l'âge de quatre-vingt-un ans, et se levant encore comme dans sa jeunesse, à quatre heures du matin après s'être couché à minuit ; c'est Boissonnade étudiant le grec dans tous ses âges, tous ses dialectes et toutes ses nuances ; c'est Ventura se mettant à une longue et solitaire étude qui commençait à quatre heures du matin et s'interrompait à onze heures pour être reprise ensuite le soir ; c'est Ozanam désespéré du mal qui le dévore et qui dit adieu dans une page immortelle, à la vie et à ses études tant aimées ; c'est Bonnetty entassant articles sur articles et se trouvant à la fin de sa carrière en présence de quatre-vingts ou cent volumes ; c'est l'abbé Migne imprimant avec ses trois cents ouvriers typographes à peu près trois mille volumes in-°4° ; c'est, de nos jours, Léon Gautier, qui, tout en remplissant les devoirs de sa charge aux archives de France, en préparant et faisant ses cours à l'Ecole des Chartes, publie vingt-cinq à trente volumes, écrit dans le journal le *Monde* sept à huit cents articles, collabore assidûment à la *Revue du Monde Catholique*, à la *Revue des questions historiques*, à la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, au *Croisé*, au *Foyer*, sans cesser pour cela de s'occuper des œuvres ouvrières, des conférences de la propagande, en un mot de tous les intérêts catholiques."

On n'en finirait pas si l'on voulait continuer cette énumération. Mais laissez-moi nommer encore Charles Nodier, dont le bagage littéraire est si énorme que lui-même s'égarait dans le nombre et dans les titres des productions que sa plume infatigable

enfants pendant quarante ans ; Jules Janin, dont les innombrables feuilletons mis à la suite les uns des autres formeraient peut-être cent cinquante volumes ; Littré, qui éteignait sa lampe quand le jour paraissait ; Alexandre du Sommerard, l'auteur des *Arts au moyen âge*, dont un travail trop assidu ruina la santé ; le romancier Balzac, qui écrivait à la comtesse Hanska : " Travailler, c'est me lever tous les jours à minuit, écrire jusqu'à huit heures, déjeûner en un quart d'heure, travailler jusqu'à cinq heures, dîner, me coucher, et puis recommencer le lendemain." Enfin, il n'y a pas jusqu'à l'épicurien Sainte-Beuve qui ne soit ici un beau modèle à citer. De neuf heures du matin à midi, et de sept à neuf heures du soir, il lisait ou faisait faire des lectures à haute voix ou des recherches à son secrétaire. Depuis le dîner à midi jusqu'au souper à six heures, après un peu de sieste, il poursuivait sa tâche, et ne s'interrompait que pour aller à l'Institut et aux bibliothèques, recevoir ou faire les visites nécessaires au sujet de ses articles. Dans la rue il lisait ; partout, à la maison et à la ville, il avait un crayon et du papier pour prendre des notes. Qu'il fût à sa chambre ou dans son jardin, il ne cessait ou de lire ou d'écrire, sans fatigue comme sans fin. " Jamais, nous dit M. Louis Nicolardot, un de ses habitués, je ne l'ai surpris à l'état de repos."

XI

> Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Après le travail, la persévérance.

Vous avez lu souvent que le *Panégyrique d'Athènes* coûta dix années de travail à Socrate ; que Virgile consacra trois ans à ses *Bucoliques*, sept à ses *Géorgiques*, et onze à son *Enéide*, qu'il jugeait cependant encore imparfaite ; que Dion Cassius employa douze ans à la composition de son histoire et Diodore de Sicile trente ans.

Mais voici qui est plus étonnant, et aussi plus admirable. Je veux parler de la *Concordance de la Bible*, et ici je vais citer M. Philarète Chasles, afin qu'on ne m'accuse pas d'inventer à plaisir. Je reviens, dit-il dans ses *Etudes sur l'Antiquité* (Paris 1847, p. 196), à la Concordance de la Bible et aux cinq cents moines de saint-Bénoît, qui, prenant la plume quand tintait la cloche à la Tour saint-Jacques, *achevaient* rapidement, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-cinq années, les petites concordances d'abord, puis les grandes, les premières n'ayant pas semblé suffisantes. L'esprit d'association et de discipline inspirait ce courage et donnait ces résultats." J'ai souligné en passant le mot *achevaient*, parceque de fait, ces pieux moines n'ont fait pendant ces vingt-cinq années que continuer et terminer une œuvre depuis longtemps commencée. Au reste, voici ce que M. Chasles ajoute, et ce que nous offrons à vos réflexions : Ce travail (des concordances, tel que nous l'avons) à coûté, dit-il, SIX CENTS années à plus de TROIS MILLE moines de toutes les nations avant de se parfaire." (p. 197 ibid.)

Revenons, après cette digression, aux œuvres individuelles. La *Divine Comédie* a demandé vingt ans de travail. Froissart nous apprend lui-même comment il compose son histoire. Il interrogeait sans cesse les hommes éminents ou politiques, se faisait raconter par eux les évènements où ils avaient eu part, entreprenait, dans un temps où il n'y avait certes ni chemins de fer ni bateaux à vapeur de longs et pénibles voyages pour se livrer à ces recherches qu'il appelle des *enquestes*, et ce n'est qu'après bien des années de pareilles fatigues qu'il achève sa *chronique*.

. . . .

Une intervalle de onze années s'écoule depuis la dernière comédie de Cervantés jusqu'à la publication de la première partie de Don Quichotte, et il ne parait pas que ce temps ait été consacré par l'auteur à d'autres occupations littéraires—Pasquier n'a fait qu'un livre, ses *Recherches de la France*, et ce livre est le

travail d'une existence presque séculaire. Malherbe disait qu'après avoir composé un poëme de cent vers, il avait acquis le droit de se reposer dix ans, tant cela lui coûtait de temps et de peine. Vaugelas met trente ans à sa traduction de Quinte-Curce. Il faut à Pascal au moins vingt jours pour la composition d'une *provinciale*, et il est telle de ses lettres, qu'il a recommencé jusqu'à huit fois. La Bruyère voue toute sa vie à un livre de peu d'étendue, les *Caractères*; La Fontaine commence à publier ses fables en 1668 et finit en 1694; Fénélon laisse dix-huit manuscrits du *Télémaque*, tout chargés de ratures; Champort ne peut terminer sa tragédie de *Mustapha et Zéangir* qu'après quinze ans de travail; Barthélemy, son voyage d'Anacharsis qu'après trente années bien comptées. *L'esprit des Lois* fit blanchir les cheveux de Montesquieu, et comme il le dit, "pensa le tuer;" Gibbon se retire et se recueille dix anneés à Lausanne pour y penser son histoire à l'abri de toute distraction.

Savez-vous combien de temps il a fallu à Goethe pour composer son *Faust*, pour lui donner sa forme dernière? Il lui a fallu soixante ans! "Oui, écrit à ce propos M. Emmanuel de Saint-Albin (*Le Contemporain*, 1883, t. II, p. 987), Goethe a vécu pendant un demi-siècle dans l'intimité de ces deux personnages de Faust et de Méphistophélès, les observant sans cesse et les méditant en lui-même et chez les autres. Dans le cours de ces calmes années toutes vouées au culte des lettres et des sciences, il a longuement expérimenté, avec la passion ardente et la froide sagacité de sa double nature de poète et de savant, les phénomènes psychiques qu'il décrit, et il a déposé peu à peu dans le cadre mobile de son œuvre favorite, comme dans une cassette toujours ouverte, les souvenirs de sa jeunesse et les convictions de sa maturité, les aspirations d'une foi hésitante et les ricanements de la négation absolue, des fantaisies charmantes et des énigmes bizarres, le meilleur et le pire d'une âme de génie."

Et si nous abordons les écrivains de nos jours que voyons-

nous? Bon nombre écrivent à toute vapeur, cela est vrai: Jules Janin, par exemple, que nous avons vu tout à l'heure collaborer à nombre de journaux et publier tant d'ouvrages qu'on ne put songer à en donner la liste; Dumas père, qui imprime en la seule année 1845, soixante volumes; Charles Nodier, Scribe, Balzac, Lamartine, Victor Hugo, Capefigue, Louis Veuillot. Mais il n'en est pas de même pour tous. Chateaubriand a composé *Atala* avec une sage lenteur, il l'a publié, et avant d'en donner une seconde édition, il passe encore quatre ans à revoir cet épisode; ses *Martyrs* ne reçoivent leur dernier poli qu'après sept ans de travaux préliminaires; ses brochures politiques, il l'assure lui-même, "ces opuscules d'un jour," comme il les appelle, lui coûtent plus, proportion gardée, que les plus longs ouvrages sortis de sa plume. Ravignan ne peut faire une bonne conférence s'il n'y met trois semaines; Lacordaire après des années d'études préparatoires, ne monte dans la chaire de Notre-Dame qu'après de longues méditations; Rio, pour son ouvrage sur Shakespeare, fouille pendant sept ans les bibliothèques et les dépots d'archives de la Grande-Bretagne; Beauchesne ne peut donner son *Louis XVII* qu'après vingt ans de recherches et de travaux; Littré met vingt-cinq ans à préparer et à produire sa publication des *Œuvres d'Hippocrate*; Edmond About emploie dix-huit mois à la facture du moindre volume; Flaubert, l'immonde romancier, perd cinq années sur *Salammbo*; Feydeau n'en finit plus avec son livre de *Fanny*; enfin, car je ne veux pas vous lasser, Jasmin, le fameux poète provençal, celui qui reçut de Mgr Tibour devant tout le clergé de Paris et en présence du nonce du pape, un rameau fleuri portant ces mots: "Au plus grand des troubadours passés, présents et futurs;" Jasmin n'a à son crédit que cinq poèmes, soit deux mille quatre cents vers, et ils lui ont coûté, si nous voulons l'en croire, douze années de travail assidu. (Voir les *Papillotes, préface* p. xx. C'est vous dire assez quel soin ce poète mettait à la forme, quelle passion il avait pour le beau littéraire.

XII

Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Ce culte de la phrase,—et soit dit par parenthèse, le mot est pris ici dans son sens favorable,—nous le retrouvons dans tous les grands écrivains, et en vous indiquant tout à l'heure le nombre d'années que quelques-uns d'entre eux ont employés à la composition de leurs ouvrages, je ne faisais que montrer leur délicatesse et leur sévérité en fait de style. Toutefois poussons encore un peu plus loin cette étude.

Tout le monde n'a pas l'extrême facilité de Rohou, de Massillon, de Delille ou de Lamartine, de Lamartine qui ne corrigeait jamais ou qui du moins laissait ce soin à sa femme. Les manuscrits du Tasse sont illisibles tant ils portent de ratures. L'*Homère* de Pope ne valait guère mieux comme lecture courante. Pétrarque dans les notes latines qu'il traçait en tête d'un de ses sonnets nous fait bien voir la part qu'il faisait au style. "Commencé par ordre de monseigneur, le 10 septembre, à l'aube du jour, après mes prières du matin. 9 octobre, trois heures avant midi. Il faut refaire ces deux vers en les chantant, et les changer de place. 30 octobre, dix heures du matin. Ceci me plaît. 20 décembre au soir. Non, ceci ne me plaît pas, il faudra y revenir, on m'appelle à souper. 18 février vers midi. C'est bien maintenant; il faut cependant y regarder encore." Comptez, et vous trouvez six mois dépensés sur un sonnet.

Le vieux Balzac n'était jamais content de sa première expression, ni de la seconde, et il passait toute une semaine sur une seule page. Malherbe lui, emploie une demi-rame de papier à corriger une seule stance. Un jour il prend résolution d'adresser une ode

au président de Verdun pour le consoler de la mort de sa femme. Il y travaille trois ans, et quand enfin il va porter ses condoléances, grande est sa surprise de voir que le président est remarié et conséquemment tout consolé.

Du Bartas ne s'épargne aucune fatigue pour arriver au naturel. A-t-il à donner une description du cheval? "Il s'enferme dans sa chambre," c'est Gabriel Naudé qui parle (*Coups d'Etat*), "et se mettant à quatre pattes, il souffle, hennit, gambade, tire des ruades, va l'amble, le trot, le galop, à courbette et tâche par toutes sortes de moyens de bien contrefaire le noble animal."

Madame Dacier fait une version d'Homère, et elle en traduit différents passages de sept ou huit manières : encore après tant de zèle n'est-elle guère satisfaite. Boileau s'en va chercher *au coin d'un bois le mot qui le fuit ;* La Fontaine, pour méditer plus à l'aise, va s'asseoir au pied d'un arbre et y passe la journée sans s'apercevoir qu'il pleut par torrents et qu'il est trempé jusqu'aux os ; Corneille, le grand Corneille loge à côté de son frère Thomas dont la plume est plus facile. Il se tourmente, il ne trouve pas la rime, il demande secours à son frère, et à travers le guichet, Thomas lui jette le bienheureux mot, le bienheureux vers tant cherché.

Ecoutez maintenant Jean Jacques Rousseau. "Il n'y a pas un de mes manuscrits, dit-il, qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse ...Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête, avant qu'elle fut en état d'être mise sur le papier."

Buffon ne va guère plus vite, et encore il a besoin d'aide. M. Flaurens a montré dans son *Histoire des manuscrits de Buffon*, le mode de collaboration que le grand naturaliste avait

adopté. "Bexon fait une première rédaction et l'envoie à Buffon ; Buffon corrige et renvoie à Bexon. Bexon recopie, Buffon recorrige, et cela se renouvelle jusqu'à trois, quatre et cinq fois de suite." M. Flaurens ne dit pas assez. Buffon a avoué lui-même à l'abbé Maury que, avant de pouvoir se contenter lui-même, il avait transcrit vingt fois tous ses ouvrages.

L'historien anglais Hume ne pouvait jamais se contenter lui-même, et toutes ses éditions portent des variantes.

Au moins dira-t-on aujourd'hui, dans un siècle pressé comme le nôtre, on se hâte un peu plus.—J'ai nommé tout-à-l'heure Jasmin, je pourrais maintenant citer Henri Murgër qui met à polir une phrase le temps qu'un lapidaire met à polir un diamant ; Flaubert, qui comme autrefois Milton, soigne jusqu'aux virgules, poursuit les mots répétés à trente et quarante lignes de distance, se donne un mal infini pour éviter les consonnances fâcheuses, les redoublements de syllabes offrant quelque dureté, les rimes, les retours de fin de phrases apportant le même son.

Béranger lui aussi besogne beaucoup, et comme il l'avoue lui-même, il y a tel de ses couplets qui lui a coûté des semaines de réflexion. La plume de Veuillot semble toujours avoir la bride sur le cou, et pourtant il est certain qu'elle s'use bien souvent aux ratures et aux corrections de tout genre. Augustin Thierry peut à peine dicter quinze à vingt lignes par jour, tant il lui faut de temps et de labeurs pour fondre le tout, pondérer les parties, et construire un ensemble harmonieux. Honoré de Balzac, ce romancier si fécond dont on pourrait prendre toutes les compositions pour des premiers jets, visait à une perfection presque chimérique. Ses remaniements, ses corrections innombrables faisaient le désespoir des imprimeurs et éditeurs. Sa *Pierrette*, par exemple, ne fut définitivement arrêtée qu'après vingt-sept épreuves. Selon Théophile Gautier, une phrase occupait toute une veillée de Balzac. Elle

était prise, reprise, tordue, pétrie, martelée, allongée, raccourcie, écrite de cent façons différentes, et chose bizarre, la forme nécessaire, absolue, ne se présentait à lui qu'après l'épuisement des formes approximatives.

XIII

Sans cela, je ne puis rien.

Terminons ce chapitre du travail en indiquant les moyens pris par quelques écrivains pour faciliter la composition. Je ne vous parlerai pas de cet auteur, qui se tenait, dit-on, les pieds dans un seau de mélasse tout le temps qu'il écrivait. C'est peut-être là une fable, et d'autant plus facile à inventer qu'on ne nomme pas ce singulier écrivain. Mais à défaut de mélasse, il est historique que Schiller se tenait longtemps les pieds dans de la glace avant d'écrire quoi que ce fût.

Le jurisconsulte Cujas, comme de nos jours l'abbé Rohrbacher, ne travaillait bien que lorsqu'il pouvait s'étendre tout de son long par terre, et il travailla ainsi tant d'années qu'il finit par user de ses genoux le plancher de sa chambre.

Bossuet se tenait dans une chambre froide et la tête chaudement enveloppée.

L'historien Mézeray ne travaillait qu'à la chandelle, même en plein jour et en plein été. On ajoute qu'il ne manquait jamais de reconduire jusqu'à la rue, le flambeau à la main, les personnes qiu lui rendaient visite.

Crébillon fils est un autre exemple de cette singularité. Ne lui demandez pas de rien faire à la lumière du soleil. Pour que

son imagination s'échauffe, que son talent se déploie, il faut que les volets soient fermés, et qu'il n'y ait pour éclairer l'obscurité de sa chambre, qu'une pauvre bougie, lueur funèbre devant laquelle Crébrillon croyait voir danser des spectres.

Nous citerions un exemple à peu près analogue si on voulait nous permettre une petite digression. C'est celui du peintre Girodet. Girodet n'aimait pas à travailler pendant le jour, et on le devine bien à la couleur blafarde de sa peinture. La nuit, quand l'inspiration lui venait, il se levait, faisait allumer des lustres, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et ainsi affublé, ce mamamouchi peignait ses grands cabas diluviens.

Exemple du contraire dans le père Hermann. Cet illustre musicien poète se trouvait un jour à Annecy aux approches de la fête de saint François de Sales. De bonnes religieuses dont il visitait le couvent, lui demandent un cantique pour la circonstance. “ Je ne le puis à la maison que j'habite, répondit le père, il y fait trop noir. Cependant, je ne refuse pas si vous pouvez me donner pour quelques heures une chambre bien pleine de soleil.”

Il n'y a pas que la chambre et le soleil qui puissent inspirer le génie. Vous savez tous que Buffon faisait grande toilette pour écrire, et ses manchettes de dentelles sont restées aussi célèbres que lui-même. Alexandre Dumas, lui, moins précieux, ne pouvait écrire qu'en chemise. Diderot se plaisait dans sa robe de chambre, et dans sa plus vieille, entendez-vous ? Il faut voir les adieux qu'il lui fait quand il est obligé de s'en séparer. Cela vaut la peine d'être écouté. “ Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle ! Elle moulait tous les plis de mon corps sans me gêner ; j'étais pittoresque et beau ! L'autre, raide, empesée, me *mannequine*. . . . Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est

presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière? Un de ses pans servait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume? Elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus! Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille.... A présent j'ai l'air d'un fainéant; on ne sait qui je suis. Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne; ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre, je suis devenu l'esclave de la nouvelle. Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe....etc., " et Diderot continue ainsi encore longtemps, mais c'en est assez sur celui-là.

Pourquoi, je vous le demande, cette pantouffle en or clouée sur le bureau de Beaumarchais? Je vois qu'avant de travailler notre homme la baise avec tendresse, disant que cela l'inspire. Sottise, me direz-vous, et honteuse si elle n'était ridicule.

Je vois plus loin le grand orateur Pitt prendre un peu de vin de porte et une cueillerée de quinquina toutes les fois qu'il a une affaire importante à discuter. Addison parle d'un célébre avocat qui ne plaidait jamais sans avoir dans la main un bout de ficelle dont il serrait fortement un de ses pouces pendant tout le temps que durait son plaidoyer; les plaisants disaient que c'était le fil de son discours.

Si Pitt prenait du vin, Turgot de son côté ne travaillait bien que quand il avait bien diné. Chez l'abbé Martinet, c'est le contraire que nous trouvons. Dans ses fièvres de composition, le docte écrivain se retire dans son cabinet, loin du bruit, apportant avec lui un panier de pommes et ne prend pas d'autre nourriture tant que dure son travail. Balzac, lui, ingurgite à tout moment une tasse de café noir, ou plutôt verdâtre, extrêmement fort, et il vide ainsi non pas de ces pots mesquins dont nous servons nous autres, mais d'amples soupières.

Le café noir joue aussi un grand rôle dans la vie littéraire de Lamennais. Quand ce prêtre déchu veut rager comme il faut, donner du ton à ses déclamations révolutionnaires, il ôte ses souliers, met ses pieds nus sur un bloc de marble placé sous sa table, boit du café très chaud et très fort, et le sang lui montant à la tête, il écrit, disons mieux, il délire.

Eugène Sue ne prend pas tous ces violents moyens, mais il ne savait rien faire sans ses fameux gants jaunes. Chaque fois qu'il se remet à ses écritures, il lui en faut de nouveaux, et soit dit en passant, il se les fait présenter sur un plateau d'argent par un domestique en livrée.

Le philosophe Kant, pendant ses cours, tenait ses yeux imperturbablement fixés sur un bouton d'uniforme, et toujours sur le même. Je ne dis pas que ce bouton fût son dieu inspirateur, mais ce qui est sûr, c'est que le bouton ayant disparu un jour, soit par accident, soit parce que le porteur était absent, le professeur ne put que bégayer sa leçon sans pouvoir échapper à un misérable terre à terre.

Je ne garantis pas cette histoire, quoiqu'elle nous ait été rapportée par un écrivain consciencieux. Elle n'est peut-être que la variante de cette autre plus authentique, citée par M. Eugène Pelletan. Suivant l'auteur de la *Nouvelle Babylone*, le même philosophe Kant avait un peuplier devant la fenêtre de son cabinet. C'était son point de mire habituel, son ami, nous dirions presque son compagnon de travail. Une main profane abattit un jour l'arbre rêveur, et du coup le philosophe perdit le fil de sa pensée.

Assez de ce passage.

XIV

.........Donnez-vous du repos;
Vous n'aurez tantôt plus que la peau sur les os.

Les Plaideurs.

"L'arc ne doit pas être toujours tendu," dit le proverbe. Ainsi en est-il pour l'esprit. Il a besoin lui aussi qu'on lui lâche la corde de temps en temps.

Quelques écrivains se reposent en laissant trotter leur plume dans des compositions légères. Ainsi Homère imagine une grande bataille entre les rats et les grenouilles et fait là-dessus tout un poème, la *Batrachomyomachie*; Sénèque écrit une narration burlesque de la mort de Claudien; Erasme entreprend pour s'amuser un éloge de la folie. D'autres s'exercent à des compositions capricieuses ou à de vrais tours de force littéraires. Ainsi Tryphiodore, (vous ne le connaissez guère, et je ne le connais pas du tout), fait une *Odyssée* dans le premier chant de laquelle il n'y a pas d'*a*. Dans le second il n'y a pas de *b* et ainsi de suite. Fulgence a un ouvrage en prose absolument dans le même genre. On trouve aussi le même caprice dans cinq nouvelles de Lope de Véga. Pindare lui même, dit-on, s'était amusé à pareille chose, et une de ses odes, aujourd'hui perdue, ne contenait pas d'*s*. Mais ceci n'est que bagatelle à côté de l'ouvrage d'Hugbald le moine, sur la calvitie. Tous les mots, sans en excepter un seul, y commencent par un *c*.

C'est dit sans vouloir provoquer l'admiration.

Voici d'autres passe-temps plus naturels et moins fatigants. Quand Pythagore a consumé de longues heures en spéculations

philosophiques, il sort de sa demeure, entre dans la première forge venue, et prête l'oreille au bruit cadencé des marteaux ; Démosthènes, après ou avant ses veilles studieuses, s'en va sur la place publique se mêler à la foule et écouter les orateurs. Virgile se promène au bord de la mer, sur le rivage de cette baie de Naples si bien faite pour inspirer et pour reposer doucement les poètes.

Petavius est à sa table de travail depuis deux heures et il écrit ses *Dogmata Theologica.* Tout à coup il se lève, saisit sa chaise et la fait tourner sur un de ses pieds pendant cinq minutes, puis il se rassied. Ou bien encore, il prend sa plume du bout des doigts, une plume barbue, la lance en l'air et tâche de la saisir dans sa chute ; la reprend, la lance de nouveau et la ressaisit de suite. Tout cela dure quelques instants. Deux heures se passent encore et la même expérience se répète. C'est la seule recréation que s'accorde le savant théologien.

Richelieu, qu'on peut ranger parmi les écrivains, aimait des exercices plus violents. On le surprit plus d'une fois sautant avec un des pages de la cour, tout fier quand il pouvait atteindre plus haut que son antagoniste. On rapporte à ce propos que le courtisan de Grammont, quoique plus agile que le cardinal, ne pouvait jamais se résoudre à sauter plus haut que lui.

Boileau faisait une partie de quilles bien volontiers. Racine jouait à la procession avec les enfants. "Mes sœurs, nous dit Racine le fils, étaient le clergé, moi le curé, et l'auteur d'*Athalie* chantait avec nous et portait la croix."

Je ne sais quels étaient les passe-temps de Voltaire. Mais je sais que l'impératrice de Russie lui ayant envoyé une boîte d'ivoire qu'elle avait faite au tour, Voltaire y trouva l'idée d'une plaisanterie. Il prit donc de la soie et des broches, et après avoir reçu quelques leçons de sa nièce, madame Denis, il envoya à Catherine

en retour de son cadeau, le commencement d'une paire de bas de soie blancs tricotés de sa main.

Madame du Deffand, elle, se reposait dans son lit, et n'était jamais debout avant six heures du soir.

A sa maison de campagne, Chateaubriand s'amusait parfois à jeter des pelotes de pain à un chat pour le faire gambader sur l'herbe.

Byron aimait la mer autant que la poésie. Rien ne le reposait de ses travaux de composition comme un bain ou une promenade sur l'eau. Il faut ajouter qu'il était excellent nageur. A Venise, par exemple, il avait parié qu'il traverserait un bras de mer à la nage et en tenant une bougie allumée ; plusieurs fois il renouvela l'expérience et cette folie tourna la tête à bon nombre d'élégants. La tempête même ne l'effrayait pas, bien au contraire ; pendant son séjour en Suisse il attendait qu'elle s'élevât pour naviguer, puis du bord de sa balancelle, il se jetait à l'eau et allait au milieu du vent aborder le rivage.

A la Chesnaie, aux heures de recréation, Lamennais jouait au colin-maillard avec des amis et disciples. Ou bien il grimpait avec l'agilité d'un chat jusqu'au sommet des arbres, contrefaisait l'Anglais ou l'homme dont la raison commence à se dissiper dans les fumées du vin, jouait des scènes bouffones avec son ami Éloi Jourdain ou d'autres, &c.

XV

Quelles sont tes ressources ?
Nous reviens-tu chargé du précieux métal ?
P. Lemay.

Il est naturel que les écrivains, après avoir bien travaillé, soient récompensés. Vous allez voir comme quelques-uns l'ont

été magnifiquement. Je n'examine pas s'il faut ou non les en louer. Ne parlons pas des anciens. Le seul fait que leurs œuvres nous soient parvenues prouve suffisamment la persévérance de leurs succès. Contentons-nous de signaler les trente mille éditions d'Homère, que M. de Maistre comptait déjà au commencement de ce siècle ; et cette liste longue de cent quarante-trois pages où sont nommés dans l'édition Lemaire les principaux traducteurs d'Horace.

Arrivons de suite à Voltaire. Là, je n'ai pas besoin d'avertir que mon ambition n'est pas d'exalter ce triste sire. Je raconte, je ne fais pas d'apologie. Au dix-huitième siècle, l'admiration pour le patriarche de Ferney touchait pour beaucoup de gens au culte et à l'adoration. Voltaire était vraiment traité en dieu : c'était le dieu de ceux qui ne reconnaissaient pas celui du catholicisme. Sans cesse ses autels étaient surchargés d'offrandes. Il y avait émulation, à lui adresser, qui des livres pour sa bibliothèque, qui des bustes d'ivoire, qui des portraits, qui des tableaux, qui des pastels, qui des tapisseries pour son ameublement, qui des écritoires pour son secrétaire, qui des fourrures précieuses pour ses vêtements, qui des services de porcelaine pour sa table, qui des fromages, qui des pâtés, qui des truffes, qui des melons, qui des perdrix, qui des faisans, qui des saucissons, qui des perdrix rouges, qui des colombes, qui des œufs, qui du lait, qui des fleurs et des fruits pour ses buffets, qui des bouteilles de vin de champagne, qui des tonneaux de vin de Hongrie pour sa cave, qui des pruniers, qui des cerisiers, qui des ceps de vigne, qui des ognons, des plantes et de beaux arbres pour son jardin ; qui un beau cheval pour son écurie. On lui adressait tant de vers qu'il prit le parti de les laisser de côté, ou de n'ouvrir que trois ou quatre enveloppes au hasard. Il était encore plus assiégé de visites que de vers. Pour s'y soustraire, il se cachait soigneusement, ou du moins ne se livrait qu'avec les personnes de son choix. Cela n'empêcha rien cependant et les pélérinages à Ferney restèrent jusqu'au bout

à la mode. Il est avéré qu'on volait à Ferney de tous les coins de l'Europe ; il n'est pas moins certain qu'on s'y rendait avec l'empressement et le recueillement qu'apportent les catholiques devant les autels privilégiés de certains saints, et qu'on assimilait cet engouement aux dévotions. Tant il est vrai que, même au dix-huitième siècle, on avait besoin de s'agenouiller devant quelqu'un et d'adorer.

Je n'appuierai pas longtemps sur les écrivains de notre temps. Qui ne sait que Royer-Collard a été en son temps l'homme monarchique le plus populaire de France ; qu'au moment où sept collèges électoraux se disputaient l'honneur de lui confier leur mandat (1827), les femmes de la halle portaient sa cuisinière en triomphe, la presse française retentissait de ses louanges et la presse étrangère faisait chorus ? Qui ne sait qu'à un moment de sa vie, Chateaubriand a disposé des trônes ; que Lamartine a été pendant trente ans l'idole de la France, que Victor Hugo a laissé à sa mort plusieurs millions, produit de ses œuvres ; que le poète Jasmin, plus riche encore de vrai succès, a allumé partout sur son passage, dans ses courses à travers le midi de la France, un enthousiasme dont notre temps n'avait plus l'idée ? Je voudrais ici m'arrêter, contempler un moment ce poète débitant ses vers, et les débitant comme personne n'aurait pu le faire, ni les grands orateurs, ni Lamartine, ni Berryer, ni Lacordaire, ni les plus grands acteurs, ni Mademoiselle Rachel, ni Frédérick-Lemaître, ni même Delsarte dans ses plus beaux moments. Je voudrais le voir dans ses marches triomphales, levant des impôts comme un souverain, plaidant pour les pauvres ses amis, et versant plus d'un million dans leurs mains, sans toucher la moindre parcelle de cet or pour lui-même ; mais tout cela serait quasi hors-d'œuvre, et je passe.

Je demande grâce pour ce qu'il me reste à dire. Je n'ai plus à vous offrir que des chiffres, et c'est pauvrement finir. Cependant vous aimerez peut-être à vous rappeler que Byron reçut pour le

seul quatrième chant de *Child Harold* deux mille livres sterling, et Moore trois mille pour le poème de *Lalla Rookh ;* que Bulwer-Lytton obtint pour l'édition complète de ses œuvres deux cent mille piastres de notre monnaie, qu'un libraire achèta de Macaulay quelques éditions de son *Histoire* au prix de vingt mille livres sterling ; que lorsque Chateaubriand voulut publier ses *Mémoires d'outre-tombe*, un éditeur lui en offrit cinquante mille francs de rente viagère pour lui et vingt-cinq mille pour madame de Chateaubriand après lui.

Si vous prenez goût aux chiffres. nous pouvons en fournir encore Voici d'abord Honoré de Balzac et Jules Janin qui touchent chacun un revenu de trente à quarante mille francs par année ; Eugène Scribe qui s'est fait une rente de cent mille francs ; Alexandre Dumas riche de quelques millions, après avoir gagné par an cent soixante-quatre mille francs brut. Victor Hugo que je nommais tout-à-l'heure trouva un éditeur pour ses *Chansons des rues et des bois*, au prix de quarante mille francs, et vendit cent soixante mille francs ses *Travailleurs de la mer ;* le poète anglais Tennyson, payé pendant de longues années au taux de dix livres sterling le vers, retira de son *Sea-dreams*, poème de trois cent treize vers, quinze mille six cents piastres, et cinquante mille de *Enoch Arden*. Voici parmi les poètes américains, Whittier, le plus pauvre de tous ses rivaux, et valant trente mille dollars ; Longfellow possédant deux cent mille piastres ; Holmes, cent mille ; enfin Bryant gagnant avec ses articles et ses poëmes cinq cent mille piastres.

On se rappelle ici le fameux couplet :

A ce prix si la muse emmanche
Proprement au bout d'un quatrain
Quatre rimes, elle a du pain
Pour plus d'un grand mois sur la planche !

Au reste cette cherté des vers n'est pas sans exemple dans l'histoire. Appien accepta, dit-on, de Caracalla, un écu d'or pour chacun des vers qui composent ses poèmes de la *Pêche et de la Chasse*. Un roi de France ne pouvait être en reste avec un empereur romain sur l'article de la libéralité, et nous voyons Henri IV donner trente mille livres à Desportes pour son sonnet de *Diane et Hippolyte*. Richelieu, qui n'est que ministre ne poussera pas aussi loin, et se contentera de payer trois mille livres le sonnet d'Achellini sur la prise de la Rochelle.

Et Milton, lui, vendait à grand peine son *Paradis perdu* cinq livres sterling !

Mais n'allons pas tomber dans le lyrisme, d'autant que nous avons à faire encore un peu d'arithmétique. Abrégons cependant pour finir. Eh bien, vingt-quatre mille exemplaires de *Jocelyn* vendus en vingt-six jours, neuf mille du *Fond de Giboyer* en quatorze jours, vingt-deux mille des *Couleuvres* en quelques semaines ; quinze mille des *Causeries du lundi* dès le commencement, et le premier jour, le jour de son apparition, cinquante-cinq mille du roman orduraliste *L'Assommoir*. Et notez que les auteurs de ces divers ouvrages n'ont pas eu pour écouler leurs œuvres la même ressource que le vicomte d'Arlincourt. Le vicomte, lui, a une femme qui est très riche, et qui par piété matrimoniale, achète dès leur apparition et jusqu'au dernier exemplaire, les ouvrages de son mari. Elle en fait un grand feu en cachette, et de suite l'heureux publiciste se voit obligé de faire une seconde édition. N'ajoutons plus qu'un trait à ce tableau ; ce sera le succès d'argent poursuivant les écrivains jusqu'après leur mort. Par exemple l'édition princeps des *Pensées* de Pascal se vendra de nos jours six cents francs, celle des *Caractères* six cents vingt; la traduction de Plutarque par Amyot deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs ; les premières éditions des *Essais* de Montaigne mille, quatorze cent-vingt, quatorze cent-vingt-cinq, dix-sept cent cin-

quante et trois mille six cents francs. L'*Oraison funèbre de Me Nicolas Cornet*, publiée comme on sait, sans l'aveu de Bossuet, montera à dix-neuf cents francs; celle de la *Princesse de Clèves*, moins rare, à neuf cent vingt; les *Discours sur l'histoire universelle*, édition originale, à deux mille six cents francs. Molière sera payé six cent cinquante, sept cent quatre-vingt, douze cent cinquante et jusqu'à quinze mille six cents francs, suivant l'édition.

Mais qu'aperçois-je à côté de ces précieux volumes? La perruque de Kant, ni plus ni moins! A la mort du philosophe l'acheteur en a donné trente mille florins, douze mille piastres! Toutefois il faut ajouter qu'à l'une des dernières foires de Leïpsick, elle n'a plus été payée que douze cents écus, ce qui indiquait peut-être que le système de Kant a perdu de la vogue, tout comme la perruque.

XVI

> Allez, homme libre! houspillez Racine
> Boileau, Vaugelas....
>
> L. Veuillot.

Maintenant si vous le voulez bien, nous allons voir le revers de la médaille.

Un jour les fils de Sophocle septuagénaire voulurent le faire interdire comme fou. Mais l'on sait ce qui arriva. L'illustre vieillard ne voulut être défendu par aucun orateur; il ne daigna pas même parler lui-même pour repousser par des arguments et des discours, cette accusation insolente. Il se borna à tirer ses tablettes cachées sous sa robe et à lire devant l'Aréopage le dernier chef-d'œuvre qu'il venait d'écrire et qu'Athènes ignorait encore: *Œdipe à Colone!* Des acclamations frénétiques du peuple

et des magistrats jugèrent l'étrange procès, et le poète fut porté en triomphe.

A Ferrare, le Tasse est méconnu et méprisé des courtisans, outragé par les domestiques. Il se plaint, selon son droit, et Alphonse II le fait enfermer dans une maison d'aliénés, à l'hôpital Sainte Anne. Quand il a publié sa *Jérusalem*, l'Académie de la Crusca déclare solennellement que c'est " une froide et lourde compilation, d'un style obscur et inégal, pleine de vers ridicules, ne rachetant par aucune beauté ses innombrables défauts.

Après le Tasse, il faut voir comme Pierre Corneille, harcelé à son début pour sa merveille du *Cid*, se débat sous Mairet, Claveret, d'Aubignac et Scudéry, ces fiers douaniers de la pensée! Il faut voir comme on lui dit, et nous citons d'après Victor Hugo, (1.) des textes du temps: " Jeune homme, il faut apprendre avant que d'enseigner, et à moins que d'être un Souléger ou un Heinsius, cela n'est pas supportable ! " Le *jeune homme*, comme on l'appelle, ose résister. Alors Scudéry revient à la charge ; il appelle à son secours l'*Académie éminente :* " Prononcez, ô MES TOGES, un arrest digne de vous, et qui fasse savoir à toute l'Europe que le *Cid* n'est point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais ouy bien la moins indécieuse pièce de M. Corneille mesme. Vous le devez, et pour votre gloire en particulier, et pour celle de nostre nation en général, qui s'y trouve intéressée : veu que les étrangers qui pourraient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des Tasses et des Guarinis, croyraient que nos plus grands maîtres ne sont que des apprentifs."

N'y a-t-il pas dans ce peu de lignes instructives toute la tactique éternelle de la routine envieuse contre le talent naissant,

(1) Préface de *Cromwell*, p. 38.

celle qui s'est suivie encore de nos jours, et qui a attaché, par exemple, une si curieuse page aux jeunes essais de lord Byron ? Scudéry nous donne cette page en quintessence.

Au moins vous pensez qu'après le triomphe du *Cid*,—car les sottises de Scudéry et compères ne prévalurent pas contre le goût public,—vous pensez que le génie de Corneille mérite confiance et créance. Vous faites erreur. Corneille lit son *Polyceute* à l'hôtel de Rambouillet, et, vous ne voudrez pas le croire,—les assistants lui conseillent à l'unanimité de ne pas donner sa pièce au théâtre !

Dites maintenant que le génie est toujours acclamé et festoyé ! Tenez, laissez-moi vous raconter ici un anecdote au sujet de Voltaire. Vous y verrez que ce monsieur avait lui aussi ses moments d'ennui, au milieu même de ses triomphes.

Voltaire venait donc de composer sa belle tragédie de *Tancrède*. Madame de ***, qu'il connaissait particulièrement, obtint à force d'instances qu'on ferait chez elle la lecture du précieux manuscrit. Peu de personnes devaient assister à cette réunion. On se rassemble, la porte est fermée à tout profane, le cercle se forme, la lecture commence. Au moment le plus pathétique, et lorsque chacun essuyait ses larmes, le valet de chambre de madame de *** entre doucement sur la pointe des pieds pour poser une bûche sur le feu. " Botard, dit la maîtresse de la maison, préoccupée sans doute de l'idée de son dîner, j'espère qu'on n'a pas oublié la moutarde." "Ah ! madame !" s'écrie Voltaire, en levant ses deux bras au-dessus de sa tête, puis s'élançant au milieu de la chambre, il la parcourt à grands pas, sort et disparaît.

Il y avait de là bonté de cœur au moins dans madame des Trois-Etoiles et Voltaire n'aurait pas dû se fâcher pour une distraction qui faisait honneur à son appétit. Qu'aurait-il fait si on

lui eût adressé des quatrains ou des distiques comme ceux qui l'on envoyait à ce pauvre Baour-Lormian?

Rien n'est si lent, si lourd
Que monsieur Lormian-Balourd;
Rien n'est si lourd, si lent
Que monsieur Ballourd-Lormian.

Et encore :

Ci-dessous gît Baour, le Tasse de Toulouse ;
Il mourut in-quarto, il remourut in-douze.

Qu'eût-il fait encore si l'on eût répété sur son compte les mots que l'on faisait circuler partout contre Marmontel? Citons-en un entre autres. Marmontel s'était fait peindre. Le peintre auquel il s'était adressé lui avait fait de si gros yeux, que Marmontel se fâcha sérieusement et refusa le portrait. "De quoi se plaint-il? dit quelqu'un à qui l'on racontait l'aventure. Il a voulu qu'on lui fît les yeux du génie; ne fallait-il pas les lui faire hors de la tête?"

Les écrivains de notre temps n'ont guère été plus heureux. Après Byron que nous citions tout à l'heure, nommons-en encore deux ou trois. Cela suffira pour un article où nous ne visons nullement au complet. Rappelons les débuts d'Eugène Scribe, débuts tels que Scribe disait un jour à son collaborateur Germain Delavigne : "Encore deux ou trois pièces aussi bien réussies que les *Derviches* et je renonce tout à fait au théâtre." Mentionnons la première comédie de Victorien Sardou, la *Caverne des Étudiants*, outrageusement huée, malgré ses mérites, par la jeunesse des écoles; aussi la première publication d'Alexandre Dumas père, les *Nouvelles contemporaines*, dont il se vendit QUATRE exemplaires.

Encore si les malheureux auteurs pouvaient toujours prendre gaiement leur parti de la critique et des persécutions. Mais voyez Lucien, ce philosophe de profession, cet homme d'esprit, ce beau diseur, qui perd la tête parce qu'un pédant s'est avisé de lui reprocher un mot comme n'étant pas d'une bonne grécité. Ne voilà-t-il pas que Lucien appelle son critique voleur, fripon, bandit, parricide et le reste. Voyez Racine plus sensible à un mot de critique qu'à tous les éloges réunis ; Newton prêt à publier un *Traité d'optique* et retirant son ouvrage de la presse à cause de certaines objections qu'on lui a faites ; Montesquieu, dont la mort est avancée de plusieurs années par toutes ces piqûres en réalité innocentes, mais pour lui venimeuses, qu'il a reçues.

Tout cela n'est-il pas pitoyable ?

XVII

Oui, je le sais, la faim est une porte basse ;
Et par nécessité lorsqu'il faut qu'on y passe,
Le plus grand est celui qui se courbe le plus.

V. Hugo. *Ruy Blas.*

Si les écrivains n'étaient que persécutés, ce serait un demi-malheur. Mais voyez ce qui arrive.

Homère est réduit à mendier dans les villes de la Grèce, échangeant contre un morceau de pain les accents de sa lyre. Plaute gagne sa vie à travailler au moulin. Dante exilé n'est pas assez riche pour payer son bonnet de docteur à l'université de Paris. Le Tasse, pour faire un voyage, met en gage ses vêtements et ses meubles. Camoëns est jeté en prison pour une misérable réclamation de quarante piastres. Il en sort mais pour rester toujours pauvre. Enfin, il publie ses *Lusiades*, il espère,

il fait hommage au roi de son poëme, et le roi dom Sébastien, comblé des trésors de l'Asie, lui témoigne sa reconnaissance par l'octroi d'une pension annuelle équivalente à vingt piastres. Et encore la malice de ses ennemis fit-elle que le poète n'en toucha jamais rien. Et pendant ce temps-là, un noir javanais, fidèle serviteur dont l'histoire a conservé le nom, Antonio, quête sur la place publique de Lisbonne pour recueillir les aumônes qui serviront à nourrir son maître !

Le Tasse et Camoëns ! Quoi de plus touchant que leur commune misère ! Arrêtons nous ici encore un instant. Ce spectacle fait du bien.—Quand le Tasse gémissait dans sa prison, Camoëns terminait sa vie dans un hospice de Lisbonne, et se consolait sur son grabat en lisant les vers du prisonnier de Ferrare. De son coté, l'auteur captif de la *Jérusalem* admirant l'auteur mendiant des *Lusiades*, écrivait à Vasco de Gama : " Réjouis-toi d'être chanté par le poète qui tant déploya son vol glorieux, que tes vaisseaux rapides n'allèrent pas aussi loin." Ainsi retentissait, dit dans son admirable langage Chateaubriand, ainsi retentissait la voix de l'Eridan au bord du Tage, ainsi à travers les mers se félicitaient d'un hôpital à l'autre, deux illustres patients de même génie et de même destinée."

La prison de Tasse nous rappelle celle où Cervantès écrivit les premières pages de son *Don Quichotte*. Cervantès était devenu assez familier avec cette espèce de gîte où ses dettes le conduisirent plus d'une fois, et nous n'avons pas de peine à croire qu'il en ait fait une fois son cabinet de travail.

L'Arioste n'est guère plus chargé de la fortune. Il loge dans une pauvre maison mal meublée qu'il doit à la compassion de quelques protecteurs. Otway, l'auteur de *Venize sauvée*, un chef-d'œuvre, vit dans la misère. Du Ryer vend ses vers à la centaine, quatre francs le cent les grands vers, et deux francs les petits. A

peu près vers le même temps, Hardy brocante aussi ses drames et les laisse aller pour un écu la pièce.

Plus tard, le poète anglais Shelley vivra d'emprunts, d'expédients, de privations, escomptant l'avenir, faisant des dettes; c'est pour lui chaque jour un nouvel usurier à trouver, un nouveau créancier à éconduire. Voulez-vous entendre le cri le plus déchirant qui soit jamais sorti de la poitrine d'un poète dévoré par la faim? Ecoutez :—

Viens! sois heureuse auprès de moi,
O misère! d'ombre vêtue;
Pauvre fiancée éperdue
Sous ton voile pleurant d'effroi :
Du désespoir pâle statue.
....
Nous nous sommes déjà connus,
Comme une sœur et comme un frère,
Sous le même toit solitaire
Autrefois!... Ils sont revenus
Ces jours de tendresse, ô misère!

Viens! ensemble nous marcherons
Gaiement dans cette triste voie.
Si l'amour survit quand la joie
Est morte, nous nous aimerons
Jusqu'à ce qu'au ciel je me croie.
....
Etreins-moi bien fort; que mon cœur
Et le tien ne forment qu'une ombre.....
....
Viens! je veux dans un long sommeil
Te contempler d'un œil avide,
Toi dont plus d'un homme décide
D'aller implorer le conseil :
Salut! ange du suicide!
....

Est-il assez triste ce chant de détresse et de rage, de volupté étrange et d'affreux désespoir?

Pendant que Shelley écrit ce lugubre épithalame, à côté de lui peut-être, un jeune homme aussi grand que lui déjà par le génie, est en proie à la misère et à la souffrance; c'est Chateaubriand réduit, pour vivre dans son exil de Londres, à donner des leçons et à travailler pour les journaux.

Plus tard Béranger sera confondu, après le désastre de son frère, avec ceux qui souffrent de la vie dans les misères d'une capitale, et c'est l'adversité qui lui fera contracter ces opinions républicaines et démocratiques si opposées à celles de sa famille.

Plus malheureux encore, Lamartine à vingt ans logera dans un grenier, et après quelques années de prospérité il écrira, sous le coup de nouvelles infortunes, ces lignes qui arrachent des larmes: "Et moi, comme un ouvrier levé avant le jour pour gagner le salaire quotidien de ceux qu'il doit nourrir par son travail, écrasé d'angoisses et d'humiliations par la justice ou par l'injustice de ma patrie, je cherche en vain quelqu'un qui veuille mettre un prix à mes dépouilles, et j'écris ceci avec ma sueur, non pour la gloire, mais pour le pain." (*Souvenirs...*, t. I, p. 278.)

A son tour Raymond Brucker, l'incomparable conférencier populaire, s'écriera devant ses amis: "Ah! vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir faim dans l'estomac de ses enfants!" et un ambassadeur d'Espagne qui manque de chemises, Donoso Cortès, fera l'aumône à cet homme qui manque de pain.

Melchior du Lac, comte de Montvert, collaborateur du premier journal catholique de France, vivra dans des cellules ou des chambres d'hospitalité, et mourra, après un demi-siècle de labeur dans une case d'hotellerie. Les derniers moments d'Adolphe Des-

champs se passeront dans une cabane de pêcheur, sur un lit d'emprunt, dans la misère de l'abandon.

Faut-il pousser plus loin cette énumération? Frédéric Hebbel, l'auteur de cette *Judith* dont le succès a été un vrai délire en 1840 dans toute l'Allemagne, manquait absolument de ressources, et il nous dit lui-même que pour sortir de la gêne, il fut souvent tenté de s'attacher à des comédiens et de courir le monde avec eux. Bien plus, ajoute-t-il, "je me serais engagé dans une troupe de brigands, s'il y avait eu des brigands chez les Dithmarses."

Henri Conscience ne souffrit pas longtemps de l'indigence, mais il eut lui aussi à lutter contre elle dans sa jeunesse. Pauvre et sans espoir de secours étrangers, Henri voulut d'abord se faire instituteur. Peines inutiles, vaines démarches. Il cherche une place de commis, n'importe laquelle ; tout ce qu'il demande, c'est un peu de pain. Cet humble désir n'est pas même exaucé et le jeune homme va frapper vainement à toutes les portes. C'est au milieu de ces angoisses de l'indigence, c'est en mangeant ce pain de la jeunesse si souvent trempé de larmes, que le romancier flamand fit ses débuts. On sait le reste.

Un autre romancier, un Français celui-là, passa à son tour par les tortures du froid et de la faim avant d'arriver à la fortune. J'ai nommé Paul Féval. Paul Féval, après avoir renoncé à la profession d'avocat qu'il avait exercée quelque temps, essaya de divers moyens de gagner sa vie, mais chacun d'eux ne le conduisait qu'à mourir de faim. Un jour, il entra chez lui l'âme brisée, l'esprit découragé, le corps fatigué par les plus pénibles privations. Il monta chancelant à la mansarde qu'il occupait, rue de la Cérisaie, aux environs de la Bastille. Le lendemain on ne le vit pas descendre. On craignait un suicide. Une personne charitable grimpe l'escalier, elle écoute à la porte et n'entend aucun bruit. Enfin, elle pénètre dans la misérable retraite et elle voit Féval

gisant, inanimé, un livre dans les mains. Ce livre était l'Imitation de Jésus-Christ, seul et dernier bien que le pauvre n'eût pas vendu. On court chercher un médecin, et le médecin déclare que le jeune homme se meurt d'inanition. Encore ici le reste se devine, puisque Paul Féval est encore en vie.

Voulez-vous encore un autre exemple de pénibles débuts ! M. Sardou n'a pas toujours été l'heureux dramaturge dont les pièces rapportent leur pesant d'or à chaque représentation. Son père était instituteur, et Victorien pour ne pas augmetner les charges de la famille, donnait des répétitions, répétitions de grec, de latin, de droit, de médecine. Il travaillait de plus pour les encyclopédies à raison d'un sou la ligne de vingt-quatre lettres. Le soir venu, le jeune homme, pour se reposer, s'enfermait dans sa chambrette, sous les toits, et rimait des vers qu'accompagnaient le miaulement des chats sous les gouttières et le bruit du vent dans les espaces.

Pour finir, donnons un échantillon de pauvreté ingénieuse. On sait que l'abbé Gorini était curé d'une pauvre paroisse où il recevait pour tout traitement une valeur de cent soixante piastres, pas davantage. On comprend que les besoins de tous les jours rognaient fort ce pécune, si bien qu'à la fin il ne restait plus rien pour les livres. Or, l'abbé avait une soif d'étude que rien ne pouvait éteindre. Que faire ? Il n'est rien de plus touchant, dans la vie de Gorini, que son industrie à se procurer des livres. Par d'adroites informations, raconte Mgr Fèvre, il tâchait de découvrir, dans les bibliothèques privées, ceux qu'il désirait lire ou consulter. On les lui prêtait volontiers parce qu'il les lisait et savait les rendre. Dans ses visites chez un libraire de Bourg, il avait manifesté un si vif désir de pouvoir se procurer les ouvrages en vente, que le libraire connaissant sa pauvreté, lui permit de les lire en ne coupant qu'à demi les feuillets. Enfin il y avait à la bibliothèque de Bourg assez bon nombre de vieux in-

folio. Or, chaque semaine Gorini se rendait à sa ville natale, passait à la bibliothèque un jour ou deux, puis s'en revenait portant d'une main un paquet de bouquins liés avec des courroies, tenant de l'autre un sac où il avait placé huit ou dix autres volumes. Parfois, il lui arrivait de rencontrer sur le chemin une charrette rurale, et alors le savant, avec ses livres, prenait place à côté des sacs d'orge. Ce bonheur ne lui venait pas tous les jours. Le plus souvent, il fallait faire la route à pied, par des chemins détestables, et le nouveau Comestor y gagna une hernie. Le cœur s'émeut en pensant à ses choses.

Ajoutons que l'abbé Gorini, si habile à s'instruire, à trouver des matériaux pour ses savants ouvrages, ne sut cependant ou ne voulut jamais, comme on dit, *faire de l'argent*, et qu'il mourut sans laisser de quoi se faire enterrer. Heureusement, il ne fut pas réduit comme Vaugelas à ordonner qu'après sa mort on vendît son corps aux chirurgiens pour payer les créanciers.

XVIII

Le génie court les rues en sabots.
J. de Maistre.

Pour compléter ce qui précède, il faut dire un mot de certaines naissances et conditions.

Eschyle était fils d'un pauvre maître d'école ; Horace, d'un affranchi ; Virgile, d'un ouvrier en poterie, suivant les uns, et suivant les autres, d'un domestique de muletier. Epictète, infirme, boiteux, indigent, ne fut délivré que bien tard de ses liens d'esclave. Térence était esclave, Phèdre le fut aussi. Burns, le poète écossais, n'était qu'un modeste laboureur. Shakespeare commença par saigner des veaux chez son père ; venu à Londres, il se vit

réduit à garder les chevaux à la porte des théâtres. Les parents de Cervantès n'étaient pas fortunés, et lui-même fut souvent emprisonné pour ses dettes. Le père de Franklin fabriquait de la chandelle et du savon. Celui de J.-B. Rousseau tirait le ligneul, et, disons-le en passant, c'est une honte indélébile pour le poète d'avoir rougi de l'obscurité de sa naissance. Jasmin, comme il l'a chanté lui-même, naquit d'une mère boiteuse et d'un père bossu, au recoin d'une vieille rue, dans une maison qui offrait asile à plus d'un rat. Il nous a dit aussi comment, devenu barbier, il *papillottait* les vers, tout en manipulant le rasoir et le peigne. Augustin Thierry avait pour père un simple artisan, chantre d'une des paroisses de Blois. Reboul était boulanger. Monseigneur Mermillod appartient à une famille pauvre. Mistral, le gracieux auteur de *Mireille*, n'est qu'un modeste laboureur de Provence. Le fameux Fourier, qui fit tant de tapage avec ses grandes théories sociales, demeura jusqu'à soixante ans commis aux écritures chez un négociant.

XIX

> Il faut ruser pour avoir cette proie;
> Rusons donc......
>
> LAFONTAINE.

Les hommes de lettres ou ceux qui ont la prétention de le devenir, ont le génie inventif comme vous allez voir et quelques-uns sont passés maîtres en fait de tromperie.

Je ne parle pas de Louis Ulbach qui s'adressait à lui-même des lettres signées d'un soi-disant ouvrier et auxquelles il répondait dans son journal. De pareilles supercheries sont fort innocentes. Ce qui l'est moins peut-être, c'est ce qui va suivre.

L'obscurité dans laquelle vivait Cervantès nuisait beaucoup

au succès de son *Don Quichotte*. On se moquait du titre et personne n'en voulait lire d'avantage. Pour sortir de l'oubli, dom Miguel s'avisa d'un expédient assez extraordinaire. Il fit un pamphlet de quelques pages qu'il intitula *el Buscapie*, l'énigme, dans lequel, tout en faisant l'éloge du nouveau roman, il insinuait avec adresse qu'on y trouverait de piquantes allusions à certains grands personnages, mais il se garda bien de donner la clef. La curiosité une fois excitée de cette manière, *Don Quichotte* fut lu avec avidité, chacun voulant à toute force trouver le mot de l'énigme. Il va s'en dire que personne n'y réussit, puisqu'on en est encore à deviner.

Pascal avait le titre d'historiographe du roi, et pour ne pas perdre sa pension, il annonçait de temps en temps, comme en voie de préparation, quelque grand ouvrage historique. A l'entendre, la publication ne devait pas tarder; on attendit donc, et longtemps. A sa mort on découvrit qu'il n'avait pas écrit plus de six pages d'histoire.

Montesquieu désirait remplacer à l'Académie française, en 1728, Louis de Sacy, mais le cardinal Fleury auquel on avait signalé des passages significatifs des *Lettres persanes*, publiées depuis peu, fit opposition à son élection. Prévenu à temps, Montesquieu fit faire une édition antidatée de son premier volume, où il supprima les passages les plus compromettants, en modifia d'autres, et il alla présenter cette édition au cardinal en se plaignant des libraires, qui falsifiaient son œuvre, disait-il. Le cardinal fut ou voulut paraitre dupe de cette supercherie. Montesquieu fut élu, et s'empressa, comme on le devine, de rétablir les passages supprimés.

On connaît Chatterton, le héros d'une tragédie d'Alfred de Vigny. Eh bien, Chatterton a débuté dans les lettres par une ruse qu'il vaut la peine de mentionner. Il se fit d'abord connaître

par de prétendus fragments de poèmes anciens qu'il attribuait à un vieux poète nommé Noroley. Malheureusement, ce n'était pas assez pour lui de vendre les poèmes imprimés, il vendait aussi les manuscrits comme authentiques. A un hobereau, il passait, moyennant finances, bien entendu, un poème où il était question de ses ancêtres—à lui hobereau ; à un menuisier, il faisait prendre un chant qu'il attribuait à quelqu'un de ses aïeux. Par accident, son ambition ne sut pas se borner, et il envoya quelques-uns de ses faux à Horace Walpole. Cette fois c'est le trompeur qui fut trompé. Horace flaira du Chatterton en tout cela, mais il ne se fâcha pas et se contenta d'avertir le jeune escroc de se tenir tranquille.

On a beaucoup parlé depuis vingt-cinq ou trente ans de Hroswitha, cette religieuse allemande du dixième siècle, qui dans son couvent, dit-on, occupait ses loisirs à la composition de pièces dramatiques imitées de Térence. M. Charles Magnin en 1845, donna la première traduction française de ce théâtre, et la fit précéder d'une magnifique introduction. Bruce Whyte dans son *Histoire des langues romanes* (t. I, p. 395, t. II p. 346) ; Cyprien Robert, dans l'*Université catholique ;* Villemain dans sa *Littérature au moyen-âge ;* Philarète Chasles, dans la *Revue des Deux-Mondes ;* Rosenwald dans la *Nouvelle biographie générale,* enfin nombre de littérateurs écrivirent de remarquables articles et nul ne se permit le moindre doute sur l'authenticité des écrits attribués à la religieuse de Gandersheim. Tout à coup se présente en 1847, un érudit autrichien, J. Aschbach, qui contredit toutes les affirmations jusque là en vigueur. Dans un in-octavo publié à Vienne sous le titre de *Hroswitha,* et dans les procès-verbaux des séances de la classe de philosophie et d'histoire de l'Académie de Vienne, il prouva que toutes les poésies publiées sous le nom de Kroswitha avaient été forgées par Conrad Celtes et par divers membres de la *Société Rhénane* fondée en 1491 ; que la légende de *Saint-Gungolf,* le drame *Sapientia,* et les comédies *Abraham et Calphurnius* appartiennent au dit Celtes ; que les comédies

Gallicanus, *Dulcidius* et *Callimachus*, reviennent à Reuchlin ; que le surplus a pour auteurs Hartman d'Eslingen, J. Tunsel de Silberberg, Judæus Stirlinus, Théodore Ulsenius et Janus Tolophus de Ratisbonne.

Lecteur, si vous avez sous main les *Questions d'histoire littéraire*, veuillez donc faire une correction à la page 247.

Veuillez donc aussi, aux pages 355 et 410 du même livre et peut-être aussi ailleurs, substituer au nom de madame de Créquy que vous y trouvez, celui de M. le comte de Courchamps. Il n'est rien resté de madame de Créquy, d'abord parce qu'elle avait ordonné dans son testament de brûler ses "lettres, extraits de livres et petites réflexions, etc.," et ensuite parce que tout cela en effet a été *brûlé* par l'un de ses exécuteurs testamentaires, M. Percheron. De plus, ce M. Percheron déclare qu'il n'a donné connaissance de ces manuscrits, ni à la famille de madame de Créquy, ni à qui que ce soit, ce que, ajoute-t-il, j'affirme sur l'honneur. L'auteur, le seul auteur des *Souvenirs*, est M. Cousin, comte de Courchamps, et il n'y a pas dans ses dix volumes un seul mot de la marquise.

Longtemps avant M. Cousin, le marquis de Surville avait essayé d'une supercherie analogue. Il n'est pas donné à tout le monde de réussir du premier coup dans les lettres, et le marquis le comprit dès ses débuts. Seulement, comme il ambitionnait un peu de gloriole, il imagina de publier dans le vieux style des poésies qu'il attribuait à une sienne arrière-bisaïeule du quinzième siècle. Le malheur fut que la bisaïeule se montrait beaucoup plus savante que son temps, qu'elle parlait des satellites de Saturne avant même leur découverte, et ainsi de suite. Les confidents du marquis eurent beau défendre leur homme, prétexter des retouches qu'ils avouaient maladroites, rien n'y fit comme bien on pense.

De nos jours, Prosper Mérimée a été plus heureux, et il faut avouer que ses ruses étaient aussi plus ingénieuses. Quand il parut, la sève romantique, comme chacun le sait, commençait à bouillonner. On goûtait fort les littératures étrangères, les ballades écossaises et les romanceros espagnols. Mérimée se rangea du côté de la vogue. Dans une première publication, il attribuait à un personnage de pure fantaisie, Clara Gazul—une bohémienne née en Espagne sous un oranger, sur le bord d'une grande route—des comédies qu'il avait composées lui-même. Le jeune écrivain fit précéder ses pièces d'une notice biographique très détaillée sur cette célèbre comédienne de son invention, et signa le tout, œuvre et préface, du nom de Joseph l'Estrange. Ce n'est pas tout. Pour rendre complète la supercherie, un ami du *traducteur* avait dessiné le portrait de Clara *d'après nature*. Tout le monde fut victime de cette mystification, excepté de Jouy. Les raffinés poussèrent la confiance jusqu'à distinguer à travers la traduction les nuances des patois andalou, castillan et aragonais.

. . . .

A propos de traduction, ou hors de propos, peu importe, je vous présente Sir John Hill, littérateur anglais d'un certain nom, du moins en son temps. Un jour donc, Sir John contracte l'obligation de traduire un livre hollandais, moyennant la somme de cinquante guinées. Le marché conclu, il se souvient tout à coup qu'il ne sait pas un traître mot de cette langue. Le voilà qui cherche une traduction toute faite, mais peine inutile. Que faire ? Il lui est impossible de manquer à ses engagements, et si l'on a vent de l'affaire on se moquera de lui ! Par bonheur il trouve un beau matin un littérateur avec qui il s'arrange confidentiellement, et qui promet de traduire pour vingt-cinq guinées. Or, notez-le bien, ce littérateur ne savait pas lui non plus un seul mot de hollandais, et force lui fut de chercher comme Hill un homme qui le tirât d'embarras. Enfin, après bien des recherches, il mit la main sur un pauvre diable, qui, lui, savait la langue et qui consentit à faire la traduction pour douze guinées.

XX

Me, me, adsum qui feci!...

VIRGILE.

C'est moi qui ai fait cela!

Buffon abandonné à lui-même, eût été un romancier, un grand romancier si l'on veut, mais non pas un savant. Il eut l'art de trouver des collaborateurs, de découvrir en chacun ce qu'il était susceptible de donner, et de lui faire produire tout ce qu'il pouvait produire. Prenez garde de lui attribuer tel ou tel chapitre, telle ou telle page, docte, savante et savantifiante, car vous entendriez Daubenton, Guéneau de Montbelliard, l'abbé Bexon, Dombey, Michaux, le médecin Arthur et les autres vous crier tour à tour : C'est moi, moi, vous dis-je, qui ai fait cela!

Raynal vous présente ses quatre gros in-octavo, soit son *Histoire philosophique des deux Indes*, et Diderot est là qui en réclame le tiers comme sien, et cinq ou six autres littérateurs le tiers comme leur.

Frédéric II, roi de Prusse, nous lègue avant de trépasser ses *Dernières pensées*, écrites *de sa main*, et quand il est mort, maître Samuel Constant de Rebecque vient chuchoter à l'oreille des gens : Ce n'est pas lui, c'est moi qui ai fait cela.

Un éditeur vous vend les œuvres de Mirabeau et il a oublié de mettre en notes que les *Lettres* du comte à ses commettants appartiennent à du Roveray ; l'*Adresse* aux mêmes commettants à Salaville, ainsi que la *Théorie de la royauté* ; l'*Histoire de*

l'Etat de Liège à Germain Léonard ; le *Partage de la Pologne* à Gérard de Rayneval ; la *Monarchie prussienne* (8 vols in-8°) à Mauvillon et Ch. Laveaux ; les discours sur la *Constitution civile du clergé* et sur l'*Egalité des partages*, à l'abbé Lamourette et à Reybas.

De même on vous trompe quand on vous donne pour du Grimm certaine *Correspondance littéraire*. Tout cela est de Diderot, de madame d'Epinay et de leurs faiseurs.

Il y a un joli roman intitulé *Valérie* que madame de Krüdner a cru devoir signer. Ce n'est qu'un contre-seing. La vraie signature est indéchiffrable, mais les armes qui l'accompagnent indiquent assez la noble maison de Montmorency.

Signer n'est pas une affaire, et cela vous bâtit une renommée à peu de frais. Du moins c'est ce que pensait Dulaure quand il mettait son nom à l'*Histoire de Paris* (4-in 4°) de M. T. Dinocourt, ou encore à l'*Histoire de la Révolution française* de MM. Flotard, L'Héritier et de Montrol.

M. de Jouy ne se gênait pas davantage. Des quatorze volumes de l'*Hermite en Province* un seul chapitre lui appartient : c'est la *Conclusion*. Son *Hermite en Suisse* est d'Alexandre Martin, et son *Hermite en Italie* de Villemarest. De même l'auteur de la *Morale appliquée à la politique* n'est autre qu'Antoine Année, et l'auteur de *Cécile*, Philarète Chasles. Enfin qui dira le nombre de pages écrites par M. Merle pour l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, et *Guillaume le Franc-Parleur ?* De Jouy, comme bien on pense, ne réussit pas à tromper tout le monde. On l'accusa, on le convainquit de fraude, et chose incroyable, telle fut son audace, qu'en pleine défaite littéraire, il osa publier en vingsept volumes in 8o ce qu'il appelait ses *Œuvres complètes*.

Le dossier de M. de Genoude n'est pas aussi bien garni, mais encore est-il qu'on y trouve une bonne pièce à conviction contre lui. Ainsi de Genoude n'a traduit que les prophéties d'Isaïe, Job, les psaumes et les petits prophètes, et il se garde bien de nous faire cet aveu quand il nous présente sa traduction de la Bible.

Mais qu'est-ce que M. de Genoude et même M. de Jouy en comparaison d'Alexandre Dumas père? Dire que celui-là tenait boutique de littérature, c'est répéter ce que tout le monde sait; répétons quand même, et comme il faut de quelque manière appuyer nos dires, nommons les principaux collaborateurs du *fécond* dramaturge et romancier. D'abord à la tête de l'escouade saluons M. Auguste Maquet qui a revendiqué au moins pour moitié la propriété des produits les plus achalandés de la compagnie. Après lui viennent à la file, et la file est passablement longue, MM. Anicet Bourgeois, Théaulon, Jaime, Fr. de Courcy, Gérard la Brunie, Théodore Nezel, Cordellier Delanoue, Charles Lafont, A. de Ribbing, Léon Lhérie, Eugène Bourgeois, Eugène Philippe, Emile Souvestre, Félix Baudin, Goubaux, Durrieu, Gaillardet, Hostein, Paul Meurice, Fiorentino, Hippolyte Auger, Couailhac, Dauzats, Arnould, Fournier, Mallefille, Alexandre Dumas fils, etc.

En vérité, si chacun de ces messieurs venait réclamer son bien dans le bagage de Dumas, que resterait-il pour sa part?

XXI

Mon cher, ne vous gênez pas.

BÉRANGER.

Passe encore que l'on se fasse aider, mais que l'on copie sans vergogne, je veux dire sans guillemets, voilà qui est trop fort. Et

pourtant c'est ce qui s'est pratiqué de temps immémorial. Le plagiat est le mal des littérateurs ; c'est, s'il y en a un, le mal nécessaire. Il a commencé au moins avec Homère, et nul ne sait quand il finira.

Oui, Homère, Hésiode, Sophocle, Euripide, Ménandre, Platon, Hérodote, Eschine, Démosthènes, Isocrate, Aristophane et cent autres chez les Grecs, ont plus ou moins emprunté, soit à leurs contemporains, soit à leurs devanciers. Déjà même, en ce temps-là, on volait des livres entiers. Un nommé Eugamon mettait son nom à un livre de musée, et un certain Pisander Camireus en faisait autant pour un autre ouvrage.

Clément d'Alexandrie a là-dessus des chapitres intéressants auxquels nous renvoyons le lecteur. (*Patrologie grecque* de l'abbé Migne, t. IX, surtout col. 1364, 1367, 1369.) Je veux croire cependant que les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine, à part quelques rapines légères, se sont bornés à l'imitation, et de ceci il ne faut pas leur faire un reproche. Tout génie, si grand qu'il soit, a besoin de s'inspirer quelque part, et lui refuser ce droit serait à peu près comme si l'on voulait que tout homme qui professe un art ou une science en eût deviné graduellement les principes de lui-même, par sa propre intuition : ce qui est déraisonnable.

Aussi n'est-ce pas contre l'imitation maintenue dans les justes limites que tout à l'heure nous fulminions l'anathème. Au fond, n'était-ce pas bien de l'honneur, par exemple, au pauvre Ennius qu'un Virgile daignât prendre la peine de polir, d'enchâsser et de faire étinceler aux yeux du monde les joyaux bruts enfouis dans sa mine ? Où seraient le *Cid* de Corneille, l'*Athalie* de Racine, le *Faust* de Goethe, si l'imitation était chose prohibée ? Ririez-vous d'aussi bon cœur, si Molière, dans les *Fourberies de Scapin*, eût supprimé la scène de la galère, sous prétexte que Cyrano de

Bergerac en avait fait une semblable dans son *Pédant joué ?* Et Shakespeare est-il moins grand, moins vraiment théâtral, depuis la fameuse découverte de Malone, c'est-à-dire depuis qu'on lui accorde en propre dix-neuf cents vers seulement sur six mille quarante-trois ?

Non, ne soyons pas trop sévères pour ce que l'on appelle les génies, et laissons leur comme à tout le monde le droit de ne rien inventer ; c'est un droit qu'on achète en entrant dans la vie. Admettons que le style et le caractère sont au bout du compte les seules choses qui constituent le grand artiste, n'importe qui pouvant trouver un incident ou une idée politique, mais bien peu de gens étant en état de la réaliser et de la rendre de façon à se faire comprendre des autres.

Toutefois si nous sommes tenus à l'indulgence envers les imitateurs, nous n'en devons pas aux voleurs et plagiaires. Musset a dit que

> Le dernier des hommes est celui qui cheville.

C'est *vole* ou *plagie* qu'il aurait fallu mettre. Mais ne nous emportons pas, et froidement, voyons à l'œuvre quelques-uns de nos contemporains. Pour les siècles passés, nous n'y touchons pas. A quoi servirait ? L'homme n'a-t-il pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui ?

Eh bien donc, nous parlions tout à l'heure de Dumas et vous nous laisserez finir ce que nous avions à dire sur son compte. Comment Dumas s'y prenait-il pour composer un drame par exemple ? Il tâchait d'abord de trouver une fable curieuse, rapide, intéressante, et il la distribuait en compartiments. Puis il feuilletait, selon le besoin, les romans ou théâtres étrangers, cherchait des situations analogues, les découpait, les enchâs-

sait, remplissait les lacunes et tout était dit. De tout un drame, Dumas père faisait donc la charpente, quand il la faisait, c'est-à-dire quand il ne la trouvait pas toute faite ou ébauchée dans un livre ou dans la poche de ses amis. Pour les idées, les passions, le style, il cherchait, et il prenait. Si nous pouvions compter sur votre patience nous vous citerions les principaux écrivains que M. Dumas a mis ainsi à contribution. Il va sans dire que nous ne parlons pas de ses collaborateurs attitrés, officiels. Ceux-là, nous les avons nommés il n'y a qu'un moment. En voici d'autres, collaborateurs d'occasion ceux-là, et tout à fait à leur insu pour la plupart. Anquetil, Boccace, Chartier, moine de Saint-Denis, Chateaubriand, Fenimore Cooper, Dangeau, Alexandre Duval, Pierre de l'Etoile, Goethe, Grisier, Hoffman, Hostein, Victor Hugo, Jules Janin, Marivaux, Marsollier, Mazères et Empis, Prosper Mérimée, Pascal, Racine, Saint-Simon, Schiller, W. Scott, Tallemant des Réaux, Augustin Thierry, Vanderburch, Lope de Véga, et une vingtaine d'autres entremêlés à ceux-ci.

Un respectable confrère de Dumas, Eugène Scribe, lisait beaucoup lui aussi et découpait encore davantage.

Lamartine, le grand Lamartine, dont la plume était pourtant si facile et si exercée, n'est pas ici à l'abri de tout reproche. Pour son *Histoire de la Restauration*, il s'empara tout bonnement d'un ouvrage analogue de Lubis, et sans se donner la peine de transcrire, il marqua simplement d'un trait de plume les passages qu'il avait à emprunter. "J'ai entre les mains, dit Sainte-Beuve, cet exemplaire de M. Lubis, avec les passages indiqués, et le mot *fin* ou *finir là* écrit de la main du rapide historien."

Sainte-Beuve lui-même ne copiait pas, je veux bien le croire, mais je me demande pourquoi une bibliothèque si bien garnie, si l'on ne doit pas s'en servir. Notez que sur le seizième siècle seulement, il y avait là-dedans pour douze mille francs d'ouvrages. A sa mort, le tout fut vendu au rabais quarante mille francs.

Monseigneur Dupanloup ne copiait pas lui non plus, j'espère; mais encore ici je m'explique mal pourquoi ces centaines de cases qui couvrent les murs de son cabinet de travail, et dans lesquelles j'aperçois tant de bouts de papier.

On a dit beaucoup de bien d'Arsène Houssaye et de son *Histoire de la peinture flamande.* Il faudrait avertir cependant que ses planches sont celles de la *Galerie* des peintres flamands, hollandais et allemands de Lebrun, et que son texte est emprunté partie à la *Vie des peintres* de Decamps, et partie à un ouvrage semblable d'Alfred Michiels.

Quand M. Cousin donnait comme sienne une traduction des Œuvres de Platon il faussait bien un peu la vérité, puisqu'il n'avait fait que revoir et retoucher des traductions déjà faites.

Le fameux Edmond About, mort si tristement il y a quelques mois, s'était d'abord fait connaître par un plagiat. Le roman de *Tolla* n'était pas autre chose en effet qu'une traduction de l'italien. Pris en flagrant délit, il n'eut garde de se démonter pour si peu, et il dit un jour à M. de Pontmartin qui lui témoignait de la commisération: "Laissez donc, cela me fait une réclame."

Il avait raison, et bon nombre de lettrés n'ont fait parler d'eux que pour avoir agi comme lui. Qui est-ce qui connaîtrait aujourd'hui le baron de Reiffenberg s'il n'avait pris à M. Ernst une *Histoire du Limbourg*, au P. Stephani, un travail sur les *Comtes de Duras*, à Edmond de Busscher, des études sur les *Loges de Raphaël*, à celui-ci ses vers, à celui-là sa prose?—Personne assurément, quoique M. le baron ait été en son temps le mortel le plus décoré de la Belgique; conservateur en chef de la bibliothèque royale de Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences, des belles-lettres et des beaux-arts de Belgique, de l'Institut de France, de l'Académie royale de Turin, des sociétés

des antiquaires de Londres, de France, de Normandie et de Morinie, l'un des vingt-neuf de la société des bibliophiles français, de celle des bibliophiles du Hainaut, de la société de l'Histoire de France, de l'Institut historique, des académies de Rouen et de Lyon, de la société de statistique universelle, des sociétés asiatique, polytechnique et philotechnique de Paris, de la société historique grand'ducale de Fribourg, de la société grand'ducale d'Iéna, de celles de Batavia et de Rhode-Island, de la société maritime d'Angleterre, des sociétés académiques de Leyde, Utrecht, Toulon, Evreux, Douai, Boulogne-sur-mer, Cambrai, Valenciennes, Anvers, Liège, Gand, Bruxelles, etc., etc.

Il y a une édition des classiques anciens qui porte le nom de Panckoucke, et dans cette édition une traduction, la *Germanie* de Tacite, que le même Panckoucke a signée. Or vous allez voir ce que vaut cette signature. Ce détail fera connaître l'homme dont la vanité était proverbiale, et qui rêvait entre autres choses la pose d'un chemin de fer aux abords de sa maison. La traduction de la *Germanie* est l'œuvre d'un M. Miger. Mais Miger était pauvre, et il avait un pressant besoin d'argent. Après avoir frappé à la porte de bien des éditeurs, il vint donc trouver Panckoucke. La question d'acquisition du manuscrit fut débattue à peu près comme il suit : Vous avez besoin de 2,400 francs, je ne puis vous offrir que 1,200 de votre manuscrit. Un moyen pourtant pourrait me permettre de vous être utile ; il ne me convient guère d'insérer dans ma traduction de Tacite une partie qui devra porter votre nom ; si vous consentiez à l'omission de votre nom, et de plus, si vous me promettiez de garder le secret sur toute cette affaire, j'arriverais à la somme dont vous avez besoin.—Miger devait être dépossédé s'il ne payait prochainement les 2,400 francs. Le marché fut conclu et Miger, en honnête homme, garda le secret. Mais l'histoire, elle, ne l'a pas gardée, et voilà comment on sait aujourd'hui que Panckoucke n'a été qu'un brocanteur.

Encore trois noms, trois noms illustres malheureusement, et j'aurai fini ce maussade chapitre.

Vous ne vous attendiez pas à trouver ici Victor Hugo ; pourtant c'est bien lui que la *Revue Critique* du 4 avril 1874 a accusé de plagiat, tout comme s'il se fut agi du premier venu. Elle a prouvé, mathématiquement prouvé que le prétendu patois breton que Victor Hugo place sur les lèvres de ses héros dans *quatre-vingt treize*, a été servilement emprunté par lui à un *Glossaire du patois guernésiais* qu'il n'a pas même cité.

Qui donc échappera à l'œil pénétrant des chercheurs et des inquisiteurs littéraires si M. Hugo n'y échappe pas lui-même ?

Ce ne sera certes pas M. Frs Coppée, *vestra vênià dicane*. On a accusé en effet M. Coppée d'avoir copié dans son premier succès, le *Passant*, une scène du *Gui de Chêne* de M. Alexandre Ducros, poète nîmois. M. Coppée n'a pas assez répondu à cette accusation en disant que M. Ducros avait lui-même volé cette scène a un petit conte d'Hégésippe Moreau.

Ce ne sera pas non plus Jules Janin. Aussi bien monsieur Jules ne cache pas assez son jeu et ne se gêne pas assez. Parmi ses *Contes fantastiques*, il insère un beau jour une anecdote intitulée *Rosette*. Tout le monde admire la vérité des couleurs qui règne dans ce petit tableau de mœurs, le papillotage du style tout musqué, tout parfumé d'ambre. " Comme c'est boudoir, dit-on partout, comme c'est dix-huitième siècle !" Et voilà qu'à l'heure du triomphe nos inquisiteurs arrivent à vous, criant à tout venant : " C'est trop dix-huitième siècle, messieurs, car cela est pris *mot pour mot*, dans un petit roman publié vers 1750 sous le titre de *Thémidore*. Niez si vous le pouvez !"

Tout ceci nous rappelle un trait assez piquant par lequel nous terminerons. Un ministre protestant prêchait. Il avait à peine prononcé sa troisième phrase qu'un vieillard se lève dans l'auditoire et dit d'un ton assez haut pour être entendu : " Ceci, c'est de Sherlock." Le prédicateur un peu décontenancé se ravise cependant et continue. Il n'a pas dit vingt-cinq paroles que le vieillard s'écrie de nouveau : " ceci, c'est de Tillotson." Embarras dans la chaire. Que voulez-vous cependant ? il faut bien poursuivre. Le ministre poursuit donc et le voilà même lancé dans un beau mouvement oratoire, quand le malheureux vieillard se lève encore une fois et dit : " Ça, c'est de Blais." Le prédicateur n'y tient plus, il se penche sur le bord de la chaire, et s'exclame, avec une indignation chauffée à plusieurs atmosphères : " Vous taisez-vous enfin, impertinent et faudra-t-il qu'on vous fasse mettre à la porte ? " Le vieux a gardé tout son sang froid, lui, et levant son œil narquois sur le ministre, il lui dit avec un sourire et une assurance perpendiculaires : " Ah ! ça, par exemple, c'est bien de vous ! "

XXII.

Rien de nouveau sous le soleil.

Comme corollaire au chapitre précédent, il faut rappeler le vieux *Nil sub sole novi*, et l'illustrer de quelques preuves. Rassurez-vous, ce ne sera pas long. Dites ce que vous voudrez : cent autres ont dit la même chose avant vous.

La Fontaine est bien sûr d'avoir trouvé ce vers :

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Et on lui remet en mémoire qu'un vieil écrivain de son pays

avait dit déjà : "Ce n'est tout l'avantage de courir bien tost, mais bien de courir de bonne heure."

De même vous trouvez dans *Philémon et Baucis :*

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Et un siècle auparavant Voiture a dit exactement la même chose, et avant Voiture, Montaigne, et avant Montaigne le vieux poète Epicharme.

Vous rencontrez dans *Polyceute* un vers que vite vous insérez au cahier de notes, tant il est beau ;

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Mais il faudrait avant de l'attribuer à Corneille songer à Godeau qui avait dit cela aussi dans son ode à Louis XIII, songer de plus à Publius Syrus qui écrivait dans ses *Mimes :*

Fortuna vitria est ; tum cum splendit, frangitur.
La fortune est de verre ; plus elle brille, plus elle est fragile.

Voici qui est bien de Delille, ou du moins Delille le pense :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

Delille se trompe. Il y a beau jour que Théophile de Viau a dit dans sa tragédie de *Pyrame :*

On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre.

Et ainsi de suite. Tant y a qu'on ne saurait plus rien faire de neuf et "qu'il n'y a de nouveau que ce qui est oublié."

Ainsi, comme dernier exemple voyez les romantiques français de la première moitié de notre siècle. Ils sont fatigués du vieux, et ils veulent essayer d'autres choses. Ils essayent d'abord de l'enjambement, et voilà qu'on leur oppose ces vers d'une tragédie de Garnier :

Accordates-vous donc ce qu'il vous demanda ?
Je l'accordai, mon fils à ta recommanda-
Tion, sois donc en paix.

Désaugiers se permet ce qui suit dans son histoire d'un fiacre :

Je vais vous faire ici ma gé-
Néalogie entière :
De quatorze ans je suis âgé,
etc., etc.

Or, on trouve mieux dans une romance beaucoup plus vieille :

Que ne suis-je l'heureux camphre
Dans ton palais prisonnier !
Oh ! je tressaillerais quand fre-
Donnerait ton doux gosier !

Le même Désaugiers goûtait fort ce sien petit couplet :

Je voudrais une femme qui
Veillât aux soins de mon ménage,
Gouvernât ma maison sans y
Causer le plus léger dommage.

Qu'est-ce que cela pourtant à côté de ces deux vers tirés d'un vieux récit dramatique :

Nous ne passâmes point par la fenêtre. Car
La porte était ouverte et nous passâmes par !

Bref, les romantiques crurent toucher à l'originalité en commettant des vers de treize ou quatorze syllabes. Ils n'imaginaient pas sans doute qu'on pût leur opposer l'un de leurs prédécesseurs en bonne poésie, un distique tel que le suivant :

La nature envers vous, moins mère que marâtre,
Vous a fait don d'un caractère extraordinairement opiniâtre.

XXIII

Comment vous nommez-vous ?
RACINE.

Nous nous faisons peut-être illusion, mais il nous semble que l'usage du pseudonyme est aussi ancien que celui du plagiat.

Vous savez le grec sans doute, et parce que vous savez le grec, ne vous semble-t-il pas en effet que la plupart des noms grecs ne sont que des noms de plume ? Comment expliquer autrement l'analogie qui existe entre la signification de ces noms, et le caractère, le génie, la manière, l'état, la vie, les écrits des hommes qui les ont portés ?

Voici un des plus vieux poètes de la Grèce, Eumolpe. Vous recourez à Lancelot, et il vous traduit Eumolpe par *chant suave, doux chanteur*, etc., et dès lors vous vous imaginez, ce qui est très raisonnable, que le poète a pris ce nom parce qu'il était en même temps musicien, comme du reste tous les poètes de son époque.

Vous passez à Musée, et sans chercher, vous voyez de suite qu'il faut être chéri des muses pour porter un pareil nom. Alcée est pour vous synonyme de force, de valeur militaire, et vous vous souvenez qu'un poète de ce nom a chanté les combats avec beaucoup de vigueur et d'éclat.

Vous ne pouvez songer à Sophocle sans éveiller chez vous l'idée d'un homme sage, d'un auteur dramatique dont l'influence a été de toutes la plus salutaire en même temps que la plus puissante sur l'esprit des spectateurs.

De même il vous suffit d'entendre les noms d'Eschyle et d'Euripide et vous en savez aussi long sur leur genre et leur manière, que si vous les aviez lus. L'un, dites-vous, a dû mettre en scène la force, la valeur, l'héroïsme ; l'autre les passions, ces terribles agitations du cœur humain, comparables par leur perpétuité et leur violence aux flots tourmentés de l'Euripe.

S'il en va de la sorte pour les tragiques, comment s'appellera le roi des comiques, sinon Aristophane ?

Un quidam lit Hérodote et dès les premiers chapitres il se sent pris d'admiration pour les héros qu'il voit en scène. Pouvait-il en être autrement ?

On vous parle d'un orateur passionné pour les intérêts de la

Grèce, toujours prêt à défendre ses concitoyens contre les empiètements de Philippe le Macédonien, et vous vous dites : cet homme devait s'appeler Démosthènes. On vous dit qu'Eschine, son rival, était fils d'une misérable sorcière, que la bassesse de son origine lui était reprochée comme une ignominie, et vous aviez déjà deviné tout cela rien qu'à entendre prononcer ce singulier nom.

De plus, sans même recourir à l'histoire, à l'aide de Lancelot uniquement, vous jugez qu'Isocrate et Isée ont pu se mesurer avantageusement avec les meilleurs orateurs de leur temps ; que Hypéride a été la force et la lumière de ses concitoyens ; que Démade devait charmer et enchanter ses auditeurs ; que Dénarque, dans sa lutte contre le gouvernement démocratique, a dû faire face à bien des tempêtes, et l'histoire confirme vos jugements.

Aristote, pensez-vous encore, devait s'estimer le maître des philosophes, puisqu'il osait prendre sur ses épaules le poids d'un pareil nom ; Thalès devait être brillant de toute manière, comme le fut plus tard Lucien, par exemple ; Théophraste sans nul doute parlait comme un dieu de l'Olympe ; Démocrite devait passer son temps à juger les autres et à se moquer ; Epictète a dû être *esclave* ou la chose de quelqu'un avant de devenir philosophe ; Plutarque enfin, cela vous parait clair, a dû être gouverneur quelque part, et chargé comme tel de présider au trésor public.

Il peut n'y avoir en tout ceci que des conjectures et nous serions fort en peine de nommer un écrivain qui nous offrit en cette matière le secours de son autorité. Et de ce que nous venons de dire le lecteur prendra donc ce qu'il voudra. Mais on n'est pas libre toutefois de contester l'influence de la signature, le prestige qu'elle exerce parfois, l'illusion extraordinaire qu'elle produit.

Tenez, croyez-vous que si de la Borgne n'eût converti son nom en celui de Strabo, de Charpentier en celui de Fabricius, Disnemandi en celui de Dorat, (1) Hertz Schwartz en celui de Melanchton, et de nos jours, de Valblette, Eugène Mouton, Marie Renard en ceux de Roselly de Lorgues, Mérinos et Marie Jenna, croyez-vous, dis-je, que tous ces littérateurs eussent obtenu le succès dont ils ont joui ?

Je poursuis. En toute franchise Alphonse de Lamartine ne sonne-t-il pas mieux à l'oreille que Alphonse Prat. D'Acheri mieux que R. P. Cahier, Eugène de Mirecourt mieux que Ch.-Jean-Baptiste Jacquot, le sieur de Balzac mieux que Jean-Louis Guez, Anc-Onyme, Onissime mieux que Collé, Voltaire enfin mieux que Arouet.

A propos, il n'y a pas, et il n'y a pas eu d'homme en ce monde qui ait fait un plus fréquent usage de pseudonyme que Voltaire. Nous avons pris la peine de compter les noms, les qualifications sous lesquels ce gentil sire s'est tour à tour déguisé et nous sommes arrivés au chiffre de cent trente-sept ? Citons pour les *A* seulement : F. Abouzit, Jacques Aimon, le docteur Akakia, le rabbin Akib, Irenée Alethès, Ivan Aléthof, l'humble évêque d' létopolés, Alexis, archevêque de Novogorod, Amabed, des Amateurs, l'Archevêque de Cantorbery, l'abbé d'Arty, plusieurs aumoniers, l'auteur du Compère Mathieu, le sieur Aveline, George Avenger.

A propos encore, on croit généralement que Voltaire est un vrai nom propre, le nom d'un petit bien de famille qui appartenait à la mère de l'auteur de la *Henriade*. C'est une erreur. Le fait est, ainsi que l'a fait remarquer l'auteur des *Critical Essays by an octogenerian* (Cork, 1851) que le mot Voltaire est l'anogramme d'Arouet l. j. (le jeune).

(1) Disnemandi, en patois breton, veut dire *qui ne mange qu'une fois le jour*.

1 2 3 4 5 6 7 8   4 3 7 6 1 8 2 5
AROUET, L j.   V(u) O L T A I (j) R E.

Cet anagramme en a fait découvrir un autre et l'auteur de la découverte, M. Montaland-Bougleux, a cru devoir en donner communication à la société des sciences morales de Seine et Oise, le 23 avril 1847.

1 2 3 4 5 6 7 8   1 5 3 8 4 7 2 6
VOLTAIRE = VALET-ROI.

Quelques noms encore et j'aurai fini. Au lieu de Caballero, dites toujours sans crainte de vous tromper Cecilia Boehl de Arron; au lieu de Cham, dites Amédée de Noé; au lieu de vicomte de Launay, Mme Emile de Girardin; au lieu de Currer Bell, Charlotte Bronté; au lieu de César Ducoudray, A. de Saint-Priest; au lieu de Timon, Cormenin; au lieu de Mlle Aïssé, Madame Guénard, baronne Brossin de Méré; au lieu de Jean Lander, Madame Ernest Hello; au lieu de Raoul de Navery, Madame Marie David; au lieu de Bernadille, Victor Fournel. Et si l'on vous demande qui jadis signait Cotonnet, répondez que c'était Alfred de Musset; qui signait Ego, dites que c'était Charles Triarte; qui se cachait sous le nom de lord R'Avone, affirmez imperturbablement que c'était Honoré de Balzac. Enfin si l'un veut savoir pourquoi Washington Irving s'appelait Geoffrey Crayon,—Charles Lamb, Elia,—Jules Janin, Eraste,—Paul Féval, Jean Diable,—répondez modestement que vous n'en savez rien.

XXIV

Quousque eadem.

Jusqu'à quand la même chose ?

Jusqu'à la troisième ou quatrième page après celle-ci. Il vous tarde de voir la fin de toutes ces bagatelles et il ne nous tarde pas moins à nous de finir.

Seulement, voilà bien ici et là quelques épis qui sont tombés de nos gerbes sur la route, et ce nous serait vraiment un regret de les laisser se perdre sans retour.

Recommençons donc à glaner, au risque de ne pas trouver de quoi emplir la main, et de n'avoir rien d'acceptable à vous offrir.

D'abord je relève d'un coup trois ou quatre épis, je veux dire trois ou quatre bévues de M. Janin. M. Janin fait assister aux croisades Charlemagne et ses hauts barons ; accuse Louis XI d'avoir persécuté Abeylard ; et aussi fort en géographie qu'en histoire, il fait de Smyrne une île, de Rodez la capitale de l'Auvergne, du Rhône un fleuve qui traverse Marseille.

Il n'y a eu là, je veux le croire, que distraction, et en tout cas un peu d'ignorance vaut mieux que trop de naïveté. Car ils étaient naïfs ces messieurs de l'antiquité, Socrate, Aristote, Ovide, Properce et consorts, eux tous qui regardaient l'éternûment non seulement comme sacré mais comme un dieu.

V. Hugo ne l'était pas moins dans un autre genre, quand

rappelant l'œuvre du Christ sur la terre (dans son discours du 30 mai 1878, sur le *Centenaire* de Voltaire), il présente Arouet comme le véritable continuateur de l'œuvre évangélique.

Je ne sais pourquoi je me rappelle ici qu'en hébreu le même mot exprime à la fois intelligence et folie. Je ne sais non plus pourquoi il faut ici qu'on se souvienne du mot d'Aristote : "Il n'y a pas un grand esprit qui ne soit sans un grain de folie." Cette parole terrible, vous sentirez comme elle est vraie surtout quand vous examinerez les œuvres de nos grands talents contemporains, mis au service d'une mauvaise littérature. Vous trouverez mêlé à des facultés puissantes ce grain de folie dont parle le philosophe et grossissant à mesure qu'on avance en âge, comme ces verrues qui sont une grâce sur les jeunes visages et une difformité sur les vieilles figures. Evidemment chez M. Eugène Sue, à certains moments; chez M. de Balzac presque toujours, chez le Victor Hugo non-seulement du *Centenaire* mais des *Contemplations* et de la *Légende des siècles*, chez Michelet, le Michelet de l'*Amour* en particulier, cette épidémie morale existe, et il ne faut pas un coup d'œil bien pénétrant pour le constater.

Mais passons. Aussi bien tout ceci n'est qu'un pot-pourri.

Prudhon proclamait un jour Béranger le plus grand poète du dix-neuvième siècle, et le lendemain s'écriait : "Aucune qualité ne le distingue, si ce n'est peut-être la fatigue et l'obscurité fréquente de ses vers." Il faut supposer que le lendemain il n'était pas de bonne humeur. C'est ce qui arrivait fort souvent à Voltaire comme nous l'avons vu, mais ici il y a des circonstances atténuantes. Depuis sa naissance la constitution de Voltaire était dévolue aux vers intestinaux, c'est-à-dire à tous ces agacements et à ces mille piqûres qui font du laboratoire de la digestion un enfer.

A propos de circonstances atténuantes, il faut dire un mot ici des soupers au saucisson de Sainte-Beuve. Un de nos écrivains canadiens en a parlé, des écrivains français en ont parlé, tout le monde en a parlé, et avec indignation. C'est fort bien et nous nous indignons comme tout le monde. Mais il ne faudrait pas exagérer, l'exagération étant un mensonge—le mensonge des honnêtes gens, dit-on. Moins impie que Musset qui faisait chaque année du mercredi des cendres et du vendredi saint des jours de noces et de débauche, Sainte-Beuve ne donna de souper gras le vendredi saint qu'une fois, et voici en quelle occasion. Le prince Napoléon avait accepté de lui une invitation à souper. Sainte-Beuve le pressa vivement de prendre jour. Son Altesse impériale n'était pas libre de ses soirées, et on ne put disposer que du vendredi suivant. Sainte-Beuve observa que ce vendredi était le vendredi saint. Le prince n'y vit pas d'inconvénient. Sainte-Beuve qui observait ce jour comme tous les autres vendredis, je le sais, ne retira pas son invitation, et comme il devait recevoir un prince, il se crut obligé de convier des personnages. Jamais en France, souper ne fit plus de bruit. Sainte-Beuve ne fut pas fâché de la notoriété publique donnée à ses relations avec un cousin de Sa Majesté l'empereur ; mais il est impossible qu'il n'ait point regretté d'avoir bravé toutes les bienséances de la société. Un de ses intimes nous assure qu'il ne recommença pas, et que le vendredi-saint de l'année suivante, il s'astreignit au maigre, contrairement à ses habitudes.

Puisque nous sommes en frais de vérifications, parlons donc de Bourdaloue. Est-elle assez vieille, assez souvent répétée sur les tons la fable de Bourdaloue prêchant les yeux fermés, avec très peu de gestes, son cahier toujours humblement placé à côté de lui sur le siège de la chaire ?—Est-ce bien ainsi qu'il faut se représenter l'homme dont le grand siècle avait fait l'idéal du prédicateur ? Je ne le pense pas. En tout cas l'histoire des *yeux fermés* n'a pas d'autre origine que le choix du portrait adopté pour orner le frontispice de la première édition authentique des

œuvres de Bourdaloue, publiées en 1707. La préface a soin de nous en prévenir : "Comme on n'a tiré le P. Bourdaloue qu'après sa mort, on a été obligé de lui laisser les yeux fermés...." Quant au cahier placé à côté du prédicateur, Maury est le seul qui en parle et c'est trop peu. D'ailleurs j'ose demander, en cette occasion, en quoi la réputation de Bourdaloue peut avoir à souffrir d'une précaution si raisonnable. Étrange préjugé qui défend à l'orateur sacré ce qu'on permet tous les jours à l'avocat !

Mais ne nous emportons point, et puisqu'il est question d'orateur et de cahier nommons un homme qui était l'un et qui n'avait pas besoin de l'autre. C'est notre abbé Maury de tout à l'heure. On le vit bien des fois, à l'assemblée nationale, averti par un simple mot du sujet en question, traverser la salle, monter à la tribune et y remporter un de ses triomphes. Quel effet plus grand encore il eût produit s'il avait eu la voix de Brydaine, qui pouvait se faire entendre aussi aisément de quinze mille personnes en plein air que s'il eût parlé sous la voûte du temple le plus sonore !

Brydaine fait penser au vieux Caius Gracchus de l'histoire romaine. Encore une voix éclatante celle-là, et tellement qu'un esclave était obligé de se tenir derrière l'orateur pendant ses harangues, et de le ramener de temps en temps à la modération en jouant de la flûte.

Ravignan avait d'autres moyens d'agir sur les masses. Il avait d'abord son signe de croix, et ce signe de croix était si beau, si solennel, si chrétien, qu'il convertissait à lui seul mieux que les plus touchants discours. Il avait de plus ce que nous appellerions ses extases, ses ravissements sublimes, où joignant les mains, il regardait le ciel, absorbé un moment dans une céleste contemplation !

Ravignan en chaire, c'était la vertu prêchant la vérité. Hélas, on le sait, bien autre était Lamennais, ce malheureux que l'orgueil avait perdu et qui mît un jour le chapeau rouge, vous savez lequel, sur sa tonsure, parcequ'il désespérait d'arriver par des voies ordinaires et permises au cardinalat. . . . . .

. . . .

Triste apostasie celle-là, lamentable reproduction des abdications de Jouffroy ! Jouffroy a raconté lui-même en des pages publiées après sa mort, cette crise morale de sa vingtième année et cette affreuse soirée de décembre où, retiré dans une chambre étroite et nue, le voile qui lui dérobait à lui-même sa propre incrédulité fut déchiré, où ses plus chères croyances tombèrent les unes après les autres ! . . . .

. . . .

Lamartine, lui, malgré le doute qui l'obsède parfois, malgré ses éminants succès, malgré sa gloire, restera religieux dans le sens de Chateaubriand si vous voulez, mais sincère et convaincu. Moins ferme dans sa foi, et surtout moins noble et moins digne dans son langage Honoré de Balzac ne reviendra à Dieu que par moments, aux heures de solitude par exemple ou de bonheur. Avec Jules Janin, on descend encore l'échelle, mais il faut dire à sa décharge qu'il n'était pas impie, et que si la mort ne l'eût pas surpris il aurait fait appeler un prêtre à son côté. Madame Sand est morte sans avoir reçu les derniers sacrements, mais aussi sans les avoir formellement refusés. Plus heureux, Augustin Thierry n'avait pas attendu la dernière heure pour reconquérir son ancienne foi. " Dès qu'il fut devenu aveugle, dit Paul Féval, dans ses *Etapes d'une conversion*, il vît la lumière," et cette lumière l'éclaira jusqu'à la fin. Qu'il y a loin cependant de ces hommes à Dante, à Dante, revêtu du froc des franciscains, à Dante dont l'adolescence avait été conservée pure pour l'amour de Dieu et aussi—pourquoi ne le dirions-nous pas ! — par la pensée de Béatrice.

C'est bien tout, il n'y a plus rien à glaner ?— Pardon, j'aperçois quelque chose là-bas.

Je vois d'abord que Timothée Trim (Léo Lespés) a débuté dans la vie littéraire en faisant des sermons pour une revue. Je vois ensuite que Victor Hugo n'a pas rappelé un seul fait de la vie de *Marion Delorme* dans la pièce qui porte ce nom. Je vois encore que madame Ackermann ne s'est mise à écrire que pour se consoler d'un immense chagrin, que Gibbon ne songeait guère à se faire auteur quand il entendit des moines chanter les litanies sur l'emplacement du temple de Jupiter, ce qui lui inspira soudain la pensée de son *Histoire de la Décadence de l'empire romain*. Je vois de plus que Xavier de Maistre ne se proposait nullement d'écrire, lorsqu'il fut mis aux arrêts à la suite d'un duel, mais que forcé de passer quarante-deux jours dans sa chambre, il eut l'idée d'y faire un *voyage*.

Après cela, j'ai beau mettre mes lunettes, je ne vois plus rien.

VICTOR CHARLAND.

Lévis, 1885.

HUMBLE VŒU

Le sentier de la gloire est difficile et rude.
Courageux qui le tente, heureux qui le gravit,
Et qui doué du ciel et formé par l'étude
Au-delà du tombeau dans ses œuvres survit.

Autour de son grand nom jamais la solitude
Morne ne planera. Dans la mémoire il vit
Plus longtemps que le marbre où de la multitude
L'égoïste rumeur toujours s'évanouit.

Moi, je n'ai pas la gloire et pourtant je veux vivre !
Jamais par un exploit, jamais par un beau livre
Aux siècles à venir, hélas ! je n'attendrai !

Toi seul, ô mon enfant, toi seul dois me survivre.
Et vainqueur de la mort qui des maux nous délivre,
Ayant vécu pour toi, par toi je revivrai !

M. J. A. POISSON.

Arthabaska ville, Décembre 1885.

LA REINE D'ITALIE A MONZA

Dans un paysage plat, sans horizon, monotone comme une vie sans espérance et un sommeil sans rêves, se dresse le château de Monza.

Le site est étrange, d'une intense mélancolie ; on ne sait pas au juste sous quel ciel on se trouve ; ce n'est plus la brume d'Allemagne, ce n'est pas l'azur d'Italie.

Les antiques murailles de la ville enveloppent de leur tristesse séculaire la royale résidence.

C'est une page de vieux romantisme que cette ville, rouge comme si les murs avaient gardé des traces de sang, cette ville où les souvenirs ne parlent que d'incendies, de meurtres, de batailles et de pendaisons.

Ici, Barberousse, le terrible empereur, debout au balcon de la tour gothique, fit pendre et poignarder des centaines de prisonniers ; là, dans l'église, on garde le cadavre desséché d'Hector Visconti, retrouvé tout armé dans une muraille. L'impérissable couronne de fer des rois lombards repose dans le trésor de la cathédrale—relique du Martyr divin,—puisqu'elle fut faite avec les clous de la passion ; elle n'eût dû parler aux hommes que de clémence et de dévouement. Pour la conquérir, quarante-cinq puissants empereurs ont passé, presque tous, par dessus des monceaux de cadavres. L'avant dernier fut Napoléon I, entrant tout fumant dans Milan vaincue. On sait que la couronne lui fut apportée sous les voûtes du Dôme, et que lui-même la posa sur son front.

Avant de livrer la relique à la curiosité des visiteurs, on commence par réciter des prières, encenser la chapelle où elle est renfermée, puis un prêtre, gravissant une échelle, ouvre une armoire de fer derrière laquelle de doubles portes ciselées défendent le joyau contre toute atteinte. On transporte sur l'autel un immense reliquaire en cristal. La couronne apparaît alors. C'est un épais cercle d'or pur, où sont incrustées d'énormes pierreries en cabochons. Le métal provenant des clous sacrés forme une étroite lame de fer à l'intérieur du diadème.

Ce cercle étroit se plaçait sur le devant de la tête et s'attachait par des bandelettes, à la manière antique.

Le trésor de Monza renferme encore des présents de la reine Théodelinde, la plus illustre figure féminine de la Lombardie.

C'est à sa foi ardente qu'on doit la conversion des Lombards et la construction de la cathédrale.

L'art byzantin a représenté Théodelinde sous la forme emblématique d'une poule d'or émaillé, entourée de six poussins qui sont les six provinces soumises à son sceptre.

L'éventail de la reine, enfermé dans une lourde gaîne d'or incrusté, ferait les délices d'un collectionneur, et voilà peut-être le seul objet qui n'arrête pas la pensée sur un souvenir ensanglanté.

Le château de Monza est une vaste construction du siècle dernier, sans caractère et sans style, couvert de ces affreuses tuiles italiennes, tachées, bossuées et malpropres, comme le feutre d'un mendiant.

Des pins sombres, de grêles peupliers, des chênes mal venus remplissent le parc de Monza. Malgré l'impétuosité torrentueuse d'une rivière qui descent des glaciers, les arbres aux verdures jaunes semblent manquer de la fraîcheur des crépuscules et de la rosée des aurores.

Le domaine au delà du parc enferme dans un vaste enclos quelques centaines d'arpents, qui ont trouvé le moyen de n'être ni une forêt, ni une prairie, ni une pépinière, ni une sablonnière, ni une ferme, ni une retraite sauvage, ni un terrain cultivé, mais un peu de tout cela à la fois.

Ici un maigre carré de betteraves, là très peu d'acacians rabougris, plus loin un bout de prairie grillée à moins qu'elle ne soit marécageuse ; dans un coin, un trou d'où l'on tire des cailloux sales comme des gravats de démolition,—partout, des mauvaises herbes et des mendiants.

Le parc réservé—et bien peu réservé, puisque la foule peut se promener jusqu'au pied de l'escalier du château,—offre des attraits problématiques :

Une ménagerie, dont le plus bel ornement est une marmotte, des serres et des potagers qu'un riche épicier ne trouverait pas dignes de lui.

Quelques pavillons chinois au tournant des pelouses, à peine des fleurs,—voilà le château où Marguerite de Savoie, reine d'Italie, enferme pendant cinq mois d'été sa grâce royale, sa jeunesse et les rêves qui traversent sa tête blonde.

Il est vrai que le *principino*, comme on appelle au château, l'héritier du trône, ne quitte pas le salon de sa mère, et que par-

tout, en voiture, à la promenade et jusque dans les photographies à côté de cette tête de jeune femme aux traits fiers, aux yeux tendre et au sourire triste, on voit apparaître, dans son costume de marin, cet enfant pâle, maladif et pensif, appuyant sa tête sur l'épaule maternelle. Quant au roi Humbert, il chasse ou il s'occupe de politique. Rarement, il séjourne à Monza. On montre aux voyageurs, cependant, les trois fenêtres de l'appartement intime de la reine, reliées à l'appartement du roi par une construction en vitres où grimpent des plantes. On ne sait pourquoi, on pense que le bonheur aussi a la fragilité du verre.

La cour se compose du service d'honneur et de quelques amis.

Les serviteurs portent des costumes que notre goût français aurait de la peine à approuver. Les gardes habillés de vert, avec un feutre pointu où brille un immense chiffre doré, rappellent les figurants du *Freychutz*. Les domestiques en habits écarlates et en longs pantalons noirs offrent à l'histoire naturelle un nouveau genre, celui du homard à pattes noires.

Les équipages, menés en daumont, sont conduits par des chevaux mal appareillés.

Les uns viennent des anciennes écuries ducales de Parme, les autres arrivent de Florence ou de Naples.

Enfin, l'ensemble de ce château royal fait penser à un parvenu qui ne serait pas arrivé ou à un homme riche, qui serait resté pauvre.

Le voyage de Monza serait une leçon bien salutaire à donner aux jeunes princes avides d'annexion.

Si les mentors représentés par un Bossuet ou un Fénelon étaient encore de ce monde, ils devraient conduire leurs Télémaques repectifs devant cette grande bâtisse. Et là, leur faisant parcourir à pas lents ce parc où pas une allée n'est laissée à la souveraine, où la poussière, la foule et les orties se croient chez elles—ne leur épargnant rien, ni les potagers étiolés, ni la marmotte sous son petit tas de terre, ils leur diraient d'une voix grave; "Voyez, mes enfants, où mène l'ambition ?" Et les jeunes princes resteraient frappés de terreur et l'Europe serait tranquille, et le prince Victor lui-même demanderait à chasser toute sa vie à Villouvette, chez M. Adelon, car Villouvette est un charmant ermitage et Monza une affreuse prison.

ETINCELLE.

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE MARIE D'ORLEANS

Il y a plus de mille ans, sur la mer qui se brise contre les falaises du Tréport, on vit apparaître des centaines de barques sombres et légères, pareilles à de noirs oiseaux inconnus.

Ces barques, qui firent frémir les peuples de Neustrie et pleurer Charlemagne, étaient montées par de hardis guerriers. Il fallut, après de longues luttes, leur céder une part de la terre de France, et Rollon le Danois devint duc de Normandie. Son petit-fils Guillaume bâtit le premier château d'Eu.

Aujourd'hui, après dix siècles écoulés, un prince danois apparaît sur cette même plage. Il n'apporte pas avec lui la terreur et la guerre, il ne demande pas, comme ses lointains aïeux, des domaines et des trésors. De la terre de France, il ne veut qu'une fleur—l'un des derniers lys éclos sur le vieil arbre héraldique de Robert le Fort. Mais, comme Rollon le Danois, il a obtenu ce qu'il souhaitait par droit de conquête.

Le second château d'Eu, bâti par Henri le Balafré, a vu bien des heures de gloire se lever sur lui, il n'a pas célébré de fête plus brillante et plus touchante que celle du 22 octobre 1885.

Parmi les fleurs qui tracent un chemin printanier aux jeunes époux, au milieu des héroïques souvenirs du passé et des rares merveilles du présent, apparaît la princesse Marie d'Orléans.

Idéale de grâce avec sa longue robe de satin blanc, voilée devant de flots de dentelles d'Angleterre, souvenir de la duchesse

d'Orléans, sa taille aérienne enfermée dans un long et fin corsage de satin rehaussé de dentelles, l'or de ses cheveux caché à demi sous la transparence du voile de vieux point, des traînes de fleurs d'oranger embaumant la jupe, une simple fleur agrafant le corsage, la princesse est l'image même de la Jeunesse et de l'Espérance dans leur éclat le plus radieux.

Il est une heure et demie. On fait la haie dans la grande galerie tendue de tapisseries des Gobelins, sur le passage du cortège royal.

Quelle assemblée ! Les vieilles murailles du château d'Eu n'ont jamais contemplé à la fois tant d'Altesses !

Qu'il y a longtemps que les hymnes et les prières n'ont retenti sous les voûtes d'une chapelle de notre pays en l'honneur d'une petite-fille de France ! Un grand poète a dit en parlant du peuple :

« Onde qui broie un trône et caresse un berceau. »

Combien de trônes brisés ! et de berceaux, adorés jadis, jetés au vent de l'exil !

Un rayon d'aurore éclaire cette union d'une descendante de Henri IV avec un petit-fils de Christian IV.

Le roi Henri ne voulait-il pas une confédération de royaumes ?

Mgr d'Hulst donne la bénédiction nuptiale après un discours d'une rare élévation.

Dans la galerie des Guises, un déjeuner assis est servi pour cent cinquante personnes. Du haut de leurs cadres, les vieux héros des guerres anciennes contemplent le jeune couple triomphant. Le Passé immortel salue l'Avenir plein de promesses.

La ville du Tréport et la ville d'Eu sont en fête. Les habitants ne savent comment exprimer leur joie respectueuse. Vrais Français, ils comprennent bien que cette union est plus qu'un honneur intime : la patrie doit en prendre sa part.

L'enfant d'hier, sœur de souveraines aujourd'hui, va s'unir au trio de vaillantes protectrices, qui déjà une fois ont éloigné de l'Europe des nuages gros de tempêtes. En Danemark, la princesse Marie sera l'envoyée de la France... On a déjà vu dans la balance des destins politiques une plume d'ange peser plus qu'un boulet de canon.

ETINCELLE.

JETTATURA

I

Le Léopold, superbe bateau à vapeur toscan qui fait le trajet de Marseille à Naples, venait de doubler la pointe Procida. Les passagers étaient tous sur le pont, guéris du mal de mer par l'aspect de la terre, plus efficace que les bonbons de Malte et autres recettes employées en pareil cas.

Sur le tillac, dans l'enceinte réservée aux premières places, se tenaient des Anglais tâchant de se séparer les uns des autres le plus possible et de tracer autour d'eux un cercle de démarcation infranchissable; leurs figures splénétiques étaient soigneusement rasées, leurs cravate ne faisaient pas un faux pli, leurs cols de chemise roides et blancs ressemblaient à des angles de papier Bristol; des gants de peau de Suède tout frais recouvraient leurs mains, et le vernis de lord Elliot miroitait sur leurs chaussures neuves. On eût dit qu'ils sortaient d'un des compartiments de leurs nécessaires; dans leur tenue correcte, aucun des petits désordres de toilette, conséquence ordinaire du voyage. Il y avait là des lords, des membres de la chambre des Communes, des marchands de la Cité, des tailleurs de Regent's street et des couteliers de Sheffield tous convenables, tous graves, tous immobiles, tous ennuyés. Les femmes ne manquaient pas non plus, car les Anglaises ne sont pas sédentaires comme les femmes des autres pays, et profitent du plus léger prétexte pour quitter leur île. Auprès des ladies et des mistresses, beautés à leur automne, vergetées des couleurs de la couperose, rayonnaient, sous leur voile de gaze bleue, de jeunes misses au teint pétri de crème et de fraises, aux brillantes spirales de cheveux blonds, aux dents longues et blanches rappelant les

types affectionnés par les keepsakes, et justifient les gravures d'outre-Manche du reproche de mensonge qu'on leur adresse souvent. Ces charmantes personnes modulaient, chacune de son côté, avec le plus délicieux accent britannique, la phrase sacramentelle: "*Vedi Napoli e poi mori,*" consultaient leur Guide de voyage ou prenaient note de leurs impressions sur leur carnet sans faire la moindre attention aux œillades à la don Juan de quelques fats parisiens qui rôdaient autour d'elles, pendant que les mamans irritées murmuraient à demi-voix contre l'impropriété française.

Sur la limite du quartier aristocratique se promenaient, fumant des cigares, trois ou quatre jeunes gens qu'à leur chapeau de paille ou de feutre gris, à leurs paletots-sacs constellés de larges boutons de corne, à leur vaste pantalon de coutil, il était facile de reconnaître pour des artistes, indication que confirmaient d'ailleurs leurs moustache à la Van Dyck, leurs cheveux bouclés à la Rubens ou coupés en brosse à la Paul Véronèse ; ils tâchaient mais dans un tout autre but que les dandies, de saisir quelques profils de ces beautés que leur peu de fortune les empêchait d'approcher de plus près, et cette préoccupation les distrayait un peu du magnifique panorama étalé devant leurs yeux.

A la pointe du navire, appuyés au bastingage ou assis sur des paquets de cordages enroulés, étaient groupés les pauvres gens des troisièmes places, achevant les provisions que les nausées leur avaient fait garder intactes, et n'ayant pas un regard pour le plus admirable spectacle du monde, car le sentiment de la nature est le privilège des esprits cultivés que les nécessités matérielles de la vie n'absorbent pas entièrement.

Il faisait beau ; les vagues bleues se déroulaient à large plis, ayant à peine la force d'effacer le sillage du bâtiment ; la fumée du tuyau, qui formait les nuages de ce ciel splen-

ride, s'en allait lentement en légers flocons d'ouate, et les palettes des roues se démenant dans une poussière diamantée où le soleil suspendait des iris, brassaient l'eau avec une activité joyeuse, comme si elles eussent eu la conscience de la proximité du port.

Cette longue ligne de collines qui, de Pausilippe au Vésuve, dessine le golfe merveilleux au fond duquel Naples se repose comme une nymphe marine se séchant sur la rive après le bain, commençait à prononcer ses ondulations violettes, et se détachait en traits plus fermes de l'azur éclatant du ciel; déjà quelques points de blancheur, piquant le fond plus sombre des terres, trahissaient la présence des villas répandues dans la campagne. Des voiles de bateau pêcheurs rentrant au port glissaient sur le bleu uni comme des plumes de cygne promenées par la brise, et montraient l'activité humaine sur la majestueuse solitude de la mer.

Après quelques tours de roue, le château Saint-Elme et le couvent Saint-Martin se profilèrent d'une façon distincte au sommet de la montagne où Naples s'adosse. par-dessus les dômes des églises, les terrasses des hôtels, les toits des maisons, les façades des palais, et les verdures des jardins encore vaguement ébauchés dans une vapeur lumineuse.—Bientôt le château de l'Œuf, accroupi sur son écueil lavé d'écume, sembla s'avancer vers le bateau à vapeur, et le môle avec son phare s'allongea comme un bras tenant un flambeau.

A l'extrémité de la baie, le Vésuve, plus rapproché, changea les teintes bleuâtres dont l'éloignement le revêtait pour des tons plus vigoureux et plus solides; ses flancs se sillonnèrent de ravines et de coulées de laves refroidies, et de son cône tronqué comme des trous d'une cassolette, sortirent très-visiblement de petits jets de fumée blanche qu'un souffle de vent faisait trembler.

On distinguait nettement Chiatamone, Pizzo Falcone, le quai de Santa Lucia, tout bordé d'hôtels, le Palazzo Reale avec ses rangées de balcons, le Palazzo Nuovo flanqué de ses tours à moucharabys, l'Arsenal, et les vaisseaux de toutes nations, entremêlant leurs mâts et leurs espars comme les arbres d'un bois dépouillé de feuilles, lorsque sortit de sa cabine un passager qui ne s'était pas fait voir de toute la traversée, soit que le mal de mer l'eût retenu dans son cadre, soit que par sauvagerie il n'eût pas voulu se mêler au reste des voyageurs, ou bien que ce spectacle, nouveau pour la plupart, lui fût dès longtemps familier et ne lui offrit plus d'intérêt.

C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, ou du moins auquel on était tenté d'attribuer cet âge au premier abord, car lorsqu'on le regardait avec attention on le trouvait ou plus jeune ou plus vieux, tant sa physionomie énigmatique mélangeait la fraîcheur et la fatigue. Ses cheveux d'un blond obscur tiraient sur cette nuance que les anglais appellent *auburn*, et s'incendiaient au soleil de reflets cuivrés et métalliques, tandis que dans l'ombre ils paraissaient presque noirs ; son profil offrait des lignes purement accusées, un front dont un phrénologue eût admiré les protubérances, un nez d'une noble courbe aquiline, des lèvres bien coupées, et un menton dont la rondeur puissante faisait penser aux médailles antiques ; et cependant tous ces traits, beaux en eux-mêmes, ne composaient point un ensemble agréable. Il leur manquait cette mystérieuse harmonie qui adoucit les contours et les fond les uns dans les autres. La légende parle d'un peintre italien qui, voulant représenter l'archange rebelle, lui composa un masque de beautés disparates, et arriva ainsi à un effet de terreur bien plus grand qu'au moyen des cornes, des sourcils circonflexes et de la bouche en rictus. Le visage de l'étranger produisait une impression de ce genre. Ses yeux surtout étaient extraordinaires : les cils noirs qui les bordaient contrastaient avec la couleur gris pâle des prunelles et le ton châtain brûlé des cheveux. Le peu d'épaisseur des os du nez les faisait paraitre plus rapprochés que

les mesures des principes de dessin ne le permettent, et, quant à leur expression, elle était vraiment indéfinissable. Lorsqu'ils ne s'arrêtaient sur rien, une vage mélancolie, une tendresse languissante s'y peignaient dans une lueur humide ; s'ils se fixaient sur quelque personne ou quelque objet, les sourcils se rapprochaient, se crispaient, et modelaient une ride perpendiculaire dans la peau du front : les prunelles, de grises devenaient vertes, se tigraient de points noirs, se striaient de fibrilles jaunes ; le regard en jaillissait aigu, presque blessant ; puis tout reprenait sa placidité première, et le personnage à tournure méphistophélique redevenait un jeune homme du monde—membre du Jockey-Club, si vous voulez—allant passer la saison à Naples, et satisfait de mettre le pied sur un pavé de lave moins mobile que le pont du *Léopold*.

Sa tenue était élégante sans attirer l'œil par aucun détail voyant : une redingote bleu foncé, une cravate noire à pois dont le nœud n'avait rien d'apprêté ni de négligé non plus, un gilet de même dessin que la cravate, un pantalon gris clair, tombant sur une botte fine, composaient sa toilette ; la chaîne qui retenait sa montre était d'or tout uni, et un cordon de soie plate suspendait son pince-nez ; sa main bien gantée agitait une petite canne mince en cep de vigne tordu terminé par un écusson d'argent.

Il fit quelques pas sur le pont, laissant errer vaguement son regard vers la rive qui se rapprochait et sur laquelle on voyait rouler les voitures, fourmiller la population et stationner ces groupes d'oisifs pour qui l'arrivée d'une diligence ou d'un bateau à vapeur est un spectacle toujours intéressant et toujours neuf quoiqu'ils l'aient contemplé mille fois.

Déjà se détachait du quai une escadrille de canots, de chaloupes, qui se préparaient à l'assaut du *Léopold*, chargés d'un équipage de garçons d'hôtel, de domestiques de place, de facchini et autres canailles variées habituées à considérer l'étranger comme

une proie; chaque barque faisait force de rames pour arriver la première, et les mariniers échangeaient, selon la coutume, des injures, des vociférations capables d'effrayer des gens peu au fait des mœurs de la basse classe napolitaine. . . . .

. . . .

Le jeune homme aux cheveux *auburn* avait, pour mieux saisir les détails du point de vue qui se déroulait devant lui, posé son lorgnon double sur son nez; mais son attention, détournée du spectacle sublime de la baie par le concert de criailleries qui s'élevait de la flottille, se concentra sur les canots; sans doute le bruit l'importunait, car ses sourcils se contractèrent, la ride de son front se creusa, et le gris de ses prunelles prit une teinte jaune.

Une vague inattendue, venu du large et courant sur la mer, ourlée d'une frange d'écume, passa sous le bateau à vapeur, qu'elle souleva et laissa retomber lourdement, se brisa sur le quai en millions de paillettes, mouilla les promeneurs tout surpris de cette douche subite, et fit, par la violence de son ressac, s'entre-choquer si rudement les embarcations, que trois ou quatre facchini tombèrent à l'eau. L'accident n'était pas grave, car ces drôles nagent tous comme des poissons ou des dieux marins, et quelques secondes après ils reparurent, les cheveux collés aux tempes, crachant l'eau amère par la bouche et les narines, et aussi étonnés, à coup sûr, de ce plongeon, que put l'être Télémaque, fils d'Ulysse, lorsque Minerve, sous la figure du sage Mentor, le lança du haut d'une roche à la mer pour l'arracher à l'amour d'Eucharis.

Derrière le voyageur bizarre, à distance respectueuse, restait debout, auprès d'un entassement de malles, un petit groom, espèce de vieillard de quinze ans, gnome en livrée, ressemblant à ces nains que la patience chinoise élève dans des potiches pour les empêcher de grandir; sa face plate, où le nez faisait à peine saillie, semblait avoir été comprimée dès l'enfance, et ses yeux à fleur de tête avaient cette douceur que certains naturalistes trouvent à

ceux du crapaud. Aucune gibbosité n'arrondissait ses épaules ni ne bombait sa poitrine ; cependant il faisait naître l'idée d'un bossu, quoiqu'on eût vainement cherché sa bosse. En somme, c'était un groom très-convenable, qui eût pu se présenter sans entraînement aux races d'Ascott ou aux courses de Chantilly ; tout gentleman-rider l'eût accepté sur sa mauvaise mine. Il était déplaisant, mais irréprochable en son genre, comme son maître.

L'on débarqua ; les porteurs, après des échanges d'injures plus qu'homériques, se divisèrent les étrangers et les bagages, et prirent le chemin des différents hôtels dont Naples est abondamment pourvu.

Le voyageur au lorgnon et son groom se dirigèrent vers l'hôtel de Rome, suivis d'une nombreuse phalange de robustes facchini qui faisaient semblant de suer et de haleter sous le poids d'un carton à chapeau ou d'une légère boîte, dans l'espoir naïf d'un plus large pourboire, tandis que quatre ou cinq de leurs camarades, mettant en relief des muscles aussi puissants que ceux de l'Hercule qu'on admire au Studj, poussaient une charrette à bras où ballottaient deux malles de grandeur médiocre et de pesanteur modérée.

Quand on fut arrivé aux portes de l'hôtel et que le *padron di casa* eut désigné au nouveau survenant l'appartement qu'il devait occuper, les porteurs, bien qu'ils eussent reçu environ le triple du prix de leur course, se livrèrent à des gesticulations effrénées et à des discours où les formules suppliantes se mêlaient aux menaces dans la proportion la plus comique ; ils parlaient tous à la fois avec une volubilité effrayante, réclamant un surcroît de paye, et jurant leurs grands dieux qu'ils n'avaient pas été suffisamment récompensés de leur fatigue.—Paddy, resté seul pour leur tenir tête, car son maître, sans s'inquiéter de ce tapage, avait déjà gravi l'escalier, ressemblait à un singe entouré par une meute

de dogues : il essaya, pour calmer cet ouragan de bruit, un petit bout de harangue dans sa langue maternelle, c'est-à-dire en anglais. La harangue obtint peu de succès. Alors, fermant les poings et ramenant ses bras à la hauteur de sa poitrine, il prit une pose de boxe très correcte à la grande hilarité des facchini, et d'un coup droit, digne d'Adams ou de Tom Cribbs, et porté au creux de l'estomac, il envoya le géant de la bande rouler les quatre fers en l'air sur les dalles de lave du pavé.

Cet exploit mit en fuite la troupe ; le colosse se releva lourdement, tout brisé de sa chute ; et sans chercher à tirer vengeance de Paddy, il s'en alla frottant de sa main, avec force contusions, l'empreinte bleuâtre qui commençait à iriser sa peau, persuadé qu'un démon devait être caché sous la jaquette de ce macaque, bon tout au plus à faire de l'équitation sur le dos d'un chien, et qu'il aurait cru pouvoir renverser d'un souffle.

L'étranger, ayant fait appeler le *patron di casa* lui demanda si une lettre à l'adresse de M. Paul d'Aspremont n'avait pas été remise à l'hôtel de Rome ; l'hôtelier répondit qu'une lettre portant cette suscription attendait, en effet, depuis une semaine, dans le cahier des correspondances, et il s'empressa de l'aller chercher.

La lettre, enfermée dans une épaisse enveloppe de papier cream-lead azuré et vergé, scellée d'un cachet de cire aventurine, était écrite de ce caractère penché aux pleins anguleux, aux déliés cursifs, qui dénote une haute éducation aristocratique, et que possèdent, un peu trop uniformément peut-être, les jeunes Anglaises de bonne famille.

Voici ce que contenait ce pli, ouvert par M. d'Aspremont avec une hâte qui n'avait peut-être pas la seule curiosité pour motif.

"Mon cher monsieur Paul,

"Nous sommes arrivés à Naples depuis deux mois. Pendant le voyage fait à petite journées mon oncle s'est plaint amèrement de la chaleur, des moustiques, du vin, du beurre, des lits; il jurait qu'il faut être véritablement fou pour quitter un confortable cottage, à quelques milles de Londres, et se promener sur des routes poussièrieuses bordées d'auberges détestables, où d'honnêtes chiens anglais ne voudraient pas passer une nuit; mais tout en grognant il m'accompagnait, et je l'aurais mené au bout du monde; il ne se porte pas plus mal et moi je me porte mieux.—Nous sommes installés sur le bord de la mer, dans une maison blanchie à la chaux et enfouie dans une sorte de forêt vierge d'orangers, de citronniers, de myrtes, de lauriers-roses et autres végétations exotiques.—Du haut de la terrasse on jouit d'une vue merveilleuse, et vous y trouverez tous les soirs une tasse de thé ou une limonade à la neige, à votre choix. Mon oncle, que vous avez fasciné, je ne sais pas comment, sera enchanté de vous serrer la main, Est-il nécessaire d'ajouter que votre servante n'en sera pas fâchée non plus, quoique vous lui ayez coupé les doigts avec votre bague, en lui disant adieu sur la jetée de Folkestone.

"ALICIA W."

II

Paul d'Aspremont, après s'être fait servir à dîner dans sa chambre, demanda une calèche. Il y en a toujours qui stationnent autour des grands hôtels, n'attendant que la fantaisie des voyageurs; le désir de Paul fut donc accompli sur-le-champ. Les chevaux de louage napolitains sont maigres à faire paraître Rossinante surchargé d'embonpoint; leurs têtes décharnées, leurs côtes apparentes comme des cercles de tonneaux, leur échine saillante toujours écorchée, semblent implorer à titre de bienfait le couteau de l'équarrisseur, car donner de la nourriture aux

animaux est regardé comme un soin superflu par l'insouciance méridionale ; les harnais, rompus la plus part du temps, ont des suppléments de corde, et quand le cocher a rassemblé ses guides et fait clapper sa langue pour décider le départ, on croirait que les chevaux vont s'évanouir et la voiture se dissiper en fumée comme le carrosse de Cendrillon lorsqu'elle revient du bal passé minuit, malgré l'ordre de la fée. Il n'en est rien cependant ; les rosses se roidissent sur leurs jambes et, après quelques titubations, prennent un galop qu'elles ne quittent plus : le cocher leur communique son ardeur, et la mèche de son fouet sait faire jaillir la dernière étincelle de vie cachée dans ces carcasses. Cela piaffe, agite la tête, se donne des airs fringants, écarquille l'œil, élargit la narine, et soutient une allure que n'égaleraient pas les plus rapides trotteurs anglais. Comment ce phénomène s'accomplit-il, et quelle puissance fait courir ventre à terre des bêtes mortes ? C'est ce que nous n'expliquerons pas. Toujours est-il que ce miracle a lieu journellement à Naples et que personne n'en témoigne de surprise.

. . . .

La calèche de M. Paul d'Aspremont volait à travers la foule compacte, rasant les boutiques d'acquajoli aux guirlandes de citrons, les cuisines de fritures ou de macaronis en plein vent, les étalages de fruits de mer et les tas de pastèques disposés sur la voie publique comme les boulets dans les parcs d'artillerie. A peine si les lazzaroni couchés le long des murs, enveloppés de leurs cabans, daignaient retirer leurs jambes pour les soustraire à l'atteinte des attelages ; de temps à autre, un corricolo, filant entre ses grandes roues écarlates, passait encombré d'un monde de moines, de nourrices, de facchini et de polissons, à côté de la calèche dont il frisait l'essieu au milieu d'un nuage de poussière et de bruit. Les corricoli sont proscrits maintenant, et il est défendu d'en créer de nouveaux ; mais on peut ajouter une caisse neuve à des vieilles roues, ou des roues neuves à une vieille caisse ; moyen ingénieux qui permet à ces bizarres véhicules de durer

longtemps encore à la grande satisfaction des amateurs de couleur locale.

Notre voyageur ne prêtait qu'une attention fort distraite à ce spectacle animé et pittoresque qui eût certes absorbé un touriste n'ayant pas trouvé à l'hôtel de Rome un billet à son adresse, signé ALICIA W.

Il regardait vaguement la mer limpide et bleue, où se distinguaient, dans une lumière brillante, et nuancées par le lointain de teintes d'améthyste et de saphir, les belles îles semées en éventail à l'entrée du golfe, Capri, Ischia, Nisida, Procida, dont les noms harmonieux résonnent comme des dactyles grecs, mais son âme n'était pas là; elle volait à tire-d'aile du côté de Sorrente, vers la petite maison blanche enfouie dans la verdure dont parlait la lettre d'Alicia. En ce moment la figure de M. d'Aspremont n'avait pas cette expression indéfinissablement déplaisante qui la caractérisait quand une joie intérieure n'en harmonisait pas les perfections disparates: elle était vraiment belle et sympathique, pour nous servir d'un mot cher aux Italiens; l'arc de ses sourcils était détendu; les coins de sa bouche ne s'abaissaient pas dédaigneusement, et une lueur tendre illuminait ses yeux calmes:—on eût parfaitement compris en le voyant alors les sentiments que semblaient indiquer à son endroit les phrases demi-tendres, demi-moqueuses écrites sur le papier cream-lead. Son originalité soutenue de beaucoup de distinction ne saurait déplaire à une jeune miss, librement élevée à la manière anglaise par un vieil oncle très indulgent.

Au train dont le cocher poussait ses bêtes, l'on eût bientôt dépassé Chiaja, la Marinella, et la calèche roula dans la campagne sur cette route remplacée aujourd'hui par un chemin de fer. Une poussière noire, pareille à du charbon pilé, donne un aspect plutonique à toute cette plage que recouvre un ciel étincelant et que

lèche une mer du plus suave azur ; c'est la suie du Vésuve tamisée par le vent qui saupoudre cette rive, et fait ressembler les maisons de Portici et de Torre del Greco à des usines de Birmingham. M. d'Aspremont ne s'occupa nullement du contraste de la terre d'ébène et du ciel de saphir, il lui tardait d'être arrivé. Les plus beaux chemins sont longs lorsque Miss Alicia vous attend au bout, et qu'on lui a dit adieu il y a six mois sur la jetée de Folkestone : le ciel et la mer de Naples y perdent leur magie.

La calèche quitta la route, prit un chemin de traverse, et s'arrêta devant une porte formée de deux piliers de briques blanchies, surmontées d'urnes de terre rouge, où des aloès épanouissaient leurs feuilles pareilles à des lames de fer blanc et pointues comme des poignards. Une claire-voie peinte en vert servait de fermeture. La muraille était remplacé par une haie de cactus, dont les pousses faisaient des coudes difformes et entremêlaient inextricablement leurs raquettes épineuses.

Au-dessus de la haie, trois ou quatre énormes figuiers étalaient par masses compactes leurs larges feuilles d'un vert métallique avec une vigueur de végétation tout africaine ; un grand pin parasol balançait son ombelle, et c'est à peine si, à travers les interstices de ces frondaisons luxuriantes, l'œil pouvait démêler la façade de la maison brillant par plaques blanches derrière ce rideau touffu.

Une servante basanée, aux cheveux crépus, et si épais que le peigne s'y serait brisé, accourut au bruit de la voiture, ouvrit la claire-voie, et précédant M. d'Aspremont dans une allée de lauriers-roses dont les branches lui caressaient la joue avec leurs fleurs, elle le conduisit à la terrasse où Miss Alicia Ward prenait le thé en compagnie de son oncle.

Par un caprice très-convenable chez une jeune fille blasée sur

tous les conforts et toutes les élégances, et peut-être aussi pour contrarier son oncle, dont elle raillait les goûts bourgeois, miss Alicia avait choisi, de préférence à des logis civilisés, cette villa dont les maîtres voyagaient et qui était restée plusieurs années sans habitants. Elle trouvait dans ce jardin abandonné, et presque revenu à l'état de nature, une poésie sauvage qui lui plaisait; sous l'actif climat de Naples, tout avait poussé avec une activité prodigieuse. Orangers, myrtes, grenadiers, limons, s'en étaient donné à cœur joie, et les branches, n'ayant plus à craindre la serpette de l'émondeur, se donnaient la main d'un bout de l'allée à l'autre, ou pénétraient familièrement dans les chambres par quelque vitre brisée.—Ce n'était pas, comme dans le Nord, la tristesse d'une maison déserte, mais la gaieté folle et la pétulence heureuse de la nature du Midi livrée à elle-même; en l'absence du maître, les végétaux exubérants se donnaient le plaisir d'une débauche de feuilles, de fleurs, de fruits et de parfums; ils reprenaient la place que l'homme leur dispute.

Lorsque le commodore—c'est ainsi qu'Alicia appelait familièrement son oncle—vit ce fourré impénétrable et à travers lequel on n'aurait pu s'avancer qu'à l'aide d'un sabre d'abatage, comme dans les forêts d'Amérique, il jeta les hauts cris et prétendit que sa nièce était décidemment folle. Mais Alicia lui promit gravement de faire pratiquer de la porte d'entrée au salon et du salon à la terrasse un passage suffisant pour un tonneau de malvoisie—seule concession qu'elle pouvait accorder au positivisme avunculaire.—Le commodore se résigna, car il ne savait pas résister à sa nièce, et en ce moment, assis vis-à-vis d'elle sur la terrasse, il buvait à petits coups, sous prétexte de thé, une grande tasse de rhum.

Cette terrasse, qui avait principalement séduit la jeune miss, était en effet fort pittoresque, et mérite une description particulière, car Paul d'Aspremont y reviendra souvent, et il faut peindre le décor des scènes que l'on raconte.

On montait à cette terrasse, dont les pans à pic dominaient un chemin creux, par un escalier de larges dalles disjointes où prospéraient de vivaces herbes sauvages. Quatre colonnes frustes, tirés de quelque ruine antique et dont les chapiteaux perdus avaient été remplacés par des dès de pierre, soutenaient un treillage de perches enlacées et plafonnées de vigne. Des garde-fous tombaient en nappes et en guirlandes les lambruches et les plantes pariétaires. Au pied des murs, le figuier d'Inde, l'aloès, l'arbousier, poussaient dans un désordre charmant, et au delà d'un bois que dépassaient un palmier et trois pins d'Italie, la vue s'étendait sur des ondulations de terrain semées de blanches villas, s'arrêtait sur la silhouette violâtre du Vésuve, ou se perdait sur l'immensité bleue de la mer.

Lorsque M. Paul d'Aspremont parut au sommet de l'escalier, Alicia se leva, poussa un petit cri de joie et fit quelques pas à sa rencontre. Paul lui prit la main à l'anglaise, mais la jeune fille éleva cette main prisonnière à la hauteur des lèvres de son ami avec un mouvement plein de gentillesse enfantine et de coquetterie ingénue.

Le commodore essaya de se dresser sur ses jambes un peu goutteuses, et il y parvint après quelques grimaces de douleur qui contrastaient comiquement avec l'air de jubilation épanoui sur sa large face ; il s'approcha d'un pas assez alerte pour lui du charmant groupe des deux jeunes gens, et tenailla la main de Paul de manière à lui mouler les doigts en creux les uns contre les autres, ce qui est la suprême expression de la vieille cordialité britannique.

Miss Alicia Ward appartenait à cette variété d'anglaises brunes qui réalisent un idéal dont les conditions semblent se contrarier : c'est-à-dire une peau d'une blancheur éblouissante à rendre jaune le lait, la neige, le lis, l'albâtre, la cire vierge, et tout ce

qui font aux poètes à faire des comparaisons blanches ; des lèvres de cerise, et des cheveux aussi noirs que la nuit sur les ailes d'un corbeau. L'effet de cette opposition est irrésistible et produit une beauté à part dont on ne saurait trouver l'équivalent ailleurs.— Peut-être quelques Circassiennes élevées dès l'enfance au sérail offrent-elles ce teint miraculeux, mais il faut nous en fier là-dessus aux exagérations de la poésie orientale et aux gouaches de Lewis représentant les harems du Caire. Alicia était assurément le type le plus parfait de ce genre de beauté.

L'ovale allongé de sa tête, son teint d'une incomparable pureté, son nez fin, mince, transparent, ses yeux d'un bleu sombre frangés de long cils qui palpitaient sur ses joues rosées comme des papillons noirs lorsqu'elle abaissaient ses paupières, ses lèvres colorées d'une pourpre éclatante, ses cheveux tombant en volutes brillantes comme des rubans de satin de chaque côté de ses joues et de son col de cygne, témoignaient en faveur de ces romanesques figures de femmes de Maclise, qui, à l'Exposition universelle, semblaient de charmantes impostures.

Alicia portait une robe de grenadine à volants festonnés et brodées de palmettes rouges, qui s'accordaient à merveille avec les tresses de corail à petits grains composant sa coiffure, son collier et ses bracelets ; cinq pampilles suspendues à une perle de corail à facettes tremblaient au lobe de ses oreilles petites et délicatement enroulées.—Si vous blâmez cette abus du corail, songez que nous sommes à Naples, et que les pêcheurs sortent tout exprès de la mer pour vous présenter ces branches que l'air rougit.

Nous vous devons, après le portrait de miss Alicia Ward, ne fût-ce que pour faire opposition, tout au moins une caricature du commodore, à la manière de Hogarty.

Le commodore, âgé de quelque soixante ans, présentait cette

particularité d'avoir la face d'un cramoisi uniformément enflammé, sur lequel tranchaient des sourcils blancs et des favoris de même couleur, et taillés en côtelettes, ce qui le rendait pareil à un vieux Peau Rouge qui se serait tatoué avec de la craie. Les coups de soleil, inséparables d'un voyage d'Italie, avait ajouté quelques couches de plus à cette ardente coloration, et le commodore faisait involontairement penser à une grosse praline entourée de coton. Il était habillé des pieds à la tête, veste, gilet, pantalon et guêtres, d'un étoffe vigogne d'un gris vineux, et que le tailleur avait dû affirmer, sur son honneur, être la nuance la plus à la mode et la mieux portée, en quoi peut-être ne mentait-il pas. Malgré ce teint enluminé et ce vêtement grotesque, le commodore n'avait nullement l'air commun. Sa propreté rigoureuse, sa tenue irréprochable et ses grandes manières indiquaient le parfait gentleman, quoiqu'il eût plus d'un rapport extérieur avec les Anglais de vaudevillec omme les parodient Hoffmann ou Levassor. Son caractère, c'était d'adorer sa nièce et de boire beaucoup de porto et de rhum de la Jamaïque pour entretenir l'humide radical, d'après la méthode du caporal Trimm.

" Voyez comme je me porte bien maintenant et comme je suis belle ! Regardez mes couleurs ; je n'en ai pas encore autant que mon oncle ; cela ne viendra pas, il faut l'espérer.—Pourtant ici j'ai du rose, du vrai rose, dit Alicia en passant sur sa joue son doigt effilé terminé par un ongle luisant comme l'agate ; j'ai engraissé aussi, et l'on ne sent plus ces pauvres petites salières qui me faisaient tant de peine lorsque j'allais au bal. Dites, faut-il être coquette pour se priver pendant trois mois de la compagnie de son fiancé, afin qu'après l'absence il vous retrouve fraîche et superbe ! "

Et en débitant cette tirade du ton enjoué et sautillant qui lui était familier, Alicia se tenait debout devant Paul comme pour provoquer et défier son examen.

“ N’est-ce pas, ajouta le commodore, qu’elle est robuste à présent et superbe comme ces filles de Procida qui portent des amphores grecques sur la tête ?

—Assurément, commodore, répondit Paul ; miss Alicia n’est pas devenue plus belle, c’était impossible, mais elle est visiblement en meilleure santé que lorsque, par coquetterie, à ce qu’elle prétend, elle m’a imposé cette pénible séparation.”

Et son regard s’arrêtait avec une fixité étrange sur la jeune fille posée devant lui.

Soudain les jolies couleurs roses qu’elle se vantait d’avoir conquises disparurent des joues d’Alicia, comme la rougeur du soir quitte les joues de neige de la montagne quand le soleil s’enfonce à l’horizon ; toute tremblante, elle porta la main à son cœur ; sa bouche charmante et pâlie se contracta.

Paul alarmé se leva, ainsi que le commodore ; les vives couleurs d’Alicia avaient reparu ; elle souriait avec un peu d’effort.

“ Je vous ai promis une tasse de thé ou un sorbet ; quoique Anglaise, je vous conseille le sorbet. La neige vaut mieux que l’eau chaude, dans ce pays voisin de l’Afrique, et où le sirocco arrive en droite ligne.”

Tous les trois prirent place autour de la table de pierre, sous le plafond des pampres ; le soleil s’était plongé dans la mer, et le jour bleu qu’on appelle la nuit à Naples succédait au jour jaune. La lune semait des pièces d’argent sur la terrasse, par les déchiquetures du feuillage ;—la mer bruissait sur la rive comme un baiser, et l’on entendait au loin le frisson de cuivre des tambours de basque accompagnant les tarentelles.

Il fallut se quitter ;—Vicè, la fauve servante à chevelure crépue, vint avec un falot pour reconduire Paul à travers les dédales du jardin. Pendant qu'elle servait les sorbets et l'eau de neige, elle avait attaché sur le nouveau venu un regard mélangé de curiosité et de crainte. Sans doute, le résultat de l'examen n'avait pas été favorable pour Paul, car le front de Vicè, jaune déjà comme un cigare, s'était rembruni encore, et, tout en accompagnant l'étranger, elle dirigeait contre lui, de façon à ce qu'il ne put l'apercevoir, le petit doigt et l'index de sa main, tandis que les deux autres doigts, repliés sous la paume, se joignaient au pouce comme pour former un signe cabalistique.

III

L'ami d'Alicia revint à l'hôtel de Rome par le même chemin : la beauté de la soirée était incomparable ; une lune pure et brillante versait sur l'eau d'un azur diaphane une longue traînée de paillettes d'argent dont le fourmillement perpétuel, causé par le clapotis des vagues, multipliait l'éclat. Au large, les barques de pêcheur, portant à la proue un fanal de fer rempli d'étoupes enflammées, piquaient la mer d'étoiles rouges et traînaient après elles des sillages écarlates ; la fumée du Vésuve, blanche le jour, s'était changée en colonne lumineuse et jetait aussi son reflet sur le golfe. En ce moment la baie présentait cet aspect invraisemblable pour des yeux septentrionaux et que lui donnent ces gouaches italiennes encadrées de noir, si répandues il y a quelques années, et plus fidèles qu'on ne pense dans leur exagération crue.

Quelques lazzaroni noctambules vaguaient encore sur la rive, émus, sans le savoir, de ce spectacle magique, et plongeaient leurs grands yeux noirs dans l'étendue bleuâtre. D'autres, assis sur le bordage d'une barque échouée, chantaient l'air de *Lucie* ou la

romance populaire alors en vogue : " *Ti voglio ben' assai*," d'une voix qu'auraient enviée bien des ténors payés cent mille francs. Naples se couche tard, comme toutes les villes méridionales ; cependant les fenêtres s'éteignaient peu à peu, et les seuls bureaux de loterie, avec leurs guirlandes de papier de couleur, leurs numéros favoris et leur éclairage scintillant, étaient ouverts encore, prêts à recevoir l'argent des joueurs capricieux que la fantaisie de mettre quelques carlins ou quelques ducas sur un chiffre rêvé pouvait prendre en rentrant chez eux.

Paul se mit au lit, tira sur lui les rideaux de gaze du moustiquaire, et ne tarda pas à s'endormir. Ainsi que cela arrive aux voyageurs après une traversée, sa couche, quoique immobile, lui semblait tanguer et rouler, comme si l'hôtel de Rome eût été le *Léopold*. Cette impression lui fit rêver qu'il était encore en mer et qu'il voyait, sur le môle, Alicia très pâle, à côté de son oncle cramoisi, et qui lui faisait signe de la main de ne pas aborder ; le visage de la jeune fille exprimait une douleur profonde, et en le regardant elle paraissait obéir contre son gré à une fatalité impérieuse.

Ce songe, qui prenait d'images toutes récentes une réalité extrême, chagrina le dormeur au point de l'éveiller, et il fut heureux de se retrouver dans sa chambre où tremblottait, avec un reflet d'opale, une veilleuse illuminant une petite tour de porcelaine qu'assiégeaient les moustiques en bourdonnant. Pour ne pas retomber sous le coup de ce rêve pénible, Paul lutta contre le sommeil et se mit à penser aux commencements de sa liaison avec miss Alicia, reprenant une à une toutes ces scènes puérilement charmantes d'un premier amour.

Il revit la maison de briques roses, tapissée d'églantiers et de chèvrefeuilles, qu'habitait à Richmond miss Alicia avec son oncle, et où l'avait introduit, à son premier voyage en Angleterre, une

de ces lettres de recommandation dont l'effet se borne ordinairement à une invitation à dîner. Il se rappela la robe blanche de mousseline des Indes, ornée d'un simple ruban, qu'Alicia, sortie la veille de pension, portait ce jour-là, et la branche de jasmin qui roulait dans la cascade de ses cheveux comme une fleur de la couronne d'Ophélie, emportée par le courant, et ses yeux d'un bleu de velours, et sa bouche un peu entr'ouverte, laissant entrevoir de petites dents de nacre et son col frêle qui s'allongeait comme celui d'un oiseau attentif, et ses rougeurs soudaines lorsque le regard du jeune gentleman français rencontrait le sien.

. . . .

Le parloir à boiseries brunes de chasse au renard et de steeple-chases coloriés des tons tranchants de l'enluminure anglaise, se reproduisait dans son cerveau comme dans une chambre noire. Le piano allongeait sa rangée de touches pareilles à des dents de douairière. La cheminée, festonnée d'une brindille de lierre d'Irlande, faisait luire sa coquille de fonte frottée de mine de plomb ; les fauteuils de chêne à pied tournés ouvraient leurs bras garnis de maroquin, le tapis étalait ses rosaces, et miss Alicia, tremblante comme la feuille, chantait de la voix la plus adorablement fausse du monde la romance d'*Anna Bolena* "*deh, non voler costringere*" que Paul, non moins ému, accompagnait à contre-temps, tandis que le commodore, assoupi par une digestion laborieuse et plus cramoisi encore que de coutume, laissait glisser à terre un colossal exemplaire du *Times* avec supplément.

. . . .

Puis la scène changeait : Paul, devenu plus intime, avait été prié par le commodore de passer quelques jours à son cottage dans le Lincolnshire.... Un ancien château féodal, à tours crénelées, à fenêtres gothiques, à demi enveloppé par un immense lierre, mais arrangé intérieurement avec tout le confortable moderne, s'élevait au bout d'une pelouse dont le ray-grass, soigneusement arrosé et foulé, était uni comme du velours ; une allée de sable jaune s'arrondissait autour du gazon et servait de manège à miss Alicia,

montée sur un de ces ponies d'Ecosse à crinière échevelée qu'aime à peindre sir Edward Landseer, et auxquels il donne un regard presque humain. Paul, sur un cheval bai-cerise que lui avait prêté le commodore, accompagnait miss Ward dans sa promenade circulaire, car le médecin, qui l'avait trouvée un peu faible de poitrine, lui ordonnait l'exercice.

Une autre fois un léger cannot glissait sur l'étang, déplaçant les lis d'eau et faisant envoler le martin-pêcheur sous le feuillage argenté des saules. C'était Alicia qui ramait et Paul qui tenait le gouvernail; qu'elle était jolie dans l'auréole d'or que dessinait autour de sa tête son chapeau de paille traversé par un rayon de soleil! elle se renversait en arrière pour tirer l'aviron; le bout de sa bottine grise s'appuyait à la planche du banc; miss Ward n'avait pas un de ces pieds andalous tout courts et ronds comme des fers à repasser que l'on admire en Espagne, mais sa cheville était fine, son cou-de-pied bien cambré, et la semelle de son brodequin, un peu longue peut-être, n'avait pas deux doigts de large.

Le commodore restait *attaché* au rivage, non à cause de sa *grandeur*, mais de son poids qui eût fait sombrer la frêle embarcation; il attendait sa nièce au débarcadère, et lui jetait avec un soin maternel un mantelet sur les épaules, de peur qu'elle ne se refroidit,—puis la barque rattachée au piquet, on revenait *luncher* au château. C'était plaisir de voir comme Alicia, qui ordinairement mangeait aussi peu qu'un oiseau, coupait à l'emporte-pièce de ses dents perlées une rose tranche de jambon d'York, mince comme une feuille de papier, et grignotait un petit pain sans en laisser une miette pour les poissons dorés du bassin.

Les jours heureux passent si vite! De semaine en semaine Paul retardait son départ, et les belles masses de verdure du parc commençaient à revêtir des teintes safranées; des fumées blanches s'élevaient le matin de l'étang. Malgré le râteau sans cesse pro-

mené du jardinier, les feuilles mortes jonchaient le sable de l'allée ; des millions de petites perles gelées scintillaient sur le gazon vert du boulingrin, et le soir on voyait les pies sautiller en se querellant à travers le sommet des arbres chauves.

Alicia pâlissait sous le regard inquiet de Paul et ne conservait de coloré que deux petites taches roses au sommet des pommettes. Souvent elle avait froid, et le feu le plus vif de charbon de terre ne la réchauffait pas. Le docteur avait paru soucieux, et sa dernière ordonnance prescrivait à miss Ward de passer l'hiver à Pise et le printemps à Naples.

Des affaires de famille avaient rappelé Paul en France ; Alicia et le commodore devaient partir pour l'Italie, et la séparation s'était faite à Folkestone. Aucune parole n'avait été prononcée, mais miss Ward regardait Paul comme son fiancé, et le commodore avait serré la main au jeune homme d'une façon significative : on n'écrase ainsi que les doigts d'un gendre.

Paul, ajourné à six mois, aussi longs que six siècles pour son impatience, avait eu le bonheur de trouver Alicia guérie et rayonnante de santé. Ce qui restait encore de l'enfant dans la jeune fille avait disparu ; et il pensait avec ivresse que le commodore n'aurait aucune objection à faire lorsqu'il lui demanderait sa nièce en mariage.

Bercé par ces riantes images, il s'endormit et ne s'éveilla qu'au jour. Naples commençait déjà son vacarme ; les vendeurs d'eau glacée criaient leur marchandise ; les rôtisseurs tendaient aux passants leurs viandes enfilées dans une perche ; penchées à leurs fenêtres les ménagères paresseuses descendaient au bout d'une ficelle les paniers de provisions qu'elles remontaient chargés de tomates, de poissons et de grands quartiers de citrouille. Les écrivains publics, en habit noir râpé et la plume derrière l'oreille,

s'asseyaient à leurs échoppes; les changeurs disposaient en pile sur leurs petites tables, les grani, les carlins et les ducats; les cochers faisaient galoper leurs haridelles quêtant les pratiques matinales, et les cloches de tous les campaniles carillonnaient joyeusement l'*Angelus*.

Notre voyageur, enveloppé de sa robe de chambre, s'accouda au balcon; de la fenêtre on apercevait Santa-Lucia, le fort de l'Œuf, et une immense étendue de mer jusqu'au Vésuve et au promontoire bleu où blanchissaient les vastes casini de Castellamare et où pointaient au loin les villas de Sorrente.

Le ciel était pur, seulement un léger nuage blanc s'avançait sur la ville, poussé par une brise nonchalante. Paul fixa sur lui ce regard étrange que nous avons déjà remarqué; ses sourcils se froncèrent. D'autres vapeurs se joignirent au flocon unique, et bientôt un rideau épais de nuées étendit ses plis noirs au-dessus du château de Saint-Elme. De larges gouttes tombèrent sur le pavé de lave, et en quelques minutes se changèrent en une de ces pluies diluviennes qui font des rues de Naples autant de torrents et entraînent les chiens et même les ânes dans les égoûts. La foule surprise se dispersa, cherchant des abris; les boutiques en plein vent déménagèrent à la hâte, non sans perdre une partie de leurs denrées, et la pluie, maîtresse du champ de bataille, courut en bouffées blanches sur le quai désert de Santa-Lucia.

Le facchino gigantesque à qui Paddy avait appliqué un si beau coup de poing, appuyé contre un mur sous un balcon dont la saillie le protégeait un peu, ne s'était pas laissé emporter par la déroute générale, et il regardait d'un œil profondément méditatif la fenêtre où s'était accoudé M. Paul d'Aspremont.

Son monologue intérieur se résuma dans cette phrase, qu'il grommela d'un air irrité :

"Le capitaine du *Léopold* aurait bien fait de flanquer ce *forestier* à la mer ;" et, passant sa main par l'insterstice de sa grosse chemise de toile, il toucha le paquet d'amulettes suspendu a on col par un cordon.

IV

Le beau temps ne tarda pas à se rétablir, un vif rayon de soleil sécha en quelques minutes les dernières larmes de l'ondée, et la foule recommença à fourmiller joyeusement sur le quai. Mais Timberio, le portefaix, n'en parut pas moins garder son idée à l'endroit du jeune étranger français, et prudemment il transporta ses pénates hors de la vue des fenêtres de l'hôtel ; quelques lazzaroni de sa connaissance lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il abandonnait une station excellente pour en choisir une beaucoup moins favorable.

"Je la donne à qui veut la prendre, répondit-il en hochant la tête d'un air mystérieux ; on sait ce qu'on sait."

Paul déjeuna dans sa chambre, car soit timidité, soit dédain, il n'aimait pas à se trouver en public ; puis il s'habilla, et pour attendre l'heure convenable de se rendre chez miss Ward, il visita le musée des Studj : il admira d'un œil distrait la précieuse collection de vases campaniens, les bronzes retirés des fouilles de Pompeï, le casque grec d'airain vert-de-gris contenant encore la tête du soldat qui le portait, le morceau de boue durcie conservant comme un moule l'empreinte d'un charmant torse de jeune femme surprise par l'éruption dans la maison de campagne d'Arrius Diomedès, l'Hercule Farnèse et sa prodigieuse musculature, la Flore, la Minerve archaïque, les deux Balbus, et la magnifique statue d'Aristide, le morceau le plus parfait peut-être que l'antiquité nous ait laissé. Mais un amoureux n'est pas un appréciateur

bien enthousiaste des monuments de l'art; pour lui le moindre profil de la tête adorée vaut tous les marbres grecs ou romains.

Etant parvenu à user tant bien que mal deux ou trois heures aux Studj, il s'élança dans sa calèche et se dirigea vers la maison de campagne où demeurait miss Ward. Le cocher, avec cette intelligence des passions qui caractérise les natures méridionales, poussait à outrance ses haridelles, et bientôt la voiture s'arrêta devant les piliers surmontés de vases de plantes grasses que nous avons déjà décrits. La même servante vint entr'ouvrir la claire-voie; ses cheveux s'entortillaient toujours en boucles indomptables; elle n'avait, comme la première fois, pour tout costume qu'une chemise de grosse toile brodée, aux manches et au col, d'agréments en fil de couleur et qu'un jupon en étoffe épaisse et bariolée transversalement, comme en portent les femmes de Procida; ses jambes, nous devons l'avouer, étaient dénuées de bas, et elle posait à nu sur la poussière des pieds qu'eût admirés un sculpteur. Seulement un cordon noir soutenait sur sa poitrine un paquet de petites breloques de forme singulière en corne et en corail, sur lequel, à la visible satisfaction de Vicè, se fixa le regard de Paul.

Miss Alicia était sur la terrace, le lieu de la maison où elle se tenait de préférence. Un hamac indien de coton rouge et blanc, orné de plumes d'oiseau, accroché à deux des colonnes qui supportaient le plafond de pampres, balançait la nonchalance de la jeune fille, enveloppée d'un léger peignoir de soie écrue de la Chine, dont elle fripait impitoyablement les garnitures tuyautées. Ses pieds dont on apercevait la pointe à travers les mailles du hamac, étaient chaussés de pantoufles en fibres d'aloès, et ses beaux bras nus se recroisaient au-dessus de sa tête, dans l'attitude de la Cléopâtre antique, car, bien qu'on ne fût qu'au commencement de mai, il faisait déjà une chaleur extrême, et des milliers de cigales grinçaient en chœur sous les buissons d'alentour.

Le commodore, en costume de planteur et assis sur un fauteuil de jonc, tirait à temps égaux la corde qui mettait le hamac en mouvement.

Un troisième personnage complétait le groupe: c'était le comte d'Altavilla, jeune élégant Napolitain dont la présence amena sur le front de Paul cette contraction qui donnait à sa physionomie une expression de méchanceté diabolique.

Le comte était, en effet, un de ces hommes qu'on ne voit pas volontiers auprès d'une femme qu'on aime. Sa haute taille avait des proportions parfaites; des cheveux noirs comme le jais, massés par des touffes abondantes, accompagnaient son front uni et coupé; une étincelle du soleil de Naple scintillait dans ses yeux, et ses dents larges et fortes, mais pures comme des perles, paraissaient encore avoir plus d'éclat à cause du rouge vif de ses lèvres et de la nuance olivâtre de son teint. La seule critique qu'un goût méticuleux eût pu formuler contre le comte, c'est qu'il était trop beau.

Quant à ses habits, Altavilla les faisait venir de Londres, et le dandy le plus sévère eût approuvé sa tenue; il n'y avait d'italien dans toute sa toilette que des boutons de chemise d'un trop grand prix. Là le goût bien naturel de l'enfant du Midi pour les joyaux se trahissait. Peut-être aussi que partout ailleurs qu'à Naples on eût remarqué comme d'un goût médiocre le faisceau de branches de corail bifurquées, de mains de lave du Vésuve aux doigts repliés ou brandissant un poignard, de chiens alongés sur leurs pattes, de cornes blanches et noires, et autres menus objets analogues qu'un anneau commun suspendait à la chaîne de sa montre; mais un tour de promenade dans la rue de Tolède ou à la Villa Reale eût suffi pour démontrer que le comte n'avait rien d'excentrique en portant à son gilet ces breloques bizarres.

Lorsque Paul d'Aspremont se présenta, le comte, sur l'instante prière de miss Ward, chantait une de ces délicieuses mélodies populaires napolitaines, sans nom d'auteur, et dont une seule, recueillie par un musicien, suffirait à faire la fortune d'un opéra. —A ceux qui ne les ont pas entendues, sur la rive de Chiaja ou sur le môle, de la bouche d'un lazzaronne, d'un pêcheur ou d'une trovatelle, les charmantes romances de Gordigiani en pourront donner une idée. Cela est fait d'un soupir de brise, d'un rayon de lune, d'un parfum d'oranger et d'un battement de cœur.

Alicia, avec sa jolie voix anglaise un peu fausse, suivait le motif qu'elle voulait retenir, et elle fit, tout en continuant, un petit signe amical à Paul, qui la regardait d'un air assez peu aimable, froissé de la présence de ce beau jeune homme.

Une des corde du hamac se rompit, et miss Ward glissa à terre, mais sans se faire mal ; six mains se tendirent vers elle simultanément. La jeune fille était déjà debout, toute rose de pudeur, car il est *improper* de tomber devant des hommes. Cependant, pas un des chastes plis de sa robe ne s'était dérangé.

" J'avais pourtant essayé ces cordes moi-même, dit le commodore, et miss Ward ne pèse guère plus qu'un colibri."

Le comte d'Altavilla hocha la tête d'un air mystérieux : en lui-même évidemment il expliquait la rupture de la corde par une tout autre raison que celle de la pesanteur ; mais, en homme bien élevé, il garda le silence, et se contenta d'agiter la grappe de breloques de son gilet.

Comme tous les hommes qui deviennent maussades et farouches lorsqu'ils se trouvent en présence d'un rival qu'ils jugent redoutable, au lieu de redoubler de grâce et d'amabilité, Paul

d'Aspremont, quoiqu'il eût l'usage du monde, ne parvint pas à cacher sa mauvaise humeur ; il ne répondait que par monosyllabes, laissait tomber la conversation, et en se dirigeant vers Altavilla, son regard prenait son expression sinistre ; les fibrilles jaunes se tortillaient sous la transparence grise de ses prunelles comme des serpents d'eau dans le fond d'une source.

Toutes les fois que Paul le regardait ainsi, le comte, par un geste en apparence machinal, arrachait une fleur d'une jardinière placée près de lui et la jetait de façon à couper l'effluve de l'œillade irritée.

“ Qu'avez-vous donc à fourrager ainsi ma jardinière ? s'écria miss Alicia Ward, qui s'aperçut de ce manège. Que vous ont fait mes fleurs pour les décapiter ?

—Oh ! rien, miss ; c'est un tic involontaire, répondit Altavilla en coupant de l'ongle une rose superbe qu'il envoya rejoindre les autres.

—Vous m'agacez horriblement, dit Alicia ; et sans le savoir vous choquez une de mes manies. Je n'ai jamais cueilli une fleur. Un bouquet m'inspire une sorte d'épouvante : ce sont des fleurs mortes, des cadavres de roses, de verveines ou de pervenches, dont le parfum a pour moi quelque chose de sépulcral.

—Pour expier les meurtres que je viens de commettre, dit le comte Altavilla en s'inclinant, je vous enverrai cinq corbeilles de fleurs vivantes.”

Paul s'était levé, et d'un air contraint tortillait le bord de son chapeau comme minutant une sortie.

"Quoi! vous partez déjà? dit miss Ward.

— J'ai des lettres à écrire, des lettres importantes.

Oh! le vilain mot que vous venez de prononcer là! dit la jeune fille avec une petite moue; est-ce qu'il y a des lettres importantes quand ce n'est pas à moi que vous écrivez?

— Restez donc, Paul, dit le commodore, j'avais arrangé dans ma tête un plan de soirée; sauf l'approbation de ma nièce: nous serions allés d'abord boire un verre d'eau de la fontaine de Santa-Lucia, qui sent les œufs gâtés, mais qui donne l'appétit; nous aurions mangé une ou deux douzaines d'huîtres, blanches et rouges, à la poissonnerie, dîné sous une treille dans quelque osteria bien napolitaine, bu du falerne et du lacryma-christi, et terminé le divertissement par une visite au seigneur Pulcinella. Le comte nous eût expliqué les finesses du dialecte."

Ce plan parut peu séduire M. d'Aspremont, et il se retira après avoir salué froidement.

Altavilla resta encore quelques instants; et comme miss Ward, fâchée du départ de Paul, n'entra pas dans l'idée du commodore, il prit congé.

Deux heures après, miss Alicia recevait une immense quantité de pots de fleurs, des plus rares, et, ce qui la surprit davantage, une monstrueuse paire de cornes de bœuf de Sicile, transpa rentes comme le jaspe, polies comme l'agate, qui mesuraient bien trois pieds de long et se terminaient par de menaçantes pointes noires. Une magnifique monture de bronze doré permettait de poser les cornes, le piton en l'air, sur une cheminée, une console ou une corniche.

Vicè, qui avait aidé les porteurs à déballer fleurs et cornes, parut comprendre la portée de ce cadeau bizarre.

Elle plaça bien en évidence, sur la table de pierre, les superbes croissants, qu'on aurait pu croire arrachés au front du taureau divin qui portait Europe, et dit : Nous voilà maintenant en bon état de défense.

— Que voulez-vous dire, Vicè ? demanda miss Ward.

— Rien... sinon que le signor français a de bien singuliers yeux.

V

L'heure du repas était passée depuis longtemps, et les feux de charbon qui pendant le jour changeaient en cratère du Vésuve la cuisine de l'hôtel de Rome, s'éteignaient lentement et braise sous les étouffoirs de tôle ; les casseroles avaient repris leur place à leurs clous respectifs et brillaient en rang comme les boucliers sur le bordage d'un trirème antique ;—une lampe de cuivre jaune, semblable à celles qu'on retire des fouilles de Pompéï, et suspendue par une triple chaînette à la maîtresse poutre du plafond, éclairait de ses trois mèches plongeant naïvement dans l'huile le centre de la vaste cuisine dont les angles restaient baignés d'ombre.

Les rayons lumineux tombant de haut modelaient avec des jeux d'ombre et de clair très-pittoresques un groupe de figures caractéristiques réunies autour de l'épaisse table de bois, toute hachée et sillonnée de coups de tranche-lard, qui occupait le milieu de cette grande salle dont la fumée des préparations culinaires

avait glacé les parois de ce bitume si cher aux peintres de l'école de Caravage. Certes, l'Espagnolet ou Salvator Rosa, dans leur robuste amour du vrai, n'eussent pas dédaigné les modèles rassemblés là par le hasard, ou, pour parler plus exactement, par une habitude de tous les soirs.

Il y avait d'abord le chef Virgilio Falsacappa, personnage fort important, d'une stature colossale et d'un embonpoint formidable, qui aurait pu passer pour un des convives de Vitulius si, au lieu d'une veste de basin blanc il eût porté une toge romaine bordée de pourpre : ses traits prodigieusement accentués formaient comme une espèce de caricature sérieuse de certains types des médailles antiques ; d'épais sourcils noirs saillants d'un demi-pouce couronnaient ses yeux, coupés comme ceux des masques de théâtre ; un énorme nez jetait son ombre sur une large bouche qui semblait garnie de trois rangs de dents comme la gueule du requin. Un fanon puissant comme celui du taureau Farnèse unissait le menton, frappé d'une fossette à y fourrer le poing, à un col d'une vigueur athlétique tout sillonné de veines et de muscles. Deux touffes de favoris, dont chacun eût pu fournir une barbe raisonnable à un sapeur, encadraient cette large face martelée de tons violents : des cheveux noirs frisés, luisants, où se mêlaient quelques fils argentés, se tordaient sur son crâne en petites mèches courtes, et sa nuque plissée de trois boursouflures transversales débordait du collet de sa veste ; aux lobes de ses oreilles, relevées par les apophyses de mâchoires capables de broyer un bœuf dans une journée, brillaient des boucles d'argent grandes comme le disque de la lune ; tel était maître Virgilio Falsacappa, que son tablier retroussé sur la hanche et son couteau plongé dans une gaîne de bois faisaient ressembler à un victimaire plus qu'à un cuisinier.

Ensuite apparaissait Timberio le portefaix, que la gymnastique de sa profession et la sobriété de son régime, consistant en une poignée de macaroni demi cru et saupoudré de caciocavallo, une tranche de pastèque et un verre d'eau à la neige, maintenait

dans un état de maigreur relative, et qui, bien nourri, eût certes atteint l'embonpoint de Falsacappa, tant sa robuste charpente paraissait faite pour supporter un poids énorme de chair. Il n'avait d'autre costume qu'un caleçon, un long gilet d'étoffe brune et un grossier caban jeté sur l'épaule.

Appuyé sur le bord de la table, Scazziga, le cocher de la calèche de louage dont se servait M. Paul d'Aspremont, présentait aussi une physionomie frappante; ses traits irréguliers et spirituels étaient empreints d'une astuce naïve; un sourire de commande errait sur ses lèvres moqueuses, et l'on voyait à l'aménité de ses manières qu'il vivait en relations perpétuelle avec les gens comme il faut; ses habits achetés à la friperie simulaient une espèce de livrée dont il n'était pas médiocrement fier, et qui, dans son idée, mettait une grande distance sociale entre lui et le sauvage Timberio; sa conversation s'émaillait de mots anglais et français qui ne cadraient pas toujours heureusement avec le sens de ce qu'il voulait dire, mais qui n'en excitaient pas moins l'admiration des filles de cuisine et des marmitons, étonnés de tant de science.

Un peu en arrière se tenaient deux jeunes servantes dont les traits rappelaient avec moins de noblesse, sans doute, ce type si connu des monnaies syracusaines: front bas, nez tout d'une pièce avec le front, lèvres un peu épaisses, menton empâté et fort; des bandeaux de cheveux d'un noir bleuâtre allaient se rejoindre derrière leur tête à un pesant chignon traversé d'épingles terminées par des boules de corail; des colliers de même matière cerclaient à triple rang leurs cols de cariatide, dont l'usage de porter les fardeaux sur la tête avait renforcé les muscles.—Des dandies eussent à coup sûr méprisé ces pauvres filles qui conservaient pur de mélange le sang des belles races de la grande Grèce; mais tout artiste, à leur aspect, eût tiré son carnet de croquis et taillé son crayon.

Avez-vous vu à la galerie du Maréchal Soult le tableau de Murillo où des chérubins font la cuisine? Si vous l'avez vu, cela nous dispensera de peindre ici les têtes des trois ou quatre marmitons bouclés et frisés qui complétaient le groupe.

Le conciliabule traitait une question grave. Il s'agissait de M. Paul d'Aspremont, le voyageur français arrivé par le dernier vapeur: la cuisine se mêlait de juger l'appartement.

Timberio le portefaix avait la parole, et il faisait des pauses entre chacune de ses phrases, comme un acteur en vogue, pour laisser à son auditoire le temps d'en bien saisir toute la portée, d'y donner son assentiment ou d'élever des objections.

"Suivez bien mon raisonnement, disait l'orateur; *le Léopold* est un honnête bateau à vapeur toscan, contre lequel il n'y a rien à objecter, sinon qu'il transporte trop d'hérétiques anglais....

—Les hérétiques anglais payent bien, interrompit Scazziga, rendu plus tolérant par les pourboires.

—Sans doute; c'est bien le moins que lorsqu'un hérétique fait travailler un chrétien, il le récompense généreusement, afin de diminuer l'humiliation.

—Je ne suis pas humilié de conduire un *forestier* dans ma voiture; je ne fais pas, comme toi, métier de bête de somme, Timberio.

—Est-ce que je ne suis pas baptisé aussi bien que toi? répliqua le portefaix en fronçant le sourcil et en fermant les poings.

—Laissez parler Timberio, s'écria en chœur l'assemblée, qui craignait de voir cette dissertation intéressante tourner en dispute.

—Vous m'accorderez, reprit l'orateur calmé, qu'il faisait un temps superbe lorsque *le Léopold* est entré dans le port ?

—On vous l'accorde, Timberio, fit le chef avec une majesté condescendante.

—La mer était unie comme une glace, continua le facchino, et pourtant une vague énorme a secoué si rudement la barque de Gennaro qu'il est tombé à l'eau avec deux ou trois de ses camarades.—Est-ce naturel ? Gennaro a le pied marin cependant, et il danserait la tarentelle sans balancier sur une vergue.

—Il avait peut-être bu un fiasque d'Asprino de trop, objecta Scazziga, le rationaliste de l'assemblée.

—Pas même un verre de limonade, poursuivit Timberio ; mais il y avait à bord du bateau à vapeur un monsieur qui le regardait d'une certaine manière,—vous m'entendez !

—Oh ! parfaitement, répondit le chœur en allongeant avec un ensemble admirable, l'index et le petit doigt.

—Et ce monsieur, dit Timberio, n'était autre que M. Paul d'Aspremont.

—Celui qui loge au numéro 8, demanda le chef, et à qui j'envoie son dîner sur un plateau ?

—Précisément, répondit la plus jeune et la plus jolie des

servantes ; je n'ai jamais vu de voyageur plus sauvage, plus désagréable et plus dédaigneux ; il ne m'a adressé ni un regard, ni une parole, et pourtant je vaux un compliment, disent tous ces messieurs.

—Vous valez mieux que cela, Gelsomina, ma belle, dit galamment Timberio ; mais c'est un bonheur pour vous que cet étranger ne vous ait pas remarquée.

—Tu es aussi par trop superstitieux, objecta le sceptique Scazziga, que ses relations avec les étrangers avaient rendu légèrement voltairien.

—A force de fréquenter les hérétiques tu finiras par ne plus même croire à saint Janvier.

—Si Gennaro s'est laissé tomber à la mer, ce n'est pas une raison, continua Scazziga qui défendait sa pratique, pour que M. Paul d'Aspremont ait l'influence que tu lui attribues.

—Il te faut d'autres preuves : ce matin je l'ai vu à la fenêtre, l'œil fixé sur un nuage pas plus gros que la plume qui s'échappe d'un oreiller décousu, et aussitôt des vapeurs noires se sont assemblées, et il est tombé une pluie si forte que les chiens pouvaient boire debout.”

Scazziga n'était pas convaincu et hochait la tête d'un air de doute.

“Le groom ne vaut d'ailleurs pas mieux que le maître, continue Timberio, et il faut que ce singe botté ait des intelligence avec le diable pour m'avoir jeté par terre, moi qui le tuerais d'une chiquenaude.

—Je suis de l'avis de Timberio, dit majestueusement le chef de cuisine ; l'étranger mange peu ; il a renvoyé les zuchettes farcies, la friture de poulet et le macaroni aux tomates que j'avais pourtant apprêtés de ma propre main ! Quelque secret étrange se cache sous cette sobriété. Pourquoi un homme riche se priverait-il de mets savoureux et ne prendrait-il qu'un potage aux œufs et une tranche de viande froide ?

—Il a les cheveux roux, dit Gelsomina en passant les doigts dans la noire forêt de ses bandeaux.

—Et les yeux un peu saillants, continua Pepina, l'autre servante.

—Très rapprochés du nez, appuya Timberio.

—Et la ride qui se forme sous ses sourcils se creuse en fer à cheval, dit en terminant l'instruction le formidable Virgilio Falsacappa ; donc il est...

—Ne prononcez pas le mot, c'est inutile, cria le chœur moins Scazziga, toujours incrédule ; nous nous tiendrons sur nos gardes.

—Quand je pense que la police me tourmenterait, dit Timberio, si par hasard je lui laissais tomber une malle de trois cents livres sur la tête, à ce *forestier* de malheur !

—Scazziga est bien hardi de le conduire, dit Gelsomina.

—Je suis sur mon siège, il ne me voit que le dos, et ses regards ne peuvent faire avec les miens l'angle voulu. D'ailleurs, je m'en moque.

— Vous n'avez pas de religion, Scazziga, dit le colossal Palforio, le cuisinier à formes herculéennes ; vous finirez mal."

Pendant que l'on dissertait de la sorte sur son compte à la cuisine de l'hôtel de Rome, Paul, que la présence du comte d'Altavilla chez miss Ward avait mis de mauvaise humeur, était allé se promener à la villa Reale ; et plus d'une fois la ride de son front se creusa, et ses yeux prirent leur regard fixe. Il crut voir Alicia passer en calèche avec le comte et le commodore, et il se précipita vers la portière en posant son lorgnon sur son nez pour être sûr qu'il ne se trompait pas : ce n'était pas Alicia, mais une femme qui lui ressemblait un peu de loin. Seulement, les chevaux de la calèche, effrayés sans doute du mouvement brusque de Paul, s'emportèrent.

Paul prit une glace au café de l'Europe sur le largo du palais : quelques personnes l'examinèrent avec attention, et changèrent de place en faisant un geste singulier.

Il entra au théâtre de Pulcinella, où l'on donnait un spectacle *tutto da ridere*. L'acteur se troubla au milieu de son improvisation bouffonne et resta court ; il se remit pourtant ; mais au beau milieu d'un lazzi, son nez de carton noir se détacha, et il ne put venir à bout de le rajuster, et comme pour s'excuser, d'un signe rapide, il expliqua la cause de ses mésaventures, car le regard de Paul arrêté sur lui, lui ôtait tous ses moyens.

Les spectateurs voisins de Paul s'éclipsèrent un à un ; M. d'Aspremont se leva pour sortir, ne se rendant pas compte de l'effet bizarre qu'il produisait, et dans le couloir il entendait prononcer à voix basse ce mot étrange et dénué de sens pour lui : un jettatore ! un jettatore !

VI

Le lendemain de l'envoi des cornes, le comte Altavilla fit une visite à miss Ward. La jeune Anglaise prenait le thé en compagnie de son oncle, exactement comme si elle eût été à Ramsgate dans une maison de briques jaunes, et non à Naples sur une terrasse blanchie à la chaux et entourée de figuiers, de cactus et d'aloès ; car un des signes caractéristiques de la race saxonne est la persistance de ses habitudes, quelque contraires qu'elles soient au climat. Le commodore rayonnait : au moyen de morceaux de glace fabriquée chimiquement avec un appareil, car on n'apporte que de la neige des montagnes qui s'élèvent derrière Castellamare, il était parvenu à maintenir son beurre à l'état solide, et il en étalait une couche avec une satisfaction visible sur une tranche de pain coupée en sandwich.

Après ces quelques mots vagues qui précèdent toute conversation et ressemblent aux préludes par lesquelles les pianistes tâtent leur clavier avant de commencer leur morceau, Alicia, abandonnant tout à coup les lieux communs d'usage, s'adressa brusquement au jeune comte napolitain :

"Que signifie de bizarre cadeau de cornes dont vous avez accompagné vos fleurs ? Ma servante m'a dit que c'était un préservatif contre le *fascino* ; voilà tout ce que j'ai pu tirer d'elle.

—Vicè a raison, répondit le comte Altavilla en s'inclinant.

—Mais qu'est-ce que le *fascino* ? poursuivit la jeune miss ; je ne suis pas au courant de vos superstitions africaines, car cela doit se rapporter sans doute à quelque croyance populaire.

—Le *fascino* est l'influence pernicieuse qu'exerce la personne douée, ou plutôt affligée du mauvais œil.

—Je fais semblant de vous comprendre, de peur de vous donner une idée défavorable de mon intelligence, si j'avoue que le sens de vos paroles m'échappe, dit miss Alicia Ward; vous m'expliquez l'inconnu par l'inconnu: *mauvais œil* traduit mal, pour moi, *fascino*; comme le personnage de la comédie, je sais le latin, mais faites comme si je ne le savais pas.

—Je vais m'expliquer avec toute la clarté possible, répondit Altavilla; seulement, dans votre dédain britannique, n'allez pas me prendre pour un sauvage et vous demander si mes habits ne cachent pas une peau tatouée de rouge et de bleu. Je suis un homme civilisé; j'ai été élevé à Paris, je parle anglais et français; j'ai lu Voltaire; je crois aux machines à vapeur, aux chemins de fer, aux deux chambres comme Stendhal;—je porte le matin des gants de Suède, l'après-midi des gants de couleur, le soir des gants paille."

L'attention du commodore, qui beurrait sa deuxième tartine, fut attirée par ce début étrange, et il resta le couteau à la main, fixant sur Altavilla ses prunelles d'un bleu polaire, dont la nuance formait un bizarre contraste avec son teint rouge-brique.

"Voila des titres rassurants, fit miss Alicia Ward avec un sourire, et après cela je serais bien défiante si je vous soupçonnais de *barbarie*. Mais ce que vous avez à me dire est donc bien terrible ou bien absurde, que vous prenez tant de circonlocutions pour arriver au fait?

—Oui, bien terrible, bien absurde et même bien ridicule, ce qui est pire, continua le comte; si j'étais à Londres ou à Paris, peut-être en rirais-je avec vous, mais ici à Naples...

—Vous garderez votre sérieux; n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

— Précisement.

— Arrivons au *fascino*, dit miss Ward, que la gravité d'Altavilla impressionnait malgré elle.

— Cette croyance remonte à la plus haute antiquité. Il y est fait allusion dans la Bible. Virgile en parle d'un ton convaincu ; les amulettes de bronze trouvées à Pompéï, à Herculanum, à Stabies, les siges préservatifs dessinés sur les murs des maisons déblayées, montrent combien cette superstition était jadis répandue (Altavilla souligna le mot *superstition* avec une intention maligne). L'Orient tout entier y ajoute foi encore aujourd'hui. Des mains rouges ou vertes sont appliquées de chaque côté de l'une des maisons mauresques pour détourner la mauvaise influence. On voit une main sculptée sur le claveau de la porte du Jugement à l'Alhambra ; ce qui prouve que ce *préjugé* est du moins fort ancien s'il n'est pas fondé. Quand des millions d'hommes ont pendant des milliers d'années partagé une opinion, il est probable que cette opinion si généralement reçue s'appuyait sur des faits positifs, sur une longue suite d'observations justifiées par l'événement... J'ai peine à croire, quelque idée avantageuse que j'aie de moi-même, que tant de personnes, dont plusieurs à coup sûr étaient illustres, éclairées et savantes, se soient trompées grossièrement dans une chose où seul je verrais clair...

Votre raisonnement est facile à rétorquer, interrompit miss Alicia Ward : le polythéisme n'a-t-il pas été la religion d'Hésiode, d'Homère, d'Aristote, de Platon, de Socrate même, qui a sacrifié un coq à Esculape, et d'une foule d'autres personnages d'un génie incontestable ?

— Sans doute, mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui sacrifie des bœufs à Jupiter.

—Il vaut bien mieux en faire des beefsteaks et des rump-steaks, dit sentencieusement le commodore, que l'usage de brûler les cuisses grasses des victimes sur les charbons avait toujours choqué dans Homère.

—On n'offre plus de colombes à Vénus, ni de paons à Junon, ni de boucs à Bacchus ; le christianisme a remplacé ces rêves de marbre blanc dont la Grèce avait peuplé son Olympe ; la vérité a fait évanouir l'erreur, et une infinité de gens redoutent encore les effets du *fascino*, ou, pour lui donner son nom populaire, de la *jettatura*.

—Que le peuple ignorant s'inquiète de pareilles influences, je le conçois, dit miss Ward ; mais qu'un homme de votre naissance et de votre éducation partage cette croyance, voilà ce qui m'étonne.

—Plus d'un qui fait l'esprit fort, répondit le comte, suspend à sa fenêtre une corne, cloue un massacre au dessus de sa porte, et ne marche que couvert d'amulettes ; moi, je suis franc, et j'avoue sans honte que lorsque je rencontre un *jettatore*, je prends volontiers l'autre côté de la rue, et que si je ne puis éviter son regard, je le conjure de mon mieux par le geste consacré. Je n'y mets pas plus de façon qu'un lazzarone, et je m'en trouve bien. Des mésaventures nombreuses m'ont appris à ne pas dédaigner ces précautions."

Miss Alicia Ward était une protestante, élevée avec une grande liberté d'esprit philosophique, qui n'admettait rien qu'après examen, et dont la raison droite répugnait à tout ce qui ne pouvait s'expliquer mathématiquement. Les discours du comte la surprenaient. Elle voulut d'abord n'y voir qu'un simple jeu d'esprit ; mais le ton calme et convaincu d'Altavilla lui fit changer d'idée sans la persuader en aucune façon.

" Je vous accorde, dit-elle, que ce préjugé existe, qu'il est fort répandu, que vous êtes sincère dans votre crainte du mauvais œil, et ne cherchez pas à vous jouer de la simplicité d'une pauvre étrangère ; mais donnez-moi quelque raison physique de cette idée superstitieuse, car, dussiez-vous me juger comme un être entièrement dénué de poésie, je suis très incrédule ; le fantastique, le mystérieux, l'occulte, l'inexplicable ont fort peu de prise sur moi.

—Vous ne nierez pas, miss Alicia, reprit le comte, la puissance de l'œil humain ; la lumière du ciel s'y combine avec le reflet de l'âme ; la prunelle est une lentille qui concentre les rayons de la vie, et l'électricité intellectuelle jaillit par cette étroite ouverture : le regard d'une femme ne traverse-t-il pas le cœur le plus dur ? Le regard d'un héros n'aimante-t-il pas toute une armée ? Le regard du médecin ne dompte-t-il pas le fou comme une douche froide ? Le regard d'une mère ne fait-il pas reculer les lions ?

—Vous plaidez votre cause avec éloquence, répondit miss Ward, en secouant sa jolie tête ; pardonnez-moi s'il me reste des doutes.

—Et l'oiseau qui, palpitant d'horreur et poussant des cris lamentables, descend du haut d'un arbre, d'où il pourrait s'envoler, pour se jeter dans la gueule du serpent qui le fascine, obéit-il à un préjugé ? A-t-il entendu dans les nids des commères emplumées raconter des histoires de jettatura ?—Beaucoup d'effets n'ont-ils pas eu lieu par des causes inappréciables pour nos organes ? Les miasmes de la fièvre paludéenne, de la peste, du choléra, sont-ils visibles. Nul œil n'aperçoit le fluide électrique sur la broche du paratonnerre, et pourtant la foudre est soutirée ! Qu'y a-t-il d'absurde à supposer qu'il se dégage de ce disque noir, bleu ou gris, un rayon propice ou fatal ? Pourquoi cette effluve

ne serait-elle pas heureuse ou malheureuse d'après le mode d'émission et l'angle sous lequel l'objet la reçoit ?

—Il me semble, dit le commodore, que la théorie du comte a quelque chose de spécieux ; je n'ai jamais pu, moi, regarder les yeux d'or d'un crapaud sans me sentir à l'estomac une chaleur intolérable, comme si j'avais pris de l'émétique : et pourtant le pauvre reptile avait plus de raison de craindre que moi qui pouvais l'écraser d'un coup de talon.

—Ah ! mon oncle ! si vous vous mettez avec M. d'Altavilla, fit miss Ward, je vais être battue. Je ne suis pas de force à lutter. Quoique j'eusse peut-être bien des choses à objecter contre cette électricité oculaire dont aucun physicien n'a parlé, je veux bien admettre son existence pour un instant, mais quelle efficacité peuvent avoir pour se préserver de leurs funestes effets les immenses cornes dont vous m'avez gratifiée ?

—De même que le paratonnerre avec sa pointe soutire la foudre, répondit Altavilla, ainsi les pitons aigus de ces cornes sur lesquelles se fixe le regard du jettatore détournent le fluide malfaisant et le dépouillent de sa dangéreuse électricité. Les doigts tendus en avant et les amulettes de corail rendent le même service.

—Tout ce que vous me contez là est bien fou, monsieur le comte, reprit miss Ward ; et voici ce que j'y crois comprendre : selon vous, je serais sous le coup du fascino d'un jettatore bien dangereux ; et vous m'avez envoyé des cornes comme moyens de défense ?

—Je le crains, miss Alicia, répondit le comte avec un ton de conviction profonde.

Il ferait beau voir, s'écria le commodore, qu'un de ces drôles à l'œil louche essayât de fasciner ma nièce! Quoique j'aie dépassé la soixantaine, je n'ai pas encore oublié mes leçons de boxe."

Et il fermait son poing en serrant le pouce contre les doigts pliés.

" Deux doigts suffisent, milord, dit Altavilla en faisant prendre à la main du commodore la position voulue. Le plus ordinairement la jettatura est involontaire ; elle s'exerce à l'insu de ceux qui possèdent ce don fatal, et souvent même, lorsque les jettatori arrivent à la conscience de leur funeste pouvoir, ils en déplorent les effets plus que personne ; il faut donc les éviter et non les maltraiter. D'ailleurs, avec les cornes, les doigts en pointe, les branches de corail bifurquées, on peut neutraliser ou du moins atténuer leur influence.

—En vérité, c'est fort étrange, dit le commodore, que le sang-froid d'Altavilla impressionnait malgré lui.

—Je ne me savais pas si fort obsédée par les jettatori ; je ne quitte guère cette terrasse, si ce n'est pour aller faire, le soir, un tour en calèche le long de la villa Reale, avec mon oncle, et je n'ai rien remarqué qui pût donner lieu à votre supposition, dit la jeune fille dont la curiosité s'éveillait, quoique son incrédulité fût toujours la même. Sur qui se reposent vos soupçons ?

—Ce ne sont pas des soupçons, miss Ward ; ma certitude est complète, répondit le jeune comte napolitain.

—De grâce, révélez-nous le nom de cet être fatal ? " dit miss Ward avec une légère nuance de moquerie.

Altavilla garda le silence.

"Il est bon de savoir de qui l'on doit se défier," ajouta le commodore.

Le jeune comte napolitain parut se recueillir;—puis il se leva, s'arrêta devant l'oncle de miss Ward, lui fit un salut respectueux et lui dit :

"Milord Ward, je vous demande la main de votre nièce."

A cette phrase inattendue, Alicia devint toute rose, et le commodore passa du rouge à l'écarlate.

Certes, le comte Altavilla pouvait prétendre à la main de miss Ward ; il appartenait à une des plus anciennes et plus nobles familles de Naples ; il était beau, jeune, riche, très bien en cour, parfaitement élevé, d'une élégance irréprochable ; sa demande, en elle-même, n'avait donc rien de choquant ; mais elle venait d'une manière si soudaine, si étrange, elle ressortait si peu de la conversation entamée, que la stupéfaction de l'oncle et de la nièce était tout à fait convenable. Aussi Altavilla n'en parut-il ni surpris ni découragé, et attendit-il la réponse de pied ferme.

"Mon cher comte, dit enfin le commodore, un peu remis de son trouble, votre proposition m'étonne—autant qu'elle m'honore.—En vérité, je ne sais que vous répondre ; je n'ai pas consulté ma nièce.—On parlait de fascino, de jettatura, de cornes, d'amulettes, de mains ouvertes ou fermées, de toutes sortes de choses qui n'ont aucun rapport au mariage, et puis voilà que vous me demandez la main d'Alicia!—Cela ne se suit pas du tout, et vous ne m'en voudrez pas si je n'ai pas des idées bien nettes à ce sujet. Cette union serait à coup sûr

très convenable, mais je croyais que ma nièce avait d'autres intentions. Il est vrai qu'un vieux loup de mer comme moi ne lit pas bien couramment dans le cœur des jeunes filles..."

Alicia, voyant son oncle s'embrouiller, profita du temps d'arrêt qu'il prit après sa dernière phrase pour faire cesser une scène qui devenait gênante, et dit au Napolitain :

"Comte, lorsqu'un galant homme demande loyalement la main d'une honnête jeune fille, il n'y a pas lieu pour elle de s'offenser, mais elle a droit d'être étonnée de la forme bizarre donnée à cette demande. Je vous priais de me dire le nom du prétendu jettatore dont l'influence peut, selon vous, m'être nuisible, et vous faites brusquement à mon oncle une proposition dont je ne demêle pas le motif.

— C'est, répondit Altavilla, qu'un gentilhomme ne se fait pas volontiers dénonciateur, et qu'un mari seul peut défendre sa femme. Mais prenez quelques jours pour réfléchir. Jusque-là les cornes exposées d'une façon bien visible suffiront, je l'espère, à vous garantir de tout évènement fâcheux."

Cela dit, le comte se leva et sortit après avoir salué profondément.

Vicè, la fauve servante aux cheveux crépus, qui venait pour emporter la théière et les tasses, avait, en montant lentement l'escalier de la terrase, entendu la fin de la conversation ; elle nourrissait contre Paul d'Aspremont toute l'aversion qu'une paysanne des Abruzzes apprivoisée à peine par deux ou trois ans de domesticité, peut avoir à l'endroit d'un *forestier* soupçonné de jettature ; elle trouvait d'ailleurs le comte Altavilla superbe, et ne concevait pas que miss Ward pût lui préférer un jeune homme

chétif et pâle dont elle, Vicè, n'eût pas voulu, quand même il n'aurait pas eu le fascino. Aussi, n'appréciant pas la délicatesse de procédé du comte, et désirant soustraire sa maîtresse, qu'elle aimait, à une nuisible influence, Vicè se pencha vers l'oreille de miss Ward et lui dit :

" Le nom que vous cache le comte Altavilla, je le sais moi.

— Je vous défends de me le dire Vicè, si vous tenez à mes bonnes grâces, répondit Alicia. Vraiment toutes ces superstitions sont honteuses, et je les braverai en fille chrétienne qui ne craint que Dieu."

VII

Jettatore! Jettatore! Ces mots s'adressaient bien à moi, se disait Paul d'Aspremont en rentrant à l'hôtel ; j'ignore ce qu'ils signifient, mais ils doivent assurément renfermer un sens injurieux ou moqueur. Qu'ai-je dans ma personne de singulier, d'insolite ou de ridicule pour attirer ainsi l'attention d'une manière défavorable ? Il me semble, quoique l'on soit assez mauvais juge de soi-même, que je ne suis ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, ni maigre, ni gros, et que je puis passer inaperçu dans la foule. Ma mise n'a rien d'excentrique ; je ne suis pas coiffé d'un turban illuminé de bougies comme Jourdain dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme ;* je ne porte pas une veste brodée d'un soleil d'or dans le dos ; un nègre ne me précède pas jouant des timbales ; mon individualité parfaitement inconnue, du reste, à Naples, se développe sous le vêtement uniforme, domino de la civilisation moderne, et je suis dans tout pareil aux élégants qui se promènent rue de Tolède ou au largo du Palais, sauf un peu moins de cravate, un peu moins d'épingle, un peu moins de chemise brodée, un peu moins de gilet, un peu moins de chaînes d'or et beaucoup moins de frisure.

—Peut-être ne suis-je pas assez frisé!—Demain je me ferai donner un coup de fer par le barbier de l'hôtel. Cependant l'on a ici l'habitude de voir des étrangers, et quelques imperceptibles différences de toilette ne suffisent pas à justifier le mot mystérieux et le geste bizarre que ma présence provoque. J'ai remarqué, d'ailleurs, une expression d'antipathie et d'effroi dans les yeux des gens qui s'écartaient de mon chemin. Que puis-je avoir fait à ces gens que je rencontre pour la première fois? Un voyageur, ombre qui passe pour ne plus revenir, n'excite partout que l'indifférence, à moins qu'il n'arrive de quelque région éloignée et ne soit l'échantillon d'une race inconnue; mais les paquebots jettent toutes les semaines sur le môle des milliers de touristes dont je ne diffère en rien. Qui s'en inquiète, excepté les facchini, les hôteliers et les domestiques de place? Je n'ai pas tué mon frère, puisque je n'en avais pas, et je ne dois pas être marqué par Dieu du signe de Caïn, et pourtant les hommes se troublent et s'éloignent à mon aspect: à Paris, à Londres, à Vienne, dans toutes les villes que j'ai habitées, je ne me suis jamais aperçu que je produisisse un effet semblable; l'on m'a trouvé quelquefois fier, dédaigneux, sauvage; l'on m'a dit que j'affectais le *sneer* anglais, que j'imitais lord Byron, mais j'ai reçu partout l'accueil dû à un gentleman, et mes avances, quoique rares, n'en étaient que mieux appréciées. Une traversée de trois jours de Marseille à Naples ne peut pas m'avoir changé à ce point d'être devenu odieux ou grotesque, moi que plus d'une femme a distingué et qui ai su toucher le cœur de miss Alicia Ward, une charmante jeune fille, une créature céleste, un ange de Thomas Moore!

Ces réflexions, raisonnables assurément, calmèrent un peu Paul d'Aspremont, et il se persuada qu'il avait attaché à la mimique exagérée des Napolitains, le peuple le plus gesticulateur du monde, un sens dont elle était dénuée.

Il était tard.—Tous les voyageurs, à l'exception de Paul, avaient regagné leurs chambres respectives; Gelsomina, l'une des

servantes dont nous avons esquissé la physionomie dans le conciliabule tenu à la cuisine sous la présidence de Virgilio Falsacappa, attendait que Paul fût rentré pour mettre les barres de clôture à la porte. Nanella, l'autre fille, dont c'était le tour de veiller, avait prié sa compagne plus hardie de tenir sa place, ne voulant pas se rencontrer avec le *forestier* soupçonné de jettature ; aussi Gelsomina était-elle sous les armes ; un énorme paquet d'allumettes se hérissait sur sa poitrine, et cinq petites cornes de corail tremblaient au lieu de pampilles à la perle taillée de ses boucles d'oreille ; sa main, repliée d'avance, tendait l'index et le petit doigt avec une correction que le révérend curé Andréa de Jorio, auteur de la *Mimica degli antichi investigata nel gestire napoletano* eût assurément approuvée.

La brave Gelsomina, dissimulant sa main derrière un pli de sa jupe présenta le flambeau à M. d'Aspremont, et dirigea sur lui un regard aigu, persistant, presque provocateur, d'une expression si singulière, que le jeune homme en baissa les yeux ; circonstance qui parut faire beaucoup de plaisir à cette belle fille.

A la voir immobile et droite, allongeant le flambeau avec un geste de statue, le profil découpé par une ligne lumineuse, l'œil fixe et flamboyant, on eût dit la Némésis antique cherchant à déconcerter un coupable.

Lorsque le voyageur eût monté l'escalier et que le bruit de ses pas se fut éteint dans le silence, Gelsomina releva la tête d'un air de triomphe, et dit : "Je lui ai joliment fait rentrer son regard dans la prunelle, à ce vilain monsieur, que saint Janvier confonde ; je suis sûre qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux."

Paul dormit mal et d'un sommeil agité ; il fut tourmenté par toutes sortes de rêves bizarres se rapportant aux idées qui avaient préoccupé sa veille : il se voyait entouré de figures gri-

maçantes et monstrueuses, exprimant la haine, la colère et la peur ; puis les figures s'évanouissaient ; des doigts longs, maigres, osseux, à phalanges noueuses, sortant de l'ombre et rougis d'une clarté infernale, le menaçaient en faisant des signes cabalistiques ; les ongles de ces doigts, se recourbant en griffes de tigre, en serres de vautour, s'approchaient de plus en plus de son visage et semblaient chercher à lui vider l'orbite des yeux. Par un effort suprême, il parvint à écarter ces mains, voltigeant sur des ailes de chauve-souris ; mais aux mains crochues succédèrent des massacres de bœufs, de buffles et de cerfs, crânes blanchis animés d'une vie morte, qui l'assaillaient de leurs cornes et de leurs ramures et le forçaient à se jeter à la mer, où il se déchirait le corps sur une forêt de corail aux branches pointues ou bifurquées ;—une vague le rapportait à la côte, moulu, brisé, à demi mort ; et, comme le don Juan de lord Byron, il entrevoyait à travers son évanouissement une tête charmante qui se penchait vers lui ;—ce n'était pas Haydée, mais Alicia, plus belle encore que l'être imaginaire créé par le poète. La jeune fille faisait de vains efforts pour tirer sur le sable le corps que la mer voulait reprendre, et demandait à Vicè, la fauve servante, une aide que celle-ci lui refusait en riant d'un rire féroce : les bras d'Alicia se fatiguaient, et Paul retombait au gouffre.

Ces fantasmagories confusément effrayantes, vaguement horribles, et d'autres plus insaisissables encore rappelant les fantômes informes ébauchés dans l'ombre opaque des aquatintes de Goya torturèrent le dormeur jusqu'au premières lueurs du matin ; son âme, affranchie par l'annéantissement du corps, semblait deviner ce que sa pensée éveillée ne pouvait comprendre, et tâchait de traduire ses pressentiments en image dans la chambre noire du rêve.

Paul se leva brisé, inquiet, comme mis sur la trace d'un malheur caché par ces cauchemars dont il craignait de sonder le mys-

tère ; il tournait autour du fatal secret, fermant les yeux pour ne pas voir et les oreilles pour ne pas entendre ; jamais il n'avait été plus triste ; il doutait même d'Alicia ; l'air de fatuité heureuse du comte napolitain, la complaisance avec laquelle la jeune fille l'écoutait, la mine approbative du commodore, tout cela lui revenait en mémoire enjolivé de mille détails cruels, lui noyait le cœur d'amertume et ajoutait encore à sa mélancolie.

La lumière a ce privilège dissiper le malaise causé par les visions nocturnes. Smarra, offusqué, s'enfuit en agitant ses ailes membraneuses, lorsque le jour tire ses flèches d'or dans la chambre par l'interstice des rideaux.—Le soleil brillait d'un éclat joyeux, le ciel était pur, et sur le bleu de la mer scintillaient des millions de paillettes : peu à peu Paul se rasséréna ; il oublia ses rêves fâcheux et les impressions bizarres de la veille, ou s'il y pensait, c'était pour s'accuser d'extravagance.

Il alla faire un tour à Chiaja pour s'amuser du spectacle de la pétulence napolitaine ; les marchands criaient leurs denrées sur des mélopées bizarres en dialecte populaire, inintelligible pour lui qui ne savait que l'italien, avec des gestes désordonnés et une furie d'action inconnue dans le Nord ; mais toutes les fois qu'il s'arrêtait près d'une boutique, le marchand prenait un air alarmé, murmurait quelque imprécation à mi-voix, et faisait le geste d'allonger les doigts comme s'il eût voulu le poignarder de l'auriculaire et de l'index ; les commères, plus hardies, l'accablaient d'injures et lui montraient le poing.

VIII

M. d'Aspremont crut, en s'entendant injurier par la populace de Chiaja, qu'il était l'objet de ces litanies grossièrement burlesques dont les marchands de poisson régalent les gens bien mis

qui traversent le marché ; mais une répulsion si vive, un effroi si vrai se peignaient dans tous les yeux, qu'il fut bien forcé de renoncer à cette interprétation ; le mot *jettatore*, qui avait déjà frappé ses oreilles au théâtre de San Carlino, fut encore prononcé, et avec une expression menaçante cette fois ; il s'eloigna donc à pas lents, ne fixant plus sur rien ce regard, cause de tant de trouble. En longeant les maisons pour se soustraire à l'attention publique, Paul arriva à un étalage de bouquiniste ; il s'y arrêta, remua et ouvrit quelques livres, en manière de contenance : il tournait ainsi le dos au passants, et sa figure à demi cachée par les feuillets évitait toute occasion d'insulte. Il avait bien pensé un instant à charger cette canaille à coups de canne ; la vague terreur superstitieuse qui commençait à s'emparer de lui l'en avait empêché. Il se souvint qu'ayant une fois frappé un cocher insolent d'une légère badine, il l'avait attrapé à la tempe et tué sur le coup, meurtre involontaire dont il ne s'était pas consolé. Après avoir pris et reposé plusieurs volumes dans leur case, il tomba sur le traité de la *jettatura* du signor Niccolo Valetta ; ce titre rayonna à ses yeux en caractères de flamme, et le livre lui parut placé là par la main de la fatalité ; il jeta au bouquiniste, qui le regardait d'un air narquois, en faisant brambaler deux ou trois cornes noires mêlées aux breloques de sa montre, les six ou huit carlins, prix du volume, et courut à l'hôtel s'enfermer dans sa chambre pour commencer cette lecture qui devait éclaircir et fixer les doutes dont il était obsédé depuis son séjour à Naples.

Le bouquin du signor Valetta est aussi répandu à Naples que les *Secrets du grand Albert*, l'*Etteila* ou la *Clef des songes* peuvent l'être à Paris. Valetta définit la jettature, enseigne à quelles marques on peut la reconnaître, par quels moyens on s'en préserve ; il divise les jettatori en plusieurs classes, d'après leur degré de malfaisance, et agite toutes les questions qui se rattachent à cette grave matière.

S'il eût trouvé ce livre à Paris, d'Aspremont l'eût feuilletté

distraitement comme un vieil almanach farci d'histoires ridicules, et eût ri du sérieux avec lequel l'auteur traite ces billevesées ; dans la disposition d'esprit où il était, hors de son milieu naturel, préparé à la crédulité par une foule de petits incidents, il le lut avec un secrète horreur, comme un profane épelant sur un grimoire des évocations d'esprits et des formules de cabale. Quoiqu'il n'eût pas cherché à les pénétrer, les secrets de l'enfer se révélaient à lui ; il ne pouvait plus s'empêcher de les savoir, et il avait maintenant la conscience de son pouvoir fatal : il était jettatore ! Il fallait bien en convenir vis-à-vis de lui-même : tous les signes distinctifs décrits par Valetta, il les possédait.

Quelquefois il arrive qu'un homme qui jusque-là s'était cru doué d'une santé parfaite, ouvre par hasard ou par distraction un livre de médecine, et, en lisant la description pathologique d'une maladie, s'en reconnaisse atteint ; éclairé par une lueur fatale, il sent à chaque symptôme rapporté tressaillir douloureusement en lui quelque organe obscur, quelque fibre cachée dont le jeu lui échappait, et il pâlit en comprenant si prochaine une mort qu'il croyait bien éloignée.—Paul éprouva un effet analogue.

Il se mit devant une glace et se regarda avec une intensité effrayante : cette perfection disparate, composée de beautés qui ne se trouve pas ordinairement ensemble, le faisait plus que jamais ressembler à l'archange déchu, et rayonnait sinistrement dans le fond noir du miroir ; les fibrilles de ses prunelles se tordaient comme des vipères convulsives ; ses sourcils vibraient pareils à l'arc d'où vient de s'échapper la flèche mortelle ; la ride blanche de son front faisait penser à la cicatrice d'un coup de foudre, et ses cheveux rutilants paraissaient flamber des flammes infernales ; la pâleur marmoréenne de la peau donnait encore plus de relief à cette physionomie vraiment terrible.

Paul se fit peur à lui-même : il lui semblait que les effluves de ses yeux, renvoyées par le miroir, lui revenaient en dards em-

poisonnés : figurez-vous Méduse regardant sa tête horrible et charmante dans le fauve reflet d'un bouclier d'airain.

L'on nous objectera peut-être qu'il est difficile de croire qu'un jeune homme du monde, imbu de la science moderne, ayant vécu au milieu du scepticisme de la civilisation, ait pu prendre au sérieux un préjugé populaire, et s'imaginer être doué fatalement d'une malfaisance mystérieuse. Mais nous répondrons qu'il y a un magnétisme irrésistible dans la pensée générale, qui vous pénètre malgré vous, et contre lequel une volonté unique ne lutte pas toujours efficacement : tel arrive à Naples se moquant de la jettature, qui finit par se hérisser de précautions cornues et fuir avec terreur tout individu à l'œil suspect. Paul d'Aspremont se trouvait dans une position encore plus grave :—il avait lui-même le fascino,—et chacun l'évitait, ou faisait en sa présence les signes préservatifs recommandés par le signor Valetta. Quoique sa raison se révoltât contre une pareille appréciation, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il présentait tous les indices dénonciateurs de la jettature.—L'esprit humain, même le plus éclairé, garde toujours un coin sombre, où s'accroupissent les hideuses chimères de la crédulité, où s'accrochent les chauves-souris de la superstition. La vie ordinaire elle-même est si pleine de problèmes insolubles, que l'impossible y devient probable. On peut croire ou nier tout : à un certain point de vue, le rêve existe autant que la réalité.

Paul se sentit pénétré d'une immense tristesse.—Il était un monstre !—Bien que doué des instincts les plus affectueux et de la nature la plus bienveillante, il portait le malheur avec lui ;—son regard, involontairement chargé de venin, nuisait à ceux sur qui il s'arrêtait, quoique dans une intention sympathique. Il avait l'affreux privilège de réunir, de concentrer, de distiller les miasmes morbides, les électricités dangereuses, les influences fatales de l'atmosphère, pour les darder autour de lui. Plusieurs circonstances de sa vie, qui jusque-là lui avaient semblé obscures et dont

il avait vaguement accusé le hasard, s'éclairaient maintenant d'un jour livide : il se rappelait toutes sortes de mésaventures énigmatiques, de malheurs inexpliqués, de catastrophes sans motifs dont il tenait à présent le mot ; des concordances bizarres s'établissaient dans son esprit et le confirmaient dans la triste opinion qu'il avait prise de lui-même.

Il remonta sa vie année par année ; il se rappela sa mère morte en lui donnant le jour, la fin malheureuse de ses petits amis de collège, dont le plus cher s'était tué en tombant d'un arbre, sur lequel lui, Paul, le regardait grimper ; cette partie de canot si joyeusement commencée avec deux camarades, et d'où il était revenu seul, après des efforts inouïs pour arracher des herbes les corps des pauvres enfants noyés par le chavirement de la barque ; l'assaut d'armes où son fleuret, brisé près du bouton et transformé ainsi en épée, avait blessé si dangéreusement son adversaire,—un jeune homme qu'il aimait beaucoup :—à coup sûr, tout cela pouvait s'expliquer rationnellement, et Paul l'avait fait ainsi jusqu'alors ; pourtant, ce qu'il y avait d'accidentel et de fortuit dans ces évènement lui paraissait dépendre d'une autre cause depuis qu'il connaissait le livre de Valetta :—l'influence fatale, le fascino, la jettatura—devaient réclamer leur part de ces catastrophes. Une telle continuité de malheurs autour du même personnage n'était pas *naturelle*.

Une autre circonstance plus récente lui revint en mémoire, avec tous ces détails horribles, et ne contribua pas peu à l'affermir dans sa désolante croyance.

A Londres, il allait souvent au théâtre de la Reine, où la grâce d'une jeune danseuse anglaise l'avait particulièrement frappé. Sans en être plus épris qu'on ne l'est d'une gracieuse figure de tableau ou de gravure, il la suivait du regard parmi ses compagnes du corps de ballet, à travers le tourbillon des

manœuvres chorégraphiques ; il aimait ce visage doux et mélancolique, cette pâleur délicate que ne rougissait jamais l'animation de la danse, ces beaux cheveux d'un blond soyeux et lustré, couronnés, suivant le rôle, d'étoiles ou de fleurs, ce long regard perdu dans l'espace, ces épaules d'une chasteté virginale frissonnant sous la lorgnette, ces jambes qui soulevaient à regret leurs nuages de gaze et luisaient sous la soie comme le marbre d'une statue antique ; chaque fois qu'elle passait devant la rampe, il la saluait de quelque petit signe d'admiration furtif, ou s'armait de son lorgnon pour la mieux voir.

Un soir, la danseuse, emportée par le vol circulaire d'une valse, rasa de plus près cette étincellante ligne de feu qui sépare au théâtre le monde idéal du monde réel ; ses légères draperies de sylphide palpitaient comme des ailes de colombe prêtes à prendre l'essor. Un bec de gaz tira sa langue bleue et blanche, et atteignit l'étoffe aérienne. En un moment la flamme environna la jeune fille, qui dansa quelques secondes comme un feu follet au milieu d'une lueur rouge, et se jeta vers la coulisse, éperdue, folle de terreur, dévorée vive par ses vêtements incendiés.—Paul avait été très-douloureusement ému de ce malheur, dont parlèrent tous les journaux du temps, où l'on pourrait retrouver le nom de la victime, si l'on était curieux de le savoir. Mais son chagrin n'était pas mélangé de remords. Il ne s'attribuait aucune part dans l'accident qu'il déplorait plus que personne.

Maintenant il était persuadé que son obstination à la poursuivre du regard n'avait pas été étrangère à la mort de cette charmante créature. Il se considérait comme son assassin ; il avait horreur de lui-même et aurait voulu n'être jamais né.

A cette prostration succéda une réaction violente ; il se mit à rire d'un rire nerveux, jeta au diable le livre de Valetta, et s'écria : " Vraiment je deviens imbécile ou fou ! Il faut que le soleil

de Naples m'ait tapé sur la tête. Que diraient mes amis du club s'ils apprenaient que j'ai sérieusement agité dans ma conscience cette belle question—à savoir, si je suis ou non—jettatore!

Paddy frappa discrètement à la porte.—Paul ouvrit, et le groom, formaliste dans son service, lui présenta sur le cuir verni de sa casquette, en s'excusant de ne pas avoir de plateau d'argent, une lettre de la part de miss Alicia.

M. d'Aspremont rompit le cachet et lut ce qui suit:

"Est-ce que vous me boudez, Paul?—Vous n'êtes pas venu hier soir, et votre sorbet au citron s'est fondu mélancoliquement sur la table. Jusqu'à neuf heures j'ai eu l'oreille aux aguets, cherchant à distinguer le bruit des roues de votre voiture à travers le chant obstiné des grillons et les ronflements des tambours de basque; alors il a fallu perdre tout espoir, et j'ai querellé le commodore. Admirez comme les femmes sont justes!—Pulcinella avec son nez noir, don Limon et donna Pangrazta ont donc bien du charme pour vous? car je sais par ma police que vous avez passé votre soirée à San Carlino. De ces prétendues lettres importantes, vous n'en avez pas écrit une seule. Pourquoi ne pas avouer tout bonnement et tout bêtement que vous êtes jaloux du comte Altavilla? Je vous croyais plus orgueilleux, et cette modestie de votre part me touche.—N'ayez aucune crainte, M. d'Altavilla est trop beau, et je n'ai pas le goût des Apollons à breloques. Je devrais afficher à votre endroit un mépris superbe et vous dire que je ne me suis pas aperçue de votre absence; mais la vérité est que j'ai trouvé le temps fort long, que j'étais de très mauvaise humeur, très-nerveuse, et que j'ai manqué de battre Vicè qui riait comme une folle—je ne sais pourquoi, par exemple. A. W."

Cette lettre enjouée et moqueuse ramena tout à fait les idées de Paul aux sentiments de la vie réelle. Il s'habilla, ordonna de

faire avancer la voiture, et bientôt le voltairien Scazziga fit claquer son fouet incrédule aux oreilles de ses bêtes qui se lancèrent au galop sur le pavé de lave, à travers la foule toujours compacte sur le quai de Santa-Lucia.

“Scazziga, quelle mouche vous pique? vous allez causer quelque malheur!” s'écria M. d'Aspremont. Le cocher se retourna vivement pour répondre, et le regard irrité de Paul l'atteignit en plein visage. Une pierre qu'il n'avait pas vue souleva une des roues de devant,et il tomba de son siège par la violence du heurt, mais sans lâcher rênes. Agile comme un singe, il remonta d'un saut à sa place, ayant au front une bosse grosse comme un œuf de poule.

“ Du diable si je me retourne maintenant quand tu me parleras! — grommela-t-il entre ses dents. Timberio, Falsappa et Gelsomina avait raison — c'est un jettatore! Demain, j'achèterai une paire de cornes. Si ça ne peut pas faire de mal.”

Ce petit incident fut désagréable à Paul; il le ramenait dans le cercle magique dont il voulait sortir: une pierre se trouve tous les jours sous la roue d'une voiture, un cocher maladroit se laisse choir de son siège — rien n'est plus simple et plus vulgaire. Cependant l'*effet* avait suivi la *cause* de si près, la chute de Scazziga coïncidait si justement avec le *regard* qu'il lui avait lancé, que ses appréhensions lui revinrent:

“ J'ai bien envie, se dit-il, de quitter dès demain ce pays extravagant, où je sens ma cervelle ballotter dans mon crâne comme une noisette sèche dans sa coquille. Mais si je confiais mes craintes à miss Ward, elle en rirait, et le climat de Naples est favorable à sa santé. — Sa santé! mais elle se portait bien avant de me connaître! Jamais ce nid de cygnes balancé sur les eaux, qu'on nomme l'Angleterre, n'avait produit une enfant plus blanche

et plus rose ! La vie éclatait dans ses yeux pleins de lumière, s'épanouissait sur ses joues fraîches et satinées ; un sang riche et pur courait en veines bleues sous sa peau transparente ; on sentait à travers sa beauté comme une force gracieuse ! Comme sous mon regard elle a pâli, maigri, changé ! comme ses mains délicates devenaient fluettes ! Comme ses yeux si vifs s'entouraient de pénombres attendries ! On eût dit que la consomption lui posait ses doigts osseux sur l'épaule. — En mon absence, elle a bien vite repris ses vives couleurs ; le soufle joue librement dans sa poitrine que le médecin interrogeait avec crainte ; délivrée de mon inflence funeste, elle vivrait de longs jours. — N'est-ce pas moi qui la tue ? — L'autre soir, pendant que j'étais là, une souffrance si aiguë lui est venue soudain, que ses joues se sont décolorées comme au souffle froid de la mort ? — Ne lui fais-je pas la jettatura sans le vouloir ?— Mais peut-être aussi n'y a-t-il là rien que de naturel.—Beaucoupde jeunes Anglaises ont des prédispositions aux maladies de poitrine."

Ces pensées occupèrent Paul d'Aspremont pendant la route. Lorsqu'il se présenta sur la terrasse, séjour habituel de miss Ward et du commodore, les immenses cornes des bœufs de Sicile, présent du comte d'Altavilla, recourbaient leurs croissants jaspés à l'endroit le plus en vue. Voyant que Paul les remarquait, le commodore devint bleu : ce qui était sa manière de rougir, car, moins délicat que sa nièce, il avait reçu les confidences de Vicè...

Alicia, avec un geste de parfait dédain, fit signe à la servante d'emporter les cornes et fixa sur Paul son bel œil plein d'amour de courage et de foi.

"Laissez-les à leur place, dit Paul à Vicè ; elles sont fort belles."

IX

L'observation de Paul sur les cornes données par le comte Altavilla parut faire plaisir au commodore ; Vicè sourit, montrant sa denture dont les canines séparées et pointues brillaient d'une blancheur féroce ; Alicia, d'un coup de paupière rapide, sembla poser à son ami une question qui resta sans réponse.

Un silence gênant s'établit.

Les premières minutes d'une visite même cordiale, familière, attendue et renouvelée tous les jours, sont ordinairement embarrassées. Pendant l'absence, n'eût-elle duré que quelques heures, il s'est reformé autour de chacun une atmosphère invisible contre laquelle se brise l'effusion. C'est comme une glace parfaitement transparente qui laisse apercevoir le paysage et que ne traverserait pas le vol d'une mouche. Il n'y a rien en apparence, et pourtant on sent l'obstacle.

Une arrière-pensée dissimulée par un grand usage du monde préoccupait en même temps les trois personnages de ce groupe habituellement plus à son aise. Le commodore tournait ses pouces avec un mouvement machinal ; d'Aspremont regardait obstinément les pointes noires et polies des cornes qu'il avait défendu à Vicè d'emporter, comme un naturaliste cherchant à classer, d'après un fragment, une espèce inconnue ; Alicia passait son doigt dans la rosette du large ruban qui ceignait son peignoir de mousseline, faisant mine d'en resserrer le nœud.

Ce fut miss Ward qui rompit la glace la première, avec cette liberté enjouée des jeunes filles anglaises, si modestes et si reservées, cependant, après le mariage.

"Vraiment, Paul, vous n'êtes guère aimable depuis quelque temps. Votre galanterie est-elle une plante de serre froide qui ne peut s'épanouir qu'en Angleterre, et dont la haute température de ce climat gêne le développement? Comme vous étiez attentif, empressé, toujours aux petits soins, dans notre cottage du Lincolnshire! Vous m'abordiez la bouche en cœur, la main sur la poitrine, irréprochablement frisé, prêt à mettre un genou en terre devant l'idole de votre âme;—tel, enfin, qu'on représente les amoureux sur les vignettes de roman.

—Je vous aime toujours, Alicia, répondit d'Aspremont d'une voix profonde, mais sans quitter des yeux les cornes suspendues à l'une des colonnes antiques qui soutenaient le plafond de pampres.

—Vous dites cela d'un ton si lugubre qu'il faudrait être bien coquette pour le croire, continua miss Ward;—j'imagine que ce qui vous plaisait en moi, c'était mon teint pâle, ma diaphanéité, ma grâce ossianesque et vaporeuse; mon état de souffrance me donnait un certain charme romantique que j'ai perdu.

—Alicia! jamais vous ne fûtes plus belle.

—Des mots, des mots, des mots, comme dit Shakespeare. Je suis si belle que vous ne daignez pas me regarder."

En effet, les yeux de M. d'Aspremont ne s'étaient pas dirigés une seule fois vers la jeune fille.

"Allons, fit-elle avec un grand soupir comiquement exagéré, je vois que je suis devenue une grosse et forte paysanne, bien fraîche, bien colorée, bien rougeaude, sans la moindre distinction, incapable de figurer au bal d'Almacks, ou dans un livre de beau-

tés, séparée d'un sonnet admiratif par une feuille de papier de soie.

—Miss Ward, vous prenez plaisir à vous calomnier, dit Paul les paupières baissés.

—Vous feriez mieux de m'avouer franchement que je suis affreuse.—C'est votre faute aussi, commodore; avec vos ailes de poulet, vos noix de côtelettes, vos filets de bœuf, vos petits verres de vin des Canaries, vos promenades à cheval, vos bains de mer, vos exercises gymnastiques, vous m'avez fabriqué cette fatale santé bourgeoise qui dissipe les illusions poétiques de M. d'Aspremont,

—Vous tourmentez M. d'Aspremont et vous vous moquez de moi, dit le commodore interpellé; mais, certainement, le filet de bœuf est substantiel et le vin des Canaries n'a jamais nui à personne.

—Quel désappointement, mon pauvre Paul! quitter une nixe, un elfe, une willis, et retrouver ce que les médecins et les parents appellent une jeune personne bien constituée!—Mais écoutez-moi, puisque vous n'avez plus le courage de m'envisager, et frémissez d'horreur.—Je pèse sept onces de plus qu'à mon départ d'Angleterre.

—Huit onces! interrompit avec orgueil le commodore, qui soignait Alicia comme eût pu le faire la mère la plus tendre.

—Est-ce huit onces précisément? Oncle terrible, vous voulez donc désenchanter à tout jamais M. d'Aspremont?" fit Alicia en affectant un découragement moqueur.



Pendant que la jeune fille le provoquait par ces coquetteries, qu'elle ne se fût pas permises, même envers son fiancé, sans de graves motifs, M. d'Aspremont, en proie à son idée fixe et ne voulant pas nuire à miss Ward par son regard fatal, attachait ses yeux aux cornes talismaniques ou les laissait errer vaguement sur l'immense étendue bleue qu'on découvre du haut de la terrasse.

Il se demandait s'il n'était pas de son devoir de fuir Alicia, dût-il passer pour un homme sans foi et sans honneur, et d'aller finir sa vie dans quelque île déserte où, du moins, sa jettature s'éteindrait faute d'un regard humain pour l'absorber.

" Je vois, dit Alicia continuant sa plaisanterie, ce qui vous rend si sombre et si sérieux ; l'époque de notre mariage est fixée à un mois ; et vous reculez à l'idée de devenir le mari d'une pauvre compagnarde qui n'a plus la moindre élégance. Je vous rends votre parole : vous pourrez épouser mon amie miss Sarah Templeton, qui mange des pickles et boit du vinaigre pour être mince ! "

Cette imagination la fit rire du rire argentin et clair de la jeunesse. Le commodore et Paul s'associèrent franchement à son hilarité.

Quand la dernière fusée de sa gaieté nerveuse se fut éteinte, elle vint à d'Aspremont, le prit par la main, le conduisit au piano placé à l'angle de la terrasse, et lui dit en ouvrant un cahier de musique sur le pupitre :

"Mon ami, vous n'êtes pas en train de causer aujourd'hui et, " ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante ;" vous allez

donc faire votre partie dans ce duettino, dont l'accompagnement n'est pas difficile ; ce ne sont presque que des accords plaqués."

Paul s'assit sur le tabouret, miss Alicia se mit debout près de lui, de manière à pouvoir suivre le chant sur la partition. Le commodore renversa sa tête, allongea les jambes et prit une pose de béatitude anticipée, car il avait des prétentions au dilettantisme et affirmait adorer la musique ; mais dès la sixième mesure il s'endormait du sommeil des justes ; sommeil qu'il s'obstinait, malgré les railleries de sa nièce, à appeler une extase,—quoiqu'il lui arrivât quelquefois de ronfler, symptôme médiocrement extatique.

Le duettino était une vive et légère mélodie, dans le goût de Cimarosa, sur des paroles de Métastase, et que nous ne saurions mieux définir qu'en la comparant à un papillon traversant à plusieurs reprises un rayon de soleil.

La musique a le pouvoir de chasser les mauvais esprits ; au bout de quelques phrases, Paul ne pensait plus aux doigts conjurateurs, aux cornes magiques, aux amulettes de corail ; il avait oublié le terrible bouquin du signor Valetta et toutes les rêveries de la jettatura. Son âme montait gaiement, avec la voix d'Alicia, dans un air pur et lumineux.

Les cigales faisaient silence comme pour écouter, et la brise de mer qui venait de se lever emportait les notes avec les pétales des fleurs tombées des vases sur le rebord de la terrasse.

"Mon oncle dort comme les sept dormants dans leur grotte. S'il n'était pas coutumier du fait, il y aurait de quoi froisser notre amour-propre de virtuoses, dit Alicia en refermant le cahier. Pendant qu'il repose, voulez-vous faire un tour de jardin avec moi, Paul ? Je ne vous ai pas encore montré mon paradis."

Et elle prit à un clou planté dans l'une des colonnes, où il était suspendu par des brides, un large chapeau de paille de Florence.

Alicia professait en fait d'horticulture les principes les plus bizarres ; elle ne voulait pas qu'on cueillît les fleurs ni qu'on taillât les branches ; et ce qui l'avait charmée dans la villa, c'était, comme nous l'avons dit, l'état sauvagement inculte du jardin.

Les deux jeunes gens se frayaient une route au milieu des massifs qui se rejoignaient aussitôt après leur passage. Alicia marchait devant et riait de voir Paul cinglé derrière elle par les branches de lauriers-roses qu'elle déplaçait. A peine avait-elle fait une vingtaine de pas, que la main verte d'un rameau, comme pour faire une espièglerie végétale, saisit et retint son chapeau de paille en l'élevant si haut, que Paul ne put le reprendre.

Heureusement, le feuillage était touffu, et le soleil jetait à peine quelques sequins d'or sur le sable à travers les interstices des ramures.

"Voici ma retraite favorite," dit Alicia, en désignant à Paul un fragment de roche aux cassures pittoresques, que protégeait un fouillis d'orangers, de cédrats, de lentisques et de myrtes.

Elle s'assit dans une anfractuosité taillée en forme de siège, et fit signe à Paul de s'agenouiller devant elle sur l'épaisse mousse sèche qui tapissait le pied de la roche.

"Mettez vos deux mains dans les miennes et regardez-moi bien en face. Dans un mois, je serai votre femme. Pourquoi vos yeux évitent-ils les miens ?"

En effet, Paul, revenu à ses rêveries de jettature, détournait la vue.

« Craignez-vous d'y lire une pensée contraire ou coupable ? Vous savez que mon âme est à vous depuis le jour où vous avez apporté à mon oncle la lettre de recommandation dans le parloir de Richmond. Je suis de la race de ces Anglaises tendres, romanesques et fières, qui prennent en une minute un amour qui dure toute la vie—plus que la vie peut-être,—et qui sait aimer sait mourir. Plongez vos regards dans les miens, je le veux ; n'essayez pas de baisser la paupière, ne vous détournez pas, ou je penserai qu'un gentleman qui ne doit craindre que Dieu se laisse effrayer par de viles superstitions. Fixez sur moi cet œil que vous croyez si terrible et qui m'est si doux, car j'y vois votre amour, et jugez si vous me trouvez assez jolie encore pour me mener, quand nous serons mariés, promener à Hyde-Park en calèche découverte.

Paul, éperdu, fixait sur Alicia un long regard plein de passion et d'enthousiasme.—Tout à coup la jeune fille pâlit ; une douleur lancinante lui traversa le cœur comme un fer de flèche : il sembla que quelque fibre se rompait dans sa poitrine, et elle porta vivement son mouchoir à ses lèvres. Une goutte rouge tacha la fine batiste, qu'Alicia replia d'un geste rapide.

« Oh ! merci, Paul ; vous m'avez rendu bien heureuse, car je croyais que vous ne m'aimiez plus ! »

X

Le mouvement d'Alicia pour cacher son mouchoir n'avait pu être si prompt que M. d'Aspremont ne l'aperçut ; une pâleur affreuse couvrit les traits de Paul, car une preuve irrécusable de

son fatal pouvoir venait de lui être donnée, et les idées les plus sinistres lui traversaient la cervelle ; la pensée du suicide se présenta même à lui ; n'était-il pas de son devoir de supprimer comme un être malfaisant et d'anéantir ainsi la cause involontaire de tant de malheurs ? Il eût accepté pour son compte les épreuves les plus dures et porté courageusement le poids de la vie ; mais donner la mort à ce qu'il aimait le mieux au monde, n'était-ce pas aussi par trop horrible !

L'héroïque jeune fille avait dominé la sensation de douleur, suite du regard de Paul, et qui coïncidait si étrangement avec les avis du comte Altavilla.—Un esprit moins ferme eût pu se frapper de ce résultat, sinon surnaturel, du moins difficilement explicable ; mais, nous l'avons dit, l'âme d'Alicia était religieuse et non superstitieuse. Sa foi inébranlable en ce qu'il faut croire rejetait commme des contes de nourrice toutes ces histoires d'influences mystérieuses, et se riait des préjugés populaires les plus profondément enracinés.—D'ailleurs, eût-elle admis la jettature comme réelle, en eût-elle reconnu chez Paul les signes évidents, son cœur tendre et fier n'aurait pas hésité une seconde.—Paul n'avait commis aucune action où la susceptibilité la plus délicate pût trouver à reprendre, et miss Ward eût préféré tomber morte sous ce regard, prétendu si funeste, à reculer devant un amour accepté par elle avec le consentement de son oncle et que devait couronner bientôt le mariage. Miss Alicia Ward ressemblait un peu à ces héroïnes de Shakespeare chastement hardies, virginalement résolues, dont l'amour subit n'en est pas moins pur et fidèle, et qu'une seule minute lie pour toujours ; sa main avait pressé celle de Paul, et nul homme au monde ne devait plus l'enfermer dans ses doigts. Elle regardait sa vie comme enchaînée, et sa pudeur se fût révoltée à l'idée seule d'un autre hymen.

Elle montra donc une gaieté réelle ou si bien jouée, qu'elle eût trompé l'observateur le plus fin, et, relevant Paul, toujours à genoux à ses pieds, elle le promena à travers les allées obstruées

de fleurs et de plantes de son jardin inculte, jusqu'à une place où la végétation, en s'écartant, laissait apercevoir la mer comme un rêve bleu d'infini.—Cette sérénité lumineuse dispersa les pensées sombres de Paul : Alicia s'appuyait sur le bras du jeune homme avec un abandon confiant, comme si dejà elle eût été sa femme. Par cette pure et muette caresse, insignifiante de la part de tout autre, décisive de la sienne, elle se donnait à lui plus formellement encore, le rassurant contre ses terreurs, et lui faisant comprendre combien peu la touchaient les dangers dont on la menaçait. Quoiqu'elle eût imposé silence d'abord à Vicè, ensuite à son oncle, et que le comte Altavilla n'eût nommé personne, tout en recommandant de se préserver d'une influence mauvaise, elle avait vite compris qu'il s'agissait de Paul d'Aspremont ; les obscures discours du beau Napolitain ne pouvait faire allusion qu'au jeune Français. Elle avait vu aussi que Paul, cédant au préjugé si répandu à Naples, qui fait un jettatore de tout homme d'une physionomie un peu singulière, se croyait, par une inconcevable faiblesse d'esprit, atteint du fascino, et détournait d'elle ses yeux pleins d'amour, de peur de lui nuire par un regard ; pour combattre ce commencement d'idée fixe, elle avait provoqué la scène que nous venons de décrire, et dont le résultat contrariait l'intention, car il ancra Paul plus que jamais dans sa fatale monomanie.

Les deux amants regagnèrent la terrasse, où le commodore, continuant à subir l'effet de la musique, dormait encore mélodieusement sur son fauteuil de bambou.—Paul prit congé, et miss Ward, parodiant le geste d'adieu napolitain, lui envoya du bout des doigts un imperceptible baiser en disant : " A demain, Paul, n'est-ce pas ?" d'une voix toute chargée de suaves carresses.

Alicia était en ce moment d'une beauté radieuse, alarmante, presque surnaturelle, qui frappa son oncle réveillé en sursaut par la sortie de Paul.—Le blanc de ses yeux prenait des tons d'argent bruni et faisait étinceler les prunelles commes des étoiles d'un

noir lumineux ; ses joues se nuançaient aux pommettes d'un rose idéal, d'une pureté et d'une ardeur célestes, qu'aucun peintre ne posséda jamais sur sa palette; ses tempes, d'une transparence d'agate, se veinaient d'un réseau petits filets bleus, et toute sa chair semblait pénétrée de rayons; on eût dit que l'âme lui venait à la peau.

"Comme vous êtes belle aujourd'hui, Alicia ! dit le commodore.

— Vous me gâtez, mon oncle ; et si je ne suis pas la plus orgueilleuse petite fille des trois royaumes, ce n'est pas votre faute. Heureusement, je ne crois pas aux flatteries, même désintéressées.

Belle, dangereusement belle, continua en lui-même le commodore; elle me rappelle, trait pour trait, sa mère, la pauvre Nancy, qui mourut à dix-neuf ans. De tels anges ne peuvent rester sur terre ; il semble qu'un souffle les soulève et que les ailes invisibles palpitent à leurs épaules ; c'est trop blanc, trop rose, trop parfait; il manque à ces corps éthérés le sang rouge et grossier de la vie. Dieu, qui les prête au monde pour quelques jours, se hâte de les reprendre. Cet éclat suprême m'attriste comme un adieu.

— Eh bien, mon oncle, puisque je suis si jolie, reprit miss Ward, qui voyait le front du commodore s'assombrir, c'est le moment de me marier : le voile et la couronne m'iront bien.

— Vous marier ! êtes-vous donc si pressée de quitter votre vieux peau-rouge d'oncle, Alicia ?

— Je ne vous quitterai pas pour cela ; n'est-il pas convenu

avec M. d'Aspremont que nous demeurerons ensemble ? Vous savez bien que je ne puis vivre sans vous.

— M. d'Aspremont ! M. d'Aspremont !.... La noce n'est pas encore faite.

— N'a-t-il pas votre parole.... et la mienne ?—Sir Joshua Ward n'y a jamais manqué.

— Il a ma parole, c'est incontestable, répondit le commodore évidemment embarrassé.

— Le terme de six mois que vous avez fixé n'est-il pas écoulé.... depuis quelques jours ? dit Alicia, dont les joues pudiques rosirent encore davantage, car cet entretien nécessaire au point où en étaient les choses, effarouchait sa délicatesse de sensitive.

—Ah ! tu as compté les mois, petite fille ; fiez-vous donc à à ces mines discrètes !

—J'aime M. d'Aspremont, répondit gravement la jeune fille.

—Voilà l'éclosure, fit sir Joshua Ward, qui, tout imbu des idés de Vicè et d'Altavilla, se souciait médiocrement d'avoir pour gendre un jettatore. — Que n'en aimes-tu un autre !

—Je n'ai pas deux cœurs, dit Alicia ; je n'aurai qu'un amour, dussè-je comme ma mère mourir à dix-neuf ans.

—Mourir ! ne dites pas de ces vilains mots, je vous en supplie, s'écria le commodore.



—Avez-vous quelque reproche à faire à M. d'Aspremont ?

—Aucun, assurément.

—A-t-il forfait à l'honneur de quelque manière que ce soit ? S'est-il montré une fois lâche, vil, menteur ou perfide ? Jamais a-t-il insulté une femme ou reculé devant un homme ? Son blason est-il terni de quelque souillure secrète ? Une jeune fille en prenant son bras pour paraître dans le monde, a-t-elle à rougir ou à baisser les yeux ?

—M. Paul d'Aspremont est un parfait gentleman, il n'y a rien à dire sur sa respectabilité.

—Croyez, mon oncle, que si un tel motif existait, je renoncerais à M. d'Aspremont sur l'heure, et m'ensevelirais dans quelque retraite inaccessible ; mais nulle autre raison, entendez-vous, nulle autre ne me fera manquer à ma promesse sacrée," dit miss Alicia Ward d'un ton ferme et doux.

Le commodore tournait ses pouces, mouvement habituel chez lui lorsqu'il ne savait que répondre, et qui lui servait de contenance.

" Pourquoi montrez-vous maintenant tant de froideur à Paul ? continua miss Ward. Autrefois vous aviez tant d'affection pour lui ; vous ne pouviez vous en passer dans notre cottage de Lincolnshire, et vous disiez, en lui serrant la main à lui couper les doigts, que c'était un digne garçon à qui vous confieriez volontiers le bonheur d'une jeune fille.

—Oui, certes, je l'aimais, ce bon Paul, dit le commodore qu'émouvaient ces souvenirs rappelés à propos ; mais ce qui est

obscur dans les brouillards de l'Angleterre devient clair au soleil de Naples...

—Que voulez-vous dire? fit d'une voix tremblante Alicia abandonnée subitement par ses vives couleurs, et devenue blanche comme une statue d'albâtre sur un tombeau.

—Que ton Paul est un jettatore.

—Comment! vous! mon oncle : vous, sir Joshua Ward, un gentilhomme, un chrétien, un sujet de Sa Majesté Britannique, un ancien officier de la marine anglaise, un être éclairé et civilisé, que l'on consulterait sur toutes choses, vous qui avez l'instruction et la sagesse, qui lisez chaque soir la Bible et l'Evangile, vous ne craignez pas d'accuser Paul de jettatore! Oh! je n'attendais pas cela de vous!

—Ma chère Alicia, répondit le commodore, je suis peut-être tout ce que vous dites là lorsqu'il ne s'agit pas de vous, mais lorsqu'un danger, même imaginaire, vous menace, je deviens plus superstitieux qu'un paysan des Abruzzes, qu'un lazzarone du Môle, qu'un ostricajo de Chiaja, qu'une servante de la Terre de Labour ou même qu'un comte napolitain. Paul peut bien me dévisager tant qu'il voudra avec ses yeux dont le rayon visuel se croise, je resterai aussi calme que devant la pointe d'une épée ou le canon d'un pistolet. Le fascino ne mordra pas sur ma peau tannée, hâlée et rougie par tous les soleils de l'univers. Je ne suis crédule que pour vous, chère nièce, et j'avoue que je sens une sueur froide me baigner les tempes quand le regard de ce malheureux garçon se pose sur vous. Il n'a pas d'intentions mauvaises, je le sais, et il vous aime plus que sa vie ; mais il me semble que, sous cette influence, vos traits s'altèrent, vos couleurs disparaissent, et que vous tâchez de dissimuler une souffrance aiguë ; et alors il me prend de furieuses envies de lui

crever les yeux, à votre M. Paul d'Aspremont, avec la pointe des cornes données par Altavilla.

—Pauvre cher oncle, dit Alicia attendrie par la chaleureuse explosion du commodore ; nos existences sont dans les mains de Dieu : il ne meurt pas un prince sur son lit de parade, ni un passereau des toits sous sa tuile, que son heure ne soit marquée là-haut ; le fascino n'y fait rien, et c'est une impiété de croire qu'un regard plus ou moins oblique puisse avoir une influence. Voyons, n'oncle, continua-t-elle en prenant le terme d'affection familière du fou dans *le Roi Lear*, vous ne parliez pas sérieusement tout à l'heure ; votre affection pour moi troublait votre jugement toujours si droit. N'est-ce pas, vous n'oseriez lui dire, à M. Paul d'Aspremont, que vous lui retirez la main de votre nièce, mise par vous dans la sienne, et que vous n'en voulez plus pour gendre, sous le beau prétexte qu'il est—jettatore !

—Par Joshua ! mon patron, qui arrêta le soleil, s'écria le commodore, je ne le lui mâcherai pas, à ce joli M. Paul. Cela m'est bien égal d'être ridicule, absurde, déloyal même, quand il y va de votre santé, de votre vie peut-être ! J'étais engagé avec un homme, et non avec un fascinateur. J'ai promis ; eh bien, je fausse ma promesse, voilà tout ; s'il n'est pas content, je lui rendrai raison."

Et le commodore, exaspéré, fit le geste de se fendre, sans faire la moindre attention à la goutte qui lui mordait les doigts du pied.

"Sir Joshua Ward, vous ne ferez pas cela," dit Alicia avec une dignité calme.

Le commodore se laissa tomber tout essoufflé dans son fauteuil de bambou et garda le silence.

“ Eh bien, mon oncle, quand même cette accusation odieuse et stupide serait vraie, faudra-t-il pour cela repousser M. d'Aspremont et lui faire un crime de malheur ? N'avez-vous pas reconnu que le mal qu'il pouvait produire ne dépendait pas de sa volonté, et que jamais âme ne fût plus aimante, plus généreuse et plus noble ?

—On n'épouse pas les vampires, quelque bonnes que soient leurs intentions, répondit le commodore.

—Mais tout cela est chimère, extravagance, superstition ; ce qu'il y a de vrai, malheureusement, c'est que Paul s'est frappé de ces folies, qu'il a prises au sérieux ; il est effrayé, halluciné ; il croit à son pouvoir fatal, il a peur de lui-même, et chaque petit accident qu'il ne remarquait pas autrefois, et dont aujourd'hui il s'imagine être la cause, confirme en lui cette conviction. N'est-ce pas à moi, qui suis sa femme devant Dieu, et qui le serai bientôt devant les hommes,—bénie par vous, mon cher oncle,—de calmer cette imagination surexcitée, de chasser ces vains fantômes, de rassurer, par ma sécurité apparente et réelle, cette anxiété hagarde, sœur de la monomanie, et de sauver, au moyen du bonheur, cette belle âme troublée, cet esprit charmant en péril ?

—Vous avez toujours raison, miss Ward, dit le commodore ; et moi, que vous appelez sage, je ne suis qu'un vieux fou. Je crois que cette Vicè est sorcière ; elle m'avait tourné la tête avec toutes ses histoires. Quant au comte Altavilla, ses cornes et sa bimbeloterie cabalistique me semblent à présent assez ridicules. Sans doute, c'était un stratagème imaginé pour faire éconduire Paul et t'épouser lui-même.

—Il se peut que le comte Altavilla soit de bonne foi, dit miss Ward en souriant ;—tout à l'heure vous étiez encore de son avis sur la jettature.

—N'abusez pas de vos avantages, miss Alicia ; d'ailleurs je ne suis pas encore si bien revenu de mon erreur que je ne puisse retomber. Le meilleur serait de quitter Naples par le premier départ de bateau à vapeur, et de retourner tout tranquillement en Angleterre. Quand Paul ne verra plus les cornes de bœuf, les massacres de cerf, les doigts allongés en pointe, les amulettes de corail et tous ces engins diaboliques, son imagination se tranquilisera, et moi-même j'oublierai ces sornettes qui ont failli me faire fausser ma parole et commettre une action indigne d'un galant homme.—Vous épouserez Paul puisque c'est convenu. Vous me garderez le parloir et la chambre du rez-de-chaussée dans la maison de Richmond, la tourelle octogone au castel de Lincolnshire, et nous vivrons heureux ensemble. Si votre santé exige un air plus chaud, nous louerons une maison de campagne aux environs de Tours, ou bien encore à Cannes, où Lord Brougham possède une belle propriété, et où ces damnables superstitions de jettature sont inconnues, Dieu merci.—Que dites-vous de mon projet, Alicia ?

—Vous n'avez pas besoin de mon approbation, ne suis-je pas la plus obéissante des nièces ?

—Oui, lorsque je fais ce que vous voulez, petite masque, dit en souriant le commodore qui se leva pour regagner sa chambre.

Alicia resta quelques minutes encore sur la terrace ; mais, soit que cette scène eût déterminé chez elle quelque excitation fébrile, soit que Paul exerçât réellement sur la jeune fille l'influence que redoutait le commodore, la brise tiède, en passant sur ses épaules protégées d'une simple gaze, lui causa une impression glaciale, et le soir, se sentant mal à l'aise, elle pria Vicè d'étendre sur ses pieds froids et blancs comme le marbre une de ces couvertures arlequinées qu'on fabrique à Venise.

Cependant les lucioles scintillaient dans le gazon, les grillons chantaient, et la lune large et jaune montait au ciel dans une brume de chaleur.

XI

Le lendemain de cette scène, Alicia, dont la nuit n'avait pas été bonne, effleura à peine des lèvres le breuvage que lui offrait Vicè tous les matins, et le reposa languissamment sur le guéridon près de son lit. Elle n'éprouvait précisement aucune douleur, mais elle se sentait brisée ; c'était plutôt une difficulté de vivre qu'une maladie, et elle eût été embarrassée d'en accuser les symptômes à un médecin. Elle demanda un miroir à Vicè, car une jeune fille s'inquiète plutôt de l'altération que la souffrance peut apporter à sa beauté que de la souffrance elle-même. Elle était d'une blancheur extrême ; seulement deux petites taches semblables à deux feuilles de rose du Bengale tombées sur une coupe de lait nageaient sur sa pâleur. Ses yeux brillaient d'un éclat insolute, allumés par les dernières flammes de la fièvre ; mais le cerise de ses lèvres était beaucoup moins vif, et pour y faire revenir la couleur, elle les mordit de ses petites dents de nacre.

Elle se leva, s'enveloppa d'une robe de chambre en cachemire blanc, tourna une écharpe de gaze autour de sa tête, — car, malgré la chaleur qui faisait crier les cigales, elle était encore un peu frileuse, — et se rendit sur la terrasse à l'heure accoutumée, pour ne pas éveiller la solitude toujours aux aguets du commodore. Elle toucha du bout des lèvres au déjeuner, bien qu'elle n'eût pas faim, mais le moindre indice de malaise n'eut pas manqué d'être attribué à l'influence de Paul par sir Joshua Ward, et c'est ce qu'Alicia voulait éviter avant toute chose.

Puis, sous prétexte que l'éclatante lumière du jour la fatiquait, elle se retira dans sa chambre sans avoir réitéré plusieurs

fois au commodore, soupçonneux en pareille matière, l'assurance qu'elle se portait à ravir.

" A ravir... j'en doute, se dit le commodore à lui-même lorsque sa nièce s'en fut allée. — Elle avait des tons nacrés près de l'œil, de petites couleurs vives au haut des joues, — juste comme sa pauvre mère, qui, elle aussi, prétendait ne s'être jamais mieux portée.—Que faire ? Lui ôter Paul, ce serait la tuer d'une autre manière ; laissons agir la nature. Alicia est si jeune ! Oui, mais c'est aux plus jeunes et aux plus belles que la vieille Mob en veut ; elle est jalouse comme une femme. Si je faisais venir un docteur ? mais que peut la médecine sur un ange ! Pourtant tous les symptômes fâcheux avaient disparu... Ah ! si c'était toi, damné Paul, dont le souffle fit pencher cette fleur divine, je t'étranglerais de mes propres mains. Nancy ne subissait le regard d'aucun jettatore, et elle est morte. Si Alicia mourait ! Non, cela n'est pas possible. Je n'ai rien fait à Dieu pour qu'il me réserve cette affreuse douleur. Quand cela arrivera, il y aura longtemps que je dormirai sous ma pierre avec le *Sacred to the memory of sir Joshua Ward*, à l'ombre de mon clocher natal. C'est elle qui viendra pleurer et prier sur la pierre grise pour le vieux commodore... Je ne sais ce que j'ai, mais je suis mélancolique et funèbre en diable ce matin !"

Pour dissiper ces idées noires, le commodore ajouta un peu de rhum de la Jamaïque au thé refroidi dans sa tasse, et se fit apporter son hooka, distraction innocente qu'il ne se permettait qu'en l'absence d'Alicia, dont la délicatesse eût pu être offusquée même par cette fumée légère mêlée de parfums.

Il avait déjà fait bouillonner l'eau aromatisée du récipient et chassé devant lui quelques nuages bleuâtres, lorsque Vicè parut annonçant le comte Altavilla.

“ Sir Joshua, dit le comte après les premières civilités, avez-vous réfléchi à la demande que je vous ai faite l'autre jour ?

—J'y ai réfléchi, reprit le commodore ; mais, vous le savez, M. Paul d'Aspremont a ma parole.

—Sans doute ; pourtant il y a des cas où une parole se retire ; par exemple, lorsque l'homme à qui on l'a donnée, pour une raison ou pour une autre, n'est pas tel qu'on le croyait d'abord.

—Comte, parlez plus clairement.

— Il me répugne de charger un rival ; mais, d'après la conversation que nous avons eue ensemble, vous devez me comprendre. Si vous rejetiez M. Paul d'Aspremont, m'accepteriez-vous pour gendre ?

— Moi, certainement ; mais il n'est pas aussi sûr que miss Ward s'arrangeât de cette substitution.—Elle est entêtée de ce Paul, et c'est un peu ma faute, car moi-même je favorisais ce garçon avant toutes ces sottes histoires.—Pardon, comte, de l'épithète, mais j'ai vraiment la cervelle à l'envers.

— Voulez-vous que votre nièce meure ? dit Altavilla d'un ton ému et grave.

— Tête et sang ! ma nièce mourir !” s'écria le commodore en bondissant de son fauteuil et en rejetant le tuyau de maroquin de son hooka.

Quand on attaquait cette corde chez sir Joshua Ward, elle vibrait toujours.

"Ma nièce est-elle donc dangereusement malade ?

— Ne vous alarmez pas si vite, milord ; miss Alicia peut vivre, et même très longtemps.

— A la bonne heure ! vous m'aviez bouleversé.

— Mais à une condition, continua le comte Altavilla : c'est qu'elle ne voie plus M. Paul d'Aspremont.

— Ah ! voilà la jettature qui revient sur l'eau ! Par malheur, miss Ward n'y croit pas.

—Ecoutez-moi, dit posément le comte Altavilla.—Lorsque j'ai rencontré pour la première fois miss Alicia au bal chez le prince de Syracuse, et que j'ai conçu pour elle une passion aussi respectueuse qu'ardente, c'est de la santé étincelante, de la joie d'existence, de la fleur de vie qui éclataient dans toute sa personne que je fus d'abord frappé. Sa beauté en devenait lumineuse et nageait comme dans une atmosphère de bien-être.—Cette phosphorescence la faisait briller comme une étoile ; elle éteignait Anglaises, Russes, Italiennes, et je ne vis plus qu'elle.—A la distinction britannique elle joignait la grâce pure et forte des anciennes déesses ; excusez cette mythologie chez le descendant d'une colonie grecque.

—C'est vrai qu'elle était superbe ! Miss Edwina O'Herty, lady Eleonor Lilly, mistress Jane Strangford, la princesse Véra Fédorowna Bariatinski faillirent en avoir la jaunisse de dépit, dit le commodore enchanté.

—Et maintenant ne remarquez-vous pas que sa beauté a

pris quelque chose de languissant, que ses traits s'atténuent en délicatesse morbide, que les veines de ses mains se dessinent plus bleues qu'il ne faudrait, que sa voix a des sons d'harmonica d'une vibration inquiétante et d'un charme douloureux? L'élément terrestre s'efface et laisse dominer l'élement angélique. Miss Alicia devient d'une perfection éthérée que, dussiez-vous me trouver matériel, je n'aime pas voir aux filles de ce globe."

Ce que disait le comte répondait si bien aux préoccupations secrètes de sir Joshua Ward, qu'il resta quelques minutes silencieux et comme perdu dans une rêverie profonde.

" Tout cela est vrai ; bien que parfois je cherche à me faire illusion, je ne puis en disconvenir.

—Je n'ai pas fini, dit le comte ; la santé de miss Alicia avant l'arrivée de M. d'Aspremont en Angleterre avait-elle fait naître des inquiétudes ?

—Jamais : c'était la plus fraîche et la plus rieuse enfant des trois royaumes.

—La présence de M. d'Aspremont coïncide, comme vous le voyez, avec les périodes maladives qui altèrent la précieuse santé de miss Ward. Je ne vous demande pas, à vous, homme du Nord, d'ajouter une foi implicite à une croyance, à un préjugé, à une superstition, si vous voulez, de nos contrées méridionales, mais convenez cependant que ces faits sont étranges et méritent toute votre attention ...

—Alicia ne peut-elle être malade.... naturellement ? dit le commodore, ébranlé par les raisonnements captieux d'Altavilla.

mais que retenait une sorte de honte anglaise d'adopter la croyance populaire napolitaine.

—Miss Ward n'est pas malade; elle subit une sorte d'empoisonnement par le regard, et si M. d'Aspremont n'est pas jettatore, au moins il est funeste.

— Qu'y puis-je faire? elle aime Paul, se rit de la jettature et prétend qu'on ne peut donner une pareille raison à un homme d'honneur pour le refuser.

— Je n'ai pas le droit de m'occuper de votre nièce, je ne suis ni son frère, ni son parent, ni son fiancé; mais si j'obtenais votre aveu, peut-être tenterais-je un effort pour l'arracher à cette influence fatale. Oh! ne craignez rien; je ne commettrai pas d'extravagance;—quoique jeune, je sais qu'il ne faut pas faire de bruit autour de la réputation d'une jeune fille;—seulement permettez-moi de me taire sur mon plan. Ayez assez confiance en ma loyauté pour croire qu'il ne renferme rien que l'honneur le plus délicat ne puisse avouer.

— Vous aimez donc bien ma nièce? dit le commodore.

— Oui, puisque je l'aime sans espoir; mais m'accordez-vous la licence d'agir?

— Vous êtes un terrible homme, comte Altavilla; eh bien! tâchez de sauver Alicia à votre manière, je ne le trouverai pas mauvais, et même je le trouverai fort bon."

Le comte se leva, salua, regagna sa voiture et dit au cocher de le conduire à l'hôtel de Rome.

Paul, les coudes sur la table, la tête dans ses mains, était plongé dans les plus douloureuses réflexions ; il avait vu les deux ou trois goutelettes rouges sur le mouchoir d'Alicia, et, toujours infatué de son idée fixe, il se reprochait son amour meurtrier ; il se blâmait d'accepter le dévouement de cette belle jeune fille décidée à mourir pour lui, et se demandait par quel sacrifice surhumain il pourrait payer cette sublime abnégation.

Paddy, le jockey-gnôme, interrompit cette méditation en apportant la carte du comte Altavilla.

" Le comte Altavilla ! que peut-il me vouloir ? fit Paul excessivement surpris. Faites-le entrer."

Lorsque le Napolitain parut sur le seuil de la porte, M. d'Aspremont avait déjà posé sur son étonnement ce masque d'indifférence glaciale qui sert aux gens du monde à cacher leurs im pressions.

Avec une politesse froide il désigna un fauteuil au comte, s'assit lui-même, et attendit en silence, les yeux fixés sur le visiteur.

" Monsieur, commença le comte en jouant avec les breloques de sa montre, ce que j'ai à dire est si étrange, si déplacé, si inconvenant, que vous auriez le droit de me jeter par la fenêtre.— Epargnez-moi cette brutalité, car je suis prêt à vous rendre raison en galant homme.

— J'écoute, monsieur, sauf à profiter plus tard de l'offre que vous me faites, si vos discours ne me conviennent pas, répondit Paul, sans qu'un muscle de sa figure bougeât.

—Vous êtes jettatore!"

A ces mots, une pâleur verte envahit subitement la face de M. d'Aspremont, une auréole rouge cercla ses yeux; ses sourcils se rapprochèrent, la ride de son front se creusa, et de ses prunelles jaillirent comme des lueurs; il se souleva à demi, déchirant de ses mains crispées les bras d'acajou du fauteuil. Ce fut si terrible, qu'Altavilla, tout brave qu'il était, saisit une des petites branches de corail bifurquées suspendues à la chaîne de sa montre, et en dirigea instinctivement les pointes vers son interlocuteur.

Par un effort suprême de volonté, M. d'Aspremont se rassit et dit: "Vous aviez raison, monsieur; telle est, en effet, la récompense que méritait une pareille insulte; mais j'aurai la patience d'attendre une autre réparation.

—Croyez, continua le comte, que je n'ai pas fait à un gentleman cet affront, qui ne peut se laver qu'avec du sang, sans les plus graves motifs. J'aime miss Alicia Ward.

—Que m'importe?

—Cela vous importe, en effet, fort peu, car vous êtes aimé; mais moi, don Felipe Altavilla, je vous défends de voir miss Alicia Ward.

—Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

—Je le sais, répondit le comte napolitain; aussi je n'espère pas que vous m'obéissiez.

—Alors quel est le motif qui vous fait agir? dit Paul.

—J'ai la conviction que le fascino dont malheureusement vous êtes doué influe d'une manière fatale sur miss Alicia Ward. C'est là une idée absurde, un préjugé digne du moyen âge, qui doit vous paraître profondément ridicule; je ne discuterai pas là-dessus avec vous. Vos yeux se portent vers miss Ward et lui lancent malgré vous ce regard funeste qui la fera mourir. Je n'ai aucun autre moyen d'empêcher ce triste résultat que de vous chercher une querelle d'Allemand. Au seizième siècle, je vous aurais fait tuer par quelqu'un de mes paysans de la montagne; mais aujourd'hui ces mœurs ne sont plus de mise. J'ai bien pensé à vous prier de retourner en France; c'était trop naïf: vous auriez ri de ce rival qui vous eût dit de vous en aller et de le laisser seul auprès de votre fiancée sous prétexte de jettature."

Pendant que le comte Altavilla parlait, Paul d'Aspremont se sentait pénétré d'une secrète horreur; il était donc, lui chrétien en proie aux puissances de l'enfer, et le mauvais ange regardait par ses prunelles! il semait les catastrophes, son amour donnait la mort! Un instant sa raison tourbillonna dans son cerveau, et la folie battit de ses ailes les parois intérieur de son crâne.

—Comte, sur l'honneur, pensez-vous ce que vous dites? s'écria d'Aspremont après quelques minutes d'une rêverie que le Napolitain respecta.

—Sur l'honneur, je le pense.

—Oh! alors ce serait donc vrai! dit Paul à demi-voix: Je suis donc un assassin, un démon, un vampire! je tue cet être céleste, je désespère ce vieillard!" Et il fut sur le point de promettre au comte de ne pas revoir Alicia; mais le respect humain et la jalousie qui s'éveillaient dans son cœur retinrent ses paroles sur ses lèvres.

"Comte, je ne vous cache point que je vais de ce pas chez miss Ward.

—Je ne vous prendrai pas au collet pour vous en empêcher; vous m'avez tout à l'heure épargné les voies de fait, j'en suis reconnaissant; mais je serai charmé de vous voir demain, à six heures dans les ruines de Pompeï, à la salle des thermes, par exemple; on y est fort bien. Quelle arme préférez-vous? Vous êtes l'offensé: épée, sabre ou pistolet?

—Nous nous battrons au couteau et les yeux bandés, séparés par un mouchoir dont nous tiendront chacun un bout. Il faut égaliser les chances: je suis jettatore; je n'aurais qu'à vous tuer en vous regardant, monsieur le comte!"

Paul d'Aspremont partit d'un éclat de rire strident, poussa une porte et disparut.

XII

Alicia s'était établie dans une salle basse de la maison, dont les murs étaient ornés de ces paysages à fresques qui, en Italie, remplacent les papiers. Des nattes de paille de Manille couvraient le plancher. Une table sur laquelle était jeté un bout de tapis turc et que jonchaient les poésies de Coleridge, de Shelly, de Tennyson et de Longfellow, un miroir à cadre antique et quelques chaises de canne composaient tout l'ameublement; des stores de jonc de la Chine historiés de pagodes, de rochers, de saules, de grues et de dragons, ajustés aux ouvertures et relevés à demi, tamisaient une lumière douce; une branche d'oranger, toute chargée de fleurs que les fruits, en se nouant faisaient tomber, pénétrait familièrement dans la chambre et s'étendait comme une guirlande au-dessus de la tête d'Alicia, en secouant sur elle sa neige parfumée.

La jeune fille, toujours un peu souffrante, était couchée sur un épais canapé près de la fenêtre; deux ou trois coussins du Maroc la soulevaient à demi; la couverture vénitienne enveloppait chastement ses pieds; arrangée ainsi, elle pouvait recevoir Paul sans enfreindre les lois de la pudeur anglaise.

Le livre commencé avait glissé à terre de la main distraite d'Alicia; ses prunelles nageaient vaguement sous leurs longs cils et semblaient regarder au delà du monde; elle éprouvait cette lassitude presque voluptueuse qui suit les accès de fièvre, et toute son occupation était de mâcher les fleurs de l'oranger qu'elle ramassait sur sa couverture et dont le parfum amer lui plaisait. N'y a-t-il pas une Vénus mâchant des roses, Schiavone? Quel gracieux pendant un artiste moderne eût pu faire au tableau du vieux Vénitien en représentant Alicia mordillant des fleurs d'oranger!

Elle pensait à M. d'Aspremont et se demandait si vraiment elle vivrait assez pour être sa femme; non qu'elle ajoutât foi à l'influence de la jettature, mais elle se sentait envahie malgré elle de pressentiments funèbres: la nuit même, elle avait fait un rêve dont l'impression ne s'était pas dissipée au réveil.

Dans son rêve, elle était couchée, mais éveillée, et dirigeait ses yeux vers la porte de sa chambre, pressentant que *quelqu'un* allait apparaître.—Après deux ou trois minutes d'attente anxieuse, elle avait vu se dessiner sur le fond sombre qu'encadrait le chambranle de la porte une forme svelte et blanche, qui, d'abord transparente et laissant, comme un léger brouillard, apercevoir les objets à travers elle, avait pris plus de consistance en avançant vers le lit.

L'ombre était vêtue d'une robe de mousseline dont les plis traînaient à terre; de longues spirales de cheveux noirs, à moitié

détordues, pleuraient le long de son visage pâle, marqué de deux petites taches roses aux pommettes; la chair du col et de la poitrine était si blanche qu'elle se confondait avec la robe, et qu'on n'eût pu dire où finissait la peau et où commençait l'étoffe; un imperceptible jaseron de Venise cerclait le col mince d'une étroite ligne d'or; la main fluette et veinée de bleu tenait une fleur—une rose-thé—dont les pétales se détachaient et tombaient à terre comme des larmes.

Alicia ne connaissait pas sa mère, morte un an après lui avoir donné le jour; mais bien souvent elle s'était tenue en contemplation devant une miniature dont les couleurs presque évanouies, montrant le ton jaune d'ivoire et pâles comme le souvenir des morts, faisaient songer au portrait d'une ombre plutôt qu'à celui d'une vivante, et elle comprit que cette femme qui entrait ainsi dans la chambre était Nancy Ward,—sa mère.—La robe blanche, le jaseron, la fleur à la main, les cheveux noir, les joues marbrées de rose, rien n'y manquait,—c'était bien la miniature agrandie, développée, se mouvant avec toute la réalité du rêve.

Une tendresse mêlée de terreur faisait palpiter le sein d'Alicia. Elle voulait tendre ses bras à l'ombre, mais ses bras, lourds comme du marbre, ne pouvaient se détacher de la couche sur laquelle ils reposaient. Elle essayait de parler, mais sa langue ne bégayait que des syllabes confuses.

Nancy, après avoir posé la rose-thé sur le guéridon, s'agenouilla près du lit et mit sa tête contre la poitrine d'Alicia, écoutant le souffle des poumons, comptant les battements du cœur; la joue froide de l'ombre causait à la jeune fille, épouvantée de cette auscultation silencieuse, la sensation d'un morceau de glace.

L'apparition se releva, jeta un regard douloureux sur la jeune

fille, et, comptant les feuilles de la rose dont quelques pétales encore s'étaient séparées, elle dit : " Il n'y en a plus qu'une!"

Puis le sommeil avait interposé sa gaze noire entre l'ombre et la dormeuse, et tout s'était confondu dans la nuit.

L'âme de sa mère venait-elle l'avertir et la chercher? Que signifiait cette phrase mystérieuse tombée de la bouche de l'ombre : "Il n'y en a plus qu'une?"—Cette pâle rose effeuillée était-elle le symbole de sa vie? Ce rêve étrange avec ses terreurs gracieuses et son charme effrayant, ce septre charmant drapé de mousseline, et comptant des pétales de fleurs préoccupaient l'imagination de la jeune fille, un nuage de mélancolie flottait sur son beau front, et d'indéfinissables pressentiments l'effleuraient de leurs ailes noires.

Cette branche d'oranger qui secouait sur elle ses fleurs n'avait-elle pas aussi un sens funèbre? Les petites étoiles virginales ne devaient donc pas s'épanouir sous son voile de mariée? Attristée et pensive, Alicia retira de ses lèvres la fleur qu'elle mordait ; la fleur était jaune et flétrie déjà...

L'heure de la visite de M. d'Aspremont approchait. Miss Ward fit un effort sur elle-même, rasséréna son visage, tourna du doigt les boucles de ses cheveux, rajusta les plis froissés de son écharpe de gaze, et reprit en main son livre pour se donner une contenance.

Paul entra, et miss Ward le reçut d'un air enjoué, ne voulant pas qu'il s'alarmât de la trouver couchée, car il n'eût pas manqué de se croire la cause de sa maladie. La scène qu'il venait d'avoir avec le comte Altavilla donnait à Paul une physionomie irritée et farouche qui fit faire à Vicè le signe conjurateur, mais le sourire affectueux d'Alicia eut bientôt dissipé le nuage.

"Vous n'êtes pas malade sérieusement, je l'espère, dit-il à miss Ward en s'asseyant près d'elle.

—Oh! ce n'est rien, un peu de fatigue seulement: il a fait siroco hier, et ce vent d'Afrique m'accable: mais vous verrez comme je me porterai bien dans notre cottage du Lincolnshire! Maintenant que je suis forte, nous ramerons chacun notre tour sur l'étang!"

En disant ces mots, elle ne put comprimer tout à fait une petite toux convulsive.

M. d'Aspremont pâlit et détourna les yeux.

Le silence régna quelques minutes dans la chambre.

"Paul, je ne vous ai jamais rien donné, reprit Alicia en ôtant de son doigt déjà maigri une bague d'or toute simple; prenez cet anneau, et portez-le en souvenir de moi; vous pourrez peut-être le mettre, car vous avez une main de femme;—adieu! je me sens lasse et je voudrais essayer de dormir; venez me voir demain."

Paul se retira navré; les efforts d'Alicia pour cacher sa souffrance avaient été inutiles; il aimait éperdument miss Ward, et il la tuait! cette bague qu'elle venait de lui donner, n'était-ce pas un anneau de fiançailles pour l'autre vie?

Il errait sur le rivage à demi fou, rêvant de fuir, de s'aller jeter dans un couvent de trappistes et d'y attendre la mort assis sur son cercueil, sans jamais relever le capuchon de son froc. Il se trouvait ingrat et lâche de ne pas sacrifier son amour et d'abuser ainsi de l'héroïsme d'Alicia: car elle n'ignorait rien, elle savait

16

qu'il n'était qu'un jettatore, comme l'affirmait le comte Altavilla, et, prise d'une angélique pitié, elle ne le repoussait pas!

"Oui, se disait-il, ce Napolitain, ce beau comte qu'elle dédaigne, est véritablement amoureux. Sa passion fait honte à la mienne: pour sauver Alicia, il n'a pas craint de m'attaquer, de me provoquer, moi, un jettatore, c'est-à-dire, dans ses idées, un être aussi redoutable qu'un démon. Tout en me parlant, il jouait avec ses amulettes, et le regard de ce duelliste célèbre qui a couché trois hommes sur le carreau, se baissait devant le mien!"

Rentré à l'hôtel de Rome, Paul écrivit quelques lettres, fit un testament par lequel il laissait à miss Alicia Ward tout ce qu'il possédait, sauf un legs pour Paddy, et prit les dispositions indispensables à un galant homme qui doit avoir un duel à mort le lendemain.

Il ouvrit les boîtes de palissandre où ses armes étaient renfermées dans les compartiments garnis de serge verte, remua épées, pistolets, couteaux de chasse, et trouva enfin deux stylets corses parfaitement pareils qu'il avait achetés pour en faire don à des amis.

C'étaient deux lames de pur acier, épaisses près du manche, tranchantes des deux côtés vers la pointe, démasquinées, curieusement terribles et montées avec soin. Paul choisit aussi trois foulards et fit du tout un paquet.

Puis il prévint Scazziga de se tenir prêt de grand matin pour une excursion dans la campagne.

"Oh! dit-il, en se jetant tout habillé sur son lit, Dieu fasse que ce combat me soit fatal! Si j'avais le bonheur d'être tué,—Alicia vivrait!"

XIII

Pompeï, la ville morte, ne s'éveille pas le matin comme les cités vivantes, et quoiqu'elle ait rejeté à demi le drap de cendre qui la couvrait depuis tant de siècles, même quand la nuit s'efface, elle reste endormie sur sa couche funèbre.

Les touristes de toutes nations qui la visitent pendant le jour sont à cette heure encore étendus dans leur lit, tout moulus des fatigues de leurs excursions, et l'aurore, en se levant sur les décombres de la ville-momie, n'y éclaire pas un seul visage humain. Les lézards seuls, en frétillant de la queue, rampent le long des murs, filent sur les mosaïques disjointes, sans s'inquiéter du *cave canem* inscrit au seuil des maisons désertes, et saluent joyeusement les premiers rayons du soleil. Ce sont les habitants qui ont succédé aux citoyens antiques, et il semble que Pompeï n'ait été exhumée que pour eux.

C'est un spectacle étrange de voir à la lueur azurée et rose du matin ce cadavre de ville saisie au milieu de ses plaisirs, de ses travaux et de sa civilisation, et qui n'a pas subi la dissolution lente des ruines ordinaires; on croit involontairement que les propriétaires de ces maisons conservées dans leurs moindres détails vont sortir de leurs demeures avec leurs habits grecs ou romains; les chars, dont on aperçoit les ornières sur les dalles, se remettre à rouler; les buveurs entrer dans ces thermopoles où la marque des tasses est encore empreinte sur le marbre du comptoir.—On marche comme dans un rêve au milieu du passé; On lit en lettres rouges, à l'angle des rues, l'affiche du spectacle du jour!—Seulement le jour est passé depuis plus de dix-sept siècles.—Aux clartés naissantes de l'aube, les danseuses peintes sur le murs semblent agiter leurs crotales, et du bout de leur pied blanc soulever comme une écume rose le bord de leur draperie, croyant sans doute que

les lampadaires se rallument pour les orgies du triclinium ; les Vénus, les Satyres, les figures héroïques ou grotesques, animées d'un rayon, essayent de remplacer les habitants disparus, et de faire à la cité morte une population peinte. Les ombres colorées tremblent le long des parois, et l'esprit peut quelques minutes se prêter à l'illusion d'une fantasmagorie antique. Mais ce jour-là, au grand effroi des lézards, la sérénité matinale de Pompeï fut troublée par un visiteur étrange : une voiture s'arrêta à l'entrée de la voie des tombeaux ; Paul en descendit et se dirigea à pied vers le lieu du rendez vous.

Il était en avance, et, bien qu'il dût être préoccupé d'autre chose que d'archéologie, il ne pouvait s'empêcher, tout en marchant, de remarquer mille petits détails qu'il n'eût peut-être pas aperçus dans une situation habituelle. Les sens que ne surveille plus l'âme, et qui s'exercent alors pour leur compte, ont quelquefois une lucidité singulière. Des condamnés à mort, en allant au supplice, distinguent une petite fleur entre les fentes du pavé, un numéro au bouton d'un uniforme, une faute d'orthographe sur une enseigne, ou toute autre circonstance puérile qui prend pour eux une importance énorme.—M. d'Aspremont passa devant la villa de Diomède, le sépulcre de Mammia, les hémicycles funéraires, la porte antique de la cité, les maisons et les boutiques qui bordent la voie Consulaire, presque sans y jeter les yeux, et pourtant des images colorées et vives de ces monuments arrivaient à son cerveau avec une netteté parfaite ; il voyait tout, et les colonnes cannelées enduites à mi-hauteur de stuc rouge ou jaune, et les peintures à fresque, et les inscriptions tracées sur les murailles ; une annonce de location à la rubrique s'était même écrite dans sa mémoire, que ses lèvres en répétaient machinalement les mots latins sans y attacher aucune espèce de sens.

Etait-ce donc la pensée du combat qui absorbait Paul à ce point ? Nullement, il n'y songeait même pas ; son esprit était ailleurs :—Dans le parloir de Richmond. Il tendait au commo-

dore sa lettre de recommandation, et miss Ward le regardait à la dérobée ; elle avait une robe blanche, et des fleurs de jasmin étoilaient ses cheveux. Qu'elle était jeune, belle et vivace... alors !

Les bains antiques sont au bout de la voie Consulaire, près de la rue de la Fortune ; M. d'Aspremont n'eut pas de peine à les trouver. Il entra dans la salle voûtée qu'entoure une rangée de niches formées par des atlas de terre cuite, supportant une architrave ornée d'enfants et de feuillages. Les revêtements de marbre, les mosaïques, les trépieds de bronze ont disparu. Il ne reste plus de l'ancienne splendeur que les atlas d'argile et des murailles nues comme celles d'un tombeau ; un jour vague provenant d'une petite fenêtre ronde qui découpe en disque le bleu du ciel, glisse en tremblant sur les dalles rompues du pavé.

C'était là que les femmes de Pompeï venaient, après le bain, sécher leurs beaux corps humides, rajuster leurs coiffures, reprendre leurs tuniques et se sourire dans le cuivre bruni des miroirs. Une scène d'un genre bien différent allait s'y passer, et le sang devait couler sur le sol où ruisselaient jadis les parfums.

Quelques instants après, le comte Altavilla parut : il tenait à la main une boîte à pistolets, et sous le bras deux épées, car il ne pouvait croire que les conditions proposées par M. Paul d'Aspremont fussent sérieuses ; il n'y avait qu'une raillerie méphistophélique, un sarcasme infernal.

" Pourquoi faire ces pistolets et ces épées, comte ? dit Paul en voyant cette panoplie ; n'étions-nous pas convenus d'un autre mode de combat ?

—Sans doute ; mais je pensais que vous changeriez peut-être d'avis ; on ne s'est jamais battu de cette façon.

—Notre adresse fût-elle égale, ma position me donne sur vous trop d'avantages, répondit Paul avec un sourire amer ; je n'en veux pas abuser. Voilà des stylets que j'ai apportés ; examinez-les, ils sont parfaitement pareils ; voici des foulards pour nous bander les yeux.—Voyez, ils sont épais, et *mon regard* n'en pourra percer le tissu."

Le comte Altavilla fit un signe d'acquiescement.

" Nous n'avons pas de témoins, dit Paul, et l'un de nous ne doit pas sortir vivant de cette cave. Écrivons chacun un billet attestant la loyauté du combat ; le vainqueur le placera sur la poitrine du mort.

—Bonne précaution !" répondit avec un sourire le Napolitain en traçant quelques lignes sur une feuille du carnet de Paul qui remplit à son tour la même formalité.

Cela fait, les adversaires mirent bas leurs habits, se bandèrent les yeux, s'armèrent de leurs stylets, et saisirent chacun par une extrémité le mouchoir, trait d'union terrible entre leurs haines.

—Êtes-vous prêt ? dit M. d'Aspremont au comte Altavilla.

—Oui," répondit le Napolitain d'une voix parfaitement calme.

Don Felipe Altavilla était d'une bravoure éprouvée, il ne redoutait au monde que la jettature, et ce combat aveugle, qui eût fait frissonner tout autre d'épouvante, ne lui causait pas le moindre trouble ; il ne faisait ainsi que jouer sa vie à pile ou face, et n'avait pas le désagrément de voir l'œil fauve de son adversaire darder sur lui son regard jaune.

Les deux combatants brandirent leurs couteaux, et le mouchoir qui les reliait l'un à l'autre dans ces épaisses ténèbres se tendit fortement. Par un mouvement instinctif, Paul et le comte avaient rejeté leur torse en arrière, seule parade possible dans cet étrange duel; leurs bras retombèrent sans avoir atteint autre chose que le vide.

Cette lutte obscure, où chacun pressentait la mort sans la voir venir, avait un caractère horrible. Farouches et silencieux, les deux adversaires reculaient, tournaient, sautaient, se heurtaient quelquefois, manquant ou dépassant le but; on n'entendait que le trépignement de leurs pieds et le souffle haletant de leurs poitrines.

Une fois Altavilla sentit la pointe de son stylet rencontrer quelque chose; il s'arrêta croyant avoir tué son rival, et attendit la chute du corps:—il n'avait frappé que la muraille!

"Pardieu! je croyais bien vous avoir percé de part en part, dit-il en se remettant en garde.

—Ne parlez pas, dit Paul, votre voix me guide."

Et le combat recommença.

Tout à coup les deux adversaires se sentirent détachés.—Un coup du stylet de Paul avait tranché le foulard.

"Trêve! cria le Napolitain; nous ne nous tenons plus, le mouchoir est coupé.

—Qu'importe! continuons," dit Paul.

Un silence morne s'établit. En loyaux ennemis, ni M. d'Aspremont ni le comte ne voulaient profiter des indications données par leur échange de paroles.—Ils firent quelques pas pour se dérouter, et se remirent à se chercher dans l'ombre.

Le pied de M. d'Aspremont déplaça une petite pierre; ce léger choc révéla au Napolitain, agitant son couteau au hasard, dans quel sens il devait marcher. Se ramassant sur ses jarrets pour avoir plus d'élan, Altavilla s'élança d'un bond de tigre et rencontra le stylet de M. d'Aspremont.

Paul toucha la pointe de son arme et la sentit mouillée... des pas incertains résonnèrent lourdement sur les dalles; un soupir oppressé se fit entendre et un corps tomba tout d'une pièce à terre.

Pénétré d'horreur, Paul abattit le bandeau qui lui couvrait les yeux, et il vit le comte Altavilla pâle, immobile, étendu sur le dos et la chemise tachée à l'endroit du cœur d'une large plaque rouge.

Le beau Napolitain était mort.

M. d'Aspremont mit sur la poitrine d'Altavilla le billet qui attestait la loyauté du duel, et sortit des bains antiques plus pâle au grand jour qu'au clair de lune le criminel que Prud'hon fait poursuivre par les Erynnis vengeresses.

XIV

Vers deux heures de l'après-midi, une bande de touristes anglais, guidée par un cicerone, visitait les ruines de Pompeï; la

tribu insulaire, composée du père, de la mère, de trois grandes filles, de deux petits garçons et d'un cousin, avait déjà parcouru d'un œil glauque et froid, où se lisait ce profond ennui qui caractérise la race britannique, l'amphithéâtre, le théâtre de tragédie et de chant, si curieusement juxtaposés ; le quartier militaire, crayonné de caricatures par l'oisiveté du corps de garde; le Forum, surpris au millieu d'une réparation, la basilique, les temples de Vénus et de Jupiter, le Panthéon et les boutiques qui les bordent. Tous suivaient en silence dans leur *Murray* les explications bavardes du cicerone et jetaient à peine un regard sur les colonnes, les fragments de statues, les mosaïques, les fresques et les inscriptions.

Ils arrivèrent enfin aux bains antiques, découverts en 1824, comme le guide le leur faisait remarquer. "Ici étaient les étuves, là le four à chauffer l'eau, plus loin la salle à température modérée;" ces détails donnés en patois napolitain mélangé de quelques désinences anglaises paraissaient intéresser médiocrement les visiteurs, qui déjà opéraient une volte-face pour se retirer, lorsque miss Ethelwina, l'aînée des demoiselles, jeune personne aux cheveux blonds filasse, et à la peau truitée de taches de rousseur, fit deux pas en arrière, d'un air moitié choqué, moitié effrayé, et s'écria: "Un homme!

—Ce sera sans doute quelque ouvrier des fouilles à qui l'endroit aura paru propice pour faire la sieste; il y a sous cette voûte de la fraîcheur et de l'ombre; n'ayez aucune crainte, mademoiselle, dit le guide en poussant du pied le corps étendu à terre. Holà! réveille-toi, fainéant, et laisse passer Leurs Seigneuries."

Le prétendu dormeur ne bougea pas.

"Ce n'est pas un homme endormi; c'est un mort," dit un des

jeunes garçons, qui, vu sa petite taille, démêlait mieux dans l'ombre l'aspect du cadavre.

Le cicerone se baissa sur le corps et se releva brusquement, les traits bouleversés.

"Un homme assassiné ! s'écria-t-il.

—Oh ! c'est vraiment désagréable de se trouver en présence de tels objets ; écartez-vous, Ethelwina, Kitty, Bess, dit mistress Bracebridge, il ne convient pas à de jeunes personnes bien élevées de regarder un spectacle si impropre. Il n'y a donc pas de police dans ce pays-ci ! Le coroner aurait dû relever le corps.

"Un papier ! fit laconiquement le cousin, roide, long et embarrassé de sa personne comme la laird de Dumbidike de *La Prison d'Edimbourg*.

—En effet, dit le guide en prenant le billet placé sur la poitrine d'Altavilla, un papier avec quelques lignes d'écriture.

—Lisez, dirent en chœur les insulaires, dont la curiosité était surexcitée.

"Qu'on ne recherche ni n'inquiète personne pour ma mort. Si l'on trouve ce billet sur ma blessure, j'aurai succombé dans un duel loyal.

"*Signé* FELIPE, comte D'ALTAVILLA."

—C'était un homme comme il faut ; quel dommage ! soupira mistress Bracebridge, que la qualité de comte du mort impressionnait.

—Et un joli garçon, murmura tout bas Ethelwina, la demoiselle aux taches de rousseur.

—Tu ne te plaindras plus, dit Bess à Kitty, du manque d'imprévu dans les voyages : nous n'avons pas, il est vrai, été arrêtés par des brigands sur la route de Terracine à Fondi ; mais un jeune seigneur percé d'un coup de stylet dans les ruines de Pompeï, voilà une aventure. Il y a sans doute là-dessous une rivalité d'amour ;—au moins nous aurons quelque chose d'italien, de pittoresque et de romantique à raconter à nos amies. Je ferai de la scène un dessin sur mon album, et tu joindras au croquis des stances mystérieuses dans le goût de Byron.

C'est égal, fit le guide, le coup est bien donné, de bas en haut, dans toutes les règles ; il n'y a rien à dire."

Telle fut l'oraison funèbre du comte Altavilla.

Quelques ouvriers, prévenus par le cicerone, allèrent chercher la justice, et le corps du pauvre Altavilla fut reporté à son château, près de Salerne.

Quant à M. d'Aspremont, il avait regagné sa voiture, les yeux ouverts comme un somnambule et ne voyant rien. On eût dit une statue qui marchait. Quoiqu'il eût éprouvé à la vue du cadavre cette horreur religieuse qu'inspire la mort, il ne se sentait pas coupable, et le remords n'entrait pour rien dans son désespoir. Provoqué de manière à ne pouvoir refuser, il n'avait accepté ce duel qu'avec l'espérance d'y laisser une vie désormais odieuse. Doué d'un regard funeste, il avait voulu un combat aveugle pour que la fatalité seule fût responsable. Sa main même n'avait pas frappé ; son ennemi s'était enferré ! Il plaignait le comte Altavilla comme s'il eût été étranger à sa mort. "C'est mon stylet

qui l'a tué, se disait-il; mais si je l'avais regardé dans un bal, un lustre se fût détaché du plafond et lui eût fendu la tête. Je suis innocent comme la foudre, comme l'avalanche, comme le mancenillier, comme toutes les forces destructives et inconscientes. Jamais ma volonté ne fut malfaisante, mon cœur n'est qu'amour et bienveillance, mais je sais que je suis nuisible. Le tonnerre ne sait pas qu'il tue; moi, homme, créature intelligente, n'ai-je pas un devoir sévère à remplir vis-à-vis de moi-même? Je dois me citer à mon propre tribunal et m'interroger. Puis-je rester sur cette terre où je ne cause que des malheurs? Dieu me damnerait-il si je me tuais par amour pour mes semblables? Question terrible et profonde que je n'ose résoudre; il me semble que, dans la position où je suis, la mort volontaire est excusable. Mais si je me trompais? pendant l'éternité, je serais privé de la vue d'Alicia, qu'alors je pourrais regarder sans lui nuire, car les yeux de l'âme n'ont pas le fascino.—C'est une chance que je ne veux pas courir."

Une idée subite traversa le cerveau du malheureux jettatore et interrompit son monologue intérieur. Ses traits se détendirent; la sérénité immuable qui suit les grandes résolutions dérida son front pâle: il avait pris un parti suprême.

"Soyez condamnés, mes yeux, puisque vous êtes meurtriers; mais, avant de vous fermer pour toujours, saturez-vous de lumière, contemplez le soleil, le ciel bleu, la mer immense, les chaînes azurées de montagnes, les arbres verdoyants, les horizons indéfinis, les colonnades des palais, la cabane du pêcheur, les îles lointaines du golfe, la voile blanche rasant l'abime, le Vésuve avec son aigrette de fumée; regardez, pour vous en souvenir, tous ces aspects charmants que vous ne verrez plus; étudiez chaque forme et chaque couleur, donnez-vous une dernière fête. Pour aujourd'hui, funeste ou non, vous pouvez vous arrêter sur tout; enivrez-vous du splendide spectacle de la création! Allez, voyez, prome-

nez-vous. Le rideau va tomber entre vous et le décor de l'univers !"

La voiture en ce moment, longeait le rivage ; la baie radieuse étincelait, le ciel semblait taillé dans un seul saphir ; une splendeur de beauté revêtait toutes choses.

Paul dit à Scazziga d'arrêter ; il descendit, s'assit sur une roche et regarda longtemps, longtemps, longtemps, comme s'il eût voulu accaparer l'infini. Ses yeux se noyaient dans l'espace et la lumière, se renversaient comme en extase, s'imprégnaient de lueurs, s'imbibaient de soleil ! La nuit qui allait suivre ne devait pas avoir d'aurore pour lui.

S'arrachant à cette contemplation silencieuse, M. d'Aspremont remonta en voiture et se rendit chez miss Alicia Ward.

Elle était, comme la veille, allongée sur son étroit canapé, dans la salle basse que nous avons déjà décrite. Paul se plaça en face d'elle, et cette fois ne tint pas ses yeux baissés vers la terre, ainsi qu'il le faisait depuis qu'il avait acquis la conscience de sa jettature.

La beauté si parfaite d'Alicia se spiritualisait par la souffrance ; la femme avait presque disparu pour faire place à l'ange : ses chairs étaient transparentes, éthérées, lumineuses ; on apercevait l'âme à travers comme une lueur dans une lampe d'albâtre. Ses yeux avaient l'infini du ciel et la scintillation de l'étoile ; à peine si la vie mettait sa signature rouge dans l'incarnat de ses lèvres.

Un sourire divin illumina sa bouche, comme un rayon de soleil éclairant une rose, lorsqu'elle vit les regards de son fiancé

l'envelopper d'une longue caresse. Elle crut que Paul avait enfin chassé ses funestes idées de jettature et lui revenait heureux et confiant comme aux premiers jours, et elle tendit à M. d'Aspremont, qui la garda, sa petite main pâle et fluette.

"Je ne vous fais donc plus peur? dit-elle avec une douce moquerie à Paul qui tenait toujours les yeux fixés sur elle.

— Oh! laissez-moi vous regarder, répondit M. d'Aspremont d'un ton de voix singulier en s'agenouillant près du canapé; laissez-moi m'enivrer de cette beauté ineffable!" et il contemplait avidement les cheveux lustrés et noirs d'Alicia, son beau front pur comme un marbre grec, ses yeux d'un bleu noir comme l'azur d'une belle nuit, son nez d'une coupe si fine, sa bouche dont un sourire languissant montrait à demi les perles, son col de cygne onduleux et flexible, et semblait noter chaque trait, chaque détail, chaque perfection comme un peintre qui voudrait faire un portrait de mémoire; il se rassasiait de l'aspect adoré, il se faisait une provision de souvenirs, arrêtant les profils, repassant les concours.

Sous ce regard ardent, Alicia, fascinée et charmée, éprouvait une sensation voluptueusement douloureuse, agréablement mortelle; sa vie s'exaltait et s'épanouissait; elle rougissait et pâlissait, devenait froide, puis brûlante.—Une minute de plus, et l'âme l'eût quittée.

Elle mit sa main sur les yeux de Paul, mais les regards du jeune homme traversaient comme une flamme les doigts transparents et frêles d'Alicia.

"Maintenant mes yeux peuvent s'éteindre, je la verrai toujours dans mon cœur," dit Paul en se relevant.

Le soir, après avoir assisté au coucher du soleil,—le dernier qu'il dût contempler,—M. d'Aspremont, en rentrant à l'hôtel de Rome, se fit apporter un réchaud et du charbon.

" Veut-il s'asphyxier ? dit en lui-même Vergilio Falsacappa en remettant à Paddy ce qu'il lui demandait de la part de son maître ; c'est ce qu'il pourrait faire de mieux, ce maudit jettatore ! "

Le fiancé d'Alicia ouvrit la fenêtre, contrairement à la conjecture de Falsacappa, alluma les charbons, y plongea la lame d'un poignard et attendit que le fer devint rouge.

La mince lame, parmi les braises incandescentes, arriva bientôt au rouge blanc ; Paul, comme pour prendre congé de lui-même, s'accouda sur la cheminée en face d'un grand miroir où se projetait la clarté d'un flambeau à plusieurs bougies ; il regarda cette espèce de spectre qui était lui, cette enveloppe de sa pensée qu'il ne devait plus apercevoir, avec une curiosité mélancolique ; " Adieu, fantôme pâle que je promène depuis tant d'années à travers la vie, forme manquée et sinistre où la beauté se mêle à l'horreur, argile scellée au front d'un cachet fatal, masque convulsé d'une âme douce et tendre ! tu vas disparaître à jamais pour moi : vivant, je te plonge dans les ténèbres éternelles, et bientôt je t'aurai oublié comme le rêve d'une nuit d'orage. Tu auras beau dire, misérable corps, à ma volonté inflexible : " Hubert, Hubert, mes pauvres yeux !" tu ne l'attendriras point. Allons, à l'œuvre, victime et bourreau !" Et il s'éloigna de la cheminée pour s'asseoir sur le bord de son lit.

Il aviva de son souffle les charbons du réchaud posé sur un guéridon voisin, et saisit par le manche la lame d'où s'échappaient en pétillant de blanches étincelles.

A ce moment suprême, quelle que fût sa résolution, M. d'Aspremont sentit comme une défaillance: une sueur froide baigna ses tempes: mais il domina bien vite cette hésitation purement physique et approcha de ses yeux le fer brûlant.

Une douleur aiguë, lancinante, intolérable, faillit lui arracher un cri; il lui sembla que deux jets de plomb fondu lui pénétraient par les prunelles jusqu'au fond du crâne; il laissa échapper le poignard, qui roula par terre et fit une marque brune sur le parquet.

Une ombre épaisse, opaque, auprès de laquelle la nuit la plus sombre est un jour splendide, l'encapuchonnait de son voile noir; il tourna la tête vers la cheminée sur laquelle devaient brûler encore les bougies; il ne vit que des ténèbres denses, impénétrables, où ne tremblaient même pas ces vagues lueurs que les voyants perçoivent encore, les paupières fermées, lorsqu'ils sont en face d'une lumière.—Le sacrifice était consommé!

" Maintenant, dit Paul, noble et charmante créature, je pourrai devenir ton mari sans être un assassin. Tu ne dépériras plus héroïquement sous mon regard funeste: tu reprendras ta belle santé; hélas! je ne t'apercevrai plus, mais ton image céleste rayonnera d'un éclat immortel dans mon souvenir; je te verrai avec l'œil de l'âme, j'entendrai ta voix plus harmonieuse que la plus suave musique, je sentirai l'air déplacé par tes mouvements, je saisirai le frisson soyeux de ta robe, l'imperceptible craquement de ton brodequin, j'aspirerai le parfum léger qui émane de toi et te fait comme une atmosphère. Quelquefois tu laisseras ta main entre les miennes pour me convaincre de ta présence, tu daigneras guider ton pauvre aveugle lorsque son pied hésitera sur son chemin obscur; tu lui liras les poètes, tu lui raconteras les tableaux et les statues. Par ta parole, tu lui rendras l'univers évanoui; tu seras sa seule pensée, son seul rêve; privé de la distraction des choses et de l'éblouissement de la lumière, son âme volera vers toi d'une aile infatigable?

"Je ne regrette rien, puisque tu es sauvée : qu'ai-je perdu, en effet ? Le spectacle monotone des saisons et des jours, la vue des décorations plus ou moins pittoresques où se déroulent les cent actes divers de la triste comédie humaine.—La terre, le ciel, les eaux, les montagnes, les arbres, les fleurs : vaines apparences, redites fastidieuses, formes toujours les mêmes ! Quand on a l'amour, on possède le vrai soleil, la clarté qui ne s'éteint pas !"

Ainsi parlait, dans son monologue intérieur, le malheureux Paul d'Aspremont, tout enfièvré d'une exaltation lyrique où se mêlait parfois le délire de la souffrance.

Peu à peu ses douleurs s'apaisèrent ; il tomba dans ce sommeil noir, frère de la mort et consolateur comme elle.

Le jour, en pénétrant dans la chambre, ne le réveilla pas.—Midi et minuit devaient désormais, pour lui, avoir la même couleur ; mais les cloches tintant l'*Angelus* à joyeuses volées bourdonnaient vaguement à travers son sommeil, et, peu à peu devenant plus distinctes, le tirèrent de son assoupissement.

Il souleva ses paupières, et, avant que son âme endormie encore se fût souvenue, il eut une sensation horrible. Ses yeux s'ouvraient sur le noir, sur le néant, comme si, enterré vivant, il se fût réveillé de léthargie dans un cercueil ; mais il se remit bien vite. N'en serait-il pas toujours ainsi ? ne devait-il point passer, chaque matin, des ténèbres du sommeil aux ténèbres de la veille ?

Il chercha à tâtons le cordon de la sonnette.

Paddy accourut.

Comme il manifestait son étonnement de voir son maître se lever avec les mouvements incertains d'un aveugle :

17

" J'ai commis l'imprudence de dormir la fenêtre ouverte, lui dit Paul, pour couper court à toute explication; et je crois que j'ai attrapé une goutte sereine, mais cela se passera; conduis-moi à mon fauteuil et mets près de moi un verre d'eau fraîche."

Paddy, qui avait une discrétion tout anglaise, ne fit aucune remarque, exécuta les ordres de son maître et se retira.

Resté seul, Paul trempa son mouchoir dans l'eau froide, et le tint sur ses yeux pour amortir l'ardeur causée par la brûlure.

Laissons M. d'Aspremont dans son immobilité douloureuse et occupons-nous un peu des autres personnages de notre histoire.

La nouvelle de la mort étrange du comte Altavilla s'était promptement répandue dans Naples et servait de thème à mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres. L'habileté du comte à l'escrime était célèbre; Altavilla passait pour un des meilleurs tireurs de cette école napolitaine si redoutable sur le terrain. Il avait tué trois hommes et en avait blessé grièvement cinq ou six. Sa renommée était si bien établie en ce genre, qu'il ne se battait plus. Les duellistes les plus sur la hanche le saluaient poliment et, les eût-il regardés de travers, évitaient de lui marcher sur le pied. Si quelqu'un de ces rodomonts eût tué Altavilla, il n'eût pas manqué de se faire honneur d'une telle victoire. Restait la supposition d'un assassinat, qu'écartait le billet trouvé sur la poitrine du mort. On contesta d'abord l'authenticité de l'écriture; mais la main du comte fut reconnue par des personnes qui avaient reçu de lui plus de cent lettres. La circonstance des yeux bandés, car le cadavre portait encore un foulard noué autour de la tête, semblait toujours inexplicable. On retrouva, outre le stylet planté dans la poitrine du comte, un second stylet échappé sans doute de sa main défaillante: mais si le combat avait eu lieu au couteau, pourquoi ces épées et ces

pistolets qu'on reconnut pour avoir appartenu au comte, dont le cocher déclara qu'il avait amené son maître à Pompeï, avec ordre de s'en retourner si au bout d'une heure il ne reparaissait pas.

C'était à s'y perdre.

Le bruit de cette mort arriva bientôt aux oreilles de Vicè, qui en instruisit sir Joshua Ward. Le commodore, à qui revint tout de suite en mémoire l'entretien mystérieux qu'Altavilla avait eu avec lui au sujet d'Alicia, entrevit confusément quelque tentative ténébreuse, quelque lutte horrible et désespérée où M. d'Aspremont devait se trouver mêlé volontairement ou involontairement. Quant à Vicè, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatore, et en cela sa haine lui servait comme une seconde vue. Cependant M. d'Aspremont avait fait sa visite à miss Ward à l'heure accoutumée, et rien dans sa contenance ne trahissait l'émotion d'un drame terrible, il paraissait même plus calme qu'à l'ordinaire.

Cette mort fut cachée à miss Ward, dont l'état devenait inquiétant, sans que le médecin anglais appelé par sir Joshua pût constater de maladie bien caractérisée : c'était comme une sorte d'évanouissement de la vie, de palpitation de l'âme battant des ailes pour prendre son vol, de suffocation d'oiseau sous la machine pneumatique, plutôt qu'un mal réel, possible à traiter par les moyens ordinaires. On eût dit un ange retenu sur terre et ayant la nostalgie du ciel ; la beauté d'Alicia était si suave, si délicate, si diaphane, si immatérielle, que la grossière atmosphère humaine ne devait plus être respirable pour elle ; on se la figurait planant dans la lumière d'or du Paradis, et le petit oreiller de dentelles qui soutenait sa tête rayonnait comme une auréole. Elle ressemblait, sur son lit, à cette mignonne Vierge de Schoorel, le plus fin joyau de la couronne de l'art gothique.

M. d'Aspremont ne vint pas ce jour-là : pour cacher son sacrifice, il ne voulait pas paraître les paupières rougies, se réservant d'attribuer sa brusque cécité à une toute autre cause.

. . . .

Le lendemain, ne sentant plus de douleur, il monta dans sa calèche, guidé par son groom Paddy.

. . . .

La voiture s'arrêta comme d'habitude à la porte en claire-voie. L'aveugle volontaire la poussa, et, sondant le terrain du pied, s'engagea dans l'allée connue. Vicè n'était pas accourue selon sa coutume au bruit de la sonnette mise en mouvement par le ressort de la porte ; aucun de ces mille petits bruits joyeux qui sont comme la respiration d'une maison vivante ne parvenait à l'oreille attentive de Paul ; un silence morne, profond, effrayant, régnait dans l'habitation, que l'on eût pu croire abandonnée. Ce silence qui eût été sinistre, même pour un homme clairvoyant, devenait plus lugubre encore dans les ténèbres qui enveloppaient le nouvel aveugle.

. . . .

Les branches qu'il ne distinguait plus semblaient vouloir le retenir comme des bras suppliants et l'empêcher d'aller plus loin. Les lauriers lui barraint le passage ; les rosiers s'accrochaient à ses habits, les lianes le prenaient aux jambes, le jardin lui disait dans sa langue muette : " Malheureux ! que viens-tu faire ici, ne force pas les obstacles que je t'oppose, va-t'en !". Mais Paul n'écoutait pas, et tourmenté de pressentiments terribles, se roulait dans le feuillage, repoussait les masses de verdure, brisait les rameaux et avançait toujours du côté de la maison.

. . . .

Déchiré et meurtri par les branches irritées, il arriva enfin au bout de l'allée. Une bouffée d'air libre le frappa au visage, et il continua sa route les mains tendues en avant.

Il rencontra le mur et trouva la porte en tâtonnant.

Il entra; nulle voix amicale ne lui donna la bienvenue. N'entendant aucun son qui pût le guider, il resta quelques minutes hésitant sur le seuil. Une senteur d'éther, une exhalaison d'aromates, une odeur de cire en combustion, tous les vagues parfums des chambres mortuaires saisirent l'odorat de l'aveugle pantelant d'épouvante ; une idée affreuse se présenta à son esprit, et il pénétra dans la chambre.

Après quelques pas, il heurta quelque chose qui tomba avec grand bruit ; il se baissa et reconnut au toucher que c'était un chandelier de métal pareil aux flambeaux d'église et portant un long cierge.

Éperdu, il poursuivit sa route à travers l'obscurité. Il lui sembla entendre une voix qui murmurait tout bas des prières ; il fit un pas encore, et ses mains rencontrèrent le bord d'un lit ; il se pencha, et ses doigts tremblants effleurèrent d'abord un corps immobile et droit sous une fine tunique ; puis une couronne de roses et un visage pur et froid comme le marbre.

C'était Alicia allongée sur sa couche funèbre.

“ Morte ! s'écria Paul avec un râle étranglé ! morte ! et c'est moi qui l'ai tuée !”

Le commodore, glacé d'horreur, avait vu ce fantôme aux yeux éteints entrer en chancelant, errer au hasard et se heurter au lit de mort de sa nièce ; il avait tout compris. La grandeur de ce sacrifice inutile fit jaillir deux larmes des yeux rougis du vieillard, qui croyait bien ne plus pouvoir pleurer.

Paul se précipita à genoux près du lit et couvrit de baisers la main glacée d'Alicia ; les sanglots secouaient son corps par saccades convulsives. Sa douleur attendrit même la féroce Vice, qui se tenait silencieuse et sombre contre la muraille, veillant le dernier sommeil de sa maîtresse.

. . . .

Quand ces adieux muets furent terminés, M. d'Aspremont se releva et se dirigea vers la porte, roide, tout d'une pièce, comme un automate mû par des ressorts ; ses yeux ouverts et fixes, aux prunelles atones, avaient une expression surnaturelle ; quoique aveugles, on aurait dit qu'ils voyaient. Il traversa le jardin d'un pas lourd comme celui des apparitions de marbre, sortit dans la campagne et marcha devant lui, dérangeant les pierres du pied, trebuchant quelquefois, prêtant l'oreille comme pour saisir un bruit dans le lointain, mais avançant toujours.

La grande voix de la mer résonnait de plus en plus distincte ; les vagues, soulevées par un vent d'orage, se brisaient sur la rive avec des sanglots immenses, expression de douleurs inconnues, et gonflaient, sous les plis de l'écume, leurs poitrines désespérés ; des millions de larmes amères ruisselaient sur les roches, et les goëlands inquiets poussaient des cris plaintifs.

Paul arriva bientôt au bord d'une roche qui surplombait. Le fracas des flots, la pluie salée que la rafale arrachait aux vagues et lui jetait au visage auraient dû l'avertir du danger ; il n'en tint aucun compte ; un sourire étrange crispa ses lèvres pâles, et il continua sa marche sinistre, quoique sentant le vide sous son pied suspendu.

Il tomba ; une vague monstrueuse le saisit, le tordit quelques instants dans sa volute et l'engloutit.

La tempête éclata alors avec furie : les lames assaillirent la

plage en files pressées, comme des guerriers montant à l'assaut, et lançant à cinquante pieds en l'air des fumées d'écume ; les nuages noirs se lézardèrent comme des murailles d'enfer, laissant apercevoir par leurs fissures l'ardente fournaise des éclairs ; des lueurs sulfureuses, aveuglantes, illuminèrent l'étendue ; le sommet du Vésuve rougit, et un panache de vapeur sombre, que le vent rabattait, ondula au front du volcan. Les barques amarrées se choquèrent avec des bruits lugubres, et les cordages trop tendus se plaignirent douloureusement. Bientôt la pluie tomba en faisant siffler ses hachures comme des flèches,—on eût dit que le chaos voulait reprendre la nature et en confondre de nouveau les éléments.

Le corps de M. Paul d'Aspremont ne fut jamais retrouvé, quelques recherches que fit faire le commodore.

Un cercueil de bois d'ébène à fermoirs et à poignées d'argent, doublé de satin capitonné, et tel enfin que celui dont miss Clarisse Harlowe recommande les détails avec une grâce si touchante « à monsieur le menuisier," fut embarqué à bord d'un yacht par les soins du commodore, et placé dans la sépulture de famille du cottage de Lincolnshire. Il contenait la dépouille terrestre d'Alicia Ward, belle jusque dans la mort.

Quant au commodore, un changement remarquable s'est opéré dans sa personne. Son glorieux embonpoint a disparu. Il ne met plus de rhum dans son thé, mange du bout des dents, dit à peine deux paroles en un jour ; le contraste de ses favoris blancs et de sa face cramoisie n'existe plus,—le commodore est devenu pâle.

Théophile Gautier.

RÊVERIE

Puisque j'aime l'oiseau pourquoi ne pas l'entendre ?
Petits oiseaux, chantez aux arbres des forêts.
Venez me rajeunir, venez ici me rendre
Un peu de ma gaieté par vos joyeux couplets !

Chantez, petits oiseaux, le zéphyre si tendre,
Les champs ornés de fleurs, de verdure et d'attraits,
L'aurore qui se lève ou qui se fait attendre,
La forêt qui s'éveille au bruit d'accords secrets,

La mer dormant au loin sous le poids des nacelles,
La cascade qui tombe en milliers d'étincelles,
Le roseau qui se courbe au vent avec amour,

Mon Dieu comme les voix des oiseaux sont bénies !
Bien faible écho pourtant des lyres infinies !...
Quand donc m'ouvrirez-vous, mon Dieu, votre séjour !

JULES GENDRON.

Lévis, novembre 1885.

LES INDUSTRIES MINÉRALES DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC.*

L'industrie minérale dans tous les pays est intimement liée à la civilisation avec laquelle elle marche parallèlement, en même temps qu'elle accompagne le développement industriel et commercial des pays où elle se dévelope. Aussi loin que l'histoire nous reporte, nous voyons les étapes successives de la civilisation caractérisées par les mots : âge de pierre, âge de fer, de bronze et voir même d'or, et malgré leur sens souvent figuré, ces mots n'en indiquent pas moins le lien étroit que nous indiquions plus haut.

Plus tard nous voyons, les besoins augmentant, l'homme fouiller la terre pour en extraire les métaux dont il fait les outils de ses conquêtes matérielles et morales, son esprit s'ingénie à trouver les moyens d'obtenir ces métaux, il invente des appareils, des machines, il ne se borne plus à l'exploitation des métaux, mais il extrait les matériaux qui lui servent à édifier ses habitations, ses monuments ; il perfectionne ses moyens de transports souterrains qui originèrent l'art des chemins de fer. Enfin la force de la vapeur est appliquée d'abord dans les mines pour l'épuisement et l'extraction.

Alors l'exploitation de la houille se développe et avec elle l'industrie métallurgique qui fournira à l'art ses mines, les matériaux de ces puissantes machines qui rendront au centuple à l'industrie leur matière première, formant ainsi un cycle chaque jour plus vaste, qui nous conduit à la grande période industrielle que nous traversons.

*Conférence lue à l'Institut canadien de Québec.

Les arts bénéficient aussi de ce développement, et nous voyons les métaux précieux aider à la répartition des richesses naturelles, tandis que d'autres métaux font naître des industries chaque jour nouvelles et en même temps contribuent à la connaissance universelle de leurs merveilles.

Dans un autre ordre d'idées, nous voyons souvent les industries minérales originer et pour ainsi dire encourager la découverte et le développement des régions où elle se créent, tandis qu'une fois créées et implantées elle vont alimenter leur commerce et deviennent la source de nouvelles richesses. Dans le premier cas nous pouvons placer la Californie, la Pennsylvanie ; et même la recherche des métaux précieux n'a pas peu contribué à la découverte complète de l'Amérique.

Dans le deuxième cas, nous pouvons placer l'Espagne, le pays minier le plus riche du monde, et surtout l'Angleterre qui, aujourd'hui, exporte annuellement 45 millions de tonnes de houille, et centralise sur ses bassins houilliers une partie des industries métallurgiques du monde entier. Plus près de nous et sur une plus petite échelle, nous voyons certaines parties de notre province devoir leur développement aux industries minières ; ne citons en passant que les cantons de l'Est et le comté d'Ottawa.

Ayant indiqué l'importance qu'ont ces industries pour l'avenir d'une région, nous allons étudier les ressources que peut nous offrir notre province, et nous placerons en tête, comme grand facteur industriel, le fer.

Les minerais de fer sont, dans la province de Québec, abondants et de première classe. Citons les minerais magnétiques et oligistes des cantons de Hull et de Templeton dont les amas sont évalués à plusieurs millions de tonnes; ceux du Saint-Maurice, des Laurentides, des Cantons de l'Est ; la limonite ou minerai de sur-

face qu'on trouve un peu partout, les sables magnétiques de la côte nord du Golfe, les minerais titaniques, etc. Malgré cette grande abondance de matière première, nous devons constater que l'industrie métallurgique est à peu près nulle ici et nous allons étudier succintement pourquoi. Voyons d'abord les points où elle a été essayée : Au nord des Trois-Rivières pour le traitement des minerais limoneux, industrie qui, créée au temps de la colonie française, subsiste encore aujourd'hui. A Moisie pour les sables magnétiques, à St. Urbain pour les fers titaniques, dans le canton de Hull pour les minerais oligistes. Tous ces essais, sauf aux environs de Trois-Rivières où quelques fourneaux sont encore en feu, ont été suivis d'insuccès, particulièrement causé par l'absence de combustible mineral ; car il a été malheureusement constaté et cela par les géologues les plus autorisés, que la province de Québec ne renfermait aucun bassin houiller. Ces minerais alors ne peuvent être traités qu'au charbon de bois provenant d'essences dures qui ne se trouvent pas partout, car on ne peut guère penser à faire venir de la houille et du coke qui arriveraient grevés de frais de transport et de manutention considérables. On voit un exemple frappant de ces causes par ce qui s'est passé aux forges de St Urbain. Grande abondance et facilité d'extraction d'un minerai titanique de faible teneur en fer et difficile à traiter, proximité de forêts. Une fois les appareils en marche, on s'aperçut alors que la tonne de fonte, d'ailleurs de bonne qualité, revenait à une centaine de dollars, alors qu'elle était vendue environ $30. On dut alors tout abandonner.

Plusieurs compagnies ont bien pensé à exporter les minerais, mais on doit considérer que les meilleurs minerais de fer valent, rendus au fourneau, de $7 à $8 au maximum, et les exploitants feront bien de calculer, avant de passer leurs marchés, les prix d'extraction, de transport et divers, pour voir si la balance avec le prix de vente est suffisamment rémunératrice.

Doit-on conclure de tout cela que la métallurgie du fer est à

Les arts bénéficient aussi de ce développement, et nous voyons les métaux précieux aider à la répartition des richesses naturelles, tandis que d'autres métaux font naître des industries chaque jour nouvelles et en même temps contribuent à la connaissance universelle de leurs merveilles.

Dans un autre ordre d'idées, nous voyons souvent les industries minérales originer et pour ainsi dire encourager la découverte et le développement des régions où elle se créent, tandis qu'une fois créées et implantées elle vont alimenter leur commerce et deviennent la source de nouvelles richesses. Dans le premier cas nous pouvons placer la Californie, la Pennsylvanie ; et même la recherche des métaux précieux n'a pas peu contribué à la découverte complète de l'Amérique.

Dans le deuxième cas, nous pouvons placer l'Espagne, le pays minier le plus riche du monde, et surtout l'Angleterre qui, aujourd'hui, exporte annuellement 45 millions de tonnes de houille, et centralise sur ses bassins houilliers une partie des industries métallurgiques du monde entier. Plus près de nous et sur une plus petite échelle, nous voyons certaines parties de notre province devoir leur développement aux industries minières ; ne citons en passant que les cantons de l'Est et le comté d'Ottawa.

Ayant indiqué l'importance qu'ont ces industries pour l'avénir d'une région, nous allons étudier les ressources que peut nous offrir notre province, et nous placerons en tête, comme grand facteur industriel, le fer.

Les minerais de fer sont, dans la province de Québec, abondants et de première classe. Citons les minerais magnétiques et oligistes des cantons de Hull et de Templeton dont les amas sont évalués à plusieurs millions de tonnes; ceux du Saint-Maurice, des Laurentides, des Cantons de l'Est ; la limonite ou minerai de sur-

face qu'on trouve un peu partout, les sables magnétiques du côté nord du Golfe, les minerais titaniques, etc. Malgré cette grande abondance de matière première, nous devons constater que l'industrie métallurgique est à peu près nulle ici et nous allons étudier succintement pourquoi. Voyons d'abord [illegible] a été essayée : Au nord des Trois-Rivières pour [illegible] minerais limoneux, industrie qui [illegible] française, subsiste encore aujourd'hui. [illegible] magnétiques, à St Urbain pour les [illegible] de Hull pour les minerais oligistes [illegible] environs de Trois-Rivières où quelques [illegible] feu, ont été suivis d'insuccès [illegible] de combustible minéral ; car il a été [illegible] cela par les géologues les plus [illegible] bec ne renfermait aucun bassin [illegible] peuvent être traités qu'au [illegible] dures qui ne se trouvent pas [illegible] à faire venir de la houille [illegible] frais de transport et de [illegible] exemple frappant de ces [illegible] de St Urbain. Grande [illegible] minerai titanique de [illegible] proximité de forêts [illegible] alors que la tonne de [illegible] une centaine de dollars [illegible] On dut alors tout [illegible]

Plusieurs [illegible] mais on doit [illegible] rendus au fourneau [illegible] feront bien [illegible] d'extraction [illegible] prix de [illegible]

jamais impossible dans la province de Québec? Certainement non, et la Providence ne nous a pas donné ces richesses sans placer à côté les moyens de les utiliser. En effet, nous devons chercher l'avenir des industries métallurgiques de la province dans les progrès des procédés métallurgiques, qui emploient les combustibles inférieurs, tels que tourbes, débris de bois, etc., les gaz en résultant ou les gaz naturels. Or ces produits sont ici abondants, la tourbe existe un peu partout; et dans la vallée du St Laurent, entre Québec et Montréal, de nombreux dégagements de gaz se manifestent, permettant de supposer dans le sous sol l'existence de dépôts pétrolifères ou schistes bitumeux. D'ailleurs nous devons noter l'emploi de ce combustible dans d'autres pays : en Russie, l'emploi sur le chemin de fer à titre d'essai de 125,000 tonnes de tourbe, donnant sur le bois un avantage pécuniaire de 15%.

En France, la production annuelle de 150,000 tonnes de schistes bitumeux. En Pennsylvanie, l'emploi industriel des gaz naturels, exploités par plus de 200 compagnies avec un capital versé de $2,000,000 et qui, notamment, dans la ville de Pittsburg, sont utilisés pour le chauffage, l'éclairage et les industries métallurgiques.

Dans l'Europe centrale, l'emploi par des générateurs spéciaux des gaz, de combustibles, etc., etc.

Laissant ces sujets à peine effleurés, nous mentionnerons le cuivre comme un élément important de notre industrie minérale.

Les minerais de cuivre sont très abondants dans les Cantons de l'Est et ont donné lieu à des exploitations importantes, notamment dans le voisinage de Sherbrooke, où certaines couches présentent une épaisseur allant jusqu'à 60 pieds. Ces minerais de teneur allant de 2 à 25 pour cent, sont des sulfurés, et on peut estimer la teneur moyenne entre 5 et 7 pour cent.

Ils sont partiellement traités sur place et on y fabrique des produits enrichis et cuivres purs, notamment à la Orford Nickel & Copper Cie..

Il convient, à propos de cuivre, de citer une particularité; c'est que le soufre provenant de ces minerais n'est pas utilisé dans le pays, soit qu'on le perde par le grillage, soit qu'on expédie les minerais aux États-Unis pour les désulfurer.

En outre des dépôts cuivreux des Cantons de l'Est, nous rappellerons qu'en 1590 des droits sur des mines de cuivre de la côte nord du golfe furent accordés à un neveu de Jacques-Cartier et que probablement ces mêmes mines viennent d'être redécouverte par un de nos compatriotes.

Ce que nous avons dit pour la métallurgie du fer s'applique également au traitement des minerais pauvres de cuivre. L'exportation de la province, pour 1888, représente une valeur de $150,000.

Peu de chose à dire du plomb qui, quoique répandu en un grand nombre de points n'a pas été reconnu susceptible d'exploitation, étant d'ailleurs pauvre en argent, sauf cependant les minerais du lac Témiscamingue que le défaut de communication a empêché jusqu'à présent d'utiliser.

L'or considéré par la plupart comme l'élément le plus avantageux qu'on puisse demander à une mine n'est pas cependant si facile à obtenir et n'a pas toujours fait la fortune de ses exploitants. L'or se rencontre un peu partout, mais en quantités variables; les pays classiques où il a le plus été exploité, sont la Californie, l'Australie, le Pérou. Dans notre province nous possédons cependant des gisements comparables à ceux-ci, dans la

Beauce. Pas plus là qu'ailleurs, on ne rencontre de grandes facilités d'exploitation ; au contraire pour obtenir l'or dit d'alluvion, on est obligé de creuser dans des terrains mouvants, des puits allant au-delà de 100 pieds, de retirer le gravier aurifère qui est ensuite lavé à la surface, de façon que pour obtenir environ un once ou $18 d'or, il faut faire subir les opérations précédentes à 300 pieds cubes au moins de gravier riche. En Californie les gisements de surface ont été exploités par la méthode dite hydraulique, c'est-à-dire en projetant sur les collines de gravois de puissants jets d'eau qui les désagrégeaient, l'or se repassait ensuite dans des appareils spéciaux. Actuellement ce procédé est suspendu pour éviter l'encombrement des rivières, ce qui provoquait des inondations. En outre de l'or d'alluvion, on a constaté dans la Beauce des filons quartzeux aurifères et même argentifères qui vont très prochainement subir un commencement d'exploitation et qu'on peut espérer voir donner de bons résultats. La production officielle de l'or pour la dernière année a été de $60,000.

Je dois aussi mentionner comme très important le graphite ou plombagine trouvé en assez d'abondance dans la région du comté d'Ottawa. Cette matière reconnue comme de qualité supérieure a été exploitée, et l'arrêt des travaux n'a été dû qu'à des causes financières et à la baisse des prix.

L'amiante est ce produit utilisé depuis une dizaine d'années et qu'on a découvert en abondance dans les Cantons de l'Est, notamment à Thetford et à Coleraine. Cette industrie s'est developpée au point que la production de la dernière année a été de 1200 tonnes, représentant une valeur d'environ $100,000. D'ailleurs il n'y a relativement que très peu de points d'exploitation et la place ne manque pas pour en établir d'autres.

Ce produit appelé communément coton pierre a été vulgarisé par un de nos spirituels écrivains M. Montpetit, qui, en s'écriant

"l'amiante c'est le million," a fait un travail instructif, en même temps qu'il a rappelé quelques-unes des légendes auxquelles a donné lieu ce merveilleux coton incombustible.

La principale propriété de ce minérai est en effet son incombustibilité jointe à sa textilité, ce qui le rend propre à une foule d'usages tels que fabrication de mèches de lampes, blocs pour lumière électrique, peintures et enduits incombustibles, et surtout l'étoupage des pistons de machine et des tubes conducteurs de vapeur.

Le phosphate de chaux est aussi un minérai d'utilisation récente et qui prend une grande importance. Il est une preuve de ce que nous disions plus haut, car il est en train de développer considérablement le comté d'Ottawa, au point que la compagnie du Pacifique Canadien a trouvé bon de construire un embranchement de 3 milles pour faciliter le débouché du minerai. La production annuelle qui, il y a trois ans, était de 8,000 tonnes, s'est élevée cette année à près de 25,000. De plus le phosphate, exploité seulement à une trentaine de milles au nord de l'Ottawa, a été constaté à environ 150 milles dans la même direction, offrant ainsi un vaste champ à cette industrie.

Ici nous nous permettrons une légère digression au sujet de l'utilisation des phosphates minéraux. On sait qu'il sont employés comme fertilisants en agriculture, et cela, étant réduits en poudre et traités par l'acide sulfurique; ils prennent alors le nom de superphosphates. Ponr bien comprendre leur importance, il suffit de noter que le corps de l'homme et des animaux est composé pour une forte proportion d'os qui eux-mêmes contiennent presque exclusivement du phosphate de chaux. L'homme et les animaux ne s'alimentent que de produits de la terre; on sait qu'il est indispensable de restituer au sol les aliments que nous lui enlevons, d'où la nécessité de l'emploi du phosphate et la nécessité qui doit faire que ce minérai sera toujours indispensable;

il est d'ailleurs répandu un peu partout et utilisé dans tous les pays de culture intensive. L'Angleterre seule en importe 300,000 tonnes par an et l'Espagne contribue pour une bonne part à ce chiffre.

Le phosphate canadien est de la plus haute teneur, il vaut au pays environ $18 la tonne, il est donc de bonne qualité, présentant seulement un petit inconvénient dans son traitement pour superphosphate.

Dans les mêmes terrains que le phosphate, on trouve aussi le mica qui, en grandes plaques blanches, atteint un prix assez élevé et qui est utilisé à la place de la vitre dans les appareils soumis au choc ou à une haute température, comme dans les vaisseaux de guerre, les poêles, les appareils fumivores, etc.

En outre des minéraux susnommés, il en existe une foule d'autres tels que le chrome, l'antimoine, le nickel, le manganèse, etc., qui jusqu'à présent n'ont été trouvés qu'en petite quantité, la tourbe, les ocres de moindre valeur mais en grande quantité, qu'on doit considérer comme une réserve précieuse pour l'industrie nationale, et qui, le jour où notre population augmentera, trouveront leur utilisation.

Nous devons mentionner aussi les matériaux de construction qui ont servi à édifier nos grandes villes ; les pierres d'ornement telles que granits, labradorites, serpentines, etc., qui trouveront quelque jour leur emploi, les pierres lithographiques, etc., etc. Enfin on ne doit pas désespérer de trouver des pierres précieuses quoique celles jusqu'alors découvertes ne soient pas utilisables telles que grenats, améthystes, agates, émeraudes, etc. A propos de ces dernières, je dois signaler leur découverte sur la côte nord et au lac St. Jean, mais pas d'assez belle qualité pour être employées.

D'ailleurs si nous jetons les yeux sur une carte, nous voyons quelle petite partie de notre province est connue et explorée et quel champ d'étude nous offrent nos Laurentides.

En résumé nous pouvons espérer de voir notre province avec ses magnifiques terres de culture, ses voies naturelles de communication, ses pouvoirs d'eau et l'avenir qu'offrent ses richesses minérales devenir, avec une nombreuse population, un pays riche et prospère à l'égal des régions les plus favorisées.

J. Obalski.
Ingénieur des Mines du Gouvt.

Québec, 19 mars, 1885.

FIN DU VOLUME.

ERRATA

DANS LA DEUXIEME PARTIE DE CE VOLUME

Page.	Ligne	Au lieu de:	Lire:
22	32	" peu ou nom "	" peu ou prou "
23	13	" sans gêne "	" sans grâce "
24	16	" perles carrées, seront [bientôt"	" perles carrées, sont de couleur de bois et seront bientôt "
25	33	" laissant se jouer "	" les laissant se jouer en une "
26	17	" mais entrons "	" mais rentrons "
28	29	" taille cassée "	" taille carrée "
30	7	" sainte Thérèse "	" sainte Térèse "
31	7	" si gros homme "	" si ce gros homme qui n'est pas "
33	21	" il fait scier "	" il a fait scier "
33	25	" en toute hâte "	" en toute confiance "
40	16	" Louis Bouillet "	" Louis Bouilhet "
41	12	" les gens de vertus "	" les gens de lettres "
45	11	" et en un moment "	" et seront en un moment "
45	24	" en vers touchants "	" en vers si touchants "
45	25	" la beauté de "	" la pureté de "
46	11	" comme un cœur de "	" comme un cœur pur de "
48	21	" un style de douce "	" un style d'une douce "
51	dernière	" en un Sahara "	" en une sorte de Sahara moral "

Page	Ligne	Au lieu de :	Lire :
54	19	" deux millions "	" douze millions "
56	dernière	" les frayer "	" les payer "
57	12	" anson "	" aurore "
57	14	" Augustins "	" Augustines "
58	2	" transubstanciés.' Incarnation "	" transsubstanciés, Incarnation '
59	15	" on n'entendait plus	" on n'entendait que "
60	2	" dont l'épître "	" dont la dédicace "
60	12	" Barthe ne sont pas [assez "	" Barthes ne sont pas peu '
60	14	" ils forment un "	" ils forment déjà un "
60	17	" Lalonde "	" Lalande "
63	17	" relation, continué "	" relation intime, continue "
64	1	" trois choses "	" quatre choses "
64	4	" il en faisait "	" il la faisait "
67	17	" de vingt-sept ans "	" de vingt-deux ans "
68	3	" Félix "	" Féli "
69	19	" *Les médit* "	" *Premières méditations* "
70	26	" fredi "	" freor "
71	12	" évêque de Paire "	" évêque de Pavie "
71	27	" Pythagon "	" Pythagore "
72	13	" les gnus "	" les grues "
72	17	" cantines "	" cantilènes "
73	1	" *Méléagie* "	" *Méléagre* "
79	6	" qu'il ait exagéré "	" qu'il ait ou non exagéré "
80	15	" l'abbé Chantame "	" l'abbé Chantome "
81	12	" fils digne et timide "	" fils bègue et timide "
87	26	" à Socrate "	" à Isocrate "
91	9	" Rohou "	" Rotrou "
92	28	" Flaurens "	" Flourens "
95	20	" la chambre et "	" La chandelle et "
97	dernière	" passage "	" parlage "
99	12	" La ressaisit de suite "	" La ressaisit ainsi de suite "
106	16	" un Souléger "	" Un Scaliger "
106	21	" O mes Toges "	" O mes Juges "
106	24	" chargé de "	" favorisé de "
112	9	" de son frère "	" de son père "

TABLE DES MATIÈRES

1885

QUATRIÈME VOLUME

—Ce volume est paginé en deux parties—

—PREMIÈRE PARTIE—

BONNE ET HEUREUSE,
par Arthur Buies......

SONNET,
par M. J. A. Poisson...... 8

SOUVENIRS DE QUÉBEC,
Par Louis-H. Taché...... 9

LA STATUE DE CARTIER,
poésie par P. J. U. Beaudry...... 15

LE COMTE TOLSTOÏ,
par V. du Bled...... 16

LE PAYSAN,
poésie par Eudore Evanturel...... 25

LA PÊCHE AUX MARSOUINS,
par Foursin-Escande...... 27

REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS,
par Napoléon Legendre...... 31

MADAGASCAR,
par Napoléon Champagne...... 35-76

A UNE JEUNE FILLE,
poésie par Octave Crémazie...... 47

UNE FEMME AUTEUR AU CANADA,
par P. J. O. Chauveau...... 49

UN NID,
poésie par Ernest Marceau...... 65

LA PÊCHE DES PERLES AU MEXIQUE,
par * * *...... 68

MA LAMPE,
poésie par M. J. A. Poisson 72
PASTEL,
par Charles-A. Gauvreau 90
LE MONT CASSIN,
par Viator 91-119
L'OURS DE LA COTE NORD,
par H. de Puyjalon 97
ATTRAPE D'OURS,
gravure par H. de Puyjalon 105
LE SACRÉ-CŒUR,
poême par P. J. O. Chauveau 109
LES ORGUES DE BARBARIE,
par A. Lusignan 135
L'ANGELUS,
poésie par P. J. U. Beaudry 142
VOLUPTÉ,
poésie par A. B. Routhier 143
L'EUROPE,
par J. A. Poisson 145
LOUIS TURCOTTE,
par Faucher de St Maurice 168-216
SOIR D'AUTOMNE,
poême par James-E. P. Prendergast 176
LE DERNIER BOULET,
nouvelle par Joseph Marmette 193
LES BOIS-BRULÉS,
par P. J. U. Beaudry 208
ANGÉLINE DE MONTBRUN,
par M. l'abbé H. R. Casgrain 224
VICTOR HUGO,
par Oscar Havard 234
LA MORT DE VICTOR HUGO,
par A. Aigueperse 241
UN SOUVENIR DE JEUNESSE,
par A. Dumas 254
LE LIVRE INTERROMPU,
par E. Caro 272
LE DUEL AU BALAI 278

—DEUXIÈME PARTIE—

A M. JAMES-E. P. PRENDERGAST,
poésie par P. J. O. Chauveau 1
EN CHEMIN DE FER,
poésie par Jas-E. P. Prendergast 4
ADIEU, VA !
par Faucher de St Maurice 5
STE ANNE DE BEAUPRÉ,
par Laure Conan 13
LA STATUE DE CARTIER,
chanson par Benjamin Sulte 20
GLANURES,
notes littéraires par l'abbé V. Charland 21
HUMBLE VŒU,
sonnet par M. J. A. Poisson 144
LA REINE D'ITALIE À MONZA,
par Etincelle 145
LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS,
par Etincelle 150
JETTATURA,
nouvelle par Th. Gautier 153
RÊVERIE,
poésie par Jules Gendron 264
LES INDUSTRIES MINÉRALES DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC,
par J. Obalski 265
ERRATA 273
TABLE DES MATIÈRES, 1885 275
TABLE DES MATIÈRES, 1882-3-4 278

FIN DU VOLUME.

TABLEAU GÉNÉRAL DES MATIÈRES

— DES VOLUMES I, II ET III —

(1882–83–84)

POESIE

Volume I

La nuit, par A. B. Routhier ... 7
Sur une fleur, par St-C. L ... 49
Tempête, par James-E. P. Prendergast ... 97
Une ruine, par A. B. Routhier ... 145
Hommage à Longfellow, par M. J. A. Poisson ... 146
A mes enfants, par L. P. Lemay ... 193
Une boucle de cheveux, par M. J. Marsile ... 241
Le sacrilège, par M. J. A. Poisson ... 289
Les blessures, par S. P ... 385
A l'océan, par S. P ... 433
Méditation, par T. G ... 439

Volume II

Le Canada, par James Donnelly ... 5
Le canon de la citadelle, par M. J. A. Poisson ... 49
Pleurez les morts, par Nap. Legendre ... 53
La journée de l'enfant, par M. J, A. Poisson ... 95
I.—Chante
II.—Cours
III.—Ris
IV.—Prie
V.—Dors
Espère encore, par Chs Gauvreau ... 102
La fête de la grand'mère, par A. B. Routhier ... 145

Le bouquet de l'ange 207
1870, par Louis Fréchette 241
Exil, par Armand Sylvestre 289
Notre histoire, par Louis Fréchette 385
L'automne, par Sully Prud'homme 433
Dies iræ, par l'Abbé Denis, P.S.S 481
La maringouine, par Armand Rinfret 552

Volume III

Sonnet, par Louis Fréchette 3
L'artisan, par Speranza 37
Ante lucem, par Louis Fréchette 49
Idéal, par Jos DesRosiers 91
Le retour de la pêche, par Nap. Legendre 97
L'amitié, par Ernest Marceau 125
La première moisson, par Louis Fréchette 145
Destinée, par Th. Gautier 193
1760, par A. B. Routhier 234
Fils de braves, par M. J. A. Poisson 284
Chez le pauvre en hiver, par M. J. A. Poisson 286
Villanelle, par P. J. O. Chauveau 288
Les deux France, par M. J. A. Poisson 289
La Louisianaise, par Louis Fréchette 333
Fleurs fanées, par Louis Fréchette 334
L'automne, par Arthur Globenski 385
Le dernier baiser, par André Theuriet 429
Le cheveu blanc, par M. J. A. Poisson 481
Notre petit Jules, par M. J. A. Poisson 529
Les morts, par P. J. Ubalde Baudry 532

LITTÉRATURE

Volume I

Pour les Nouvelles Soirées Canadiennes, par A. Buies 9
Hubert Larue, par Faucher de St Maurice 12
De la tradition, par J. E. Prince 73
Souvenirs d'un autre age, par Hector Fabre 99
Un projet, par A. Buies 106
Les quatre vents de l'esprit, de Victor Hugo.
Etudes critique par Thos. Chapais 150, 209, 255

UNE PROMENADE AUX ENVIRONS DE SAN FRANCISCO.......................
Par Auguste Achintre.. 201
NOTRE PRONONCIATION, par Ernest Marceau...................................... 242
LES FOINS, par Nap. Legendre.. 249
LA POÉSIE FRANÇAISE EN CANADA, par Benj. Sulte 274; 300, 356
L'ACCENT FRANÇAIS AU CANADA, par A. Michel 396

Volume II

POUR LES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES, 1883, par Arthur Buies... 11
UNE AUDIENCE CHEZ M. LOUIS VEUILLOT, par J. C. Taché.............. 31
AU PAYS DU SOLEIL, par A. B. Routhier 63, 105
I.—En chemin de fer...
II.—Nice...
III.—Monaco...
IV.—Un rêve...
POÈTES ILLETTRÉS DE LOTBINIÈRE, par L. P. Lemay..........87, 139, 168, 235
CHEZ LES POÈTES, par Hector Fabre.................................. 147
LOUIS VEUILLOT, par l'Abbé Bruchési 193
SOUVENIRS DE ROME, par A. B. Routhier...........................256, 297
I.—En chemin de fer...
II.—Sur la route l'Ostie...
III.—L'apôtre des nations...
LA PRESSE, par N. E. Dionne.. 267
IMPRESSIONS, par Geo. Lemay.. 290
LE COMTE DE CHAMBORD, par Louis des Lys............................... 362
L'HOTEL DE RAMBOUILLET, par l'Abbé Victor Charland 400
OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos. Chapais.........410, 450, 521
UNE VILLE FRANÇAISE EN CANADA, par G. Lamothe.......................... 434
L'INTELLIGENCE DANS LA SOCIÉTÉ, par Altair.............................. 449
LE CIMETIÈRE, par l'Abbé Gingras.. 493
L'HIVER EN CANADA, par A. Achintre 531

Volume III

OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos. Chapais.......................... 44
LÉON XIII, par l'Abbé Bruchési.. 53
LA LANGUE ACADIENNE, par Pascal Poirier.. 63
LES ACADIENS, par Frédéric Gerbié...................................92, 103
LES HUITRES, par Pascal Poirier.. 147
NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS, par Alphonse Lusignan.................214, 165
I.—Naissances...
II.—Mariages...
III.—Décès...

La langue Française et la province de Québec
Par Napoléon Legendre ... 235, 273
Lettres de Paris (Mouvement littéraire et artistique)
Par Victor du Bled ... 241, 297
Lettre de Paris (Politique et littérature) par Victor du Bled ... 337
L'armée du salut par J. A. N. Provancher ... 345
Curieux mémorial, par Oscar Dunn ... 360
Lettre de Paris (M. Caro) par Victor du Bled ... 386
Hypothèse d'un cataclysme (Le Saguenay) par Arthur Buies ... 397
Ce que c'est qu'une mère, par George Lemay ... 421
Ste Anne de Beaupré, par Laure Conan ... 468
Un soir sur la grève, par Arthur Buies ... 483
Novembre, par Alph. Lusignan ... 492
Lettre de Paris (Jean Tourguenef) par Victor du Bled ... 497
Le pardon royal, par Louis-H. Taché ... 506
Impressions et souvenirs, par Jos Marmette ... 519, 533
Les Pêcheries Canadiennes, par P. M. Sauvalle ... 546
Lettre de Paris, par Victor du Bled ... 552
La doctrine Munroe, par J. A. N. Provancher ... 563

LEGENDES, NOUVELLES ET CONTES

Volume I

Le rebelle, nouvelle par R. de Trobriand ... 62, 91, 123, 177, 218
Un homme desappointé, par Ernest Gagnon ... 434
Les Sablons, par J. C. Taché ... 441
I.—Prologue ...
II.—Géographie ...
III.—Histoire naturelle ...
IV.—Histoire ...
V.—Digression ...
VII.—Epilogue ...

Volume II

La salutation des morts, par A. Achintre ... 117, 157
Rêve et bonheur, par Louis Lussier ... 158
Peter McLeod, par A. Buies ... 283
A travers les ronces, par Laure Conan ... 403
Trois malheurs du coup, par Alph. Lusignan ... 504

La tour mystérieuse, par G. de B. 555
I.—L'orage ....
II.—La tour ....
III.—La rencontre ....
IV.—Jalousie ....
V.—Vengeance ....
VI.—Dernières reliques ....

Volume III

L'isle aux démons, par Louis-H. Taché 11, 71, 110, 414
I.—Prologue ....
II.—Evocation ....
III.—En bretagne ....
IV.—Fatalité ....
V.—En mér ....
VI.—Le monde invisible ....
VII.—L'Isle aux démons ....
VIII.—Spes ultima ....
IX.—Seuls ....
X.—Deux ans après ....
XI.—Au Carrefour-du-Maudit ....
La cloche de Caughnawaga (traduction) 38
Les vieux créoles (G. W. Cable) traduction de Le Fréchette 126, 210
Une disparition mystérieuse, par Chs de Soulanges 157
Lui et elle, par Louis Lussier 409
Un amour fatal, par Louis-H. Taché 433
La Sirène du lac Supérieur, par P. B. de La Bruère 439

—

RELIGION ET PHILOSOPHIE

Volume I

Le doute et la foi, par A. Michel 337
Les premières missions du Canada, par N. E. Dionne 399

Volume II

Philosophie non chrétienne, par A. Michel 39, 75, 125
L'inspiration des Saintes Ecritures, par l'abbé H. E. Méthot 176, 209

HISTOIRE ET SCIENCE

Volume I

Coups de plume, par Benj. Sulte 35
A propos du mot "habitant," par T. P. Bédard 39
Habitant et hivernant, par Benj. Sulte 50
Le gouverneur Jean de Lauzon et ses trois fils .....
par T. P. Bédard 55, 84, 115
Montcalm et le Canada, par Thos Chapais 418, 559

Volume II

L'éclairage électrique, par l'abbé J. C. Laflamme 229
Les aqueducs de Rome ancienne, par Ernest Marceau 315
L'électricité sur nos têtes, par l'abbé J. C. Laflamme 392
Les temps héroïques du Canada, par J. C. Taché 513

Volume III

Le nom de la Vérendrie, par Benj. Sulte 2
La Vérendrie, par Benj. Sulte 99
Vieux forts de l'Acadie, par J. G. Bourinot 194
L'amianthe, c'est le million, par A. N. Montpetit 323
Expédition polaire (La Jeannette) 350
Le Tonkin, par Nap. Champagne 510

LITTÉRATURE ETRANGÈRE

Volume III

Le "Notre père," par A. Barbé 355
Lord Byron, par A. Dumas 375
L'armée des misérables allemands, par X. X. X 406
La Grande Chartreuse, par H. de C 442
Le Taupier, par Ignotus 446
Formosa, par Auguste Vitu 458
Un raccomodement, par A. Dalsème 475

DIVERS

Volume I

Prospectus des nouvelles soirées Canadiennes 5
Lettre inédite de Octave Crémazie 53
Conférence sur la charité, par l'abbé Bruchési ....
Chroniques, par Ernest Gagnon 195, 293, 349 392
Liste des revues littéraires françaises publiées en Canada depuis 1763 à 1883 567
Table des matières de 1882 573

Volume II

Chroniques, par Ernest Gagnon 23, 240
Chronique de Québec, par Thos. Chapais 53
Chronique, par Thos. Capais 221, 245, 375
Les associations ouvrières et les grèves, par Nap. Legendre 380
Chronique, par J. E. Prince 464
Histoire de Melle Legras (Bibliographie), par Laure Conan 485
Tables des Matières de 1883 573

Volume III

L'Affaire Sougraine, par L. P. Lemay (Bibliographie) 191
Table des matières de 1884 567
Tableau général des matières, 1882-83-84 569

Mandats d'Argent Postaux.

1. Tarif des droits à percevoir sur les mandats d'argent tirés d'un bureau de poste en Canada sur un autre bureau dans les limites de la Puissance.

Pour un mandat n'excédant pas $4.00				2c.
Pour un mandat au-dessus de	$4.00	mais n'excédant pas	$10.00	5c.
" "	10.00	"	20.00	10c.
" "	20.00	"	40.00	20c.
" "	40.00	"	60.00	30c.
" "	60.00	"	80.00	40c.
" "	80.00	"	100.00	50c.

Aucun mandat ne peut être émis pour une somme excédant $100; mais plusieurs mandats de la même somme pourront être donnés au même envoyeur si ce dernier le désire.

Il est défendu d'émettre le même jour, à la même personne et au bénéfice du même destinataire, plus d'un mandat pour une somme au-dessus de $10.

2. Des mandats d'argent seront émis en Canada pour les pays étrangers et les possessions britanniques se trouvant dans la liste suivante, aux taux ci-dessous mentionnés :

Royaume-Uni.
* Autriche-Hongrie.
Belgique.
* Danemark.
* Indes Occidentales (Danoises).
* Possessions Hollandaises dans les Indes Orientales.
* Egypte.
* Faroe Iles.
France et Algérie.
Allemagne.
* Hollande.
* Islande.
Italie.
* Japon.
* Norvège.
* Portugal, Madère et Açores.
* Roumanie.
* Suède.
Suisse.
Etats-Unis.
Gibraltar.
Malte.
Constantinople.
* Smyrne.
* Panama.

AGENCES BRITANNIQUES.

* Aden.
* Belize.
* Bermudes.
* Guyane Anglaise.
* Cap de Bonne Espérance.
* Ceylon.
* Chypre.
* Iles Falklands.
* Gambie.
* Côte d'Or.
* Hong Kong (Shanghai).
* Les Indes (comprenant des agences à Bagdad, Bandor, Abas, Bushire, Busrah, Guadur, Jask, Linga, Muscat et Zanzibar).
* Lagos.
* Maurice.
* Natal.
Terreneuve.
Nouvelle Galles du Sud.
Nouvelle Zélande.
* Borneo (Nord).
Queensland.
* Ste. Hélène.
* Iles Seychelles.
* Sierra Leone.
* Australie (Sud).
* Etablissements des Détroits.
Tasmanie.
Victoria.
* Indes Occidentales (comprenant * les Antilles, * Barbades, Jamaique, Sainte Lucie, Trinidad, etc.
Australie.

Pour un mandat n'excédant pas :

$10	$20	$30	$40	$50
10c.	20c.	30c.	40c.	50c.

Les mandats tirés sur les pays ci-dessus mentionnés seront émis en valeurs canadiennes. Des tableaux indiquant le montant qui sera payé en monnaies étrangères (là où le cours diffère de celui du Canada) en acquit des mandats tirés dans ce pays se trouvent dans le guide officiel des Postes.

---

* Le Canada n'opère pas l'échange direct des mandats d'argent avec les pays marqués d'un astérique et pour cette raison les mandats tiré sur ces pays et colonies seront sujets, lors du paiement, à une légère déduction à titre de seconde commission perçue par le pays dont on aura emprunté l'intermédiaire.



GRANDE

Exposition Coloniale a Londres, Angleterre,

1886.

CINQUANTE-QUATRE MILLE PIEDS RÉSERVÉS POUR LE CANADA.

PREMIÈRE COMMISSION ROYALE D'EXPOSITION DEPUIS 1882.

L'EXPOSITION COLONIALE ET DES INDES, qui s'ouvrira à Londres, Angleterre, le 1er de Mai, 1886, doit se faire sur un grand pied, son but étant de faire époque dans les relations mutuelles de toutes les parties de l'Empire britannique.

Afin de donner plus de relief à cet événement, une Commission Royale a été émise pour tenir cette exposition, la première depuis 1862; et Son Altesse Royale le Prince de Galles en a été nommé Président par Sa Majesté.

L'espace considérable de 54,000 pieds carrés a été alloué à la Puissance du Canada, par ordre du Président Son Altesse Royale.

Cette exposition n'est que pour les colonies et les Indes ; ni le Royaume-Uni, ni les nations étrangères ne pourront y concourir ; l'objet étant d'exhiber au monde entier ce que les colonies pe vent faire.

C'est la plus belle occasion offerte au Canada de montrer la place distinguée qu'il occupe, grâce aux progrès qu'il a faits dans l'agriculture, l'horticulture, les industries manufacturières, les améliorations les plus récentes apportées aux machines et instruments de frabiques, dans les travaux publics au moyen de modèles et dessins, aussi par un étalage approprié des immenses richesses qu'il possède dans ses pcêheries, ses forêts et ses mines, et aussi en fait de marine.

Les Canadiens de toutes dénominations et ce toutes classes sont invités à venir et lutter d'ardeur pour mettre le Canada sous són véritable jour comme première colonie de l'Empire britannique, et de determiner sa véritable position aux yeux du monde.

Il est de l'intérêt de chaque cultivateur, producteur et fabricant de contribuer à cette exposition, vu qu'il a déjà été démontré qu'un développement de commerce suit toujours de semblables efforts.

Par ordre,

JOHN LOWE,

Secrétaire du département de l'Agriculture.

OTTAWA, 1er Septembre, 1885.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,
Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

PROVINCE DU CANADA.

	$	c.		$	c.
Statuts Refondus H. C........	3	25	Code Civil.....................	1	00
" " B. C........	3	25	Lois Criminelles on 1 vol......	1	80
Code de Procedure Civil.......	1	50	Ordres en Conseil, a 1874......	1	25

PUISSANCE DU CANADA.

Vic.		$	c.	Vic.		$	c.
32&33	Statuts de 1869.........	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I..	1	25
33	" 1870.........	0	80	"	" " Vol. II..	0	40
34	" 1871.........	0	80	"	" " Vols I, II	1	50
35	" 1872.........	2	60	"	" 1880, Vol. I...	1	25
36	" 1873.........	1	60	"	" " Vol. II..	0	50
37	" 1874.........	1	43	"	" " Vols I, II	1	60
38	" 1875, Vol. I..	1	50	44	" 1881, Vol. I...	0	80
"	" " Vol. II.	0	80	"	" " Vol. II..	0	60
39	" 1876, Vol. I..	0	80	"	" " Vols I, II	1	25
"	" " Vol. II.	0	80	45	" 1882, Vol. I...	1	00
"	" " Vols I, II	1	50	"	" " Vol. II..	1	00
40	" 1877, Vol. I..	1	00	"	" " Vols I, II	2	00
"	" " Vol. II.	0	60	46	" 1883, Vol. I...	1	60
"	" " Vols I, II	1	50	"	" " Vol. II..	0	60
41	" 1878, Vol. I..	0	80	"	" " Vols I, II	2	00
	" " Vol. II.	0	35		" 1884, Vols I, II	2	00
	" " Vols I, II	1	00				



Penitencier de St. Vincent de Paul

SOUMMISSIONS POUR BOIS DE CHAUFFAGE

DES soumissions cachetées, endossées "Soumissions pour le bois de chauffage" seront reçues au bureau du Préfet jusqu'à midi le 1er Février 1886, pour les quantités suivantes de bois de chauffage requises pour l'année 1886-87, savoir:

125 cordes d'Erable.
125 cordes de Merisier rouge.
30 cordes d'Epinette rouge.

Des blancs de soumission seront fournis et les conditions connues sur demande adressée au soussigné.

Décembre 30, 1885. GODF. LAVIOLETTE, *Préfet.*

AGRANDISSEMENT du CANAL WELLAND

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES Soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour le canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, lundi, le 25e jour de Janvier prochain, (1886), pour exhausser les murs des écluses, déversoirs, etc., et augmenter la hauteur des bords de cette partie du canal Welland entre Port Dalhousie et Thorold, et approfondir le biel entre Thorold et Ramsey's Bend, près de Humberston.

Tous les travaux seront adjugés par sections.

Des cartes des diverses localités, ainsi que des plans et devis pourront être examinés à ce bureau dès et après Lundi, le 11e jour de Janvier prochain (1886); on pourra aussi s'y procurer des formules de soumissions. Semblables renseignements relatifs aux travaux au Nord d'Allanburg seront obtenus au bureau de l'ingénieur local, *Thorold;* et pour les travaux au Sud d'Allanburg, les plans, devis, etc., le seront au bureau de l'ingénieur local, *Welland.*

Les entrepreneurs sont priés de se rappeler qu'aucune soumission ne sera prise en considération à moins d'être faite strictement conforme aux formules imprimées, et, dans le cas de sociétés, il faudra aussi qu'elle porte la signature particulière et indique la nature de l'occupation et le domicile de chaque associé; et de plus un chèque accepté par une banque pour la somme de *deux mille piastres* ou plus—suivant l'étendue des travaux à faire dans la section—devra accompagner les soumissions respectives; ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour les travaux, aux taux spécifiés dans l'offre.

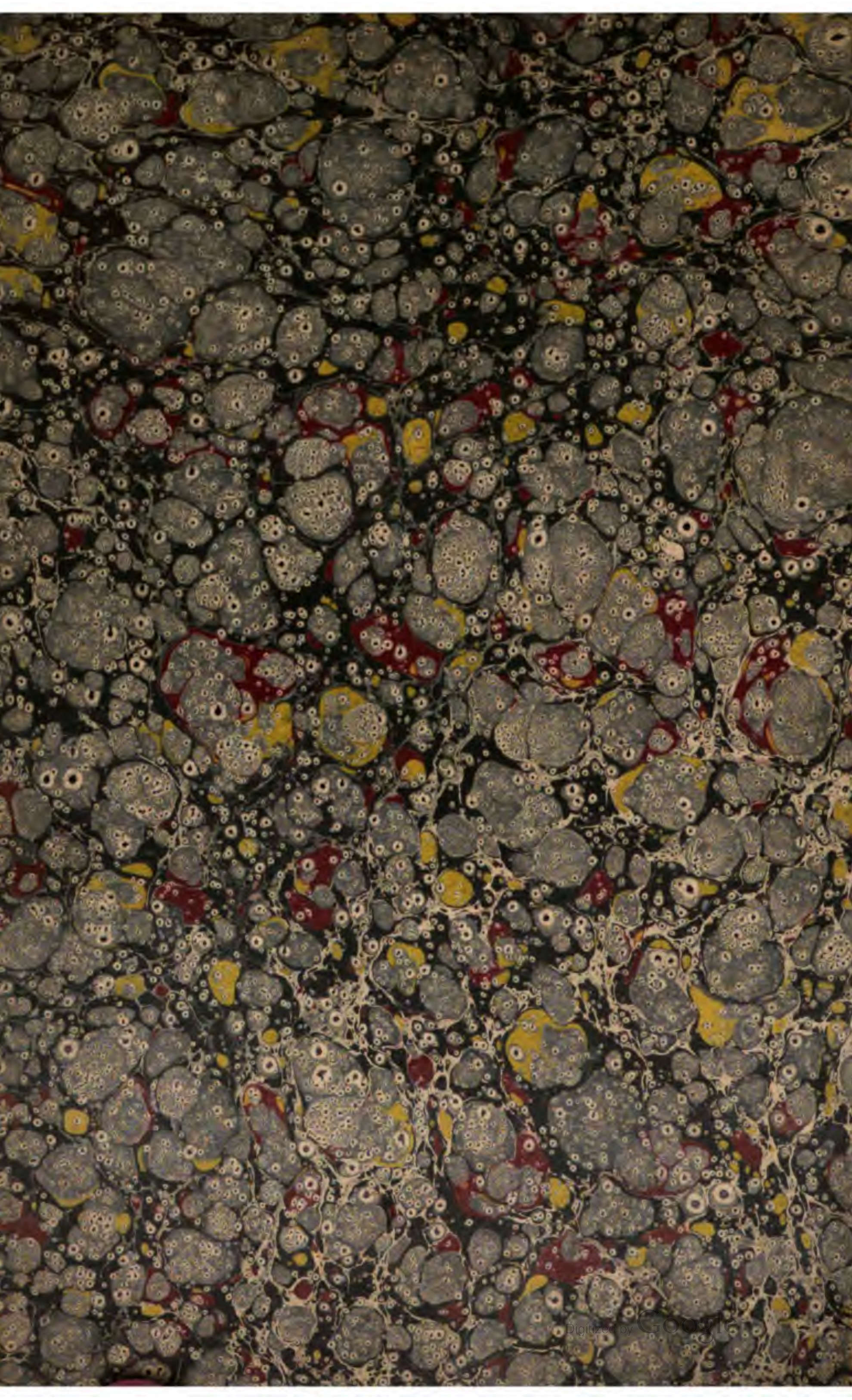
Le montant exigé dans chaque cas sera mentionné sur la formule de soumission.

Le chèque ou l'argent déposé sera remis aux diverses personnes dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

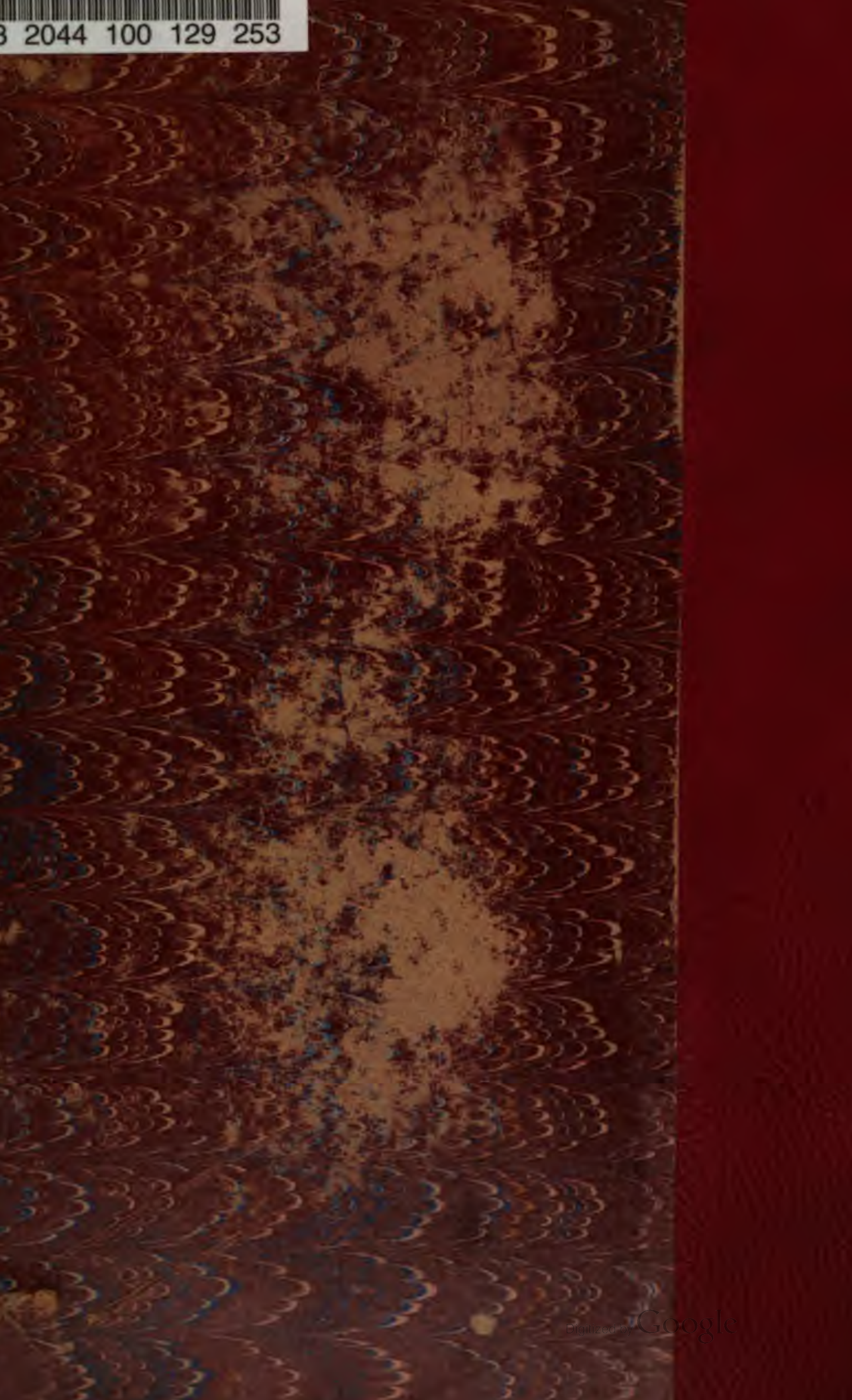
Ce département ne s'engage pas, néanmoins, d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions. Par ordre,

A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Département des Chemins de fer et Canaux,
Ottawa, 9 décembre 1885.






3 2044 100 129 253
Digitized by Google